

UNE GRANDE AME
UNE GRANDE ŒUVRE

LA COMTESSE HEDWIDGE ZAMOYSKA
ET L'ŒUVRE DE KORNIK-ZAKOPANE



COMTESSE EDWIGE ZAMOYSKA

Une Grande Ame Une Grande OEuvre

La Comtesse Hedwidge Zamoyska

L'OEuvre d'éducation féminine

DE

KORNIK-ZAKOPANE

D'APRÈS LES LETTRES

de la **COMTESSE HEDWIGE ZAMOYSKA**

Recueillies et commentées par ses premières collaboratrices

Avant-propos et introduction

par S. G. Mgr **BAUDRILLART**

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



" Editions Spes "

17, RUE SOUFFLOT, PARIS (V^e)

1930



226414

AVANT-PROPOS

« Une grande âme, une grande œuvre », tel est le titre du volume que nous présentons au public; titre un peu ambitieux, diront peut-être quelques critiques; je l'ai pourtant choisi en pleine connaissance de cause et non sans mûre réflexion.

Quelques années se sont écoulées depuis la mort de la comtesse Hedwige Zamoyska. Avec le recul du temps, comme jadis sous le charme austère de cette femme vénérable, je puis affirmer que je n'ai pas rencontré de plus grande âme. La Providence m'avait mis en relations personnelles avec elle et les siens peu de mois après mon entrée à l'Oratoire, autant qu'il m'en souvient dans le courant de l'année 1891. Chez elle, les pères de l'Oratoire se sentaient chez eux; elle les associait à toutes ses pensées, à toutes ses entreprises. En son domicile du quai d'Orléans, résidait le plus souvent le cardinal Perraud, lorsqu'il venait à Paris. Je l'y allais voir. Plus d'une fois il me fut donné de célébrer la messe dans cette chapelle si intime où se conservaient de pieux et chers souvenirs du père Gratry. Aux heures cruelles de la dispersion de l'Oratoire en 1903, notre supérieur général trouva chez la comtesse son premier refuge et nous tinmes dans son salon nos suprêmes conseils. Sa magnifique fermeté, son incomparable générosité nous soutinrent; elle nous aida à survivre. Le spectacle de certaines défaillances, en un moment où plusieurs, même parmi les bons, ne voyaient pas clairement leur devoir, amena sur ses lèvres, d'ordinaire fermées pour parler d'elle-même, une confidence qui me la révéla tout entière. En un temps où les Allemands, aujourd'hui ces touchants défenseurs des minorités nationales, traitaient avec la plus impitoyable brutalité les majorités nationales que la conquête avait mises sous leurs pieds, elle vit son château de Kornik cerné par des soldats prussiens, son œuvre d'éducation dispersée et momentanément détruite; elle-même fut conduite en prison. Un officier supérieur la vint trouver et lui dit : « Madame, prononcez une seule parole de déférence à l'égard de Sa Majesté l'Empereur, adressez-lui une requête et votre personne sera mise en liberté, votre œuvre

tolérée. » — « Monsieur, se borna-t-elle à répondre, on peut bien m'arracher la peau, mais on ne m'en fera pas changer. » C'est ce que j'appelle une grande âme.

Quant à l'œuvre, après en avoir entendu beaucoup parler par mes confrères de l'Oratoire, les pères Nouvelle, Lechevallier et Morel, je la connus par moi-même au cours des vacances de 1906; elle était alors établie à Zakopane, en Pologne autrichienne, et j'y passai trois ou quatre semaines. Je fus saisi de respect et d'admiration devant la hauteur d'une telle conception, comme devant le splendide dévouement, l'esprit profondément religieux, des femmes de bien qui la dirigeaient. De ces sentiments les lettres que j'écrivais à ma vénérée mère, l'habituelle confidente de mes pensées, contiennent l'expression la plus sincère et la plus spontanée. Je vis de mes yeux comment il était possible de réunir en une même œuvre d'éducation, pour le relèvement de la Pologne par la femme, les classes différentes de la société polonaise, jeunes filles de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, institutrices et femmes de condition moyenne, enfants du peuple, destinées à devenir domestiques ou à tenir d'humbles fermes : chacune recevant l'éducation qui lui convenait, travail manuel, travail intellectuel, travail spirituel, et toutes se préparant ensemble à une existence dévouée à la famille, à la patrie, à Dieu. Dans l'austérité d'une cellule en planches, avec la simplicité d'une maîtresse de maison et d'une mère de famille, la comtesse Hedwige Zamoyska gouvernait tout, inspirait tout, sans jouer le moins du monde à l'abbesse ou à la supérieure de couvent. C'était vraiment la grande âme à la tête de la grande œuvre.

La grande âme, les pages d'introduction qu'on va lire la feront plus amplement connaître.

La grande œuvre, les lettres, entrecoupées de quelques récits explicatifs, qui forment ce volume la mettront d'elles-mêmes en lumière. Grâce soient rendues à la comtesse Marie Zamoyska et à son intime amie, mademoiselle Houcke, qui ont choisi, copié, relié les uns aux autres ces documents où revit, avec leur plus chère affection, tout ce qui a rempli leur généreuse et noble existence. C'est un honneur pour moi d'avoir associé mon nom au leur dans cette publication, dont j'ai revu toutes les lignes et dont j'accepte par conséquent la responsabilité. En le faisant, il me semble recueillir une part sacrée de l'héritage du saint évêque qui fut, à l'Oratoire, mon supérieur et que j'ai toujours regardé comme mon père en Dieu, le cardinal Perraud. N'est-ce pas à lui que la plupart des lettres qui suivent sont adressées? N'a-t-il pas reçu la première confidence de toutes ces pensées, de toutes ces espérances, de toutes ces déceptions, de tous ces redressements, de toutes ces réalisations? N'a-t-il pas été, quarante années durant, le conseiller intime de l'animatrice de

l'œuvre entière, de la femme éminente à qui son affection mêlée de vénération accordait, en les unissant, les deux noms si doux et de fille et de mère?

Vers le soir d'une vie consacrée depuis plus d'un demi-siècle au ministère principal et constant de l'éducation, je dédie ce livre aux fondateurs et aux fondatrices, aux éducateurs et aux éducatrices, qui, dans les temps difficiles où il nous faut vivre, seraient tentés de se laisser aller au découragement. Ils y trouveront la vigueur morale, l'indéfectible esprit de foi, grâce auxquels, en dépit de tous les obstacles, on tient bon jusqu'au jour où il ne reste plus qu'à rendre compte à Dieu des talents que l'on a reçus de lui pour les faire fructifier.

ALFRED BAUDRILLART.

INTRODUCTION

LA COMTESSE ZAMOYSKA

Dans ses *Souvenirs*, demeurés inédits, la comtesse Zamoyska rapporte que son mari, le général comte Zamoyski, se plaisait à lui répéter, la considérant d'un regard où entraient de l'affection, de l'admiration, voire une légère pointe d'ironie amusée : « Vous, le Bon Dieu ne vous a pas créée, Il vous a inventée. »

Figure peu banale en effet et même fort originale que celle de la noble femme dont on va lire les lettres. Originale par les traits de l'esprit et du caractère, jusque par les formes de sa vertu, enfin par les circonstances de sa vie. Enfant d'une illustre famille dont les destinées étaient, depuis des siècles, associées à celles de la Pologne, retrouvant par son mariage le nom historique de Zamoyski lequel était celui de sa mère jeune fille, on la voit, du fait des lois d'oppression et de confiscation, de l'exil, des guerres, des persécutions, passer, avec la rapidité la plus déconcertante et nombre de fois, de la médiocrité, de la gêne, presque de la misère, à une situation brillante, habiter tantôt un pauvre logis, tantôt un palais, vivre dans la tranquillité bourgeoise d'un modeste appartement parisien, et, l'instant d'après, risquer sa vie à pied, à cheval ou en voiture, pour rejoindre et suivre son mari sur les routes semées d'embûches de la Roumanie et de la Turquie, enfin s'enfermer volontairement dans le plus austère des établissements d'éducation. Tantôt entourée de parents, d'amis, de disciples; tantôt seule, solitude extérieure, solitude de l'âme. Et, au milieu de ces vicissitudes, l'âme planant ou remontant toujours à la même hauteur. L'orgueil, semble-t-il, peut guetter une telle âme, dont le christianisme par ailleurs se teinte volontiers de stoïcisme. Non. D'abord parce qu'il y a en elle une hérédité de vertu et d'héroïsme que l'éducation première est venue encore renforcer et qui lui fait trouver tout simple de continuer les siens. Ensuite, parce que cette grande âme se double d'une conscience pure et scrupuleuse à l'excès, éprise de

perfection et qu'elle est plus sensible au moindre de ses manques qu'au plus grand de ses mérites. Ses manques... : il faut mentionner d'abord celui qui, comme pour saint Paul ce qu'il appelle l'aiguillon de la chair, se présente toujours à propos pour rabattre en elle toute velléité d'amour-propre : une éducation, ou plutôt une instruction incomplète qui lui avait tout laissé ignorer de la vie pratique, de la conduite d'une maison. Mariée très jeune, elle s'était trouvée en face de ses nouveaux devoirs sans pouvoir les remplir, multipliant à l'envi les expériences maladroites et fâcheuses. Elle n'en était guère responsable. N'importe : elle se confond, elle s'humilie; elle médite longuement sur son cas et y reconnaît celui de beaucoup de femmes polonaises. Son ardent patriotisme l'éclaire et la guide; elle va de déductions en déductions. Il faut que la Pologne reconstituée puisse jouer et maintenir son rôle en Europe; chacun doit y concourir, être prêt quand l'heure de la résurrection sonnera. Les femmes aussi, les femmes surtout, sur les genoux desquelles s'élèvent les hommes. Pour cela, transformer dans le pays la conception de l'éducation, de la vie et des devoirs d'une maîtresse de maison. Ainsi l'idée même de l'œuvre, dont les lettres qui suivent exposent l'histoire, se rattache à une expérience personnelle. Nul ne les comprendrait comme elles doivent l'être, si, à l'aide des *Souvenirs* de la comtesse Zamoyska, nous ne faisons connaître les premiers pas de cette idée dans l'esprit et le cœur de la future fondatrice, les premières aspirations, les premiers déboires, à travers lesquels sa grande âme commençait à s'affirmer, en se fortifiant par la lutte.



L'ÉDUCATION

Hedwige Dzialynska naquit le 4 juillet 1831 à Varsovie, à la veille même de la prise par les Russes de cette ville où sévissaient en outre la guerre civile et le choléra. Heures tragiques, angoissantes, qui n'avaient pas été sans éprouver la santé de sa mère. De plus, on espérait à sa place un garçon. Aussi écrira-t-elle humblement : « Je ne sais si l'on peut naître dans un moment moins propice ni causer par sa naissance plus de déplaisir et d'embarras ! » Dès son plus jeune âge, les malheurs de la patrie sont aussi ceux de sa famille et les siens. Son père voit tous ses biens héréditaires de Kornik confisqués et, ceux de sa mère étant en Pologne insurgée, la famille se trouve

plongée dans une véritable misère et ne peut plus s'alimenter que de pommes de terre cuites à l'eau sans beurre et même sans sel. Mais déjà apparaissait, réagissant sur une sensibilité extrême, le caractère stoïque de la jeune Hedwige et, avant qu'il ait été suffisamment modifié par l'esprit chrétien, un peu âpre et pessimiste : « En présence des nombreux chagrins, des tristesses qui remplirent mes années d'enfance, écrit-elle, la pensée de la mort fut pour moi une véritable consolation. Devant chaque peine, je me disais : « Dans cinquante ans... » et cela m'apaisait. Il m'était facile de renoncer aux plaisirs que je désirais en me rappelant combien ils dureraient peu. La pensée de la mort était un remède à tout. » De fait, sa vie s'écoulera tout entière sous le signe de l'austérité, que les circonstances lui imposeront souvent, mais que, plus souvent encore, elle recherchera.

Son enfance de Polonaise dépossédée continue de la sorte, ballottée en tous sens, chez les uns et chez les autres et aboutit à Paris, près du prince et de la princesse Czartoryski, oncle et tante de sa mère. Là s'est reformée avec des espoirs, des projets et des essais de négociations, la Pologne politique, et aussi la Pologne malheureuse et émigrée qu'il faut nourrir, vêtir, consoler. La petite fille voit son père et sa mère se donner pleinement à l'une et à l'autre; mais c'est pour eux la vie hors de la maison et, pendant ce temps, l'enfant de sept ans est livrée aux mains d'une domestique, — ce n'est pas la première, — qui la maltraite et d'une institutrice qui, moralement, la martyrise. L'esprit de respect et de discipline qui est encore un des traits principaux de sa nature et la plie strictement, enfant, jeune fille et femme mariée, à l'obéissance, — pour qu'elle puisse sans doute un jour mieux commander aux autres, — la pénètre à tel point que, bien que se sentant innocente des forfaits qu'on lui reproche à chaque instant, elle ne songe point à se révolter : « Il ne me vint jamais à l'esprit, écrit-elle, que je pusse me plaindre de qui que ce fut, de ce qui était représentant le droit et la justice ». Mais, quoique soumise, la fierté n'en habite pas moins son âme : « M^{lle} X., écrit-elle en parlant de son institutrice, avait le talent de créer des complications sans issue. Ainsi par exemple, elle me donnait à apprendre une leçon et en même temps ajoutait une menace : « Si vous ne l'apprenez pas, vous verrez!... » ou « Si vous ne voulez pas, je vous forcerei! » Immédiatement, se posait alors dans mon pauvre cerveau une énigme que je ne pouvais pas arriver à résoudre.

Maintes fois j'aurais appris tout de suite, car les leçons m'intéressaient, mais je pensais en moi-même : Si j'apprends maintenant, elle croira que c'est par peur et ce serait honteux. Je décrétais alors que quand même j'apprendrais, je me garderais bien de l'avouer, afin de ne point passer pour lâche. »

L'arrivée de M^{lle} Birt, en remplacement de M^{lle} X., devait mettre fin pour la petite Hedwige à un état de choses si pénible.

L'arrivée de M^{lle} Birt, anglaise et protestante, juste, loyale, de haute moralité, éducatrice aimante, intelligente et dévouée : il faut insister sur cet événement dans la vie de l'enfant, de la jeune fille et même de la jeune femme. Point de doute qu'elle n'ait exercé une grande influence sur la formation de ce caractère, et autant que par ce qu'elle faisait et disait, par ce qu'elle ne faisait ou ne disait pas. Elle avait promis à la comtesse Dzialynska de ne jamais parler de religion à ses élèves et elle tint sa promesse. Mais n'en point parler, c'est négliger tout un champ de culture, c'est déjà agir par omission. Et, d'un autre côté, la religion, dans l'éducation, occupe une place que, malgré soi, on ne laisse point vide, qu'on remplit instinctivement par quelque système philosophique issu de la croyance qui est vôtre, surtout lorsque cette croyance est le protestantisme, devenu moins une foi qu'un système moral. Qu'elle le voulût ou non, M^{lle} Birt imprima à l'éducation de son élève un esprit anglais et puritain. Reconnaissons qu'en dépit d'un peu d'excès, cet esprit obtint d'abord un bon résultat : celui d'ériger en une vertu morale l'austérité qui, bon gré mal gré, formait si souvent le fond de la vie chez les Dzialynski. En faut-il un exemple ?

Le comte et la comtesse Dzialynski étaient enfin rentrés en Pologne, en Galicie, dans la propriété d'Oleszyce que le comte Zamoyski, père de la comtesse, avait donnée à sa fille en échange des terres qu'elle avait reçues en dot et qui, situées en Pologne russe, étaient pour l'instant inaccessibles. Les revenus de ces terres étaient bien juste suffisants pour la vie quotidienne et l'on ne pouvait secourir qu'en se privant soi-même la population environnante en proie à la plus grande misère. Un vieil intendant veillait farouchement aux économies : « Il était bien fait, écrit la comtesse Zamoyska, pour s'entendre avec mes parents qui ne savaient jamais ce qu'ils mangeaient. Quand parfois M. Ladislas Zamoyski ou la Princesse Léon venaient à Oleszyce, l'un et l'autre gémissaient de ce qu'il n'y avait jamais chez nous de pain frais; ils prétendaient que le pain y « naissait rassis », et, comme ma mère en faisait l'observation à Charles (l'inten-

dant), celui-ci répondait : « Si le pain était frais, ils en mangeraient deux fois plus ». Par le même principe, il nous servait pendant toute l'année, les jours maigres, du stockfish (morue salée) à dîner. C'était quelque chose de si horrible que le même plat reparaisait plusieurs fois sur la table. Pendant vingt ans, nous eûmes chaque jour pour déjeuner du gruau à l'eau sans beurre et le dimanche du café de glands. Pour les grands galas, un pudding avec une sauce sabayon, appelé par nous « l'horrible baba » et que je ne pouvais même pas regarder. Il en était de même de notre toilette. On achetait à Jaroslaw n'importe quelle étoffe et on en confectionnait des robes semblables pour mes sœurs et moi. Quelqu'un ayant conseillé d'acheter de l'étoffe à carreaux parce qu'elle était plus facile à rapiécer, on nous acheta une certaine flanelle à carreaux tantôt noirs et bleus, tantôt noirs et rouges... Pour ma part, j'étais convaincue que c'étaient là les nécessités et les conditions ordinaires de la vie en ce monde. »

Il faut compléter ce tableau des austérités obligatoires par celui des privations volontaires que s'imposaient les enfants : « Le dimanche, nous avions pour déjeuner du café de glands avec du sucre. Mais j'imagine que ce sucre avait seulement pour but de nous apprendre à nous en passer de notre propre gré. Ma mère nous avait si souvent raconté que, depuis la guerre de 1831, elle avait cessé d'user de sucre et elle nous regardait avec une telle expression de visage quand nous en prenions, que l'envie nous en passait complètement. Et nous arrivions à mettre pendant tout un mois notre sucre de côté pour les pauvres ou bien pour le vendre à leur profit. Il en était de même pour la bière qu'on nous donnait deux fois par semaine. Nos pauvres, ce jour-là, attendaient sous les fenêtres de la salle à manger pour recevoir ce à quoi nous renoncions. »

La vertu qu'enseignait M^{lle} Birt à ses élèves était surtout une vertu civique et laïque. Déjà, sous l'influence des conversations de son père, la petite Hedwige s'était enthousiasmée pour les Romains et les Lacédémoniens. Sur ces premières impressions, M^{lle} Birt greffa sa notion anglaise et puritaine du devoir, de la persévérance, de l'endurance, du respect de la vérité. Elle professait qu'il ne fallait jamais rien promettre sans une pleine certitude de tenir sa parole et, après chaque faute, proposait cette formule de contrition : « Je m'efforcerai davantage de ne plus la commettre ». Ce qui fut, par parenthèse, l'objet d'un cas de conscience pour la petite fille qui, lors de sa première confession,

ne voulut pas promettre sans restriction à son confesseur de se corriger. Elle allait partir sans absolution quand le prêtre trouva un compromis qui apaisa les scrupules de l'enfant.

M^{lle} Birt se plaisait à répéter l'adage anglais : « Ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait ». Elle ajoutait que chacun doit tendre à s'améliorer soi-même et à tout améliorer autour de soi pour servir la société et le pays. Principes qu'accueillait volontiers une âme déjà grande, qui alimentent l'esprit, mais qui ne suffisent pas à soutenir un jeune cœur. N'est-ce point le cœur pessimiste et las de l'enfant qui s'exprime un jour dans ces félicitations qu'elle adresse à son institutrice pour l'anniversaire de sa naissance? Elle lui souhaite, avec des larmes qu'une telle perspective fait couler, une mort aussi prompte que possible, non à cause du bonheur éternel qui suivra, mais parce que la vie n'est pas une chose agréable et qu'heureux est celui qui en finit avec elle.

Un tel désenchantement chez une enfant! Certes; mais il n'est pas constant. Et puis M^{lle} Birt est là avec son self-contrôle pour régler un peu les mouvements de la sensibilité de son élève. Ce n'était pas inutile. En toute occasion, et selon les cas, cette sensibilité s'affolait littéralement de joie, de chagrin ou de pitié. Telle année, M^{me} Dzialynska va passer deux mois à Paris avec sa fille aînée et son fils. Le moment du retour approche sans pouvoir être précisé tout à fait, nos chemins de fer à horaire fixe n'existant pas à cette époque. L'attente de jour en jour met la jeune Hedwige dans une telle fièvre qu'il s'en fallut de peu qu'elle ne tombât malade. Enfin, quand le cor du postillon et le roulement de la voiture se font entendre sous la porte cochère, incapable de supporter cette émotion, elle va se cacher dans une armoire où on finit par la découvrir comprimant son cœur à deux mains.

M^{lle} Birt, bien d'aplomb, était, on le voit, une éducatrice appropriée pour Hedwige Dzialynska dont son beau-frère Czartoryski dira plus tard qu'exaltée comme tous les membres de sa famille elle l'était à froid, ce qui est encore plus grave.

Le père et la mère de l'enfant exercèrent aussi leur action sur son cœur et son esprit, l'un en lui donnant toujours sur toutes choses la notion la plus élevée, l'autre par ses exemples d'oubli d'elle-même au service du prochain, de patience dans l'épreuve, d'égalité d'humeur. C'étaient les grands modèles vers lesquels on lui faisait lever les yeux, modèles un peu inaccessibles cependant et qui, à la manière des parents d'autrefois, ne descendaient guère de leurs cadres. Ce n'est souvent que beaucoup plus tard, à

l'heure de la jeunesse, de la maturité, et même une fois qu'on les a perdus, que les parents exercent leur influence, toute leur influence, sur l'âme de leurs enfants.

La véritable éducatrice d'Hedwige Dzialynska, encore un coup, c'est vraiment M^{lle} Birt, mêlée intimement à sa vie, dirigeant ses études, qu'elle lui fait faire en anglais, partageant ses jeux, ses promenades, ses joies et ses chagrins, M^{lle} Birt sur les genoux de laquelle elle pleure, souffre et se repose, au cours d'une enfance souvent traversée par la maladie. Nul doute que son esprit observateur n'ait puisé près d'elle, qu'elle voyait en outre faire la classe aux enfants du village, les premiers désirs d'éduquer à son tour : « On nous demandait souvent, écrit-elle, vers l'âge de 10 ans, ce que nous voudrions être; moi je rêvais toujours de tenir une école, de m'adonner au professorat, d'écrire pour le peuple et pour les enfants. »

Ses goûts sont déjà intellectuels et sociaux. D'économie domestique, elle ne parle pas et on ne lui parle pas. La femme anglaise habite et aime son *home*; elle ne le construit pas, elle ne le façonne pas brindille par brindille comme la française. Cette lacune laissée par M^{lle} Birt et leur mère dans l'éducation de ses enfants, le comte Dzialynski, lui aussi au point de vue social assez en avance sur son temps, n'était pas sans la remarquer. Il disait souvent à sa femme que c'était fort bien d'enseigner à ses enfants, comme elle le faisait, à se passer de tout ce qui n'est pas indispensable à la vie, mais qu'il aurait préféré qu'on leur montrât comment on se procure les choses ou comment on les fait. « En économie domestique, ajoutait-il, il ne s'agit pas de vivre dans la gêne, mais d'améliorer sa situation de façon à augmenter ses revenus. » M. Dzialynski, en homme qui étudiait et réfléchissait beaucoup, en grand propriétaire très préoccupé du sort de ses paysans, entrevoyait déjà la puissance, puissance qui peut être bienfaisante, de l'argent dans le monde moderne; sa femme au contraire s'en tenait sur ce point à la passivité féminine d'autrefois, à l'acceptation vertueuse du sort qui vous échoit, plus soucieuse de mettre en ses enfants des vertus intérieures et privées que de les destiner à devenir pour autrui et pour la société des sortes de vases communicants.

Au milieu de tout cela quel est le développement religieux de l'enfant? Les souffrances de la Pologne, qui deviennent pour sa famille, comme pour tant d'autres, souffrances personnelles, les exemples d'héroïsme, d'endurance qui se colportent de bouche en bouche et que célèbre en vers de flamme un Adam Mickiewicz,

l'histoire ancienne sur laquelle son père revient sans cesse, tout cela forge en elle, nous l'avons déjà dit, un dur stoïcisme qui aspire à se mettre au service de la patrie : « Je ne me plaignais jamais de rien. Un jour le médecin..... me posa je ne sais quel emplâtre sur la poitrine et comme les coins s'en détachaient, il prit des ciseaux pour les couper; le sang coula; en coupant l'emplâtre, il avait entamé la peau. Ma mère et le docteur m'ayant demandé pourquoi je n'avais rien dit : « Parce que je pensais qu'il devait en être ainsi, répondis-je tranquillement en me tordant de douleur ». — « Vivre pour la patrie, travailler pour elle, mourir pour elle, écrit-elle, voilà ce dont nous rêvions sans cesse. Nous avons inventé un singulier jeu pour voir qui serait le plus capable de souffrir, sans que sa souffrance se trahît et que son visage se contractât. Nous enflammions des allumettes et nous les placions sous nos pieds jusqu'à ce qu'elles s'éteignissent d'elles-mêmes; nous nous piquions avec des aiguilles; nous nous frottions avec des orties, nous nous pincions jusqu'au sang... C'était vraiment là des jeux qui convenaient à des enfants polonais. »

L'âme a besoin de sentir sa faiblesse pour aller à Dieu; le stoïcisme qui la remplit d'une force factice qu'elle ne semble devoir qu'à elle-même l'en éloigne. La vertu laïque enseignée par M^{lle} Birt ne mettait aucune douce piété dans ce cœur, pas davantage les sacrements dont on n'était pas prodigue en ce temps-là pour les enfants. Hedwige Dzialynska cherche sa force en soi. Eprise d'absolu, elle veut la perfection, le bien, le beau pour eux-mêmes. Un jour son confesseur lui donne pour pénitence la lecture quotidienne de la *Vie des saints* : « Il se fit alors, dit-elle, quelque chose de si étrange dans mon pauvre cerveau que je vis moins, dans les saints, ce qui les avait rendus parfaits que la perfection elle-même. J'essayai de les imiter, non pour l'amour de Dieu, mais parce que c'était la perfection ». Dans ces ascensions hardies qu'elle veut mener seule, elle se blessera, retombera, mais toujours recommencera, jusqu'au moment où sur la route, elle rencontrera définitivement le Christ et cheminera avec lui.

Une autre fois, c'est la musique, à travers la *Création* d'Haydn, qui lui semble rapprocher le plus une âme de la perfection; puis c'est l'astronomie, l'harmonie des mondes.

« Deux choses, disait Kant, m'ont toujours rempli d'admiration : la loi morale au fond de mon cœur et le ciel étoilé sur ma tête. » On sent que la jeune fille, qui va atteindre sa quinzième

année, est proche de cet état d'esprit, envoûtée par quelque'une de ces magnifiques formules qui lui tiennent lieu de religion.

Qui la rendra plus catholique? A coup sûr, ce n'est pas une certaine M^{lle} X., qui, pendant vingt ans, fut l'hôte des Dzialynski, semant partout la discorde sous le miel des paroles et faisant germer dans le cœur cornélien de la jeune Hedwige de véritables pensées de meurtre justicier : « Notre foi était exposée à un danger pire encore, écrira-t-elle par la suite. La plus grande croyante, la personne qui, sous notre toit, se montrait la plus pieuse, c'était M^{lle} X... C'était donc cette personne détestée qui représentait pour nous la piété. Elle faisait chaque jour la sainte communion et nous ne pouvions jamais communier qu'à côté d'elle, le cœur plein de répulsion à son égard. Il me vint une fois à la pensée que ce serait un acte héroïque que de la tuer afin d'en délivrer toute la maison. »

Qui la rendra plus catholique? Ce ne sont pas non plus ses lectures. Obligée d'interrompre ses études à cause du mauvais état de sa santé et de sa vue qu'un barbare traitement hydrothérapique, imaginé par une de ses tantes et héroïquement supporté, avait sérieusement compromises, on lui permettait cependant quelques lectures à la bibliothèque avec son père. Plongé dans son propre livre, le comte Dzialynski ne s'inquiétait que faiblement des choix de sa fille. De temps à autre, cependant, sans s'interrompre, il demandait : « Que lis-tu? — Les Confessions de Jean-Jacques. — Ne lis pas cela! — Un peu plus tard, même interrogation. « Quinet, répondait cette fois la jeune fille. — Ne lis pas cela, c'est absurde! « Ce même jour, Michelet fut également défendu, mais ces auteurs furent remplacés par Hume et Voltaire. « J'en arrivai, écrit la comtesse Zamoyska, à ne plus savoir moi-même ce que je croyais ou ne croyais pas. » Sans doute est-ce ces lectures humanitaires et philosophiques qui l'incitent à conclure que, puisque tous les hommes sont égaux, ils ont tous les mêmes droits et qui lui font dire aux domestiques autour d'elle que s'ils ont besoin de quelque chose ils n'ont qu'à puiser dans ses tiroirs, toujours ouverts à leur intention.

Au séjour à Oleszyce avait succédé le séjour à Posen (1) et au château de Kornik enfin rendu au comte Dzialynski. Une autre vie avait commencé, plus large, plus mondaine. L'arrivée à Posen des Dzialynski avait été saluée dans la société par un bal donné

(1) Comme on disait alors. Posen a repris son nom polonais de Poznan.

en leur honneur et auquel avait été seule conduite la fille aînée de la famille. Grande déception pour Hedwige restée à la maison. Mais, toujours stoïque, elle en prend son parti : « D'aussi loin que je puisse me rappeler, dit-elle, j'ai toujours eu le pouvoir de réprimer à volonté mes désirs. C'est ce que je m'empressai de faire en cette circonstance. Je ne dois pas aller à cette soirée, donc je ne veux pas y aller. Je ne veux pas; donc je ne le désire pas, et jamais je ne le désirerai. Ainsi passa mon goût pour le monde. Il est clair, disais-je, que le monde n'est pas fait pour moi et que je ne suis pas faite pour lui. Rien désormais ne put ébranler cette conviction. » Voilà comme on meurt au monde à quinze ans quand on s'appelle Hedwige Dzialynska et qu'on porte en soi de grandes destinées!

Mais ce renoncement n'impliquait pas celui des jouissances de l'art. A Dresde, où la jeune fille séjourne avec sa mère pour la naissance du premier enfant de sa sœur, la princesse Adam Czartoriska, elle est conduite pour la première fois de sa vie au théâtre, à une représentation d'Hamlet. Son émotion est si profonde qu'elle en est elle-même effrayée et craint de la renouveler. Elle éprouve quelque chose de semblable à la Galerie de Dresde. Mais il faut ici citer textuellement ces lignes splendides où l'on voit une âme rejoindre peu à peu Dieu au moyen de ses œuvres et des œuvres de l'homme, lui-même œuvre de Dieu :

« Toute espèce de beauté me transperçait de part en part. Cela avait bien son bon côté, car je tendais sans cesse à la perfection et j'y rêvais dans tous les genres. Je ne croyais jamais qu'une chose qui pouvait être meilleure pût passer pour suffisamment bien. Je tournais toujours mon cœur, mon oreille, mon regard vers ce qui me semblait le meilleur. Toutefois, le principal charme du beau ne résidait pas pour moi dans la beauté en elle-même, mais dans le fait qu'elle rendait un éclatant témoignage au savoir humain, aux capacités humaines, à la puissance humaine. Cela m'enivrait de joie; je me réjouissais de voir ce que peut l'homme. J'avais l'impression d'une brèche ouverte dans un mur d'enceinte, c'est-à-dire dans ce qui circonscrit et limite le pouvoir humain. Ce m'était un stimulant au travail, à l'étude, un encouragement à tendre sans cesse en haut. Mais cet amour de la beauté et de la perfection était aussi une cause de souffrances infinies. Je pourrais presque dire que tout ce que je faisais dans la vie de bon ou de mauvais découlait de cette unique source. Si c'était mon seul aiguillon, c'était aussi mon seul frein; c'était pour moi la voile et le gouvernail; c'était une force et une tentation. Cela me donnait la foi et me la rendait difficile. Dans chaque direction, ou plutôt dans n'importe quelle direction, si je voyais quelque chose de beau ou de remarquable, je pensais aussitôt en moi-même : Voilà la perfection et j'en jouissais jusqu'à ce qu'un gémissement s'élevât en moi : Ce peut être parfait dans son genre,

mais ce n'est pas la perfection... Et ainsi cherchant, j'arrivai peu à peu à me convaincre que nulle part la perfection n'est absolue, excepté dans sa source et que cette source est Dieu; c'est uniquement en Dieu que réside toute perfection. Par suite, tandis que les lectures et les influences de tout genre m'éloignaient de la foi, cette insatiable avidité de la perfection et de la beauté m'y ramenait par un autre et étrange chemin... Simultanément, je perdais les principes les plus élémentaires de la foi et je m'exerçais constamment à une vie ascétique. Je ne conçois pas du tout comment je pouvais concilier ces deux extrêmes. Tel « un homme qui se noie et qui s'accroche à tout, fût-ce à un rasoir », ainsi je saisisais les moyens de salut offerts par la foi dans la mesure même où je perdais toute notion de foi. Cela ne se passait pas sans grandes souffrances et sans déchirements intérieurs. Le chaos était terrible dans mon âme. »

Un soir, étant couchée, éveillée ou non, il lui sembla se trouver dans une église gothique et elle eut l'impression que là elle rencontrerait un jésuite français auquel elle pourrait se confesser librement, en dehors de sa famille, et qui lui rendrait la paix de l'âme. En effet, quelques années plus tard seulement, elle fit la connaissance, à la chapelle de la rue Notre-Dame-des-Champs, du P. de Ravignan qui, spontanément, lui offrit de se charger d'elle, à l'exclusion de sa mère qui n'en avait pas le même besoin.

**

LE MARIAGE

Tandis que cette lutte intérieure se poursuivait, un événement extérieur fort inattendu allait donner une orientation nouvelle, au moins en apparence, à la destinée d'Hedwige Dzialynska : l'apparition lumineuse et réconfortante, au cours d'un voyage en Autriche et en Bavière, du comte Ladislas Zamoyski, frère de sa mère, le héros de l'insurrection de 1830 et de ses périlleux lendemains, celui qui mérita d'être appelé le Bayard de la Pologne. « Tout ce qui chez un homme peut plaire à une femme, tout ce qui peut se trouver réuni pour captiver un jeune esprit, un jeune cœur, il me semblait que mon oncle Ladislas le possédait... Malgré moi, je ne pouvais penser à lui ni le regarder sans qu'il suggérât à mon esprit les paroles de l'Évangile : *Ecce homo*. Et ces mots pour moi ne signifiaient pas qu'il réalisait ce qu'avait été le Christ, mais qu'il réalisait ma conception intime de l'idéal humain, de l'homme parfait dans la pleine acception du mot. »

Et, l'observant sous l'angle de ses préoccupations, elle remar-

quait que la foi et le patriotisme qui lui avaient toujours semblé deux domaines complètement distincts étaient chez lui si fortement unis qu'ils semblaient inséparables, et qu'il parlait des choses de la foi et de l'Eglise avec la même force, la même simplicité que des affaires nationales. Jusque-là, il ne lui était jamais venu à l'idée que quelqu'un pût croire par conviction et non par obligation. L'exemple de son oncle l'émut au plus haut point et, lorsque celui-ci l'observant à son tour lui demandait : Es-tu païenne ou chrétienne? elle, si prompte à la repartie, n'osait ni ne savait plus répondre. Alors il insistait : « Tu es païenne, mais, quand une fois tu seras devenue chrétienne, tu seras une chrétienne comme il n'y en a jamais eu ».

C'est cet homme, de vingt-huit ans plus âgé qu'elle, qu'Hedwige Dzialisinska devait épouser l'année suivante en 1852.

Quoi d'étonnant? dira-t-on, après avoir lu ce qui précède.

Et justement, c'est ce qui précède, c'est cette admiration quasi sacrée que la jeune fille éprouvait pour le héros qui lui rendit d'abord, en grande partie, l'idée de cette union presque insupportable.

Les parents, les premiers, en avaient formé le projet, voyant d'une part le tendre penchant que Ladislas Zamoyski éprouvait pour sa nièce, de l'autre combien celle-ci le mettait au-dessus de tous les autres hommes. Mais un tel demi-dieu, suivre l'exemple du troupeau humain et se marier! Le supposer, c'était une injure à lui faire! Et quant à elle, Hedwige, elle l'aimait certes, elle était prête à se dévouer totalement à son service, à donner sa vie pour lui, mais en dehors de cette déchéance irrémédiable qu'on appelle le mariage.

Une soif inextinguible de pureté s'était précisément développée en elle à cette époque, à la suite de longs et intimes entretiens qu'elle avait eus avec son frère sur ce sujet. Elle voyait dans cette vertu une condition de la perfection absolue dont elle était avide. Jusqu'alors, le mariage, sous les traits de celui de sa sœur qui avait épousé un veuf et avait perdu son premier né, lui apparaissait « comme une plaie de la vie humaine et comme le plus cruel malheur qui pouvait atteindre une femme ». Elle se disait que si la pureté parfaite, et donc la virginité, était pour l'âme la plus grande sanctification, le mariage devait en être la plus grande humiliation. Ah! Vivre seulement par l'esprit et non par le corps, excepté dans la mesure où il est nécessaire de satisfaire aux besoins du corps pour entretenir l'esprit!

Tel était l'empressement de la jeune fille vers le mariage.

Elle céda pourtant, mais après quelles affectueuses pressions exercées sur elle, quelles tergiversations, quelles prières à Dieu pour que Ladislas ou elle mourût, seule issue possible à cette situation, après quels avertissements à son fiancé sur les déconvenues auxquelles il s'exposait en la prenant pour femme ! Elle céda, mais sans trouver la paix une fois la décision prise, distribuant autour d'elle, comme quelqu'un qui va quitter cette terre, tout ce qu'elle possédait, disant que, dès qu'on ne s'appartient plus à soi-même, on n'a plus envie de rien posséder, refusant les cadeaux qu'on voulait lui faire, déclarant qu'elle n'aurait point de foyer et préférerait vivre à l'hôtel, sans préoccupations domestiques, ripostant à sa mère qui lui parlait de son trousseau qu'elle était bien pressée de se séparer d'elle. Elle avait demandé et obtenu que le mariage fût célébré sans aucune pompe, elle vêtue de sa robe de tous les jours, sans rien de changé à la vie quotidienne. Jusqu'à la dernière minute, elle supplia Dieu que « l'un des deux se tordît le cou » ; mais l'instant irrévocable étant arrivé et voulant malgré tout concilier son amour de la perfection avec la chute morale qu'elle allait faire, ou plutôt essayer de racheter une chose au moyen de l'autre, « violemment poussée », elle prononça dans son cœur le vœu suivant : « Mon Dieu, puisque dans la chose la plus grave de ma vie j'ai abandonné ma propre volonté, mon propre bonheur, ma propre satisfaction, je vous promets que, dorénavant, je ne les rechercherai plus en rien, que dans ma maison, dans ma toilette, dans ma nourriture, dans mes voyages, dans mes promenades, dans mes relations, je me bornerai strictement à ce que le devoir et les convenances exigent de moi. En dehors de cela, je ne me permettrai rien pour ma satisfaction personnelle ».

Ce vœu, à tout prendre vœu de perfection religieuse, issu du mariage et de l'horreur du mariage, vœu qu'elle n'aurait probablement point fait dans un célibat de son goût, elle le tint tout le long de sa vie, fidèlement et parfois héroïquement. Pauvreté, obéissance et, dans toute la mesure convenable à son état, chasteté : c'est dans le mariage qu'elle allait pratiquer ces vertus du cloître, et qu'en outre elle allait être mise à même de découvrir ce qui manquait à son éducation féminine.

Comme celle de ses premières années, la route du mariage la conduisait à son insu vers l'œuvre de Kornik.



Cette route fut au début ce qu'elle promettait d'être : aride, désolée. Son mari hasardait-il sur sa personne quelque compliment, ses larmes coulaient abondantes. Quand on respecte une femme, pensait-elle, on ne lui parle pas de son physique. Pendant plusieurs mois, passive et inerte « comme une bûche », ayant perdu l'estime d'elle-même, elle cessa de parler, de plaisanter, de rire. Puis, peu à peu, les choses s'éclaircirent dans son esprit. L'homme qui se marie, dit-elle, n'ayant pas forcé la femme qu'il choisit à l'épouser, a le droit d'espérer qu'elle fera son bonheur; et, de son côté, la femme en se mariant s'engage librement à rendre son mari heureux; donc quand elle ne fait pas ce qu'il faut pour cela, elle le déçoit et le trompe tout simplement : « Je compris dès lors, écrit-elle, que mon mari avait droit à quelque chose de plus qu'à mon obéissance passive, que mes conversations dans le monde ne pouvaient pas se borner à approuver les opinions et les pensées des autres, que le devoir d'une femme mariée ne consiste pas à être une momie. » Le devoir, l'austère devoir, sans joie, sans douceur, c'est la seule chose qui la fait sortir d'elle-même. Elle se secoue, elle essaie de plaire autour d'elle, mais avec la conviction paralysante, n'étant jamais jusqu'alors allée dans le monde, qu'elle est une « indécrottable sotte », laide, maladroite, lourde, ne sachant ni s'habiller, ni se tirer d'affaire et qu'à chaque pas son mari a à rougir d'elle. Ce ne fut pas le cas, s'il faut en croire les compliments qu'il reçut à son sujet.

Après un séjour à Baden et en Belgique, le comte et la comtesse Zamoyski arrivèrent à Paris où ils louèrent un appartement meublé rue Saint-Honoré. L'exiguïté de la cuisine fut un heureux prétexte pour la jeune maîtresse de maison à demander à son mari que les repas fussent pris au dehors. Mais un jour arrive à l'improviste un des fils du prince Czartoryski. Ses parents doivent se rendre au théâtre Français ce soir-là et les Zamoyski habitant tout à côté, ils seraient heureux de venir dîner chez eux. Elle ne peut se dérober; c'est convenu; elle les attendra. Mais, restée seule en face de cette sombre perspective, sans pouvoir consulter son mari absent, elle se débat dans la plus grande perplexité. Tant et si bien qu'en son cerveau, l'illumination jaillit. Le secours providentiel lui apparaît sous les traits d'un certain Chevet, sis au Palais-Royal, et qui fournit buffets, dîners, domestiques et tous accessoires. Elle y court.

Pour cent-vingt francs avec vin, café, argenterie, maître d'hôtel, elle commande un dîner de sept personnes qui est trouvé excellent et lui vaut pour sa cuisinière, sans oublier ses talents de maîtresse de maison, les épithètes les plus flatteuses. Elle les accepte modestement, car il s'agit de ne point vendre son secret et de pouvoir, à l'occasion, renouveler des réceptions aussi réussies.

L'installation rue Saint-Honoré dura peu et les Zamoyski vinrent habiter le premier étage d'une maison située au coin du quai d'Anjou et de la rue Poullétier.

Mais c'était un appartement vide et à meubler. A meubler à votre guise, avait dit le comte Zamoyski; c'est affaire à vous de savoir ce que les convenances exigent, sans rien de luxueux. Heureusement, la jeune femme trouve un guide, une conseillère, une bonne âme intéressée à souhait qui, sur les 10.000 francs qu'elle a à dépenser lui fait immédiatement acheter 1800 francs de tapis, et remarquable affaire, quatre canapés et douze fauteuils provenant de la vente de la salle du Trône de Charles X. Rappelons-nous la valeur de l'argent à cette époque afin de pouvoir convenir avec elle que la somme demandée, mille francs, fut exorbitante. En attendant, canapés et fauteuils de la salle du Trône étaient de si belles proportions qu'on ne put d'abord les faire entrer dans le salon. De même pour une batterie de cuisine en cuivre, si complète et si monumentale qu'elle ne put tenir dans la cuisine. Avec cela, le tiers de la somme était dépensé et lits, armoires, tables, commodes, buffet, rideaux, piano, etc.; tout manquait encore dans les chambres vides. « Un vrai désespoir me prit », avoue la maîtresse de maison. Elle appelle M^{lle} Birt au secours; celle-ci arrive et la console en lui disant qu'on paie des leçons de musique, de dessin, etc., et qu'il fallait de même payer des leçons d'expérience, le plus tôt étant le mieux.

Restait la marche quotidienne du ménage, du ménage qui lui faisait horreur. Comment apprécier la quantité d'aliments nécessaires pour les repas d'une journée? comment distinguer la bonne de la mauvaise qualité? Était-il bien sûr que le bœuf différerait du mouton et le poulet de la dinde? Entre ce qui était rôti, bouilli et frit, y avait-il vraiment une différence? Autant de questions angoissantes. Elle ne savait qu'une chose : c'était que pour garder à peu près l'équilibre financier, le compte de la cuisinière ne devait pas dépasser dix francs par jour. S'il montait au delà, « je ne savais, dit-elle, que pousser des sou-

pirs ». Tant et si bien qu'un jour la cuisinière tout émue lui offrit d'aller faire une ou deux fois par semaine son marché aux Halles. Trait de dévouement auquel répondit immédiatement de la part de la comtesse Zamoyska un trait de génie : vu la distance, la cuisinière irait en voiture !

Ces expériences malheureuses sont à la base de l'œuvre de Kornik, ou plutôt ce sont elles qui creusent les fondations. Mais voici un premier plan de l'édifice qui se dessine à travers ces lignes : « Bien des fois par jour, je me rappelais un désir que, vers quatorze, quinze ans, j'avais souvent exprimé à ma mère : celui d'être envoyée à l'école. Et quand ma mère me demandait à quelle école et quelle était la science que je voulais acquérir, je répondais : à une école où l'on enseigne ce qui est nécessaire à la vie. C'était alors comme le pressentiment de ce que je devais souffrir plus tard par l'ignorance des connaissances indispensables à l'accomplissement consciencieux de mes devoirs de femme. »

Le plan s'accuse un peu plus loin. Elle va mettre au monde son premier enfant et ne voulant pas se trouver aussi inexpérimentée devant ce nouveau-né qu'elle l'avait été dans son ménage, elle va s'asseoir au jardin des Tuileries au milieu des nourrices, les écoute et les regarde agir. Mais ce n'est que pour apprendre toutes les mauvaises habitudes qu'on peut inoculer aux enfants : « Je me demandais alors pourquoi il n'y avait pas d'associations de bonnes d'enfants, comme il y avait des associations de gardes-malades ? pourquoi personne ne formait des serviteurs honnêtes ? pourquoi il n'existait pas de maison où l'on aurait pour but d'enseigner à la femme tout ce qui concerne ses devoirs ? »

La naissance du petit Ladislas lui causa moins de joie que d'anxiété devant ses responsabilités nouvelles. Plus tard, elle constatera, à cette occasion, son manque de foi, la naissance d'un homme lui étant apparue seulement comme un malheur et un dommage. Elle ne désirait pas cet enfant ; quand il fut là cependant elle lui donna la plus grande preuve d'amour dont elle était capable : ne plus désirer la mort comme auparavant, vivre pour ne pas l'abandonner.

Le mariage, on le voit, ne l'avait pas réconciliée avec le mariage : « Je ne pouvais pas, écrit-elle, pardonner à mon mari de m'avoir épousée ». Et, en même temps, elle convient comme autrefois que tout en lui plaisait, que personne ne pouvait souffrir de comparaison avec lui. Cette âme était vraiment faite pour les amours et les maternités spirituelles. Et cependant, il faut le

répéter, il semble que ce soit le mariage exécré qui seul pouvait la placer en face d'elle-même et de ses lacunes, tenir à la fois en haleine et en souffrance ses désirs de vie parfaite et la mettre, le moment venu, à la disposition de Dieu.

Quelques semaines avant la naissance du petit Ladislas, en 1853, la Turquie, à laquelle s'étaient alliées la France et l'Angleterre, avait déclaré la guerre à la Russie. Le comte Zamoyski fut chargé par les gouvernements turc et anglais de former, avec le titre de général, une légion polonaise et il se rendit à cet effet à Stamboul. Sa femme, en dépit d'avis contraires, mais sur le désir de son mari, un ordre pour elle, ne tarda pas à le rejoindre, laissant son fils à la garde de sa mère.

La comtesse Zamoyska a consigné dans ses *Souvenirs*, en traits aussi vifs que pittoresques, la relation de ce séjour en Turquie. On voudrait en citer maints et maints passages, s'il ne s'agissait, dans ces pages restreintes, non d'être complet, mais de montrer dans un cœur la naissance d'une grande pensée particulière.

Qu'il suffise de dire qu'au milieu des fatigues, des dangers, du choléra qui éclate, des privations de toutes sortes, la jeune femme reste égale à elle-même, soumise au sort, avec une initiative cependant qui commence à se développer, fidèle, dans les pires moments d'ennui où des distractions légitimes s'offrent à elle, tel un voyage en Terre Sainte, au vœu de son mariage qui lui interdit toute distraction prise pour son plaisir personnel; suivant son mari ou le rejoignant à travers les chemins périlleux de la Turquie et de la Bulgarie. C'est ainsi qu'un jour, accompagnée de la fidèle M^{lle} Birt, elle aboutit à Szumla, en Bulgarie, et, au cœur de l'hiver, dans un palais dont la seule pièce habitable, munie de onze fenêtres, est uniquement meublée, en guise de lits, de quelques bancs de bois et de deux tables avec trois tabourets. Ce fut là une aventure ménagère ou jamais. La neige entrait par les carreaux cassés; la porte ne fermait pas; nul moyen de se chauffer; ni pain ni lait, dans ce pays encore quasi sauvage, seulement du beurre à goût de suif qui venait d'Amérique dans des peaux de bisons; pas même de pommes de terre. Un cuisinier improvisé conseille des côtelettes hachées : il hache viande et os ensemble et le tout est immangeable. Voilà presque le spectre de la faim qui se lève. Aux murs, rien pour suspendre les effets qui gisent à terre sur un parquet repoussant de saleté. La courageuse jeune femme s'avise de le laver, ce qui d'ailleurs la réchauffe; mais l'eau qui avait pénétré dans de larges fentes y gèle

et forme de dangereuses glissoires; au moyen d'un fer à repasser, il faut faire fondre patiemment toute cette glace. On en arrive à trouver confortables des lits confectionnés avec de la paille qu'on donnait aux chevaux et qui remplacent les bancs de bois; mais les couvertures sont toujours absentes.

Chose étrange, dont le comte Zamoyski fait l'aveu à sa femme vers cette époque et qui prouve bien que Dieu lui-même se tenait aux côtés de cette âme qui ne sentait point encore pourtant sa présence directe : « J'éprouve auprès de vous, disait-il à sa femme, une impression que je n'ai jamais éprouvée avant. Il me semble, quand vous entrez, que vous apportez Dieu avec vous et que Dieu est en tiers entre nous ». Elle-même, il lui semble que Dieu, qui, le jour de son mariage, lui avait inspiré son vœu de renoncement, commence à l'attirer dans la voie de la prière : « Ma prière roulait presque toujours sur ce thème : « Mon Dieu, je ne veux, je ne désire que ce que vous voulez; enseignez-moi ce que j'ai à faire et je le ferai; dites-moi où je dois aller et j'irai, avec qui je dois parler et je vous obéirai ». Et à peine avais-je formulé cette prière que j'étais exaucée ». Malgré tout, on le sent, et étant donné que des années la séparent encore d'un christianisme vraiment vivant, il n'y a guère là dans sa bouche qu'une prière intellectuelle.

En 1855 naquit à Posen Vitold, son second fils. Dix mois plus tard avec ses deux enfants, elle allait de nouveau retrouver son mari à Stamboul. Il n'y devait rester que peu de temps. Les Puissances avaient signé la paix avec la Russie. Il fallut s'occuper du licenciement de la division polonaise à laquelle tant d'espérances avaient été attachées; ce fut pour le général Zamoyski besogne cruelle et la terrible crise de santé qu'il traversa à cette époque et qui mit sa vie en danger ne fut sans doute pas étrangère à tant de fatigues et de chagrins.

De son côté, à son retour à Paris, la comtesse Zamoyska tomba gravement malade d'une fièvre rapportée d'Orient. M^{lle} Birt accourut de nouveau à son secours. On l'envoya se remettre à la campagne, à Passy, où quelques mois plus tard, en 1857, naquit sa fille, Marie de l'Assomption. L'été suivant, la famille au complet partait pour l'Angleterre, le comte Zamoyski désirant présenter sa femme à ses nombreux amis anglais. Une saison de bains de mer les retint d'abord tous à Hastings, puis le comte et sa femme s'en furent de leur côté pour une tournée de visites.

Ici encore, sous la plume de la comtesse Zamoyska, que d'observations à la fois pénétrantes et plaisantes sur ce qu'était alors

la vie de société en Angleterre ! Il nous faut passer rapidement, nous arrétant toutefois avec elle chez Lord et Lady Kimmaid où elle voit de près une admirable organisation domestique et ménagère qui lui inspire les réflexions suivantes : « J'avais toujours rêvé d'une maison bien organisée. Je sentais que l'ordre matériel était nécessaire au relèvement moral, que par conséquent une nation ne pouvait se relever que par le relèvement de la famille et la famille que par le relèvement individuel. Tout cela m'intéressait donc vivement et d'autant plus que mon mari me répétait continuellement : « Instruisez-vous, intruisez-vous, profitez de ce que vous voyez, de cette civilisation grâce à laquelle l'Angleterre se maintient forte et qui manque chez nous, de ce champ de travail qui est particulièrement le vôtre, à vous femmes ». Elle faisait de l'Angleterre à la Pologne de pénibles et instructives comparaisons. En Pologne, qui se préoccupait où et comment les serviteurs étaient logés, où et comment ils travaillaient ? Qui les surveillait ? Qui les instruisait ? En quoi la servante polonaise était-elle moins digne de protection que la femme anglaise ? Quel gouvernement, quelles lois, quelle police, quelle persécution empêcheraient de faire pour les serviteurs polonais ce que les Anglais faisaient pour les leurs ? Chaque rapprochement de ce genre brûlait son cœur de regret, d'humiliation, et l'amenait à l'idée qu'elle devait réaliser plus tard.

Les visites se poursuivent de château en château, entre autres chez M. de Flahaut, dont on lui murmure à l'oreille la secrète parenté avec l'empereur Napoléon III et le duc de Morny. Et tout à coup, une lettre arrive qui a couru après eux de résidence en résidence. C'est de M^{lle} Birt. La petite Marie est malade. En hâte, ils repartent pour Hastings. Par une nuit sombre et glaciale, par une tempête terrible en mer et un vent qui secoue les fenêtres de la chambre, l'enfant mourut. « Nous étions près d'elle, les yeux rivés à ses yeux, ne sachant si elle vivait ou si elle n'était plus. » Un froid cruel fige et transperce jusqu'à la moelle la pauvre mère. Soudain, tout ce qui l'entoure s'efface ; il lui semble qu'elle voit le paradis terrestre avec Adam et Eve et leur faute, l'offense faite à Dieu, et la mort engendrée par le péché. Mort moins terrible en elle-même que le péché qui en est cause. L'horreur du péché dont elle comprend la monstruosité la saisit et de toutes ses forces elle demande pardon à Dieu des péchés de sa vie et le supplie de l'aider à n'en plus commettre : « Je le priais d'accepter le sacrifice que je faisais de cette enfant pour qu'il me gardât de l'offenser à l'avenir. Je m'enga-

geais à ne pas murmurer, à ne pas me plaindre, à ne pas gémir pour obtenir, par l'entremise de cette enfant, de ne plus pêcher. non seulement moi, mais toute notre maison, depuis mon mari et mes enfants jusqu'aux serviteurs. Que personne chez nous de la cave au grenier ne pêche! répétais-je intérieurement. Que le péché soit banni de chez nous et je ne me plaindrai plus de rien! »

C'est ici un des points culminants, une sorte de haut lieu, dans l'existence de la comtesse Zamoyska; c'est de là que date la première naissance à la vie spirituelle de l'œuvre de Kornik. Que personne ne pêche de la cave au grenier, ni les maîtres de la maison, ni les instituteurs des enfants, ni les domestiques! Ne fut-ce pas, telle une oraison jaculatoire sans cesse répétée, la devise même de cette maison?

Ensuite? Ensuite, en cette âme, c'est une bonne volonté quotidienne pour transposer, dans les actes courants, la sublimité de cette nuit sainte et tragique. C'est un effort pour s'approcher davantage des sacrements, pour mieux connaître la parole de Dieu, pour étudier l'Écriture sainte, en particulier l'Ancien Testament. Est-ce sous sa loi de magnificence et de crainte qu'elle voudrait vivre, elle qu'on appelait autrefois chez elle « femme de l'ancienne loi » et à qui un saint prêtre, l'abbé Féliniski, plus tard archevêque de Varsovie, a prédit qu'elle deviendrait avec le temps une figure biblique? En tout cas, elle apporte à cette étude une telle assiduité que son mari constate que, de « païenne », elle est maintenant devenue « israélite ». Il est bientôt temps pour vous, ajoute-t-il, de devenir chrétienne selon le Nouveau Testament. Ce n'est pas sa faute à lui si elle n'y est pas encore parvenue, car il est pour elle un véritable directeur de conscience à l'autorité duquel elle se soumet « comme une religieuse le fait envers sa supérieure », dit-elle. Elle n'écrit pas une lettre sans la lui communiquer; quand elle va se confesser, et cela une fois par mois d'après son désir, elle lui montre son examen de conscience auquel il lui arrive d'ajouter ou de retrancher.

En 1860, naît une seconde petite Marie dont la vie est en danger dès sa naissance. Dieu la conserve à sa mère désespérée. À la fin de cette même année, le comte Dzialynski meurt à Posen sans avoir pu au dernier moment recevoir les sacrements dont il se tenait éloigné. Ce fut un coup cruel pour les siens et un voile devant leur foi. La comtesse Zamoyska en éprouva un chagrin si voisin du désespoir qu'il devint, en quelque sorte, le salut de sa mère : pour consoler celle-ci, elle dut secouer sa propre

douleur et ranimer sa foi en la miséricorde de Dieu. Au retour à Paris, survint la mort émouvante et solennelle du prince Adam Czartoriski.

Les années suivantes, les dernières que nous content ces attachants *Souvenirs* qui s'achèvent vers 1863, s'écoulaient sans événements d'âme appréciables. La « païenne », devenue « israélite », ne progresse que lentement sur le chemin du christianisme intégral, malgré l'affiliation, en 1862, à la Société des Auxiliatrices du Purgatoire où d'ailleurs elle tient la place de sa sœur, empêchée par son éloignement de Paris d'accomplir l'année de noviciat exigée. Elle a dû faire, en pensant à son père, le vœu d'offrir prières, indulgences et mérites pour les âmes des morts. Il lui faut en outre suivre chaque semaine hors de chez elle des exercices de piété, instructions, conférences qui, comme elle l'écrit, passent par dessus sa tête, et ne correspondent pas à ses besoins. « Dieu a ses moments, ajoute-t-elle, et l'heure où l'on devait m'instruire n'était pas encore sonnée. » Les impénétrables desseins de Dieu semblent se réserver cette âme directement, pour lui seul, pour le moment de son choix et, jusque-là, la soustraire à l'influence des hommes, même à celle des saints.

En attendant, elle continue de penser que le salut et la sanctification, pour les femmes, dépendent bien plus du soin avec lequel elles s'occupent de leur maison et de leur mari que des vertus pratiquées extra-muros. Pour elle, personnellement, quelques heures passées la nuit près de son mari souffrant, l'assistance par obéissance à un bal, lui apportent plus de lumière et lui donnent plus l'impression de la présence de Dieu que les longs offices et les réunions pieuses. C'est vraiment le Dieu d'Abraham, le Dieu de l'obéissance qu'elle sert.

L'année 1867 lui apportait de nouvelles inquiétudes; la santé du général Zamoyski s'altérait visiblement. Elle accompagna son mari à Rome, mais, tout en jouissant des hommages qu'il y recevait, elle se sentait rongée par l'angoisse de le perdre. Un jour du mois de juin elle entra dans l'église de Santa Maria della Scala, pour y supplier Dieu et la Vierge Marie de lui conserver la vie et de lui rendre la santé; cela elle le voulait *absolument*, écrivait-elle à Mgr Perraud : « Je ne voulais au monde que cela, je disais que cela me satisferait et que, sans cela, rien ne me satisferait. Je me cramponnais à cette vie qui m'échappait, comme un naufragé se cramponne à sa dernière planche de salut. » Or, tandis qu'elle priait ainsi, par une sorte de miracle,

dont elle ne réalisa qu'au bout de quelques heures l'étendue et la profondeur, Dieu « substitua dans son cœur sa volonté » à celle qu'elle avait exprimée avec tant de véhémence et la lui fit accepter d'avance, quelle qu'elle fût.

Le 11 janvier 1868, le comte Ladislas Zamoyski était rappelé à Dieu. Il laissait la mémoire respectée d'un grand patriote, d'un loyal soldat, d'un fervent chrétien. Le R. P. Adolphe Perraud, prêtre de l'Oratoire, professeur en Sorbonne, sut le dire en des termes élevés et pénétrants qui allèrent au cœur de la comtesse et resserrèrent encore les liens de confiance et d'amitié qui les unissaient.

On imagine le désarroi, où, en dépit de sa résignation à la volonté divine, se trouva jetée la femme qui, depuis seize ans, vivait près d'un tel mari, pliée sous le joug aimé de la soumission et de l'admiration.

Douze années encore devaient s'écouler avant la fondation de l'œuvre d'éducation à laquelle la Providence avait prédestiné Hedwige Zamoyska. Dieu lui réservait, à travers de rudes épreuves physiques et morales, une dernière préparation, celle de la mère de famille livrée à elle-même et de la parfaite chrétienne formée à la vie intérieure par le travail de la grâce et la direction de maîtres éclairés.

*
**

LA MÈRE DE FAMILLE, LA VIE INTÉRIEURE

La comtesse Zamoyska restait veuve à 36 ans, avec trois enfants, Ladislas, l'aîné, âgé de 14 ans, Vitold de 12 et Marie qui n'avait pas encore 8 ans. Tous trois étaient d'un naturel ardent, voire impétueux, portés à la vertu, généreux comme leur père et leur mère, mais, à l'exception peut-être de Vitold, difficile à manier. La tâche de leur éducation se présentait assez lourde.

Leur mère se mit courageusement à l'œuvre, avec la même soif d'idéal et la même volonté de faire pour le mieux qu'elle avait apportées au mariage.

Or une nouvelle et, dans l'occurrence, bien redoutable épreuve la guettait : celle de la maladie. Elle se sentait d'une extrême faiblesse, prise tantôt d'une façon, tantôt de l'autre ; la nuit, des sueurs froides, accompagnées de cruelles angoisses, d'un sentiment fréquent de la mort imminente ; parfois elle s'évanouissait ; durant de longues heures, elle était comme anéantie. Cet état dura environ sept ans, pendant lesquels elle se vit souvent contrainte de demeurer à la chambre, ou même au lit.

Qui lui viendrait en aide? Sans doute, elle avait des parents à Paris, mais qui n'entendaient pas la vie à sa manière; ceux qui vivaient en Pologne, elle ne les pouvait voir que de loin en loin; elle devait se faire un petit groupe d'amies fidèles, mais, à l'époque, il n'était pas encore formé. Ses fils suivirent, en externes, les cours d'un lycée; sa fille eut une institutrice anglaise. Enfin, pendant quelques années, une domestique polonaise digne de confiance lui apporta son concours; elle quitta la maison pour se marier, au moment où Marie était devenue jeune fille.

L'aide morale dont elle ressentait un si grand besoin, qui donc la lui donnerait?

Depuis quelques années déjà, Hedwige Zamoyska, comme son mari, étaient en rapports fréquents avec les pères de l'Oratoire. Elle en avait rencontré plusieurs chez les Czartoriski et chez les Montalembert, dans ce cercle si vibrant qu'a décrit avec une telle fidélité, une si chaude éloquence, le R. P. Lecanuet, dans sa *Vie* de Charles de Montalembert. A l'Oratoire, on se passionnait pour la cause de la Pologne. Le père Gratry n'avait-il pas dénoncé en termes brûlants « le péché mortel de l'Europe », l'écartèlement supporté par elle de ce peuple qui voulait vivre? A sa demande, le père Lescœur avait retracé, en deux volumes émouvants, les souffrances des catholiques polonais et les persécutions atroces subies par l'Eglise uniate, sous le joug des Russes. Le père Adolphe Perraud qui, lui, s'était donné à la malheureuse Irlande, avait maintes fois aussi pris la parole en faveur de la Pologne. Le P. Pététot, supérieur de l'Oratoire, pensait comme eux et déjà la comtesse Zamoyska lui avait ouvert son âme. Elle savait qu'en ce milieu on s'intéresserait tout de bon à sa vie, à ses œuvres, à ses enfants, comme on s'intéressait à son pays; elle ne doutait pas que de là lui viendrait la direction spirituelle qui répondrait à toutes ses aspirations.

Lorsqu'en 1870 éclata la guerre entre la France et la Prusse, on lui conseilla de quitter Paris, sur le point d'être assiégé. Elle chercha la ville la plus proche où se trouvât une maison de l'Oratoire et où ses enfants pussent continuer leur éducation. On lui indiqua Tours. Comme elle était en quête d'un confesseur, une de ses amies, M^{me} de Clermont-Tonnerre, lui dit : « Surtout, ne vous adressez pas à un certain père Mariote; c'est, paraît-il, un saint; mais il est d'une austérité et d'une sévérité effrayantes. » Ce fut immédiatement, comme bien on le pense, le confesseur que choisit M^{me} Zamoyska; il remplissait à l'Oratoire les fonctions de maître des novices. Inutile d'ajouter que ce saint prêtre vit tout de suite que son devoir était de modérer ce qu'il y avait d'excessif chez sa pénitente.

De retour à Paris, la comtesse Zamoyska confia définitivement au R. P. Pététot le soin de sa conscience. Mais le confident habituel de ses pensées, le premier de ses amis, suivant sa propre expression, fut le R. P. Adolphe Perraud, bientôt évêque d'Autun.

Il serait tout à fait impossible de comprendre la vie d'Hedwige Zamoyska, telle qu'elle allait désormais se dérouler, si l'on ne se rendait compte au préalable de l'intimité d'âme qui exista entre elle et le saint oratorien pendant plus de trente ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort du cardinal Perraud, au début de 1906. Une correspondance qui, à certaines époques, s'éleva jusqu'à plusieurs lettres par mois, leur permit de mettre en commun leurs pensées, leurs inspirations, leurs attrait, de se faire connaître réciproquement les actes de leur vie, de se consulter en toutes circonstances et de se conseiller. C'est surtout grâce aux lettres de la comtesse Zamoyska à Mgr Perraud que l'on a pu écrire l'histoire de l'œuvre qu'elle a fondée et dirigée. C'est aussi grâce à cette correspondance que l'on voit comment elle était devenue capable de cette fondation et de cette direction. Correspondance d'une admirable beauté qui, non seulement révèle l'âme d'Hedwige Zamoyska, mais découvre aussi un Adolphe Perraud insoupçonné de la plupart. Il y garde tout le prestige de la haute vertu et de la constante austérité qui frappèrent justement ses contemporains; mais il y apparaît avec une sensibilité, une tendresse de cœur, une intelligence de toutes les souffrances, une humilité que quelques-uns seulement, de son vivant, ont su deviner derrière ce masque de froideur et d'un peu distante dignité qui a souvent trompé sur son compte. Des lettres que nous avons eues entre les mains, sa figure ne ressort pas moins grande, mais plus complètement sympathique. Le lecteur en jugera par le trop petit nombre de passages que ce court exposé nous permettra de citer.

Nulle mièvrerie pourtant, nulle faiblesse dans la façon dont il traite sa correspondante, même quand il s'agit de la consoler et de la réconforter, lorsqu'elle est abattue par les crises successives d'un mal déprimant entre tous qui atteint l'âme et le corps, même quand elle lui écrit « qu'elle n'est plus de force à ajouter une seule paille à sa charge ». De ce mal, il sait discerner toutes les causes physiques et morales, y compris les épreuves générales et particulières dont elle ressent le contre-coup, car « la doctrine

du parfait détachement de toutes choses peut très bien être acceptée tout entière par la volonté; mais cela ne supprime pas la sensibilité ». Il la voit réduite à l'état de *victime*, et il la supplie d'y consentir : « Obéissez donc jusqu'à la Croix et à la mort de la Croix, en union à Jésus-Hostie ». Mais cette obéissance aura sa compensation dans l'amour reposant et consolant du Christ. Entre tant d'autres, je ne citerai que cette lettre du 9 janvier 1876 :

« Depuis quinze jours, j'ai souvent pensé à ce que vous m'avez dit de l'angoisse et de la terreur instinctives que vous ressentez, lorsque vous êtes prise de ces défaillances nerveuses, pendant lesquelles il vous semble être totalement abandonnée par la vie. Vous me disiez que le sentiment très vif des droits de Dieu, devant lesquels vous vous incliniez alors, comme une servante soumise, ne vous suffisait pas et que vous voudriez avoir quelque chose de plus doux. Il me semble que, si j'avais le temps de chercher dans saint Bernard, j'y trouverais des paroles exprimant admirablement ce sentiment de tendre confiance qui me paraît convenir tout particulièrement à ce genre d'épreuve physique et morale. Le verset neuvième du quatrième psaume ne répond-il pas très bien à ce besoin? « *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu Domine singulariter in spe constituisti me.* »

« En s'inclinant respectueusement devant les droits de Dieu, envisagé comme maître et souverain Seigneur, on pratique l'obéissance fondée sur la foi. Mais en se pénétrant de ce sentiment d'abandon, fondé sur une espérance invincible, n'entre-t-on pas plus avant dans la compréhension du grand mystère de la Passion? Le Christ en croix a senti aussi ses forces l'abandonner, sa vue s'obscurcir, un froid de glace envahir tous ses membres. Sentiments et idées, tout s'est voilé. La vie refoulée s'est réfugiée au cœur avant de partir, et cependant, dans la paix et l'abandon, après avoir payé son tribut à ces faiblesses humaines dont il avait voulu se revêtir et subi la crise du trouble, il a pu dire en posant lui-même sa tête pour expirer : « *In pace in idipsum dormiam et requiescam* ».

« Il m'arrive quelquefois, dans une action de grâces après la communion, de m'exercer à mourir. Le procédé le plus facile et le plus doux en même temps est bien de se laisser aller, — comme quelqu'un qui n'a plus de forces et qui tombe, et qui, sans force de résistance, se laisse soutenir par une main amie et tomber sur un cœur dévoué! Jésus est là et c'est Lui qui est cet ami dont la main et le cœur sont prêts à nous recevoir et à nous soutenir! Et

ce n'est plus tant le maître devant qui l'esclave se prosterne par justice que celui qui dit à l'âme fidèle, comme dans l'Évangile : « *Ecce sponsus venit!* » Défaillent alors toutes les ressources de la vie naturelle! Appelée de ce nom si doux, l'âme se laisse aller : « *In pace, in idipsum dormiam et requiescam* ».

De même, Mgr Perraud soutient et éclaire la comtesse Zamoyka en tout ce qui concerne l'éducation de ses enfants et les épreuves qui lui viennent de ce chef.

J'ai dit quel idéal élevé elle se proposait. La prière qu'elle adressait au ciel pour ces êtres si chers et dont elle fait confiance à son correspondant en fournit la preuve. « Mon Dieu, si c'est au prix de ma vie que vous donnerez la sainteté à mes enfants, prenez ma vie, prenez-la aujourd'hui, prenez tout ce que je possède, criblez-moi de souffrances, mais donnez-moi cette seule chose que je vous demande! » Cette prière, ajoute-t-elle, « me donne la paix. Mais d'autres fois, quand je pense à ce délire de la douleur qui s'est emparé de moi à la mort de ceux que j'aimais, — quand je pense à ce silence glacial, à ce vide, à cet ennui qui l'ont suivi, la compassion me saisit et mon cœur se serre tellement pour ces pauvres enfants que j'aurais moins de peine, à ce qu'il me semble, à les voir mourir tous les trois qu'à les laisser dans l'isolement ».

Un mois après cette lettre, en mai 1874, une fièvre typhoïde lui enlevait son second fils, Vitold, âgé de 18 ans 1/2. Vitold était mûr pour le ciel, un véritable saint, — ses papiers le révélèrent, — en même temps qu'un esprit fécond et charmant. L'évêque d'Autun qui n'était point encore installé dans sa ville épiscopale apporta presque quotidiennement ses consolations à la mère affligée. Elle lui écrira le 2 octobre de la même année :

« Cher, cher père et ami, jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous. Si vous saviez à quel point vous m'avez adouci, allégé la perte de mon pauvre enfant, vous en seriez peut-être étonné vous-même. »

Combien d'autres angoisses d'ailleurs dans l'éducation d'enfants polonais, des garçons surtout, obligés de choisir entre une nationalité d'emprunt, ou la nationalité abhorrée que leur imposait leur naissance en pays conquis! Quel avenir pour eux? « On m'a parlé l'autre jour, écrivait la comtesse à l'évêque d'Autun (15 décembre 1874), d'une dame polonaise devant laquelle on discutait de la métempsycose. Cette bonne dame s'est bornée à émettre le souhait au cas où, après sa mort, son âme aurait à se loger dans quelque autre corps, que ce ne fût plus dans celui d'un Polonais. Elle avait raison. Ce martyre commence

dès la naissance, mais c'est à l'âge où est Ladislas (vingt ans) qu'on commence à être aux prises avec toutes ses douleurs et que soudainement on se sent brisé et enchaîné avant d'avoir jamais connu la vie et la liberté. »

La comtesse Zamoyska aimait profondément la France qui l'avait accueillie elle-même, dans l'exil de son mari, et tant des siens avec elle. Voici comment, après les élections de 1876 qui avaient consterné catholiques et conservateurs, elle s'exprimait sur le compte de notre pays (lettre du 26 février 1876) :

« La France, quelle qu'elle soit, est encore la seule nation catholique de l'Europe et presque du monde. Si elle devait périr, il ne resterait plus rien. Et pourtant les œuvres, les missionnaires, les religieuses, dont elle peuple le monde et au moyen desquels elle sert l'Eglise si puissamment ne peuvent pas ne pas lui attirer la miséricorde divine et ne pas contrebalancer bien des égarements. Non! ne désespérez pas! *Les nations sont guérissables*, dit l'Ecriture sainte. Aucune n'est plus apte à guérir, car elle a dans sa charité de si puissants ressorts. Malgré ses fautes, elle reste toujours, parmi les autres nations, comme ce bon Samaritain auquel N.-S. a donné la préférence. Vous la verrez encore se relever grande et puissante pour le bien du monde. »

Comme tant d'autres Polonais nés dans l'émigration, les enfants du général Zamoyski furent légalement de nationalité française et ils aimèrent ardemment la France, sans se détacher pour autant de leur véritable patrie, celle de leurs ancêtres, de leur race, de leur cœur, la douloureuse Pologne.

L'âge venu, Ladislas se présenta deux fois à l'Ecole polytechnique et fut admissible, mais finalement échoua. Cet échec lui fut cruel ainsi qu'à sa mère; cependant il l'accepta avec la plus édifiante vertu : « Quelquefois, lisons-nous encore dans une lettre de sa mère à l'évêque d'Autun, quand Vitold me parlait de la vie éternelle, de l'horreur du péché, de sa crainte de Dieu, de l'amour des souffrances, j'avais envie de l'arrêter tout court, pour lui demander qui lui enseignait ces choses, tant j'étais étonnée de sa piété croissante. Souvent maintenant je voudrais poser la même question à Ladislas. Il est plein du désir de la sainteté dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus parfait. »

Ladislas fit son service militaire, comme artilleur, à Vincennes. Sa conduite morale, son zèle religieux, y furent admirables. Il appelait la caserne son couvent et il s'efforçait, sans le moindre respect humain, de ramener ses camarades à une vie plus conforme à la loi de Dieu. La Providence ne le voulait pas tout entier au service de la France; le temps n'était pas loin où la

tendre affection d'un oncle mourant allait remettre entre ses mains le grand domaine de Kornik, près de Posen.

Marie n'était ni moins généreuse, ni moins pieuse que ses frères. Elle était douée de multiples dons naturels que mettait en valeur une éducation solide et variée. Et voici que, dans sa vingtième année, une fièvre typhoïde, rappelant, par ses plus graves symptômes, celle qui avait enlevé Vitold, cinq ans auparavant, vint jeter sa mère dans de nouvelles transes. La pauvre enfant tenait constamment son crucifix entre ses mains. De temps en temps, elle disait à sa mère : « Si je m'en vais, tu me suivras dans un petit mois; mais que deviendra Ladislas?

Grâce à Dieu, elle survécut et le 9 décembre 1879, elle put ajouter quatre lignes de sa main à la lettre que la comtesse écrivait à Mgr Perraud :

« Chère mère, répondit celui-ci par retour du courrier, revoir l'écriture de cette enfant et avoir le droit de penser qu'elle est réellement mieux, que l'équilibre se fait, que votre longue, muette et toute surnaturelle immolation sera, comme celle d'Abraham, jugée suffisante, cela me donne une si grande joie au milieu de nos soucis et de mes luttes que je ne résiste pas à vous le dire. »



« Chère mère », sans doute aura-t-on remarqué cette expression, à première vue un peu étrange, par laquelle Mgr Perraud répondait à l'expression de « Cher père » dont se servait le plus souvent à son égard la comtesse Zamoyska. Fut-ce simplement l'invention délicate d'un cœur compatissant qui, à l'occasion de la mort de Vitold, avait dit à la mère affligée qu'il voulait lui remplacer ce fils? C'est à cette date, en effet, qu'apparaît cette douce appellation. Ne sembla-t-il point à l'évêque qu'une femme aussi sainte méritait le nom que l'on accorde aux religieuses? Oui, sans doute; mais il y eut, selon moi, quelque chose de plus. Qu'il me soit permis de donner ici une explication qu'attendent déjà peut-être quelques lecteurs un peu surpris du caractère de *réciprocité* que j'ai signalé plus haut dans la correspondance spirituelle échangée entre l'évêque et la noble femme. A vrai dire, en lisant ces lettres, on serait parfois tenté de se demander qui dirige, qui est dirigé, si l'on ne se rendait compte assez vite de ce caractère d'absolue *réciprocité*, sans que chacun pourtant sorte de son rôle naturel et providentiel.

Le cœur d'Adolphe Perraud était fait pour l'intimité; il avait besoin de s'épancher. La mort de sa mère, survenue au mois de janvier 1866, avait privé le saint oratorien de sa confidente ordinaire et cela à l'heure où les luttes amères entre catholiques ultramontains et catholiques libéraux l'exposaient lui-même à beaucoup de défiances, voire à de pénibles animosités. A qui s'ouvrir? A qui se confier? Depuis lors, il avait beaucoup grandi aux yeux des hommes; il était évêque; mais il ne s'en trouvait que plus isolé. Et de plus, dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, il éprouvait ce besoin que ressentent plus souvent qu'on ne le croit ceux qui sont élevés en dignité et qui toujours commandent, — besoin de se sentir petit vis-à-vis de quelqu'un et de s'établir, à l'égard de ce quelqu'un, dans une sorte de dépendance filiale. Or la Providence avait mis sur son chemin, — depuis plusieurs années il ne cessait de le constater, — une âme d'élite, d'une pureté absolue, d'une clairvoyance admirable, une femme d'une distinction supérieure par la naissance, l'éducation, les manières, très noble, très discrète, incapable d'abuser d'une telle intimité et de la dénaturer. Il jugea qu'il pouvait profiter, pour le bien de son âme, de si éminentes qualités; il prit l'habitude de s'ouvrir sur ses propres besoins et de demander des conseils, au lieu de se contenter d'en donner.

Accoutumé à trouver dans la Sainte Ecriture, surtout dans l'Evangile, le modèle et la règle de sa conduite, il se dit que Notre-Seigneur, en confiant saint Jean à sa mère, et en le lui donnant comme un fils adoptif, n'avait point simplement accompli un acte passager et tout personnel, mais, qu'il avait voulu créer, pour la suite des temps, « entre des âmes cette relation ineffable de maternité et de filiation adoptives ». Maternité surnaturelle, sorte de reproduction du « privilège incomparable de la maternité virginale de Marie,... établie et exercée en vue de donner à Dieu des âmes, comme Marie lui donna un Fils, dans la gloire d'une pureté sans tache et en même temps dans le déchirement d'un cœur associé à toutes les douleurs de la Croix ».

Maternité adoptive qui n'enlève rien au fils de son action sur la mère : « Dans une telle maternité en effet, puisqu'elle est à l'image de celle par laquelle Marie donna Jésus au monde, le fils réagit sur la mère. Non seulement Jésus préserva sa mère de tout péché; mais il fut pour elle un principe toujours actif de sanctification. Plus Jésus était fils à l'égard de sa mère, plus il la rendait conforme à la sainteté divine. Plus il mettait en elle de fidélité et de correspondance à la grâce, d'humilité, de charité, d'intelligence des volontés de Dieu sur le monde, de

dévouement à ses volontés. Plus il agissait sur elle pour mettre en elle son propre esprit, c'est-à-dire l'esprit de sacrifice pour amener le règne de Dieu sur ce monde. »

C'est ainsi que ces deux saintes âmes concurent leurs relations spirituelles et s'en servirent pour monter toujours plus haut.

Mgr Perraud suppliait sa « mère » de lui parler franc, de lui signaler ses lacunes et ses faiblesses, de l'encourager à l'occasion. Celle-ci s'effrayait d'un tel rôle, dont elle se déclarait indigne, et, quand elle l'avait rempli, parfois elle avait honte de son audace : « Vous me soulagez, écrivait-elle à l'évêque d'Aulun, le 10 août 1875, en me disant que la servante est restée dans son rôle de servante et qu'elle n'en sort pas en vous parlant comme elle l'a fait. Vous savez la terrible parole de l'Écriture sainte par rapport aux servantes qui deviennent maîtresses. Je veux la méditer cette parole, de toute mon âme et m'en servir pour me guider et me maintenir dans les bornes voulues de Dieu. Je pourrai peut-être de la sorte parvenir à vous servir fidèlement, sans abuser de la liberté que votre patience et votre humilité me laissent. »

En effet elle le servit avec courage et fidélité; l'évêque l'en remercia souvent avec effusion, lui témoignant sa gratitude du bien qu'elle lui faisait. Et cependant elle avait su, — ce qui se supporte le moins en général, — mettre le doigt sur les points faibles et les signaler sans réticences.

Ainsi lui demande-t-elle de sortir, surtout vis-à-vis de ses prêtres et des plus jeunes, de ses silences prolongés et déconcertants. « Un évêque est tellement le représentant de Dieu sur terre que ses moindres paroles ont une étrange puissance pour le bien. » Elle développe cette pensée et d'autres analogues dans des lettres d'une profonde psychologie sur la paternité spirituelle. Qu'il cesse donc d'être, comme on lui en fait le reproche, « froid et impénétrable », et qu'il ne prenne pas pour une excuse valable le « recueillement » que toujours il entend garder!

D'autres fois elle lui parlera, en termes pleins d'esprit et d'originalité, du bon usage des compliments. Qu'un évêque ne se laisse pas traiter en idole! Mais surtout elle le conjurera de « rester guide et de ne pas se jeter par découragement dans la besogne du manœuvre ». Or c'était précisément le genre d'audace qui manquait à Mgr Perraud. Les critiques venues de certains catholiques, les oppositions qu'elles lui valaient, le désarçonnaient et, se combinant avec l'isolement de son siège épiscopal, l'amenaient à s'enfermer strictement dans ses fonctions diocésaines. De cette épreuve, elle voulait qu'il tirât parti.

« Je crois, lui écrit-elle, le 17 décembre 1875, que, de toutes les tentations celle de l'ennui et du dégoût est la plus bienfaisante. D'autres n'ont pour résultat que de nous faire résister au mal. C'est beaucoup. Celle-ci nous fait accomplir le bien d'une manière toute surnaturelle, sans aucun mélange de complaisance, ni d'activité naturelle. »

Invariablement, ce qu'elle réclame de lui, c'est la plus haute sainteté. Un an après son arrivée à Autun, Mgr Perraud était tombé gravement malade du larynx et la poitrine était menacée. Obligé de se soigner et d'abandonner pour plusieurs mois son ministère pastoral, il se désolait et songeait à se retirer. La comtesse Zamoyaska relève son courage et en quels termes !

« Je compatis, il est vrai, du fond de mon cœur à la souffrance; mais quand il s'agit de l'âme, de sa perfection, de sa sanctification, des droits de Dieu sur elle et de ses devoirs envers Dieu, j'ai la main dure comme du fer, je le sais. Or, quand on est dans l'épreuve, on n'a pas besoin de dureté, mais de tendresse. Et je sens que ma tendresse même est dure; et, à mesure que mon affection augmente, ma dureté et mes exigences augmentent aussi. Je pourrais harceler une âme que j'aime sans trêve, ni relâche. »

A quoi elle ne manque pas. Quelques semaines après la lettre dont je viens d'extraire ces lignes, le 19 septembre 1875, elle écrira encore :

« *Vox populi, vox Dei*. Vous souvenez-vous que de fois la voix populaire vous a fait évêque avant que vous ne le soyez devenu de fait. De même maintenant on vous fait saint. N'est-ce pas bien l'indication des vues de la Providence sur vous? N'est-ce pas quelque chose d'énorme, de splendide, d'admirable? Mais qu'est-ce donc que d'être un saint, un vrai saint? Ce doit être, il me semble, de n'avoir plus rien de terrestre, d'être tout déifié; d'être transformé, transfiguré; d'être un autre Christ; d'être une victime. C'est toute une destruction et toute une création. Ou plutôt, s'il est permis de le dire, c'est un enfantement des plus douloureux. Faire mourir en soi la nature, c'est une longue et horrible agonie. Mais enfanter en soi la vie du Christ, c'est encore une souffrance terrible. Dieu, seul maître de la vie, peut seul accomplir en nous ce double travail. Mais, pour qu'il l'accomplisse, il faut *sustinere Dominum, supporter le Seigneur*, et c'est ce que peu veulent faire. »



On aura facilement remarqué le caractère un peu pessimiste et outré de la conception que la comtesse Zamoyska continuait à se faire de la vie chrétienne. Pour elle, tout se ramène au parfait détachement : « Un chrétien qui n'est pas détaché, écrit-elle le 30 juillet 1875, n'est qu'un enfant. Il ne sait et ne comprend rien... Je ne parle pas d'un petit détachement, je parle d'un dépouillement tel que celui de Notre-Seigneur sur la croix. Voilà le but, le modèle; tout ce qui est en moins est incomplet. »

Au surplus, les événements mêmes de sa vie l'avaient amenée à ce détachement : « Vous ne vous trompez pas, écrit-elle à l'évêque d'Autun, le 17 décembre 1875, en pensant que les peines n'ont pas manqué dans mon existence. Depuis l'âge de quatre ans, je me souviens des lieux que j'ai habités par ce que j'y ai souffert. » Et une autre fois : « Ma vie s'est passée à être déracinée et à voir déraciner de mon cœur tout ce qui m'était cher. J'aime mon pays, ma famille et mes amis autant, je crois, qu'il est donné aux humains d'aimer. Néanmoins, je les aime maintenant avec patience et je puis attendre, s'il le faut, l'arrivée au ciel pour les rencontrer. L'absence ne me creuse plus comme autrefois. » Elle jette tout ce qu'elle aime « dans cet océan qui est Dieu ».

Les actes d'abandon ne lui suffisent plus; elle veut vivre dans un état habituel et continu d'abandon total à la volonté de Dieu. Elle a soif de pauvreté et d'abaissement.

De saints directeurs de conscience comme le R. P. Pététot, le P. Mariote, Mgr Perraud, ne pouvaient, cela va sans dire, détourner une âme avide de perfection d'aussi saintes dispositions, et ils s'en gardaient bien. Néanmoins, comme déjà nous l'avons donné à entendre, ils se préoccupaient un peu de ce qui restait en elle de trop stoïque, de trop *humain* par conséquent, en même temps que de trop *inhumain*. En 1888, le père Mariote communiquera à Mgr Perraud, pour avoir son avis, cette lettre qu'il adressait à la comtesse Zamoyska :

« Cette espèce de mort dont vous vous enveloppez, dites-vous, afin d'échapper à la douleur est tout simplement du stoïcisme. La mort aux créatures et à soi-même qui est l'apanage des saints arrivés au sommet de la perfection chrétienne a un tout autre but : affranchir l'âme de tout ce qui pourrait l'empêcher de se donner entièrement à Dieu et au prochain pour Dieu. Le caractère de ces deux morts est bien différent. La mort du stoïque le rend insensible et indifférent à tout ce qui se passe autour de

lui. La mort du chrétien l'enflamme d'amour pour Dieu et pour le prochain. Saint Vincent de Paul était mort au monde et à lui-même, mais il vivait et avec quelle activité! pour Dieu et pour ses frères. Mourez et vivez comme saint Vincent de Paul, ma très chère fille. »

L'évêque d'Autun approuvait pleinement : « Je me rappelle, répondait-il, lui avoir dit cet hiver les mêmes choses presque dans les mêmes termes. Je me rappelle très particulièrement avoir employé cette même expression de stoïcisme dont vous vous êtes servi et qui me paraît rendre très bien la disposition naturelle et habituelle de cette âme qui a besoin, 1° de ne pas *se raidir* contre elle-même et contre la vie; 2° de *se détremper* souvent aux sources mêmes de la charité et de la miséricorde surnaturelles, afin d'apprendre à compatir sans faiblesse et à se donner au prochain pour l'amour de Dieu, sans aliéner la liberté sacrée du détachement. *Quasi morientes et ecce vivimus*. Envoyez-lui une méditation sur ce *quasi* ».

Loin de l'exhorter à refouler complètement les souvenirs capables de l'attendrir, Mgr Perraud aimait à les repasser avec elle; ils méditaient ensemble sur leurs douloureux anniversaires. Le 7 janvier, il revoyait la nuit de l'agonie de sa propre mère et la suprême bénédiction qu'elle avait donnée à ses fils. Le 11, c'était la matinée où le général Zamoyski avait rendu le dernier soupir, Ensuite la mort de Vitold : « Comme toutes ces années passent rapidement et comme, à l'aide de ces dates si solennelles qui marquent comme par des taches de sang les principales étapes de notre vie, on en mesure la courte durée et on en apprécie exactement l'inconsistance!... Mais patience et courage! A travers ces ruines, l'œuvre de Dieu se poursuit; et de ces pierres qui croulent ici-bas, entraînant dans leur chute les abris où il nous était le plus doux de nous reposer. Il reconstruit là-haut, par la main de ses anges, la cité permanente. »

Quand la comtesse réside à Montmorency, il l'approuve de se réserver des heures de solitude sacrée et de méditation au cimetière où reposent tant de Polonais de l'émigration.

Que ce ne soit pas cependant pour s'engourdir dans la mélancolie et le pessimisme : « Si parfois on se sent attristé et assombri plus qu'il ne faut dans les épreuves et les tristesses de la vie, c'est qu'un nuage passe sur la foi et sur l'espérance. Mais si on se sent dans le cœur cet amour de Dieu qui l'emporte sur tout autre sentiment, si l'on se rend le témoignage qu'on est prêt à tout sacrifier pour accomplir son devoir et, dans son devoir, la volonté souveraine, ce rayon de la charité dissipe le

nuage et, dans l'âme un instant assombrie, reviennent la paix et la sérénité. »

Quand il la voit anéantie devant l'infini de la puissance et de la sagesse de Dieu, il l'invite à contempler aussi l'infini de la bonté qui en est inséparable :

« La pensée que « Dieu est maître; qu'Il use de son droit, qu'il agit comme il l'entend, ne doit pas, seulement nous servir pour nous inspirer la muette et morne résignation, et pour nous préserver de l'erreur et du malheur de murmurer contre le gouvernement de sa Providence; — à elle seule cette pensée, si nous savons « entrer dans ses trésors », contient la conciliation entre les paroles de détresse et d'accablement dites par saint Paul en des heures d'épreuves extraordinaires et d'autres paroles du même apôtre où la joie la plus étrange semble être l'unique expression de ses peines. C'est qu'en effet si Dieu est le maître et s'Il use de son droit, c'est parce qu'il est l'Etre infini, — mais infini dans tous les sens, non seulement dans le sens de la puissance que nous ne songeons guère à contester quand nous sommes accablés et écrasés; mais dans le sens de l'intelligence, bien que souvent nous ne comprenions rien à sa conduite, et dans le sens de la bonté, bien que dans les mêmes circonstances, étant par sa main tout meurtris de coups, nous soyons plus tentés de dire avec Job : *Mutatus es mihi in crudelem* qu'avec David : *Sentite de Domino in bonitate!*... Qu'il est salulaire de croire, par toute sa raison, en même temps que par toute sa foi, à l'action simultanée et indivise de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu, afin de ne pas nous résigner seulement *sicut agnus ad victimam*. » (Lettre du 17 décembre 1879).

Combien de lettres de Mgr Perraud sont ainsi d'admirables méditations sur des textes sacrés! Il communique en outre à sa correspondante les carnets mêmes où, chaque matin, il retrace ses propres réflexions. De la sorte il lui enseigne à méditer de plus en plus sûrement, de plus en plus efficacement la parole de Dieu. Il lui conseille de ne pas trop insister sur le sens allégorique, où l'imagination peut se perdre, mais de s'en tenir au sens littéral, au sens moral, dont les applications sont innombrables. Elle se passionne pour ce travail, en y portant encore, avouons-le, quelque chose d'extrême qui ne s'atténuera que peu à peu : « J'ai l'impression, lisons-nous dans une de ses lettres, datée du 29 juin 1877, que les Saintes Ecritures, depuis que je les médite comme vous me l'avez enseigné, lient toutes mes facultés au point que je suis incapable d'écrire la

moindre lettre... Mon bonheur consiste à chercher le Nouveau Testament dans l'Ancien. »

C'est ainsi que, d'accord avec le R. P. Pététot et le R. P. Mariote, Mgr Perraud forgeait l'âme de la comtesse Zamoyska et il en éprouvait un surnaturel bonheur. Au terme de la période que nous venons de retracer, le 17 décembre 1879, il lui en fait l'aveu. « Votre âme, si universellement endolorie, m'est si habituellement présente! Et, tout en considérant avec un respect profondément religieux le grand travail que Dieu y fait et qu'Il s'est réservé à Lui seul, je serais si heureux de pouvoir de temps en temps, même dans les plus modestes proportions, seconder son œuvre et avoir une très petite part, mais une vraie part, dans l'opération qui vous fait chaque jour devenir plus sienne, être mue davantage par son Esprit et plus intimement pénétrée de sa vie et de sa grâce! »

**

« Dieu a ses moments », se plaisait à dire la comtesse Zamoyska. Le moment de Dieu était arrivé. Hedwige Zamoyska allait entrer dans sa cinquantième année et, bien que sa santé fût toujours chancelante, Dieu lui réservait encore plus de quarante ans de vie. Formée par l'expérience, par la méditation, par la prière, elle était prête pour l'œuvre vers laquelle l'orientaient ses propres attrait, ses conseillers, la Providence elle-même. Les deux enfants qui lui restaient avaient atteint leur majorité et cherchaient un emploi de leur vie. Ni l'un ni l'autre n'inclinaient au mariage. Oui l'heure était venue de réaliser la pensée qui, depuis sa jeunesse, hantait l'âme de celle dont une éducation imparfaite avait été la première et très grande souffrance : fonder une œuvre d'éducation ménagère, où toutes les facultés de la femme seraient cultivées et prépareraient, par une conception plus haute et une pratique plus parfaite de la vie de famille, le relèvement toujours espéré de la Pologne. C'est l'histoire que l'on va lire et qui commence avec l'année 1880.

Je ne veux pas la déflorer en en retraçant d'avance les grandes lignes. C'est une histoire émouvante par la beauté des intentions, par la grandeur des résultats, par les vicissitudes et les incidents dramatiques qui la mirent souvent en péril et dont triomphèrent la persévérance indomptable et l'inébranlable foi de la fondatrice.

Fidèle à son tempérament, la chose du monde sur laquelle l'être humain a le moins de prise, la comtesse Zamoyska continuera à voir dans son œuvre, aussi bien que dans sa vie, les

« manques » plus que les succès. Si on l'en croyait elle-même, elle aurait marché d'échec en échec : tout demeure si loin de l'inaccessible perfection qu'elle rêve ! Perfection un peu chimérique, ne craignons pas de le dire. Mais ce quelque chose d'un peu chimérique que l'on est parfois tenté de reprocher aux meilleurs des Polonais, n'est-il pas chez eux plus qu'excusable ? Toute leur vie, tous leurs desseins les plus nobles ne semblaient-ils pas impliquer une chimère, la renaissance de la Pologne, de la Pologne prise entre la brutalité savante des Allemands, la brutalité presque sauvage des Russes, l'insidieuse habileté des Autrichiens, soucieux de gagner les Polonais depuis que l'Autriche avait failli périr sous les coups de la Hongrie soulevée ? Le miracle s'est produit, ce miracle qui a amené la défaite simultanée des trois empires, bien que dans des camps différents. Quand la guerre de 1914 n'aurait produit que le redressement de cette abominable iniquité, quand elle n'aurait engendré que la renaissance de la Pologne, l'humanité, en dépit de toutes les souffrances, n'aurait pas le droit de la maudire. Pardonnons donc à la comtesse Zamoyska cette constante et même chimérique aspiration vers la perfection absolue, forme d'une espérance invincible dans le triomphe possible de la justice et du bien.

Assurément si l'on considère l'exécution, en dépit des renseignements dont s'entoura la fondatrice et des voyages d'études qu'elle accomplit, on devra constater bien des tâtonnements, bien des *écoles*, qui eussent été évités par des éducatrices de profession. Beaucoup de choses furent « découvertes » qui déjà se pratiquaient ailleurs. N'oublions pas pourtant que, sauf en un très petit nombre de pays, les écoles ménagères n'existaient guère en 1880. Et de plus celle-là était d'un genre si particulier, si supérieur !

Par la force des choses, l'œuvre devait aussi garder un caractère un peu personnel, caractère auquel échappent celles que dirigent des organismes d'Etat ou des congrégations religieuses. Elle était la création et la création continue d'une femme, de sa fille, de son fils, qui avait acheté la terre de Zakopane, après l'abandon forcé de Kornik, disons donc d'une famille et par conséquent soumise à certaines contingences : santé, fortune, convenances dans le sens le plus élevé du mot.

Quelle difficulté d'assurer, — et loin d'une ville, en pleines montagnes, — les services multiples d'une maison qui compta parfois jusqu'à deux ou trois cents jeunes filles de conditions si diverses ; maison où tout s'enseignait, théoriquement et pratiquement, depuis la religion jusqu'aux moindres détails de la

vie d'une maîtresse de maison, d'une fermière, ou d'une domestique. A de telles tâches, les congrégations religieuses elles-mêmes ont grand'peine à suffire. Comment recruter, comment constituer de façon stable et avec toutes les garanties nécessaires une association de femmes sans vœux et sans règle religieuse proprement dite, quoique s'astreignant volontairement aux obligations de l'état religieux? De là ces hésitations, ces craintes des évêques et des prêtres qui béniront, qui encourageront, mais qui trembleront de s'engager dans une approbation définitive, même après que Léon XIII aura témoigné sa sympathie par un acte authentique. De là aussi les départs attristants, que l'on ne saurait cependant qualifier de défections, de certaines collaboratrices. L'œuvre admettait d'ailleurs des « dames de passage » qui lui apportaient un concours temporaire.

Ces collaboratrices, M^{me} Zamoyska les dirigea avec fermeté, mais avec bonté, simplicité, voire même un certain enjouement, sous lequel disparaissaient ses tendances pessimistes. Vraiment elle avait compris et suivi le conseil du père Mariote et de Mgr Perraud, imiter saint Vincent de Paul et se donner au prochain, sans perdre le recueillement intérieur. A toutes, autant qu'elles s'y prêtèrent, elle communiqua libéralement les trésors de son âme. Elles constituèrent, autour de la fondatrice et de sa fille Marie, un groupe de femmes distinguées, dévouées, unies entre elles par les liens de la charité. Jamais cependant la comtesse Zamoyska ne consentit à les transformer, pas plus qu'à se transformer elle-même, en religieuses, bien qu'elle fût constamment assistée par une religieuse de rare valeur, M^{me} de Beaupré, que la Congrégation de Notre-Dame du Cénacle avait prêtée à l'œuvre. Nourrissait-elle donc quelque défiance à l'égard des congréganistes, de leur esprit, de leur forme de vie? Ça et là quelques-unes des expressions que l'on relèvera dans les lettres qui suivent pourraient le laisser supposer. A tort cependant. De même que les Oratoriens, ses maîtres spirituels, elle professait pour la vie religieuse, avec ses règles et ses vœux, la plus profonde vénération, la plus sincère et la plus juste admiration. Mais elle estimait, et pour des motifs devant lesquels il convient de s'incliner, que l'œuvre telle qu'elle la concevait et telle que la comportait l'état de la Pologne, devait être menée par des femmes chrétiennes appartenant au monde, le connaissant bien, donc plus aptes à faire comprendre et accepter leurs leçons par des jeunes filles venues du monde et destinées à y rentrer bientôt pour agir sur lui. A ces jeunes filles, la comtesse Zamoyska parlait au nom des principes sans doute,

mais aussi de son expérience, de ses souvenirs, de son intelligence, des besoins de la patrie; elle soutenait leurs espoirs et fortifiait leur courage; aidée de sa fille et des plus éclairées de ses collaboratrices, elle les formait sérieusement et doucement, comme il convenait à leur âge, pour la Pologne à venir. Quelques-uns de ces entretiens, où une constante élévation s'unit à la plus charmante familiarité, ont été réunis en volumes sous ces titres : « *L'amour de la patrie* », « *Le travail* », « *Entretiens sur l'éducation* » et traduits en français (1).

Le principe posé de la direction de l'œuvre par une association de ce genre, il fallait bien en accepter toutes les conséquences. M^{me} Zamoyska se consolait des incertitudes qui résultaient d'une telle constitution pour la durée de son œuvre après sa mort, en disant que, dût-elle périr, ce ne serait pas rien que d'avoir formé pendant un demi-siècle et donné au pays des femmes sérieuses, capables et foncièrement chrétiennes. Rien de plus vrai : on rencontre aujourd'hui de ses anciennes élèves dans toutes les régions de la Pologne reconstituée; non seulement elles gardent le culte de leur éducatrice, mais elles lui font honneur; le but a été atteint.

Quant à ses collaboratrices, j'ai eu la joie de leur rendre visite, il y a deux ans, comme en 1906. J'ai été touché de constater à quel point elles ont conservé l'esprit de leur fondatrice, tout en travaillant à s'adapter aux temps nouveaux. Que la patrie reconnaissante, que la divine Providence leur envoient quelques recrues et l'œuvre vivra.

La comtesse Zamoyska a eu le bonheur de voir se réaliser le plus grand rêve humain de son existence : la restauration de la Pologne. Elle est rentrée dans ce château de Kornik, berceau de son œuvre, dont elle avait été chassée par les Prussiens en 1885. Et c'est là qu'elle est morte le 4 novembre 1923, chargée d'années, de travaux et de mérites, les yeux levés au ciel, et prononçant à haute voix ce simple mot : O Paradis! Comment douter qu'elle n'y ait retrouvé celui qui avait été le conseiller, le père, le frère, à certaines heures le fils de son âme, le cardinal Adolphe Perraud? Grandes et saintes âmes qui n'avaient vécu ici-bas que pour l'Eglise et la patrie, au service et dans l'attente de « l'Infini de puissance, de sagesse et de bonté », enfin devenu leur éternelle récompense!

ALFRED BAUDRILLART,
Archevêque de Mélitène.

(1) Par M^{lle} J. Buffet, librairie Lethielleux, Paris, 10, rue Cassette.

PRÉFACE

Lettre de M^{lle} Zamoyska au Cardinal Perraud.

Paris, 5 Avril 1899.

Je voudrais profiter de mes vacances pour réunir et coordonner tous les matériaux de notre œuvre. Je suis toujours affligée en pensant à la tournure qu'on donne aux choses et aux événements quand on se met à faire des suppositions, faute de certitude, et il me semble qu'il y aurait tant et de si belles choses à raconter sur les débuts de ce qui paraît se fonder, de jour en jour davantage depuis déjà dix-huit ans, que je voudrais, pour nous, pour ceux qui nous remplaceront dans cette œuvre, écrire pour ainsi dire ses mémoires intimes. Il me semble que je n'aurais presque qu'à collationner des passages de nos lettres. M^{me} Wallon et Jeanne me fourniraient celles qu'elles ont reçues; j'ai aussi celles qu'on nous a rendues après la mort du Père Mariote; je voudrais vous demander de me rapporter celles que vous devez avoir. Il n'y aurait guère, ce me semble, qu'à faire de petits traits d'union entre les passages copiés, à titre de commentaires. Il me serait très doux de faire cela sous les yeux de Maman pour être bien sûre que moi-même je ne dénature rien, et pendant que j'en ai le temps. J'ai l'impression que cette pensée vous plaira. Peut-être, voudrez-vous bien me donner quelques conseils pour exécuter dignement ce projet.

Comme réponse à cette page, le Cardinal Perraud nous envoyait toute une caisse pleine de lettres, à lui adressées par la Comtesse Zamoyska et nous autorisait à y puiser.

Ainsi que l'avait prévu M^{lle} Zamoyska au fur et à mesure que nos copies s'alignaient les unes au bout des autres, nous nous apercevions qu'elles suffisaient à elles seules à raconter, en quelque sorte, toute l'histoire de cette œuvre.

Le premier chapitre n'est que le « prélude » de l'œuvre. On y fait connaissance avec la pensée qui mûrissait depuis vingt ans dans l'âme de la Comtesse Zamoyska, et qui, alors, cherchait à se faire jour. Dans toutes les lettres formant ce premier chapitre nous verrons M^{me} Zamoyska exposer aux Pères de l'Oratoire, — qu'elle a choisis pour guides, — son désir « d'enseigner aux femmes du monde à tendre à la vie « parfaite, non dans des conditions exceptionnelles, mais « dans des conditions ordinaires » ; son désir de démontrer que « la vie parfaite n'est pas attachée exclusivement aux « murailles du cloître, et que l'on peut y tendre comme les « premiers chrétiens, en toutes situations ». Elle parlait souvent, à cette époque, du « volontariat », qui existait alors en France pour les jeunes gens, songeant à créer quelque chose d'analogue, où les jeunes filles pourraient s'exercer à « pratiquer pour un temps, et avec toute la perfection possible, les devoirs qui les attendent dans la vie »... Cette pensée mise au jour dans quel cadre la réaliser? — La Comtesse Zamoyska projette une ferme modèle devant servir d'école à des jeunes filles de toutes conditions, et dirigée par une « congrégation sans vœux, où l'on viserait à la recherche « de la perfection évangélique, avec la seule nécessité de se « soumettre à la règle de la maison tant qu'on l'habiterait, « et avec la liberté d'y rester quelque temps ou d'y vivre « toujours » (1). Elle insiste sur l'obligation de « tendre plutôt à la perfection de la vie patriarcale qu'à la perfection « de la vie conventuelle ». — « Ce que j'ai en tête, dit-elle « aussi, c'est de réunir, d'utiliser, d'enrégimenter les personnes qui voudraient se consacrer au service de l'Eglise, tout « en vivant dans le monde ».

Mais, pour établir une maison modèle il fallait des connaissances techniques que ne possédaient ni la Comtesse Zamoyska ni sa fille. Les Pères les mirent alors en relations avec la

(1) Lettre au P. Mariote, 1^{er} octobre 1881.

congrégation des « Dames de la Retraite » (1), qui, à cette époque, avaient leur maison mère très bien organisée à Versailles. A plusieurs reprises, Madame, Mademoiselle Zamoyska et trois ou quatre jeunes filles auxquelles elles avaient fait partager leur pensée y furent admises pour un stage de postulantes libres.

En août 1881, la Comtesse Zamoyska, qui depuis plusieurs années n'était pas retournée en Pologne, désira aller faire un premier séjour, seule, avec son fils et sa fille, dans leur terre du Duché de Posen où elle pensait installer sa « ferme-école », afin de se rendre compte des besoins du pays, des conditions d'existence, des exigences, etc. Elles rentrèrent à Paris pour Noël, n'ayant plus qu'une pensée : préparer le départ définitif en apprenant tout ce qui, matériellement, pouvait être utile à l'œuvre future. Elles se formèrent déjà à une sorte de petite vie commune dans leur appartement du quai d'Orléans, où s'étaient réunies à elles trois Polonaises et une Française, décidées à seconder M^{me} et M^{lle} Zamoyska dans leur fondation.

Le départ s'effectua le 19 juin : un petit groupe de six personnes quittait la France pour la Pologne : la Comtesse Zamoyska, sa fille, une amie de celle-ci, M^{lle} Houcke, qui partait pour quelques mois, afin de « voir »; une autre Française, M^{lle} de Geloës; et enfin deux Polonaises, M^{lle} Louise Chizynska et M^{lle} Julie Zaleska; ces deux dernières se donnaient, dès lors, définitivement à l'œuvre qui allait se fonder.

(1) Aujourd'hui le « Cénacle ».

UNE GRANDE ÂME UNE GRANDE ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

Débuts jusqu'à l'arrivée à Kornik (1882).

Premiers vestiges de la pensée de l'Œuvre dans l'âme de la Comtesse Zamoyska. — Premières conversations avec le P. Pététot, au sujet des désirs naissants de la Comtesse Zamoyska et de sa fille. — M^{me} de Beaufort. — M^{lle} de Geoles. — M^{lle} Chizynska. — M^{lle} Zaleska. — Entrée en relations avec les « Dames de la retraite ». — Voyage d'exploration de la Comtesse Zamoyska et de sa fille à Kornik. — Retour à Paris. — Départ pour fonder l'Œuvre à Kornik en juin 1882.

Dans un « Exposé » fait, après la mort des Pères Pététot et Mariote, pour le Père Nouvelle, au moment où nous lui demandions d'être le Supérieur de notre Œuvre, ma mère s'exprime ainsi :

« Dès l'âge de quinze ans, j'ai commencé à être poursuivie par le désir de me former, par la pratique, à tout ce qui compose les devoirs des femmes au point de vue chrétien, économique et social. Après mon mariage, ce désir devint plus vif encore, et je fis toutes sortes de recherches pour savoir où et comment je pourrais acquérir les vertus et les connaissances pratiques qui me manquaient. Une école spéciale pour ce genre de formation me semblait chose si naturelle et si nécessaire que je ne cessais de m'étonner de ne la point rencontrer. »

D'autre part, ma mère rappelait ce que le P. Mariote lui avait dit à plusieurs reprises : « Quand Dieu fait sentir si vivement « la nécessité d'une chose, qui d'ailleurs répond et à l'esprit de « l'Eglise et à un besoin social positif, et que rien de semblable « n'existe encore, c'est qu'il veut qu'on s'applique à réaliser ce « qu'on a vainement cherché. »

C'est la réalisation de ce désir qui va faire l'objet de notre récit. Il partira de l'hiver 1879-1880. Nous étions alors en France, habitant la vieille maison, dite de la Bibliothèque polonaise, 6, quai d'Orléans, dont l'histoire est racontée dans les « souvenirs de jeunesse » de ma mère. J'y vivais, à ce moment, seule avec

elle; mon frère était en Australie comme membre de la Commission française à l'Exposition de Sydney. Nous menions une vie extrêmement retirée, tant par goût, qu'à cause de la très mauvaise santé de ma mère. Chaque année, pendant les vacances nous avions coutume d'aller en Pologne; mais, à l'époque dont je parle, il y avait sept ans que nous n'avions pu le faire, la santé de ma mère ne lui permettant pas d'affronter les fatigues du voyage. Elle avait passé cinq ans entre la vie et la mort, et pendant les deux ou trois années suivantes ne quittait guère encore sa chambre que pour aller à l'Oratoire.

Nous avions une petite chapelle à la maison, où le P. Pététot, le P. Mariote ou l'un de nos Pères Résurrectionnistes polonais venaient dire la messe de temps à autre.

Monseigneur Perraud passait, chaque année, quelques semaines chez nous, et grâce à un privilège que lui avait accordé Pie IX d'avoir le Saint Sacrement partout où il résidait, nous en profitions à chacun de ses séjours.

Dieu semblait préparer ma mère, pendant ces longues années de solitude, de prière et de souffrance, — à l'Œuvre qu'il voulait lui confier : elle passait sa vie à écrire ses méditations sur l'Écriture Sainte, il est frappant de retrouver actuellement dans ces cahiers les préliminaires de ce qu'elle devait nous enseigner plus tard.

Moi, pendant ce temps, j'achevais mes études : ma mère nous élevait dans la pensée que, tôt ou tard, il nous faudrait quitter notre vie d'exil pour retourner en Pologne, et que, d'ici là, nous devions amasser avec avidité tout ce qui pourrait nous rendre plus aptes à servir utilement notre pays. Aussi, du fond de sa réclusion, avait-elle trouvé moyen de me procurer pour mon développement ce qu'il y avait de mieux comme influence, relations, professeurs, etc... C'est à mon occasion que commença entre ma mère et M^{me} Wallon (1) une amitié qui devint bientôt de l'intimité, et qui fut, pour moi, infiniment précieuse à bien des points de vue. Nous la nommons ici à cause de la grande correspondance avec elle, que nous aurons souvent à citer.

Je touchais à mes vingt ans. Le désir de donner un emploi à ma vie, le développement que prenaient dans l'esprit de ma mère des pensées qui dataient de vingt-cinq ans, l'amènèrent à dire un jour à son frère, mon oncle Jean Dzialynski, qui habitait l'Hôtel Lambert, quelque chose de ce qu'elle voulait faire à notre rentrée en Pologne; mais, comme nos propriétés y étant toutes afferméées, nous n'avions où aller, elle lui adressa la question suivante : « Te serait-il désagréable que nous nous établissions à Kornik, non pas au château, chez toi, mais dans

(1) Veuve du philosophe Jean Wallon.

une petite maison du bourg que nous pourrions louer ou acheter? » — Ce à quoi mon oncle avait répondu : « Faites tout ce que vous voudrez pourvu que vous veniez. »

Ce fut presque notre dernière conversation avec lui; peu après, il quittait Paris pour retourner à Kornik, et le 30 mars suivant, il mourait, sans enfants, au bout de quelques jours seulement de maladie, n'ayant eu que le temps de nommer mon frère son légataire universel.

Ce qui devait décider de notre départ pour la Pologne était le moment du retour de mon frère. Or, pour lui, la pensée de ne plus retrouver cet oncle tant aimé et de prendre sa place ne lui inspirait aucun empressement à revenir. Pendant cette longue attente de son retour, les pensées de ma mère prenaient corps.

Mais, reprenons son « *Exposé* » :

— « C'était en 1880; à ce moment, ma fille, qui avait eu pendant longtemps la pensée d'entrer chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, était arrivée à croire que là n'était pas sa vocation, et commençait à se préoccuper de l'emploi qu'elle donnerait à sa vie. Nous en causions souvent avec le Père Mariote, sans toutefois nous acheminer vers aucune conclusion, — lorsqu'un mariage qui se préparait dans notre famille précipita les choses. »

A ce propos, j'avais un jour déclaré à ma mère que, si on ne me donnait de quoi occuper ma vie, je finirais, par lassitude, par faire quelque sot mariage. En effet, quand je parlais de vocation, rien ne se décidait, malgré plusieurs tentatives faites par le Père Pététot pour me mettre en rapports avec diverses associations de personnes pieuses restant dans le monde. Monseigneur d'Autun allait jusqu'à me dire qu'« on verrait dans quelque dix ans », qu'il était impossible de songer plus tôt à faire quelque chose par moi-même.

D'autre part j'avais été très peu dans le monde et voyais pour la première fois, de plus près, une fiancée entourée de fleurs, de présents et d'adulations; ce miroitement des choses, ces toilettes, ces bijoux, ces encensements, m'amenaient à faire toutes sortes de réflexions sur l'ensorcellement qui devait en résulter pour les jeunes filles. Et je finis par dire à ma mère que je ne voyais pas pourquoi j'aurais la tête plus solide que tant d'autres auxquelles ce genre de fascination donne le vertige; qu'il n'était pas prudent de me condamner à ce régime pendant dix ans, — d'éternelles leçons de chant et de dessin ne pouvant me suffire.

Déjà ma mère était préoccupée de la mesure dans laquelle, — étant donné mes aspirations, — nous devions répondre aux nombreuses invitations occasionnées par ce mariage; mais la réflexion que je lui avais faite lui donna l'impression que peut-

être j'avais changé d'idée, et qu'il était de son devoir de me mener dans le monde. « Mais alors, me dit-elle, veux-tu que nous voyions le P. Pététot pour qu'il décide de ce qui est à faire? »

C'était un samedi; le jour même nous allâmes rue du Regard; mais, au fond, je sentais fort bien que mes aspirations n'avaient pas changé. Je laissai ma mère exposer l'affaire, et je demandai, moi, au P. Pététot de ne rien décider avant de m'avoir entendue. Je ne me souviens plus du tout de ce que j'ai pu lui dire, mais je me souviens très bien de sa réponse : « Il faudrait revenir aux pensées de votre mère » — et alors, s'arrêtant brusquement et se rejetant en arrière comme s'il voyait quelque chose, il s'écria : « Oh! cette œuvre m'apparaît comme un soleil; j'y vois la régénération de votre pays. » — Puis, aussitôt, comme s'il n'avait plus d'hésitation, il ajouta : « Vous voulez bien, n'est-ce pas, que nous allions en parler à votre mère? » — Et nous rentrâmes au parloir où fut appelé le P. Mariote.

Le P. Pététot se réserva de nous envoyer, trois jours plus tard, sa décision par le Père Mariote.

En attendant, ma mère écrivait au P. Mariote :

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

16 novembre 1880.

Mon cher Père, je suis bien reconnaissante à Dieu qui vous fait prendre ainsi à cœur nos intérêts. Nous le prions de tous nos cœurs de vous faire connaître ses volontés et de nous donner les grâces et les dispositions nécessaires pour y correspondre fidèlement. Marie est très remontée depuis qu'elle sait que vous la prenez *au sérieux*. Les paroles du R. P. Pététot l'ont rassérénée. Et moi aussi je suis heureuse de penser que la ligne de conduite à suivre pour elle sera tracée par le T. R. P. Pététot et par vous-même. Je commençais à être fort incertaine de ce que j'avais à faire. Je me faisais le raisonnement que voici : Ce n'est pas à moi de décider si Marie est appelée à suivre une voie particulière; si elle l'était, je la seconderais de mon mieux dans cette voie, quelle qu'elle soit; mais tant que je n'en ai aucune preuve évidente, et qu'elle-même se tait, je ne dois pas lui rendre la voie ordinaire impossible. Pour ne pas rendre cette voie ordinaire impossible, il faut suivre le petit traintrain ordinaire du monde; — qui plus est, je me suis demandé si ce n'était pas dans ce but que Dieu me rendait quelque peu de force et de santé. Mais, tout cela m'inquiétait, car si, d'une part, je croyais ne pas devoir rendre la vie ordinaire impossible à ma fille, je craignais de lui faire perdre une vocation particulière qui pouvait être très réelle. Tout s'embrouillait pour moi; à chaque pas j'étais forcément amenée à me demander : où allons-nous? Qu'est-ce que nous

nous proposons? Quel est notre but? — Et je ne savais que répondre. N'étant pas fixée sur le but, comment être fixée par rapport au chemin et aux moyens? — Je ne sais, mon Père, à quoi vous vous êtes arrêté; je ne sais si vous vous proposez d'étudier la vocation de Marie, ou bien si vous êtes fixé sur cette vocation; je ne sais si vous nous conseillerez de louvoyer encore entre le monde et les projets d'un avenir voué à Dieu et aux œuvres, sans en rien faire deviner autour de nous, — ou bien si vous direz à Marie de déclarer ouvertement ses aspirations. — Je ne sais absolument pas ce que vous voulez nous dire, mais je suis certaine que, quelle que soit la chose que vous lui commanderez, Marie considérera votre ordre comme lui venant de Dieu, et qu'elle obéira de grand cœur. J'espère, Dieu aidant, n'être pas moins docile qu'elle. J'ai un grand désir d'être docile; mais, hélas! je n'ai que cela; c'est beaucoup pour se sauver soi-même; mais ce n'est pas assez pour servir au salut des autres; ce n'est pas assez pour devenir le soutien d'une œuvre à faire. Je vous dis cela *en passant*, car il ne faut pas que vous le perdiez de vue.

Le P. Mariote vint en effet, le mercredi suivant, 17 novembre, à 9 heures du matin. Nous l'attendions au salon ma mère et moi; elle, lisant à haute voix la vie de M^{lle} Jaricot (1), qui nous avait été recommandée; moi, brodant à mon métier, — non sans émotion, je sentais vivement la solennité de ce moment.

Le P. Mariote nous dit alors que, d'après la conversation qu'il avait eue avec le P. Pététot, il leur semblait, à tous deux, que je n'étais pas appelée au mariage; pas davantage à la vie religieuse, — du moins pas au couvent. Que, partant de là, il ne fallait plus garder du monde que les relations nécessaires, et tourner toute ma vie, tous mes efforts, toutes mes études, du côté des Œuvres. Profiter de notre séjour en France pour étudier particulièrement celles qui pourraient être transplantées en Pologne où nous étions destinées à vivre. Et, dans ce but, ajouta le P. Mariote, le P. Pététot a approuvé ce que je lui ai proposé, c'est de vous mettre en rapport avec une M^{me} de Beaufort, qui demeure chez les « Dames de la Retraite », a passé sa vie dans les œuvres, a l'expérience de 84 ans, avec toute la fraîcheur d'esprit de la jeunesse. De plus, ajouta le P. Mariote, quand je lui ai dit de prier pour « une œuvre », elle m'a demandé d'elle-même si ce n'était pas quelque chose ayant rapport à cette jeune fille pour laquelle je l'avais fait prier pendant une maladie (2). Sur ma réponse affirmative, elle m'a dit qu'elle avait

(1) Fondatrice de l'œuvre de la Propagation de la foi.

(2) M^{lle} Zamoyska avait eu, l'année précédente, une fièvre typhoïde assez grave.

toujours cru que je la mettrais en relations avec « ces dames », et qu'elle avait la conviction que cette jeune fille était celle dont elle a rêvé il y a 33 ans la demandant, depuis, à Dieu.

Il fut donc convenu que nous irions voir M^{me} de Beaufort à la Retraite, le vendredi suivant, à une heure.

Ce jour-là, le père Mariote vint nous dire la messe, et à une heure un quart nous étions chez M^{me} de Beaufort.

J'ai un souvenir très net de cette première rencontre. Les propositions du P. Mariote ne m'avaient pas enchantée. J'avais une profonde horreur pour la vie d'œuvres, et je me voyais condamnée à emboîter le pas derrière toutes les vieilles dames pieuses avec leurs visites, leurs quêtes, leurs réunions, etc., etc... Au fond, j'étais tentée de maussaderie; j'avais peine à ne pas le laisser voir au P. Mariote. Cette M^{me} de Beaufort m'apparaissait comme le type de mes vieilles « dames pieuses », et je n'allais la voir qu'à contre-cœur; tellement que, jusqu'à sa porte, je n'arrivais pas à dominer ma mauvaise humeur et même ma répugnance.

Pour entrer chez M^{me} de Beaufort il fallait s'enfoncer dans un petit couloir sombre; j'en profitai pour lever la tête en signe d'appel désespéré vers le bon Dieu pour qu'Il m'aidât à composer au moins mon visage. Ma mère marchait devant; la porte du fond, à gauche, s'ouvrit; M^{me} de Beaufort accueillait maman, mais je vis très bien qu'elle cherchait à voir, par-dessus son épaule, l'air que pouvait avoir sa fille; alors, en m'apercevant, elle se jeta à mon cou en répétant : « C'est elle, c'est elle, c'est celle-là. » Je fus tellement saisie et confondue de ce degré de bienveillance pour moi, qu'il me fut impossible de ne pas y répondre, et ma mauvaise humeur s'évanouit (1).

Le lendemain de cette première visite chez M^{me} de Beaufort, ma mère écrivit au Père Mariote :

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

20 novembre 1880.

Il me semble que je vous ferai plaisir en vous disant que Marie est extrêmement heureuse. Elle semble complètement rassérénée. Plus elle pense à sa conversation avec M^{me} de Beaufort, plus elle se sent confiante. L'idée d'une association de religieuses vivant dans le monde, sous une direction commune, et cette direction émanant de l'Oratoire, cela répond à tous ses

(1) Plus tard, M^{me} de Beaufort m'expliqua cette réception : cruellement déçue dans une œuvre qu'elle avait fondée, il lui avait semblé que Dieu lui montrait un visage, celui de la jeune fille qui devait un jour reprendre son œuvre. De là ce cri, en me reconnaissant : « C'est elle! »

désirs. De même que la pensée exprimée par M^{me} de Beaufort, que l'association devait être spécialement dévouée au service diocésain, qu'elle devait prendre et former des personnes qui n'auraient pas été *travaillées* par une direction et un esprit différent. Tout, en un mot, semble concorder dans leurs pensées; mais, mon bon Père, si vous arrivez à croire que cette association est chose réalisable, c'est là-dessus, je crois, qu'il faudra concentrer votre attention et celle de M^{me} de Beaufort. Toutes les œuvres dont les associées s'occuperaient ne seraient, au fond, que le résultat de cette première chose qui est la grande affaire à organiser, et dont il faudra s'occuper tandis que nous sommes encore ici. Figurez-vous, mon Père, que notre petite femme de chambre, la pauvre petite veuve de 19 ans, Félicie Radominska, s'associe à toutes les pensées de Marie, et, à notre grand étonnement, paraît toute désireuse d'embrasser le même genre de vie. Elle a tant d'ordre, d'économie, et de docilité, qu'elle pourrait devenir, peut-être, la cheville ouvrière de cette œuvre dont Marie doit être l'âme. Enfin, je me demande si nous sommes au moment de sortir du pays des réalités pour entrer dans celui des rêves, ou bien si c'est celui des rêves que nous quittons pour entrer dans celui des réalités. A chaque pas des surprises qui semblent tout à la fois tenir du rêve et nous acheminer vers la réalité. — Je voudrais bien savoir ce que pense le T. R. P. Pététot et s'il entrevoit la possibilité d'une véritable congrégation ou association religieuse destinée au service des diocèses et des paroisses; et voudra-t-il en être le Père?

A partir de ce moment mes visites chez M^{me} de Beaufort furent presque quotidiennes. — Nous fîmes, chez elle, la connaissance de sa filleule, M^{lle} Zoélie de Geloës, qui habitait la Bretagne, était l'aînée d'une nombreuse famille, et pensait à se faire sœur de charité. M^{me} de Beaufort, elle, espérait qu'elle se joindrait à nous. — Cette année-là, M^{lle} de Geloës ne fit qu'un très court séjour à Paris. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus tard.

C'est à ce moment aussi qu'on fit écrire à ma mère ses pensées sur l'œuvre qu'elle entrevoyait... Malheureusement nous n'en retrouvons aucune trace. Je me souviens que dans ce premier plan, ma mère avait projeté trois degrés dans notre association : des personnes liées par des vœux et constituant la direction de l'œuvre; — des personnes libres secondant les premières en travaillant dans la maison — et enfin des personnes, — libres également unies à nous par l'esprit, mais restant dans le monde. Quand ma mère présenta ce projet à M^{me} de Beaufort, celle-ci se récria vivement contre les vœux, disant qu'il existait déjà suffisamment de congrégations faisant des vœux, et répétant avec ténacité ces paroles qui, aujourd'hui encore, me tintent aux

oreilles : « Si vous avez des vœux, vous n'aurez personne... » Ma mère n'eut dès lors, sans doute, rien de plus pressé que de jeter au feu ce premier projet! — Souvent, depuis, je me suis demandé si M^{me} de Beaufort ne s'était pas trompée?... Voici dix-huit ans que cette œuvre existe, nous avons écarté la raison pour laquelle nous ne devions avoir personne; actuellement (hiver 98) nous sommes en tout huit associées!... en quittant Paris, nous étions six!!...

En novembre 1880, ma mère écrivait au P. Mariote :

Comtesse Zamoyska au P. Mariote

novembre 1880.

Si j'ai été mal inspirée en appelant l'association projetée une association de religieuses, du moins j'ai été bien inspirée en vous envoyant ma lettre, puisque cela vous a amené à me dire des choses que je n'aurais jamais devinées à moi seule. La vérité est que j'avais l'esprit plus occupé du désir vague que je vois chez certaines personnes de la vie religieuse en dehors du cloître, que d'une association en vue des œuvres à faire. Je m'imaginai que les congrégations de religieuses demeurant chacune chez elle, avaient existé, en tout temps, dans l'Eglise. Je vous avoue, mon Père, que, loin d'y voir quelque chose de très considérable, cela me paraissait la chose de ce monde la plus petite et la plus humble. Savez-vous, mon Père, qu'il y a plus de quinze ans que j'entends débattre cette question des *religieuses à domicile*, comme on dit en Italie.

Dans cette même lettre, ma mère introduit pour la première fois, dans notre histoire, l'une de nos deux « premières mères » : M^{lle} Louise Chizynska.

« ... Elle se croit appelée à la vie religieuse; elle désire être occupée dans une école professionnelle; elle se demande si elle ne doit pas entrer chez les Sœurs de charité mais elle hésite et se morfond à ne savoir que faire. Ce que Marie lui a dit a semblé lui plaire. »

Voici comment nous avons fait sa connaissance : peu de temps après ma fièvre typhoïde, un prêtre du diocèse de Posen se faisait annoncer chez nous. Il était accompagné d'une toute jeune fille blonde, en grand deuil, sa sœur, qu'il amenait à Paris sur la demande de celle-ci, pour lui donner le moyen d'apprendre ici tout ce qui pourrait lui être utile ou nécessaire pour assurer, à la fois son indépendance et le moyen de réaliser des projets, — vagues encore, — de faire du bien à des jeunes filles pauvres de son pays. M. l'Abbé Chizynski demandait à ma mère de lui donner des indications et introductions dans ce sens. M^{lle} Chizynska fut donc placée chez les sœurs de charité, plus tard,

à l'Ecole professionnelle des auxiliaires, et elle venait nous voir de temps à autres. Nous fûmes amenées, tout naturellement, à lui parler de nos projets et à la mettre en relations avec le P. Mariote.

Quant à notre autre « première Mère », voici son histoire racontée par ma mère :

« J'ai voulu faire plaisir à M. Bronislas Zaleski (1), et, en même temps, rendre service aux Visitandines de Versailles (2). J'ai dit à M. Zaleski que s'il voulait faire venir une de ses nièces de Lithuanie, je lui ferais faire son éducation à la Visitation. M. Zaleski en fut enchanté, il écrivit à son frère Charles pour lui faire cette proposition. Il fallait choisir entre six filles. Le choix tombe sur celle de onze ans, Justine, qui n'avait pas encore fait sa première communion. Mais, une autre, celle de quatorze ans, Julie, eut un tel désir de partir elle aussi, qu'elle employa tous les moyens à sa disposition pour décider ses parents, — pleurant, se fâchant, boudant, etc... M. Charles Zaleski finit par écrire à son frère qu'il ne savait que faire devant le désespoir véhément de son autre fille. Je demandai alors à ma belle-sœur une place à l'Institut de l'Hôtel Lambert; elle me l'accorda. On fit venir les deux enfants pour placer l'une à Versailles, l'autre à l'Hôtel Lambert. Au bout d'un an, comme Julie n'avait pas de goût prononcé pour l'étude, je la transportai à Versailles où l'on dit également qu'elle était parfaite pour la vie pratique, mais non pour les études. Avec cela, elle rêvait au Carmel. Comme les deux enfants passaient leurs congés chez nous, je racontai un jour à table, devant elles, et à dessein, nos projets d'œuvre. Il arriva ce que j'attendais : Julie se prit à réfléchir. »

Moi, de mon côté, je me souviens très bien de cette circonstance; tandis que ma mère parlait de l'œuvre projetée, je masquais de mon mieux mon agitation, me contentant de jeter, furtivement, mes regards investigateurs sur Julie pour deviner ses impressions; mais, notre seconde « première Mère » était im-pénétrable.

Lorsqu'il fallut penser à reconduire les deux pensionnaires à la gare, j'étais fort déçue par le silence de Julie; mais tandis que je l'aidais à mettre son manteau, elle me dit soudain, avec un air d'indifférence voulue : « Quel âge faudrait-il avoir pour

(1) M. Bronislas Zaleski était le bibliothécaire de la « Bibliothèque polonaise ».

(2) Chassées de Vilna par les Russes, les Visitandines étaient venues en France, où elles s'étaient d'abord disséminées dans différentes Visitations; puis, les Polonais émigrés s'étant cotisés pour leur acheter une maison, elles s'installèrent à Versailles. Actuellement, depuis les décrets de 1903, elles sont retournées en Galicie.

prendre part à ce dont parlait votre Mère? » — « Je n'en sais rien, lui dis-je, mais venez le lui demander. » — Et je l'entraînai, malgré elle. L'ouverture qui s'ensuivit fut le point de départ d'une orientation nouvelle pour Julie, dans ses études et dans ses rapports avec nous.

Justine, elle... était décidée à se faire visitandine...

Est-ce à ce moment qu'il faut rapporter ce que je trouve dans mon « Journal », à la date du 2 décembre 1880 :

« Hier soir, Julie et Justine étant là ainsi que M^{lle} Chizynska et Félicie, j'ai pris le chapitre du jour, comme à l'ordinaire, et j'ai fait sur les versets choisis par chacune d'elles une petite explication. Je ne sais ce que pensaient Julie et Justine de cette petite réunion si recueillie, car on n'avait pas encore parlé à Julie; mais, M^{lle} Chizynska et moi, nous étions très impressionnées; cette petite assemblée nous faisait l'effet d'un début de noviciat. Je voudrais bien savoir si le bon Dieu pensait comme nous? »

Cependant ma mère répétait sans cesse que nous n'étions pas capables de mettre une œuvre en train, faute de connaissances pratiques, et qu'il fallait apprendre le plus de choses possibles, avant d'aller à Kornik. Le P. Mariote obtint donc des « Dames de la Retraite » qu'elles nous permissent d'apprendre auprès de leurs sœurs converses diverses choses de l'ordre matériel, fort nécessaires à l'œuvre que nous voulions entreprendre. C'est alors que ma mère écrivit au P. Mariote.

Comtesse Zamowska au P. Mariote.

4 janvier 1881.

M^{me} de Beaufort craignant un peu de nous voir nous embarquer plus que de prudence à l'égard des Dames de la Retraite ou nous laisser englober dans leur œuvre — (l'affiliation) — au lieu de développer la nôtre, j'en ai dit quelques mots au T. R. P. Pététot, hier; il m'a répondu qu'il verrait la Supérieure Générale, et lui ferait comprendre ce qu'il en est, et qu'elle a tout à nous donner, mais rien à attendre de nous. Maintenant M^{me} d'Esparbès m'a écrit que la Supérieure Générale me recevra jeudi. Je vais donc y aller; mais j'ai peur de faire quelque brioche, et j'aurais besoin que l'on me fit ma leçon d'avance. Je voudrais savoir si le R. P. Pététot ou vous l'aurez vue les premiers? Je me méfie de moi-même, car je sais d'avance que si on me charge de négociations, je ferai et j'accepterai tout ce que l'on me proposera. Je n'ai que cette manière de régler les situations.

Je lis dans mon « Journal » à la date du 9 janvier 1881.

Le P. Pététot a définitivement décidé hier soir que maman devait aller seule à Versailles, chez les Dames de la Retraite,

pour une dizaine de jours, afin d'y apprendre tout ce qui pourrait lui être utile pour le gouvernement de notre Association. Je vais donc rester seule de mon côté. Je dis, seule, au point de vue de mes pensées, et avec les deux... « novices », car quoique M^{me} Wallon soit là, je n'en serai pas moins seule, d'une certaine façon, et je souhaite même profiter de l'absence de maman pour m'essayer un peu; voir de quoi je serai capable, avec la grâce de Dieu et ma conscience.

Ma mère partit donc, et voici ce que, de Versailles, elle écrivait au P. Mariote :

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

La Mère Générale est bonne au possible; elle semble s'intéresser à notre Œuvre, et vient au devant de mes désirs. Quelle excellente école pour nous! Mais ce ne sont pas des jours, mais des mois qu'il faudrait passer ici! Quant à Julie Zaleska, si on veut la garder pendant un an, ou même deux, je crois qu'elle aurait tout à gagner. — Quant à M^{lle} Chizynska, la Mère Générale pense qu'elle pourrait faire son apprentissage de broderie d'église, soit à la Retraite de Paris, soit à Picpus. Cela m'arrangerait mieux que les écoles professionnelles, où on serait plus occupé à tirer parti de ce qu'elle sait que de lui enseigner ce qu'elle ne sait pas. — En causant avec le T. R. P. Pététot je lui ai demandé si l'agrégation aux Dames de la Retraite serait un obstacle à notre association. Il m'a dit qu'il ne le pensait pas, et que plusieurs de vos Pères avaient fait, ou faisaient partie du Tiers ordre de Saint-François et qu'il n'y avait aucun empêchement. S'il en est ainsi, je trouve que la chose est fort à méditer. Dans les projets de statuts pour les Dames de la Retraite il est dit que « les agrégées doivent garder une indépendance d'esprit qui leur permette de prendre part à l'esprit et aux dévotions des autres sociétés religieuses ». La seule chose qui, dans cette congrégation, me semble dangereuse, c'est précisément son exclusivisme; en dehors des anges, de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, il n'y a pas de patrons que des saints de la Compagnie, et il n'y a de fêtes particulières que leurs fêtes. Pour moi, je croirais qu'il faudrait à une telle congrégation des saints pris dans tous les ordres et dans toutes les conditions... Je verrais de très grands avantages dans cette congrégation, pour nous, à tous les points de vue; mais, le drapeau de la Compagnie ne m'irait pas du tout. Nous voulons servir l'Eglise par l'Eglise, et non par la Compagnie exclusivement. Il est vrai que la Mère Générale a dit que le P. Pététot pourrait faire un règlement spécial pour une agrégation en Pologne, et, en ce cas, vous

trouverez peut-être moyen de faire un autre calendrier pour nous.

Quelques jours plus tard, ma mère écrivait encore :

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

16 janvier 1881.

J'ai causé avec la Mère Générale. Je pense qu'elle vous en parlera. Si je ne me trompe, elle, personnellement, serait disposée à me rendre tous les services possibles; mais je crois qu'elle ne veut pas aller contre le sentiment de la Communauté; or, si je ne me trompe encore, le sentiment de ses « conseils » serait que l'on peut introduire et initier à la vie de la Communauté une agrégée; que les agrégées pourraient faire un noviciat sérieux au sein de la Communauté, mais que l'on ne peut introduire, de la sorte, une étrangère au milieu du bercail. Le plus ou moins de ce que l'on ferait pour nous dépend donc de la résolution de ce premier problème. Je vois bien que la Mère Générale a une pensée identiquement pareille à la mienne, c'est-à-dire une association religieuse vivant dans le monde chacune chez elle, mais dirigées et formées dans une maison-mère : un peu ce que sont les filles de Marie « de M^{lle} Lelièvre ». — La Mère Générale est donc très favorable à nos désirs; mais elle est très réservée et je tâche de l'être autant que j'en suis capable. Je sais qu'il y a au *fond* du tout une question épineuse, et c'est ce qui me rend circonspecte; sans quoi je donnerais tête baissée dans ce que l'on me propose. Cette maison me donne tout ce que je rêve, mais ne me donne pas la chose essentielle pour nous : la direction de l'Oratoire. Elle nous l'accorde, mais ne nous la donne pas; ce n'est pas la même chose. Il me semble que nous devrions tirer notre genèse de l'Œuvre du catholicisme en Pologne. Si l'on pouvait allier cette œuvre avec la Retraite, pour nous donner le jour et pour nous servir de père et de mère, ce serait la perfection, je crois. Mais, est-ce possible? — Combien je prie Dieu de vous éclairer en tout cela. En ce moment, et sans que la question de l'agrégation soit aucunement tranchée, on me donne déjà de grands avantages. J'ai passé ma matinée entre la sacristie, la buanderie et la vacherie. Quelle chose étonnante que la flexibilité de l'esprit humain : il me semble, en entrant à la vacherie, que j'y ai passé ma vie; de même à la buanderie... J'ai envie de dire, comme le T. R. P. Pététot, que notre œuvre m'apparaît comme un soleil dans l'avenir. Je commence à tout débrouiller dans l'avenir, mais le point de départ est encore nébuleux.

Ma mère revint peu de jours après à Paris; mais nous n'avons rien sur son retour ni sur les résultats de son séjour à Versailles.

En même temps, arrivait au quai d'Orléans Monseigneur d'Autun, ainsi que nous le voyons dans une lettre de ma mère au P. Mariote.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

28 janvier 1881.

Marie a un peu raconté ses affaires à Monseigneur l'Evêque, et il nous a promis de demander pour nous, et surtout pour vous les faire voir, les règles des « Oblates de Marie », établies à Paray, et qui sont religieuses sans porter d'habit. Il demandera aussi la règle des oratoriennes établies, je crois, dans le midi. J'ai été terriblement prise tous ces jours-ci, et n'ai pu noter les questions que je voudrais vous donner à méditer et à résoudre; mais je ne manque pas à ma méditation; j'ai pris pour sujet, hier, la prière que Jacob adressait à Laban au sujet de ses troupeaux. Il lui demanda, pour salaire, toutes les brebis qui ne seraient ni parfaitement blanches, ni parfaitement noires, mais qui seraient de couleurs mélangées. J'ai pensé que nous pourrions de même demander à Notre-Seigneur toutes les âmes qui ne sont ni tout à fait pour les monastères, ni tout à fait pour le monde et la famille. Que pensez-vous de cette prière?

A la date du 8 février, ma mère écrivait encore :

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

8 février 1881.

J'ai une pensée qui ne semble cadrer avec celle de personne; je serais heureuse qu'on me la fasse mettre de côté si elle est fausse, mais je voudrais la voir étudier sérieusement avant d'y renoncer : Monseigneur a compris qu'il s'agissait pour nous, 1° d'orienter la vie de Marie, et de lui donner une direction bien arrêtée; 2° qu'il s'agissait de faire une œuvre de zèle et de charité à Kornik. Ce n'est pas du tout ma pensée. Une jeune fille pieuse peut vivre à la campagne auprès de sa mère et y faire beaucoup de bien; à la rigueur, nous saurions résoudre ce problème sans faire tant d'embarras. Ce n'est donc pas de Marie qu'il s'agit; à mes yeux elle est un instrument, mais nullement un but. Il ne s'agit pas davantage de Kornik. Nous pourrions faire du bien à Kornik, également bien aussi, sans y mêler et sans en occuper tant de personnes. Ce que j'ai en tête, c'est de réussir, d'utiliser, d'enrégimenter les personnes qui voudraient se consacrer au service de l'Eglise, tout en vivant dans le monde : des parisiennes destinées à habiter Paris, aussi bien que des Polonaises destinées à vivre en Pologne.

13 février 1881.

Il est évident que M^{me} de Beaufort pense à une association de femmes chrétiennes, tandis que nous voulons tendre la main à toutes les personnes qui ont la vocation religieuse, mais ne peuvent se faire religieuses, les couvents étant expulsés. Il me semble que l'on peut combiner les deux choses : prendre notre pensée *en entier* pour celles que j'appelle *agrégées*; prendre la pensée de M^{me} de Beaufort *en entier* pour celles que je qualifie de *Collaboratrices*.

C'est évidemment cette pensée-là qui avait été exprimée dans le petit projet d'organisation que ma mère avait écrit et malheureusement brûlé, comme nous l'avons dit plus haut. Ce qui nous le fait moins regretter, c'est qu'elle vient de nous dire (avril 1902) qu'au fond, l'idée de la vie religieuse n'était pas d'elle, mais qu'elle était due à ses lectures de vies de saints et à différentes influences. Les deux lettres suivantes à Monseigneur Perraud témoignent parfaitement de ses intentions.

Comtesse Zamoyka à Monseigneur Perraud.

1881.

Si Dieu nous donne de réaliser nos rêves, et si la maison que j'ai en tête arrive à être, je ferai étudier les saintes Ecritures, le catéchisme, l'histoire et la liturgie de l'Eglise, à fond. Mais, quel triage je ferai avant de me laisser envahir par les petits livres de dévotion! Si on n'avait pas les « *petits* », force serait d'étudier le « *grand* ». A l'heure qu'il est, personne ne le connaît. C'est prodigieux. Imaginez-vous qu'une sainte femme, et une femme intelligente, me disait l'autre jour, entre autres choses, qu'il lui fallait une femme de chambre qui ne touchât jamais à ses livres, car elle en avait qu'une jeune fille bien élevée ne pouvait avoir entre les mains; elle avait entre autres choses... *tout le Nouveau Testament!!!* A son sens, on ne pouvait lire le Nouveau Testament à une jeune fille bien élevée. Il me semble que je serais plus logique en affirmant (comme il est vrai que je suis portée à le faire) qu'une jeune fille bien élevée ne devrait pas avoir de corps! Effectivement, quoi de plus ignoble et de plus inconvenant qu'un corps. Mais, si on leur accorde cette première et capitale inconvenance, de quel droit leur refuserait-on de savoir ce que le Saint-Esprit a dicté aux apôtres sur la manière de gouverner ces vases d'argile, afin d'en faire des vases d'élections? — Comment peut-on permettre à une jeune fille bien élevée de réciter son chapelet et son Credo? Comment peut-on lui enseigner les commandements de Dieu? Et qui a le droit de décréter jusqu'où la parole de

Dieu est convenable, et à quelle page elle cesse de l'être? — que les chrétiens sont étranges; ils répètent que « tout est pur pour qui est pur », mais ils ne le croient pas. C'est justement aux âmes pures que l'on doit mettre les saintes Ecritures entre les mains, car, pour elles, tout y sera pur. Et c'est pour elles que se vérifiera cette parole sur l'ascension de l'âme par le livre, et du livre par l'âme. Tandis que pour les corrompus, il se peut qu'ils se trouvent dépeints par trop au vif dans les saintes Ecritures pour pouvoir s'y contempler impunément... Je ne sais si vous me trouverez trop méchante si je vous dis que c'est un petit agrément que je m'accorde toutes les fois que j'entends des provinciaux ou des étrangers se scandaliser de la corruption de Paris, et cela, en sortant des plus mauvais lieux de réunion. Je leur dis que chacun trouve ce qu'il cherche et que s'ils ont trouvé de si vilaines choses, et si ces vilaines choses existent, c'est qu'elles comptaient sur eux pour les faire vivre.

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

26 mai 1881.

Le T. R. P. Pététot nous a dit hier de ne pas nous éloigner de nos premières pensées. Je ne dis pas des miennes, mais des nôtres. Or, il ne s'agissait, au début, que de monter une ferme et une maison chrétienne modèle pour servir d'école à des jeunes filles ou femmes. Pour établir une maison de ce genre, il faut des habitudes d'ordre, d'économie, de régularité, de subordination, de piété, de silence, et des connaissances techniques que nous ne possédons que trop imparfaitement. Comment former les personnes qui doivent servir de pierres fondamentales à cette œuvre? — Les fermes, les clubs, les ateliers qui pourraient servir à former une bonne fermière, une bonne cuisinière, ou une bonne lingère, n'offrent aucune des conditions religieuses et morales que je cherche. Les jeunes filles que j'y placerais perdraient, ou du moins risqueraient fort de perdre, au point de vue moral, ce qu'elles pourraient acquérir au point de vue technique. C'est pourquoi de tels apprentissages ne pourraient se faire avantageusement que dans une communauté religieuse. Il ne serait nécessaire pour cela ni de les laisser pénétrer au sein le plus intime de la Communauté, ni de les considérer comme postulantes; il suffirait de leur permettre de partager les travaux manuels des sœurs converses, de suivre un règlement d'heures déterminé, et de leur donner un enseignement religieux. Il nous faudrait, en un mot, des avantages analogues à ceux dont M^{lle} Chizynska a joui à la Retraite pendant trois mois à peu près. Il ne nous faudrait rien de plus pour donner à notre œuvre des conditions de vie et de succès.

Le P. Mariote nous obtint sans doute assez vite cette autorisation, car peu de temps après la date de cette lettre, nous fûmes envoyées à tour de rôle, et à plusieurs reprises, passer quelques semaines à la Retraite de Versailles, pour y être initiées aux divers travaux du ménage.

Une première fois nous y allâmes, M^{lle} Houcke et moi, avec ma mère. On nous plaça, pour commencer, à la table des retraitantes. Il y eut là une petite aventure souvent rappelée plus tard dans l'Œuvre : ma mère voulant pratiquer la sainte pauvreté avait fait choix de la « seconde table ». Il y avait trois salles à manger s'enfilant l'une dans l'autre. Des réparations qui se faisaient dans le couloir desservant ces trois pièces obligeaient les sœurs converses à passer par notre salle, pour porter à destination de la « première table » les plats plus recherchés, auxquels nous avions nous-mêmes travaillé à la cuisine : poulets, asperges, primeurs, etc..., mais qui n'étaient pas pour nous. Nous nous étions très volontiers rangées au désir de ma mère de pratiquer la pauvreté... avec zèle, même, malgré l'appétit féroce dont le grand air de Versailles et le travail au jardin nous avait dotées. Dans la porte, entre les deux salles à manger, une religieuse nous faisait la lecture; — c'était la vie de Saint-Vincent de Paul. Nous étions très pénétrées de la mission que nous avions à remplir dans cette maison et apportions un grand sérieux à ce que nous faisions; — lorsqu'un jour, à table, au moment où les plus beaux plats nous passaient dans le dos, et que nous leur faisions de petites œillades de reconnaissance, la religieuse de lire : « M. Vincent poussait la charité jusqu'à enlever le pain de la bouche de ses enfants pour le donner aux pauvres... » nous regardâmes ma mère, et le fou rire nous prit!... Pour nous remettre, ma mère, sans se dérider, nous passait sous la table des croûtons de pain dont elle se privait à notre profit!

Après le départ de ma mère, on nous fit un règlement, nous ménageant la permission et le temps de faire notre apprentissage dans les divers emplois, et aussi, quelques exercices de piété. On nous donna une postulante pour nous piloter. Elle faisait avec nous la lecture spirituelle, et eut un jour une belle occasion d'appliquer les enseignements qu'on lui donnait à elle-même au noviciat. La sœur cuisinière excellait à faire des « pains de foie »; malheureusement, nous n'arrivions jamais à apprendre d'elle à les faire, parce qu'au moment psychologique, nous étions toujours obligées de quitter la cuisine pour aller à notre lecture spirituelle! — Un jour, je hasardai une proposition : « La Sœur Blandine va, encore une fois, faire ce beau plat : ne pourrions-nous pas changer l'heure de notre lecture? » — « Ce serait de l'empressement naturel », nous répondit gravement notre gouvernante. Il fallut se soumettre, mais sans conviction; et le

résultat fut que nous quittâmes le couvent sans avoir appris le fameux plat!

Cependant, nous n'étions pas sans retirer quelque profit de notre séjour : M^{lle} Houcke prétend que, de très difficile qu'elle était à table, elle revint de Versailles sachant manger de tout. — Nous avons gardé le souvenir d'un certain fromage dit « à la crème », mais qu'il nous fallut manger à l'huile et au vinaigre! — C'était au réfectoire des religieuses, en « seconde table ». Là, comme partout, nous tenions, pour l'amour de notre œuvre, à *vivre* notre profession de foi, et à montrer que de simples chrétiennes peuvent être prêtes à tout ce qui s'impose à des religieuses. Nous venions de finir nos portions d'une salade ruis-selante d'assaisonnement, quand on présenta une jatte pleine de fromage blanc. Entre Jeanne d'un côté, dont je me sentais observée, et la religieuse qui me présentait le plat, il n'y avait pas à reculer! De l'air le plus naturel et le plus digne, je pris du fromage; Jeanne, renseignée sur « la manière de s'en servir », et fortement aidée de sa faim, prit son parti de faire comme moi : poser pour la brave!

J'ai remporté deux bienfaits sérieux de ce stage au noviciat de la Retraite : J'ai fait l'expérience de la liberté intérieure et du recueillement que procure le silence dans la vie commune, et j'ai appris quelques pratiques de pauvreté.

Cependant, au bout de quelque temps, le malaise nous gagna : nous avions peine à nous défendre de l'impression qu'on ne nous ouvrait les bras, qu'à condition que nous nous y jetions à corps perdu, sans réserve... et, nous avions peur de trop nous engager. La bonté qu'on nous témoignait finissait par nous sembler un danger. J'en écrivis à ma mère. Nous profitâmes de la grande retraite des religieuses qui allait s'ouvrir pour nous en aller. Ce fut la fin pour M^{lle} Houcke et pour moi. Les autres, M^{lle} Chizynska, M^{lle} Zaleska, Félicie et Maryuka (1), elles furent plus tard reçues à la Retraite de Paris, rue du Regard, à deux pas de l'Oratoire, sous l'aile de M^{me} de Beaufort, avec le P. Mariote pour les instruire, les diriger, et la mère Ringard, comme maîtresse.

Au quai d'Orléans, on sentait que l'heure du départ approchait. Mon frère annonçait son prochain retour. Nous n'attendions que lui pour nous mettre en route; il avait été convenu que nous irions à Kornik, une première fois, seules avec lui, ma mère et moi; que ce serait une sorte de voyage *d'exploration*; que pendant ce temps, « nos enfants », comme les appelait ma mère, attendraient, en apprenant le plus possible, que nous revinssions les chercher.

(1) Une paysanne du Duché de Posen qui avait dit avoir la vocation religieuse et que M^{lle} Chizynska (elle-même du Duché) avait fait venir.

Ce fut vers le 15 août que nous dûmes nous arracher, cette première fois, à tout ce qui nous était si cher en France, pour aller accueillir mon frère, au débarqué à Amsterdam, et, de là, continuer avec lui la route sur Posen où habitait ma grand'mère; puis Kornik, but définitif du voyage.

Les faits qui suivirent ont été résumés par ma mère dans l'« Exposé » déjà cité, et très détaillés dans les lettres de l'époque.

Voici ce que dit ma mère dans l'« Exposé ».

Dès le retour de mon fils, en septembre 1881, nous allâmes visiter Kornik et voir de quelle façon nous pourrions réaliser nos projets. Mon fils en était ravi et très désireux de nous aider. N'ayant pas été élevé en Pologne, il n'était pas habitué au contact journalier de la domination allemande, et à tout l'état de chose qui en résulte; avec un vif sentiment de ses devoirs, il se heurtait contre l'oppression et les entraves venant des Allemands d'une part, et contre le découragement et une espèce de scepticisme ironique et amer des Polonais, d'autre part. Notre œuvre lui apparaissait comme une petite planche de salut au milieu du naufrage, comme un rayon d'espérance, comme une chose possible à réaliser, même dans les conditions où se trouvait la Pologne. N'étant à proprement parler ni une école, ni une congrégation, il semblait que cette œuvre ne contrevenait à aucun décret. Elle lui apparaissait comme un bien national à exploiter. Il avait horriblement peur que cela ne tournât à la petite communauté religieuse, bien cloîtrée contre les personnes et les courants du dehors. L'idée que nous allions l'établir dans la propriété que j'avais achetée pour cela (1) lui était odieuse. Il fit tant et si bien, que je me décidai à établir l'œuvre, chez lui, à Kornik, non pas au château, mais à la ferme.

Ici nous nous contenterons de placer des extraits de lettres et de mon journal, suivant les dates.

M^{lle} Zamowska à Monseigneur Perraud.

Amsterdam, 15 août 1880.

Nous venons de voir à l'instant le nom de Ladislav en tête de la liste des voyageurs attendus ce soir à Amsterdam entre 5 et 6 heures. C'est donc bien aujourd'hui le jour de l'Assomption, sur un vaisseau nommé « Stella », qu'il nous arrive : il est à quelques heures d'ici, et vous comprenez combien c'est palpitant ! Quelles charmantes coïncidences aussi : parti en plein mois de Marie, il revient le jour de sa grande fête, et c'est une étoile qui le ramène !

(1) A Gadki, à quelques kilomètres de Kornik.

M^{lle} Zamoycka aux amis de Paris.

Kornik, 29 août 1881.

Nous voici donc enfin dans ce château si aimé de Kornik. Il n'y a que douze heures que nous y sommes arrivés; la nuit est passée, nous voici à notre première matinée, et je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous raconter, à vous tous qui nous portez, là-bas, par vos vœux et vos prières, comment on nous a reçus à Posen, et puis ici. Je suis sûre que vous serez heureux de savoir de quelle bienveillance nous sommes entourés. Le train qui nous amenait de Berlin devait arriver à Posen, à dix heures du soir. Mon frère s'était légèrement assoupi. Nous étions seuls dans notre compartiment jusqu'à la station de Buk, et là, deux dames et un jeune militaire montèrent dans notre wagon. Au premier mot, nous reconnaissons des Polonais; c'était le premier indice que nous avions d'être *en Pologne!* — Suivant notre habitude, nous ne tenions pas à nous trahir, et pendant quelque temps, nous faisons contraste, par notre silence morne et obstiné, à la conversation pleine d'entrain de nos nouveaux compagnons de route. Tout à coup, le train s'étant arrêté à une station, nous entendons, dans le compartiment voisin, le mot *Szczodrzykow*; — c'est le nom d'une des terres appartenant à Kornik. Nos compagnons relèvent ce mot et se mettent à en parler — (Vous jugez si nous dressions les oreilles!) — « Ah! dit l'une des dames, qui est-ce donc qui gère cette ferme? » — « C'est M. Szlagowski », dit l'autre. — (M. Szlagowski était l'ancien homme d'affaires de ma mère —) « il pourrait vraiment y planter quelques arbres, car c'est bien laid! » Nous prenions soin de nous tenir dans l'ombre (le rideau de la petite lampe nous cachait à merveille), — lorsque notre abbé, — (celui que Ladislas a ramené de Chicago), ne se doutant pas que notre silence fût intentionné, adresse la parole à ma mère, en lui disant, — comme cela se fait en polonais, — « M^{me} la Générale »... Nos compagnons cessent aussitôt leurs conversations, et, à leur tour, se tiennent cois... au bout d'un moment, l'Abbé recommence : « M^{me} la générale »... pour le coup, nous étions suspects, et jusqu'à l'arrivée à Posen, on n'a plus décroché les yeux de dessus nos personnes!... heureusement, nous arrivions... le train entraînait en gare! — Grand'maman, M. Grudzinski et une bande de cousins étaient venus à notre rencontre. Deux voitures nous attendaient. Un quart d'heure après nous arrivions au vieux palais (1). Devant la porte une foule de curieux. En descendant de voiture, mon frère donne le bras à sa grand'mère;

(1) « Palais » est la traduction littérale du mot polonais qui ne s'entend pas aussi pompeusement qu'en français. C'était simplement une grande et respectable maison vieux style.

la porte cochère s'ouvre, et là, tableau vivant des plus touchant ! nous ne nous attendions à *rien* : des paysans et paysannes rangés en demi-cercle, avec force fleurs et guirlandes, autour d'un vieux soldat de 1830 qui tenait le plateau avec le pain et le sel. Aussitôt que nous fûmes entrés, les portes se refermèrent sur nous par prudence, pour éviter la foule, et surtout le regard... d'en face!... Il faut savoir que nous avons l'agrément d'avoir, vis-à-vis du Palais, un corps de garde prussien.

Comtesse Zamoycka à Monseigneur Perraud

Kornik, 29 août 1881.

Nous voilà enfin ici depuis hier au soir. Comme la gare se trouve à vingt minutes de la petite ville, des voitures nous y attendaient; mais, à l'entrée de la ville, et bien avant, la foule était si compacte, qu'il n'y avait plus moyen d'avancer. Il nous a fallu descendre. C'était un *flot*. Force musique, discours, salves et feux de joie. Nous avons fait au moins vingt minutes de chemin à pied, au milieu de cette foule, jusqu'à l'église de Kornik, où sont nos tombeaux de famille; Ladislav donnant le bras à ma mère, puis ma sœur Czartoryska, mes trois neveux, Marie et moi. A l'église, grand éclairage aussi; on nous avait préparé des prières devant le maître-autel, d'où le curé a fait un *ravissant* discours de bienvenue à Ladislav. — Il était tout entier inspiré par le désir de le consoler. Vingt fois il lui a répété : « Ne vous abandonnez pas à la douleur; laissez-vous consoler; je sais ce que vous souffrez, mais que notre joie à vous recevoir vous soit un encouragement; vous avez une grande tâche à remplir, beaucoup à faire, prenez courage », etc... Ce bon curé avait l'air tout joyeux et très ému. De l'église nous sommes allés au château. Le Curé de l'autre petite ville l'a reçu à la tête des villageois. Celui-là connaît moins Ladislav et lui a surtout demandé de suivre les exemples de ses ancêtres, du côté paternel, du côté maternel, et de son oncle surtout. Dans le premier vestibule, c'était les enfants de l'école; puis les bonnes sœurs avec leurs cornettes blanches; puis les employés et domestiques; puis les fermiers. Ce pauvre Ladislav était tellement brisé et ému, qu'il avait vraiment un visage *d'ecce homo*. La dernière fois qu'il avait été à Kornik, c'était chez son oncle; il y revient pour occuper sa place vide! — Ce matin il a voulu aller à la messe et puis faire sa visite au Curé. Ce bon curé était radieux. Il promenait ses yeux de l'un à l'autre, et, à la lettre, nous *mangeait* des yeux. Il répétait sans cesse : « Quelle joie Dieu m'accorde pour mes vieux jours. » — Au sortir de l'église, plusieurs bonnes femmes se sont *précipitées* sur Ladislav pour bel et bien l'embrasser; elles ne disaient que ce seul mot : « Ah! mon Dieu, c'est lui; le voilà

donc, Ah! mon Dieu »... à nous trois, Marie et moi, nous ne bougeons pas sans nous entendre préalablement sur ce que nous avons à faire ou à dire; c'est très doux. — Marie a trouvé ce verset, hier, pour sa méditation : « une triple chaîne n'est pas facile à rompre ». Cela nous va très bien, n'est-il pas vrai?

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote

août 1881.

Nous avons fait hier une visite assez superficielle, quoique complète, du château, des communs, écuries, remises, étables, etc., etc., etc. Vous devinez à quel point de vue, entre autre, j'ai regardé tout cela. J'ai peu vu, il est vrai; assez toutefois pour croire que ce que nous désirons faire était très désirable. Mais, quant à l'exécution, que de difficultés! C'est un monde à soulever. — J'ai écrit à Monseigneur d'Autun la réception que l'on a faite à Ladislas; j'ai presque envie de lui demander de vous envoyer cette lettre; je ne vous répéterai donc pas ce qu'elle contenait; je vous dirai seulement mon impression générale en un seul mot, c'est qu'elle a été peu agréable. Les vieux avaient cet air franchement cordial que je leur ai toujours connu; il y en avait qui étaient touchants par leur joie; ils avaient l'air de croire qu'on leur avait rendu mon frère, et de s'en réjouir. Quant aux jeunes, ce n'est plus cela. Ils étaient en telle foule à notre arrivée, à la réception faite par le maire, à l'entrée de la ville, de l'église et du château, que nous en tremblions de peur de quelque malheur; mais c'était des curieux; ce n'était pas des amis, de ces vrais amis comme on en voyait jadis, ou, du moins, pas la majorité. Et dans la ferme qui dessert le château, que de monde employé, et quelle direction boiteuse pour gouverner toutes ces filles de service! — Une femme de charge très entendue au point de vue matériel, mais qui, moralement, les gâte probablement plus qu'elle ne les forme. Oui, notre petite communauté serait bien désirable; mais, comment la caser? Sans elle, je ne me sens le courage de toucher à rien, et si elle y était, comment l'instruirais-je? Voilà ce que je me demande. Il nous faut des connaissances spéciales très précises et très étendues pour que l'on saisisse l'utilité de ce que nous voulons faire, et pour que l'on nous seconde d'une manière efficace, mais il nous faut aussi la direction spirituelle. Comment une religieuse de la Retraite, par exemple, pourrait-elle l'exercer sans connaître la langue? Et comment nous tirerons-nous d'affaire sans cette direction? Oh! la diversité des langues, quel cruel châtement, il m'a toujours semblé plus affreux même que celui de la mort, car cette impossibilité de s'entendre, c'est la mort entre vivants.

... Il est beau, il est charmant, il est ravissant, ce Kornik, mais

pour suffire à tout ici, il faudrait être un peu comme étaient mon père et mon frère, des encyclopédies vivantes. Le parc est splendide; c'est une véritable étude que de s'y promener, tant il y a de choses rares. Tous les arbres sont classés et étiquetés, il y en a une telle variété! L'eau qui entoure le château, peuplée de cygnes et de canards des plus étranges espèces, habitués par mon frère à venir manger dans la main. Une bibliothèque, un musée, des tableaux, des portraits; mon frère a fait merveille pour classer tout cela, mais il y a tant à faire encore, et il faudrait être si connaisseur. Le château est beau, mais demande de formidables réparations. Ici, il faudrait s'entendre à tant de choses, car, à qui demander conseil? Mon frère dirigeait son architecte, son bibliothécaire, son jardinier, et jusqu'aux filles de basse-cour qui s'occupaient de toutes ces bêtes; mais nous ne savons rien de ce qu'il faudrait pour bien faire.

La Mère Générale et la Mère Ringard m'ont écrit de bien bonnes lettres en me donnant d'excellentes nouvelles de nos enfants. Dieu soit loué!

D'autre part, M^{me} Wallon écrivait à M^{lle} Zamoyska le 13 septembre 1881 :

... Elles sont bien bonnes et touchantes dans leur grand désir du bien. Leur âme se transforme; la gravité de la piété leur prête une véritable douceur. Elles sont aimées par tout le monde, et toutes les personnes qui passent dans la maison sont frappées de leur attitude...

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

1^{er} septembre 1881.

Hier, nous avons visité le parc; des variétés innombrables de conifères de toutes les parties du monde plus rares et étranges les unes que les autres. Beaucoup d'arbres que j'ai aidé mon Père à planter... puis, nous avons été chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul; elles sont trois; c'est ma mère qui les a établies. Le gouvernement ne dit pas grand'chose de ce retour au fruit défendu; nous espérons qu'il continuera à tolérer, et que, petit à petit, on arrivera à reprendre les soixante jeunes filles qui y travaillaient jadis. Les enfants ont récité de charmants petits compliments de bienvenue à Ladislav qui leur a distribué force bonbons. Une des petites est partie en courant chez ses parents pour leur dire que « Monsieur qui était mort est revenu! » Comme ses parents lui soutenaient que c'était le neveu de Monsieur, la petite répétait constamment : « Non, c'est Monsieur lui-même qui est revenu, je l'ai bien reconnu ».

... Ladislav est en train de se commander des vêtements et des chaussures chez des ouvriers de Kornik; cela l'amuse beau-

coup. J'ai fait acheter des livres de comptes chez le papetier, songez si ces bonnes gens sont contents du mouvement que cela amène. Les premiers jours, tout le monde s'est figuré que nous étions arrivés pour nous faire recevoir, faire du bruit et repartir. C'est l'idée de tout le monde. Quand on m'interroge, je réponds que nous resterons aussi longtemps que le froid ne me fera pas de mal.

Journal de M^{lle} Zamoyka pour les amis de France.

Posen, 4 septembre 1881.

Hier soir j'ai expédié un volume de lettres à M^{me} Wallon, pour toute la société. Aujourd'hui je viens de recevoir de mon frère le petit cadeau que voici : ce petit cahier dans lequel je m'empresse d'écrire mon journal. Puisse-t-il vous amuser et vous faire plaisir. Nous sommes tellement décidés à tout acheter, à tout commander à Kornik même, que ce sont des cris d'horreur quand l'un de nous *se permet* d'entrer dans une boutique à Posen ! Aussi, nous avons d'abord fort mal reçu Ladislav avec « son cahier » ; mais en l'examinant de près, je vis qu'il me convenait, que j'en pourrais faire bon usage, et j'acceptai, assez contente de n'avoir pas besoin d'attendre que je sois de nouveau à Kornik pour commencer ce petit journal.

Si vous pouviez entendre tous les plans qu'on forme ici ! les uns veulent du fromage, les autres des soieries, les autres encore du chanvre et du lin. Moi je suis pour les... (ne vous choquez pas !) ... pour les cochons ! Je voudrais beaucoup aussi qu'on *filât à Kornik* notre toile ; mais Ladislav me ferme la bouche en prétendant qu'il veut, lui, avant tout, recommencer ce qui existait jadis à Kornik, une soierie. Mon cousin Sigismond plaide pour le chanvre et me soutient ; maman tient aux fromages ; — moi aussi du reste. Enfin, jamais, au train dont nous allons, nous ne trouverons assez de bras pour exécuter nos projets !

Kornik, 5 septembre.

Nous y sommes de nouveau ! Dieu soit béni ! Voulez-vous que je vous dise les impressions de maman ? Elle prétend qu'elle se croit en permanence au spectacle : qu'on joue la comédie devant elle ; que tout ce qui se passe appartient à la représentation et qu'elle se demande quand cette mystification finira et quand on rentrera dans la vie réelle. Elle dit que dans les gares, quand on entend parler polonais, elle ne peut s'empêcher de croire que c'est la *comédie* qui se joue. Dans le wagon pour Gadki elle a envie de se tâter pour voir si c'est bien elle ;... il lui semble encore que la comédie continue. Mais le comble, c'est quand le

train s'arrête à la gare de Gadki (1)... nous descendons comme « cheux nous ! » une calèche attelée de deux jolis chevaux nous attend pour nous conduire à Kornik ; le train s'en va d'un côté et nous faisons les petits maîtres. Les Polonais que nous rencontrons dans ce joli bois de la « Drapalka » nous saluent ; et puis par la petite ville, tout le monde se met à sa fenêtre pour voir ! — Au château, les portes s'ouvrent, le vieux maître d'hôtel arrive quatre à quatre, tout brûlant, pour nous recevoir ; — nous entrons : vestibule, antichambre, salon, salle à manger, tout cela éclairé comme pour une soirée. Les portes se referment et nous voilà seules... pour de bon, cette fois, maman et moi... Le rideau tombe — la comédie est terminée : la réalité commence, et... on se met à pleurer !

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

8 septembre 1881.

... Décidément c'est à Kornik, et non à Gadki, que nous commencerons. Chose étrange, c'est que mon frère avait déjà relégué la cuisine à la ferme qui, du reste, est à deux minutes du château. La maison où se trouve cette cuisine se compose de trois pièces au rez-de-chaussée, et de trois au premier. Cette maison est adossée à une énorme orangerie ; nous prendrons pour nous la moitié de l'orangerie et cela nous donnera trois chambres au rez-de-chaussée en plein soleil, et autant au premier. Ces six chambres seront neuves et bonnes ; les vieilles laissent fort à désirer. On me dit que tout cela pourra être prêt pour le mois de juin. Tout ira bien si nos enfants savent, dès le premier jour, prendre en main la vacherie, la basse-cour, la laiterie, la cuisine et la buanderie. Si nous ne sommes pas en mesure de partager entre elles ces diverses branches de travail, nous ferons *fiasco*, ce qui serait très regrettable pour nos débuts. Je pense et j'espère que Marianne suffira à la cuisine ; Félicie à la lingerie. Je pense que nous pourrions faire de M^{lle} Chizynska la maîtresse d'ordre, l'économe, la dépensière. Mais combien je voudrais que Julie pût apprendre tout ce qui concerne les vaches, le lait, le beurre, les poules, etc. La basse-cour est très belle et bien installée. La vacherie est *au-dessous de tout*, à tous les points de vue. On a huit vaches, mais, ni beurre, ni lait. On ne sait ni les traire, ni les nettoyer, ni les nourrir. Julie a pour ces choses-là de véritables aptitudes et je suis certaine qu'en six semaines elle saurait tout le nécessaire. Mais, comment le lui faire apprendre ? Mon cher Père, pensez à cela. Si elle en savait

(1) Gadki était alors, sur la ligne de Posen, la station la plus proche de Kornik.

seulement autant que ce qui se fait à Versailles, je pourrais ensuite lui faire visiter des fermes modèles où elle apprendrait les améliorations modernes. Nous allons nous organiser de manière à ce que, dès les premiers jours, toutes les filles de service couchent sous la surveillance de notre petite communauté. Les repas se feront ensemble et on leur distribuera leur travail. Mais encore, pour les diriger, il faut savoir le nécessaire. Si nous tâtonnons, ce sera d'un détestable effet.

Je vous ai dit que nous avons ici une maison de sœurs de Saint-Vincent; elles sont quatre, entretenues à nos frais. Elles nous seront précieuses, je crois. Nous partagerons la besogne avec elles merveilleusement. Les pauvres sœurs ont bien à souffrir. Le curé est un très brave homme, très irréprochable dans sa conduite, ami de notre famille; mais c'est un peu le gentilhomme campagnard. Il est âgé (82 ans), un peu sourd, déteste les « innovations », ne se prête à rien et empêche ce qui se fait en dehors de lui. J'ai eu l'heureuse inspiration de lui demander l'heure de sa messe. J'y vais à l'heure qu'il m'a indiquée; les pauvres sœurs en profitent, car du moins la messe est à heure fixe; mais jusqu'ici, il paraît que cela variait entre 7 heures et demie et 9 heures! — C'est une inexprimable joie pour moi de trouver ces sœurs ici. Cela me donne confiance, et à elles aussi. La petite ville de Kornik a 5.000 habitants dont 3.000 pauvres. L'autre petite ville a moins d'habitants, mais la proportion de pauvres est la même. A chaque pas on voit le bien qui est à faire, et il ne semble pas impossible à réaliser. Tous les serviteurs sont pris sur les terres; presque tous sont mariés; nous avons visité toutes leurs habitations; elles m'ont paru extrêmement propres pour la plupart. — Tapissées d'images pieuses, partout des portraits de Léon XIII. Des armées d'enfants : cinq, six, par famille; mais il en meurt des quantités; c'est à peine, je crois, si la moitié s'élève. Nos visites semblent faire plaisir. Les premières tournées ont été faites ensemble, nous trois et le régisseur. Maintenant nous retournons, Marie et moi, voir ceux chez lesquels il y a quelqu'un de malade.

Comtesse Zamoyska à Monseigneur Perraud.

15 septembre 1881.

Jusqu'ici ma vie se passe un peu à la manière de Saint-Louis sous le chêne de Vincennes. Nous sommes décidés à laisser les pauvres des deux petites villes aux sœurs; elles les visitent, elles les connaissent : elles feront les aumônes et porteront les secours. Quant aux gens de la campagne, dont quelques-uns viennent de très loin, puisque ce domaine est très étendu, nous les recevons tous une première fois pour que chacun dise son affaire. Cela

prend beaucoup de temps, mais il n'y a pas d'autre moyen de les connaître et de se faire connaître d'eux. La caisse de Kornik fait office de Crédit foncier. Ces pauvres gens viennent, dans leurs diverses nécessités, demander du bois, des briques, de l'argent, de la tourbe ou autres choses à crédit, et puis ils paient, quand et comme ils en ont les moyens, sans intérêts bien entendu. Chacun raconte son histoire, ses griefs, ses malheurs; il y en a de si touchants et de si nobles! Je ne me lasse pas de les entendre; je résume en quelques mots leurs affaires; je les discute avec le régisseur, et puis, pour qu'ils connaissent Ladislas je le fais descendre, et il peut ainsi, en quelques minutes, régler leurs affaires sans y mettre trop de temps. Tous ces propriétaires paysans ne dépendent en aucune façon de nous; ils ne nous paient aucune redevance, et nous ne sommes plus tenus à payer des impôts pour les terres qu'ils occupent. Ils sont propriétaires comme nous, et, comme nous, ils paient leurs impôts directement. Mais, le lien moral qui existait jadis, lorsqu'ils étaient nos métayers, a survécu au bien légal; c'est donc au château qu'ils ont recours dans toutes leurs difficultés. Leurs souffrances, parfois, sont grandes; leurs besoins urgents; mais, comment suffire? Cela fait si mal à voir, et il est si doux de les secourir. Ils me font parfois penser à cette pauvre femme qui ne voulait que toucher la robe de Notre-Seigneur, certaine que cela suffirait pour la guérir. Ces braves gens s'imaginent que pourvu que nous les entendions, tout sera sauvé. Il est si dur de ne pas répondre à leur confiance! Une pauvre femme m'a dit hier : « Comment, tous partiront consolés, excepté moi! »

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

Kornik, 1^{er} octobre 1881.

Nos projets me semblent très désirables à réaliser, et réalisables, moralement parlant, mais, matériellement, les difficultés sont très grandes. Une pensée me vient à l'esprit pour la première fois en ce moment. Je connais mes insuffisances; je voudrais de tout mon cœur que Dieu nous donnât pour diriger notre œuvre une personne plus capable que je ne le suis pour la conduire. Mais, si nous n'en trouvons pas, et puisque je devrai forcément, pendant un an ou deux, demeurer dans les communs, je me demande si ce ne sera pas un excellent prétexte pour habiter la ferme au milieu de nos enfants, les gouvernant de mon mieux. S'il est démontré que l'on doive nous donner une religieuse pour la direction spirituelle, nous nous entendrons probablement. Il est extrêmement difficile de faire entrer une autre personne dans nos idées au point qu'elle soit capable de les inculquer à d'autres. Si j'habite avec nos enfants, je pense

que je pourrai peut-être, en définitive, plus facilement qu'une autre, piloter la petite nacelle; je sais ce que je désire, tandis que d'autres ne le comprennent que difficilement. Il me semble que le jour se fait dans mon esprit, depuis la mort de M^{me} de Beaufort (1). Je ne sais si c'est elle qui m'obtient cette grâce, mais je *saisis*, ce que jusqu'ici je n'entrevois que vaguement, c'est-à-dire, le lien qui existe entre l'Oratoire, les maisons de retraite de M^{me} de Beaufort, et l'école de vie chrétienne que je rêve. Tout cela m'apparaît très clairement depuis quelques jours : une congrégation sans vœux, avec la seule nécessité de se soumettre à la règle de la maison tant qu'on l'habite. Une congrégation permettant aux personnes du dehors de venir faire des retraites, s'instruire et se retremper dans la vie chrétienne; — et enfin des retraites ne se bornant pas à une huitaine de jours, mais pouvant durer pendant des semaines et des mois, et ne consistant pas seulement dans l'enseignement théorique de la vie chrétienne, mais dans la pratique même aussi bien que dans la théorie. Il y a donc un lien très intime entre M^{me} de Beaufort, l'Oratoire et nous.

Comtesse Zamoyska au T. R. P. Pététot.

Octobre 1881.

Voici plus de deux mois que nous avons quitté Paris, et c'est à peine si je commence à me débrouiller un peu et à me reconnaître ici. Petit à petit, nous commençons à connaître les personnes, les usages, les besoins, les conditions de l'existence et les exigences. Nous avons *tout à apprendre*; la langue, même, car quoique ce ne soit pas précisément un patois que l'on parle ici, il nous arrive constamment de ne pouvoir nous faire entendre par rapport aux choses de la vie usuelle : les poids, les mesures, les noms, tout est difficile à apprendre. Mais enfin nous commençons à nous rendre compte du *passif* et de l'*actif* de notre position, et je veux vous le dire, car cela est nécessaire.

1° La persécution religieuse qui doit cesser, dit-on, pour n'avoir pas été ensanglantée, n'en est pas moins meurtrière. L'Eglise ici est désorganisée : tout curé est évêque, et plus qu'évêque, dans sa paroisse. Beaucoup de paroisses sont sans curé. Chacun fait ce qu'il veut, et comme il veut. L'instruction religieuse est très *écourtée*. Les jeunes prêtres sont sans direction; vous concevez ce qui en résulte. On n'entend parler par ici d'aucun scandale; mais des prêtres qui fument, qui chassent et passent leurs soirées à jouer aux cartes ne font pas bonne impression. Ils se piquent d'avoir du bon vin et une bonne table; avec tout cela, il y en a de zélés.

(1) M^{me} de Beaufort venait de mourir le 26 septembre.

II° Notre pays étant partagé en trois parties, il s'ensuit qu'il y a trois douanes pour entraver le commerce, l'industrie, et même l'agriculture, entre les villes polonaises — tandis que cela ne donne *aucune* facilité du côté de l'Allemagne. On n'a pas de débouché pour ce que l'on produit. Il en résulte deux choses fort mauvaises : le travail devient improductif, ce qui rend fort paresseux, et le produit étant à vil prix, on préfère le consommer soi-même. En France, on gagne à se priver, on travaille pour s'enrichir, et on est sobre pour s'enrichir davantage. Ici, on est pauvre, souvent paresseux, et on s'accorde tout ce qu'il est possible de s'accorder. Cela produit de la mollesse et quelque chose d'immortifié dans toutes les habitudes de la vie. L'argent manque; on se console en mangeant tout ce que l'on ne peut vendre. On est pauvre, mais l'esprit de pauvreté et de mortification semble absolument inconnu, même chez les plus pieux. Les prêtres ne peuvent l'enseigner non plus, car ils ne savent ce que c'est.

III° Les notions du tien et du mien n'existent presque pas. Le vol est enseigné de si haut et avec tant d'autorité, le mensonge est si nécessaire pour se défendre, que ces deux abominations se rencontrent à chaque pas. Les gens vous exposent très tranquillement qu'ils n'ont pas volé, car ils n'ont pris que ce dont ils avaient besoin. Ils ne rougissent pas de voler et de mentir. Cela est difficile à corriger.

IV° On ne sait pas ce que c'est que d'être économe. Les pauvres ne peuvent le savoir, car l'économie ne s'apprend pas dans la misère. Il faut une certaine aisance pour apprendre l'économie. Cela encore est difficile à établir.

Voici les difficultés contre lesquelles nous avons à lutter. Nous avons pour nous aider : 1° la bonne volonté de tous ceux qui nous entourent; la dépendance dans laquelle ils se trouvent à notre égard. Ils ont tellement besoin de nous, qu'ils sont obligés de chercher à nous convenir. 2° mes parents et mon frère ont fait beaucoup de bien ici; on s'est habitué à croire que tout ce qui émane du château doit avoir sa raison d'être; aussi on a l'air d'avoir une confiance aveugle dans nos lumières et on nous seconde, avant même de comprendre. Plus nous entrons dans les détails, plus nous avons l'air de nous intéresser à ce que l'on fait, plus on a l'air heureux. C'est extrêmement encourageant.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 19 octobre 1881.

Il y a des quantités d'abus à réformer; d'autre part, on est ou on paraît si disposé à faire tout ce que nous souhaitons, que la tâche en est plus facile. Mais il faudrait battre le fer

pendant qu'il est chaud. Ce que nous tolérerions maintenant serait plus difficile à réformer ensuite. Mais nous ne pouvons changer ce qui est sans mettre autre chose à la place, et nous ne pouvons ou du moins, je ne puis, pour les choses qui relèvent plus spécialement de moi, rien organiser en ce moment, puisque tout sera à refaire au printemps... si je n'avais mille raisons pour aller à Paris, je croirais que le plus simple serait de faire venir nos enfants tout de suite, et de nous mettre ensemble à la besogne, Ladislas les désire de plus en plus, mais cela n'est pas possible.

L'autre jour nous avons invité Monseigneur Likowski, l'ancien directeur ou supérieur du grand séminaire de Posen à venir nous voir. Je lui ai exposé notre petite affaire devant Ladislas. Il a *très très très bien* compris, et après m'avoir entendue il m'a dit : « Vous voulez faire pour les femmes ce que saint Philippe de Néri a fait pour les prêtres. » — Le lendemain matin il m'en a reparlé en me posant diverses questions. Il est très fort d'avis que nous devons éviter de devenir *couvent*, et éviter tout ce qui tendrait à nous enserrer dans de petites observances, ou contribuer à nous mouler d'après un *coutumier*. La vie selon l'Evangile, la recherche de la perfection évangélique, la liberté de rester quelque temps et de partir ensuite, pour celles qui le voudraient; la liberté de rester toujours et aussi de faire des vœux individuellement pour celles qui le désireraient, avec l'assentiment de leur confesseur. Il m'a beaucoup engagée à ne pas me servir du mot *règle*, mais à faire un petit code écrit que nous appellerions : *le règlement de la maison*. Je lui ai posé diverses questions. 1° à la ferme, les valets, cochers, etc., dînent dans une pièce attenante à la cuisine; ils y passent de courtes soirées, y causent, y passent leurs dimanches. Faut-il leur enlever cette liberté? Faut-il, sous prétexte de sanctifier les femmes, laisser les hommes chercher leur distraction à l'estaminet? Il a été très opposé à cela, et m'a assuré que cela n'avait aucun inconvénient, à condition d'un peu de surveillance, et que cela amènerait facilement des lectures et des prières en commun, auxquelles les hommes prendraient certainement part.

... Mon cher Père, veuillez bien méditer la question que voici : Vaut-il mieux commencer dans la pauvreté, comme a fait Notre-Seigneur en venant sauver le monde? — Vaut-il mieux subir toutes les difficultés matérielles d'une fondation et faire notre nid, petit à petit? — Faut-il, comme quelques-uns le pensent, croire que, dans un pays aussi pauvre, il faut faire les choses pauvrement, afin que nos élèves ne soient pas désorientées ensuite en se retrouvant dans des conditions ordinaires? — ou, faut-il au contraire leur faire connaître les avantages d'une chose parfaitement organisée, afin de leur en donner l'habitude, et

créer ainsi des besoins qu'elles s'efforceront d'introduire partout où elles seront? Les avis sont très partagés. Marie, ma sage Marie, prétend que les moyens dont on dispose doivent servir de règle et d'indication. Si nous ne prenons que sur le revenu, il est évident qu'il faut aller petitement; mais si nous posons en principe qu'il faut avoir une communauté formant un ensemble, avec des cellules, des communications faites, etc., il est évident que ce n'est pas sur nos revenus actuels, mais sur le capital, qu'il faudrait prendre. — Voyez, mon Père, si le principe pour nous est du côté de la pauvreté évangélique, ou bien s'il est du côté d'une organisation matérielle parfaite?

Père Mariote à la Comtesse Zamoyka

23 octobre 1881.

J'ai demandé au R. P. Pététot son avis sur la question que vous m'avez posée relativement à la première organisation à donner à votre Œuvre. Il pense que vous devez faire, dès le début, quelque chose de *convenable* — c'est le terme dont il s'est servi. C'est aussi mon avis; je vais le développer et le motiver. — Puisque vous vous proposez d'offrir aux personnes qui aspirent à la perfection de la vie chrétienne un modèle de cette vie dans votre Communauté, il est clair qu'elle devra pratiquer le conseil évangélique. Par conséquent, la pauvreté peut être pratiquée d'une manière parfaite dans une maison appropriée le mieux possible aux exigences de la vie commune et aux diverses fonctions que remplissent les membres de la Communauté. Cela étant, il est bien désirable d'avoir, aussitôt que possible, cette bonne organisation matérielle, car elle favorisera singulièrement le bon ordre, la régularité, le recueillement, en un mot, la *vie de Communauté*. Il y a donc lieu, à notre avis, de préparer une bonne installation pour votre petite Communauté. Mais, il y a d'autres grands travaux que la justice réclame. Eh bien! il faudra faire ceux-ci, sans omettre ceux-là. Mais, les revenus ne suffisent pas à faire les deux. Ce sera alors le cas de prendre sur les capitaux. Combien de grandes fondations qui n'ont pu être faites que par des sacrifices de ce genre! Le but à atteindre ne les vaut-il pas? — D'ailleurs, n'y a-t-il pas lieu d'espérer que Dieu au besoin vous enverra des ressources pour une œuvre destinée à rendre de si grands services à sa cause? Cette considération serait décisive à elle seule; en voici une autre, qui a bien aussi sa force. Les sujets que vous aurez à former n'appartiendront pas tous à la classe la plus pauvre; il vous en viendra, — vous avez exprimé vous-même cette conviction, — de tous les rangs de la société; il faut donc une organisation matérielle qui vous

permette d'enseigner à chaque catégorie la manière de tirer le meilleur parti possible des ressources dont elle aura à disposer un jour. Je ne veux pas dire qu'il soit indispensable d'avoir tout d'abord cette organisation au grand complet; mais il est très souhaitable qu'elle ne soit pas réduite à l'état le plus rudimentaire. Les sujets de la dernière classe y perdraient eux-mêmes.

Comtesse Zamoyaska au T. R. P. Pététot.

Kornik, 28 octobre 1881.

Petit à petit le jour se fait, et les grandes lignes de notre future organisation commencent à se dessiner dans ma pauvre tête. Je vois qu'il nous faut tendre plutôt à la perfection de la vie patriarcale qu'à la perfection de la vie conventuelle. Je vois que, pour réussir ici, il faut avoir l'esprit et le cœur très larges. Eviter toutes les particularités, tout exclusivisme, tout air mystérieux, contraint, emprunté. Etre simple, ouvert, cordial. On pardonne l'austérité à condition qu'elle soit accompagnée de cordialité. Voilà donc la direction qu'il nous faut recevoir, je crois. — Pour être utiles, il ne faudra pas que nos enfants aient pour règle d'éviter les hommes; il faudra qu'elles apprennent à subir leur contact sans inconvénient pour elles-mêmes et avec avantage pour eux. A cette condition, ils nous seconderont au lieu de nous entraver. Ceci se rapporte aussi bien à mon fils, qu'au clergé de ce pays, qu'à notre régisseur et à tous les employés et voisins. Il s'agit donc, mon très cher Père, de trouver le moyen d'allier la perfection de la vie religieuse avec la perfection de la vie patriarcale. Je crois que c'est le point le plus important à résoudre et à régler pour nous. Je voudrais bien, si ce que je dis vous semble juste, que vous nous aidiez à entrer dans cet esprit et que vous aidiez nos enfants à s'en pénétrer. Elles désirent la vie religieuse, et je ne voudrais pour rien au monde leur faire croire que je veux les en détourner; mais, tout en désirant la vie religieuse pour elles et pour moi, je voudrais que vous lui donniez une *forme* et un *visage* qui la rendît désirable, possible et utile dans ce pays. Cherchez donc, mon bon Père, la règle qu'il nous faut; une règle austère et aimable; voyez le moyen à prendre pour nous rendre mortifiées et avenantes, tout à la fois; pour nous *ancrer* dans les profondeurs de la vie religieuse et pour faire de nous des femmes fortes.

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

Kornik, 30 octobre 1881.

... Vous savez combien M^{me} de Beaufort était contraire aux vœux. Je suis de plus en plus convaincue qu'elle avait raison.

Il faut pourtant un noyau fixe autour duquel le reste se groupe. Je suis très rassurée quand vous ou d'autres me disent que nos pensées se rapprochent de celles de l'Oratoire, car je comprends d'autant mieux que c'est Dieu qui nous aura tous unis sur le chemin de l'Oratoire pour être dirigés par son esprit. Mais, par quels liens les Oratoriennes étaient-elles rattachées entre elles? Avaient-elles des personnes du dehors venant *partager en tout* leur vie et se former auprès d'elles pour s'en aller ensuite? Avaient-elles, en troisième lieu, des élèves? Je préférerais n'avoir que les deux premières catégories; mais je ne sais si ce sera possible.

Marie, sans que cela paraisse, prépare *admirablement* nos voies. Elle fait vraiment office de précurseur. On s'habitue à la voir à toute heure, dans tous les coins, à lui confier ses peines, et — ce qui importe, — à recevoir ses ordres. Jusqu'ici, Dieu aidant, nous n'avons pas encore fait de méprises, et on a pu constater l'utilité des ordres que nous donnons. Cela est très précieux. Nous sommes dans une étrange position, nous trois, n'ayant qu'une âme, qu'un cœur, qu'une idée, qu'une bourse, qu'un but, et pourtant trois têtes pour réfléchir, et trois paires de bras pour travailler. Ce qui ne veut pas dire que les têtes et les bras soient toujours d'accord; par respect pour la vérité, je dois avouer que nous nous disputons beaucoup, et c'est toujours celui qui a raison qui est forcé de faire des excuses aux autres. Jamais je n'ai vu personne dans une situation comme la nôtre, absolument libres de faire de nos vies et de nos fortunes ce que bon nous semble : pas de beaux-enfants ni de beaux-parents à satisfaire; pas de petits-enfants à doter; pas de précepteur ni d'institutrice à ménager; pas d'éducatrices à faire auxquelles il faille rien sacrifier; personne que Dieu à contenter, et nous-mêmes. C'est fabuleux. Nous ne sommes tenus à rien, envers personne; si notre genre de vie déplaît, on n'a qu'à aller ailleurs. Notre table est plus modestement servie que celles de nos employés; nous ne buvons ni vin, ni bière; nous n'avons pas encore de feu dans nos trois chambres; nous nous servons nous-mêmes. Les dames qui arrivent ici sont un peu attrapées quand elles demandent la femme de chambre, et qu'elles n'en trouvent pas l'ombre. — Les architectes qui sont venus visiter le château il y a quelques semaines ont demandé à Ladislas, en entrant dans la chambre, si c'était celle de son domestique...

... J'ai interrompu cette lettre pour aller à une noce!... l'usage ici veut que les nouveaux mariés aillent directement, à la sortie de l'église, au château où, les portes étant closes, ils chantent accompagnés de leurs filles et garçons d'honneur, en grand gala, musique en tête, quelque chose, — je ne sais trop quoi, — qui commence par ces paroles : « Nous attendons et nous demandons

qu'on ouvre cette porte. » — Après quoi, ils frappent à la porte. Nous avons à leur demander du dedans, sans ouvrir encore : — « D'où venez-vous? » — « De la sainte église de Dieu. » — « Qu'y avez-vous demandé? » — « D'accomplir sa sainte volonté. » — « Qu'en apportez-vous? — « Le saint état du mariage. » — « S'il en est ainsi, entrez. » Et on leur ouvre la porte. Ils sont tous entrés en disant : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit béni à jamais. » — Nous répondons : « Dans tous les siècles des siècles, Amen. » Après quoi, tous (il faut passer par là, en Pologne), viennent un à un nous baiser la main à chacun; puis, la mariée va chercher Ladislas; Marie va chercher le marié, et on commence ainsi, dans le vestibule du château, en plein midi, une fête et des danses qui ne se terminent qu'après minuit à la ferme. C'est notre second mariage depuis que nous sommes ici. Hier au soir on avait invité Marie à venir voir les toilettes, préparées pour le lendemain. Elle eut l'idée de se mettre une des coiffes toute garnie pour la fête : grande joie; on lui demande de mettre tout le costume; on déclare qu'il lui va à ravir, et là-dessus des supplications pour qu'il lui soit permis de le mettre encore ce soir et de danser avec. J'ai un peu hésité, et j'ai fini par permettre. Ces gens-là sont si convenables dans leur danse et si respectueux, qu'on peut se permettre bien des choses avec eux, sans inconvénient. Leur danse a presque le caractère religieux des danses bretonnes. Marie a déjà dansé, dans deux autres circonstances, à des fêtes de paysans. Le soir, il semblait que ce serait impossible car on avait promis d'aller dîner à quelques lieues d'ici, chez une de mes sœurs; mais on a fait de telles instances pour qu'ils viennent apporter la joie et l'entrain », qu'il fallut promettre que l'on reviendrait à temps pour « coiffer la mariée ».

Si vous saviez, mon Père, comme il est agréable de voir mes enfants, de jour en jour plus aimés! on sent que les gens prennent confiance en nous. Il est si doux de sentir qu'on fait du bien à chaque pas. Tout, dans ce pays, tombe sous l'influence « civilisatrice » du Germanisme. Ainsi il y avait à Kornik, au siècle passé, des fabriques de drap, de soie, de toile, de papier; des carrossiers, une teinturerie, une tannerie; rien n'est resté de tout cela, que les noms attachés encore aux lieux occupés jadis par ces fabriques. Par-ci, par-là, on file seulement encore et on fait sa toile; elle est excellente. Il nous en fallait beaucoup ici; j'ai tout acheté aux paysans qui en font. C'est bien peu de chose et, néanmoins, cela a une influence excellente, car cela encourage le travail et cela relève ces braves gens à leurs propres yeux, quand ils voient que tout est apprécié. Comme nous n'avons amené personne avec nous, il a bien fallu prendre, pour nous servir, des gens du domaine; cela encore relève les courages;

on voit que l'*avancement* ne sera pas entravé par des gens du dehors.

« *Journal* » de M^{lle} Zamowska.

8 novembre 1881.

Je suis trop heureuse pour ne pas me remettre à mon journal ! Imaginez-vous ce qui se fait à la ferme : plusieurs fois j'avais tâté le terrain pour savoir si, le soir à la veillée, en triant des plumes pour la literie, on aimerait à écouter une lecture, ou si on préférerait causer. Mes propositions sont toujours bien accueillies ; celle de leur faire lecture eut un grand succès. Je m'occupai donc de trouver quelques livres intéressants, et, le 5 novembre, j'allai courageusement, un bouquin sous le bras, leur faire, pour la première fois, la lecture... Je dis, courageusement, parce que le *premier pas coûte* toujours ; mais il ne faut pas vous figurer que le *second* me fasse peur. Ailleurs, cela devrait être ; cela pourrait être ; mais ici, au milieu de mes bien-aimés paysans, qui sont à la fois pleins de respect et d'attachement, je n'ai qu'à être bien simple et suivant le précepte de l'Ecclésiaste, être au milieu d'eux, comme l'un d'eux : cela va tout seul. Si quelqu'un est capable de me dérouter, ce n'est que la femme de charge qui, hélas ! est de la partie, et me gêne un peu en m'interrompant quand je fais des explications, pour fourrer maladroitement son mot, ses observations, tandis que je voudrais faire parler mes petites paysannes et savoir ce qu'elles pensent. — J'avais le projet de lire, chaque soir, une vie de saint, et ensuite, quelque chose qui regarde leur état, leur emploi ; qui soit instructif et intéressant. Je me proposais de lire, de temps à autre, quelque chose de gai, d'amusant. Tout cela était bon, n'est-il pas vrai ? Pourtant, cela ne me satisfaisait pas. J'avais besoin de quelque chose de mieux encore. J'eus l'idée de leur choisir des textes de Saint Paul qui seraient en rapport avec les sermons qu'ils entendaient justement pendant les deux jours de mission, et de leur faire tirer ces versets.

Le soir dont je veux parler était dimanche. Je partis, sitôt après le souper, mon Saint Paul sous le bras. Je commençais par leur demander s'ils savaient qui était Saint Paul?... On me répondit un peu vaguement : « C'est sans doute Saint Pierre ». Cela m'entraîna à leur parler des Apôtres, de Saint Etienne, de la conversion de Saint Paul, de ses épîtres. Tout cela, on en avait un souvenir, une idée, et on paraissait content de s'y mieux reconnaître. Juste comme j'achevais ce préambule, nous entendîmes des voix d'hommes derrière la fenêtre ; je demandai ce que c'était ; on me dit que c'était les garçons qui n'osaient pas entrer. Je les fis appeler ; l'un d'eux se sauva (il n'était encore

jamais venu); mais l'autre, Janek, ne se fit pas prier. Il entra, très content d'être admis. Je me mis à lire en sautant les versets trop difficiles à comprendre ou moins en rapport avec leur situation; on ne me comprenait que lorsque je trouvais un exemple bien frappant, bien simple; mais alors, je voyais bien par les hochements de tête, les exclamations, les raisonnements même, qu'on avait tout à fait saisi. Je finissais sur ce mot : revêtez-vous de N.-S. Jésus-Christ ». — Comment croyez-vous que je leur ai fait comprendre? — « Vous portez un corsage, — leur dis-je, — vous avez une jupe, n'est-ce pas. Eh bien! ce corsage, cette jupe vous recouvre de manière qu'on ne voit pas ce qu'il y a dessous. Il faut donc prier Notre-Seigneur qu'Il vous recouvre de ses mérites, de sa grâce, de vertus, de manière qu'on ne voit plus rien de vous, ni vos défauts, ni vos mauvaises inclinations. — Je n'avais pas fini de parler qu'on était frappé de cette pensée. Plus l'exemple est, je dirais, misérable, petit, terre à terre, plus il frappe leur esprit. Il faut descendre à leur niveau pour les mettre à même de monter dans la nacelle, qui, en s'élevant doucement, les placera plus haut. — Après la lecture, chacun prit un numéro. Je le cherchais dans le chapitre, et je l'expliquais. — Oh! si l'on pouvait tirer comme cela, chaque soir, — me dit l'une d'elles, — comme ce serait bien! » ...pouvait-elle me faire plus de plaisir!... Je n'ai qu'un désir, c'est de leur faire prendre goût à cette petite loterie, à l'aide de laquelle elles seraient mises à même de connaître et d'aimer l'Écriture Sainte! Dites-moi si notre œuvre ne se prépare pas? ne s'installe pas, sans que cela y paraisse, tout doucement, mais en prenant à la fois les quatre angles de la cour!... Cette fille ne se doutait pas combien elle comblait toutes mes ambitions par cette simple invitation!

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

Kornik, 11 novembre 1881.

Je lis avec grand intérêt le livre des Oratoriennes que vous nous avez envoyé. Il me semble que la première page à laquelle je l'ai ouvert donne une espèce de solution à un de nos principaux dilemmes : Comment faire une association sans vœux? Comment vivre en communauté, sans y être reçue officiellement à une heure donnée? Comment faire une distinction entre les membres de la communauté et les personnes de passage? L'oblation des Oratoriennes sera, peut-être, justement ce qu'il nous faut. Comme le P. Pététot avait raison de dire que nous ne devions nous engager à rien d'avance, et que nous ferions notre règle en la pratiquant sur les lieux, et selon les circonstances. Cela se vérifie. Notre petite œuvre s'établit, petit à petit, d'elle-même. Marie, qui a gagné tous les cœurs en se coiffant un jour

de la coiffe du pays, en dansant à plusieurs reprises avec tous les gens de la ferme, va maintenant tous les soirs à la ferme; et là, dans la cuisine, tandis que les filles et garçons autour d'une même table sont employés à de petits travaux manuels, elle leur lit un chapitre de l'Evangile et quelques passages des livres sapientiaux, longuement étudiés et préparés à l'avance. Il n'est pas encore question de prière en commun, ce sera pour l'année prochaine. Mais elle a déjà introduit parmi eux la pratique d'une dizaine de chapelet pour chaque fois où l'on invoquerait le nom de Dieu en vain. On boit peu, ici; peu de scandale; mais le vol et le mensonge sont à l'état permanent. Comment ne voleraient-ils pas? Tout, et la misère surtout, est de nature à les porter au vol. C'est tellement *ancré* dans leurs mœurs que l'on ne peut même leur en vouloir. Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font, c'est traditionnel. Le Seigneur est là pour pourvoir à leurs besoins; ce seigneur n'est plus qu'un voisin; mais ils ne l'entendent pas ainsi : *il faut* qu'ils prennent chez lui quand ils ont besoin, car, où prendraient-ils? C'est ce qu'ils disent toutes les fois qu'on les prend sur le fait. C'est une formation complète de la conscience qu'il leur faut. Une chose est incompréhensible; ils sont très généralement pieux; leur attitude à l'église est excellente; ils savent lire, et avec cela ils sont d'une ignorance absolue. Si Dieu permet que notre œuvre s'établisse et prospère, voici une des choses que je voudrais faire : tous les matins, un char à bancs emmènerait, au jour levant, une dizaine de nos associées pour les déposer, une à une, dans tous les villages des environs. Dans chacun, nous aurions une pièce à nous, qui servirait de crèche; les femmes y laisseraient leurs enfants, afin de pouvoir aller à l'ouvrage. On y panserait les malades; on y donnerait certaines leçons; on moraliserait; on évangéliserait. Nous aurions comme un *bureau de bienfaisance* dans chaque village. Le soir, à la tombée de la nuit, le char à bancs viendrait chercher nos petites missionnaires pour les ramener à Kornik. Cette pensée m'est venue à Fondette, quand j'y demeurais, en 70, lorsque je voyais toutes les mêmes difficultés pour le travail des femmes et l'élevage des enfants. — Ah! mon bon Père, dites à nos enfants d'être bien courageuses et joyeuses, car elles auront un champ d'action admirable. On peut vraiment dire ici que la moisson est abondante, et que les moissonneurs manquent. Le mal qui se rencontre ici vient de la misère et de l'ignorance; nous pourrions lutter contre ces deux causes, et nous aurons tant de moyens de le faire!

- Comtesse Zamowska au P. Mariote.

Kornik, 17 novembre 1881.

Un volume ne contiendrait pas tout ce que j'ai à vous dire. Je ne sais plus où j'en suis; j'ai tant de joie, tant de peine, tant de force et tant de faiblesse que je ne sais plus ce qui prend le dessus. Comment vous dire tout cela à la fois? Comment vous expliquer qu'il me semble que je jouis des joies du ciel et des peines du purgatoire tout à la fois! — que j'ai des cantiques plein le cœur, et des larmes plein les yeux! — Notre vie s'organise d'elle-même sans que nous sachions comment. Tous les matins, après la sainte messe et le petit déjeuner, je m'installe avec plume et encrier dans le vestibule. — Il y avait jadis, en Pologne, dans les châteaux, un premier vestibule que l'on appelait celui des « bonnes femmes », ou « vieilles femmes » (1). C'était à proprement parler une espèce d'aumônerie. Cela existe à Kornik; dès que l'on a passé le pont, on entre dans ce premier vestibule, où sur quatre grands bancs de bois les gens qui ont à nous parler viennent nous attendre; puis vient l'antichambre, dans laquelle, chaque matin, j'établis mon petit bureau portatif. J'ouvre la porte du vestibule où l'on m'accueille invariablement par la salutation ordinaire : « Que le Seigneur Jésus-Christ soit loué. » — Je réponds : « dans tous les siècles des siècles, amen ». — Puis, un à un, d'après l'ordre dans lequel ils sont venus, je les fais entrer dans l'antichambre. Je leur laisse dire toute leur affaire : demandes, plaintes, etc. Je les note toutes. Je remets mes notes à Ladislas qui prend des renseignements et porte les réponses ou bien m'en charge. J'ai de cinq à dix personnes par matinée. Il vient toutes sortes de gens, de très malheureux, de très mauvais, et de très bons. Les malheureux se ressemblent partout; ils pleurent et on pleure avec eux; et il est impossible de ne pas pleurer; il faudrait être de pierre pour ne pas compatir. Puis, il y a les braves gens que l'on aide de son mieux, en aidant celui-ci à reconstruire son puits, celui-là à réparer son poêle, un autre à recouvrir son étable, à mettre une litière sous les pieds de « la petite vache » qui fait la fortune de la famille; et mille autres affaires de ce genre. Ils savent que ce qui se fait, se fait après renseignements pris sur leur compte, et que c'est une espèce d'hommage à leur bonne conduite. Quand ils viennent de loin, on assaisonne la conversation d'un petit verre de bière et d'une tartine, ce qui les met en gaité et évoque inévitablement maints récits sur mon frère et mes parents, et ils s'en vont, demandant que Ladislas vienne les voir, « parce que nous ne le connaissons pas très bien encore ». — Puis enfin,

(1) Babiniec.

vient la procession des voleurs; voleurs de bois, dont les environs de Kornik surabondent. Ils ne peuvent et ne veulent pas comprendre leur tort. Ils accusent, de bonne foi, les forestiers qui les arrêtent, de l'injustice qu'ils leur font. Avec ceux-là, je m'évertue à leur faire comprendre leur situation et la nôtre, les commandements de Dieu, relatifs au vol, etc.. Une femme me disait ce matin : « Si l'on nous donnait du chauffage, nous ne le volerions pas. » Je lui demandai si elle en ferait autant pour ses vêtements? Elle fut fort indignée d'une pareille supposition. Je lui demandai quelle était la distinction? — Une autre me dit que le bois qu'elle avait pris était pourri et n'aurait pu servir à rien. Je lui demandai ce qu'elle dirait si sa voisine lui prenait tout ce qui se trouvait en cet état chez elle? — Une autre me dit qu'elle ne prenait que tout juste ce qu'il lui fallait pour ce jour-là. Je lui demandai ce qu'elle penserait si chaque personne dans le village venait chaque matin ne prendre qu'un seul petit duvet de ses oreillers, et je lui demandai ce qui resterait au bout de quelque temps?... Enfin, mon cher Père, je fais de mon mieux pour leur former la conscience, les éclairer et leur faire comprendre qu'il est juste qu'ils pâtissent de leurs fautes et n'obtiennent pas les bienfaits qui s'adressent aux autres. Je leur dis qu'il n'y a pas de quoi donner à tous, et que, dès lors qu'on est forcé de choisir, on choisit les meilleurs. Je leur dis qu'il en sera de même au jugement de Dieu, qu'Il n'admettra au ciel que les bons. C'est peut-être de tous mes arguments ce qui les frappe le plus. Je leur dis tout ce que Dieu me met au cœur pour rendre la sévérité dont on est obligé d'user envers eux, salutaire à leurs âmes. Comprenez-vous, mon Père, ce que tout cela fait dans mon âme? Concevez-vous l'espèce de joie qui s'empare de moi à l'idée que ces refus, si douloureux à nos cœurs, pourront devenir utiles à leurs âmes? Comprenez-vous que l'on soit, à la fois, au ciel et au purgatoire? Il me semble que je travaille pour leurs âmes, et la joie m'inonde; mais simultanément, je souffre tant de leur misère que je ne puis m'empêcher de pleurer avec eux.

Mon bon Père, quand j'étais toute jeune, j'avais un maître de chant, italien, qui m'a fait chanter un air commençant par ces paroles : « La Nina è pazza d'amore » : La Nina est folle d'amour; il paraît que je chantais cela si bien et avec un si profond sentiment, que l'on en a eu de l'inquiétude et on me demandait qui je pouvais aimer si passionnément? Je n'en savais rien, et je ne savais que répondre! Voilà que j'ai trouvé la réponse, et tous les matins, en sortant de ce vestibule, et tout le long du jour en roulant dans ma tête ce qui est à faire pour ces pauvres gens, je chante intérieurement : « La Nina è pazza d'amore », et je ne me sens plus moi-même, tant l'amour me porte. Et cet amour n'est pas, comme autrefois, morne, par le

sentiment de l'impuissance; il est alerte et joyeux, car il est plein d'espérances.

Mais, ce n'est pas là ce que j'avais à vous dire; vous savez tout cela. Il y a autre chose : l'autre jour, le prêtre que Ladislas a amené de Chicago nous disait à propos d'une communauté religieuse : tous les ordres religieux ont été fondés par des saints; les paroles des saints faisaient loi et tranchaient les difficultés; cette communauté-ci a été établie par des gens de bien, mais non par des saints; leurs ordres sont discutés, commentés; on en prend, on en laisse; les avis se partagent, la discorde s'introduit, et tout croule. — Quelques fois je me dis que Notre-Seigneur voudra peut-être prendre sur lui-même le côté du saint, dans notre petite Communauté; car, vraiment, quand je pèse notre valeur à nous toutes tant que nous sommes, il me semble que c'est folie que de vouloir entreprendre quelque chose avec de si petites ressources. Certaines choses sont si étranges. J'aime la vie parfaite, c'est vrai, mais en ce qui me concerne, j'aime la solitude; je n'aime pas la vie de famille; j'ai une frayeur épouvantable de tous les mariages. Je veux faire quelque chose pour aider les âmes à tendre vers la vie parfaite, mais je n'ai jamais eu la famille en vue; or, tous ceux à qui nous parlons de nos projets sont ravis de penser que nous allons faire quelque chose en vue d'établir la vie chrétienne dans les familles! M^{me} de Beaufort disait que le but de notre œuvre serait d'élever des mères de famille. — Le P. Lescœur propose que notre œuvre s'appelle l'Œuvre des familles, le prêtre que Ladislas a amené ici m'a exposé hier comment il entendait notre œuvre et il me disait : « un certain nombre de personnes fixées dans un centre commun se consacreront à en former d'autres qui porteront ensuite la vie chrétienne dans leurs familles »!... enfin, tout le monde a la famille en vue; tout le monde voit la même chose, de la même manière, et beaucoup mieux que Marie et moi. Comment se fait-il que nous ayons cette chose à diriger, n'ayant aucune des connaissances nécessaires, n'ayant jamais habité la campagne, n'ayant pas mené la vie religieuse que nos enfants auront reçue, — en une certaine mesure, — du moins? Pour que les choses marchent il faudra que l'on m'obéisse. Comment demander l'obéissance à des personnes qui, à chaque pas, seront en mesure de constater mon incapacité! Quand je cause avec l'Abbé Likowski ou le prêtre de Chicago, je suis tout étonnée de voir qu'ils comprennent notre œuvre mille fois mieux que Marie et moi, et je me demande comment il se fait que tout le monde sache mieux que nous ce que nous voulons faire? C'est tellement vrai, que, lorsque l'on m'en parle, j'écoute avec ravissement et je ne sais

dire qu'une chose : je crois que c'est cela, mais qui nous dirigera dans l'exécution?

Si nous suivions nos propres penchants jamais nous n'habiterions un château; mais nous voilà dans ce château qui attire du monde, dans lequel il y a beaucoup à faire, où il y a beaucoup à apprendre; c'est donc une excellente école pour dresser, soit de bonnes servantes, soit de bonnes maîtresses. Nous sommes trois; nous constituons une famille complète. Je ne suis pas chez moi; je pourrais l'être ailleurs qu'ici; mais c'est ici, et non ailleurs, que je dois établir la petite œuvre. C'est Ladislas qui est le maître ici; c'est lui qui est le chef, je ne puis, ne dois et ne veux rien faire sans son assentiment. Me voilà donc en face de toutes les petites difficultés et entraves dont se compose la vie des femmes mariées par rapport à leurs maris : il faut demander, attendre, patienter, renoncer, etc. Si nous devons former de futures mères de famille il sera bon de leur laisser voir cette dépendance, et comment il faut s'y résigner et marcher quand même au but. Voilà aussi ma pauvre maman qui n'est pas très facile à servir, et qu'il faut tout de même entourer de services et de soins; c'est bien une chose importante à enseigner ainsi que le respect envers les personnes âgées... J'ai lu bien attentivement votre dernière lettre... « Œuvre des familles » nous irait bien, mais je pensais à quelque chose de plus modeste encore. Je comptais appeler notre œuvre tout simplement « la ferme de Kornik », et, plus tard, si nous nous développons, appeler cela les « Femmes chrétiennes ». Mais, un nom choisi par le P. Lescœur nous sera un si agréable témoignage de son intérêt que je lui donnerai de bon cœur la préférence.

Marie continue ses petites veillées à la ferme; elle a pour principaux auditeurs une huitaine de filles et jeunes femmes qui servent à la ferme; un garçon d'écurie, un valet de ferme et un brave homme qui a la surveillance de tous les travaux. Elle donne des leçons d'écriture qui ont grand succès...

25 novembre 1881.

J'ai été tellement interrompue en écrivant cette lettre que je suis confuse de vous l'envoyer!... Et, qu'ai-je été faire dans ces interruptions? Vous ne le devinerez jamais. J'ai essayé de faire manger une oie! on en a engraisé dix : on leur ouvre le bec et on y fait entrer la nourriture plein la gorge. Marie tenait ce malheureux bec (si c'est ainsi que l'on nomme ce qui sert de bec aux oies). Il fallait précipiter dans ce bec ouvert une pâtée épaisse et l'enfoncer avec le doigt, — les gaveuses n'existant pas encore à Kornik. — Croiriez-vous que cet appareil « bec » est garni d'une rangée de petites dents! cela m'a fait *peur aux doigts*, comme si j'avais voulu engraisser et nourrir un crocodile.

J'avais ôté mes gants pour cette opération, mais j'ai eu vite fait de les remettre! et encore, la malheureuse oie, après avoir mordu Marie, a tant fait de grimaces, que nous pensions l'avoir étouffée, et qu'elle allait trépasser avant d'avoir été engraisée! Pendant ce temps, un coq a été pris d'un accès de goutte, et un dindon, d'une attaque de choléra!... concevez-vous de pareils drames!

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 28 novembre 1881.

Le séjour que nous aurons fait ici avant d'entreprendre aucun changement nous aura été précieux; nous prenons connaissance de tout et de tout le monde, du terrain et des instruments. Marie fait très bien; elle se tire d'affaire étonnamment. Nos études des derniers temps en Hollande et en France lui ont mieux servi qu'à moi. A la ferme, les choses semblent s'arranger d'elles-mêmes. Nous voyons très bien comment nos jeunes filles pourront aller d'un emploi à un autre, passant par tous pour se former. Je vois bien que nous exécuterons la pensée de M^{me} de Beaufort plus que nous ne l'avions supposé, car certainement dans les filles que nous formerons, s'il s'en trouve qui aient la vocation de s'adjoindre à nous, il y en aura qui seront destinées à se marier et qui seront d'autant plus recherchées qu'elles auront été mieux dressées à toutes sortes de travaux. Une chose me préoccupe; je n'aime pas beaucoup les lettres de Marianne; elles ne me semblent pas simples; elle me dit aussi qu'elle communie tous les jours. Je m'en réjouis pour elle; mais je me demande comment nous pourrions mettre ensemble la sainte messe et la communion quotidienne avec la vie d'une ferme. Nous pourrions y aller à tour de rôle; mais pour y aller, toutes, tous les jours, cela ne sera pas possible. Je crois bien que pour résumer l'esprit de notre œuvre en un seul mot, il faut dire que c'est un esprit d'*abnégation*. Il en faut moins pour entrer dans une maison religieuse et pour en faire franchement partie. La religieuse sait bien que si elle est pour son couvent, son couvent est pour elle. Chez nous, ce ne sera pas cela : nous serons pour l'œuvre, mais l'œuvre ne sera pas pour nous. On demande certains sacrifices à une religieuse, mais que de choses on lui donne aussi! Quand ce ne serait que la chapelle qui est là, pour elle. Quant à nous, nous n'aurons rien pour nous. Notre tâche consistera à tendre à la vie parfaite, non dans des conditions exceptionnelles, mais dans les conditions ordinaires. Nous voulons démontrer que la vie parfaite n'est pas attachée exclusivement aux murailles du cloître, et que l'on peut y tendre, comme les premiers chrétiens, en toutes situations. Nous nous efforcerons de prouver, qu'à tout âge, en toute condition, on

peut tendre à la vie parfaite; mais il est certain que pour des personnes qui aspirent à la perfection religieuse, il leur faut faire un grand sacrifice pour accepter les conditions ordinaires de l'existence. Je me demande si notre Marianne aura le zèle des âmes au point de sacrifier ses propres intérêts à celui des autres. La ferme est entourée d'habitations; au début je ne savais pas m'y reconnaître; maintenant je vois que nous pourrions loger tout notre monde convenablement, quoique toutes ne puissent pas, je pense, habiter une même maison. Tout d'abord cela m'a paru très désavantageux; mais maintenant, je commence à croire que cela n'en sera que mieux, précisément parce que cela sera moins claustral. — Quant à notre départ, ma principale raison pour aller à Paris, c'est que nous avons besoin de prendre encore certains renseignements, de voir des fermes bien établies, porcheries surtout et des fumières. Puis, j'ai un très grand besoin de vous voir et de discuter avec vous bien des questions : la position de Marianne; celle de Félicie (1). Ce que nous devons faire pour les repas ce n'est pas tout simple à régler. Aujourd'hui, M^{lle} Louise et Julie mangent à une table; Félicie et Marianne à une autre; mais cette autre est encore supérieure à celle de nos filles de ferme. Pour que Marianne soit utile à ces filles, il serait bon qu'elle mangeât au milieu d'elles; mais Félicie n'y serait pas à sa place, et on ne pourrait pas l'astreindre à cette cuisine. Si je la mets à la table de Louise et de Julie, à laquelle Marie sera très souvent, — et moi, — autant que je le pourrai, j'aurai l'air de préférer Félicie à Marianne. Après avoir été si longtemps ensemble, elles trouveront étrange d'être séparées. La séparation serait d'autant plus sensible que Félicie y gagnerait, tandis que Marianne y perdrait. Ces choses, quelque petites qu'elles soient, ont leur importance. — J'ai beaucoup de renseignements à prendre sur toute espèce de choses; je le puis d'autant mieux que je me rends mieux compte de ce qu'il nous faut. Marie est vraiment inappréciable; elle se souvient de ce qu'elle a vu, et l'applique avec succès; ce serait fort malheureux de ne pas lui laisser voir ce qu'il y a de mieux avant de commencer pour de bon.

Voici nos raisons pour partir, sans parler de celles qui me sont personnelles : je ne sais pas vous expliquer ce quelque chose au fond du cœur qui fait que j'ai besoin de me retrouver encore un instant dans ma vieille vie, avant de me plonger dans la nouvelle. J'ai *besoin* d'embrasser encore une fois ceux que j'aime; de recevoir la bénédiction de ceux que je vénère, de prier sur

(1) « Marianne », la paysanne polonaise qui se formait à la Retraite, avec « Félicie », femme de chambre de M^{me} Z... qui avait déclaré son désir de faire partie de l'œuvre. Ni l'une ni l'autre ne devait aller jusqu'à Kornik. Elles se retirèrent de la petite association avant le départ.

les tombes de ceux qui sont morts. Je pourrais certainement faire le sacrifice de toutes ces choses; mais j'ai l'impression qu'il vaut mieux ne pas le faire, et ne pas rompre des liens de presque toute ma vie. J'ai besoin aussi de voir nos enfants avant de les faire venir ici, pour me rendre compte de ce qui se passe en elles, de ce à quoi elles sont aptes, de ce qu'il faut leur faire acquérir encore pendant les quelques mois qui nous restent pour cela.

M^{lle} Zamoyaska à M^{me} Wallon

29 novembre 1881.

Savez-vous, chère Madame, que je me gâte ici?... Je ne valais pas cher à Paris, il est vrai, mais je perds le peu que j'avais; je ne peux plus rester en chambre; tout mon esprit, mon cœur, mon âme... tout cela est dehors... auprès de mes bien aimées paysannes... Quand j'ai passé une partie de la matinée à la ferme, je devrais savoir me mettre à autre chose l'après-midi... Or, il faut que je me raisonne pendant un quart d'heure après déjeuner pour ne pas y retourner aussitôt! Il faut que j'aie bien de l'affection pour vous deux (vous et Jeanne), pour me mettre à écrire!... Il faut bien que j'ajoute aussi que j'ai été, ces jours-ci, très occupée : la femme de charge a pris deux jours entiers de congé et je l'ai remplacée. Vous figurez-vous « Mrs Powers » (1) armée de clefs, cuisinant, gouvernant, visitant, etc., etc...? Cela m'a donné l'idée de me lever de grand matin : je me fais réveiller maintenant à 5 heures et demie; aussitôt habillée, je cours à l'étable; je veille à ce qu'on traie les vaches d'une manière classique. Quand je rentre, il est tout près de 7 heures; je mets mon chapeau et je vais à la messe, ou je reste à la maison pour faire ma méditation. A 8 heures, on déjeune et je vais alors surveiller quelque travail que j'ai commandé la veille; je vais voir mes poules; je pleure les décès, en grand nombre! J'arrive toujours avec quelque nouvelle idée d'amélioration; je suis généralement approuvée, et toujours obéie avec une bonne volonté touchante; c'est là où je me laisse souvent attarder, le wlo dasz (surveillant, économe, je ne sais comment l'appeler), venant m'y dénicher; c'est mon ami; nous nous entendons à merveille. Il a des frères forgerons, menuisiers, etc... je lui prête pour eux des modèles d'outils que nous avons apportés de Paris, on est ravi de pouvoir les imiter, et on est reconnaissant de ce que je montre. En ce moment on me fabrique un grillage pour une fenêtre par laquelle s'échappaient des

(1) Allusion au rôle rempli par M^{lle} Zamoyaska dans une petite comédie jouée, un soir, chez les Montalembert.

poussins; c'est moi-même qui leur ai appris à le faire, à leur grande surprise et joie; ils n'avaient pas soupçonné qu'il y avait beaucoup d'utilité, d'agrément et d'économie, à faire le plus qu'on peut soi-même, sans recourir aux ouvriers du dehors. Savez-vous comment j'ai su m'y prendre? J'avais remarqué jadis comment on raccommode les grillages du jardin des plantes!!! Avouez qu'à un âge aussi *tendre*, la bosse de l'observation était déjà bien développée! — J'avais aussi besoin de filets; j'avais oublié moi-même comment on le fait; je suis donc allée l'apprendre chez les Sœurs, il y a quelques jours, et aujourd'hui il y a déjà trois filles à la ferme qui savent faire le filet et qui vont travailler dans leurs moments perdus.

Maman a raison de dire qu'on semble se réveiller tout doucement d'un long et profond sommeil. Pauvre peuple! si on savait, si on pouvait l'aider à sortir de cet engourdissement! Vous seriez surprise de l'intelligence de tous ces paysans; ils saisissent si vite et si bien ce qu'on leur dit, ce qu'on leur enseigne!

Comtesse Zamoyska au T. R. Père Pététot

Hambourg, 19 décembre 1881.

Après mille tergiversations nous nous sommes enfin décidées à faire notre excursion de Copenhague avant de rentrer à Paris et avant de rien commencer à Kornik. C'est un voyage si peu attrayant que nous étions fort enclins à y renoncer et à aller directement à Paris afin de nous y trouver pour le saint jour de Noël. Mais nous guidant un peu d'après le proverbe et songeant que « tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait », — un peu sur la parole de Saint Louis qui dit qu'il faut aller chez les nations étrangères pour en rapporter à la sienne tout ce que les autres ont de bon; songeant aussi qu'il s'agit pour nous, non seulement d'une œuvre spirituelle, mais d'une œuvre qui nous permette de relever l'état matériel du petit pays que nous allons habiter; et qu'enfin, en Pologne et en Allemagne, aussi bien qu'au Ministère de l'agriculture à Paris, on nous affirme que c'est à Copenhague que nous trouverons les meilleurs modèles à suivre pour l'organisation d'une école ménagère ou ferme école, telle que nous la rêvons, — il n'y avait plus qu'à nous exécuter. Le temps ici, c'est-à-dire à l'entrée du Danemark, est fort désagréable; pluie et vent à tout briser; mais cela encore a de grands avantages, car nous apprendrons plus à voir les arrangements d'hiver que ceux de l'été, qui sont plus faciles à improviser.

Mon fils va étudier les bâtisses, la question des pâturages, celle des engrais et des cours que l'on fait aux élèves. Marie obtiendra, je l'espère, la permission de suivre les vachères et les laitières depuis leur réveil jusqu'à la nuit, pour se rendre bien

compte de la manière dont leurs travaux sont distribués et exécutés; moi, je tâcherai de me rendre compte de l'ensemble des choses.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} Wallon

Hambourg, 19 décembre 1881.

...Je tiens tellement à prouver que la piété ne rend pas inepte et ne crétinise pas, comme on se plaît à le dire! Je voudrais prouver que les gens qui travaillent pour l'amour de Dieu et du prochain font toutes choses au mieux! J'ai eu toute ma vie l'aversion des choses de l'ordre matériel. J'ai passé six années de ma jeunesse à Kornik sans avoir une seule fois mis les pieds à la ferme, sans avoir *aucune* notion de ce qui s'y passe. Maintenant je crois que les choses de l'ordre matériel sont un puissant levier pour prendre possession des intelligences, des âmes, des caractères. Cela étant, je compte ne rien négliger pour utiliser le levier que Dieu me met aux mains. Je voudrais prouver que l'amour de Dieu et des âmes rend dévoué, laborieux, intelligent. Je voudrais prouver aux âmes pieuses que, dans un temps comme le nôtre, il faut rebâtir les temples comme ont fait les Juifs, en tenant la truelle d'une main, et le glaive de l'autre. Pour nous, ce sera la prière au lieu du glaive.

Je rêve trois emblèmes pour notre petite œuvre : la croix, la quenouille et un livre, c'est-à-dire, la prière, le travail et l'étude. C'est donc une étude que nous voulons faire en ce moment, et j'espère que Dieu la bénira; car, vraiment, ce n'est pas tout rose de voyager par un temps pareil. Le vent rabat la fumée noire et épaisse du charbon jusque dans nos chambres, par les croisées mal fermées.

Chère Madame, veuillez dire à nos enfants de la Retraite combien je pense à elles; si elles avaient pu voir à quel point la petite œuvre est désirable et opportune, comme je l'ai vu, — elles auraient, il me semble, un redoublement de joie et d'espérance. C'est un terrain *fabuleux*. Dieu nous livre le champ d'action; Il nous donne tous les moyens... Il nous fait désirer; Il prédispose tous les cœurs en notre faveur; Il fait sentir l'urgence de ce que nous voulons faire; vraiment, je ne doute que d'une chose; de nous-mêmes. Je ne puis croire que nous ayons les qualités requises pour tout mener à bonne fin; mais, là encore, je me console en pensant que nous aurons, du moins, l'humilité. Or, on dit que Dieu aime à bâtir sur ce fondement-là. Dites cela à nos enfants; dites-leur de réparer par là tout ce qui doit leur manquer. C'est ainsi que je m'efforce de combler mes propres lacunes. Je ne les ai jamais *constatées* à ce point. Je me vois si ignorante et si incomplète, à tous les points de

vue, que si ce n'était les volontés réunies de la Tour d'Auvergne (1), je n'oserais rien entreprendre.

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

Copenhague, 21 décembre 1881.

Nous voilà à Copenhague. M. Segeleck, le professeur de laiterie de l'Ecole Agronomique auquel M. Chesnel nous a dit de nous adresser est un très aimable personnage. Les grandes écoles agronomiques ne sont ouvertes pour les femmes que pendant deux mois de l'année; tout le reste du temps, elles sont occupées par des jeunes gens. Mais M. Segeleck nous a menées chez une M^{me} Nielsen, qui a une petite école pour douze élèves, où elle reçoit indifféremment, jeunes gens et jeunes filles. Nous devons y aller ce soir pour voir toute une journée de travail, c'est-à-dire depuis 4 heures et demie du matin. Il paraît qu'il y a un grand nombre de ces écoles, dans ce pays. Les élèves écrivent des devoirs qu'ils envoient tous les mois à des professeurs de l'Institut agronomique pour être corrigés. Tout a l'air de se faire avec beaucoup d'ordre et de méthode. On va à l'école pour être fermier et fermière, comme on va ailleurs, en pension. On compte deux ans pour être *accompli*. Les écoles pratiques font suite à des écoles de théorie agricole... Plus je vois d'autres pays, plus je suis en mesure de constater que le nôtre est le plus malheureux de la terre. C'est effrayant! L'état moral est aussi malheureux que l'état matériel. Comme j'en faisais la remarque à l'abbé Likowski, il me répondit que cela était très vrai, mais que nous serions étonnés de voir ce que l'on obtient avec un peu de soins. J'ai la même impression; mais j'ai un tel sentiment de notre insuffisance, que cela me serre le cœur. Je cherche à ne compter que sur Dieu.

Nous nous étions donc décidées à aller à Paris, en passant par Copenhague.

Dès notre arrivée, M. Segeleck nous ayant mis en relation avec M^{me} Nielsen, celle-ci nous permit de passer quelques jours dans sa ferme, aux environs de Copenhague. Les présentations se firent au milieu de force sourires et saluts, sans qu'il fût possible d'échanger une parole. M. Segeleck seul, parlant un peu le français!... Il fut décidé que nous partirions le soir même avec M^{me} Nielsen, pour sa ferme-école. Nous étions à la fin de décembre; le froid était horrible. On nous conduisit dans une petite mansarde à deux lits. On déposa une bougie allumée sur une table et on disparut, sans mot dire! — Aucune trace de chauffage

(1) Après avoir quitté la rue du Regard, l'Oratoire s'était transporté rue de la Tour-d'Auvergne.

dans la chambre! et des lits si humides que nous ne pûmes nous endormir, qu'après nous être peu à peu réhabillées. — De grand matin on frappa à notre porte pour nous réveiller. Je veux allumer notre bougie; mais nous n'avions pas d'allumettes!.. et la personne qui avait frappé avait déjà disparu!... nous étions dans l'obscurité complète; — que faire? — Me souvenant à peu près de la conformation de notre palier, je me dirige tout doucement à tâtons, vers une fente lumineuse que je vois devant moi : c'était le dessous d'une porte; il y avait, il me semblait bien, un escalier entre cette porte et la nôtre!... vous devinez le temps que me prit ce voyage de découverte; — enfin, je me hasardai à frapper à cette porte, à l'entr'ouvrir, et à passer seulement mon bras, muni de mon chandelier : on comprit; on l'alluma, et je revins au plus vite dans notre mansarde, où maman, pendant ce temps, cassait la glace dans notre pot à eau! — J'étais à peine rentrée que nous entendions tout le monde descendre! — Nous suivîmes le plus vite possible. On nous accueillit en bas, très aimablement. Déjà l'ouvrage allait grand train : il était 5 heures un quart du matin! La maîtresse du logis et sa fille dirigeaient les différents travaux. Maman avait son carnet et tâchait de saisir au vol, pour en prendre note, ce qu'elle voyait faire. Moi, en tablier, jupes et manches relevées, j'étais employée, ici et là, par la « dame », qui pensa me faire plaisir en me faisant mettre en forme le beurre destiné à Sa Majesté le roi de Danemark. — Toutes les explications qu'elle cherchait à nous donner, nous les devinions, à l'aide de l'anglais, de l'allemand et surtout des signes. — Il y avait, entre autres, sur le fourneau, deux grandes chaudières, où bouillait, à gros bouillons, pendant plusieurs heures, le petit lait de tous les fromages constamment fabriqués dans la maison. Toutes les élèves se relayaient auprès de ces chaudières où il fallait tourner le petit lait, sans discontinuer. Peu à peu il épaississait, et venait un moment où il envoyait de tous côtés de charmantes petites éclaboussures qui retombaient, toutes bouillantes, sur les bras de celles qui tournaient. — Quand vint mon tour, j'eus soin de me garantir avec mon tablier, mais la dame éprouva sans doute le besoin de faire acte d'autorité, — et aussi de me tremper le caractère, — et m'en empêcha! résultat : cette souffrance de surérogation me causa une gêne bien inutile, qui dura plusieurs semaines! Une lettre écrite à M^{lle} Houcke à la fin de cette journée donne l'impression qu'elle me laissa.

M^{lle} Zamoyka à M^{lle} Houcke

Holte, par Copenhague

23 décembre 1881. — ferme de M^{me} Nilsen.

Me voici à la fin d'une journée des plus baroques, et je me permettrai d'ajouter, des moins agréables. — Depuis hier soir, 9 heures : voyager, demeurer, vivre, parler, s'instruire, s'informer, comprendre et tout cela avec des gens qui n'entendent pas un mot des quatre langues que nous mettons à leur disposition ! Il s'agissait d'essayer un peu la vie des élèves qu'on forme ici, dans tout ce qui concerne les travaux de la ferme. D'abord, c'est *tuant* ! Je n'ai pas fait la vingtième partie de ce qu'elles font dans une matinée et lorsque le repas sérieux de 11 heures a sonné, je pouvais à peine manger, tant j'étais fatiguée. De plus, l'après-midi, je n'ai plus rien fait du tout, sinon de regarder, et pendant ce temps, je me reposais ; mais, elles ! les malheureuses ! C'est à peine si, à 4 heures, quelques-unes avaient changé de robe, le gros de leur ouvrage étant terminé. Et, si vous voyiez le *coup de feu permanent* depuis 5 heures du matin jusqu'à midi !!! c'est inimaginable, c'est-à-dire qu'il faut, à la Retraite, par exemple, mettre dans la tête d'une jeune novice je ne sais quels beaux sentiments, des motifs les plus élevés pour leur faire endurer une vie qui, peut-être pour la dernière sœur converse seule, équivaut à celle-ci ! Et dire que ces filles ne font ni oraisons jaculatoires, ni lectures pieuses, ni rien, enfin ! elles ne vont point ou peu à l'église, et quelle église encore ! Tout ce que, dans un couvent, on considère comme essentiel, indispensable, pour soutenir le courage d'une religieuse, leur fait défaut ici. Alors, qu'est-ce qui les soutient ; qu'est-ce qui les pousse ainsi ? Est-ce les 600 francs qu'elles ont à payer, par an, pour leur apprentissage ?

Nous étions pressées d'arriver à Paris ; puis la difficulté de s'entendre sans langue compliquait les choses et empêchait le profit que nous aurions eu à rester plus longtemps. Nous nous décidâmes donc à partir : mon frère, pour retourner à Kornik ; et ma mère et moi pour la France.

À Paris, le retour fut très doux ; mais, en revanche, il fut très triste de ne plus retrouver M^{me} de Beaufort.

Nous n'eûmes plus, alors, qu'une pensée, celle d'apprendre tout ce qui pourrait nous être utile pour Kornik. Moi, je continuais, soi-disant, ma vie de personne du monde ; mais, dans mes sorties, visites, etc., je poursuivais mon idée fixe ! — C'est ainsi qu'après un déjeuner chez la comtesse de Montalembert, je fis connaissance avec son cuisinier : un Chinois, Yantchan, et j'obtins la permission de venir passer mes matinées rue du Bac... non pas au salon, mais à la cuisine. Ce Chinois fit mon admiration, non

seulement par son ordre dans sa façon de travailler, mais aussi par sa science culinaire. Ainsi, il remettait avec le plus grand soin chaque chose en place, dès qu'elle ne lui était plus nécessaire; il versait de l'eau chaude dans sa casserole, immédiatement après s'en être servi afin d'en faciliter le récurage. — Cela me paraît tout simple aujourd'hui, alors, ce me fut une révélation! — Mais, les intérêts spirituels de son cuisinier préoccupaient fortement M^{me} de Montalembert qui, ayant appris qu'il avait femme et mère, en Chine, se demanda un jour si elle n'avait pas le devoir de le congédier afin de l'obliger à retourner au sein de sa famille?... Ses suggestions furent sans doute efficaces, car le cuisinier la quitta en effet, mais, non pour la Chine! — Il trouva une place bien rémunérée chez quelque richard de Paris, et la prit. M^{me} de Montalembert en fut quitte pour ses scrupules!

Dans l'intervalle, entre ses deux places, Yantchan voulut bien venir au quai d'Orléans pour nous donner des leçons de cuisine. Monseigneur d'Aulun étant chez nous à ce moment, ma mère attendait son départ pour retirer nos jeunes « premières Mères » de chez les Dames de la Retraite; nous n'étions donc que deux, M^{lle} Houcke et moi, pour profiter de la science du Chinois. Nous avons un cahier mémorable qui date de cette époque : monument remarquable de notre ignorance, par le soin des détails... (voire même les illustrations!)... avec lesquels sont décrites les recettes et la manière de les exécuter! C'est alors que nous apprîmes à faire le « rialatrice » — (lisez, riz à l'impératrice), resté proverbial chez nous. Le couronnement de ces hautes études culinaires fut un fameux bouquet en sucre, teinté des plus éclatantes couleurs, que nous offrîmes à Monseigneur pour la Saint-Adolphe.

Alors commença, pour de bon, notre vie en commun. A la date du 28 janvier, dans le petit « Journal » de M^{lle} Houcke, nous trouvons cette phrase mémorable : « Premier jour de la... réunion, pour jusqu'à la mort, » dit Marie. Et, — à celle du 1^{er} mars : « Je déjeune au quai; Marie éclate en pleurs, parce qu'on lit à table... cela sent le couvent! »

Quelques jours après, ma mère écrivait à Monseigneur d'Aulun :

Comtesse Zamoyka à Monseigneur Perraud

Paris, 17 mars 1882.

J'ai le cœur sens dessus dessous; je vais à tâtons, au jour le jour, sans rien comprendre à ce que nous faisons; ou, du moins, je vois comme dans un soleil l'œuvre qui nous semble à faire; — l'œuvre que Notre-Seigneur a faite ici-bas, lorsqu'il a *choisi* des Apôtres, et *admis* des disciples autour de lui; lorsqu'il a permis à tous ceux qui voulaient le suivre et partager sa vie

laborieuse, de le faire, leur disant : « venez et voyez, — lorsqu'il a vécu à la vie de tout le monde, se laissant voir dans le dénuement de la crèche et du Golgotha; lorsqu'il enseignait, non seulement les *préceptes*, mais faisait connaître les *conseils* à tous indistinctement, à ceux qui devaient le suivre, et à ceux qui ne le purent! — C'est mon rêve, Cher Seigneur, une maison, une famille spirituelle où l'on s'efforcerait de mettre en pratique tous les Conseils évangéliques; une maison, une famille qui aurait, pour mission, non de se fermer aux étrangers, mais de s'ouvrir à tous ceux qui voudraient venir prier, se recueillir, s'instruire, travailler pour leur propre compte pendant un temps, — ou bien qui voudraient s'y dévouer pour toujours; — à instruire et servir celles qui ne viendraient que pour un temps. Ce n'est pas aux enfants que cette œuvre serait destinée, ni précisément aux pécheurs à convertir, ni à ceux qui ont trouvé leur voie et qui la suivent, mais, tout spécialement, aux pauvres âmes qui la cherchent, qui demandent ce qu'il faut faire pour être sauvé, qui demandent le sens et l'application des Conseils évangéliques.

Le P. Pététot nous a dit maintes fois que cette œuvre lui apparaissait comme un soleil dans l'avenir. Je ne sais si elle m'apparaît comme un soleil dans son essence même, dans son but, dans ce qu'elle devrait être et pourrait être, si Dieu voulait la mettre dans les conditions nécessaires à son succès. Je suis en face de cette œuvre comme serait un homme qui porterait l'image du Christ dans son âme, et qui, n'étant pas artiste, voudrait reproduire sur une toile cette image, si claire dans son esprit. Dans mon esprit, cette œuvre est ravissante, elle est admirable; mais quand il s'agit de mettre la main à la chose, concevez-vous ce que j'éprouve?... *L'écart* entre ce qui est à faire et ce que je suis capable de faire est tel, que j'en pleure. Qui plus est, les âmes qui se réunissent pour travailler à cette œuvre sont, j'en ai la conviction, des âmes de choix; il leur faudrait la direction et les exemples d'une Sainte Thérèse ou d'une Sainte Chantal. Que ne deviendraient-elles alors?

En lisant cette lettre dans laquelle ma mère fait allusion à la parole de Notre-Seigneur à ses apôtres : « venez et voyez », M^{lle} Houcke se rappelle un petit colloque charmant, dont elle fut témoin dans un des parloirs de l'Oratoire, entre le P. Pététot et ma mère : Ma Mère disait au P. Pététot qu'elle voudrait que son œuvre fût si simple qu'on n'ait qu'à répondre à ceux qui questionneraient à son sujet : « Venez et voyez ». Alors le P. Pététot de dire, en secouant la tête et avec un grand sérieux : « Ah! oui, je comprends, vous voulez faire une œuvre dans laquelle vous diriez : « Venez voir comment vit M^{me} Zamoyka,

et imitez-la ». — Ma Mère, avec certain petit sourire fin qui la caractérise, de répondre spontanément : « Ce n'est pas tout à fait cela, mon Père, ce que je voudrais dire, c'est venez voir comment tombe M^{me} Zamoyiska et comment elle essaie de se relever. »

Comtesse Zamoyiska au P. Mariote

Paris, 7 avril 1882.

... Quant à nos vœux, et à la réception formelle à notre association, il m'est venu une pensée que je vous soumetts : faire solennellement le renouvellement des vœux du baptême. Il me semble que cela dirait tout notre but et tout notre esprit. Si vous trouviez bon de nous faire quelques instructions sur ces vœux et sur les exorcismes du baptême, cela nous préparerait à en faire le renouvellement, et, peut-être, en ce cas, trouveriez-vous bon de nous les faire renouveler la veille de notre départ, toutes ensemble, soit devant vous, soit à la chapelle de l'Oratoire devant le P. Pététot, après sa messe. Je crois que cela leur donnerait un sentiment d'union et de force qui serait bon. Rien de ces vœux ne pourrait leur causer de trouble ni de scrupules; elles sentiraient seulement la nécessité de promettre sérieusement ce qu'elles avaient déjà promis, à leur insu, et de remplir plus complètement leurs promesses.

Comtesse Zamoyiska à Monseigneur Perraud

Paris, 12 avril 1882.

Notre Félicie nous a quittées; elle désire entrer comme sœur converse, à la Retraite. Notre petite paysanne polonaise en fera peut-être autant. — Quelqu'un m'a demandé si cela ne me déconcertait pas? — Cela me prouve, tout au contraire, que notre petite œuvre est désirable, puisqu'elle fonctionne presque avant d'exister. Son but étant d'aider celles qui passeront quelque temps parmi nous à devenir de bonnes chrétiennes, nous n'aurons pas mal débuté, en donnant à Dieu de bonnes religieuses.

Paris, 24 avril 1882.

Si vous saviez combien cette petite œuvre semble s'annoncer simplement et bien! Rien d'extraordinaire; rien de nouveau : les conseils évangéliques, le catéchisme, les vœux du baptême, le travail, la prière et l'étude. Faire les choses les plus usuelles et remplir les devoirs les plus humbles par les mobiles les plus élevés, et, dès lors, le plus parfaitement possible, — voilà tout. Eviter la routine; étudier les saintes écritures, le catéchisme, l'histoire de l'Eglise et sa liturgie.

M^{lle} Houcke a obtenu la permission de partir avec nous pour quatre mois, après quoi on verra. Toutes ces enfants sont d'une ardeur et d'un entrain qui fait mon étonnement. Chacune apprend quelque chose, et les différentes aptitudes commencent à se dessiner d'une manière fort nette. Marie, le chant, le dessin, la liturgie, le catéchisme. — M^{lle} Houcke, la comptabilité, le solfège, la calligraphie. — M^{lle} Chizynska, tous les travaux à l'aiguille. — M^{lle} de Geloës, la ferme. — Julie, la cuisine. Nous pourrons commencer avec cela, c'est suffisant.

Ce n'était pas toujours facile d'apprendre ce « quelque chose » ! — Souvent, nous voulions unir la charité à notre intérêt, en prenant pour professeurs de pauvres gens mourant de faim... ce qui nous réussissait mal, car ils ne nous apprenaient rien du tout !

Quand, au contraire, nous nous adressions à des professionnels, il fallait en général essayer plus d'un refus, avant de découvrir la bonne adresse. M^{lle} Zaleska se souvient des actes de courage qu'il lui fallut faire pour se faire admettre chez le fameux pâtissier Jullien ; chez le charcutier Menu et d'autres ! — Quand enfin elle s'était fait agréer, il ne lui fallait pas moins de courage pour accompagner le boucher à l'abattoir, à 4 heures du matin !... pas moins de courage pour passer ses jours, en camarade, avec les marmitons et cuisinières du cercle de l'Union !

Autre genre de courage de M^{lle} Chizynska quand, ayant été acceptée chez une corsetière en renom, M^{me} Léoty, ou une modiste, M^{me} Thuvé, et dinant à leur table, elle s'y trouvait le vendredi !

Si nous nous appliquions à apprendre toutes sortes de choses matérielles, nous ne nous préoccupions pas moins de travailler sur nous-mêmes spirituellement, avec l'aide des P. Pététot et Mariote : témoin nos cahiers de méditations respectifs de cette époque.

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

P.-ris, 3 mai 1882.

... Quant à moi, je dors bien, quand il ne me survient pas de ces épouvantables bourrasques où il me semble que toute notre petite œuvre est une insanité, et que je serai cause de toutes les absurdités qui en découleront... la seule chose qui me rassure c'est la pensée que je n'ai rien fait moi-même et que je pourrais reculer maintenant sans que ce soit de la désobéissance. D'autres fois, cette œuvre se déroule à mes yeux d'une façon si admirable, que je ne sais comment contenir ma joie. J'entrevois alors de telles merveilles que j'en suis éblouie ; puis, il me semble de nouveau que tout cela est un rêve. Il me semble que c'est trop beau, trop parfait, trop simple, trop vrai, pour être possible, car enfin,

la perfection n'est pas de ce monde, et cette œuvre est une œuvre de perfection, et, si elle ne l'atteint pas, dans une certaine mesure, elle est manquée.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Juin 1882.

Je pense que nous partirons, décidément, vendredi ou samedi. A mesure que le moment approche, j'en ai plus peur. Non pas peur dans le sens de la crainte d'un danger, mais peur dans le sens de ce qui fait mal. C'est un vrai « egredere ». Enfin, il ne faut pas y penser à l'avance, car si j'y pensais, je ne trouverais qu'une chose à faire pour mon soulagement, c'est de mourir ! La responsabilité, le devoir de commander ; les difficultés ; toutes ces enfants à soutenir ; presque aucun secours sérieux ni pour elles, ni pour moi ; personne à qui je puisse parler complètement à cœur ouvert ; la nécessité de quitter tous ceux qui me sont chers ici !... enfin, mon bon Père, c'est point gai.

A la même date dans le « Journal » de M^{lle} Zamoyska :

Juin 1882.

On range, on emballe tant qu'on peut... quel départ, quelle longue absence, sans doute ! Enfin, il faut savoir payer par un généreux sacrifice la grâce que Dieu nous fait de nous prendre à son service. Ce qui me coûte surtout, c'est que personne là-bas, même parmi les plus proches (sauf Julie qui partage, elle aussi, les mêmes sentiments), personne ne peut ou ne veut comprendre. Tous se froissent et ne savent pas, qu'en aimant mon pays, je puisse aimer aussi le pays qui m'a vu naître et grandir ; d'où j'ai puisé tout ce que je suis et tout ce que, maintenant, je vais mettre de *tout mon cœur* au service de la Pologne. Ces deux sentiments peuvent exister simultanément dans le même cœur ; mais les braves gens de là-bas n'ont pas passé par là, et ils ne comprendront jamais, et il faudra toujours taire ce qu'on éprouve ; dissimuler ses pensées, ses sentiments pour ne pas être traité d'égoïstes, d'étrangers, de parisiens, etc...

A notre grand étonnement, nous ne trouvons rien sur ce départ ; nous savons seulement qu'il s'effectua le 19 juin.

Le premier document est une lettre de ma mère au P. Mariote, écrite en route.

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

23 juin 1882.. en route;

Mon très cher Père, nous devons toutes partir d'Elsloo ce matin; mais, M. de Geloës a tellement insisté pour garder sa fille jusqu'à lundi, que j'ai cru bien faire en la lui laissant... Oh! que nous aurons besoin d'être fidèles à nos exercices de piété pour arriver à établir le recueillement et un peu de gravité parmi nous! Elles sont, toutes les cinq, jeunes, pleines d'énergie, de joie et d'entrain, ce qui est excellent; mais vous concevez à quel point il leur serait aisé de s'échapper à elles-mêmes! Néanmoins, quoique je voie à quel point cela pourrait arriver, je ne m'en inquiète pas beaucoup, car elles ont bien bonne volonté et paraissent si bien disposées, que si les choses marchent mal, il me faudra plutôt m'accuser moi-même qu'elles.

J'ai fait ces jours-ci un petit bilan de notre doit et avoir, que je veux vous soumettre. Je veux parler de la principale qualité et du principal défaut de chacune; de la chose sur laquelle on peut s'appuyer; de laquelle il y a à espérer et de celle qui apportera du préjudice.

Je vous envoie ce petit document. Nous avons eu la malchance d'arriver ici par un train qui s'est mis en retard pour l'express, allant de Cologne à Berlin, il s'ensuit que nous sommes forcées de nous mettre en route à 9 heures du soir pour Berlin, au lieu de nous y mettre au lit, comme nous espérions le faire, pour continuer notre route vers Posen, le lendemain, après une nuit de repos. Nous continuerons bien pour Posen demain samedi, mais ce sera après une nuit de voyage. En prévision de cette fatigue, nous nous sommes couchées, ici, en plein jour; il n'y avait que cela à faire dans ce sympathique pays. Mon très cher Père, je suis sûre que vos prières nous suivent, et cela nous donne confiance.

CHAPITRE II

Kornik — (Juin 1882 — Décembre 1885)

Première « notice », écrite sur l'Œuvre. — Arrivée à Kornik. — Premier séjour du P. Mariote. — Arrivée de Mesdames de Beaupré et Lalou. — Départ de la Comtesse Zamoyska et de sa fille pour Paris. — Retour à Kornik. — Second séjour du P. Mariote. — Nouveau séjour à Paris. — M^{lle} Mac Guire. — Retour à Kornik. — Première exposition pour la Sainte Hedwige. — Abbé Lewicki. — Séjour à Paris. — Retour à Kornik. — Premier séjour de Mesdemoiselles Hube dans l'Œuvre. — Décret d'expulsion. — Seconde exposition pour la Sainte Hedwige. — La Comtesse Zamoyska quitte officiellement Kornik pour aller habiter au Palais de Posen. — Départ pour Paris.

La terre de Kornik dans laquelle devait se fonder l'œuvre était à quelques heures de Posen.

La petite colonie y arriva le 24 juin 1882 pour trouver, d'abord, bien des entraves : le curé et les gens du domaine ne voyaient pas d'un bon œil « ces dames se mêler de ce qui ne les regardait pas », et loin de les seconder, leur mettaient à tout instant des bâtons dans les roues. Puis, une grande inexpérience des choses pratiques (qui avaient été apprises, surtout en théorie), entraînait des déboires de toutes sortes... déboires qui font écrire par la Comtesse Zamoyska au P. Mariote (29 octobre 82) : « ce sont les dégoûts à vaincre qui font notre noviciat, et qui « sont nos maîtres dans la vie spirituelle ».

Devant ces difficultés de tous ordres, la Comtesse Zamoyska obtint des « Dames de la Retraite » qu'elles voulussent bien lui prêter deux des leurs : La Mère Lalou, et la Mère de Beaupré. Cette dernière devait servir l'Œuvre pendant plus de quinze ans, dans la suite.

M^{me} Zamoyska, en quittant la France, n'avait pas eu dans la pensée de lui dire un adieu définitif. Elle voulait y conserver un noyau de vieux amis de la Pologne, Monseigneur Perraud, la famille de Montalembert, les Pères de l'Oratoire, etc..., et d'ailleurs elle désirait, dans l'intérêt même de l'esprit de l'œuvre, que ses membres pussent garder leurs relations sociales. Chacune devait donc prendre quelques semaines de vacances, tous les ans. Madame et Mademoiselle Zamoyska prenaient toujours les leurs à Paris, cela va sans dire, la présence de M^{me} de Beaupré à Kornik rendant possible leur absence.

Petit à petit, l'œuvre se dessinait et semblait prendre droit de cité. Une Américaine, Miss Mac Guire, s'était adjointe au premier groupe, remplaçant ainsi M^{lle} de Geloës qui n'avait pu s'acclimater en Pologne, quand, pendant l'été de 1885, fut promulgué un décret d'expulsion de « tous les étrangers de langue polonaise », décret qui devait être mis en vigueur l'année suivante. La Comtesse Zamoyska, son fils et sa fille durent, dès lors, s'éloigner de leur terre pour un temps qu'on ne pouvait déterminer, confiant la direction de l'œuvre au dévouement de M^{me} de Beaupré.

Avant de parler de l'installation de l'œuvre de Kornik, il me semble utile d'intercaler ici quelques pages que ma mère écrivit au mois d'août de cette année 1882; elles disent bien sa pensée dans son ensemble, et furent imprimées un peu plus tard, comme première « notice ».

21 août 1882.

Des personnes disposées à faire partie de notre petite œuvre demandent quelles garanties de stabilité nous pouvons leur offrir. Notre seule garantie vient de ce que nous ne nous sommes pas mises à l'œuvre de nous-mêmes. Des ecclésiastiques d'une grande expérience, qui nous connaissent depuis longtemps, savent comment la pensée de notre œuvre a pris naissance, les diverses phases qu'elle a traversées, et par quel concours de circonstances favorables elle a commencé à se développer, pour ainsi dire d'elle-même. Ils voient dans ce concours de circonstances l'expression d'une volonté divine; ils approuvent l'œuvre en elle-même; ils trouvent qu'elle répond aux besoins actuels, aux aspirations de beaucoup d'âmes, et ils nous engagent à faire de notre mieux pour exécuter les pensées que Dieu nous a mises au cœur.

L'œuvre que nous projetons n'existe pas encore à l'état d'œuvre; mais dans son principe elle existe, ou du moins devrait exister dans toute maison chrétienne. Nous en trouvons même, en quelque sorte, la description dans le portrait de la femme forte, tracé par le saint Esprit, aux livres sapientiaux. Il ne s'agit pas de créer une œuvre nouvelle, mais simplement d'utiliser et de sanctifier ce qui existe de toute nécessité.

Les hommes se préparent longtemps à l'avance aux carrières qu'ils doivent embrasser, non seulement par des études spéciales, mais en parcourant lentement, un à un, les différents échelons de ces carrières. On ne devient pas d'emblée général, magistrat, ingénieur. Pour les femmes, c'est tout différent. On s'imagine souvent qu'elles doivent posséder d'intuition tout ce qui leur sera nécessaire dans la vie dans laquelle on les jette. Or la vie des femmes se compose d'une infinité de devoirs dont l'accomplisse-

ment demande les connaissances les plus variées, et les plus solides vertus. Ces vertus et ces connaissances s'acquérant plutôt par la pratique que par la théorie, — la plupart des femmes et des maîtresses de maison ne commencent à les acquérir qu'au moment où il serait d'une extrême importance pour elles de les posséder complètement. Elles sont au-dessous de leur tâche, et leur tâche est souvent au-dessus de leurs forces. Que d'humiliations, que d'amertumes, que de déceptions dans cette défaite! Quant aux pauvres jeunes filles qui se destinent à être domestiques, elles n'obtiennent ordinairement les unes qu'au détriment des autres. Il est rare qu'une domestique acquière les connaissances pratiques nécessaires à son état, sans que sa foi et sa moralité soient mises en danger de se perdre. Il faut pratiquer l'ordre, l'économie, la douceur, l'humilité, la patience pour les apprendre. Il faut avoir la pratique de l'obéissance et du commandement selon l'esprit chrétien pour savoir en quoi ils consistent et pour pouvoir y satisfaire. Il faut avoir mis « la main à la pâte », non seulement pour devenir cuisinière, blanchisseuse, lingère et le reste; mais aussi pour savoir ce qu'on a le droit et le devoir de demander à ses domestiques et comment on doit les diriger.

Nous voudrions combler cette lacune assez ordinaire dans l'éducation des jeunes filles de toutes conditions, en faisant de notre propre maison à la campagne, et de toutes ses dépendances, une *Ecole de vie chrétienne pratique*.

Accomplir les plus modestes devoirs par les mobiles les plus élevés, et dès lors avec toute la perfection possible; vivre selon les conseils évangéliques; prendre sérieusement le catéchisme pour règle de notre vie; « renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres »; prier, étudier, travailler, vaincre nos mauvaises inclinations par la pratique des vertus qui leur sont opposées, — voilà notre programme au point de vue spirituel. Quant au point de vue matériel, nous voudrions servir notre pays, en y introduisant des habitudes d'ordre, d'économie, d'industrie, et tous les perfectionnements modernes qui peuvent y être appliqués avec avantage. Faisant toutes choses pour la gloire de Dieu et l'amour du prochain, nous devons tout faire de notre mieux. C'est dans ce but que nous cherchons à nous former au point de vue spirituel et au point de vue des connaissances pratiques nécessaires à notre petite œuvre.

Un homme de Dieu nous enseigne les vérités de la foi et leur application à l'accomplissement de nos devoirs; puis, chacune, selon ses aptitudes particulières, apprend la comptabilité, le latin, la calligraphie, le chant, le dessin, la couture, la coupe, le raccommodage et tout ce qui se rapporte aux travaux des femmes dans la vie habituelle, à la ville et à la campagne.

Si Dieu daigne bénir ces pensées, nous commencerons par mettre notre propre maison sur un pied d'ordre parfait; et, peu à peu, nous remplacerons les domestiques à gages par des élèves. Celles qui se destineraient à être domestiques paieraient leur apprentissage et leur entretien (si elles sont du pays) par leur travail. Les autres s'habilleraient à leurs propres frais et donneraient une somme de... pour entretien. Les personnes qui viendraient se former chez nous dans le but de se dévouer à notre œuvre s'habilleraient à leurs propres frais pendant les deux premières années; les frais d'entretien resteraient ensuite à la charge de la maison, pour celles qui resteraient sans fortune; les autres continueraient à s'entretenir à leurs propres frais. Elles pourront, si elles le préfèrent, verser leurs revenus dans la bourse commune et pratiquer la pauvreté en se mettant ainsi dans la dépendance de l'œuvre pour tout ce dont elles auraient besoin. En aucun cas elles ne feront ni aumônes, ni cadeaux *dans le pays*, sans en obtenir l'autorisation.

Les personnes qui voudraient quitter l'œuvre après un certain nombre d'années n'auraient aucune indemnité à réclamer, pas plus que l'on n'en aurait à leur demander. Néanmoins, les directeurs de l'œuvre prendraient en considération les services qu'elles auraient rendus à l'œuvre, leur position, la nécessité dans laquelle elles pourraient se trouver, et leur remettraient, à leur départ, de quoi subvenir à leurs besoins pendant quelques semaines ou quelques mois. Celles qui, étant entrées en bonne santé, tomberaient malades ou deviendraient infirmes au service de l'œuvre, resteraient à sa charge.

Si notre œuvre prend de l'extension, elle deviendra coûteuse; afin d'assurer son existence il faudra rendre les travaux de nos élèves productifs, et leur trouver de bons débouchés; il est donc important pour nous d'avoir des personnes énergiques, dévouées et capables d'enseigner et de diriger nos travaux.

Ces différents travaux s'exécuteraient indépendamment les uns des autres. Chaque division aurait sa directrice spéciale; avec le temps, chacune de ces directrices aurait près d'elle une ou deux jeunes filles pour la seconder; les jeunes filles passeraient successivement d'un emploi à l'autre pour se familiariser avec tous les genres de travaux. Les filles qui se destineraient à l'état de domestiques passeraient également quelque temps dans chaque division, quand même elles ne devraient se former qu'en vue d'un état déterminé.

L'œuvre serait établie, non au château, mais dans les communs. Il y aurait deux tables, peut-être même trois, à cause des filles de ferme qu'il s'agit de ne pas sortir, sous ce rapport, de leurs habitudes.

Nous chercherons à être mises très soigneusement, mais sim-

plement, chacune selon sa condition, respectant en cela le bon plaisir de Dieu, qui a décrété ces diversités de positions. Nous éviterons dans nos toilettes une trop grande uniformité, tout ce qui ressemblerait à un costume religieux et pourrait nous faire soupçonner de tendances monastiques.

Nous voudrions, qu'avec le temps, notre maison fût ouverte, d'abord à nos anciennes élèves qui viendront, je l'espère, s'y retremper de temps en temps dans la vie chrétienne, y chercher de nouvelles connaissances propres à leur état : y faire, en un mot, leurs « 28 jours ». Puis, aux personnes qui voudraient y venir faire une simple retraite de quelques jours; et enfin, à toutes celles, — quels que soient leur condition et leur âge, — qui désireraient profiter de notre œuvre, en partageant pendant quelque temps nos travaux, nos études, et nos exercices religieux. Elles chercheraient, comme nous, à vivre selon les conseils évangéliques, dans la pratique de la pauvreté, de l'obéissance, de la mortification et du silence. Elles apprendraient à faire l'oraison, l'examen de conscience, la prière en commun; à étudier les saintes écritures, le catéchisme, la liturgie; à célébrer les fêtes et les cérémonies de l'Eglise, selon son esprit; en un mot, à mener une vie sérieusement chrétienne.

A défaut d'une personne plus capable et en attendant que Dieu daigne nous l'envoyer pour diriger notre œuvre, nous nous en occuperons nous-mêmes, ma fille et moi. Nous serons forcées, par d'autres devoirs, auxquels nous ne pouvons renoncer, de nous éloigner quelquefois. Nous ne pourrions pas toujours prendre une part active aux travaux et aux exercices de l'œuvre, ni partager toujours les repas; mais nous nous éloignerons le moins possible, et nous espérons que le bon ordre de la maison n'en souffrira pas. Nous tâcherons, selon le conseil de saint Paul, de bien faire ceci, et de ne pas négliger cela.

Quant à notre vie au point de vue spirituel, il est probable qu'elle subira certaines modifications. Il ne s'agit pas pour nous d'établir une règle de fer à laquelle on ne puisse se soustraire, sous peine de péché. Il s'agit de chercher les moyens les plus propres au développement de la vie divine dans nos âmes. Ces moyens doivent nécessairement varier selon les âges, les pays et les devoirs d'état. En ce moment nous assistons à la sainte messe, tous les matins; les unes à six heures, les autres à sept heures. Nous avons, le matin, d'une demi-heure à une heure de méditation. A midi, un quart d'heure à la chapelle pour la récitation de l'angelus, la lecture de quelques versets de l'Imitation et l'examen de conscience. A 2 heures, une demi-heure de lecture que je commente de mon mieux en vue de l'œuvre. Dans l'après-midi, la récitation du chapelet, soit en commun, soit isolément, selon que cela s'accorde avec le travail. Le soir, la

lecture d'un chapitre de l'écriture sainte, dans lequel chacune choisit, à sa convenance, un verset pour sujet de sa méditation du lendemain. Ce verset se transcrit dans un livret destiné à écrire la méditation, ou tout au moins la résolution qu'elle a inspirée. Il est aussi copié sur une petite carte, dans les trois langues, polonaise, française et latine, et appris par cœur, s'il se peut dans les trois. On porte ces cartes dans son carnet de poche, et à la fin de la semaine, le soir en récréation, on s'interpelle sur ces textes. Ils servent tout à la fois à former la mémoire, à apprendre les trois langues qui nous sont nécessaires, et à bien connaître les saintes écritures, puisqu'il faut pouvoir dire d'où sont extraites les paroles que l'on cite.

Nous nous confessons et nous avons une instruction chaque semaine. Avant le petit déjeuner de 8 heures, et le soir après la prière, nous gardons le silence; de même pendant les heures de travail, de 9 heures à midi, et de 3 heures à 6 heures, à moins qu'il n'y ait nécessité de le rompre. Nous voudrions introduire, toutes les fois que l'heure sonne, l'habitude de réciter à haute voix, soit le verset de la méditation, soit, pour les lundis, une courte invocation à l'intention des âmes du purgatoire, soit, les vendredis, l'horloge de la passion. Nous voudrions aussi pouvoir faire dire par chacune, à tour de rôle, et au nom de toutes, l'office du jour : le lundi, l'office des morts; le jeudi, l'office du Très Saint Sacrement; le vendredi, celui de la passion; le samedi, celui de la Sainte Vierge; et d'autres, selon les fêtes.

Nous ne faisons pas de vœux; celles qui se destineraient définitivement à faire partie de l'œuvre renouvelleraient simplement, le jour de leur admission, les vœux du baptême, en répondant aux questions que l'Eglise adresse aux catéchumènes. Tous autres vœux dépendraient, pour celles qui se sentiraient portées à en faire, du confesseur, tout comme les mortifications extraordinaires et le nombre des communions.

Nous n'avons aucune règle, sauf celle de suivre les conseils évangéliques et les commandements de l'Eglise. Quant à un règlement, il est indispensable à la vie en commun et au bon ordre. Il faudra nécessairement que toutes s'y soumettent scrupuleusement.

Jusqu'ici ce règlement est à peine ébauché; le temps et l'expérience nous le dicteront; mais on peut dire à l'avance que certaines choses seront, en tous cas, obligatoires : se lever et se coucher aux heures prescrites, observer le silence, ne pas sortir sans permission, faire savoir quand on rentre, ne pas expédier de lettres sans autorisation, les remettre, cachetées, à la personne chargée de les faire partir. Les lettres qui arrivent à la maison devront également passer par les mains de cette personne, sans, toutefois, être décachetées par elle. — Ne pas introduire de per-

sonnes étrangères, même de sa famille, sans notre agrément; ni livres, ni journaux, ni meubles, ni inutilités d'aucun genre. Manger aux heures des repas, dans la salle à manger, et non ailleurs. Honorer le travail, de quelque nature qu'il soit, se tenir prête à accomplir le plus répugnant, s'il y a lieu de le faire, autant que possible, se servir soi-même sans rien demander à personne, sauf nécessité imprévue et sérieuse. Ne pas aller nu-tête. Etre convenablement habillée, dès la première heure. Ne se permettre aucun laisser-aller dans la toilette, ni dans la tenue et les manières. Eviter la raideur, les brusqueries, ainsi que les amitiés particulières, les sentimentalités et toutes les façons d'être empreintes de familiarité, nous souvenant toujours que nous sommes des chrétiennes; que le sceau du baptême nous revêt d'une grande dignité, et que nous nous devons un mutuel respect.

Nous ne voulons pas parler des développements ultérieurs que notre petite œuvre pourrait prendre : l'avenir n'appartient qu'à Dieu. Mais, s'Il veut la bénir, s'Il nous permet de réaliser notre programme, nous aurons, avec le temps, une infirmerie, peut-être aussi une toute petite crèche, afin que nos jeunes filles puissent y apprendre les soins à donner aux malades et aux enfants.

Nous ne pouvons encore recevoir d'élèves. Quant aux personnes, souhaiter : 1° qu'elles ne viennent pas chez nous pensant y trouver une maison tout organisée. Il faut qu'elles soient prêtes à lutter avec énergie et patience contre les entraves que toute œuvre rencontre à ses débuts. — 2° Qu'elles aient assez de santé pour suivre le train ordinaire de la maison, surtout en ce qui regarde l'heure du lever et la table. — 3° Qu'elles soient désireuses de se dévouer à Dieu et au prochain; qu'elles n'aient pas en vue leur propre avantage; mais celui de tous. — 4° Qu'elles aient le désir de se sanctifier, la volonté de ne rien refuser à Dieu et de suivre joyeusement Notre Seigneur dans la voie des « conseils », tendant en toute chose, au plus parfait.

Les dispositions *joyeuses* seront fort appréciées parmi nous : « Hilarem datorem diligit Dominus ».

Prier, étudier, travailler, *sanctifier* son âme, et l'éclairer par la prière, *cultiver* son esprit, en étudiant, et en instruisant les autres; *travailler à gagner* le pain de chaque jour; voilà les conditions indispensables pour faire partie de notre œuvre. Qui ne posséderait que l'une de ces conditions, ou seulement deux d'entre elles, ne serait évidemment pas destinée à se joindre à nous.

Nous demandons à Dieu de nous préserver des lâches et des égoïstes, et de toutes celles qui voudraient venir parmi nous pour quelque autre motif que celui de l'amour de Dieu et du prochain. Nous lui demandons, tout au contraire, si notre œuvre lui agréait, de nous envoyer des collaboratrices selon son cœur, voulant « à

« force d'obéissance, de travail, de courage, de sacrifices, mériter l'accroissement de son règne en nous et hors de nous ».

(P. Gratry — *Mois de Marie*).

Ces pages furent envoyées au P. Pététot qui y écrivit, en tête :
« J'approuve et je bénis ce travail » (signé) : Pététot.

Comme on l'a vu dans la dernière lettre que ma Mère adressait au P. Mariote dans le chapitre précédent, ma mère, M^{lle} Houcke et moi étions parties en avant, laissant M^{lle} Chizynska et M^{lle} Zaleska avec M^{lle} de Geloës. Toutes trois d'ailleurs devaient nous suivre de très près.

Un petit journal de voyage, écrit par M^{lle} Houcke, avec tout l'entrain de la jeunesse et sous l'empire de la joie et de l'émotion avec lesquelles elle mettait, pour la première fois, les pieds sur cette terre polonaise, qu'elle aimait de longue date, nous fournit maints détails sur cette époque fort intéressants pour nous; mais ils sont trop en dehors de l'histoire de l'œuvre elle-même pour que nous les transcrivions ici. Ce journal nous rappelle seulement une très agréable arrivée à Kornik, le 24 juin, jour de Saint-Jean-Baptiste; il nous sera toujours doux de penser que, sans l'avoir cherché, c'était le jour même de la fête de notre saint patron que nous étions arrivées pour faire cette « fondation »; et, depuis c'est toujours de cette date que nous comptons les années de notre œuvre.

Le 28 de ce mois, ma mère écrit à M^{me} Wallon :

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

Kornik, 28 juin 1882.

C'est enfin de Kornik que je vous écris, où nos enfants viennent d'arriver et où nous sommes toutes réunies. Elles sont arrivées à 8 heures du matin, et nous avons pu nous réunir à 11 heures et à 2 heures pour nos exercices de piété. Elles sont fatiguées de la route, et le moral est un peu bas. Le départ forcé du prêtre sur lequel nous comptions n'est pas de nature à les remonter. Néanmoins, elles sont pleines de bonne volonté et décidées à faire de leur mieux. Quant à M^{lle} Houcke elle fait l'effet d'un poisson lancé à l'eau; elle prend ses ébats comme une personne qui a le cœur au large. Elle a trouvé moyen de se faire bien voir de tout le monde, et regarde tout et tout le monde de bon œil.

« *Journal* » de M^{lle} Zamoyka.

Kornik, juillet 1882.

Le surlendemain de leur arrivée, M^{lle} Chizynska partit pour aller passer quinze jours dans sa famille. Depuis, on a cessé

d'examiner, de méditer, de considérer : où se loger? Comment s'installer? A qui départir les charges? — Nous avons un règlement d'heures que nous suivons exactement. Tout doucement, à la ferme on s'habitue à nous voir nous occuper de tout, et on n'en paraît pas mécontent... Vendredi et samedi, nous avons fait des confitures. C'était notre première... entrée en matière! Aujourd'hui je vais m'occuper des vaches, pendant que Jeanne donnera sa première leçon de broderie à la nièce d'Antoine, notre domestique; ce sera la première élève externe.

Au sujet de cette première élève il faut placer ici une petite histoire que nous nous rappelons souvent avec un sourire.

M^{lle} Houcke avait un peu étudié le polonais avant de quitter Paris. Chargée de cette première élève, elle « s'essayait », et cherchait en même temps à la gagner. Le premier ouvrage se fit sur du canevas, avec des laines de couleurs différentes. La petite Joséphine à ses côtés, M^{lle} Houcke penchée sur elle, cherchait à la charmer par sa bonté, à l'encourager du geste... et de la parole! Elle puisait pour cela dans sa provision de mots polonais, afin d'ajuster de petites phrases bien tournées. Elle savait le nom des couleurs mais le mot *laine* lui manquait; alors du ton le plus gracieux, tout en tirant son aiguille, elle demanda à sa petite élève : « Jak sie nazywa? » (Comment s'appelle?) L'enfant croyant qu'il s'agit d'elle, dit son nom de famille : « Kopankiewicz ». — M^{lle} Houcke de se le faire épeler, et de le répéter à chaque brin de laine employé : teraz, Kopankiewicz zolta » — (Maintenant, Kopankiewicz jaune) — « teraz, Kopankiewicz crerwona » — (Maintenant Kopankiewicz rouge), etc... L'enfant se tenait bien; si bien, que la maîtresse ne put se douter du quiproquo!... à peine un léger sourire sur la physionomie de Joséphine que M^{lle} Houcke attribuait à sa prononciation défectueuse.

Mais quand, au déjeuner de midi, elle nous raconta triomphalement sa matinée, nous nous fîmes moins bien!... Elle fut reçue par un éclat de rire général, et le terme « Kopankiewicz zolta » fut à tout jamais consacré (1).

Naturellement, cette élève externe était loin de combler notre ardeur éducatrice. Nous avions hâte de mettre la main sur une enfant qui serait toute nôtre, et que nous formerions complètement selon nos principes. Mais, où rencontrer cette élue!

Il devait y avoir, dans les bois environnants, une sorte de pique-nique pour les écoles dépendant de Kornik; il fut décidé que

(1) Juste 40 ans après, M^{lle} H... eut l'occasion de rencontrer, à Kornik, cette « première élève ». Cette fois, en se reconnaissant mutuellement, la femme aux cheveux gris qu'était devenue l'enfant d'alors se tint moins bien, et en riant de bon cœur, rappela à M^{lle} H... toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dont elle s'était entendu qualifier!

nous irions avec M. Celikowski, l'homme d'affaires du château, et qu'au milieu des réjouissances, il nous présenterait quelques petites filles des familles les plus intéressantes pour que nous fassions un choix. — Nous partîmes donc, un beau jour, M^{lle} Houcke, M^{lle} Zaleska et moi. La journée fut mémorable, si nous en croyons le « journal » de M^{lle} Houcke, — émues et pénétrées de l'importance de la chose! — Parmi les enfants que nous signala M. Celikowski, il y en avait une blonde, mince, élancée, Marenka Budzick, dont les parents, extrêmement pauvres, et habitant un village voisin, Konarski, avaient beaucoup goûté la proposition que leur avait faite M. Celikowski de mettre leur fille en apprentissage au château. Il fut donc convenu que la mère nous l'amènerait quelques jours plus tard. Ce fut notre première élève *interne*, mais pour commencer, *demi-pensionnaire* : la pauvre enfant était tellement inconsolable de se séparer de ses parents, et tellement sauvage, que nous avions été jusqu'à lui promettre que, pendant quelque temps, on la ramènerait chaque soir à son foyer!... Se représente-t-on, tous les jours, vers 4 h., deux dames montant dans une petite voiture avec cette enfant, et une troisième en amazone, sur un joli cheval blanc, partant pour faire la reconduite de la jeune personne!... Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'à ce moment, nous ne sentions pas le ridicule de notre conduite! — Il n'y avait pas de gâteries dont nous n'étions capables pour gagner cette première élève! — Au bout de quelques jours cependant, l'enfant s'appriivoisa, et nous eûmes trop à faire pour nous accorder ces petites promenades!

Notre numéro deux nous vint un peu plus tard, de la manière que voici : dès l'année précédente, ma mère, qui recevait les « bonnes femmes » dans le « Babiniec », vit un jour se présenter l'audacieuse nourrice de mon cousin Auguste Czartoryski, de l'Hôtel Lambert, qui venait lui demander de vouloir bien prendre sa fille au château pour qu'elle y apprît le service. Nous nous souvîmes de cette requête et nous préoccupâmes de faire chercher la candidate. Elle habitait le petit village voisin de Kornik, Dziecmirow et s'appelait Mareka Lukaszyk (1). Ces deux petites filles étaient fort délicates de santé : incapables à elles seules de porter un seau plein. Appliquée chacune à un emploi différent, il fallait toujours que la maîtresse prit le fardeau, de moitié avec la fille. — Mareka Lukaszyk était d'une timidité navrante qui lui faisait faire trente-six simagrées; et nous étions alors trop novices, dans notre métier de maîtresses, pour avoir jamais pu obtenir d'elle qu'elle ne se cachât pas le visage avec son bras quand on lui parlait. Cela lui resta jusqu'à l'âge mûr... pour

(1) Elle n'a jamais quitté l'Œuvre.

notre humiliation! — Elle débuta à la cuisine, auprès de M^{lle} de Geloës.

Quelques jours plus tard encore, on nous amenait notre numéro trois, Marynia Szymanska, et le numéro quatre, Helena Urbanowska, toutes deux citadines. — Cela nous mit en demeure de penser au costume de nos élèves : les paysannes des environs de Kornik portaient encore leur petit bonnet blanc, que nous eûmes bien soin de leur faire respecter; mais dès là que nous avions à faire à de petites bourgeoises, ne voulant pas les voir échevelées à la cuisine, à la laiterie ou ailleurs, il fallut leur faire accepter de porter quelque chose sur la tête. Dans ce but, M^{lle} Chizynska, dirigeant l'ouvrier, arbora elle-même, la première, un petit bonnet combiné par ma mère, qui avait cherché bien souvent en se promenant dans la rue, à Paris, chez toutes les lingères qu'elle rencontrait, des modèles aussi simples que possible et faciles à repasser. Il fallut un certain courage pour introduire cette nouveauté, d'autant que M. le Curé, lui-même, était offusqué de voir nos enfants aller à la messe avec cette coiffure.

Quelques lettres de ma mère donneront, mieux que nous ne saurions le faire, une idée des difficultés de toutes sortes avec lesquelles nous eûmes à batailler pendant ce premier été; des hauts et des bas par lesquels il nous fallut passer!

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, juillet 1882.

Voilà tantôt huit jours que nous sommes ici. Que vous dire de ces huit jours, sinon que nous nous répétons vingt fois le jour que celui qui n'a pas été invité à nous accompagner à Kornik nous y a précédés, et nous y tient tête sans lâcher pied un seul instant. Vos paroles et celles du P. Pététot sont un vrai cordial dans cette lutte fatigante. Je me répète sans cesse qu'il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que Dieu veut, et que sa volonté se manifeste par ce qu'il est possible, et non par ce qu'il est impossible de faire.

Néanmoins, quand même les choses ne sont pas impossibles à faire, il y en a qui sont entourées de difficultés si inexplicables, que forcément l'on se demande si elles sont possibles. Il n'y a pas moyen de faire un seul pas sans se heurter à une difficulté soit d'un ordre, soit d'un autre, morale ou matérielle. Le départ du prêtre de Chicago est pour nous un coup des plus sensibles. Votre arrivée sera un bienfait énorme, mais elle nous sera plus avantageuse d'ici quelque temps qu'elle ne le serait maintenant. Je voudrais que vous puissiez nous voir un peu installées dans la vie que nous devons mener. C'est alors que vous pourrez

mieux juger la situation, mieux nous conseiller et nous donner une impulsion efficace. En ce moment, ce ne serait bienfaisant que pour les âmes prises individuellement; mais même au point de vue des âmes, comme vous ne nous resterez pas indéfiniment, j'aime mieux vous voir d'ici un mois, six semaines, qu'en ce moment.

En ce qui me concerne, mon cher Père, je vous dirai que Dieu me soutient et m'écrase tout à la fois. D'une part, il me semble qu'il me cuirasse de patience. Il me console en me faisant sentir que je l'aime et que je ne veux que sa volonté. Il m'inspire une très grande affection pour chacune de nos enfants, un grand désir du bien de leurs âmes et de leur sanctification. D'autre part, c'est une grande épreuve de ne pouvoir leur donner, au point de vue spirituel, tout ce à quoi elles ont droit de s'attendre; et de les voir, au point de vue matériel, arrêtées à chaque pas, dans ce que nous voudrions faire. Je crains qu'elles ne se découragent; mais nous tâchons de nous souvenir que la patience nous est si nécessaire à acquérir que, quand les difficultés que nous rencontrons nous l'enseigneraient d'une manière efficace, ce temps que nous employons à attendre les mille petites choses qu'il nous faut pour commencer serait bien employé! Il en faut, de la patience, d'abord pour ménager les chèvres et les choux; puis pour ne pas exaspérer les loups. Il en faut, pour attendre, par ici, une décision; par là, une permission, puis une clef, puis un panier, puis une marmite, puis la santé de ceux dont on a besoin et qui sont malades; puis des livres, du papier et maintes autres petites choses, faute desquelles on se trouve arrêté à chaque instant.

Ces pauvres enfants auront à faire un grand effort pour ne pas se décourager. C'est Zoélie qui a peut-être le plus de peine à se tenir. Elle dit qu'il lui semble que tout la prenne à *rebrousse poil*; qu'elle est tentée de nous quitter; mais elle reconnaît que ce serait un mauvais coup de tête à faire. Elle aurait voulu faire partie d'une chose toute organisée, marchant rondement et franchement. Cette manière d'avancer à pas de tortue, louvoyant entre les écueils, s'enveloppant de précautions, marchant comme sur du verre cassé, pour ne pas se blesser, ne va pas à sa nature un peu fière et indépendante. Dieu sait si cela va à la mienne! Il faut humblement demander la permission de se dévouer, et puis attendre les moyens, comme des mendiants attendent une aumône. — Julie, la pauvre enfant, traverse aussi une de ses petites quintes. Marie est éprouvée par l'ennui que ressentent les autres et s'échappe un peu à elle-même; mais elle lutte contre ses impatiences et emportements. — Louise vient de partir pour aller chez ses parents. Elle a été bien, au possible. — Jeanne est tout à fait *charmante*. Sa présence nous est bienfaisante à toutes;

elle est joyeuse, aimable et réservée tout à la fois. Elle suit le règlement et travaille vigoureusement.

J'étais *un peu bas*, en commençant cette lettre. Les choses me semblent moins sombres en ce moment; il y a des éclaircies, l'espoir de démarrer enfin! Dieu soit loué!

Comtesse Zamoyska au Père Pététot.

Kornik, 11 juillet 1882.

Je ne puis arriver à vous écrire; ou plutôt, je ne puis arriver à expédier mes lettres, car je les détruis à mesure que je les écris. Je suis dans la situation d'une personne qui voudrait décrire les vagues de l'Océan, à mesure qu'elles fondent sur elle; je n'ai pas fini de vous parler d'une difficulté, qu'elle n'existe plus, ou du moins qu'elle disparaît momentanément pour faire place à une autre, et toujours ainsi. Ce que je vous écris à une heure n'est plus vrai le moment suivant, et n'a plus lieu de vous être envoyé. Nous avons pour nous soutenir vos paroles, vos assurances et un grand désir de rester fidèles à vos avis. Pour tout le reste, il semble que ce soit un ensorcellement de tout et de tout le monde, pour nous empêcher d'avancer!... Les maçons n'avancent pas; la maison n'est pas encore logeable; tout est provisoire. On s'épuise en courses d'une maison à l'autre. Marie est tout à fait souffrante. Zoélie reçoit de sa famille des lettres si pénibles et qui la tourmentent tellement, qu'elle se demande si elle doit rester ou s'en aller. Nous manquons de toutes les conditions requises pour faire réussir les choses que nous tentons. Il est malheureux de mal faire; il est impossible de ne rien faire; d'abord, parce que les choses doivent être faites, et ensuite parce que nous n'aboutirons jamais si nous devons attendre que tout soit à souhait pour commencer. — Qui plus est, même pour ce que nos enfants savent faire, même pour ce qu'elles pourraient réussir, il arrive je ne sais quels accidents et malentendus qui font tout manquer. — Pourvu que cela ne tourne pas au désavantage de l'œuvre, cela nous sera salutaire; mais que cela est fatigant!... J'ose me donner le témoignage que je donne à nos pauvres enfants, c'est que nous faisons de notre mieux pour nous rendre dignes de votre bénédiction en faisant de notre mieux pour vous faire obéir en tout.

Comtesse Zamoyska au Père Mariote.

Kornik, 13 juillet 1882.

Aujourd'hui, c'est au sujet de Zoélie que je veux vous écrire : elle est tourmentée de toutes les manières à la fois. Ses parents lui écrivent les lettres les plus pénibles... Elle n'est pas assez

formée elle-même pour concevoir comment se font les œuvres, et ce qu'il faut de temps, de patience, de persévérance pour arriver à faire quelque chose. Elle voudrait une œuvre toute faite, ou qui se fasse au commandement. L'état des choses ici la décourage. Elle n'a pas l'esprit assez *élargi* par la lecture et l'étude pour pouvoir supporter des mœurs, une langue, des usages en dehors du cercle restreint auquel elle est habituée. L'état déplorable de ce pays lui soulève le cœur de répugnance, et la difficulté de la langue la décourage de toute pensée de se rendre utile. Elle n'a ni assez de zèle pour le service de Dieu et des âmes, ni assez de sympathie pour ce pays pour que son séjour ici lui soit agréable, et les préoccupations qui lui viennent de sa famille le lui rendent insupportable. Je ne sais que lui conseiller... Je devine qu'elle éprouve une complète déception... si je ne voyais M^{lle} Houcke si heureuse, se plaisant tant ici, trouvant les personnes et les choses, toutes, à son goût, je croirais que le dégoût de M^{lle} de Geloës est peut-être complètement justifié; mais la différence si grande des dispositions de ces deux enfants me fait penser que cela vient de leurs dispositions particulières, plutôt que de nous... je veux encore ajouter que Zoélie a le désir de bien faire et fait effectivement de son mieux; mais elle fait les choses en s'y contraignant; son cœur, son âme, son esprit sont ailleurs.

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

Kornik, 15 juillet 1882.

M^{lle} de Geloës et M^{lle} Zaleska prennent tout doucement le gouvernement de la ferme et de la cuisine. Vous concevez que cela ne se fait pas tout seul. — Qui plus est, elles se sont trouvées tellement désorientées les premiers jours, qu'elles ne savaient plus ce qu'elles faisaient. Un certain jour, elles se désolaient parce que le bouillon n'avait aucun goût; Julie disait qu'il n'y avait pas assez de viande; Zoélie soutenait qu'il y en avait suffisamment, que cela devait tenir à la marmite. On discutait ainsi, goûtant d'heure en heure, et se désolant toujours, lorsque Jeanne entra et leur dit : « Mais, votre marmite n'est pas sur le feu; comment voulez-vous que le bouillon se fasse! » — Une autre fois, elles ont vidé la salière dans leur potage, ce qui fait qu'il n'y avait plus moyen d'en manger!... le reste allait à l'avenant. Si nous avions été seules, cela aurait été bien indifférent; mais concevez-vous la bonne impression sur les domestiques, les employés, et même sur mon fils, qui aurait voulu interpréter au mieux, mais qui, forcément, était amené à croire qu'elles ne savaient rien faire. J'ai fini par avoir si peur, que pendant quelques jours j'ai passé

mon temps à la cuisine pour leur donner un peu de cœur, et pour aviser.

Jamais, je crois, on n'a pu commencer une œuvre dans des conditions plus difficiles. Toutefois, cela se débrouille *un peu*. Je commence à respirer; la vie s'organise. C'est toujours du provisoire, mais nous entrevoyons le terme.

Entre autres ennuis, la maison où notre œuvre doit commencer, et qui, à la longue, fera très bien notre affaire, est absolument remplie de cancrelas; et les rats et les souris y ont leur citadelle! Il faut des travaux herculéens pour nettoyer tout cela. Il faut patienter, puis patienter encore, et enfin patienter toujours. Quand on a fait un pas en avant, c'est merveille, mais il faut attendre de la belle manière pour faire le second. Je me console de mon mieux, en pensant que cela nous enseigne la patience et l'humilité, et que cela nous rendra bien plus reconnaissants à Dieu, quand, enfin, nous arriverons. Je vous assure que j'ai appris à remercier Dieu, pour un clou ou un chaudron, comme je l'aurais à peine remercié jadis, pour la vie d'un ami!

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 22 juillet 1882.

Vous ne sauriez croire combien nous rencontrons de difficultés. Il semble que l'on soit dans une caverne de voleurs où tous nous considèrent comme une entrave à leur prospérité. C'est horrible. Tout le monde vole, et ceux qui ne volent pas se considèrent comme de tels piliers de vertu, qu'il ne soit pas possible de faire assez pour reconnaître l'avantage de les posséder à son service. Ce sont des prétentions, des exigences, dont on ne pourrait se faire une idée, si on n'en avait journellement les preuves. Tout est contre ce que nous voulons faire : des abus invétérés; — d'anciens serviteurs et d'anciens employés; — des habitudes de dépenser, sans jamais compter; — la lenteur des ouvriers; — la difficulté de s'installer, etc... La maison que nous allons occuper n'est pas trop mauvaise. On peut y organiser quelque chose de suffisamment complet et convenable, mais elle est tellement dévorée de cancrelas (l'ancienne femme de charge ayant pour principe qu'il ne fallait pas y toucher, de peur qu'ils ne se vengent!) que l'on est forcé d'arracher les placards; par endroits, les planchers; de gratter les murailles et les plafonds; de tout recrépir; et l'on n'en finit pas. — Enfin, j'ai l'espoir de pouvoir commencer la petite installation après demain, lundi. La chaleur est accablante, ce qui rend tout plus pénible et plus fatigant... parfois, je vous l'avoue, j'ai peine à ne pas tomber dans le découragement : TOUT est contre nous. Pas une chose secourable; à chaque pas, des complications! Nos

enfants y voient l'action de celui qui n'a pas été invité, et ne se laissent pas déconcerter. Je les admire, car vraiment, il faut du courage pour durer quand on ne réussit à rien, et que l'on se sent mal vu à ce point...

Nous lisons les fondations de sainte Thérèse avec grand profit. Nous cherchons à nous *faire* nous-mêmes, en attendant que nous puissions faire l'œuvre. Peut-être que si nous n'avions pas reçu tant de camoufflets pour nos débuts, nous serions tombées dans des inconvénients plus graves : ces enfants ont terriblement de peine à modérer leur joie, quand elles en ont; si tout avait marché à souhait, je ne sais si j'aurais eu assez de fermeté, et elles, assez de souplesse, pour se laisser maintenir. Le bon Dieu permet que les désagréments, au milieu desquels nous faisons notre chemin, calment les exubérances de gaieté, sans que j'aie le rôle assez difficile et pénible de les faire constamment rentrer dans l'ordre.

Une chose m'est démontrée, c'est que l'œuvre est encore mille fois plus nécessaire que je ne pensais. Une autre est moins démontrée, c'est que nous soyons capables de l'accomplir. Voilà où il faut que Dieu mette prodigieusement de grâce pour que le succès soit possible. Certes, jusqu'ici, nous pouvons nous donner le témoignage que nous n'avons abouti, ni réussi en rien. Il est vrai de dire qu'il est impossible de faire les choses dans de plus détestables conditions; mais, tout le monde sait quand une chose est manquée, et personne ne tient à savoir pourquoi ni comment elle est manquée, — on juge sur le résultat, et c'est juste. — Je sais que pour nous il est bon d'être humiliées; mais je me demande si, pour l'œuvre, il n'est pas très désavantageux que nous nous discréditions de la sorte. Toutefois, comme c'est bien malgré nous, il n'y a qu'à supporter et durer : peut-être les choses iront-elles mieux avec le temps.

Comtesse Zamcyska au P. Mariote.

Kornik, juillet 1882.

Je fais de mon mieux pour corriger mes notes au sujet de l'œuvre, et je n'y arrive pas. J'ai beau faire, tout ce que j'écris ne donne aucune idée de ce que nous avons dans l'âme. Ce que je voudrais pouvoir dire, c'est que les ordres monastiques représentent chacun quelque trait spécial de la vie de Notre-Seigneur et de sa doctrine; c'est la prédication, ou la charité, ou la mortification, ou la pauvreté; mais pour nous, qui ne sommes pas un ordre monastique et qui n'avons aucun but particulier, il me semble que notre œuvre doit être comme une petite reproduction de l'Eglise, avec Notre-Seigneur pour chef... la communion des saints, la Toussaint, voilà les paroles qui me viennent à l'esprit, toutes les fois que je pense à l'œuvre. Ainsi, il y a

dans l'Eglise place pour tous les ordres; je voudrais qu'il y eût parmi nous place pour toutes les vocations; que nous arrivions à l'harmonie dans la diversité. Il n'y a pas de concert, là où tous chantent à l'unisson. Le concert demande que chacun chante sa partie, et que ces diverses parties s'accordent : même ton et même mesure, mais des sonorités absolument différentes. Il me semble que, tout comme l'Eglise est une image de la famille, notre petite œuvre doit être une famille. Or, dans les familles, tous les enfants ne sont pas élevés de la même manière; on cherche à développer en chacun le talent qui lui est propre, et quand tous se rencontrent, à certains jours, à la table de leur père, quelque différentes que soient les carrières qu'ils parcourent, ils ne font tous, néanmoins, qu'une famille. Il me semble qu'il doit y avoir place parmi nous, avec le temps, pour toutes les œuvres, pour toutes les vocations : place pour ceux qui voudront rester, place pour ceux qui ne voudront que passer. Néanmoins, qui trop embrasse mal étreint; or, pour nous, en ce moment, la chose principale et immédiate, c'est de mettre l'ordre dans cette maison et dans cette ferme dont nous sommes responsables; puis, de les utiliser en vue de notre école de vie chrétienne pratique. Je ne sais comment exposer la *pensée-mère* de notre œuvre, et puis son organisation en vue d'une application immédiate, et tout cela brièvement. Enfin, je ferai de mon mieux; Dieu aidera, je l'espère.

Comtesse Zamoyska à Monseigneur Perraud.

Kornik, 27 juillet 1882.

Nos déboires sont nombreux. Plus que jamais je vois à quel point cette œuvre est nécessaire; mais quelque idée que nous nous soyons faite de sa difficulté, la réalité dépasse de beaucoup nos prévisions. Néanmoins, ces difficultés, ces entraves, de tous les ordres à la fois, ne me donnent pas l'impression que le succès soit impossible. Il me semble que je la vois dans son ensemble et dans ses moindres détails, aussi claire et nette, devant mes yeux, que si elle existait déjà; il me semble que je la vois telle qu'elle sera dans un an, dans cinq ans, dans dix ans et, qu'en y travaillant en ce moment, nous ne faisons que poser les fondements d'un édifice dont les plans sont bien dessinés et arrêtés d'avance. Ce que nous faisons en ce moment me rappelle deux choses d'un tout autre ordre. Une comédie anglaise : « *She stoops to conquer* »; c'est ce que nous faisons; car il nous faut parfois descendre bien bas, par la patience, la condescendance, l'humilité, pour arriver à nos fins. Puis j'ai souvent lieu de me souvenir d'une parole de M. Urquhart; il disait que la Russie gagne des provinces en perdant des batailles; qu'elle est toujours vaincue

et toujours victorieuse; qu'on lui accorde toujours par les traités le quadruple de ce qu'elle perd par ses batailles. J'ai pris le parti d'avancer, en cédant. Cela ne va pas vite; mais cela va tout de même; je suis battue, du matin au soir, mais j'avance tout de même.

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

Kornik, 27 juillet 1882.

Enfin, je puis, je crois, vous donner d'un peu meilleures nouvelles. Nos enfants ont trouvé moyen de faire des potages qui ne sont ni aigres, ni trop salés; de faire des dîners qui ne sont ni brûlés, ni enfumés. Les ouvriers ont presque terminé ce qu'ils avaient à faire dans notre future maison. Encore un ou deux jours, et on s'y installera. Les serviteurs et employés qui nous entravaient ont, je crois, pris le parti de plier pavillon... Les deux curés sont un peu moins renfrognés... En ce moment, notre travail se concentre sur une demi-douzaine de filles de ferme, courant nu-pieds, mangeant à la gamelle, se mouchant dans leurs jupons, mentant autant de fois que l'occasion s'en présente, ne sachant faire aucune distinction entre le mien et le tien; sachant à peine lire, ne sachant pas du tout écrire, connaissant à peine le premier mot du catéchisme. Avec tout cela, pas méchantes, ne demandant pas mieux que de se laisser enseigner.

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

Kornik, août 1882.

... Cette petite œuvre, il me semble que Dieu la veut et j'ai confiance dans le succès définitif; mais je ne comptais pas, je vous l'avoue, sur tant de difficultés. Je savais qu'il y en aurait, mais je ne pensais pas que ce serait à ce point. Si c'est le démon qui travaille de la sorte, il faut avouer qu'il nous donne un fameux exemple d'énergie et de persévérance; il semble qu'il soulève des obstacles impossibles à prévoir. C'est tous les jours quelque chose de nouveau.

4 août, Saint Dominique.

Mon chère Père, que Dieu daigne vous envoyer autant de bénédictions qu'Il m'envoie — ou me laisse arriver — de peines! Ce sera déjà un bon petit commencement. Notre petite œuvre marche, il est certain qu'elle marche. Je crois que le mois ne sera pas fini avant que cela prenne une certaine petite tournure. Mais, au travers de quelles difficultés!

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 17 août 1882.

Vous ne sauriez croire à toutes les misères que nous avons traversées. C'était *dur* de la bonne façon. Enfin, nous commençons à nous débrouiller, et les choses marchent mieux. Une de nos filles de ferme a eu le courage d'avouer à Marie les vols qu'elle avait été entraînée à commettre, et nous a mises en mesure de mettre dehors une voleuse de profession; deux autres têtes à l'envers ont préféré s'en aller, plutôt que de se soumettre, et celles qui restent paraissent beaucoup mieux disposées. Nous commençons à nous sentir maîtresses de la situation. Deux choses restent toujours à l'avoir de ces pauvres filles, c'est leur foi, et leur désir d'apprendre, notamment ce qui a rapport à la religion. En son me, tout semble vouloir marcher.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 21 août 1882.

Nous avons commencé la récitation de l'office, dit à tour de rôle par chacune, au nom de toutes, et nous en éprouvons un grand bien. Celle qui termine m'apporte le livre pour que je le remette à la suivante; cela me permet de l'interroger sur la manière dont l'office a été dit et de rappeler dans quel esprit il doit être dit. Il me semble que la charité mutuelle trouve surtout son compte dans cette prière de l'une pour toutes...

Je vous ai dit comment les employés, c'est-à-dire un intendant des forêts, un caissier, un architecte et un vieux maître d'hôtel qui, tous depuis des années, avaient été maîtres à peu près absolus ici, se faisant servir, autant et comme ils l'entendaient, invitant qui bon leur semblait, donnant des ordres pour se faire loger, nourrir, promener, meubler, comme et quand ils le voulaient, — avaient regardé de mauvais œil la petite toile d'araignée que nous tissons tout doucement autour d'eux? non pas que nous ayons fait quoi que ce soit, directement en opposition avec les privilèges dont ils jouissent; non pas qu'on leur ait rien refusé ni imposé de catégorique; mais, le fait même de sentir que nous sommes là, et qu'ils ne sont plus les maîtres, les ennuie horriblement, et cela se conçoit. Vous pourriez croire qu'il n'y a pas lieu de compter avec leurs exigences; c'est tout le contraire. Ils sont tous vieux garçons, assez bien élevés, de mœurs et d'une probité irréprochables; mon frère qui aimait à s'entourer d'hommes instruits et intelligents avait tout fait pour leur rendre la vie agréable ici. Il ne prévoyait peut-être pas jusqu'où cela peut mener. Nous héritons de cette situation et nous sommes forcés de ménager la chèvre et le chou, ce qui n'est pas toujours commode.

— Les moindres bêtises de nos enfants à la cuisine ou à la ferme deviennent pour « les messieurs », comme on les appelle ici, des griefs sanglants. Tantôt, ils supposent qu'on pousse à l'économie, jusqu'à les faire mourir de faim; tantôt, qu'on veut les traiter comme des domestiques; tantôt, qu'on veut les obliger à manger d'une cuisine exécrable, parce qu'un oignon ou un chou n'est pas accommodé à la mode du pays!... la nécessité d'apaiser les mécontents sans trop paraître s'en préoccuper, sauvegarder notre dignité tant bien que mal, sans froisser, ou du moins, sans pousser à bout leur susceptibilité, — telle est la situation. Je puis vous assurer, mon Père, que je n'ai jamais eu une telle leçon de patience et d'humilité. Être ainsi sur la sellette, critiquées, commentées par des inférieurs, et par tout le pays, cela n'a vraiment rien de flatteur. Qui plus est, je ne pouvais m'empêcher de trouver, — en me mettant au point de vue des mécontents, — qu'ils ne pouvaient effectivement rien comprendre à notre conduite, et qu'ils devaient se demander si c'était un jeu d'enfant ou une fantaisie passagère que nous voulions satisfaire. Nos pauvres enfants perdaient la tête, perdaient confiance dans leur propre savoir-faire, et commençaient à douter de tout et d'elles-mêmes. — Ladislas était dans une position fort désagréable entre les « messieurs », leurs plaintes et sa mère. Je ne me lassais de lui dire que tout finirait par s'arranger, mais je ne le disais que parce que vous me l'aviez dit. Je voyais bien que les uns rageaient contre nous, et que les autres nous tournaient en ridicule. Nos pauvres enfants avaient bien leurs défaillances aussi; il fallait les soutenir, rassurer Ladislas, m'occuper de ma mère; penser à tout; paraître rassurée, ne l'étant pas; faire bonne mine à mauvais jeu, etc., etc... Je me demandais si l'on pouvait s'imaginer pareils ennuis...

Voudriez-vous, mon Père, me répondre aux questions que voici : 1^o Dois-je faire mon lit? Vider mes eaux, faire mes chaussures et nettoyer mes robes moi-même; ou le faire faire par une de nos petites élèves? — Jusqu'ici j'ai fait tout moi-même. Il y a du pour et du contre : tant que je le fais moi-même, je puis l'exiger des autres, et, dans un pays où l'on aime beaucoup à se faire servir, cet exemple est utile. Au point de vue de l'âme, cela m'est bon, je le sens. Il est bon que je suive la règle commune et que je ne m'accorde aucun privilège. D'autre part, cela me prend du temps, et j'en manque; cela prive nos petites élèves de l'apprentissage qu'elles auraient en faisant mon ménage, car ce n'est pas sur leurs propres affaires qu'elles pourraient aussi bien apprendre. — 2^o question : Que devons-nous préférer : la pauvreté qui nous est avantageuse à nous-mêmes, ou bien une certaine recherche dans le service de notre table, de notre ameublement, et autres choses semblables qui feront de

nos petites apprenties de meilleures domestiques? Ainsi, faut-il avoir des couverts en ruolz ou en fer? Faut-il avoir de la vaisselle en faïence ou en grès?... les avis sont très partagés. En général, Marie, Julie et moi, nous sommes pour le plus pauvre; Zoélie, Jeanne et Louise sont plutôt pour le soigné. En ce moment, nous avons des couverts en fer; nos plats sont en grès, nos assiettes et nos bols en faïence. — 3° Faut-il que nos enfants, celles qui font partie de l'œuvre, fassent leurs chaussures, brossent leurs vêtements ou le laissent faire?

Comtesse Zamoyska à Monseigneur Perraud

Kornik, 1882.

Je ne sais ce qui en sera de notre petite œuvre. Je ne sais si Dieu nous donnera suffisamment de collaboratrices dévouées; c'est la grosse affaire. Quant aux élèves qui voudraient venir se former chez nous, elles abondent : nous en avons trois à demeure, une quatrième entre demain, — six qui supplient qu'on les reçoive, et puis six externes qui ne viennent que coudre. Vous ne sauriez croire combien elles sont gentilles, nos petites bonnes femmes de 14 à 17 ans, « toupillant » au milieu de la ferme et dans la cuisine, fières de leur importance. Il faut si peu pour les rendre heureuses. On donne un demi-pain de froment à celles qui ont travaillé à le faire, ou une poignée de prunes à celles qui en ont fait des confitures, ou autres récompenses du même genre, et ce sont des joies! Nos premières élèves se nomment Marie. Une pauvre aveugle que l'on garde à la ferme se nomme de même. La meilleure des anciennes filles de ferme aussi, ce qui fait, avec la « biquette » (1), six Marie pour commencer notre œuvre. — Nous leur avons demandé de dire quand elles casseraient quelque chose : hier, notre plus jeune Marie est venue, le cœur très gros, m'apporter un petit vase brisé, entre ses deux mains, la tête baissée, et de grosses larmes dans ses yeux; elle aurait pu poser ainsi pour un bien joli Greuze! Cette enfant est charmante, le bon général Fay l'a distinguée, quand il est venu nous voir, et lui a fait une petite croix sur le front. Elle lui porte bonheur, cette croix! — Comme l'argent est rare, ici, il faut trouver, souvent, moyen de s'en passer; il fallait un meuble quelconque pour la chambre de nos enfants, pour serrer leurs vêtements. A force de recherches, je trouve une vieille commode défoncée; je la fais arranger tant bien que mal, et je l'installe triomphalement. La commode avait quatre tiroirs; — le nombre des enfants qui devaient occuper la chambre; on se précipite sur elle, et une des enfants s'écrie : « Je prends pour

(1) Surnom donné à M^{lle} Zamoyska.

moi le premier tiroir, celui d'en haut. » Ma petite Marie répond : « Je veux bien, et moi, je prendrai le dernier, celui d'en bas. » — Hier, je la voyais souffrir de l'estomac; je craignais que les prunes que je lui avais données ne lui eussent fait mal : — « Je ne pense pas, me dit-elle, car je n'en ai mangé que deux. » — Qu'avez-vous fait des autres? » — « Je les ai partagées entre mes compagnes. »

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

Kornik, 29 août 1882.

Pour pouvoir *tenir* ici, il faut se dépouiller de ses goûts, de ses habitudes, de ses préventions, de ses attraits; de tout attachement, de toute idée préconçue sur la manière de se sanctifier; du désir même de réussir; de celui d'être comprise, approuvée ou secondée. Rien pour le cœur, rien pour l'âme, rien pour l'esprit, rien pour la nature; aucune satisfaction d'aucun genre; pas même celle de savoir si on fait du bien ou si on n'en fait pas. Il faut se mettre à la disposition de Dieu pour faire son œuvre, non comme on l'entend, mais comme Il veut bien le permettre, au moyen des circonstances, avec des lenteurs et des ménagements vraiment fatiguants... Aucune contrainte, aucune règle pour beaucoup nous mortifier; mais une vie mortifiante en elle-même. Ce sont les dégoûts à vaincre à toute heure qui font notre noviciat et qui sont nos maîtres dans la vie spirituelle.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} Wallon.

Kornik, 9 septembre 1882.

... C'est la mer à boire que de combiner la marche de tous ces rouages, faire manœuvrer tout ce jeune monde *d'ensemble*; faire réfléchir les maîtresses et se dépêcher les élèves. Nos enfants, je parle des maîtresses, sont courageuses, dévouées, obéissantes, capables; mais il faut voir pour elles, penser pour elles, organiser les moindres détails pour elles. Les petites élèves sont également bonnes, et très bonnes; mais d'une telle lenteur, qu'il leur faut, pour plier une serviette, laver une assiette ou autre chose de ce calibre, le temps que des enfants plus dégourdis prendraient pour faire dix fois la besogne... On grille à les regarder. Cela me fait penser aux voyages à la gare, en fiacre, quand, dès les premiers pas du cheval, on prévoit que l'on sera en retard, vu son allure. On serait moins fatigué en faisant la course à pied. C'est tout à fait ma situation ici. Je m'épuise de la fatigue que me cause le désir d'avancer et l'impossibilité où je suis de hâter le pas de nos *mouches*.

Une quinzaine de jours plus tard, une grande grâce nous était accordée, celle de l'arrivée du P. Mariote. Nous n'avons malheureusement aucun document, ni aucun souvenir touchant les préparatifs de cette arrivée. On peut dire seulement qu'on sentait la présence d'un vrai fondateur qui, avec ma mère, posait les bases de l'avenir. Les points du règlement dont ils convinrent alors n'ont jamais été changés. La fidélité à l'observer était parfois « héroïque ». Nous prenions les choses très au sérieux. C'est ainsi qu'une fois, deux d'entre nous ayant eu à faire une course à Gadki, et ayant oublié de demander si elles avaient le droit de parler en route, montèrent dans la petite « bida », et firent le chemin sans dire un mot. Au retour, elles exposèrent le cas, et il fut convenu que, désormais, le silence n'obligerait, que *dans* l'œuvre. D'ailleurs, si parfois notre zèle se ralentissait pour l'observation du règlement, ma Mère était là pour nous empêcher de nous figurer que c'était de peu d'importance, surtout quand il s'agissait du silence. C'est ainsi, qu'une fois, ma mère ayant été à Posen pour essayer d'en ramener ma grand'mère... (autant dire, faire un coup d'état!) nous avait recommandé de prier à cette intention, et était partie avec M^{lle} de G... Nous étions toutes dans l'attente du résultat de ce voyage, aussi, au retour (deux jours après) quand M^{lle} de G... rentra, tard dans la nuit, au dortoir, elle fut accueillie par une question anxieuse, faite tout à fait à voix basse, et à laquelle elle ne répondit que le strict nécessaire. Le lendemain matin le premier mot de ma mère, quand tout le monde se retrouva au petit déjeuner, fut de nous demander si nous avions causé, au retour de M^{lle} de G... Nous ne fîmes aucune difficulté pour lui dire que nous avions demandé si ma grand'mère était là, nous croyant très justifiées : « Quel dommage, exclama ma mère, je m'étais dit que ce me serait une preuve de notre force, si vous aviez, dans cette occasion, été fidèles au silence!... » Il y avait de quoi nous causer une impression... inoubliable. Nous étions, à la fois stupéfaites et penaudes au dernier point!

Le P. Mariote laissa à Kornik une impression de sainteté. Ma mère raconte qu'un jour en passant devant la porte de sa chambre, elle vit Martin, un des domestiques, dans une attitude qui l'étonna; elle lui demanda ce qu'il faisait? « Je dois entrer chez le P. Mariote, répondit-il, et quand j'entre chez lui, cela me fait toujours quelque chose... comme si j'entrais à l'église! » — Une autre fois, ce fut le Wlodosz Aukowiak, qui, immobile dans le parc, appuyé sur sa canne, dit à ma mère : « Je regarde ce prêtre disant son bréviaire; ce doit être un saint; si tous les prêtres étaient comme celui-là, le monde serait autre ».

Dans une lettre à Monseigneur d'Autun, ma mère exprime sa joie de posséder le Père Mariote à Kornik :

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

... Vous pensez si c'est une joie pour nous d'avoir le P. Mariote, ici. Je ne sais comment en remercier Dieu suffisamment. C'est à peine si nous l'avons vu jusqu'à présent, car le Curé de Bnin, notre seconde paroisse, l'a un peu accaparé. Je ne m'en plains pas, car je m'imagine que la *vue* même du P. Mariote lui fera du bien. Une de nos petites paysannes a dit à Marie, en parlant de lui : « Oh ! qu'il est beau, ce missionnaire ! » Je pense qu'il fera la même impression sur nos pauvres prêtres et peut-être cela leur fera-t-il faire de salutaires réflexions.

Durant le séjour du P. Mariote, il y eut une grande émotion dans notre cœur : M^{lle} Zaleska, qui devait rentrer de France en Lithuanie, dans sa famille, avait demandé à son père une prolongation d'absence pour nous aider dans nos débuts d'œuvre. La réponse de M. Zaleski nous donna les plus vives inquiétudes. Il me paraissait pas du tout disposé à nous laisser sa fille, et même annonçait son intention de venir la chercher sous peu. Nous nous ingéniâmes, pour nous préparer à cette arrivée, à nous donner des airs frais et coquets qui pussent causer à M. Zaleski une bonne impression et lui enlever de l'esprit que nous étions des *dévotés* ou des religieuses dissimulées. Il arriva, en effet, et ce fut à qui saisisrait sur son visage une expression nous donnant espoir qu'il avait pris confiance. M^{lle} Zaleska refoulait ses larmes ; elle était partagée entre la joie de revoir les siens, et la crainte de ne pas revenir chez nous. Elle eut le chagrin de voir que nous n'avions rien gagné ; et son départ, quelques jours après, nous causa beaucoup de tristesse. Nos pressentiments furent à demi justifiés, car il se passa toute une longue année avant qu'elle pût obtenir, et à grand-peine, la permission du retour.

Le P. Mariote, lui aussi, ne tarda pas à nous quitter. Son départ renouvela en nous le sentiment de solitude et d'abandon au milieu d'une population, d'un clergé et d'une société si mal disposés à notre égard.

La lettre suivante achève de donner l'impression générale de tristesse d'épreuve, de cette époque.

M^{lle} Zamoyska à M^{me} Wallon.

Kornik, 1^{er} octobre 1882.

.., Bulletin du jour pour qui veut savoir où nous en sommes : Julie nous a été enlevée hier matin par son père. — M^{lle} de Geloes est en train de se démolir... ou se demande si elle pourra rester ici. — M^{lle} Chizynska est si souffrante qu'on a dû lui poser un vésicatoire à cause d'un point pleurétique. — Jeanne va devoir partir sans doute, un de ces quatre matins : ses parents la ré-

clament. — Marie ne peut que *si peu* que cela ne compte pas. — Madame?... Vous vous la représentez! — Les employés ont été si tracassiers qu'on a fini par les prier d'aller manger ailleurs, et cela nous est un fameux débarras! C'est aujourd'hui le premier jour de leur absence. Nous luttons tant que Dieu le permet, et puis si cela croule, nous recommencerons, quand Dieu donnera.

M^{lle} Houcke, en effet, nous quitta le 4 novembre suivant; quelques jours après le P. Mariote. Il fallut penser à la remplacer, ce qui n'était pas chose facile, étant donné notre petit nombre, et l'état des santés. Elle était chargée alors des petits cochons! Chaque matin, à 5 heures, ma mère qui habitait la chambre voisine de la sienne allait la réveiller : — « Jeanne, Jeanne, vos petits habillés de soie. » — Une demi-heure après, elle traversait la grand'route, une lanterne à la main, et retrouvait, à la ferme, Frasia Zieta, notre numéro 5, déjà en train d'allumer le feu. — Ma mère n'hésita pas à remplacer elle-même M^{lle} H..., ce qui était héroïque : depuis son enfance, elle avait une répulsion extrême pour tous les animaux en général. On devine, par conséquent, ce que dut être pour elle l'obligation d'entrer dans la porcherie. Cependant, elle le fit avec tant « d'amour » que, pendant longtemps, même lorsqu'elle eut cessé de s'occuper des petits cochons, dès qu'elle paraissait dans la cour, ils faisaient l'impossible pour faire sauter le loquet de leur enclos, et arriver au galop auprès d'elle, ce qui, tout en la flattant, ne laissait pas de lui inspirer une certaine frayeur.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Kornik, 24 octobre 1882.

Nous ne sommes pas encore sérieusement organisées, et les tâtonnements sont ce qu'il y a de plus fatigant aussi bien pour l'esprit que pour le corps. Nos jeunes filles entrent merveilleusement dans nos pensées; elles paraissent *s'emboîter* dans les règlements que nous faisons pour elles; mais quel travail que ces règlements quand ils portent uniquement sur des choses auxquelles nous sommes si novices. Décider le temps qu'une enfant doit mettre à faire manger des bêtes, et une autre à éplucher des légumes, et une troisième à récurer des casseroles ou autres travaux du même genre, ne nous est pas chose facile. Concorder leurs travaux de façon à ce que toutes ne se trouvent pas demander à la fois les mêmes ustensiles, encombrer la même pièce, se distrayant ou se dérangeant réciproquement, c'est un véritable problème. Pour le résoudre il faut, non seulement être bien au courant de chaque genre de travail, mais connaître les aptitudes de chaque enfant. Nous en avons huit pour le moment. Leur petit costume est à peu près complété. Je crois qu'elles

avaient pris cela, au début, comme une partie de plaisir; mais elles commencent à comprendre qu'il n'en est rien. C'est bien une école de vie, comme nous le disons. La plupart de ces enfants ont passé de deux à trois mois, comme externes, dans l'ouvroir de M^{lle} Louise, avant d'être reçues *internes*. Il semblait que ce serait un moyen de les connaître avant de les recevoir; grande erreur! elles ne se sont nullement fait connaître à l'ouvroir; il faut les voir à l'œuvre, dans les occupations de leur internat, pour en juger. Les qualités et les défauts se font tout autrement jour et on a bien autrement de prise sur elles, pour redresser ce qui est dévié.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, novembre 1882.

On ne nous prend pas encore bien au sérieux, et on ne croit pas que nous puissions durer! Quant à moi, j'ai encore plus de peine que d'autres à croire à notre stabilité, tant la vie me semble dure ici. Tous les jours je demande à Dieu la grâce de la persévérance, et, tous les jours aussi je sens mieux la nécessité de la demander. Je me prends souvent à chanter intérieurement : « Figaro par-ci, Figaro par-là, Figaro, Figaro. Toujours mal manger, mal dormir, non je ne veux plus servir! »... Et puis je me remonte en pensant que c'est une manière de faire pénitence, de faire notre purgatoire dès ici-bas.

Je me lève bien fidèlement à 5 heures et demie et même bien avant pour être prête. Je vais à la prière du matin chez M^{lle} Louise pour 6 heures moins 5 minutes. Cette grand'route à traverser, dans l'obscurité et par la boue, demande un premier effort assez énergique. Puis, la méditation dans une chambre froide; puis la messe qui dure *au moins* quarante minutes, parfois beaucoup plus, dans une église très froide, puis le retour à la maison par la boue et la pluie; et enfin, rentrer pour déjeuner à une table, plus que modeste, dérangée par un enfant, puis par une autre, puis par un canard qui trouve son chemin chez nous par la cuisine; puis par un horrible chat; puis par des cancrelas, etc... c'est plus misérable et plus gênant que ce qui a lieu dans les Communautés religieuses, même sévères. Ces deux premières heures de la journée sont vraiment une épreuve.

Nous avions tant de peine à nous tirer d'affaire, que, plusieurs fois, ma mère avait exprimé au P. Mariote le souhait que quelque couvent nous prêtât une ou deux sœurs converses pour nous enseigner mille détails du travail manuel. Le P. Mariote avait pris l'idée à cœur; mais ses efforts avaient été vains. La mère Générale de la Retraite n'avait pas l'air d'admettre qu'on pût nous envoyer de sœurs converses. Mais, vers cette époque, une

de ses religieuses de chœur, la Mère de Beaupré, devant faire sa retraite, la Mère Générale lui laissa le choix entre trois prêtres pour la diriger. L'un d'eux était le P. Mariote et ce fut celui que demanda la Mère de Beaupré.

Le P. Mariote eut alors la pensée de s'informer, auprès de la Supérieure, si elle permettrait à M^{me} de B... (qui avait été fondatrice et architecte de leur maison de Paray-le-Monial) d'aller nous aider? La Mère Générale répondit qu'elle ne pouvait pas imposer cela à la Mère de B...; mais que si celle-ci le désirait, elle ne s'y opposerait pas.

Ayant, dès le début de sa retraite, recommandé à la Mère de B... de bien prier, en vue d'une communication importante qu'il aurait à lui faire, le P. Mariote, le moment venu, lui parla d'une œuvre polonaise, dont il lui proposait de s'occuper, l'assurant de l'assentiment de sa Supérieure. — La Mère de B. répondit qu'elle n'avait rien contre ce projet, et le P. Mariote de la quitter, enchanté! Mais, deux jours après, un scrupule lui vint; il alla s'en ouvrir à M^{me} de B... : le climat n'allait-il pas lui être nuisible? — « Comment, le climat », répondit la Mère de B. toute surprise! — « Mais oui, le climat de Pologne est bien plus dur que celui de France. » — « De la Pologne? mais j'ai cru que cette œuvre était aux Batignolles!... » Cependant, sa résolution une fois prise, M^{me} de B. ne voulut plus y revenir, et le P. Mariote correspondit, dès lors, à ce sujet, avec ma mère.

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

Kornik, 19 novembre 1882.

Je ne puis vous dire la joie que j'ai éprouvée à la pensée de voir M^{me} de Beaupré ici!... de penser que nos jeunes filles auraient, en elle, tout ce qui leur manque en moi; que je trouverai, moi-même, une personne capable de me donner la formation religieuse qui me manque tellement : cela réaliserait tous mes rêves. Mais peut-on accepter, dans les conditions où nous sommes, le dévouement d'une personne qui ne peut certainement pas se rendre compte des souffrances qui l'attendent ici? Quelque mauvaises que puissent être les conditions d'une fondation, des religieuses ont toujours une chapelle, le Saint Sacrement, la sainte messe à une heure régulière dans la maison qu'elles habitent... Nous avons eu, jusqu'ici, un très beau temps, mais depuis trois jours, nous sommes en plein hiver, une neige épaisse, une église glaciale; il faut attendre la messe quelque fois vingt minutes et plus; et puis elle est chantée! A chaque fois, il me semble, qu'à moins d'une grâce de Dieu extraordinaire, nous ne saurions persévérer! Voulez-vous exposer tout cela à M^{me} de B.? Voulez-vous lui dire que nous sommes *misérable*-

ment logées, *misérablement* meublées, *misérablement* installées de toutes les façons. Les ouvriers sont mauvais; ce qu'on leur commande est mal fait et très cher. Nous sommes forcées de faire des économies de bouts de chandelles... dites-lui tout cela, et voyez si cela ne la décourage pas. Elle devrait lire, avant de partir, les écrits de la campagne de Russie de 1812 pour se rendre bien compte de tout ce qu'il peut y avoir à souffrir.

Si malgré tout cela elle veut venir, certes j'en serai heureuse, et toutes nous serons heureuses de la voir ici, et nous ferons de notre mieux pour profiter de sa présence.

Comtesse Zamoyka à Monseigneur Perraud.

Kornik, 25 novembre 1882.

Je ne puis vous dire combien je suis heureuse de ce que vous m'écrivez au sujet de la Mère de B. Je vous avoue que le souvenir que m'ont laissé mes relations avec la Mère Générale n'est pas de nature à m'en faire désirer de nouvelles, malgré les avantages certains que je pourrais en retirer à bien des points de vue. Mais, dès que le P. Mariote m'a nommé M^{me} de B. et m'a dit que vous approuviez cette combinaison, j'en ai éprouvé une extrême joie... Quand j'y songe, j'ose à peine y croire, et je ne puis m'empêcher de penser que la Mère Générale reviendra sur sa proposition et nous offrira quelque autre religieuse... Enfin, si Dieu nous envoie une personne telle que je m'imagine M^{me} de B., c'est un fameux gage de grâces à venir. Mais, qu'est-ce que la religieuse qui doit l'accompagner? La connaissez-vous? Cette compagne ne doit rester que jusqu'à Pâques, paraît-il. Est-ce une surveillante qui se chargera d'interpréter nos faits et gestes? Je ne suis pas absolument rassurée au sujet de cet appendice.

Père Mariote à la comtesse Zamoyka.

Paris, 30 novembre 1882.

Ces deux dames (1) partiront mardi prochain. Elles seront, c'est entendu, en costume laïque. Elles prendront un nom de guerre qu'on vous fera connaître. La mère de B. vous donnera les renseignements nécessaires pour le blanchissage. Je suppose aussi qu'elle est entendue pour le repassage. Sa compagne aura aussi son utilité pour l'œuvre : c'est l'assistante de la supérieure de la maison de Nancy; excellente religieuse.

(1) Ces deux « dames », parce que la Supérieure Générale n'avait pas admis que M^{me} de B. pût partir seule, et lui avait adjoint une religieuse de la maison de Nancy, M^{me} Lalou.

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

Kornik, 4 décembre 1882.

Je ne puis vous dire combien je suis heureuse de l'arrivée de ces Dames. Il me semble qu'elles posséderont toutes les qualités, toutes les vertus, toutes les connaissances, toutes les aptitudes qui me manquent, et qu'elles nous donneront le mouvement d'ensemble qui est bien difficile à avoir étant si peu nombreuses.

Père Mariote à la Comtesse Zamoyka.

Paris, 5 décembre 1882.

La mère de Beaupré vous arrive sous le nom de M^{me} de Peronet, qui est le nom patronymique de sa famille. Je n'ai pas songé à demander le nom de guerre de la mère Lalou (1). Elle vous le dira elle-même. Elles s'harmoniseront parfaitement avec vous autres, car elles sont riches en qualités, et pauvres en santé. Elles ne peuvent point jeûner, ni faire maigre, deux jours de suite... De plus, M^{me} de P. se lève plus tard que l'heure réglementaire de la Communauté de la Retraite, et que la vôtre aussi, je crois. La mère Lalou se lèvera avec vous. L'une et l'autre vous apporteront un bon fond de connaissances, de vertu et de talent que vous pourrez exploiter à votre aise : elles se mettront à votre disposition avec un vrai et cordial dévouement.

Je ne vous ai guère parlé jusqu'ici que de la mère de B. — La mère Lalou a un genre de mérite différent, mais elle n'a pas moins de mérite. Il se pourra que leur concours n'ait pas tout d'abord pour effet de diminuer beaucoup votre besogne, ni celle de vos collaboratrices, puisqu'elles ne pourront rien communiquer par la parole à vos élèves, mais à mesure qu'elles feront des progrès dans votre langue, leur action sur vos enfants s'étendra.

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

Kornik, 9 décembre 1882.

Nos voyageuses sont arrivées; elles se disent pas trop fatiguées, pas trop glacées ni effrayées; disposées à voir les choses du bon côté. Elles m'inspirent une vraie commisération, quand je songe à ce qu'elles auront à endurer ici! Que Dieu leur prête patience et courage. Je ne comprends pas que l'on puisse faire une chose plus pénible que celle qu'elles font. Nous tâcherons de ne la pas aggraver, en ce qui dépendra de nous. Zoélie est éprise, à première vue, de M^{me} Lalou. Je ne sais si je ne pencherai pas du

(1) M^{me} Doens.

même côté. Marie va, je pense, s'entendre très bien avec M^{me} de Perronet... M^{me} de Perronet est toute disposée à nous faire du bien, et nous en fera je suis certaine; mais avant qu'elle ne puisse le constater, il se passera du temps. Dieu, j'en ai la confiance nous enverra des jeunes filles sachant le français et capables de la comprendre; mais cela ne se fera peut-être pas tout de suite; d'ici là, elle aura la peine de se croire inutile, et même à charge; mais, que faire à cela? Avant que leur place ne se fasse, évidemment elles ne peuvent voir les avantages qu'elles nous apportent; à mes yeux, ils sont énormes. Si j'étais restée seule en face de cette œuvre, j'aurais tout perdu, quoique par une singulière raison, mais j'aurais tout perdu. Je ne tiens à rien, qu'au but définitif; je ne tiens ni aux moyens, ni à la manière; il en résulte que je cède au dernier qui parle. Ce n'est pas le moyen de gouverner une œuvre...

M^{me} Lalou est une vraie missionnaire, ou, si on veut, c'est aussi une vraie parisienne, se débrouillant et se tirant d'affaire à merveille. Marchant dans la neige comme si elle n'avait jamais fait que cela. Elle a un merveilleux courage.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 6 janvier 1883.

C'est M^{me} Doens qui fait le catéchisme ou, pour mieux dire, une histoire de l'Eglise. Cela va à merveille : on apprécie beaucoup ses leçons. C'est elle qui s'occupe de Zoélie et de la petite sous-maîtresse; toutes deux sont fort en confiance avec elle. Quant à M^{me} de B. elle discute les choses à faire avec mon fils et les fait exécuter par Marie. Tous deux, c'est-à-dire Marie et Ladislav, subissent le charme de sa douce et intelligente influence. Ni l'un ni l'autre ne sauraient marcher avec M^{me} Doens, mais M^{me} de Beaupré leur est extrêmement sympathique... Quant à moi, mon cher Père, je m'entends aussi bien avec l'une de ces dames qu'avec l'autre, pour notre œuvre, quoique de manière différente. M^{me} de B. apporte l'initiative, les idées, les solutions; M^{me} D. apporte la règle et l'exactitude qui nous font tellement défaut. Elles sont très édifiantes toutes deux, très courageuses, patientes, *dévouées*... M^{me} de B. dit qu'il ne faut pas douter que Dieu n'envoie du secours, car il est évident que l'œuvre lui plaît et qu'Il la veut.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Le curé des environs qui nous a envoyé notre première élève payante pense nous en envoyer une seconde, qui, elle aussi, veut se faire religieuse, et qui, elle aussi, a sa petite dot. Un petit

cultivateur des environs est venu également demander pour sa fille, offrant de payer. Il a ajouté qu'il ne mettrait pas sa fille n'importe où : « mais, ici, a-t-il dit, il paraît que les jeunes filles sont élevées pieusement ».

... Je vous disais que nous étions décidées à en prendre douze, en l'honneur des douze apôtres. Les douze sont déjà, mais dix autres demandent à entrer, et il y a chœur pour les recevoir... Comment faire? Vous disiez que le nombre des enfants plaiderait devant Dieu et nous obtiendrait du secours. Cela s'est trouvé vrai jusqu'ici, peut-être un plus grand nombre d'enfants nous obtiendra-t-il quelque nouveau secours. Oh! que tout cela est étrange!

P. Mariote à la Comtesse Zamoyska.

Je suis très-aise qu'il y ait affluence d'élèves à votre porte. — Plus aise encore que vos collaboratrices vous pressent de la leur ouvrir, malgré le surcroît de fatigue qu'elles doivent en attendre pour elles-mêmes; mais vu l'état de leur santé, je ne crois pas que vous deviez céder à ce magnanime désir. Il n'y a aucune contradiction entre cet avis et celui que vous me rappelez. La considération qui, alors, vous faisait balancer à accepter un plus grand nombre d'élèves était celle de la dépense; aujourd'hui, c'est la considération de l'état des santés qui me porte à vous déconseiller d'augmenter la besogne. Or, il est bien permis, il est très-louable même, de faire bon marché de son argent quand il s'agit du service de Dieu; mais on doit mettre plus de réserve pour dépenser sa santé, et surtout celle des autres. Il y a une défense formelle d'être prodigue : « *non occides* ».

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

janvier 1883.

Depuis quelques jours je me sens plus de courage et de confiance. J'ai compris quelque chose, ou du moins, j'ai compris que j'étais dans l'erreur en quelque chose.

Je m'étais dit jusqu'ici que l'œuvre étant voulue de Dieu, il n'y avait qu'à nous prêter à son action, sans l'entraver, ni la devancer; il me semblait que c'était Dieu qui *ferait* l'œuvre, et que nous n'aurions qu'à coopérer; il me semblait qu'Il prédisposerait les esprits, qu'Il enverrait les collaboratrices, etc., etc... Ne voyant rien venir, j'en ai été un peu déconcertée; je ne savais mettre vos paroles d'accord avec les faits. — Qui plus est, l'œuvre, telle que je la conçois, est encore plus destinée à faire du bien aux jeunes filles et femmes des classes élevées et moyennes qu'aux plus pauvres. Aussi, à mes yeux, ces enfants pauvres étaient plutôt l'occasion d'une bonne œuvre, qu'elles n'étaient

l'œuvre même. Il en est résulté que, tout en m'appliquant à faire le bien à ces enfants, ne voyant pas le bien tel que je le concevais, je ne voyais rien. Je pensais il n'y a rien; voilà six mois de travail et il n'y a rien encore, ni même l'indice de rien. Sous ce rapport, M^{me} de B. m'a fait un bien extrême; d'abord, parce que ne voyant rien, je pensais qu'elle devait voir moins encore; je n'avais même pas le cœur de lui parler, tant les paroles me semblaient ridicules en face des faits. A mon grand étonnement, je vois qu'elle comprend parfaitement. Elle comprend d'abord ce que j'aurais voulu trouver dans quelque maison religieuse, c'est-à-dire, qu'elles fussent ouvertes, en une grande mesure, aux personnes du monde, afin de leur permettre de venir s'y tremper dans la vie des *conseils*; pratiquer et partager pendant un temps les austérités, les œuvres, les exercices de la vie religieuse. Elle comprend cela; puis, elle ne pense pas comme moi, qu'il n'y ait rien de fait; elle trouve que ce qui est obtenu déjà est considérable. L'attitude de ces jeunes filles la frappe, leur genre de vie aussi, malgré les insuffisances inévitables occasionnées par le manque de directrices. Elle dit que l'on se rend très bien compte qu'il y a, en tout cela, un commencement d'œuvre; elle n'est pas déconcertée par le manque de collaboratrices; elle dit qu'il faut tenir bon et durer coûte que coûte. C'est encourageant.

Ce qui est étrange, c'est l'impossibilité de trouver des personnes pour nous aider. Les bonnes personnes, on en trouverait peut-être à la rigueur; mais ici, il faut des personnes capables; des personnes qui sachent faire les choses non seulement en théorie, mais qui en aient la pratique.

J'ai fait de mon mieux pour m'arrêter à douze jeunes filles; mais bon gré, mal gré, nous en avons quatorze internes et cinq externes! Nous ne pouvons arriver à installer notre dortoir; quelque empêchement à chaque pas. Enfin, nous espérons en prendre possession, demain, 13 courant. Mon cher aimé Père, rien ne va, et néanmoins cela avance. Rien ne réussit, et néanmoins, cela *se meut*.

P. Mariote à la Comtesse Zamoyka.

Paris, 18 janvier 1883.

... « Se prêter à l'action de Dieu sans l'entraver ni la devancer »; cette règle de conduite est excellente; saint Vincent de Paul l'a toujours inculquée à ses disciples et constamment appliquée dans sa conduite. Seulement, il faut la bien entendre. Il ne faut pas, lorsqu'on a entrepris une œuvre qu'il a lui-même inspirée, s'attendre à ce qu'il amène Lui-même sous la main tout ce qu'il faut pour la faire, ou qu'il donne des lumières sur-

naturelles pour le faire trouver. Il veut qu'on se serve, à cet effet, de son intelligence, et de son activité. Ce sont là des dons de sa main. En faire usage pour le bien, c'est vraiment *coopérer à son action*. Faites ainsi. Servez-vous de votre raison lorsque vous n'avez pas de lumières surnaturelles... en un mot, faites tout ce qui est en vous pour le plein succès de l'œuvre. *Dieu fera le reste*. Cela veut dire qu'il la fera réussir comme vous l'entendez et désirez?... non pas. Cela veut dire qu'il en tirera *le bien qu'il a en vue*. Vous aurez fait votre devoir, et Lui, Il fera sa volonté. Ce doit être là le but de votre ambition.

La correspondance avec M^{lle} Houcke, interrompue pendant un long mois, probablement à cause de l'organisation des dortoirs, est reprise le 14 janvier.

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 14 janvier 1883.

Je t'annonce que le dortoir est installé et que voici deux nuits que les enfants y couchent sous la présidence de Zoélie! Le parquet, après avoir été peint, a été encaustiqué et ciré; et c'est à moi qu'on a confié la chose. J'ai passé deux jours pleins à enduire mon parquet de cire et à le faire frotter par les enfants les plus fortes qui se relayent mutuellement : Boudin, Luc, la Bataille, la grande Marie (1), premier prix de zèle, de force et de persévérance; Anette, Agnès, Antoinette, Marguerite, deuxième prix de bonne volonté. Rose, l'Ecrevisse, Simon, travaillaient pour jouer, mais en avaient bien vite assez; c'est du *nian-nian*. On a fait une cage à l'escalier derrière lequel est la table de toilette de Zo; puis, son lit, entouré de rideaux mobiles dans tous les sens pour faciliter la surveillance, et un rideau entre son lit et la cage, également mobile. Près du poêle, la seconde sous-maîtresse; c'est une fille de Posen qu'on voulait payer pour nous aider, pour donner des leçons; mais son père (homme d'esprit,

(1) C'est le moment d'expliquer ces noms extraordinaires qu'on rencontrera bien souvent dans nos écrits : — Comme nous n'avions pas le silence à table, nous y parlions souvent de nos affaires, des incidents de la journée. Or, comme forcément, le nom de nos enfants revenait sans cesse sur nos lèvres, il n'était pas très bon, pour celles qui nous servaient, de s'entendre constamment nommer par nous. Cela leur aurait donné une importance vraiment trop grande, sans compter toutes les histoires que leur imagination leur aurait fait trouver dans cette langue qu'elles ne comprenaient pas, puisque nous parlions français à cause de la présence de ces Dames! — Nous leur donnions donc des surnoms; par exemple : une qui s'appelait *Léontine Urbanowska*, ne pouvait être nommée autrement que « le Pape ». — Une autre, *Victoire Suszka*, était : « la bataille ». — Marie *Lukaszyk*, forcément, s'appela Luc. *Sophie Handkiewicz* « la sagesse ». — Sa sœur Elisabeth, « la reine de Hongrie », etc., etc.

évidemment) lui a dit qu'elle ne s'avise pas de se donner pour maîtresse, et qu'elle accepte d'être élève si on la voulait prendre pour telle. — Tu auras une vraie surprise quand tu verras ce dortoir! — Deux tables qui servent de lavabo. Un coin pour les balais et les brosses. Plus loin, des rayons, et au-dessous, de quoi suspendre les robes, avec un grand rideau. Tout cela, nous le devons à l'activité et à l'esprit d'organisation de M^{me} de Peronet. C'est elle qui a tout combiné et commandé par moi. Elle était le patron, et moi son premier ouvrier. Si elle n'y avait mis la volonté dont elle est douée, jamais nous n'y serions arrivées si vite.

Quand, aujourd'hui, je relis cette lettre, je m'admire! Je ne me croyais pas si vertueuse. — A vrai dire, le souvenir dominant qui m'était resté de toute cette organisation, c'était celui d'une extrême lassitude. Ce fut le premier, grand, long et inoubliable exercice de patience de ma vie. En voici un échantillon :

M^{me} de Beaupré, moi et le menuisier, nous nous enfilons, l'un derrière l'autre, dans un escalier, droit comme une échelle, pour monter à une vaste salle dont nous voulions faire le dortoir en question, et qui se trouvait au-dessus d'une grande remise; c'était sans doute un ancien grenier à fourrage. Il s'agissait de commander un placard pour serrer les effets des enfants :

M^{me} de B. — Marie, dites à cet homme qu'il vous faut une armoire... dites-le lui.

Moi (me tournant vers l'ouvrier). — Chodzi o to żeby zrobić szafy (1).

M^{me} de B. (son mètre à la main, se baissant pour prendre sur le parquet les mesures qu'elle voulait donner à son armoire, et cela avec lenteur, pondération, mûres réflexions) : — Dites-lui qu'elle doit avoir 70 centimètres de profondeur.

Moi (me tournant à nouveau vers l'ouvrier). — Trzeba żeby szafa miała 70 cm. głębokości (2).

M^{me} de B. — Le lui avez-vous dit?

Moi. — Oui, madame, je viens de le lui dire.

M^{me} de B. — Mais qu'est-ce que vous lui avez dit?

Moi. — J'ai dit que l'armoire devait avoir 70 cm. de profondeur.

M^{me} de B. — A-t-il compris?

Moi. — Je pense que oui, Madame.

M^{me} de B. — Demandez-lui si il a compris.

Moi. — (Bien malgré moi! me tournant vers l'ouvrier). — Pani de Beaupré pyta czyście zrozumiełi (3)?

(1) « Il s'agit de faire une armoire ».

(2) « Il faut que l'armoire ait 0, 70 de profondeur ».

(3) « M^{me} de Beaupré demande si vous avez bien compris? »

L'ouvrier voulant rassurer M^{me} de B. montre son calepin pour faire constater que c'était bien 70 qu'il avait écrit.

M^{me} de B. — Bien. — Maintenant, dites-lui que pour la longueur, il faut que son armoire ait 2 m. 70.

Moi. — A teraz, co za dlugoséi, to musî miec, 2 m. 70 (1).

M^{me} de B. — Qu'est-ce que vous lui avez dit?

Moi. — Je lui ai dit qu'il fallait que l'armoire ait 2 m. 70 de long.

M^{me} de B. — Dites-lui bien 2 m. 70 de long; qu'il ne confonde pas avec mes 70 cm. de large.

Je veillai à ce que les 2 m. 70 fussent bien inscrits.

M^{me} de B. — Demandez-lui quelle épaisseur il va donner à ses planches.

Moi. — Pani de Beaupré siz pyta jaka bedzie... (2)

M^{me} de B. — Qu'est-ce qu'il a dit?

Moi. — Attendez, Madame, — à l'ouvrier : — Pani de Beaupré siz pyta jaka bedzie grubosc desek (3)?

L'Ouvrier. — Moga byc na... (4)

M^{me} de B., interrompant. — Lui avez-vous demandé? — Qu'est-ce que vous lui avez demandé?

Moi (entre les deux, ne sachant pas qui entendre, M^{me} de B. ou l'ouvrier) : — Oui, Madame;... non, Madame; attendez, Madame... et recommençant. — Jaka bedzie grubosc desek (5)?... et ainsi de suite... Bien heureuse encore quand je trouvais les termes appropriés pour traduire M^{me} de B.! Mais il arrivait des instants où je n'en pouvais plus; je n'avais pas le temps de réfléchir pour trouver des expressions dont je n'avais aucun usage, ni en français, ni en polonais, comme plinthe, linteau, imposte, cimaise... d'autant que, pendant que je cherchais le mot, j'étais interrompue plus d'une fois par M^{me} de B. qui, elle, continuait sa pensée, et avait déjà trois ou quatre autres choses à me faire dire, tandis que je n'avais pas encore placé la première.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 22 janvier 1883.

Notre dortoir est installé! Je vous assure que cela a tout l'air de quelque chose avec ses deux chambrettes de sous-maîtresses et quinze lits d'élèves, sans compter que nous pensons en mettre encore cinq! — Chaque enfant a, en plus de son lit, une cuvette,

(1) Et maintenant, par la longueur, l'armoire doit avoir 2 m. 70.

(2) M^{me} de B. demande quel sera...

(3) M^{me} de B. demande quelle sera l'épaisseur des planches.

(4) Elles pourront avoir...

(5) Quelle sera l'épaisseur des planches?

un essuie-mains avec son numéro; un tiroir dans la table de toilette commune. Un autre grand tiroir dans un immense meuble qui servait de magasin à semences; deux *crochets* de portemanteaux. C'est grandiose! On s'y promène, on se pavane. C'est M^{me} de B. avec Marie qui a fait toute la besogne. Vous aviez bien raison de dire que ces Dames nous rendraient de grands services. Je suis émerveillée de leur courage et de leur dévouement.

Tandis qu'on luttait avec les difficultés de l'ordre matériel, il en survenait de nouvelles avec le gouvernement.

M^{lle} Zamoyška à M^{lle} H...

25 février 1883.

Nous partons pour Paris, ceci paraît sûr, mais nous n'avons aucune assurance que nos Françaises ne soient obligées de partir aussi... Ces dames gênent la police... et on leur a demandé de se procurer un passeport ou de partir... et puis, avec cette langue dans le chemin, tu sais combien elles nous peuvent aider, *quand* elles ne m'ont pas à leurs trousses...

Nous partions, en effet, pour Paris, dans le courant de mars, emmenant avec nous M^{lle} de G... qui ne devait plus revenir.

Sur ce séjour à Paris, nous ne trouvons que la petite note suivante, dans le « journal » de M^{lle} H. : 20 mai. « Une grande nouvelle dont il faut remercier Dieu : M^{lle} de Mylo est décidée à venir, et sa mère à la conduire et à la laisser à Kornik! Voilà une merveille! »

Voici comment nous avions fait connaissance avec M^{lle} de Mylo : M^{me} Urquhart, très ancienne relation de ma mère, et qui était amie de M^{me} de Mylo et de sa fille, avait insisté pour nous mettre en rapports avec elles. Ma mère alla les voir, et nous nous souvenons de sa première parole, au retour de cette visite : « J'ai trouvé, nous dit-elle, une dame très aimable, une jeune fille charmante, et, figurez-vous la chose extraordinaire : elle n'a pas de frisons sur le front! »... Ce seul détail était fait pour gagner ma mère... A partir de ce moment, nous nous vîmes de plus en plus souvent; la confiance réciproque allait croissant, et, au moment du départ, il fut entendu que M^{lle} de Mylo viendrait passer quelque temps à Kornik, dans l'œuvre. — C'était notre première élève du monde!

Je trouve, à son sujet, dans mon « Journal », à la date du 24 mai : « très cultivée; elle est si simple, si droite, si spontanée, vive, énergique, sérieuse, bien élevée, chrétienne et patriote dans le vrai bon sens du mot, que c'est un charme que de l'avoir près de soi. Eh bien! cette petite fée s'est éprise de Maman et veut

aller passer quelque temps à Kornik. Elle dit que c'est comme élève, qu'elle veut y aller, pour apprendre à conduire une maison. Nous disons, Jeanne et moi, qu'elle est un esprit bien trop distingué et supérieur pour ne pas s'éprendre de l'œuvre; et alors, il se peut bien qu'elle nous aide plus efficacement; mais, c'est le secret de Dieu ».

Le 6 juin, nous repartions pour Kornik, ma mère et moi. A la gare de Posen, je fus très-péniblement frappée par le changement inquiétant que je vis dans ma grand'mère!... il ne lui restait plus que cinq semaines à vivre!

Nous rentrions à Kornik et y reprenions notre vie d'œuvre. Pour ma mère, ce n'était pas sans éprouver bien des peines et des «étonnements », à en juger par ce que lui écrit le P. Mariote en réponse évidemment à une lettre d'elle qui nous manque.

P. Mariote à la Comtesse Zamoyska.

Paris, 16 juin 1883.

Je comprends bien, ma très-chère fille, que vous ayez été tout d'abord absorbée par les mille occupations qui vous attendaient. Je vous pardonne donc votre silence des premiers jours; mais, je comprends beaucoup moins l'étonnement que vous continuez à témoigner de la manière dont Dieu se permet de traiter votre œuvre. On vous a dit qu'Il la veut, et cependant Il vous refuse les moyens de la faire marcher comme il est souhaitable qu'elle marche; les élèves viennent en foule frapper à votre porte, et vous avez beau chercher de tous les côtés des maîtresses pour les former; les unes ne veulent pas venir et celles qui le voudraient en sont empêchées. Qu'est-ce que cela veut dire? On a répondu plus d'une fois à cette question, qui n'est pas seulement une question, car elle renferme une plainte. Vous désavouez sans doute la plainte lorsque vous faites attention; mais elle vous échappe parfois, sans que vous y songiez, parce que vous n'êtes pas assez pénétrée, peut-être, de cette vérité : que Dieu a le droit de nous tracer une voie, de nous ordonner d'y marcher, et en même temps de la semer d'obstacles qui rendent notre marche lente et pénible, et parfois même l'arrêtent tout court. Il a ce droit, et Il se plaît à en user avec ses meilleurs amis surtout. Témoin les traverses qu'ont eu à essuyer presque toutes les grandes œuvres fondées par les saints. Souvenez-vous des fondations de Sainte Thérèse. Lisez celles que M^{lle} Legras a faites, de concert avec Saint Vincent de Paul. Vous verrez si tout a marché sur des roulettes.

En même temps, ma mère écrivait de son côté une lettre qui nous donne comme un spécimen, un écho des causeries qu'elle

avait alors, chaque jour, avec toutes les enfants réunies à l'ouvrage, de 4 à 5 heures.

Comtesse Zamowska au P. Mariote.

Kornik, 15 juin 1883.

Je compte demander à M. le Vicaire des leçons d'arithmétique et de comptabilité, il paraît qu'il est capable d'en donner. Je lui demanderai une leçon de catéchisme par semaine, car, je l'avoue, je ne voudrais pas renoncer à celles que je leur donne. Hier, je leur ai parlé des vertus cardinales, et après leur avoir expliqué ce qu'était la prudence et les défauts qui lui sont contraires, je les ai amenées, toutes, une à une, à dire de quelle manière elles pouvaient pratiquer ou enfreindre cette vertu, dans l'accomplissement de leurs différents devoirs. Chacune m'a donné quelque exemple; la petite cuisinière nous a expliqué en quoi la prudence devait consister pour elle; puis la repasseuse; puis la vachère, etc., etc. En les quittant, je leur ai dit que la prochaine fois elles auraient à me dire comment elles pouvaient pratiquer la justice dans l'accomplissement de ces diverses fonctions. Ces leçons les font réfléchir, et moi, elles me sont très douces. Cela compense beaucoup d'autres choses. Elles sont très gentilles, nos petites, étant donné que ce sont des filles d'Eve et d'Adam. — Qu'on me dise ce que l'on voudra, elle est charmante cette œuvre, ou du moins, elle pourrait devenir si belle, si belle si nous avions quelques âmes dévouées pour nous aider!... Zoélie écrit à M^{me} de B. que cette œuvre ne pourra marcher que par l'*élément polonais*, si on peut se le procurer! Comment peut-on dire une chose que toute l'histoire de l'Eglise et de la chrétienté dément! A ce compte, Saint Pierre et Saint Paul n'auraient pas dû aller à Rome. Saint Denis a fait une sottise en venant se faire martyriser à Montmartre. Le Cardinal de Bérulle n'aurait pas dû faire venir des Carmélites espagnoles en France, ni Saint Vincent de Paul envoyer ses filles dans les deux mondes!... si je me laissais aller, je pleurerais tout le long du jour sur notre débâcle et l'impossibilité d'avoir des âmes pour nous aider, et de ne pouvoir trouver que des secours étrangers à l'œuvre. Mais qu'y faire? Je refoule donc les larmes qui montent aux yeux, malgré tout, et finis par m'étonner que les choses allant si mal aillent néanmoins si bien.

P. Mariote à la Comtesse Zamowska.

Paris, 18 juin 1883.

Notre vénéré Père me charge de vous recommander de *voir du monde; d'aller même un peu dans le monde; d'attirer du*

monde chez vous, il a parlé, même, d'invitations à dîner, et de *soirées* — pas dansantes, a-t-il ajouté en souriant! Il faudra bien dire ce que vous faites ou comptez faire de cet avis.. Prenez patience, les collaboratrices viendront à l'heure marquée par la bonne Providence. Remerciez-la bien, en attendant, de ce qu'elle vous donne pour en tenir lieu. Il y a de belles et grandes œuvres qui se sont fondées et organisées avec beaucoup moins de ressources que vous n'en avez. Vous voyez bien, d'ailleurs, que la vôtre marche, tout en paraissant ne pouvoir marcher. Vous êtes obligée de convenir que vos enfants, tout en conservant bien des défauts, sont devenues telles qu'elles vous chatouillent vivement le cœur. Croyez que Dieu les trouve encore plus aimables que vous, et les aime bien plus que vous ne les aimez; et qu'Il vous aime, à cause du bien que vous leur faites. Tâchez de Lui plaire de plus en plus, par les soins que vous leur donnerez. L'un de ceux que je vous recommande le plus, c'est la leçon de catéchisme que vous leur faites. Ce que vous m'en citez est très bon. Allez! Courage! Vous leur ferez, par là, le plus grand bien. Je suis très aise que vous appeliez à votre secours M. le Vicaire de Kornik. Vos leçons ne rendront pas les siennes superflues, ni non plus les siennes ne peuvent pas se dispenser des vôtres.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 29 juin 1883.

J'ai été trouver Mgr Likowski; je lui ai dit que, *malgré tout*, je jouissais d'une paix incomparable, que rien n'atteignait; et que, malgré les mécomptes, quand quelqu'un me demande avec compassion comment nous allons, je ne puis m'empêcher de dire que je suis très heureuse, très contente, très joyeuse, même. Il me dit : « Faites cette réponse, elle est propre à faire réfléchir. » Puis, comme je lui disais que tout le monde critique et blâme, et que personne ne nous aide, il répondit : « Il y en a beaucoup qui critiquent, mais il en est qui se réjouissent et qui fondent de grandes espérances sur cette Œuvre, la trouvant éminemment bonne. » Il me dit aussi que les hommes ne peuvent juger les choses que par leur succès et qu'il faut s'attendre à être blâmé aussi longtemps que Dieu n'accorde pas le succès.

Maintenant, mon cher Père, imaginez-vous que l'on nous propose des Allemandes protestantes pour élèves. Faut-il les prendre? Il me semble qu'il le faut... Nous sommes de plus en plus convaincues que nous devons prendre nos élèves au sortir de leurs diverses écoles; les plus jeunes se forment le mieux et sont ordinairement plus confiantes avec nous. Elles sont maintenant 18 internes, 3 externes, et 15 qui demandent à entrer! Une dame m'a dit, l'autre jour, que si pareille œuvre peut

réussir, elle transformera le pays. Notre Curé est devenu très aimable, et dit que ce sera un bienfait pour la paroisse. Néanmoins, la malveillance de beaucoup de gens se fait bien sentir. Nos enfants ont parfois une véritable petite persécution à soutenir, mais cela leur est utile, car cela les forme à chercher des arguments pour se défendre en même temps que l'Œuvre. L'autre jour, une des plus jeunes s'étant entendu tourner en ridicule, par quelqu'un qui la plaisantait au travers de la route, lui dit sans se déconcerter que cette œuvre était faite pour étonner les « imbéciles » — et elle dit cela sur un ton si sérieux que son interlocuteur en resta interdit!...

Ce matin, il nous est arrivé un brave homme, armé de sa bourse, de deux certificats de son Curé, et de deux jeunes filles, disant qu'il avait lu nos conditions, et qu'il s'était décidé à nous amener sa fille, et sa pupille. Cela nous a pris un peu à l'improviste; mais il n'y avait pas à tergiverser. Elles viennent de la Silésie, c'est la plus ancienne province perdue par la Pologne, mais on y parle encore le polonais.

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 5 juillet 1883.

Quelle journée que celle d'hier! Journée du 4 juillet, jour de naissance de maman, et qui sera mémorable dans les annales de l'Œuvre. Deux élèves ont inauguré la seconde catégorie, celle des moyennes. — Il a fallu *décider*, une fois pour toutes, quelle sera leur nourriture, leur costume, leur salle à manger, leur dortoir; les exigences qu'on aura à leur égard, etc. — Voici le résumé, ou plutôt la conclusion de tout ce qui s'est passé sous ce rapport : 1° le dortoir : dans la grande chambre de la seconde Oficyna, auprès de nos deux dames françaises. — 2° les repas : dans notre salle à manger, une demi-heure après nous. 3° au petit déjeuner, de la soupe, au second : comme nous. Au dîner, c'est-à-dire, ici, au souper : les restes du déjeuner. A goûter du pain sec! — 4° les robes du dimanche, à leur guise; celles de travail : percaline noire à pois. — 5° les têtes : en filet, sauf quand elles sont à la laiterie, ou à la cuisine, où, alors, elles auront un bonnet. — 6° le travail : il sera le même pour elles que pour les autres; c'est-à-dire qu'elles sont *archi-prévenues* en entrant, que la vie est dure; qu'il faut travailler et se mettre à tout; qu'on n'a le droit de refuser aucun travail, si humble qu'il soit. — Le 9 juillet nous en attendons une troisième, total : 22 élèves (1).

(1) Cette deuxième division « d'élèves » ne s'organisa que beaucoup plus tard (en 1890); Celles qui vinrent alors ne restèrent que quelques mois, et ne furent pas remplacées.

J'étais clouée dans mon fauteuil, par suite d'une assez mauvaise foulure que je m'étais faite au pied, dès notre retour à Kornik, quand ma mère fut soudain appelée à Posen, auprès de ma grand'mère qui donnait les plus vives inquiétudes. Les nouvelles que nous recevions chaque jour étaient de plus en plus alarmantes, et ma grand'mère finit par s'éteindre le 10 juillet. Elle mourut, après avoir reçu la communion, dans une action de grâce prolongée, ce qui était bien la caractéristique de toute sa vie.

La première nouvelle en ayant été envoyée à Paris, j'écrivais le 12 juillet :

M^{lle} Zamoyka à M^{lle} Houcke.

12 juillet 1883 — 6 h. 1/2 du soir.

... Tout est prêt : l'église et la maison. D'ici à une demi-heure environ, on quittera le palais de Posen. Tout le clergé va chercher le corps et le conduira processionnellement jusqu'aux portes de la ville. Je me figure le nombre de pauvres qu'il y aura dans ce cortège! — Ils perdent la plus tendre des mères! — Au delà de la ville, tout le monde, — ou du moins toute la famille présente montera en voitures, et on se dirigera vers Kornik. — Ici, toute la petite ville ira au devant du cortège, ainsi que les curés des deux paroisses. Ce sera sans doute vers 9 heures du soir ou 10 heures. Au commencement du village, tout le monde descendra de voitures, et le cercueil sera porté jusqu'à l'église, où on le déposera sur un catafalque préparé : 6 ou 8 grands sapins en font le principal ornement! et ma pauvre grand'maman, qui aimait tant à passer des heures dans cette église, n'en sera plus enlevée. Toute la journée de demain, on ira successivement l'assister de ses prières, et samedi, à 9 heures du matin, commencera l'office des morts; la messe suivie de quelques mots du curé; et enfin on descendra le corps dans la chapelle souterraine de l'église, auprès de mon grand-père et de mon oncle...

Ils sont arrivés, maman très fatiguée et endolorie, mais ne sachant de quels termes se servir pour exprimer l'émotion que tous avaient ressentie en traversant les rues de Posen. Il paraît que rien ne peut donner une idée de la foule compacte, immense qui accompagnait, précédait et suivait le cortège; toutes les boutiques polonaises fermées; toutes les rues, les places remplies de peuple, les mamelons des remparts, et jusqu'au haut des bastions, tout était couvert de monde, les gardes n'y pouvaient rien; tous les passages interdits étaient envahis. L'on disait que c'était de la curiosité; mais, comme dit maman, qui est-ce qui susciterait une telle curiosité : aucune espèce de pompe; aucun

apparat; tout, selon les goûts que grand'maman eut toute sa vie, aussi simple que possible; presque pauvre ...aussi, ce n'étaient que des pauvres qui se pressaient pour rendre à leur bienfaitrice leurs derniers hommages!

J'ai eu le grand regret de ne pouvoir aller à l'église, à cause de mon pied; mais il m'a cependant permis de remplacer maman au retour, pour faire les honneurs d'un déjeuner froid servi aux amis et parents arrivés de loin... Quant à maman, il y a longtemps que je ne l'avais vue changée à ce point!

Comtesse Zamowska à Mgr Perraud.

Kornik, 2 août 1883.

Ici, notre travail marche d'une singulière façon; personne toujours pour nous aider; pas un prêtre convenable pour donner une bonne direction. Tout fait défaut, et pourtant cela marche et se développe. Ceux qui sont venus voir sont dans l'étonnement. L'esprit de nos jeunes filles est bon; elles se prêtent à nos exigences sans murmurer, quoique l'une d'elles nous ait dit, au travers de quelques larmes et d'un demi sourire, qu'elle n'aurait pas osé demander à sa femme de chambre de faire les offices dont nous la chargeons ici!

M^{me} de B. commence à se rendre compte des services qu'elle nous rend, et cela lui est une consolation. Nous avons maintenant des élèves qui comprennent le français, cela facilite une action sur elles, et le bien qu'elle leur fait est considérable. Tout le monde ici la respecte et l'aime : maîtres, enfants, serviteurs.

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 23 août 1883.

Tu vas tomber des nues si je t'apprends que nous avons inauguré, dimanche dernier, notre boutique!! Louise a reçu des marchandises de différentes fabriques; Ladislas a donné une des anciennes vitrines du musée, dans laquelle figurent, non seulement les choses que nous avons faites à l'ouvrage, mais aussi, tout ce dont nous pouvons nous charger, en cas de commande!... Cette boutique est l'ancienne chambre du tissage; celle qui fait pendant à l'ouvrage de Louise.

Comtesse Zamowska au P. Mariote.

Kornik, 28 septembre 1883.

... Certaines choses ici me donnent une lassitude contre laquelle je deviens incapable de réagir. Vous savez ce que l'on éprouve

physiquement, en pleine mer, par le vent et le roulis, quand on est à l'ancre? — Eh bien! Je suis maintenant à l'ancre, par rapport à cette Œuvre, car je ne puis pas avancer, et le roulis va en augmentant avec le nombre d'élèves. On prétend que le mal de mer a cela de particulier qu'il enlève toute énergie physique. Mon mal de mer moral me met moralement dans la même situation; je ne trouve plus rien à dire ni à demander, je suis abrutie, hébétée, anéantie, sans même me rendre compte au juste de cet état, que lorsqu'on me fait remarquer que je ne suis pas telle que j'étais. Comment faire, mon bon Père, quand on est dans une espèce d'impasse sans issue, et sans possibilité de rebrousser chemin? Toutes les fois que c'est chose décidée qu'il faille avancer, je me heurte contre l'obstacle, et dès que je prends la résolution de reculer, tout le monde me crie qu'il faut avancer à tout prix. Voilà à quoi les mois se passent, et se passent en vieillissant. Dieu seul peut savoir à quel point je suis lasse!... lasse à ce point que je ne trouve pas même que ce soit la peine de parler, puisque les paroles ne servent qu'à me faire faire le même manège. C'est un véritable ensorcellement, quand on discute s'il faut faire cette Œuvre à Kornik, tout le monde est d'avis qu'il le faut absolument. Quand on discute le nombre d'élèves à admettre, tout le monde est d'avis qu'il en faut le plus possible; cent, par exemple. — Quand on discute s'il faut des élèves de trois catégories, par conséquent avec des exigences considérables, tous sont d'avis que cela ne souffre pas de doutes, et que, sans cela, l'œuvre ne serait pas complète. Tout cela étant bien nettement admis et posé, il reste à décider comment cela va s'effectuer, et instantanément, tout devient tellement difficile, que ce serait autant dire impossible. Si du moins on se décidait une bonne fois à dire que c'est impossible, cela me donnerait la liberté d'agir ailleurs. Mais voilà l'impasse : on ne dit pas que ce soit impossible, et quand je prononce ce mot, on se désole et s'en irrite. Alors, si c'est possible, faisons-le; mais voilà que c'est si difficile que l'on ne sait comment s'y prendre ni commencer. Sortez de là, si vous pouvez! Quant à moi, je me sens *matée* et je ne vois pas d'issue... tirer partie des bâtisses existantes, en réparant, ou construire à nouveau? — M^{me} de B. soutient que cela engloutira un capital de 500.000 francs et ne nous laissera plus de quoi vivre. Que faire? Dieu le sait, mais tout cela est écrasant... Pas un prêtre, de loin ou de près, — et surtout de près, — qui soit favorablement disposé, ou témoigne le moindre intérêt pour ce que nous voulons faire... Ma fatigue physique, la vue de celle des autres : l'absence de maîtresses; la surveillance insuffisante; tout — en tout sens, — insuffisant, — voilà, mon cher Père, ce qui m'*use* au point de devenir incapable de vous écrire... Tout me semble au-

dessus de mes forces et de mon courage : les moustiques, la pluie, le froid, le poids de ma robe, l'absence de vêtements commodes, un pli à mon lit, un courant d'air, un visage renfrogné, le bruit, le vent, la boue, tout me semble écrasant, et tout cela m'écrase effectivement si bien, que je ne me sens même plus la force de geindre ni d'aller à vous, comme par le passé ! Dites au T. R. P. Pététot, et qu'il vous envoie un peu auprès de nous pour nous faire revivre en nous insufflant un peu de son esprit et du vôtre.

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 24 octobre 1883.

... Julie nous est enfin vraiment revenue, il y a eu hier huit jours ! Elle est bien la même, autant que j'en puis juger ; mais elle a beaucoup maigri et a perdu presque tous ses beaux cheveux ! — Elle a, de temps à autre, ses bons éclats de rire qui nous réjouissent toutes... Avec cela elle a acquis du sérieux et beaucoup de connaissances. C'est tout ce que j'en puis voir jusqu'à présent. Mais, te figures-tu notre émotion en la voyant entrer dans la cuisine, à l'improviste, sans que nous ayons reçu aucune dépêche pour nous prévenir de son arrivée ! mes genoux en tremblaient tellement, que c'est à peine si j'ai pu descendre de l'escalier que j'avais escaladé pour appeler Louise d'en haut !... Il m'a fallu faire un héroïque sacrifice : partir quelques heures après pour passer la nuit à Drzazgow, et y faire, avec trois enfants, la répétition de la messe de mariage de Sophie Grudzinska.

Comtesse Zamowska au P. Mariote.

Kornik, 28 octobre 1883.

Il se fait ici une chose à laquelle nous ne nous attendions nullement. Dans l'espoir d'habiller nos enfants à meilleur compte, en achetant des étoffes, pour les habiller, au prix de fabrique, nous avons pris, pour Louise, une patente pour ouvrir un magasin de nouveautés. Le bruit s'en est répandu, on est venu acheter. Pour contenter les acheteurs, nous avons fait venir des marchandises ; les marchandises étant venues, le magasin (1) ne désemplit plus, et nos enfants ne peuvent suffire aux commandes de robes, gilets, jupons, chemises, et pantalons ! C'est d'un entrain et d'une animation sans pareille. Je pensais que l'on se déferait de nous pour cela, comme on s'est défié pour le reste, mais, c'est tout le contraire ; tout le petit pays, à une lieue à la

(1) Cette boutique fut d'abord installée à côté de l'ouvrier ; puis, quelques semaines après, transportée sur la place de l'Eglise.

ronde, est dans la joie : « C'est maintenant que les juifs ne prendront plus nos épargnes; c'est maintenant que l'on ne nous trompera plus! » — Vous ne sauriez croire quelles portes cela nous ouvre, pour nous mettre en relations avec ces gens-là, pour les voir, les connaître, les influencer, et les soustraire à d'autres influences. Mais vous savez qu'il n'est pas facile aux marchands de faire leur salut, et c'est ce que nous craignons un peu ici; car, l'empressement, la nécessité d'être toujours là (je parle surtout de Louise), de terminer les commandes à heure fixe, tout cela ne facilite pas la vie intérieure et les exercices de piété. Vous concevez, dès lors, les points d'interrogation : ce magasin, est-ce Dieu ou le démon qu'il doit servir? Tous les cœurs s'ouvrent vers nous, et tous se mettent en confiance : sera-ce pour le bien ou pour le mal?

M^{lle} Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Kornik, 28 octobre 1883.

Tu ne peux te représenter le mouvement qui se fit autour de nous dimanche dernier, Louise a fait 150 marks d'affaires. Mardi un peu moins, et aujourd'hui, jour de marché, 195 marks. Songe qu'il n'y a pas huit jours qu'elle a reçu les gros envois de fabriques! Jamais nous n'avions compté sur une telle vogue! Les juifs en vont attraper la jaunisse! — Lundi, ils avaient déjà baissé leurs prix de 10 pfennigs pour les étoffes de laine, et ils s'en allaient camper à l'entrée de Bnin, pour empêcher, du moins, les acheteurs de Bnin de faire la course jusque chez Louise! Toute la ville est en agitation! Tout le monde *en est* : le tailleur qui exécute les commandes taillées par Louise; le menuisier qui construit les meubles du magasin, etc., etc., ils donnent des coups de mains quand ils se trouvent là, — puis ne peuvent plus se décider à s'en aller, prennent part aux discussions, etc., c'est très drôle; ils ont l'air chez eux, pleins de confiance et satisfaits au possible. — Nous avons un commis polonais qui a l'air très entendu et assez bien. Il soulagera un peu Louise. On va incessamment transporter la boutique dans la maison de la place. M^{me} Jaruntowska (1) tiendra la caisse; les commandes seront renvoyées chez Louise.

Carte postale imprimée (adressée à M^{lle} Houcke).

Kornik, 4 novembre 1883.

Z dniem dzisiejszym otworzyłam w Korniku skład towarów lokciowych oraz pracownia w Ktorej przyjmuje zamówienia na

(1) Un genre de femme de charge, très intelligente et dévouée; et qui sert l'Œuvre avec tout son cœur.

suknie, płaszczyki damskie, gorsety, bielizne i wszelkie ubrania kobiece miejskie i wiejskie. Przyszczekając prry cenach umiarkowanych skora usluge, polecam przedsiębiorstwo moje wzgledom Szhanowej Publicznosci.

L. Chizynska — w Kornik (1).

Kornik, 4 novembre 1883.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Kornik, 5 novembre 1883.

Si vous pouviez voir cette petite œuvre, vous seriez étonné; c'est une fourmilière où tout le monde travaille. Nous avons maintenant 37 élèves internes, 6 externes = 43. Nous sommes neuf pour la diriger, sans compter le maître d'école qui vient tous les jours pour une heure, le vicaire qui donne des leçons aussi, et le surveillant de la ferme qui a l'œil aux travaux. Au magasin, on choisit les étoffes et l'on fait des commandes de linge, de robes et de confections. Tout cela s'exécute dans les ouvroirs, dont nous avons trois, maintenant. A la ferme, vous devinez s'il y a à travailler pour nourrir et blanchir tant de monde, pour préparer les provisions d'hiver, etc... Cette ferme est très-vieille et très-délabrée, ce qui n'est pas agréable toujours; mais, parfois, on voudrait avoir le pinceau de quelque peintre hollandais ou flamand, pour rendre le pittoresque coup d'œil que présente cette cuisine de ferme, un peu enfumée, il faut l'avouer, où j'ai trouvé hier, par exemple, une fille enfournant son pain; une autre retirant des pommes de terre d'une grande marmite pour les servir à ses petits habillés de soie; deux épluchant des choux. — Ces petites, dans leur costume de paysanne, si raide, avec de petit bonnets qui encadrent tout le visage, tout cela est si original! — Puis, au premier, Marie jouant de l'harmonium et faisant des répétitions de chant pour la grand'messe de la fête patronale. Dans un autre département, la bonne M^{me} de Beaupré enseignant, moitié en français, moitié en polonais, comment on doit tenir une lingerie et raccommorder avec élégance, jusqu'à des torchons. Ailleurs, à la cuisine, c'est une enfant de petite taille, se promenant autour de son fourneau, juchée sur des tabourets qu'elle a rangés tout autour pour pouvoir dominer ses marmites, regarder dedans et les manœuvrer. On travaille à la laiterie, on travaille à la buanderie, on travaille partout. M^{me} Doens se pro-

(1) J'ai ouvert aujourd'hui un magasin d'étoffes et aussi un atelier de couture où on exécute toute commande de robes, manteaux, corsets, lingerie et de tout ce qui concerne la toilette féminine pour la ville et la campagne. Je recommande mon entreprise à l'honorable public, en l'assurant de mes prix modérés et de la rapide exécution des commandes.

mène avec ses lunettes sur le nez, passant ses doigts sur les meubles, les croisées, les parquets, avec des coupables à sa suite, pour leur faire recommencer leur nettoyage et ménage. Puis, les leçons où l'on est bien sérieux aussi. Dans notre troisième division, il arrive parfois que le professeur trouve jusqu'à 18 fautes d'orthographe, et on n'y est pas toujours sûr, si 2 et 2 font 4 ou 5....

Nous attendons vers la fin de la semaine le P. Mariote, le P. Witkowski, et M^{lle} H... Nous nous faisons fête de les surprendre par tout ce que nous avons réalisé depuis leurs départs, aux uns et aux autres. Je crois qu'ils ne seront pas médiocrement surpris. Il nous semble que nous ne faisons rien; que nous n'avancions en rien; néanmoins, toutes les fois que quelqu'un s'absente pour quinze jours, on est forcé de constater, au retour, que tout est changé.

En effet, le 9 novembre, nous arrivaient le P. Mariote, le P. Witkowski, supérieur de la mission polonaise à Paris, et M^{lle} H... Le P. Witkowski ne fit que passer; le P. Mariote et M^{lle} Houcke ne restèrent qu'un petit mois; au commencement de décembre, tous deux repartaient pour la France, ramenant, à Nancy, M^{me} Doens, malade. Elle y mourait, quelques mois plus tard. Jeanne a toutes sortes d'anecdotes à raconter sur ce voyage de retour avec son « Oncle Mariote », et sa « Tante Doens » : elle nous les a écrites mais nous ne retrouvons pas sa lettre! — Quelques lignes du P. Mariote à ma mère, où il est dit : « Je sais que M^{lle} Houcke a envoyé à Kornik le journal de notre voyage. Elle n'y aura pas mis probablement qu'elle a été fort bien pendant tout le temps; je veux dire, fort bien, à tous égards. Je me fais un plaisir d'ajouter cette particularité (1) à celles qu'elle aura consignées dans son récit ».

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 11 décembre 1883.

Il nous est arrivé hier, de Cracovie, un type nouveau. Je vais te faire passer par la peur que nous avons éprouvée... C'est une tertiaire de saint François. Cela seul nous donnait la colique d'avance. Elle a vécu neuf ans dans un couvent; pourquoi en est-elle sortie? Cela ne s'expliquait pas. On nous la fourrait presque de force, pour nous aider dans le soin des malades (tu sais comme cela fait partie de notre mission pour l'instant!) et pour faire la classe aux petits enfants (encore une chose qui nous occupe beaucoup, comme tu sais!) — Enfin, maman avait à peine le temps de répondre qu'on nous laisse réfléchir, que la susdite

(1) Le P. M. avait une prédilection pour ce terme « particularité », ce qui explique que, dans la suite, nous y ferons parfois allusion.

personne, « M^{lle} Léocadie », nous arrivait quand même, à notre plus grand effroi!... Je regrette de ne pouvoir te singer sa tournure sur le papier! C'est un de ces types que je saurais si bien faire dans une comédie. Elle est menue, menue, quoique de taille moyenne; a l'air d'être sur des ressorts, à certains moments; puis à d'autres, a l'aspect d'une maîtresse d'école *pieuse*, avec un certain *apprêt* dans sa personne; de la grâce, de la dignité, et un air de protection maternelle qui semble être habituée à ce que *l'enfance* la trouve irrésistible!... la vois-tu? — Attends, il te manque encore sa toilette, qui plaît à maman, mais que je honnirais volontiers : un bonnet de nuit, avec une ruche autour, couvrant les oreilles, mis bien en avant, et attaché sous le menton avec une belle cocarde à pans égaux; par là-dessus, un châle noir en cachemire, mis de manière à ne laisser paraître que la ruche et la cocarde. Puis, ce qui me convient tout à fait, une jupe noire et un large tablier bleu; de grandes lunettes à verres ronds, l'habitude de se frotter les mains *quand elle observe*, ou n'a pas d'ouvrage; des mouvements soudains et vifs, une tenue irréprochable; le ton et l'accent chantant de la Galicie... pour l'instant, c'est tout ce que je puis te dire : qui vivra, verra.. Il y a une « particularité », c'est qu'elle a consenti à manger à la troisième table, avec les enfants! ce qui a paru toucher et gagner celles-ci.

Comtesse Zamojska au P. Mariote.

Kornik 24 décembre 1883.

Cher Père, cette œuvre est *tapissée* de sacrifices, et vraiment de jour en jour il faut se détacher davantage de tout ce qui est personnel, pour se tourner uniquement vers ce qui concerne le service du Maître. M^{me} de Beaupré dit que cette œuvre n'existe pas encore, mais qu'elle marche déjà! — Elle marche tellement que deux curés m'ont écrit pour me demander nos conditions d'admission, car « des personnes de leurs paroisses désirent les connaître ». Je les ai envoyées en les invitant à venir voir par eux-mêmes. Il y en a un qui m'a répondu qu'il viendrait après les fêtes. — Un autre est venu me voir et m'a dit : « ... Le plus dur est fait... on ne pensait pas que vous dureriez... maintenant, on prend la chose au sérieux. » — Il y en a encore un autre qui m'a dit qu'il avait deux paysannes désirant la vie religieuse que leurs parents souhaitaient envoyer ici.

Je crois vous avoir dit que nous avons placé une de nos enfants, tout en prévenant qu'elle n'était nullement formée. Sa maîtresse s'en est plainte depuis à quelqu'un qui lui demanda pourquoi, alors, elle ne la renvoyait pas? La maîtresse répondit : « et où en trouverais-je une qui vaille et qui soit aussi bien dressée à faire *volontiers* tout ce qu'on lui demande »? Une dame

est venue ici pour demander l'admission de sa cousine, sœur d'un médecin. Elle est arrivée par le train de midi, et n'a pu partir qu'à 8 h. du soir. Nous lui avons laissé suivre tout le traintrain de la maison pendant cette demi-journée. Elle a été stupéfaite de voir ce qui était déjà réalisé. Quand elle a vu la leçon de chant suivre la couture, puis le professeur d'arithmétique, puis à leur tour, les occupations de la ferme, de la cuisine, etc., au son de la cloche, — cette personne que je ne connais pas du tout, et qui paraissait du reste fort réservée, m'a saisi les mains, me disant : « Que Dieu vous bénisse, que Dieu vous bénisse ! Rien de ce qu'on m'avait dit ne m'avait donné l'idée d'une si belle chose ! » — Le P. Kalinka nous a envoyé une personne qui nous rend de grands services ; elle a de l'ordre, de l'énergie et tient à merveille l'ouvrage de la lingerie. Au magasin, on *roule* sur l'or ; l'autre jour, on a eu 618 marks, 722 fr. 30. On m'affirme que l'on aurait eu un tiers en plus, si l'on avait eu la place de recevoir les acheteurs et de les servir.

Une personne qui a passé quinze jours ici nous a demandé une de nos enfants comme ouvrière. Je lui ai dit qu'aucune n'était suffisamment formée ; que c'était à peine si nous en aurions une à offrir pour Pâques ; mais je lui en ai recommandé une autre dont on m'avait dit du bien. Elle me répondit qu'elle attendrait la nôtre, car elle n'en voulait pas d'autre.

On nous propose en ce moment cinq à six élèves payantes.

Maintenant, mon cher Père, j'ai reçu une lettre de M^{lle} de Mylo qui, vous le savez, a passé ici un mois cet été. Elle n'a cessé de m'écrire depuis lors, et de me témoigner une grande affection. Elle ne me dit pas l'emploi qu'elle veut donner à sa vie, mais elle me dit qu'elle veut mener une vie dans laquelle Dieu ait une plus grande part ; une vie sérieuse, « grande, noble, élevée » ; une vie dans laquelle « tout soit élevé », et enfin, elle me dit qu'elle rentre à Paris et qu'elle voudrait se mettre sous votre direction. Cette jeune fille m'a dit qu'elle avait toujours été son propre centre à elle-même. — M^{me} de Beaupré, Marie et Jeanne ne font pas grand fond sur elle. Pour moi, j'avoue que je me sens très attirée vers elle. Je ne voudrais pour rien au monde l'attirer ici ; mais ce désir de se mettre sous votre direction me fait penser que, peut-être, elle a quelque désir de se joindre à nous. Si Dieu lui en donnait la pensée elle me semblerait inappréciable. Toutefois, je crois qu'il ne faut laisser rien paraître de cette pensée, afin qu'elle soit bien convaincue que c'est l'intérêt de son âme et la volonté de Dieu que vous cherchez, et que ce n'est pas l'intérêt de l'Œuvre que vous poursuivez envers et contre tout.

Mon bon Père, Julie est bien bonne, dévouée, courageuse. Louise est un peu une énigme. Je ne sais pas où elle s'achemine ;

mais j'ai l'impression que sa famille a réussi à déconsidérer, à ses yeux, ce que nous essayons de faire. Quelquefois j'en ai le cœur gros, je vous l'avoue, car l'utilité de cette Œuvre est de plus en plus apparente. Les élèves affluent; on prend confiance. Extérieurement, les choses s'arrangent, et au fond, rien qui inspire la moindre sécurité. Depuis un an, pas une personne pour se joindre à nous. Cela ne paraît-il pas témoigner que Dieu ne favorise pas cette Œuvre, puisqu'Il n'y appelle personne?

P. Mariote à la Comtesse Zamoyka.

Paris, 28 décembre 1883.

Je reçois votre lettre du 24 et du 25. Elle me fait admirer de plus en plus la conduite de la bonne Providence, à l'égard de votre Œuvre. Entreprise et poursuivie jusqu'ici avec des instruments trop peu nombreux et insuffisamment préparés; entravée par diverses sortes d'opposition, elle marche néanmoins, elle se développe, elle laisse déjà, après un an à peine, entrevoir des résultats très beaux, très précieux. Notre-Seigneur veut qu'il soit bien manifeste que c'est à Lui, et non à vous, ni aux autres qu'il faut attribuer le bien que l'œuvre pourra produire. Tant mieux pour l'Œuvre, pour vous, pour vos collaboratrices et pour vos conseillers. La tentation de la vaine gloire est ainsi épargnée à tous. Et croyez que ce n'est pas une petite grâce!

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

Kornik, 11 janvier 1884.

Il nous est arrivé ce matin une demoiselle fort jolie, avec des frisons dans tous les sens; elle se renverse d'une manière charmante en arrière sur sa chaise, et les jambes croisées, fait de la dentelle au crochet pour garnir chemises et pantalons. C'est le portrait de la plupart de nos « nouvelles ».

Toutes ces enfants ont pour corvée d'assister à mes petites lectures et conférences. Je leur ai lu aujourd'hui l'histoire de Judith, et pour leur expliquer pourquoi cette femme riche, jeune et belle portait un cilice, je me mis à leur expliquer pourquoi et comment les saints maltrahaient leur corps. Nos anciennes commencent à être habituées à mes sornettes; mais si vous aviez pu voir les yeux de toutes nos *nouvelles*, braqués sur moi, écoutant ce que je leur disais, vous comprendriez le charme qu'il y a à semer la *tempête* des pensées nouvelles dans ces âmes qui n'ont jamais été même effleurées par rien de grand, d'élevé; qui ont la vulgarité pour ainsi dire *ancrée* dans l'âme, mais qui possèdent toutes les aptitudes possibles pour goûter, comprendre et pratiquer ce qu'il y a de mieux. Je vous assure que cette Œuvre

pourrait être prodigieuse dans ses effets, si nous étions de force à faire face à ses exigences.

Vers la fin de janvier de cette même année, ma mère et moi partions pour la France, afin d'y prendre nos vacances, toujours déterminées par le séjour que Mgr Perraud devait faire à Paris. Mais, pour ma mère, les vacances, cette fois, devaient être de bien courte durée. Comme on va le voir, la lettre suivante de M^{me} de Beaupré nous annonçait le début des misères qu'allaient nous faire les Prussiens et qui devaient se terminer par notre expulsion.

M^{me} de Beaupré à la Comtesse Zamoyka.

Kornik, 19 février 1884.

Vous avez reçu, mieux que nos lettres, car j'espère bien que le voyageur (1) est arrivé à bon port au quai d'Orléans. Il a pu vous parler de nous, étant lui-même au courant de tout ce que nous pensions et faisons en votre absence. Et voilà que déjà, depuis son départ, on a jeté la perplexité dans nos esprits, en nous disant qu'une collection de dénonciations sont déposées contre nous à la mairie. Le maire se propose de venir, un de ces jours, s'acquitter de toutes les investigations et constatations qui ressortent de ses fonctions, et de son autorité; et c'est lui qui a fait à Jakobowski ces communications ou confidences. Jusque-là, on ne parle que du magasin et de l'ouvrier : « On ne s'y sert pas du poids et des mesures légales; on emploie activement cinquante ouvrières; on ôte le pain à tous les pauvres honnêtes gens de Kornik; s'il en est ainsi, cette gigantesque entreprise doit payer des impôts en rapport avec son importance, etc... » Un de ces jours, M. le maire viendra compter et interroger nos moutons; il sait que sur le nombre, *tant* et *tant* payent une pension, et alors!... voilà la question d'école qui semble se cacher derrière la première. — Qu'en sera-t-il? Peut-être pas plus que d'un nuage qui paraît et se dissipe — Avons-nous quelque chose à dire ou à faire? Le mieux serait que vous ne tardiez pas à revenir au milieu de nous, chère Madame... Je voudrais vous ôter toute incertitude sur la réception que nous ferons à votre brodeuse. Je vous ai dit très librement, trop peut-être, les objections qui se présentaient à nos esprits; mais il y a une raison qui prime toutes les autres et doit ramener au même point tous les rayons; c'est que vous voyez plus loin et plus sûrement que nous; c'est que Dieu vous doit et vous donne, avec l'inspiration et

(1) Monsieur Zamoyki.

l'impulsion, la grâce des moyens. — M^{me} Chatel (1) sera la bienvenue; pour son installation, nous suivrons vos intentions que je vous demande de vouloir bien nous dire.

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

Paris, février 1884.

Je vous envoie une lettre qui ne vous fera pas plus de plaisir qu'elle ne m'en a fait; mais si le bon Dieu, étant tout-puissant à changer la situation, l'accepte comme cela, il faut bien que nous l'acceptons aussi, comme tout à fait impuissants à la changer.

Je voudrais partir mardi à 7 h. 40 du matin. J'ai le cœur barbouillé d'une superbe façon. Il m'en coûte de voir partir Monseigneur, de perdre le Saint Sacrement, de m'éloigner de la rue d'Orsel; de laisser Ladislas ici; de me séparer de Marie; de quitter M^{me} Wallon; de partir sans avoir été ici chez qui que ce soit; de n'avoir pas même été au cimetière; de me trouver en face des Allemands qui semblent vouloir nous tracasser...

En effet, immédiatement après le départ de Mgr Perraud, qui quittait le quai le 25 février, ma mère partait le 26, me laissant à Paris pour profiter des leçons de chant que je venais de commencer avec M^{me} Viardot. Sa rentrée à Kornik fut assez pénible, comme le témoignent les lettres suivantes.

Comtesse Zamoyka à sa fille.

Kornik, 28 février 1884.

Je t'écris en français pour que M^{me} Wallon puisse avoir sa part de ma prose. J'ai été, comme Roland, d'un « merveilleux courage », tant que je suis restée seule en face de mes pensées. Après deux heures passées à Posen, le baromètre du ministère de l'Intérieur a commencé à baisser et a continué à baisser malgré tous mes efforts pour lui persuader que le temps était au beau, et qu'il fallait monter! — Trois choses m'ont fait carrément plaisir : l'aspect, l'attitude, les dispositions de M^{me} de Beaupré, de Julie et de Sophie. A part cela, je te l'avoue, il me faut un acte permanent de volonté pour ne pas trahir ce que j'éprouve. — Louise, très souffrante; — le vicaire, idem; — une bonne partie des enfants aussi; — la grande Micheline ne me fait pas bonne impression; — la petite tousse de son horrible toux, et a son horrible expression de visage. — Enfin, je te ferai grâce de mes observations, car j'ai fini par me dire que les choses n'étant pas si changées que cela aux yeux de M^{me} de Beaupré,

(1) La brodeuse annoncée.

c'était une impression venant de soi, et dont j'étais seule coupable. — J'ai été faire ma méditation... la voici : les enfants me déplaisent, je n'y peux rien, les personnes qui s'en occupent ne me satisfont pas, je n'y peux rien, — Culidon (1) est mort pour ma réception, et cinq petits habillés de soie ! je n'y puis rien ; je manque de place pour faire marcher cette Œuvre, je n'y puis rien ; — nous avons des ennemis, des calomniateurs, des difficultés à foison, je n'y puis rien. — Pourquoi arrêter mes pensées à ce qui est quasi irrémédiable, autrement que pour faire œuvre de patience?... Une chose toutefois me déplaît, et celle-là, je puis la modifier, c'est ma propre personne. — Depuis trois ans je suis toujours trop pressée pour faire quoi que ce soit convenablement, et puis je m'étonne que tout va mal. J'ai fait porter ma méditation sur l'inutilité qu'il y a à tant souffrir de ce que je ne puis changer et de supporter ce qui se laisserait améliorer. Je vais donc maintenant commencer l'Œuvre sur moi, en moi, par moi-même, espérant que si je m'aide moi-même, en ce qui dépend de moi, Dieu fera le reste pour ce qui ne dépend que de Lui. Tu vois que nous sommes dans les mêmes pensées. Figure-toi que je n'ai pas la moindre idée d'être séparée de toi ; il me semble que tu es ici, avec moi, ou, peut-être, ce qui est plus exact, c'est que je suis là, avec vous tous, que j'aime trop pour en être séparée !

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 16 mars 1884.

Je ne puis vous donner une idée de ce que j'ai trouvé en arrivant ici. Cette Œuvre, au lieu de m'apparaître comme une chose qui débute, m'a apparu soudain comme une chose avortée, une Œuvre mort-née, un germe étouffé avant d'être éclos. — Cette misère m'a soulevé le cœur. Le mal qui jadis m'avait semblé temporaire maintenant m'apparaît comme sans issue. C'était écœurant. Là, M^{me} de Beaupré m'a fait du bien par une parole qui me remet toujours debout, quand elle me revient à l'esprit. C'est, qu'après tout, il n'y a pas de nécessité à réussir dans cette Œuvre, et que si tous nos efforts n'aboutissaient qu'au bien d'une seule âme parmi ces enfants, nous aurons donné un bon emploi à nos vies. Aussi, mon cher Père, c'est là que j'ai trouvé un bon placement pour le petit accroissement d'humilité que je crois avoir reçu pendant mon séjour à Paris. J'ai pensé que, bien à mon insu, et certes, sans mon consentement, quelque orgueil avait pu se mêler à tous nos efforts pour

(1) Bon chien de Terre-Neuve, arrivé le 24 juin 1882 à Kornik, avec le premier groupe pour fonder l'œuvre !

l'établissement de cette Œuvre; que c'est là ce qui avait peut-être nécessité tant de contradictions et d'abaissements; mais, « à bon entendeur, salut »; j'ai résolu de tirer bon parti de toutes ces leçons, et voici comment; je ne refuserai rien de ce qui pourra se présenter en vue d'une œuvre à faire; en vue de l'Œuvre, telle que nous l'avions conçue au début, mais au fin fond de mon âme, *j'y renonce absolument*; que Dieu la fasse, s'il Lui plaît, quand, comme, et par qui Il voudra; quant à moi, je ferai au jour le jour ce qui se présentera sans autre visée que de donner toute ma vie et mes forces à Dieu pour qu'Il en tire le parti qu'Il lui plaira.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

14 avril 1884 — lundi de Pâques.

Jusqu'ici c'est une chose étrange de voir à quel point cette Œuvre se développe et ne se développe pas. Je ne sais si c'est un peu d'idées noires et de tentation de découragement qui s'empare de moi en ce moment, mais les choses ne me paraissent guère satisfaisantes. Il me semble qu'il n'y a que deux mobiles qui agissent dans ce pays : la vanité et le désir de paraître, d'une part, et la passion de bien manger d'autre part; le reste est à de telles profondeurs, qu'il faudrait la baguette de Moïse pour faire jaillir quelque chose de ces âmes. La nonchalance semble contraire à la vanité; mais ici, cela se concilie; on est nonchalant toute la semaine, et vaniteux les dimanches et fêtes. Pour Pâques, il semble que la vanité prenne de nouveaux élans, en proportion de l'importance de la fête. Ces fêtes m'ont écœurée! Et pourtant, il y a de la foi et de la piété, d'une certaine façon.

8 mai.

... Il est évident que la plupart des parents qui nous ont remis leurs enfants espéraient simplement y trouver la satisfaction de leur vanité et de leur paresse; ne trouvant rien de semblable, il y en a onze que l'on nous a retirées depuis mon retour, d'une façon plus ou moins flatteuse. M^{me} de Beaupré dit que tout cela prouve que l'Œuvre devient sérieuse; que son but se dessine; que nous acquérons de l'expérience et que cela promet de superbes résultats. Elle m'a dit encore ce matin une chose qui m'a beaucoup frappée : elle croit que si nous avions eu, dès le début, des personnes tout à fait capables de diriger nos emplois, ces personnes forcément nous auraient imposé des manières d'être et de faire qui auraient peut-être contrecarré l'inspiration que Dieu a donnée à nous et non à elles. Elle ajoute, qu'en nous laissant ainsi sans secours, Dieu nous laisse du moins les coudées franches et le temps de faire nos écoles. A son avis, les

enfants qui arrivent aujourd'hui bénéficient de nos expériences : il ne faut pas se laisser déconcerter en voyant les premières venues s'en aller. Elle est persuadée que c'est un moment de crise à passer, mais que, tôt ou tard, il était inévitable à traverser. Ce qui la frappe, néanmoins, c'est l'obscurité dans laquelle Dieu nous tient par rapport aux personnes qui devront — (si l'Œuvre doit durer), diriger les emplois; car il sera impossible de s'en passer, et nous n'en voyons pas même l'ombre à l'horizon!... si fait, il y a trois ombres... nous verrons ce qu'il en sera!... Vous n'avez jamais vu de gens plus *battus* que nous ne le sommes; cela mérite un peu de compassion et demande un peu de baume.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 11 mai 1884.

Je ne sais si je suis dans le vrai ou dans le faux; mais j'ai absolument l'impression que l'épreuve est faite et quasi *terminée*. Cela ne changera, j'espère, rien à ma conduite, ni à celle des autres, car, en somme, il ne s'agit pas du succès, mais de l'effort, et celui-là, nous sommes bien libres de le continuer; nous persévérons, je l'espère, tant que ce sera possible. Peu importe de quelle manière nous ferons notre salut; mais il me semble, mon bon Père, que nous ne ferons que cela. Certes, c'est beaucoup, mais nous aurions peut-être pu le faire à moins de frais. Voici bientôt deux ans d'efforts; pas une personne pour se joindre à nous; pas une maîtresse payée convenable; pas une enfant qui nous donne de sérieuses espérances. Le local n'a pas augmenté; — la malveillance n'a pas diminué. Nous n'avons pu trouver ici ni une lingère, ni une personne compétente pour la ferme. Nous avons, il est vrai, une maîtresse insupportable qui enseigne bien la broderie et menace tous les jours de partir, et nous avons un cuisinier convenable pour 1.200 francs par an, pour 40 francs par chaque élève qu'il formera... ces deux *précieux trésors*, après deux ans de recherche! Nous avons tant dépensé que nous sommes forcés de regarder au moindre sou! Voyez, mon Père, si tout cela indique un grand secours de la Providence ou fait supposer que cette Œuvre plaît à Dieu, et qu'il la veut — Vous dites, mon Père, que si nous avions travaillé par des mobiles naturels, nous aurions de quoi être dégoûtées de notre tâche. Je crois que nous n'avons pas travaillé par des mobiles naturels, et néanmoins je ne puis vaincre la répugnance que m'inspire la bassesse des caractères qui nous entourent, tant enfants que maîtresses; tant parents des enfants que curés et voisins. Il me semble que je suffoque dans cette atmosphère de platitude morale, d'égoïsme, d'inintelligence, de

mensonge. Je m'en veux, je voudrais réagir contre ce dégoût, mais je n'y parviens pas du tout. J'ai frayed avec des gens qui avaient d'autres défauts, je les comprenais mieux; mais ce que je rencontre ici, je ne le comprends pas; jamais je ne sais démêler la vérité du mensonge; quand on m'a menti dix fois, je ne trouve plus rien à dire ni à faire; je suis *désarmée*. Puis, je me tranquillise la conscience en pensant qu'il y a des êtres, des créatures que Dieu lui-même vomit, bien qu'il aurait, s'il le voulait, la faculté de les transformer. Comment n'aurais-je pas de nausées, moi qui n'ai la faculté de rien changer? — M^{me} de Beaupré soutient que tout est pour le mieux; que j'avais besoin d'apprendre à être plus autoritaire, plus ferme, de donner moins de liberté, etc.... elle affirme que j'avais besoin de traverser ces écoles pour que l'Œuvre puisse se faire sérieusement. Toujours est-il que tout ce que je pourrai voir ou comprendre ne nous rendra pas plus fortes pour remédier au mal, et que si Dieu ne nous vient en aide, « in vanum laboraverunt qui ædificant »... Que je vous dise, pour votre consolation, que Louise et Julie marchent à merveille; elles se serrent de plus en plus contre mon cœur; nous n'avons qu'un cœur et qu'une pensée.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

15 mai 1884.

Vous ne sauriez imaginer ce que nous avons de tempêtes, dans le petit verre d'eau qu'est notre Œuvre : deux ou trois mauvaises filles se sont glissées ici, au milieu des autres, et, — on ne sait dans quel but, ni pour quel motif, — ont tellement travaillé les autres, leur persuadant qu'elles n'avaient rien à gagner, et beaucoup à perdre, que sur quarante qu'elles étaient, dix ont demandé à leurs parents de les reprendre, ce que ceux-ci ont fait, je dois dire à notre satisfaction; et cinq ou six autres ont bien fait voir que ce n'est pas le désir de s'en aller qui leur manque. Avouez que c'est assez singulier, des enfants retirées, en bonne partie, de la misère noire; arrivées ici comme de véritables petites misérables, ayant appris ici leur catéchisme, appris à mieux lire, mieux écrire, compter et coudre, et avec cela une infinité de choses qui leur sont utiles, ne coûtant pas une obole à leurs parents, toujours libres d'aller les servir et soigner quand ils en avaient besoin, préférant s'en aller pour chercher à gagner leur pain, on ne sait comment!... On me dit qu'il faudrait moins de relations avec les parents et la petite ville, moins de liberté; je suis certaine que l'Œuvre souffrirait bien plus, à la longue, des désavantages occasionnés par l'absence de liberté. La liberté fait connaître les caractères; elle les passe au crible. Ce qui reste a quelque chance d'avoir de la valeur. Du reste, apprendre

aux enfants à user de la liberté avec sagesse, les habituer à lutter, à discerner, à choisir, c'est notre but; si nous y renoncions, ce ne serait pas la peine de continuer.

Toutes ces anxiétés jetaient ma mère dans un grand trouble qu'un heureux incident devait un peu alléger. Je veux parler de la connaissance que je fis à ce moment à Paris, d'une personne qui, pendant des années, devait nous apporter le concours de son activité. Un jour, en rentrant à la maison, je trouvai un billet de M^{me} de Mylo m'annonçant qu'elle venait de découvrir une « perle » pour l'Œuvre, et que si je voulais faire sa connaissance, je devais aller prendre le thé le lendemain, chez elle, Boulevard Malesherbes. Bien entendu, le lendemain je m'habillais aussi joliment que possible pour impressionner la dite « perle », et je filais chez M^{me} de Mylo. — Là, je trouvai une personne un peu plus grande que moi, et très élégamment vêtue : je me souviens d'une charmante petite capote qui abritait un front tout encadré de petites boucles et mèches à la Récamier. Expression, tournure, manières, tout était extrêmement aimable et distingué chez Miss Mac Guire. Je causai avec elle et fus sous le charme. — Elle me dit qu'elle serait disposée à aller passer quelque temps dans notre Œuvre; je lui proposai donc d'aller avec moi voir le P. Pététot pour lui soumettre la chose, et le lendemain, si je ne me trompe, nous nous retrouvions rue d'Orsel.

Je ne me souviens plus trop comment les choses se passèrent ni quelle parole m'avait fait croire qu'elle désirait aller à Kornik pour trois mois,... ce que je répétais au P. Pététot, mais je me souviens parfaitement que, plus tard, M^{lle} Mac Guire m'avoua qu'en m'entendant parler de trois mois au P. Pététot, elle n'avait pas osé me contredire, mais qu'elle avait, en réalité, dans la pensée, trois semaines! — Or, dans le courant de l'été, quand elle arriva à Kornik et qu'elle vit notre misère et notre pauvreté, elle frémit en pensant à ces trois mois qui se dressaient devant elle, et se demandait quel prétexte elle pourrait bien prendre pour s'en aller au plus tôt!... En attendant, elle resta avec nous près de vingt ans!

Voici ce que ma mère m'écrivait au sujet de cette visite, et du découragement qu'elle pourrait provoquer dans l'esprit de M^{lle} Mac Guire.

Comtesse Zamoyska à sa fille.

Quant à M^{lle} Mac Guire, j'ai peine à croire que notre galère lui plaise. Il est difficile d'imaginer un travail plus bas, plus humble, qui donne moins de satisfaction et dont les bons résultats soient

plus longs à attendre. Si tu me disais que M^{lle} Mac Guire veut, coûte que coûte, servir les âmes et Dieu, à n'importe quelle condition, prête à aller là où l'on est le plus pauvre, le plus misérable et où l'on a le moins de satisfaction à recueillir, je te dirais de l'engager à venir ici, et qu'elle y trouvera son affaire. Mais quant à venir *voir* quelque chose ici, c'est faire trop d'honneur à nos misères. Il n'y a rien à voir ici, il n'y a qu'à travailler et à souffrir : détestables conditions matérielles; manque de place, manque d'ensemble, manque d'un personnel suffisamment capable; des maîtresses payées qui ont un mauvais esprit et une mauvaise tenue; peu d'argent, beaucoup de dépenses; malveillance des curés, des voisins, des habitants, des familles de nos enfants; une vanité et une paresse qui dépassent les limites; pour faire l'Œuvre, des personnes qui ont une mauvaise santé et le cœur plein de peines; des enfants qui n'ont pas grand ressort, voilà ce qu'on trouve ici... Cela me fait l'effet d'une plaisanterie que de penser à venir y voir quelque chose!... plus M^{lle} Mac Guire sera simplement mise et simplement coiffée, plus elle nous rendra service, car nous avons bien du mal à amener nos enfants à cela. Il n'y a que l'exemple qui puisse l'obtenir.

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote.

Kornik, mai 1884.

Je voudrais vous dire quelques mots au sujet de l'Américaine pêchée par Marie. Il me semble que si elle vient ici, ayant entendu dire que cette Œuvre tombera inévitablement, faute de secours, et qu'elle vienne dans le désir de se dévouer pendant un temps quelconque pour l'empêcher de tomber, c'est bel et bien; mais si elle a entendu parler de cette Œuvre par des personnes qui la lui ont vantée comme quelque chose de grand et d'intéressant, et qu'elle pense venir l'étudier, pour voir si cela peut lui convenir, il faut lui éviter cette course un peu trop longue. Je défie n'importe qui de trouver son affaire ici; rien ne peut plaire ni attirer.

Ma mère ayant écrit au P. Mariote « je voudrais que Marie ne prolongeât plus son absence; son retour me semble tout à fait nécessaire », — je quittais Paris le 16 mai, accompagnée, jusqu'à Berlin, par M. Léonard Niedwiecki, l'ancien secrétaire de mon père.

Quelques jours après mon retour, ma mère écrivait à M^{me} Wal-lon :

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Je craignais que Marie ne fût péniblement impressionnée à son arrivée ici; mais son impression est plutôt favorable; elle est étonnée de ce qui a été réalisé au point de vue de l'ordre et de l'aspect. M^{me} de Beaupré aussi croit que nous sommes en voie de progrès. Je le veux bien : matériellement; mais je trouve que c'est tout l'inverse au point de vue moral... Je trouve que ce n'est rien de donner toute sa vie pour aider *n'importe qui* à faire *n'importe quoi* dans la voie du bien et de la vérité; mais gagner les menteurs, les fourbes, les paresseux, les ingrats, les gens de mauvaise volonté, c'est ce que je ne sais pas faire; il faut pour cela des adresses et des souplesses de charité dont je suis absolument incapable; la vue d'un mort en putréfaction me cause une sensation moins douloureuse que cette atmosphère de bassesse morale.

M^{lle} Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 19 mai 1884.

Maintenant que je suis arrivée, que j'ai eu quelques heures pour me *retrouver* et remettre au courant de ce qui se passe, je veux tenir ma promesse et vous rendre à peu près compte de mes impressions. On a été, je crois, assez bon pour être aussi content de me revoir que je l'étais d'être de retour. — Au premier moment, mon impression a été qu'il n'y paraissait pas qu'on fût en temps de crise; du reste, ma mère me dit à l'arrivée que, depuis que ces mauvaises têtes étaient parties, la paix se rétablissait tout doucement. — Peu à peu, on s'est mis à me raconter tous les déboires et ennuis dont on sortait à peine, et vraiment, on a eu beaucoup à souffrir! Ce matin, ma mère, en me conduisant de par la ferme, me faisait peine; ce va et vient de maîtresses à gages, qui n'ont ni l'esprit de la maison, ni dévouement, ni discipline; — puis, ces enfants parmi lesquelles il n'y en a pas sur qui on puisse compter, auxquelles on puisse même enseigner à fond quelque chose pour se débarrasser des ouvrières maîtresses; — et enfin, cette absence si persistante d'auxiliaires à *vocation*, tout cela semble presque décourager ma mère! elle fait ce qu'elle peut, mais avec l'idée, dit-elle, que cela ne pourra plus aboutir! J'ai essayé de lui donner de l'espoir par l'arrivée prochaine de l'Amérique; mais là encore, elle ne peut être complètement rassurée, parce qu'elle pense que si on doit tout bousculer pour charger l'Américaine d'une partie spéciale (la buanderie et le repassage,) et qu'après deux mois elle veuille s'en aller on aurait encore plus d'ennuis à en revenir aux combinaisons très imparfaites d'à présent; alors elle se demande com-

ment elle tirera parti d'une personne qu'elle ne sera pas sûre de garder plus longtemps. Ce qu'il faudrait, c'est clair, ce serait des sortes de sœurs converses, c'est-à-dire des vocations parmi les enfants qui nous aideraient en maintenant la discipline, le silence, l'ordre aux heures et aux lieux où nous ne pouvons être. Pour cela, il faut sans doute attendre que nos cadettes, qui s'imprègnent mieux de l'esprit de la maison, aient le temps de grandir; il y en a parmi elles deux ou trois qui semblent avoir quelques désirs de la perfection, et quelques idées de zèle; mais elles sont encore bien jeunes! et il faudra attendre encore longtemps avant qu'elles soient en âge de tenir tête à leurs compagnes, de leur en imposer.

En somme, c'est un fardeau pesant, très pesant! Ce qui me fait à moi de la peine, c'est que je trouve ma mère très affaiblie; elle a bien mauvaise mine; elle a l'air *harassée*, surmenée et à certains moments, presque *épuisée*. M^{me} de Beaupré dit que c'est depuis le carême qu'elle est dans cet état, et qu'elle n'a jamais voulu reconnaître que c'était le maigre, pendant le carême *entier* qui l'avait fatiguée. Elle continue encore à faire maigre toutes les fois que l'occasion se présente et ne veut pas qu'on fasse des choses à part pour elle... Je vais vous faire un petit commérage : maman a comme principe de laisser à chacun sa liberté, et veut de même qu'on la lui laisse : elle dit que chacun doit savoir ce qui lui fait mal, ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas, et qu'on n'a qu'à se gouverner en conséquence.

A ce sujet, j'intercale ici une lettre du R. P. Pététot écrite à ma mère, et qui avec une paternelle ironie condamnait absolument ses prétentions.

R. P. Pététot à la Comtesse Zamoyiska.

Paris, juin 1884.

... Vous êtes trahie, vous vous en apercevez sans doute. Voici d'autres décisions : j'exige que vous vous soumettiez entièrement pour l'heure de votre lever aux décisions du médecin. J'exige que vous interdisiez formellement à M^{lle} Julie, que je ne connais pas, le maigre, *même pour les vigiles et les quatre-temps*; ce qui vous regarde aussi. On me révèle, comme étant vôtres, sur la liberté, des principes que je ne vous connaissais pas et qui ont le privilège de m'étonner beaucoup, que chacun *doit* savoir ce qui lui convient, ce qui lui fait mal, ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas, et qu'on n'a qu'à se gouverner en conséquence. Prodigeux! *doit savoir* — et s'il ne le sait pas? — et s'il ne peut pas le savoir? Croyez-vous que ce soit un principe bon à suivre et à préconiser? que le plus grand nombre est capable d'en faire une règle de conduite? où irait-on s'il était adopté? Je connais une personne qui

ne sait pas ce qui lui convient, ce qui lui fait du mal, et qui ne veut pas le savoir, et qui n'en tient nul compte. Me conseillez-vous de la laisser à son libre arbitre? Croyez-vous que je sois bien coupable si je n'admets pas le principe, si je le déclare mauvais et si je me permets d'agir en sens tout contraire à l'égard de cette personne? Je soupçonne que c'est un principe établi pour le besoin de la cause. Cette personne, vous la connaissez, chargez-vous de lui faire accepter ce que vous lisez en ce moment. Je la connais assez pour être persuadé d'avance qu'elle consentira humblement à échanger son principe contre un autre que j'aurai l'honneur de lui proposer.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 1^{er} juin 1884.

... Quant à l'œuvre, que vous en dire? il me semble parfois que nous voulons bâtir avec des pierres roulantes, sur un sable mouvant. Certes, au point de vue de l'ordre matériel, le progrès est considérable; presque chaque chose a trouvé sa place; parfois je suis moi-même étonnée du parti que nous avons fini par tirer de nos coins et recoins. C'est pauvre, très pauvre, et très rustique, mais cela ne manque pas de simplicité. Nos maîtresses payées ne sont pas des perfections, tant s'en faut; néanmoins elles savent à la rigueur ce qu'il faut pour enseigner ici. Les leçons du maître d'école sont bonnes, celles de l'organiste passables; celles du vicaire, excellentes; tout cela nous donne très bon air, malgré notre rusticité. Ainsi, extérieurement, pour les yeux des passants, l'Œuvre se développe de jour en jour; mais pour moi, c'est tout l'inverse, car chaque jour de durée fait mieux ressortir l'impossibilité de trouver des vocations pour cette Œuvre, ce qui rend la formation des enfants plus difficile; d'autre part, la légèreté avec laquelle les parents retirent leurs enfants ou les autorisent à s'en aller, ne me donne pas grand espoir d'en former pour l'avenir qui puissent devenir des collaboratrices. Jusqu'ici, tout sort d'une seule bourse et d'une seule initiative; tout se fait à coup d'argent; cela ne me semble pas un indice bien favorable. Je crois que, parmi les enfants, l'esprit s'améliore en ce moment; mais, il y a huit jours encore, je n'aurais pas été étonnée de les voir toutes partir, tant elles étaient ébranlées, et en proie à je ne sais quel mauvais esprit. A l'heure qu'il est, 59 filles ont passé par nos mains; 35 y sont actuellement; cela fait 24 de sorties; toutes ont laissé quelque mauvais ferment... Croiriez-vous que, petit à petit, j'avais dû renoncer à les questionner à mes leçons, car les esprits forts avaient si bien travaillé que personne n'osait répondre... Marie vous a écrit, je crois, qu'après toutes les autres mauvaises influences, esprits forts,

vents d'Amérique, etc... nous avons eu un dernier assaut d'hostilité, soulevé par une fille, ex-novice des féliciennes de Cracovie, qui s'est mise à tout critiquer : depuis la semelle de nos chaussures, jusqu'à la forme de nos coiffures. Tout est pesé, jugé, comme s'il n'y avait pas d'autres sujets de conversation, c'est fatigant. Pour commencer, c'était un monastère de clarisses; puis on a cru que nous voulions « exploiter le pauvre monde », en nous faisant servir gratuitement; puis, une nouvelle secte de protestantisme que j'ai voulu introduire! Ce matin, on a demandé à une de nos enfants s'il est vrai que je suis visionnaire et que Saint Louis de Gonzague vient partager mes loisirs! La pauvre fille est fort impressionnée de cette nouvelle. Marie prétend, dans sa sagesse, que c'est un bon signe de voir le démon se démenager ainsi autour de nous. J'avoue que je serais heureuse de découvrir l'action de Dieu, et plus rassurée aussi.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Kornik, 27 juin 1884.

J'ai eu, l'autre jour, la visite d'un curé qui est venu me rapporter toutes les remarques désagréables qu'on lui avait faites sur notre compte; entre beaucoup de reproches, — dont plusieurs justes en une certaine mesure, — il m'a demandé si je faisais apprendre l'Écriture Sainte aux enfants. Je lui ai dit qu'elles avaient appris effectivement quelques versets des psaumes, quelques-uns des proverbes, quelques petits passages de la femme forte, et quelques paroles de Notre-Seigneur. — Cela lui a paru suspect de protestantisme; et comme nous en causions ensuite entre nous, nous nous demandions ce que nous ferions si l'on venait à nous défendre la lecture de l'Écriture Sainte comme l'archevêque a défendu dans le temps aux Carmélites de Posen l'usage du manuel du chrétien?... que feriez-vous, chère Madame?... Je crois que, pour moi, je déménagerais d'ici, et chercherais un diocèse où cela me serait permis... Il faut louvoyer dans les rapports avec les catholiques, mille fois plus que dans les rapports avec les ennemis déclarés, de peur d'en faire des ennemis plus dangereux que ceux qui le sont ouvertement.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 15 décembre 1884.

Le P. Kalinka est venu passer quelques heures ici, et nous a dit tout ce que lui-même et d'autres avaient à redire à notre Œuvre. Le premier et principal reproche, c'est que je suis sans direction, c'est que je me dirige moi-même et dirige les autres sans nul contrôle; que je commente les évangiles à ma façon;

que je ne prends conseil de personne, que je me suis colloquée pour confesseur, et à toute la maisonnée, un tout jeune prêtre, afin de le faire marcher à mon idée; que je déclasse les enfants; que je les farcis de prétentions; que ce que nous faisons est une amusette qui n'a nulle chance de durée, et que tout croulera, dès que nous aurons placé quelques-unes de nos élèves; et que nous nous serons convaincues nous-mêmes des déplorables résultats auxquels nous avons abouti. — Je lui ai répondu que les nations sont guérissables, et que, Dieu aidant, nous pourrions nous corriger aussi... Un autre reproche qui m'a été plus sensible, car je ne sais que répondre, m'est venu de ma sœur Cécile : elle m'a dit que Dieu ne m'avait pas façonnée pour la vie extérieure, mais pour la vie intérieure; qu'en m'adonnant à cette Œuvre, j'étais sortie de ma voie; que je négligeais ce qui m'était possible pour m'occuper de ce dont j'étais incapable. La vérité est que je n'ai ni le recueillement, ni l'esprit de prière et de mortification que j'avais autrefois, et que je n'ai pas la force de volonté, la persévérance qu'il me faudrait pour les reconquérir. Souvent cela me peine, et je me demande si en cherchant à sauver les autres, je ne me perds pas moi-même. Cette Œuvre est comme ces engrenages par lesquels on est entraîné tout entier quand on a laissé prendre, ne fût-ce que le bas de son vêtement.

Je manque de fidélité à la prière et à la mortification. J'en ai dit un mot à M. Lewicki en confession. Il me dit de veiller surtout à la mortification, car pour la prière, mon travail en est une. Il me semble qu'il est bien plus une mortification qu'une prière; car, comme dit le pauvre M. Hello, rien n'est plus contraire à l'esprit de pauvreté que la pauvreté! Il me semble que c'est la mortification permanente de cette vie qui détruit en moi l'esprit de mortification, tandis qu'il en est autrement pour la prière...

J'ai dit que j'étais rentrée à Kornik au milieu de mai. Dès mon arrivée j'avais annoncé la venue imminente de mon Américaine; mais je dois dire que j'avais eu bien des lances à rompre; ma mère ne pouvait pas croire que ce fût une personne sérieuse et qu'il y eût une utilité quelconque à ce qu'elle vînt. J'avoue que cela me faisait beaucoup de peine. Heureusement qu'elle allait me faire honneur, comme vont le témoigner, dans la suite, plusieurs lettres de ma mère.

Comtesse Zamowska au P. Mariote.

Kornik, 29 juin 1884.

M^{lle} Mac Guire a mis l'ordre dans toute une partie de la maison qui était sans surveillance aucune et où il se faisait le plus de sottises : la buanderie et le repassage sont maintenant parfaitement surveillés par elle. Cela est énorme pour la bonne tenue des enfants.

A une autre époque, ma mère écrira encore de Posen, où elle était allée passer quelques jours :

« J'envoie une lampe; qu'elle éclaire de ses rayons la bonne M^{lle} Mac Guire et qu'elle soit la figure de la lumière que Dieu lui prépare là-haut, pour ce qu'elle fait pour l'Œuvre. »

Et, à une autre époque encore, dans une lettre, à moi adressée :

« Pani Mac Guire dzisaj mowila ze napisala do swego wuja, azeby sie wiecej o jej przyszlosci nie Klopotal bo ze ona znalazla to czego jej byla polrzeba i ze niczego wiecej nie szuka, i zaczelo mi mowic : « Where can I have such liberty to pray, to work an cry, and scold, and run wild and follow a rule and trie my strength and my energy in every possible way; in te wild woods of America. I would not feel as free as I do here; and still I follow a rule that I like (1). »

C'est à cette époque que ma mère et moi, nous fîmes, à Cracovie, un voyage d'une quinzaine de jours. C'était la première fois que j'allais en Galicie. Au retour dans l'Œuvre, j'exprimais, dans mon cahier de méditation, la joie intense que j'avais à me retrouver dans ma *vocation*!

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 28 août 1884.

Tu serais bien étonnée de voir les changements qui se sont faits chez nous. Nous avons l'air sérieux à présent. Nous sommes plus organisées, un peu mieux établies. Les enfants sont réparties par dizaines : première, deuxième, troisième, quatrième — (puis-qu'il y en a 40) et chaque division a son petit officier; elles ont appelé cela elles-mêmes, des régiments et colonels : « polki i

(1) M^{lle} M. Guire disait aujourd'hui qu'elle avait écrit à son oncle pour qu'il ne s'inquiète pas de son avenir, car elle avait trouvé ce qu'il lui fallait; qu'elle ne cherchait rien de plus; et elle se mit à me dire : « Où aurais-je une telle liberté, pour travailler, et pour pleurer, et pour me fâcher, et pour courir à l'aventure, et pour suivre une règle, et pour essayer mes forces et mon énergie dans toutes les directions possibles? Dans les forêts sauvages de l'Amérique, je ne me sentirais pas aussi en liberté que je me sens ici. Et cependant je suis une règle qui me plaît.

polkownik ». Chaque colonel ou divisionnaire est choisi dans sa propre division. Ainsi le colonel du premier régiment est choisi parmi les premiers numéros. Le colonel du second, parmi celles qui ont les numéros de 11 à 20, etc... Le devoir des colonels est de savoir *toujours* où sont leurs compagnes, de nous prévenir quand il y en a de malades; de se préoccuper de leur nourriture si le médecin leur a commandé un autre régime, et de veiller à ce que leur ouvrage soit remis en place le soir... Tu seras étonnée si je te dis qui est colonel du premier régiment... Léontine! — Il faut te dire que nous ne nous sommes pas tant guidées dans notre choix, d'après leur vertu ou leur âge, que d'après leurs aptitudes à ce genre d'occupation... d'ailleurs, elle a beaucoup de ressort, cette fille, il faut seulement savoir s'en servir. Dernièrement, elle s'est amusée à se travestir en paysanne, et à venir demander une place dans la maison, sous le nom de Rose. Maman a eu la bonne idée de dire qu'il n'y avait plus de place, mais que si elle, Rose, pouvait nous débarrasser d'une certaine Léontine, un vrai diable, elle pourrait prendre sa place; cela a eu grand succès; et depuis cette plaisanterie, nous avons tâché de lui maintenir ce nom de Rose, en l'excusant quand elle fait une boulette, parce que, disons-nous, « Rose est encore nouvelle et ne sait pas comment on doit se conduire dans la maison ». Cela lui donne une porte de sortie, et la pauvre petite en profite de grand cœur, trop heureuse de pouvoir se rattraper.

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kornik, août 1884.

M^{lle} de Mylo et Justine (1) nous sont arrivées il y a deux jours; grande joie, de part et d'autre, cela va sans dire...

28 août.

... Quant à Justine, je crois que son heure n'est pas encore venue. Je veux dire que Dieu ne manifeste, en rien, quelle peut être sa volonté. Je crois qu'il est très bon qu'elle soit venue passer quelque temps ici pour *voir*, d'autant que, l'année prochaine, elle devra aller dans sa famille et que, là, on lui fera goûter et la vie de famille et la vie du monde. Après cela elle saura à quoi s'en tenir, pourra faire son choix, et c'est alors seulement, je pense, que Dieu l'appellera ou la poussera là où il la veut. Elle aura vu de près, et le couvent, et la famille, et ... le *tiers état*!

(1) La cadette des deux sœurs, les demoiselles Zaleski, venues de Lithuanie; celle qui fit son éducation entière à la Visitation de Versailles, et qui, à ce moment, vint passer ses vacances à Kornik. Elle devait, plus tard, se consacrer à l'œuvre et en devenir une des « têtes ».

28 septembre 1884.

Justine part mardi!... Maman lui recommande de ne penser à rien pour l'instant; mais elle se sent plus fortement attirée vers nous.

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 26 septembre 1884.

Ma nièce (1) a obtenu une prolongation de séjour au 15 octobre, ce qui la décide à remettre sa retraite; elle espère que vous viendrez d'ici là, et qu'elle pourra la faire sous votre direction. Elle est très douce, très ferme, très humble, n'a pas beaucoup d'initiative, est très silencieuse; parfaite auprès des malades et des enfants arriérés pour les instruire. Elle se plaît ici, mais en somme ne se rend pas compte de ce que Dieu peut lui demander, et désire vivement faire une retraite qui puisse l'éclairer.

... Oh! que nous sommes loin d'être! quoique nous en ayons tout l'air, en ce moment. La présence de M^{lles} Mac Guire, de Mylo, de ma nièce et de Justine Zaleska, fait que nous sommes nombreuses, et que l'œuvre gagne au point de vue de la régularité du travail, de la surveillance; mais ce mirage, vraiment fort brillant, ne me trompe nullement. Pour le fond, nous n'avons guère avancé; une chose me l'a fait sentir, hier encore : je vous ai parlé de cette paysanne qui est venue ici avec sa dot. Cette fille est parfaite de conduite et d'attitude, mais nous avons tous l'impression que la présence d'une sœur garde-malade qui a passé deux jours ici, et la vue d'un *costume*, lui a fait envisager sa vie ici comme une déception. Elle ne restera probablement pas, car l'absence de costume et de tout le petit attirail extérieur lui manque; il en sera probablement de même pour les autres qui pourraient se présenter ici. Pour vaincre cette difficulté, il faudrait un prêtre dévoué et zélé; mais, où le prendre? Notre petit vicaire est très bon, mais il est trop jeune pour avoir grande influence. Nous gagnerons du terrain au point de vue des jugements que l'on porte sur nos élèves, cela est certain; notre curé même accorde que l'Œuvre fait du bien; les parents sont très reconnaissants; parmi les élèves, il y a très bon esprit; elles se soutiennent réciproquement; on nous en demande de toutes parts. Quand je parle de l'Œuvre, j'ai les maîtresses en vue, bien plus que les élèves; maîtresses, dames ou servantes, puisqu'il en faut des unes et des autres; mais quand il s'agit de recruter des maîtresses, de trouver des dévouements et des vocations, c'est une tout autre affaire; et cela, comment pourra-t-il se faire?... Je

(1) Céline, fille de mon oncle Stanislas, le cadet des six frères de mon père.

ne le vois pas, si Dieu ne le met au cœur de quelque prêtre.

L'autre jour, le visiteur de nos sœurs de charité m'a fait une longue visite; il m'a dit que, vu l'impossibilité dans laquelle les sœurs se trouvent ici de s'occuper d'éducation, nous faisons une chose excellente en travaillant dans ce sens. Oui, travailler à élever les enfants; mais détourner les personnes qui pourraient nous aider!... C'est pourtant ce que font les prêtres ici, avec une persistance singulière. J'en ai le cœur un peu gros. S'ils ne nous aident, nous ne pourrons guère faire comprendre que rarement et exceptionnellement que nous sommes réunies ici pour le service de Dieu. Un costume et une chapelle parlent à l'imagination et attirent; mais le dévouement obscur, humble, inconnu, sans aucun honneur pour celles qui s'y livrent, cela attirera-t-il? Je ne sais si on peut l'espérer. Une chose me trouble aussi, c'est que parfois on travaille ici plutôt par affection pour moi, et avec le désir de me contenter, que dans le vrai but; il me semble que c'est comme si on érigeait un veau d'or, détournant du culte de Dieu, au lieu d'y conduire. Enfin, quand vous viendrez, ce sera une bonne chose, car vous pourrez mieux juger si tout est selon Dieu.

En fait de petites nouvelles, je vous dirai que nous nous sommes procuré un boulanger qui enseigne très bien son art à nos enfants; or, ce talent est très apprécié ici; son pain n'est pas de la dernière perfection, mais cela vaut encore mieux que ce que nous avions précédemment. L'ouvrage ne manque pas non plus, mais ici encore, il y a une grosse difficulté, c'est que le but de l'Œuvre ne consiste pas à faire des ouvrières *spécialistes*, mais des femmes capables de se tirer d'affaire dans tous les divers travaux de leur compétence. C'est le but de l'Œuvre et l'avantage de la maison; car, sitôt qu'une enfant sait faire quelque chose, et commence à rendre service, il faut l'appliquer à un autre travail. Il faut d'autant plus avoir des maîtresses capables dans chaque emploi puisqu'il faut recommencer toujours le même enseignement.

M^{lle} Mac Guire nous aide beaucoup à faire nos coutumiers; elle ne saisit pas l'ensemble d'une grande organisation; mais elle est merveilleuse pour les organisations de détail, ce qui est l'important pour moi.

Avant de terminer, je veux vous dire que tout en me plaignant de mille choses, j'ai l'âme en paix, et je me répète sans cesse que Dieu ne demande que nos efforts et que le succès, c'est au fond très indifférent.

M^{lle} Zamoycka à M^{lle} Houcke.

Kornik, 17 octobre 1884.

Nous avons fait une si grande surprise à maman pour sa fête ! Julie et moi, nous nous sommes acharnées à préparer pour ce jour une petite exposition, et nous y sommes parvenues. L'ouvroir de Louise occupé par les produits de la ferme et de la cuisine. L'ouvroir de la lingerie par les travaux de couture, matelas, édredons. Entre les deux, les portes étant ouvertes, le vestibule orné de plantes vertes. La petite chambre derrière l'ouvroir de lingerie, transformée en petit parloir ; car, il faut te dire que j'avais pourtant demandé à maman si les enfants ne pourraient pas avoir grand congé le jour de sa fête, avec permission d'inviter leurs parents à venir les voir. Ainsi fut fait : dimanche on expédiait une pile d'invitations, *rien qu'aux parents*. Ce fut la plus jolie journée qu'on puisse imaginer ! — Dès le matin, quelques-unes des enfants offraient leur communion pour maman ; puis, à 7 h. et demie, messe chantée, où on exécutait l'hymne préféré de mon père ; puis, solo et chœurs pendant la communion, ce qui a fait plaisir et bien à ma mère. Au retour, déjeuners de part et d'autre. Puis, toutes les enfants, rangées autour des tables de lingerie, attendaient l'entrée de maman. On l'accueillit par la récitation d'une grande partie de saint Paul, pendant laquelle maman essuyait sans cesse ses larmes... Après cela, tandis que maman, le P. Mariote, Ladislav et tout le reste, plus un certain abbé Lewicki (en visite), se livraient à l'examen des objets exposés, tels que, layettes d'enfants pauvres, chemises de garçons, jolie lingerie de fillettes, corsets, robes, matelas, laine filée et teinte par les enfants, fines reprises à dessins, etc., etc., toutes les enfants passaient de l'autre côté : là, maman fut accueillie par une chanson polonaise assez drôle : c'est une femme de charge qui anime ses filles de service et leur fait préparer poulets, canards, babas, etc., pour l'arrivée d'hôtes respectables. — Puis une autre chanson très bien enlevée par les enfants, à demi-drôle, à demi-morale, avec un fond de vrai patriotisme... figure-toi mon succès ! Ladislav m'a avoué ensuite qu'il en avait été tout remué !!! Puis on procéda à la distribution des victuailles : deux tables étaient garnies, l'une de saucisses, jambon, galantines, gâteaux, etc., une « particularité » de jolis petits paquets de chicorée qui avait été semée, cultivée, récoltée, séchée, torréfiée et mise en paquets par Frasia. Partout de petites cartes imprimées (volées au magasin), portant « Kornik ». C'était bien joli. Les parents avaient eu le temps d'arriver les uns après les autres. A chaque nouveau père ou mère, joie nouvelle ; on les servait comme au Bénit ; ils étaient émerveillés, ravis. Puis, à mesure qu'ils avaient fini de manger, les enfants avaient la permission

de les conduire *partout*; chacune menait les siens à son ouvrage, fière et heureuse au possible. Pendant ce temps, tous les gens de la ferme recevaient aussi du jambon, une belle « saucisse noire », des placki, ce qui, bien entendu, mettait tout le monde de bonne humeur. — Puis, une jolie surprise : ma première division de chant exécutait une petite étude solfée à trois parties, qu'elles avaient écrite elles-mêmes sous ma dictée — (non chantée), — sur le tableau, et qu'elles avaient déchiffrée sans que j'aie donné un son. C'était un vrai progrès, dont maman a été étonnée et très satisfaite. L'une des parties avait l'accord parfait de *do* et des secondes; les deux autres parties avaient des secondes et des tierces. C'est un petit commencement.

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 28 octobre 1884.

Nous sommes dans un moment frappant; c'est d'un jour à l'autre que l'Œuvre croît, s'affirme, s'établit, se dessine. Prie seulement beaucoup. On nous fait écrire, en ce moment, à chacune, ce que nous pensons sur l'Œuvre, comment nous la comprenons, ce que nous en espérons. Nous sommes toutes plongées dans ce travail. — Qu'est-ce qui en sortira? Puis il y a un remue-ménage parmi les représentants de l'autorité ecclésiastique, à Posen. — On s'occupe de nous (faut-il s'en réjouir???) On veut nous déléguer le visiteur de notre exposition (dont je t'ai parlé en te la racontant), pour nous faire des instructions chaque mois, deux jours de suite. Ceci a suscité des contestations, des mécontentements, etc., puis, le personnage a déplu absolument, sur toute la ligne on cria « haro »!... personne n'en voulait; mais il ne fallait pourtant pas refuser un secours de la part des prêtres, la première fois qu'ils l'offraient, et, du reste, pour une instruction ou deux par mois, qu'est-ce que cela pouvait faire? — C'est un homme instruit, qui viendra nous instruire; jusque-là, tout est bien. Mais à sa seconde visite (il est arrivé hier) la répugnance croissait; les esprits s'agitaient, surtout en croyant apercevoir qu'il comptait donner à sa mission parmi nous une importance beaucoup trop grande. — Juge de notre émoi! Enfin cependant, il y a une chose impossible à nier, c'est qu'il comprend l'Œuvre et en parle comme personne jusqu'à présent, par ici. De plus, il paraît qu'il vit d'Écriture sainte, ce qui est rare en ce pays..., puis il a passé dix ans en France, ce qui n'est pas à dédaigner. Mais il a, extérieurement, tout ce qu'il faut pour être antipathique. — Il nous a fait une première..., je ne sais comment dire... C'était tout simplement une prise de possession. On nous l'impose, ceci est clair. Est-ce Dieu qui le veut? Faut-il s'en réjouir ou s'en plaindre... Qui le sait? C'est une situation

toute nouvelle qui se fait. On nous traite de quelque chose : cela devrait nous flatter ; moi, cela me fait peur... Nous nous serions bien arrangées de notre insignifiance.

11 novembre.

... L'abbé Lewicki est étrangement fait pour nous. Il faut savoir passer sur certaines choses extérieures qui sont horriblement désagréables, et arriver à l'homme vraiment très instruit, très versé dans la connaissance des Ecritures, plein d'expérience dans le gouvernement des âmes, et, à cheval sur l'Eglise, l'esprit de l'Eglise, etc., cela doit nous satisfaire... Il y a eu de fameux coups de ciseaux donnés à notre Œuvre ces temps-ci. Elle commence à avoir une *forme*. Voici l'ordre actuel de la maison : maman a tout le gouvernement général. — M^{me} de Beaupré tout le gouvernement matériel et la discipline. — Céline Zamoyaska, l'infirmerie et le vestiaire. — Julie, ferme, laiterie, porcherie, poulailler. — M^{lle} Mac Guire, buanderie, ordre de la maison, ferme, cuisine, office. — Moi, chant et charge qu'aurait dans un couvent la maîtresse du pensionnat. Je suis, dit-on, le « père spirituel ». — Louise, robes et corsets. — M^{me} Jaruntowska, boutique. — M^{lle} Adamska, lingerie. — M^{lle} Varenne (envoyée de Vesoul), reprises perdues. Aucune enfant ne peut se coucher sans prévenir Céline ; aucune ne peut changer d'emploi ou sortir, sans permission de M^{me} de Beaupré. Le système des notes le samedi est définitivement établi. Toutes les fois que l'une de nous veut quoi que ce soit au point de vue matériel, commander ou organiser quelque chose, elle doit en référer à M^{me} de Beaupré. C'est excellent, car cela libère maman de mille soins secondaires et lui laisse plus de liberté de corps et d'esprit. Tout le monde gagne à cet arrangement.

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 7 janvier 1885.

Grand jour!... retour des élèves qui étaient en vacances, et réception de nouvelles enfants. Il faut recevoir les parents, causer, faire causer, savoir un peu la situation, les projets à l'égard de l'enfant, le but qu'on se propose, les aptitudes, les goûts, les désirs, etc., etc... puis leur faire faire une tournée, les conduire un peu partout en attendant qu'on serve le café. — C'est si intéressant, quand ils arrivent de loin, de savoir comment ils ont su l'existence de cette maison ; d'où leur est venue la pensée de placer ici leur enfant, etc... puis c'est si frappant de voir que la renommée de la maison court de plus en plus, — et comme ils sont quelquefois bien renseignés sur nos exigences,

sur les règlements, — puis la confiance avec laquelle ils laissent leurs enfants; confiance qui semble s'accroître, quand, au bout d'un instant, ils ont poussé cette exclamation : « et c'est vous-mêmes — (les dames du château, tu comprends,) — qui vous occupez ainsi de tout! »... et puis on se sépare, on pleure, on est bénie;... (c'est une chose que *j'enseigne* aux parents)... puis, ils partent, le rideau tombe, et la vie commence à neuf. — La première chose est d'ajuster le bonnet, sans lequel on ne se montre pas, — puis, inscription et marquage de ce que l'enfant possède et du numéro qu'elle reçoit. — Nous avons deux sœurs, dont l'une est entrée hier; à elles deux, elles tiennent les deux bouts de la liste : Catherine Sloma a le n° 1, et Cécile Sloma le n° 50.

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 20 janvier 1885.

... Si tu savais! si tu voyais! toutes les quelques semaines, nous défonçons une porte, une muraille, un toit... et comme cela, d'amélioration en amélioration, nous nous transformons tellement que tu n'y connaîtras plus rien quand tu viendras.

Je ne sais si je t'ai jamais dit que nous avons un second étage à la maison de la ferme? A présent, c'est un second étage au grand dortoir; mais, le plus joli de tout, c'est notre parloir!! — Une autre merveille, c'est la cuisine du château, nous avons un cuisinier, bon, patient, doux, zélé, assez habile, qui fait un parfait professeur. On a fait toutes sortes de changements pour rendre la cuisine plus commode et plus jolie; et puis, maintenant on y fait un cours, s'il te plaît! Chaque matin, à 8 heures et demie, et chaque soir à 5 heures, outre les deux cuisinières attitrées, arrive un bataillon de quatre élèves qui passent une heure et demie à la cuisine, préparant tout ce qui est nécessaire aux repas : les filles rangées d'un côté de la table, le cuisinier de l'autre, chacune à son ouvrage; puis on change; ainsi, Victoire qui en est a fait tous les jours les rôtis la semaine dernière; cette semaine-ci, elle soigne tous les potages et une autre est chargée des rôtis; une troisième a les légumes; les autres aident çà et là. Pendant ce temps, Miss Mac Guire est assise près de la fenêtre un petit bonnet sur la tête, un tablier devant elle, un ouvrage à la main : elle veille à ce que la leçon se donne avec ordre et méthode, et elle donne à cette cuisine un air distingué, à cette leçon beaucoup d'autorité et de sérieux. Enfin, c'est encore un endroit de plus à montrer aux visiteurs. C'est une grande joie pour nous, et un grand pas de fait, d'autant plus que les filles apprennent bien plus vite qu'auparavant. En ce moment, nous bûchons pour établir sur le même pied le tissage et

la boulangerie. Un de ces quatre matins, ce sera fait, car avec l'énergie de M^{lle} Mac Guire on va quatre fois plus vite; elle ne se lasse pas de nous pousser, de nous harceler, de nous forcer à exécuter les choses projetées, à écarter les empêchements, à vaincre les difficultés. Elle est unique en son genre... Avec cela, elle ne fait que parler de son départ, et du bonheur qu'elle aura à partir!!! C'est impayable.

Le cuisinier dont il est question ici était un nommé Paprzycki. Nous étions si contentes de lui, que, quelques semaines plus tard, nous prenions sa fille, Bronia, comme élève,... elle est toujours avec nous... bientôt vingt-cinq ans! — Nous trouvons les lignes suivantes à son sujet, dans une lettre de ma mère :

« Mala Bronislawa Paprzycka, corka kucharza, uslugi nam do stolu. Przyzuala sie komus ze sie okropnie boi, ale ze « Panu Bogu ufnosc poklada ». P. Bog jej tez musi bardzo sprzyjac bo sobie doskonale radzi » (1).

Dans cette même lettre, il y a aussi un petit mot sur notre numéro 2, qui, elle, a dépassé ses vingt-cinq ans chez nous! : la mère de Luk tourmente sa fille pour qu'elle se place et qu'elle gagne pour elle. La petite a répondu que bien sûr Notre Seigneur pourvoirait à ses nécessités, car, quant à elle, elle ne se placerait jamais ailleurs. J'en ai conclu qu'il fallait faire une petite rente, car la petite nous est utile. »

Dans le courant de mars, ma mère fut appelée soudain à Paris pour une affaire de famille; elle était partie avec deux de nos enfants : Léocadie Neimann et Frasia Robinska. Quelques jours après je devais la suivre avec M^{lle} Mac Guire; mais, à peine l'avions-nous rejointe que ma mère était obligée de retourner à Kornik avec la perspective de devoir revenir encore une fois sous peu, pour recevoir Mgr Perraud.

Pendant ce séjour à Kornik, ma mère eut de longs démêlés avec un certain abbé Fabisz, vicaire de la paroisse, extrêmement zélé, mais très autoritaire, et qui n'admettait pas pour nos enfants de direction en dehors de la sienne.

Comtesse Zamowska à sa fille.

Kornik, 31 mai 1885.

La sœur supérieure est arrivée tout essoufflée, ce matin, me dire que notre vicaire serait changé, pour sûr, le 1^{er} juin ou le 1^{er} juillet, au plus tard; que c'est irrévocable... songe si je suis heureuse de n'avoir rien dit à personne!... La Sœur pense

(1) « La petite B. Pap., la fille de notre cuisinier, nous sert à table. Elle a dit à quelqu'un qu'elle avait très peur mais qu'« elle mettait sa confiance en Dieu ». Dieu a dû l'accepter, car elle s'en tire à merveille. »

que c'est M. Rybinski que l'on doit nous envoyer ici. Je crois que je commencerai par ne rien lui demander pour nous; ni leçons, ni confessions à la chapelle des sœurs. Les enfants se confesseront les jours où elles vont à la messe, en y allant avant l'heure de la messe. Puisque M. Lewicki vient tous les mois, je lui demanderai *peut-être*, et pas tout de suite, de donner une leçon tous les mois à nos enfants; de leur laisser de quoi étudier; nous les préparerons dans les intervalles, et il les questionnerait sur ce que nous leur aurions enseigné. — Qu'en penses-tu? mais je ne ferai rien avant notre retour en juillet... Dieu aidant, je compte partir vendredi matin 5 juin. Je voudrais m'arrêter à Charleroi pour visiter l'école de Couillet, ce qui me ferait prendre le train de nuit pour Paris, où j'arriverais dimanche matin, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit.

Le 7 juin, ma mère, accompagnée de M^{lle} Chizynska, revenait à Paris pour recevoir, le 8, Monseigneur Perraud; et le 6 juillet, toutes, y compris M^{lle} Houcke, nous reprenions le chemin de Kornik.

M^{me} Wallon devait profiter du départ, en vacances, de M^{lle} Justine Zaleska, un mois plus tard, pour venir nous faire une visite. Nous placerons ici deux lettres d'elle adressées à M^{lle} de Saint-Amand, supposons-nous, — et que nous trouvons au milieu de la correspondance de ma mère avec Monseigneur Perraud, et copiées de la main de Monseigneur.

M^{me} Wallon à M^{lle} de Saint-Amand.

Kornik, 19 août 1885.

... Le bonheur consiste à sortir de soi. Il est impossible de le faire plus grandement et plus généreusement que celles dont l'exemple m'étonne et m'émeut. Quel désintéressement, quel oubli de soi! quelle prodigieuse et constante recherche du bien et du mieux! C'est cette tension de leur âme vers les choses divines qui leur donne cette grande action sur tous ceux qui les entourent. M^{me} Zamoyska le nie; elle ne croit pas à cette action, mais elle se trompe. Si tout le bien qu'elle accomplit ne provoque pas un résultat immédiat, il n'en est pas moins un germe qui, à son heure, donnera son fruit; car, là où l'on sème avec Dieu, on récolte avec lui. — Elle fait une grande Œuvre pour son pays; sous cette apparence si humble d'élever des filles pauvres, elle forme des âmes à la vertu, en leur donnant la foi vivante. Obéir à la loi de Dieu, comme on le fait ici, dans ce pauvre pays, ce n'est pas avoir la foi qui justifie. En enseignant à ces enfants ce qu'est la foi et comme elle justifie les œuvres, elle leur donne la vie véritable et la semence du ciel. Il faut une intelligence

comme la sienne, sa haute raison, sa science du bien, pour trouver les aperçus les plus ingénieux, pour faire comprendre à ces enfants quels sont leurs devoirs; en quoi ils consistent et comment elles les doivent remplir. Je les connaissais bien, toutes les deux, et cependant, c'est ici, dans ces nouveaux labeurs de leur vie, qu'elles se révèlent encore plus généreusement à ma pensée... C'est surtout en écoutant M^{me} Zamoyska, en méditant toutes les paroles *mémorables* qui viennent d'elle à tous moments, sur tous sujets, c'est en admirant cette ardeur et originalité de pensée, cette force de raison qu'illumine ses sentiments que je me fais grand bien et que je reçois comme un ensemencement spirituel. Les épreuves ne lui sont pas ménagées et elles sont aussi grandes que l'est le théâtre de la vie. Elle les reçoit en reine et en sainte. Jamais décontenancée, jamais abattue sous les coups qui la frappent. Elle est noble des pieds à la tête, de cœur et d'esprit, et tout à fait de la race des saints qui sont si complets et si élevés en tout ce qu'ils font. Je ne vois pas d'âme à lui comparer et pour son énergie, et pour sa hauteur. Courageuse et humble, savante et modeste comme les nobles amies de Saint Jérôme. Elles sont de la même famille des grandes âmes.

M^{me} Wallon à M^{lle} de Saint-Amand.

Kornik, 11 août 1885.

Venez un jour ici pour vous rendre compte de l'extraordinaire puissance de cette âme d'où émane toute la vie de cette maison. Les labeurs, les sacrifices, les dévouements, les abnégations des saints n'ont rien qui soit plus grand, plus généreux, plus héroïque. Pas une heure de sa journée ne lui appartient; pas une de ses pensées n'a de retour sur elle-même; tout va incessamment à cette Œuvre dont le développement torture son esprit... C'est prodigieux de résultat et d'impression. Tout ce petit monde va et vient, travaille, se meut dans une liberté d'attitude et d'action (qu'on sent cependant soumise à une règle), laquelle imprime une expression de joie des plus agréables. C'est l'opposé de ce que l'on voit ailleurs où les physionomies, la plupart du temps, révèlent l'ennui et la lassitude du joug, le désir de s'y soustraire, et toute la maussaderie de l'obéissance... C'est ce grand dévouement de ces deux âmes, — mère et fille, — dévouement traversé et rempli par l'esprit de Jésus-Christ qui produit ce miracle « d'enfants vivifiés par la joie ». C'est un si grand maître que la joie! un si grand convertisseur! Qui voudrait échapper à son action?

L'organisation est excellente, matériellement et moralement. Les filles travaillent sans surcharge, comme si elles le faisaient

par attrait. Tous les divers travaux passent par leurs mains; elles n'ont pas la monotonie d'un seul; leur humeur, leur application, leur santé s'en ressent. On les voit propres, adroites, agiles, traverser *silencieusement* la maison, la ferme, la cour, comme ces anges qui besognent pendant les extases des saints. Ici, les saints n'ont pas d'extases, ou, s'ils en ont, c'est dans le redoublement de leur travail... Vous ne pouvez savoir à quel point la vue et le contact de cette noble vie, de ce grand caractère, apporte de bienfait... Je ne saurais vous dire combien je vis d'elle, de sa nature élevée, de la hauteur habituelle de ses pensées, de cette intelligence éminente qui saisit à la fois l'ensemble et le détail de toutes choses... Ce n'est pas en vain qu'on approche d'une telle âme; qu'on l'observe, et qu'on la pense. J'écrivais hier au P. Mariote qu'elle était, par excellence, « une force christianisante ».

C'est aussi pendant cet été qu'allaient nous arriver deux nouvelles « perles » de M^{lle} de Mylo : Mesdemoiselles Hube.

Mesdemoiselles Hube étaient des amies d'enfance de M^{lle} de Mylo : Varsoviennes, elles avaient fait leur stage de demoiselles du monde, et semblaient portées à s'occuper de choses sérieuses. Elles venaient passer quelque temps dans notre Œuvre, afin d'en prendre connaissance. Elles se tenaient très fort sur la réserve, — ne disant pas le fond de leur pensée, — mais en revanche, chaque jour après les repas, qu'elles prenaient avec nous, elles partaient précipitamment, s'enfilaient dans une allée du parc, et là, causaient avec une animation extrême... c'était évidemment le moment où elles se communiquaient leurs impressions : bras dessus, bras dessous, elles marchaient d'un pas ferme et cadencé, abritées sous la même ombrelle, d'où, à droite et à gauche, on voyait émerger une main expressive qui, à leur insu, nous amusait beaucoup en nous faisant faire mille conjectures sur les impressions qu'elle trahissait. Le geste de M^{lle} Anna était comme une affirmation, une volonté qui s'impose. La main de M^{lle} Marguerite disait plutôt : « Ce sera cela, ou alors, je ne comprends pas. »

Leur temps de séjour terminé, elles repartirent simplement, ne trahissant aucune intention, aucun projet. Nous savons seulement que, rentrées à Varsovie, elles firent l'admiration des Sœurs de charité, par la façon dont elles s'occupèrent d'un ouvrage tenu par elles.

Deux ans plus tard, M^{lle} Marguerite devait se décider à rester tout à fait avec nous, et devenir une de nos « têtes ».

C'est encore cette année-là, que, pour la première fois, nous eûmes la pensée d'aider la paroisse dans la préparation des enfants qui devaient y faire leur première communion. Je la trouve relatée tout entière dans mon journal.

« Journal » de M^{lle} Zamoyska.

Kornik, 7 août 1885.

A notre retour de Paris nous avons eu deux visites très rapprochées du nouveau prêtre qu'on a établi ici comme *procuré*. A la seconde, maman s'est hasardée à lui demander quand aurait lieu la première communion de nos deux petites filles. Cela a été le point de départ d'une conversation, de plus en plus satisfaisante de part et d'autre; et, comme on se trouvait du même avis sur bien des points, on finit par convenir ce qui suit : qu'on profiterait des vacances actuelles pour faire faire la première communion aux enfants de la paroisse avec plus de préparation; — que M. l'Abbé nous enverrait tous les enfants pendant les trois jours qui précèderaient pour que nous l'aidions à instruire les plus faibles; — qu'on habillerait toutes les petites filles en blanc, avec des voiles; — qu'on prêterait des robes aux plus pauvres; qu'on donnerait la « *woloszka* » aux plus pauvres garçons. — Ceci convenu, on fixa la première communion au jeudi 6 août, jour de la Transfiguration; et on se sépara en fort bons termes. Quelques jours après, arrivait l'Abbé Lewicki, pour sa visite mensuelle. Il fit tant et si bien, qu'il finit par se faire inviter pour prêcher une retraite aux enfants, ce qui semblait tout nouveau pour notre Abbé. Moi qui aime bien qu'on mette les points sur les *i*, je tirai mon carnet et me fis dicter l'ordre des trois jours, d'après quoi je combinai notre règlement. Il avait été convenu d'abord que les enfants viendraient chaque matin à 8 heures et s'en iraient à 6 heures du soir; mais on se décida ensuite à les faire coucher, du moins, ceux qui n'étaient pas de Kornik. J'assistai aux leçons de catéchisme données à l'église, chaque jour, à partir du mercredi, ce qui me fit connaître les enfants. Le samedi, 1^{er} août, l'Abbé leur annonça qu'ils passeraient les trois premiers jours de la semaine suivante sous notre protection, ce qui parut les réjouir et les intriguer, à la fois. — Lundi, à 7 heures un quart, les premiers arrivaient déjà à l'église pour la messe de 7 heures et demie. Immédiatement après nous les emmenions à la maison — quelques-unes de nos filles avaient été désignées pour s'occuper des enfants pendant la retraite : c'était *Agnès Nowakowska*, qui eut trois garçons et la charge du dortoir des filles. *Sophie Handkiewicz*, qui eut quatre filles; *Léocadie Neimann* eut trois garçons; *Frania Robinska* eut trois filles et un garçon; *Marie Gerlinska* eut tous les plus mauvais drôles de Kornik. *Sophie Zgorzalewicz* eut deux petites filles; *Léontine Urbanowska*, également deux filles; *Marie Zarnowieck* eut sa sœur, qui renouvelait, et un garçon dont personne ne venait à bout. *Bolesia Kaczorck* eut nos deux petites : *Maryuka Konie-*

czua, et Agnès Jankowska, plus, deux autres. En outre, nous avions cinq de nos plus jeunes filles qui renouvelaient leur première communion, et que nous nous partagions, Gerliuska et moi : c'étaient, Kasia et Cesia Sloma; Wiktorka et Frania Stanislawska, et Josia Chachorowska. Voici le règlement après la messe :

- 8 h. — Déjeuner, Appel.
- 8 h. 1/4 — Répétition du catéchisme.
- 9 h. — Temps libre.
- 9 h. 1/2 — Instruction de l'Abbé Lewicki.
- 10 h. — Temps libre. — Chants.
- 11 h. 1/4 — Dîner.
- 11 h. 3/4 — Récréation.
- 12 h. 1/2 — Chapelet.
- 1 h. — Chant — temps libre.
- 2 h. 1/2 — Seconde instruction de l'Abbé Lewicki.
- 3 h. 1/4 — Goûter.
- 3 h. 1/2 — Leçon de catéchisme du Vicaire.
- 4 h. 1/2 — Temps libre.
- 5 h. 1/2 — Troisième instruction de l'Abbé Lewicki.
- 6 h. 1/4 — Souper.
- 7 h. — Départ des externes — Récréation.
- 7 h. 3/4 — Prière. — Coucher.

Le premier jour fut le plus dur. Il fallait secouer les enfants pour les empêcher de dormir aux instructions — Ignorance désespérante — insouciance — dissipation — imbecillité. — C'était là tout l'attrait ! Au premier moment, j'en fus consternée ; je croyais impossible de rien faire en trois jours ! mais, tout le monde s'y mit, et ce fut un spectacle charmant, touchant, de voir les petits groupes détachés, assis sur l'herbe dans le verger, chacune ayant une de nos filles, et celles-ci s'efforçant d'instruire, d'intéresser, de capter. Moi, qui n'étais là que pour les diriger un peu, je les voyais, s'animant, rougissant, bûchant, infatigables, acharnées, pendant les heures libres. Puis, pendant la leçon du vicaire et un peu pendant la récitation du chapelet, elles se réunissaient près de moi ; on se communiquait ses difficultés ; on se consultait, on se faisait part de ses observations, de ses joies même, car, il y en eut au second jour, et surtout au troisième. Puis, chacune s'en allait se retremper un instant dans la solitude et dans la prière, pour revenir ensuite à la charge. — Elles dinaient en même temps que leurs enfants ; passaient leurs récréations avec eux, sauf à aller se coucher le soir quand elles n'en pouvaient plus ; et alors, « les Dames » faisaient jouer. Dans le courant de la journée, on confiait tous les enfants à une seule des nôtres, qui les faisait chanter,

tandis que les autres prenaient en particulier, à tour de rôle, un à un leurs enfants, pour essayer de les faire causer. Quand elles n'y arrivaient pas, elles m'amenaient les plus difficiles, je faisais à mon tour de mon mieux; je les mettais en train; je suscitais des réponses chez l'enfant, ce qui redonnait de l'espoir à la pauvre fille qui en était chargée, et je la laissais continuer le sujet entamé pour passer à d'autres. — Mercredi, je les fis venir tous à 6 heures et demie à la chapelle, et suivant le conseil de Mgr Likowski je leur distribuai de petites bandes de papier roulées et des crayons. Je les plaçai à distance les uns des autres; je me mis moi-même en avant, leur tournant le dos, afin de ne les point voir; et, après avoir invoqué le Saint-Esprit, je commençai à lire l'examen de conscience tout haut, m'arrêtant suffisamment pour leur donner le temps d'écrire leurs péchés. De cette manière, je ne les gênais pas; et j'ai pu constater par bien des signes extérieurs que cela s'était fait très bien. Les enfants étaient si changés déjà, que leur bonne volonté était visible. Comme nous n'eûmes pas fini du premier coup, en rentrant de la messe, nous continuâmes, et nous achevâmes quelques minutes seulement avant l'instruction de l'Abbé Lewicki, qui tombait, on ne peut mieux, car il leur parla de la contrition. Il n'y eut pas de seconde instruction ce jour-là. A trois heures les enfants partirent pour l'église, par groupes, suivant le confesseur qu'ils avaient choisi. — Au retour, nos filles emmenèrent les petites filles au lac pour les baigner et les nettoyer à fond. Kosak avait rendu ce service aux garçons le matin à 5 heures et demie. — A 6 heures l'Abbé Lewicki leur parla de la communion. — Je vis peu les enfants ce soir-là; je vis surtout quelques-unes de nos filles, qui me racontèrent leurs joies, soit au sujet de leurs protégés, soit au sujet de leur propre bien. La retraite leur en avait fait beaucoup; et puis il était frappant et si consolant de voir la tenue des enfants : quel changement!!! la joie éclatait chez tous; ils étaient libres, heureux; les garçons, radieux, emportaient leurs vêtements neufs pour le lendemain. La prière fut courte, mais fervente. On fit coucher les enfants, après quoi nous préparâmes les robes blanches pour le lendemain, et nous nous séparâmes bien heureuses.

Cette joie ne devait pas être de longue durée!... bien peu de jours après, ma mère écrivait à Monseigneur Perraud :

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Kornik, 21 août 1885.

J'ai été longtemps sans vous écrire; en revanche, je vous donnerai une nouvelle qui ne vous surprendra qu'à moitié, mais

à laquelle vous ne vous attendiez pas de si tôt, je pense : 30.000 personnes ont reçu l'ordre de quitter cette province, d'ici au 1^{er} octobre, et vos diocésaines du quai sont de ce nombre. Je ne pleure que d'un œil. Il faudra tout quitter, mais ce sera avec la grande joie de savoir que cette Œuvre a pu s'établir et être florissante en moins de trois ans. Tout le monde le reconnaît et en est convaincu; cela suffit pour faire germer les mêmes pensées dans d'autres âmes. L'expérience est faite et elle est satisfaisante au delà de toute attente; je crois que cela suffit pour faire renaître l'Œuvre de ses cendres, si notre départ la fait mourir, ce qui n'est pas certain. M^{me} Wallon prétend que cette Œuvre lui fait l'effet d'un gros garçon très bien venu, ne demandant qu'à vivre. Je crois qu'il vivra quand même.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Kornik 29 août 1885.

Vous dites que je vous annonce le décret d'expulsion de toute une partie de notre population comme une chose fort simple. Mais, n'est-ce pas le fruit de notre siècle, de notre *civilisation*, et plus spécialement de la *légalité* qui gouverne notre Pologne, de trouver *simples* les choses les plus monstrueuses? — Monstrueuse, elle l'est au plus haut degré, cette mesure d'expulsion; mais, en Pologne, depuis cent ans, rien n'est nouveau, rien n'est étrange, rien ne surprend que la justice, quand on la rencontre! Chose bizarre, dans aucune partie de la Pologne (sauf en Autriche, et pour combien de temps encore!) il n'est permis de se dire Polonais; aussi le décret ne porte pas l'expulsion des *Polonais*, car il y en a qui sont sujets d'autres états, et cela pourrait créer des complications, il frappe les personnes « de langue polonaise », quels que soient leur âge et leur sexe, nées hors des frontières de l'empire d'Allemagne, de quelque pays qu'elles soient sujettes. Cela est fort ingénieux, car cela met à l'abri des représailles. Une autre clause, également ingénieuse, c'est que cette expulsion ne vise que les habitants de l'ancienne Pologne, la Prusse occidentale, et la Silésie. Nous pourrions, si cela nous agréait, nous fixer, je pense, à Berlin; toutefois, je n'en suis pas absolument certaine. Beaucoup de familles ont dû partir en trois jours de temps. Des ouvriers et des cultivateurs établis ici depuis quarante ans avec leurs familles ont dû vendre, en trois jours, tout leur avoir pour trouver de quoi payer leur voyage, car on ne le paie qu'aux récalcitrants et seulement jusqu'à la frontière autrichienne et russe, où on les dépose sur la grande route. On a vu vendre, ces jours-ci, des lits, des armoires, etc., devant les portes des maisons pour 50 pfennings pièce (60 centimes). La récolte des pommes de terre, qui fait le fond de la nourriture,

n'a pu être enlevée. Des jeunes gens ont dû partir au milieu de leurs examens de médecine et autres, qui devaient assurer leur existence, après de longs labeurs. En ce qui nous concerne personnellement, c'est pour le 1^{er} octobre, toutefois, comme chaque jour a son importance, je cherche à faire allonger le licol de quelques semaines... Comme il n'y a que Ladislav et moi de frappés à Kornik, il me semble qu'il y a cas de conscience à ne pas démantibuler cette Œuvre, plus que de rigueur. Je pense que ce n'est que l'affaire de quelques semaines; mais toujours est-il que l'on ne doit pas, il me semble, devancer la nécessité. Tout cela fait qu'il ne m'est guère possible de savoir le jour où je pourrai aller à Rome, si toutefois je le puis comme j'en ai un extrême désir pour Marie. Dans tous les cas, je passerai par Paris, d'où j'emmènerai maître Jean. Je voudrais me loger place d'Espagne où j'ai demeuré en 67; tout près de la Propagande, et en face de l'Ara Coeli. Il ne peut être question pour moi de m'y trouver en octobre. Je voudrais avoir au moins trois mois à y passer... quelquefois, je pense que cette expulsion est comme mille autres choses dans la vie des personnes, des nations, du monde, que c'est le résultat fort naturel des passions humaines et qu'il n'y a pas d'interprétation autre à chercher. D'autres fois, il me semble qu'il faut se recueillir très profondément pour comprendre et entendre au fond de nos âmes ce que Dieu nous demande, car cette expulsion tombe d'une façon étrange. Cela peut signifier que nous devons reculer pour mieux sauter, et revenir un jour, encore mieux armées, mieux outillées, avec de nouvelles recrues pour notre travail. Cela peut signifier que Dieu veut que nous fassions la même chose ailleurs; nous le saurons et en aurons la preuve si on nous offre ailleurs ce qu'il faut pour cela. Cela peut signifier qu'en ce qui me concerne j'ai fait ce que je pouvais faire et que je n'ai plus qu'à me recueillir et à mourir, et que Dieu veut me donner pour cette préparation un temps que je trouverais difficilement ici... Quelle que soit sa volonté, j'ai un grand désir de m'y conformer, et sauf en ce qui concerne Ladislav et Marie, je puis dire que je n'ai ni un désir, ni une préférence, et que pourvu que Dieu soit satisfait, je ne pense pas que je puisse ne pas l'être. Je n'ai même pas la joie d'en faire un mérite ou une vertu, tant cette disposition m'est naturelle. N'est-ce pas saint François de Sales qui s'est trouvé si heureux debout sur une planche, en plein lac de Genève, à la suite d'un naufrage, ne sachant si, d'ici une minute, il périrait ou serait sauvé, et jouissant de sentir que sa vie ne tenait qu'à un fil, et que ce fil était entre les mains de Dieu seul? Il est vrai qu'il en est toujours ainsi; mais parfois, cela devient doublement sensible, et cela est doux...

Si vous saviez comme les choses marchent ici! J'ai expliqué à

nos jeunes filles, hier, que dorénavant l'avenir de cette maison ne dépendrait plus de moi, mais d'elles, et que c'est à elles de savoir si elles veulent travailler au service de Dieu ou se mettre à celui de Satan pour tout renverser. Quand même tout croulerait maintenant, je conserverais une profonde reconnaissance à Dieu et à tous ceux qui nous ont aidées dans l'accomplissement de cette œuvre et nous ont donné la joie de la voir réalisée. L'aveugle demandait à Notre-Seigneur de lui donner de voir; c'est une grande joie d'avoir vu des yeux du corps ce que l'on avait entrevu des yeux de l'esprit; non pas que ceci soit supérieur à cela, mais, parce que c'est le seul moyen de faire voir aux autres, tandis que ce qu'on a dans l'esprit on ne peut le rendre sensible et palpable à autrui.

Comtesse Zamoyksa au P. Mariote.

Kornik, 8 septembre 1885.

... Nous sommes tous d'une singulière humeur ici. Personne ne pense au lendemain et chacun travaille de son mieux pour tout consolider en vue de l'avenir... M^{me} de Beaupré est pleine de courage; elle dit qu'elle ne s'est jamais senti une paix plus profonde... M^{lle} Mac Guire va, donnant des coups de boutoir, de droite et de gauche, et activant les plus récalcitrants. Le chant de nos filles émerveille tous ceux qui les entendent. M. Lewicki me dit que le beurre de Kornik a la réputation d'être des meilleurs. M^{me} Wallon est émerveillée du chant et de la couture de nos enfants. Nos provisions d'hiver pour toute la maisonnée prennent un aspect d'abondance et d'ordre qui font plaisir à voir. Et si vous saviez quel bon esprit : c'est merveille!...

Je ne puis vous dire quelle joie de voir les excellentes dispositions de tous et de toutes. Il semble que tous voulant ce que Dieu veut, et étant désireux de se conformer à sa volonté, rien ne peut aller de travers... Je m'imagine parfois que Dieu nous prépare quelque souffrance terrible, tant nous avons en ce moment de paix, de joie et de contentement sur toute la ligne, — sauf sur le point noir à l'horizon, que nous ne regardons pas, ou du moins ne voulons pas regarder, avant la dernière heure...

« *Journal* » de M^{lle} Zamoyksa.

Kornik, 25 août 1885.

...Voici quelques jours que nous sommes sûres qu'il nous faudra partir! Pour maman et pour mon frère, c'est certain; pour moi, c'est encore une question. Ce qui pourrait arriver, c'est que M^{me} de Beaupré pouvant rester, ainsi que M^{lle} Chizynska et M^{lle} Mac Guire, on me laisse, moi aussi, tant que je ne recevrai

pas l'ordre formel de partir. Et alors, pour l'Œuvre, il faudra me séparer de maman pour un temps indéterminé ! J'ai eu un moment de violente douleur vendredi soir, au retour de M. Celikowski de Srém ! Dimanche, j'ai chanté avec mes enfants « *Wszechmocny Bożé* » et « *Bożé Ojcie* », à faire pleurer les autres, tandis que j'avais peine à ne pas pleurer moi-même. A présent, je ne puis de nouveau réaliser la chose : nous sommes très occupées de la préparation de notre exposition que nous voudrions faire aussi belle que possible avant que de nous disperser...

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kornik, 30 septembre 1885.

Je vous ai écrit que nos enfants ont préparé pour hier et aujourd'hui une exposition de leurs travaux de tous genres. Vous ne pouvez vous faire aucune idée d'un pareil succès ; neuf chambres pleines d'objets exposés ; le tout arrangé avec une élégance et un soin que je puis vanter à mon aise, puisque je n'y suis pour rien, ou presque rien. En disant qu'il est venu 1.500 personnes pour visiter, je crois que je reste au-dessous de la vérité. Tous ont été absolument stupéfaits de la quantité et de la qualité de ce travail. Bien des articles auraient pu figurer avec honneur, à n'importe quelle exposition. Si vous aviez pu voir l'attention avec laquelle tout a été examiné jusque dans les moindres détails, vous auriez pu comprendre le revirement que cela a causé dans les esprits. On a entendu les plus étranges remarques parmi les spectateurs. Une femme a dit à la petite qui la pilotait : « Ce que j'admire, c'est la patience qu'il a fallu pour tout cela ! » Et puis, se retournant vers l'enfant : « Je veux dire la patience qu'il a fallu pour vous mettre tout cela dans la tête. » Comme on a visité non seulement les objets exposés, mais toute la maison et la ferme dans ses moindres détails, et comme chaque groupe de visiteurs était accompagné d'une de nos enfants pour conduire et expliquer, on demanda à l'une d'elles qui portait les grands baquets d'eaux grasses aux bêtes : — « Un homme de peine. » — « Et qui vous apporte l'eau et le bois à brûler ? » — « Le même homme de peine. » — « Eh bien ! mes enfants, vous êtes trop bien soignées, et nous ne croirons plus jamais les contes que l'on fait sur cette maison ! » — Certains pauvres parents étaient tellement émus, voyant le nom de leur enfant placé sur tant d'objets divers, qu'ils ne pouvaient pas maîtriser leur émotion. Une pauvre femme qui a ses deux filles chez nous m'a saisi la main en disant : « Je ne vous dis rien, car cela ne se laisse pas dire. » — Une autre m'a dit : « Si ce n'était que tout cela (en montrant les objets exposés), mais cette éducation, cette éducation, où pourraient-elles la trou-

ver? » — De bons connaisseurs répétaient sans cesse : « Mais cela dépasse tout ce que l'on aurait pu espérer; c'est merveilleux, c'est tout bonnement merveilleux. » — Et si vous aviez pu voir la joie des enfants recevant leurs parents, leur montrant tous les coins, leur offrant des rafraîchissements, les conduisant partout où leur travail se trouvait exposé, vous auriez mieux partagé notre émotion. On ne savait qui était plus fiers, des parents ou des enfants. Je ne parle pas des maîtresses qui faisaient de leur mieux pour n'être pas un peu fières aussi.

Une chose me fait tant plaisir, c'est que nous ne faisons pas beaucoup de bruit ici; mais quand nous en faisons, tout le pays en fait avec nous. Ainsi, s'il nous vient quelque équipage, dix chariots ou charrettes se mettent en branle à la même occasion. Pour une visite au château, il y en a de suite une vingtaine à la ferme. Et comme cela, nous faisons courir tout le pays; c'est ma joie; il me semble que, petit à petit, nous empoignons ces pauvres gens si récalcitrants jusqu'à la moelle. Le jour où nous sommes arrivés à Kornik pour la première fois, il y a quatre ans, et que l'on nous a reçus avec tant de manifestations, j'ai bien regardé tout ce monde et je me suis dit : toute cette engeance est là par pure curiosité : ils viennent nous regarder comme des bêtes curieuses; mais il n'y a dans leurs physiologies ni bienveillance, ni amitié, ni respect de la tradition, et pour très peu, ils seraient aussi insolents qu'ils sont curieux. Ce jour-là, je leur ai dit, au fond de mon cœur : « Tas de vilaines gens, je vous ferai payer tout cela; nous vous mettrons à nos pieds, nous vous ferons pleurer; nous vous enfoncerons des serres dans le cœur jusqu'à ce que vous rendiez les armes, et que vous ayez une autre attitude à notre égard. » Aussi, mon Père, quand ils pleurent, comme cela commence à leur arriver assez souvent maintenant, cela me fait du bien au cœur; il me semble que nous commençons à être vengés. Mais, les pauvres chères gens, ils n'ont pas fini de pleurer, nous leur préparons bien d'autres larmes encore. Le jour de la première communion, comme tous les parents sont venus déjeuner chez nous avec leurs enfants, il y en avait qui disaient : « Nous pleurons sans savoir pourquoi, et nous ne pouvons nous en empêcher. » Je me suis dit au fond du cœur : « C'est justice que vous pleuriez, vilaines gens, et vous pleurerez encore, pour que nous puissions savourer vos larmes. Cela me semble si bon! »...

...Nous recevons des tas de lettres de condoléance pour notre départ. Comme l'on a dit que l'on n'y regarderait pas à dix jours près, Ladislav restera ici jusqu'au 10 octobre, puis ira à Berlin, voir si décidément M. de Courcel peut et veut nous défendre; après quoi nous verrons. Mais quand même il faudrait partir irrévocablement, M^{me} de Beaupré a si bien mis le pied à

l'étrier que les choses pourront très bien marcher sans nous pendant quelque temps. Qui plus est, il y a une sagesse allemande et une justice prussienne d'après lesquelles nous pourrions venir ici aussi souvent que nous voudrions, pourvu que nous ne nous fixions pas. M. de Bismarck doit être actionnaire des compagnies de chemins de fer, sans quoi cela serait difficile à comprendre, mais quoique ce ne soit pas précisément le mieux pour nous, cela nous permettra néanmoins de maintenir les choses en bon état.

Un mois après cette exposition, ma mère nous quittait pour ne plus revenir à Kornik, s'il me souvient bien.

Comme nous l'apprend une lettre d'elle à Monseigneur Perraud, elle pensait plus prudent, pour ne pas compliquer la situation de mon frère, d'aller s'installer à Posen, au Palais Dzialynski, où elle pouvait se dissimuler.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Kornik, 3 novembre 1885.

...Lorsqu'on est à la merci d'un ivrogne, ivre, tout à la fois, de vin, d'orgueil et de haine, d'un ivrogne omnipotent qui n'a ni foi, ni loi pour entraver ses envies, il est fort difficile de savoir ce que l'on fera et de le dire... Nous avons pris le parti, Ladislav et moi, de suivre des voies absolument différentes, espérant ainsi acquérir quelque expérience pour l'avenir et savoir quelle sera la meilleure manœuvre à suivre dorénavant. Je ne puis vous les dire, car je ne sais si la poste ouvre ou n'ouvre pas les lettres. Toujours est-il que je suis partie de chez moi, *officiellement*, hier soir, afin que le commissaire de police puisse faire son rapport sur cet événement si important pour l'empire d'Allemagne. On prétend qu'on ne nous défend pas de « circuler », mais de nous fixer; je vais donc circuler, jusqu'au moment que vous m'indiquerez pour aller à Rome.

M^{me} de Beaupré, dont le but de la Congrégation à laquelle elle avait voué sa vie était de diriger les femmes du monde qui venaient chercher quelques jours de solitude dans une des maisons de la « Retraite », avait initié petit à petit M^{lle} Zamoyska aux « grands exercices de saint Ignace ». Celle-ci y avait tout de suite « mordu » avec joie, et n'attendait qu'un moment favorable pour s'essayer avec nos enfants, sous la direction de M^{me} de Beaupré. Elle pensa donc, avant que de quitter ses chers enfants dans des conditions d'avenir aussi incertain, à leur procurer l'avantage de quatre jours de recueillement. La lettre suivante nous parle de cette première retraite qui, dans la suite, devait être suivie de beaucoup d'autres.

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Posen, 12 novembre 1885.

Nous sommes encore à Posen, ne sachant ni si nous partons ni qui de nous part, ni quand nous partons... Il a été décidé que toutes les filles que je proposais feraient une retraite. Les N^{os} 10, 12, 9, 19, 24, 35, et peut-être 26. Il y aura, de plus, M^{lle} Jaruntowska et Malwina. Je suis bien heureuse de ce que cette retraite puisse se faire. Je vais m'y préparer (demain matin j'irai trouver Mgr Likowski pour qu'il me dise comment), et puis je vais combiner les règlements, préparer les livres, faire quelques traductions, si possible. Si le bon Dieu le permet, nous commencerons, vendredi, 20, au soir. Samedi, on fera ensemble toutes les méditations sur la fin de l'homme; — dimanche, le péché, le jugement, la mort; — lundi matin, confessions, et la suite, d'après les nécessités je pense; — mardi soir ou mercredi, secondes confessions. Après la communion de mercredi, elles pourront rester encore dans le recueillement, et ne reprendre leur vie habituelle que jeudi matin. — J'en suis tantôt heureuse, et tantôt effrayée. Nous finirons le jour de sainte Catherine, ce qui me plaît beaucoup. Je t'enverrai le règlement, quand il aura paru!...

Ce règlement, le voici :

- 6 h. — Lever,
- 6 h. 1/2 — Méditation.
- 7 h. 1/4 — Départ pour la messe,
- 8 h. 1/4 — Déjeuner, balayage du dortoir, etc...
- 9 h. — Temps libre.
- 9 h. 1/2 — Lecture en commun.
- 10 h. 1/2 — Temps libre.
- 11 h. 1/4 — Examen de conscience.
- 11 h. 1/2 — Dîner, récréation.
- 1 h. — Chapelet, Temps libre.
- 2 h. — Méditation.
- 2 h. 3/4 — Temps libre, goûter.
- 3 h. 1/2 — Chapelle.
- 4 h. — Lecture.
- 5 h. 3/4 — Méditation.
- 6 h. 1/2 — Souper, temps libre, récréation facultative.
- 8 h. — Préparation de la méditation du lendemain, Prière.
- 8 h. 1/2 — Coucher.

M^{lle} Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Kornik, 13 novembre 1885.

J'apprends qu'on a ouvert une lettre de M^{me} de Perronet adressée à Versailles, et recollée sans vergogne « tout simplement » avec de grosses taches de colle et de déchirures. On lui a renvoyé l'enveloppe de là-bas. — Donc, il faut prendre nos précautions et convenir de certaines choses. M^{lle} Mac Guire va à Posen demain matin, et expédiera nos lettres de là-bas. J'ai donc, peut-être, quelque chance que celle-ci ne soit pas remarquée. 1° je ne t'envverrai pas toujours directement mes lettres pour ne pas tant attirer l'attention; fais de même; use de Louise, moi j'userai des de Monvel. Use aussi du bibliothécaire; change ton écriture, et fais quelquefois adresser par quelqu'un d'autre. Adresse au revers de l'enveloppe, colle avec des pains à cacheter dessous; enfin, *varie* autant que possible. 2° s'il y a lieu, pour que nous puissions nous servir du système discuté chez nous ces temps-ci,... tu sais, ce que nous avons peine à comprendre... convenons, si tu veux, que nous ferons des leçons de solfège et que nous ne lirons jamais que dans la clé de sol, la clé de fa, pour les petites étant impossible; quant à la clé d'ut, elle est encore moins pratique. Tu me diras si tu *capisc*? 3° connais-tu « trotte-menu », Piper, Swidrigalska, pour que je puisse t'en parler? Nommes-les moi dans ta prochaine lettre. Il me manque encore des représentants pour la France et l'Amérique. Tu pourras peut-être m'en indiquer.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Posen, 19 novembre 1885.

... Le décret était si péremptoire; la date fixée, qu'il ne me semblait pas possible de prolonger, et c'est ce qui m'a fait écrire à Jean pour qu'il prépare notre appartement. Là-dessus, Ladislav est allé chez le représentant de l'autorité de notre département, et lui a montré son passeport, visé par l'ambassade d'Allemagne à Paris, après les décrets, et visé pour un an. Il lui a demandé si une signature valait une parole et si la parole de l'ambassadeur d'Allemagne avait une valeur ou n'en avait aucune, et pourquoi, en ce cas, on l'avait donnée... Enfin il a si bien argumenté que cet employé lui a dit de lui envoyer tout cela par écrit. Il l'a fait, et voici trois semaines qu'il n'y a point de réponse. Je présume qu'il n'y en aura point; que ne voulant ni démentir le visa, ni démentir le décret, on préférera ne rien dire du tout; on préférera laisser les choses comme elles sont, jusqu'à la fin de l'année indiquée sur le passeport. Vous concevez dans quelle incertitude cela nous

jette. Ajoutez à cela que l'on nous sépare dans cette affaire, Ladislas et moi, puisque je n'ai pas, pour me défendre, ce qu'il a eu l'esprit de se procurer. Qui plus est, il paraît que l'on a des griefs particuliers contre moi, parce que j'ai refusé de donner ma signature dans certaine circonstance, comme chacun l'aurait fait à ma place; mais les gens sont tellement terrorisés ici, qu'ils en perdent le bon sens et s'avilissent au commandement, sans sourciller; c'est vraiment faire l'exercice à la Prussienne. — Cela étant, j'ai quitté Kornik pour ne pas compliquer la situation de Ladislas. Je ne sais, ni si, ni quand j'y retournerai. — Ladislas est extrêmement désireux de profiter de votre séjour à Rome pour y aller; mais chaque jour, en ce moment, lui est infiniment précieux.

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Kornik, 30 novembre 1885.

Maman vient d'écrire à M^{me} Hello (1) en lui demandant si elle consentirait à tenir maison chez nous pendant notre voyage à Rome. Si elle répond par dépêche : oui, voici ce que nous nous proposons de faire : installer au quai quatre de nos filles sous la protection de Madame Hello et de sa précieuse servante, Elisa. Les petites iraient travailler dans différents ateliers, et dans ce but, voici le projet : on emmènerait Gerlinska pour les robes et chapeaux; Balbina, pour la cuisine; Sophie pour les chemises d'hommes et la lingerie; Zarnowiecka, outre les marmots, apprendrait la broderie, le raccommodage et ferait le ménage de la société.

(1) Veuve du philosophe Ernest Hello, et amie des Zamoyski.

CHAPITRE III

Entre le décret d'expulsion (décembre 1885) et l'installation à Lubowla (juillet 1886)

Séjours à Paris. — Puis à Rome. — Audience du S. P. Léon XIII. — Retour à Paris. — Retour en Pologne. — Arrestation de la comtesse Zamoyska. — Fuite de M^{lle} Zamoyska. — Séjour à Cracovie.

Le 7 décembre la comtesse Zamoyska et sa fille arrivaient à Paris, ne devaient faire qu'y toucher barre et repartir le 20 pour Rome, où Monseigneur Perraud les rejoignait quelques jours après. Elles y passèrent trois mois, et y obtinrent une audience du Saint Père, pleine de bénédictions pour l'Œuvre naissante. Puis, elles revinrent à Paris.

Pendant ce temps, renseignements avaient été pris à Berlin sur ce qu'exigeait exactement le décret. Il avait été répondu que, pourvu qu'on ne séjourne pas à Kornik onze mois sur douze, on pouvait y passer pour régler ses affaires. — Au commencement de juin, on tenta donc un retour, par petits groupes, mais le 10 au soir, la comtesse Zamoyska était *arrêtée* dans son château et conduite en prison pour vingt-quatre heures; sa fille passait la frontière à la faveur de la nuit, son fils en faisait autant quelques jours plus tard, et tous trois se retrouvaient à Cracovie, où ils allaient accepter, pour eux et leur Œuvre, l'hospitalité d'un neveu du Général Zamoyski, le comte André Zamoyski, habitant alors dans les Carpathes, sur le versant hongrois.

Ce ne fut pas M^{me} Hello, mais M^{lle} de Geloës qui vint s'installer au quai d'Orléans pour l'hiver.

Le 7 décembre, ma mère et moi arrivions à Paris, avec Gerlinska et Balbina, et le 20, nous partions toutes deux pour Rome laissant nos trois filles à la garde de Zoélie.

... Après avoir relu toutes les lettres écrites pendant le séjour de Rome, on en retire une impression d'ensemble plutôt pénible : mauvais temps, atouts de santé, sentiment d'exil, mort d'une enfant de l'Œuvre, etc... La première lettre, datée de Gênes, 24 décembre, écrite par ma mère à Zoélie, commence ainsi :

« C'est un premier bonheur pour nous de n'avoir pas cherché un voyage d'agrément, car nous serions fort déçues. Je ne me souviens pas d'en avoir jamais fait un si désagréable! »...

Celles qui suivent (à l'exception de bien peu), contiennent toutes des phrases comme celle-ci : « Je vous assure qu'on a beau être à Rome, — écrit M^{lle} Zamoyka, je revis quand vous écrivez des lettres remplies de détails qui remettent au courant » ... ou encore : « personne ne peut se douter combien j'ai le cœur endolori!... ce Kornik, est-ce que nous y reviendrons jamais? Il me semble, depuis quelque temps, que Kornik s'évanouit pour nous! J'ai de la peine à me rendre et je voudrais ne pas avoir perdu espoir. »

Nous choisissons, parmi ces lettres, quelques-unes particulièrement intéressantes pour l'Œuvre :

M^{lle} Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Rome, 31 décembre 1885.

Nous voilà depuis quelques jours à Rome : ni dans la Rome chrétienne, ni dans la Rome païenne, mais dans la chose horrible d'une installation dans un appartement meublé. Enfin, c'est fait, et je puis m'asseoir tranquillement avec plume et papier pour finir cette triste année avec vous. Vous ne doutez pas que ni les voyages, ni la fatigue, ni les préoccupations diverses ne nous éloignent un instant de Kornik et de celles qui y travaillent avec tant de cœur, tandis que nous semblons nous donner de splendides vacances. Mais, vous savez avec quelle joie nous couperions court à ces vacances et à toutes les belles choses qui nous entourent, pour la joie de nous retrouver dans notre pauvre chambre commune, discutant et concertant nos affaires et celles de nos enfants. C'est effrayant à quel point on aurait le cœur serré, si on ne faisait un effort permanent pour être satisfait de tout ce dont Dieu est satisfait.

1^{er} janvier 1886.

Je reçois votre lettre à l'instant au retour de la messe, que Monseigneur nous a dite, pour notre premier de l'an, dans l'église souterraine de Saint-Pierre, sur le tombeau même des Apôtres. Revenues en haut, nous avons passé toute notre matinée à Saint-Pierre, tantôt à genoux devant le Saint Sacrement, tantôt admirant les monuments splendides de Sixte IV et de Grégoire XIII; puis à genoux devant quelqu'un des confessionnaux où se tiennent les pénitenciers de toutes les nations pour que l'un ou l'autre nous pose sa baguette sur la tête, et nous fasse obtenir quarante jours d'indulgences; puis, écoutant le chant des choristes, à la messe capitulaire; puis regardant des petits enfants jouer à cache-cache autour des sépulcres des papes, et d'autres, qui ne pouvaient avoir plus de sept à dix ans, se montrer

les beautés de Saint-Pierre et les admirer; puis, de braves gens plongées dans la prière à faire envie aux anges. En regardant toute cette liberté, ce va-et-vient de personnes de tout âge, de toutes conditions, et de toutes nations, prenant de ces cérémonies ce qu'il leur en faut, aucun ne faisant la loi aux autres, et tous jouissant librement des bienfaits spirituels, artistiques et matériels de cette minute; de la place pour tous, et aucun tumulte, c'est l'idéal. Et, savez-vous ce que j'ai pensé : voilà vraiment l'idéal pour notre petite Œuvre : liberté et recueillement. Les pauvres et les petits y sont chez eux, autant que les grands et les princes du monde. C'est pour tous; rien d'égoïste, ni de particulier... Je suis si heureuse de tout ce que contient votre lettre, et si reconnaissante, chère Madame, plus encore de loin que de près! — Monseigneur m'a dit, l'autre jour, à quel point la conduite de la Providence à votre égard était étrange, et par quelles voies obscures Dieu vous avait amenée à faire le grand bien que vous faites en ce moment. Certes, c'est austère pour vous, mais que c'est bienfaisant!

Adressée à M^{lle} Houcke par M^{lle} Zamoyksa.

Rome, 4 janvier 1886.

Nous nous sommes décidées, maman et moi, à aller faire notre visite au Cardinal Ledochowski (1), redoutant le désagrément qui pourrait nous en venir, grâce aux aimables renseignements qu'on lui avait donné sur notre compte... à notre grande surprise, il nous fit le meilleur accueil. Maman lui posa cette question : « Comment font les œuvres des Tabernacles ou d'autres semblables, qui n'ont rien de religieux en soi, pour obtenir du Pape des indulgences destinées à encourager les personnes qui en font partie? car, comme vous le savez, Eminence, nous avons nos enfants à Kornik, et je voudrais procurer aux personnes qui s'en occupent la sécurité de savoir que ce qu'elles font est bon. Je ne sais ce qu'on fait en ces cas-là, quand ce n'est ni un couvent, ni la vie religieuse, ni une association où on soit lié par quoi que ce soit; mais tout simplement un champ de travail pour ceux qui veulent employer leur temps utilement. » — « Si ce n'est que cela, reprend le Cardinal, pourvu que vous m'expliquiez bien de quoi il s'agit, je veux bien m'en charger; ce vous sera certainement accordé; je pourrai demander moi-même les indulgences que vous désirez... mais, ajouta-t-il, est-ce que vous comptez donner un jour à ce que vous faites une forme religieuse? » — « Non, pas du tout », répondîmes-nous ensemble. — « Tant

(1) Ancien archevêque de Posen, dépossédé par le Kulturkampf de Bismarck.

mieux, reprit-il, cela facilitera les choses. » — A partir de ce moment nous lui dîmes tout ce qu'il était opportun de lui dire pour lui prouver jusqu'à quel point c'était peu de chose... Tout se passa pour le mieux; le Cardinal engagea maman à écrire aussi brièvement que possible ce qui se fait dans l'Œuvre, et ce qu'elle demande; il promit de porter cela au Saint Père et de nous obtenir quelque faveur. A ce moment je m'enhardis à dire : « Certes, les indulgences, c'est beaucoup; ce n'est pas à dédaigner, mais au fond, il suffit de baiser son crucifix ou de faire une oraison jaculatoire pour gagner des indulgences aussi grandes, et plus grandes que celles que nous obtiendrons, et on n'a pas besoin de tant se déranger; mais ce que j'ambitionnerais, et ce qui évidemment est impossible, c'est *un mot* du Pape, approuvant, bénissant ce que nous faisons ». — « Ceci, dit le cardinal, il n'y faut pas compter; ce mot, le Pape vous le dira quand vous serez chez lui; mais, pour l'écrire, cela ne se fait que pour les *Congrégations*; seulement, comme je suis secrétaire des brefs, c'est moi qui écrirai la formule, et je tâcherai de la tourner de façon à ce que vous ayez un peu ce que vous désirez. »

De retour à la maison, nous racontâmes cette visite à notre évêque, et sur-le-champ on commença à composer une lettre au Saint-Père, pour lui dire, en aussi peu de mots que possible, ce qu'est notre Œuvre, ce qui l'a inspirée, etc. — Mardi, jour de l'Epiphanie, maman y a travaillé tant et plus. Le lendemain, 7, anniversaire de la mort de la mère de notre cher évêque, il nous déclara, dès le matin, qu'il voulait porter la lettre au cardinal, lui-même, ce jour-là, parce que sa mère le lui avait *soufflé*. Il voulut que maman datât la lettre du 7. Il la porta au Cardinal, et revint très-content de sa visite, mais disant qu'il avait été très opportun qu'il eût parlé, lui-même, de nos affaires au Cardinal, pour dissiper certaines incertitudes du Cardinal à l'égard de l'Œuvre. ... (*ici l'écriture est celle de la Comtesse Zamoyska*). « Vous êtes évêque, lui dit le Cardinal, vous avez un diocèse : vous savez toutes les difficultés qui surgissent de ces associations quasi-religieuses, et combien il faut de prudence pour ne pas créer de complications interminables. » — Monseigneur d'Autun lui affirma que nous ne prétendions à rien autre chose qu'à la simple vie chrétienne avec les secours qui peuvent nous être donnés par le curé et les prêtres de notre paroisse. A la demande de l'Archevêque, il changea un ou deux mots, notamment celui d'*association* qui pouvait cacher la pensée d'association religieuse. Puis, Monseigneur rapporta ce brouillon pour nous le faire copier. — Le Cardinal devant aller chez le Saint-Père le mardi, nous lui portâmes notre copie lundi (c'était le 11 janvier) (1). Il nous dit

(1) Anniversaire de la mort du général Zamoyski.

qu'il l'attendait et ajouta : « Monseigneur d'Autun m'a donné tous les renseignements que je pouvais désirer. J'espère pouvoir lire, en entier, cette lettre, qui n'est pas trop longue, au Saint-Père; je suis convaincu qu'elle lui plaira, car il aime les choses claires et simples. »

Mardi matin, nous entendîmes la messe à Saint-Girolamo;... nous demandâmes à saint Philippe de nous obtenir d'éclairer le cardinal sur ce qu'il avait à dire au Saint-Père, et celui-ci, sur ce qu'il avait à répondre à notre sujet. Nous demandâmes que si notre Œuvre avait vraiment quelque importance et était destinée à faire quelque bien, Dieu le fit voir au Cardinal et au Saint-Père, ainsi que cela avait eu lieu pour le P. Pététot quand il a dit soudainement qu'il la voyait, cette Œuvre, « comme un soleil dans l'avenir ». Mais que si tout cela ne signifiait rien, et ne devait avoir aucun avenir, Dieu le fit comprendre, et qu'il ne permit pas que Monseigneur d'Autun, trompé par son amitié pour nous, induisît le cardinal en erreur sur notre compte, et que celui-ci donnât une fausse impression au Saint-Père. J'ai demandé que nous ne trompions personne, et que Dieu fit voir en pleine lumière ce que l'on devait penser de nous et de l'Œuvre.

... Rentrées à la maison, après déjeuner, comme nous sortions, la voiture du Cardinal s'arrêta devant notre porte. Il nous dit qu'il venait de chez le Saint-Père auquel il avait lu notre supplique; qu'il avait écouté avec intérêt; qu'il n'avait modifié qu'une chose relativement aux indulgences... le Cardinal nous dit encore que le Saint-Père lui avait recommandé de mettre dans le bref quelques paroles d'encouragement et d'éloge. Nous fûmes bien joyeuses et Monseigneur nous dit que notre voyage serait largement payé quand nous aurions obtenu ce bref. — Le lendemain, comme Monseigneur était au Vatican, chez le secrétaire d'Etat (Cardinal Jacobini), on vint l'appeler auprès du Saint-Père pour une affaire dont celui-ci voulait l'entretenir. L'audience terminée, Monseigneur lui dit : « Permettez-moi, Très Saint-Père, de vous remercier pour la bénédiction que vous avez accordée hier au Cardinal Ledochowski, en faveur d'une œuvre qui m'intéresse beaucoup. » — « C'est une bonne œuvre, a répondu le Saint-Père, j'ai ordonné au Cardinal de mettre dans ce bref que j'en suis content avec un encouragement à continuer. » ... (*Ici l'écriture de M^{lle} Zamoyska reprend*). Le 29 janvier, nous sûmes que le bref était prêt; qu'il n'y avait qu'à le retirer; mais toutes sortes de circonstances ne nous ont permis de le voir de nos yeux, que le 1^{er} février. Ladislas alla le chercher à la chancellerie. Il porte la date du 26 janvier, jour de sainte Paule. Monseigneur nous en fait une traduction en français, c'est très consolant et encourageant. Dieu soit béni!

M^{lle} Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Rome, 12 janvier 1886.

... En fait de « ciel d'Italie » nous avons eu de la neige l'autre jour, pour couronner toute une série de jours affreux, tristes, froids, pluvieux; de peinture, il n'en est pas question par conséquent; les galeries obscures, les *humeurs*... orageuses! et pour comble, Jean (1), malade à son tour!... Si tu avais vu notre ménage tout à l'heure! — On sonne. Je vais ouvrir, mon torchon à la main; c'est le médecin. Monseigneur cache sa chaîne et va le recevoir auprès de Jean qui est installé au petit salon; maman fait disparaître notre déjeuner, se démène à l'office; Ladislas brosse les bottes de tout le monde!... Ah! que c'est drôle!... à lire... Dehors, il gèle; moi j'ai une engelure au pied; maman est au bout de ses mouchoirs, et son rhume n'est pas fini. — Une demoiselle au-dessus de nous étudie à tour de bras toutes les valse et polkas imaginables, pour le carnaval!... Qu'est-ce qui nous attend un de ces soirs!

... (*Écriture de M^{me} Zamoyka.*) Marie propose de se coiffer; c'est si indiqué que je me sens portée à lui faciliter cet acte d'héroïsme en offrant de terminer sa lettre. Elle me charge de vous dire que Jean n'est pas sérieusement malade; c'est ce qu'elle conclut de ce que le médecin lui a prescrit de la quinine, qu'il lui fait garder le lit, et de ce qu'il a dit qu'il reviendrait le voir dans la soirée! Ne dites pas, après cela, que Marie est portée à l'exagération, du côté pessimisme! — Dans les entr'actes que nous laissent les diverses fonctions auxquelles nous nous adonnons, nous n'oublions pas l'Œuvre. Nous avons été visiter un ouvroir tenu par les Sœurs de Charité aux frais du prince Doria. On y paie le travail des enfants, sans quoi elles ne viendraient pas. On leur donne des primes en argent pour les leçons de catéchisme, sans quoi elles ne l'apprendraient pas. On en paie une *spéciale* pour balayer, etc., car les autres ne le feraient pas. J'ai demandé si on ne pourrait pas nous donner une de leurs élèves pour maîtresse de broderie; on ne le peut pas, car elles ne restent pas assez longtemps pour apprendre à fond. — Que deviennent-elles? Elles se marient si tôt qu'elles sont en âge. On ne sait que leur faire faire pour les tenir *à casa* pendant les jours gras, car toutes ont des talents pour la danse, la tragédie, la déclamation, et des vocations d'actrices!

... Dites, après cela, que l'on est à plaindre à Kornik!

(1) Le domestique.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Rome, 25 janvier 1886.

J'ai écrit à M^{lle} Mac Guire comment ma vilaine santé a été cause que nous n'avons pu aller à l'audience qui nous avait été fixée pour lundi, 25 courant. — Toutefois, comme cela va mieux, j'espère que nous aurons notre audience, lundi prochain, à midi. Veuillez, ce jour-là, dire l'angelus à cette intention... Depuis une dizaine de jours, ne pouvant pas sortir, et ayant passé des heures à ne rien faire dans mon lit, j'ai pu penser à mon aise; parfois, il me semble que cette expulsion va nous obliger à faire plus et mieux que nous n'aurions fait à Kornik; que cela nous jettera sur quelque voie nouvelle où nous serons plus à portée de ceux qui pourraient nous aider et profiter de nous. D'autres fois, quand je songe quelles enfants nous sommes, toutes, en vertu (en vous exceptant vous, seule), il me semble que nous ne mériterons jamais de faire tout le bien qui se pourrait faire dans une telle œuvre. Je vous assure que Rome a cela de particulier, que tout comme en se mesurant auprès de certaines statues on peut mieux juger de leur immensité, de même, en songeant à tous les saints au milieu desquels on se meut ici, où leur souvenir est si vivant, on peut mieux mesurer sa petitesse.

Pendant notre séjour à Rome, une de nos enfants de la III^e division, Marynia Bukowska, tombait gravement malade, sans que, pourtant, le médecin se fût rendu compte du danger. Un jour, après avoir dit quelques paroles, elle se tourna sur le côté et ne donna plus signe de vie; ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'on s'aperçut qu'elle ne vivait plus! Elle mourait le jour même où le Saint-Père signait le bref nous accordant l'indulgence plénière à l'article de la mort.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Rome, 31 janvier 1886.

Je reçois à l'instant la lettre de M^{lle} de Mylo du 26-27 courant avec la nouvelle de la mort de la pauvre Marie!... Chère Madame, quelle grâce de Dieu de penser que vous êtes là, avec votre cœur, votre jugement, votre expérience et votre délicatesse, pour tout régler et conduire. Marie regrette vivement de n'avoir pu aider à soigner cette pauvre petite!... Je ne vous remercie pas, et je ne remercie personne de ce que l'on a fait pour cette enfant, car ce serait une espèce d'outrecuidance, et pourtant, je puis dire, en toute vérité, que je sens comme si j'avais profité de tout ce qui a été fait pour elle. Si je sens tout cela si vivement et avec tant de gratitude, je devine de quel œil et de quel cœur,

Notre-Seigneur regarde ceux qui l'ont soignée et lui ont fait du bien. Cette enfant est notre précurseur au ciel.

M^{lle} Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Rome, 31 janvier 1886.

Bien *chère* Madame, bien chères amies, que vous dirai-je! que je sens un lien de plus entre nous; que je comprends pourquoi je vivais tant avec vous, tous ces jours-ci! que j'avais prié Dieu de ne la faire vivre, cette enfant, qu'à condition qu'elle se sanctifiât pour de bon, et que je remercie Dieu de tout : de cette Œuvre, pour le bien que cette enfant y a recueilli; de *vous* qui la rendez possible quoique nous n'y soyons pas, et qui nous donnez tant de sécurité! des dispositions de la pauvrete, de sa mort même, puisqu'elle n'est partie que par la volonté de Dieu, et qu'alors, évidemment, ce ne peut être qu'un gain pour elle; je remercie Dieu aussi de ce qu'Il vous a épargné tant de douloureux moments qui auraient pu accompagner cette mort, et qu'au contraire, tout s'est passé relativement si doucement, si saintement, même, puisque la chère enfant a eu la présence d'esprit de réclamer sa confession et sa communion! Dieu sait ce qu'Il fera surgir de là pour les autres enfants!...

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Rome, 31 janvier 1886.

Tandis que vous êtes au milieu de toutes ces tristes émotions, nous ici, nous avons eu une grande joie : Le Cardinal Ledochowski et Monseigneur d'Autun nous ont fait écrire un petit compte rendu de l'Œuvre, avec demande de bénédiction et de certaines indulgences. Le tout a été lu à qui de droit, et nous avons obtenu un bref, fort encourageant, avec ce que nous demandions. Nous pourrons le retirer demain, je le copierai et vous enverrai la copie. Je vous enverrai aussi, quand je le pourrai en toute assurance, la copie de notre supplique, car le Saint-Père, paraît-il, en a été tout à fait satisfait; le Cardinal a trouvé que l'exposé était clair et donnait une idée très juste de notre but. Ce bref, nous le désirions beaucoup, car c'est une sanction et un encouragement pour ceux qui travaillent avec nous.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Rome, 5 février 1886.

Je vous ai parlé du bref; il est très encourageant. Monseigneur a eu une audience d'adieux, hier, et le Saint-Père lui a demandé si nous étions contentes de ce qu'il nous a envoyé. — Certes,

oui — nous n'avons pu profiter de notre audience à cause de mon indisposition. Elle est fixée pour lundi midi, 8 courant. Sauf pour le rhume, je suis tout à fait remise. Je n'aurais pas cru que l'on pût être pris à ce point, et si facilement guéri. Je me persuade que cela signifie que le bon Dieu me permettra de travailler encore un peu à cette Œuvre; mais, où, quand? Comment? — Avez-vous lu les discours du Prince de Bismarck? Si Dieu lui donne de les exécuter il sera difficile de trouver un coin de terre où il nous soit permis même de respirer — Monseigneur nous dit quelquefois que saint Pierre et saint Paul, se voyant conduits à la mort au milieu de cette grandeur et splendeur du monde païen, auraient pu, naturellement parlant, croire que leur mission était achevée; que tout était fini, et le christianisme condamné à périr, puisque, humainement, rien ne pouvait faire présager la ruine du paganisme et le triomphe de l'Eglise. Il nous conseille d'entrer fortement dans les pensées qui devaient animer ces deux apôtres au moment où on les sépara sur la voie appienne, l'un pour être crucifié, l'autre, décapité. Il est vrai que c'est une grande leçon de foi. Mais, là encore, Monseigneur dit que la Foi est un don purement surnaturel; que l'on peut s'y disposer ou s'en détourner; s'en rendre plus digne ou plus indigne; mais qu'on ne peut se la donner, ni l'acquérir par aucun moyen humain; qu'il faut la demander humblement. Oh! oui; il faut la demander en face de ces infamies, cruautés, spoliations, injustices de toutes sortes commises par les impies; il faut demander la Foi vive des confesseurs et des martyrs. Il faut la demander pour que les forces ne nous manquent pas et que le courage ne nous abandonne pas. Il faut la demander, car sans elle, la charité est impossible; et l'absence de la charité, c'est la mort. Il faut la demander, car sans elle, l'espérance est impossible, et c'est encore la mort. Jamais, jamais je n'ai senti comme je le fais maintenant, les bienfaits de la foi, la nécessité de la foi, et combien il faut la demander; aussi, auprès de tous ces tombeaux de saints, je demande aux martyrs de m'obtenir la foi qui les animait pendant leur supplice, et la charité qui en découlait. Il me semble parfois que j'ai l'âme, le cœur, l'esprit opprimés de je ne sais quelle charge de plomb, et je ne sais que me dire : si j'avais la foi, j'aurais la charité et l'espérance, et au lieu de me traîner si lourdement, je volerais dans la joie.

Ce matin, Monseigneur nous a dit la sainte messe sur un autel construit avec la pierre même sur laquelle sainte Cécile a été frappée dans la petite pièce qui lui servait de bains. Sur l'autel, il n'y a point de reliques, car la dalle de marbre est considérée comme une relique ayant été imprégnée du sang de la sainte.

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Rome, 8 février 1886.

... Aujourd'hui, à midi, nous étions au Vatican. Deux audiences qui nous précédaient nous ont fait attendre une bonne heure pendant laquelle nous eussions aimé pouvoir nous recueillir; mais on nous a présenté des camériers du Pape, des garde-nobles de service, etc., qui se sont mis en devoir de nous tenir compagnie tout le temps, ce dont nous nous serions passés volontiers. — Enfin, on nous fit entrer, tous trois. — Je suis en train de ramasser tout ce dont je me souviens pour écrire tout au long cette audience; mais je veux, par un mot seulement, que vous sachiez tout de suite que le Saint-Père a été *bon, bon, bon*; que maman et Ladislav ont pu lui dire sur les affaires générales de la Pologne ce qu'ils désiraient; que le Saint-Père a donné à maman, à propos de l'Œuvre, les témoignages d'une satisfaction et d'une tendresse paternelles profondément touchantes; qu'il nous a bien recommandé de marcher sur ses traces; qu'il m'a déléguée pour m'occuper de l'Œuvre de maman en me confirmant, pour ainsi dire, dans ma vocation et dans tout ce que le P. Pététot m'a dit au sujet de mon avenir, approuvant, encourageant, ratifiant; qu'il a accordé à Ladislav une bénédiction spéciale que mon frère lui a demandée pour le P. Mariote; qu'il nous a chargés de répéter aux diocésains de Posen des paroles de consolation, un appel à leur vertu, des assurances, — de sa part, — de son affection pour la Pologne, etc.; — qu'il a béni l'Œuvre et puis tous ceux qui nous sont chers. — Voilà le résumé. — Le Saint-Père nous a gardés près de cinq quarts d'heure! — Pour moi, ma joie a été de lui voir bénir maman comme il l'a fait; maman a eu de la joie de ce que, tout le temps, il m'a tenue par la main, et de ce qu'il m'a dit au sujet de ma vie; mais, moi, je crois que je suis incapable de *jouir* de quelque chose. Ma *raison* me disait que toutes les paroles du Saint-Père étaient très précieuses pour nous; mais aujourd'hui je suis à me demander si j'ai rêvé... ou comment j'ai fait pour être si peu pénétrée à ce moment-là, si peu heureuse, en somme. Je crois décidément que le bon Dieu veut que nous prenions des choses ce qui est *utile*, mais pas la jouissance.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Rome, 10 février 1886.

Après un si bon bref, et si encourageant, nous avons eu une audience qui nous a causé à la fois la plus douce et la plus douloureuse impression : bonne, en ce qui nous concerne, nous et l'Œuvre, douloureuse, par le fait d'avoir, pour ainsi dire, touché

du doigt la situation du pape comme chef de l'Eglise. — Pour l'Œuvre, il nous a dit qu'il en était édifié, que c'est une belle et très chrétienne chose que nous avions entreprise. Dès le début de l'audience il m'a dit de m'asseoir à sa droite, tandis que Marie se mettrait à sa gauche; puis, il a pris sa main gauche entre ses mains, et la lui a laissé tenir pendant tout le temps qu'il nous a gardés. Il nous a beaucoup encouragées à la persévérance, et après avoir demandé à Marie si son intention était de se dévouer à l'Œuvre, il lui a dit quelques paroles bien précieuses pour le gouvernement de sa vie, et a ajouté : « Persévérez donc courageusement afin d'être couronnée au ciel pour ce que vous aurez fait sur la terre, car je veux que vous soyez couronnée, entendez-vous? » — Moi aussi, il a posé sa main sur ma tête avec une expression si bienveillante et si profonde que j'en ai été toute remuée. Quand Marie lui a présenté, pour les bénir, les chapelets qu'elle a achetés à Kornik, il a posé la main dessus et dessous et a dit : « Dites-leur que le Pape les a tous bénis et touchés » — car il ne bénit ordinairement que de loin les objets qu'on lui présente. Il nous a dit : « C'est une bonne œuvre que vous avez commencée; je la bénis, et tous ceux qui y travaillent. » — Puis, en parlant de la nomination du nouvel archevêque (1) il a dit : « Dites-leur que j'ai fait tout ce que j'ai pu faire; que j'ai tout essayé, tout tenté dans votre intérêt, mais que je me suis heurté à des refus absolus; et que ne pouvant tout sauvegarder, il était de mon devoir de sauvegarder au moins les intérêts religieux qui souffraient trop de la prolongation de l'absence d'un archevêque. Je comprends que cela vous soit douloureux, mais il ne faut pas le reprocher au Pape. Il faut de la foi, de la confiance en Dieu, il faut de la vertu; oui, dites-leur qu'il faut de la vertu et de la confiance. J'ai sur ce prêtre les meilleurs renseignements; il est sage, pieux, prudent. Il a commencé par refuser la nomination, disant que la situation était trop difficile; qu'il la trouvait au-dessus de ses forces et qu'il n'accepterait que sur un ordre formel. L'ordre lui fut envoyé. Et maintenant, a dit le Saint-Père, il faut prier beaucoup; et quelque pénible que cela soit au premier point de vue national, il faut l'accepter avec soumission, confiance et *vertu*. » Il nous a ensuite parlé très ouvertement des peines, des angoisses, des souffrances, des difficultés de sa situation à l'égard de tous les gouvernements. Le Pape fait ce qu'il peut, et non ce qu'il veut. Il cède partout où il peut, pour sauver ce qu'il peut.

Je suis allée à cette audience, — je suis honteuse de l'avouer, — comme on irait à l'abattoir. Je savais que c'est une faveur qui ne peut pas se refuser. Le Cardinal et Monseigneur le vou-

(1) Un évêque allemand venait d'être nommé à Posen

laient à tout prix; ils avaient fait les démarches nécessaires pour obtenir ce qui, maintenant, est rare et difficile, je ne pouvais qu'en être reconnaissante; mais je n'avais pas l'âme et l'esprit à la note voulue pour que le cœur fût de la partie. La foi seule me conduisait à cette audience; qui plus est, j'étais si épuisée physiquement, que je me traînais péniblement d'âme et de corps. Ajoutez à cela qu'un Cardinal, qui nous avait précédés, resta plus d'une heure, tandis que nous attendions dans un salon où le Monsignor de service nous présenta des chambellans, des gardes-nobles, avec qui il fallut causer pendant toute cette heure, comme on ferait à une soirée. Je n'avais rien pu prendre la veille et presque rien ce jour-là; nous étions à peu près à jeun; il était près de 2 heures quand on nous fit entrer. Le feu croisé de conversations, le vide de l'estomac, la fatigue de tête, l'émotion des souvenirs du passé et de la situation présente évoqués par tout ce qui nous entourait, la conversation tout entière roulant sur les persécutions auxquelles l'Eglise est en proie de toutes parts, tout cela réuni, vous pouvez peut-être vous faire une idée de l'état dans lequel j'étais en entrant dans la petite pièce tendue de rouge où le Saint-Père, grand, maigre, pâle, dans sa soutane et sa calotte blanche, est assis sur son trône. Je n'entendais plus et ne voyais plus rien, comme quand on est à moitié évanoui. Une vraie grâce de Dieu que cela ne me soit arrivé pour de bon, car je marchais machinalement, sans savoir ce que je faisais. Ce n'est que lorsque le Saint-Père se mit à nous parler si paternellement que je finis par comprendre où j'étais, et enfin par voir aussi cette grande figure toute blanche devant moi, avec une telle expression de bonté et de souffrance dans le visage que j'en fus toute remuée. J'étais entrée au Vatican l'âme amère de nos souffrances et de nos épreuves; de nos propres épreuves nationales. Je me défends tant que je puis contre cette amertume, mais malgré tout je me sens toute *raidie* par elle, et j'étais raide au dedans du cœur à l'égard de l'Eglise et de son chef. C'est une des choses que je me suis le plus souvent reprochées, de ne pas assez aimer l'Eglise et son chef, de ne pas prier, de ne pas souffrir pour elle et avec elle; songez donc à ce que j'ai éprouvé quand le Pape, avec quelque chose de si chaud dans le regard, et de si fort, me mit la main sur la tête, et me dit quelques paroles d'éloge pour l'Œuvre, d'encouragement et de consolation pour nos peines, et d'encouragement à mes enfants pour qu'ils me suivent et m'obéissent; il me sembla, sous la pression de sa main qu'il me faisait comprendre les épines de la couronne de Notre-Seigneur et comment, lui, son représentant sur terre, était là captif, et crucifié, et conspué comme son maître; exposé à la fois aux sentences des Hérode et des Pilate dans la personne des gouvernements... Aussi, toute l'amertume que j'avais dans

le cœur et toutes ces raideurs à l'égard de l'Eglise et du Pape fondirent sous le poids de cette main, comme de la glace au soleil, et tandis que j'étais entrée préoccupée seulement de mes propres peines, tout d'un coup, je sentis celles de l'Eglise et du Pape. Il m'apparut si clairement comme le vicaire et le représentant de Notre-Seigneur sur terre que je sortis de là bien plus occupée de ses peines que des miennes. Notre pauvre Evêque, il est vrai, a bien travaillé depuis un mois à nous préparer à cette audience en nous menant de Saint-Pierre à Saint-Paul, et de la prison de l'un à la prison de l'autre, nous menant vénérer les chaînes de l'un, et puis celles de l'autre; lisant les Actes des Apôtres et nous parlant sans cesse de l'Eglise; aussi, quand nous lui dîmes nos impressions, il fut très content et nous répéta plusieurs fois que nous devions nous sentir très heureuses et très privilégiées. Lorsque nous faisons notre génuflexion d'adieu, le Saint-Père dit encore, comme pour se graver nos noms dans la mémoire : « Zamoyski, Zamoyski, mes chers Zamoyski, je vous bénis encore et encore. » — Il nous parla encore du feu caché sous la cendre, qui attend son heure et qui n'éclate souvent que mieux pour avoir attendu longtemps, il nous dit que la foi et la confiance en Dieu empêcheraient le feu de s'éteindre quand même il resterait longtemps sous la cendre. Il nous parla aussi de Monseigneur d'Autun et nous dit : « Quel ami vous avez là ! — Monseigneur avait déjà eu son audience d'adieu et devait partir ce soir-là même; mais le Saint-Père nous chargea de lui dire qu'il devait remettre son départ, car il avait à lui parler. Quand Monseigneur alla le lendemain au Vatican, il remercia le Saint-Père de sa bonté pour nous, disant que je lui avais annoncé que j'y avais porté mes peines, mais que j'en avais rapporté celles du Saint-Père. Le Saint-Père répondit : « C'est une parole chrétienne et c'est une famille chrétienne »... Pendant que durait notre audience, mon fils guettait son moment; et puis : « Saint-Père, je vous demande une bénédiction très spéciale pour un prêtre de l'Oratoire auquel je dois beaucoup de reconnaissance, le P. Mariote. Le Saint-Père demanda quelques explications, et puis : « Eh bien ! écrivez à ce Mariotti que je le bénis de tout mon cœur. » — « Et puis, Saint-Père, je vous demande une bénédiction pour tout notre Kornik, serviteurs, employés, fermiers, tous ceux qui y demeurent. » Le Saint-Père fit ce qu'on lui demandait, et ajouta : « Oui, soyez les messagers du Pape pour porter la paix, la confiance, le courage et la résignation dans les âmes; mais surtout, beaucoup de vertu, de patience et de confiance »... Nous voulons terminer notre voyage à Rome par un pèlerinage à Notre-Dame de Bon Conseil, à Genezzano; nous partons après-demain soir; nous y coucherons, nous revenons le samedi 13,

et nous espérons partir lundi 15, en nous arrêtant seulement à Assise et à Florence, au tombeau de ma grand'mère.

A la fin de février, nous rentrions en France, ne sachant ce qui allait advenir de nous, et ce que nous allions pouvoir faire.

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Paris, 28 février 1886.

M^{lle} de Mylo me parle de l'utilité qu'il y aurait à faire venir une maîtresse blanchisseuse de Varsovie. Vous me parlez du désir de M^{me} Kwilecka de nous envoyer sa blanchisseuse pour apprendre chez nous. Le premier projet ne prouve pas que nous soyons en mesure de satisfaire le second. Je ne me sens portée, je l'avoue, ni pour l'un, ni pour l'autre. J'ai la plus grande répugnance à ouvrir nos portes à la « gent » des serviteurs de profession, soit comme maîtresses, soit comme élèves. Nous avons dit, dès le début, que nous ne recevions pas d'élèves qui avaient déjà été au service. Cette décision a été prise après bien des réflexions, et j'ai la conviction que c'est une chose sur laquelle il ne faut pas revenir. Nous ne devons enseigner les travaux matériels que dans l'espoir de faire du bien aux âmes. Mais nous ne pouvons entreprendre cette double tâche à l'égard d'une blanchisseuse qui viendra examiner nos appareils pendant trois semaines; elle critiquera, jaserā, gloserā, jalouserā, flatterā en face, fera mille cancan par derrière et nous fera du mal. Non, non, ce n'est pas à faire! Croiriez-vous qu'il m'arrive encore ici des échos de toutes les méchancetés que la femme de chambre de M^{lle} de Mylo a racontées sur le compte de sa sœur pendant les quelques jours qu'elle a passés à Kornik, et de celles qu'elle a racontées sur Kornik après son départ; et pourtant, c'était une femme exceptionnellement bien, qui m'a fait supposer qu'elle appréciait tant l'œuvre, qu'elle aimerait à s'y dévouer... Nous voulons former des servantes, mais nous ne désirons pas en recevoir de toutes formées chez nous. Les maîtresses, oui; c'est notre but; nous pouvons recevoir au milieu de nous toute dame ou jeune fille qui désirerait apprendre quelque chose chez nous, mais nous ne pouvons laisser pénétrer au milieu de nos élèves des personnes du dehors dont nous ne pourrions contrôler l'influence. Je crois que vous serez de cet avis.

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré

Paris, 6 mars 1886.

... Je profite de la présence de Notre-Seigneur à la chapelle, et de Monseigneur à la maison, pour ne rien chercher de plus et de mieux au dehors. C'est si bon comme cela, et ce sera si court!

Quoi après? c'est-à-dire avant Lubowla?... Nous pensons qu'il faut faire comme Noé après le déluge; mais au lieu d'une colombe nous pensons qu'il vaut mieux commencer par le plus « conséquent » de notre arche. Cela ne tardera guère. Le terrain tâté, ce serait peut-être le tour de Marie, et enfin, moi.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Paris, 26 mars 1886.

Vous me demandez quand nous reviendrons? Quelle cruelle question! Comment puis-je le savoir! J'ai écrit à M. Celikowski pour prendre son avis; je vais voir ce qu'il va me répondre. Mon fils est encore dans le midi; je crois qu'il voudrait être le premier et le seul, pour commencer. Marie a le même désir; pour moi, il me semble que n'importe lequel pourrait aller *seul*; pourvu qu'on n'ait pas l'air d'être de *retour tous ensemble*, pour *s'établir*, car ceci provoquerait peut-être une nouvelle malveillance, et je crois que le plus sage, quand on se trouve sans armes dans la cage d'un tigre, c'est de se tenir tranquille et ne pas provoquer les coups de griffes et de dents; ne le pensez-vous pas?

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Paris, 14 mars 1886.

M^{lle} de Mylo me parle de sa vieille amie anglaise, et voudrait la voir à votre table. Je n'ai rien contre, si vous n'avez pas d'objection; mais toujours à la même condition, qu'elle fasse quelque chose dans l'œuvre, car je crois que c'est une règle dont il ne faut pas se départir. Qu'elle donne une leçon quelconque ou se charge d'une surveillance; qu'elle fasse des dessins ou des copies, ou n'importe quoi. Ou, si elle ne fait rien pour l'Œuvre, qu'elle en profite de quelque façon.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Paris, 6 avril 1886.

...Quant à la question des repas pour les personnes qui nous arrivent, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je n'en vois aucun à ce que les personnes qui viennent *pour l'œuvre* prennent de l'Œuvre tout ce qui se laisse prendre, les repas en commun, comme le reste. Ce qu'il faut éviter, ce sont les dérangements, la dépense, l'inexactitude aux repas que des personnes du dehors occasionnent inévitablement, — si on se mettait à recevoir tous ceux qui viennent à Kornik à la table de l'Œuvre. Du reste, les personnes qui viennent pour l'Œuvre savent ce qu'elles viennent chercher et ne se plaindront pas de la pauvreté, tandis

que des visiteuses ordinaires auraient le droit de se trouver mal accueillies. Quant à cette pauvreté, il faut nous y cramponner, comme au silence, de toute la force de notre volonté, car avec ces deux *rames* si aimées des saints, nous pourrions remonter bien des courants où nous nous engloutirions inévitablement sans elles. Ne le pensez-vous pas? La charité, la douceur, l'humilité, d'une part; la pauvreté et le silence d'autre part, et il me semble que nous triompherons de bien des difficultés. Je ne puis vous dire à quel point je suis frappée du manque de pauvreté dans les œuvres; il semble que l'on ne tienne plus compte que de ce qui peut se faire à coup d'argent; tout est verni, poli, charmant, extérieurement; on ne s'occupe pas du fond. Cela m'a encore frappée dans une des Œuvres que nous avons visitée à Rome. Lorsque je demandai à la personne qui la dirigeait quelque chose par rapport aux dispositions des enfants, elle me répondit : « Je n'en sais rien, je ne leur parle jamais. »...

Cette pauvreté était un des sujets sur lesquels nous ne pouvions pas bien nous entendre avec les « Dames de la Retraite ». Elles étaient habituées aux beaux parquets, à une élégante chapelle, à un certain luxe et confort qu'elles étaient obligées d'offrir aux personnes du monde, pour les gagner. A ce point de vue, elles nous poussaient toujours à certaines recherches dans l'installation, qui nous semblaient, à nous, toujours superflues; — quant au silence, à vrai dire, jamais nous ne l'avons observé depuis, comme nous l'observions avant leur arrivée; elles lui ont porté un coup mortel. Cela venait de ce qu'elles étaient également habituées à ne respecter le silence qu'entre religieuses, et que notre habit laïque les déroutait; elles se mettaient, à notre égard, sur le pied sur lequel elles étaient dans leur maison, avec les gens du monde, ayant toujours à témoigner mille complaisances et amabilités. De notre côté, nous, jeunettes, nous en étions froissées dans notre amour pour notre vocation; mais nous ne nous sentions pas en mesure de les rappeler à l'ordre. Cela nous fit perdre l'habitude d'une très grande sévérité et discipline que nous avions eues jusque-là.

Comtesse Zamoyiska à M^{me} de Beaupré

Paris, 19 avril 1886.

M^{lle} de Montalembert est engouée de notre Œuvre et la croit si nécessaire en France, qu'elle en a parlé à l'abbé Huvelin. Je l'ai vu aujourd'hui; nous avons pu nous entendre à fond. Il a lu tout mon petit travail, a *beaucoup* approuvé, a seulement objecté une chose : la difficulté de trouver une personne capable de gouverner une société où chacune est libre, me disant combien

il fallait de tact pour cela. Je lui ai répondu qu'en dirigeant pareille Œuvre, la dépendance dans laquelle on se trouve à l'égard des personnes qui y collaborent est une grande maîtresse; que j'étais devenue *fort polie*, en songeant qu'à chaque instant toute personne qui aurait à se plaindre de moi pourrait me quitter; et que nos collaboratrices supportent patiemment bien des choses, sachant qu'elles ne sont pas forcées de les supporter. Il m'a répondu qu'il laisserait *mûrir* tout cela dans son esprit en en parlant à quelques personnes... Je lui ai dit que je n'avais aucune notion que Dieu veuille que cette Œuvre se fasse en France; que je voudrais attendre un signe de Dieu, et que ce signe serait, à ce que je crois, si l'on nous offrait une maison suffisante, et si Dieu envoie des personnes capables de faire l'Œuvre... Il a approuvé; et qui sait ce qui pourra en advenir, car il avait l'air pénétré qu'avait eu le Saint-Père en parlant de cette Œuvre, et l'air qu'a le P. Pététot quand il en parle; comme s'il la regardait dans l'avenir, un grand avenir. Il a tout, tout, tout compris; cela m'a été une joie fort douce. Le P. Mariote dit, comme beaucoup d'autres personnes, qu'une maison en France serait le seul moyen de recruter pour le moment et pour commencer. Comme j'ai dit quelques mots là-dessus à l'abbé Huvelin, et de la difficulté qu'il y avait à sortir les gens de leur torpeur en Pologne, il répondit par les paroles de sainte Marthe : « Ah! Seigneur! il y a quatre jours qu'il est au tombeau », et ses yeux se remplirent de larmes. Enfin, chère Madame, cet entretien a été une joie, car l'abbé Huvelin est un homme de Dieu; il connaît le monde des riches; il connaît le monde des serviteurs; il connaît les Œuvres et sait par où elles pèchent. Il trouve que cette Œuvre est inspirée par l'état actuel de la société et de ses besoins, et n'a aucun doute qu'elle se fasse, d'une façon ou d'une autre, par nous ou par d'autres.

Depuis notre retour de Rome, nous ne songions qu'à la façon dont nous pourrions remettre les pieds à Kornik, ne serait-ce que pour quelques jours; car nous ne nous faisons pas l'illusion de pouvoir y rester.

Mon cousin, André Zamoyski, fils de mon oncle Stanislas, le cadet des frères de mon père, marié tout récemment avec la Princesse Caroline de Bourbon Trapani, nous offrait très généreusement l'hospitalité dans une propriété nouvellement acquise, sur la frontière de la Galicie et de la Hongrie, en pays Slovaque, à Lubowla.

Lubowla se composait d'un château en ruines, d'un semblant de ferme, et d'un chalet; le tout, perché sur une montagne, terre polonaise, que déjà la Hongrie s'était annexée. Ma mère, espé-

rant toujours quelque amendement au terrible décret, n'avait accepté cette invitation qu'à moitié et conditionnellement.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Paris, 25 avril 1886.

... Je viens encore de recevoir une lettre de Kornik; ils sont à leur troisième ou quatrième perquisition, et cette fois, Julie Zaleska a reçu l'ordre formel de partir, terme final au 1^{er} juin! Avec elle, 6 élèves dont 3 natives de Galicie, n'ayant pas même un liard pour payer leur voyage, et condamnées à la mendicité quand elles auront quitté notre toit. Cela n'annonce pas que l'on veuille ralentir la persécution. Il nous semble que nous devons essayer, néanmoins, un à un, d'aller à Kornik et y passer du moins quelques jours; après quoi on verra.

30 avril.

...Notre homme d'affaire à Kornik a eu la bêtise d'écrire au préfet pour demander si je pourrais y retourner pour quelques jours. « Qui trop demande est trop renseigné », dit le proverbe. C'est notre cas. Toutefois, nous voulons tenter l'aventure, pour quelques jours au moins. J'espère que l'on ne nous fera pas coucher au violon pour la peine. Nous voulons aller chez ma sœur, M^{me} Grudzinska; c'est à 2 h. de Kornik. Elle se croit si peu en vue qu'on ne nous soupçonnera pas d'être chez elle. De là, nous courrons à Kornik quand il fera nuit. Deux ou trois entrevues seront fort utiles; après quoi nous nous en irons en Galicie. Vous pourrez voir Tarnów sur le chemin de fer de Cracovie à Léopol, ou Lemberg. Nous quittons le chemin de fer à Tarnow, et nous tournons à gauche à angle droit, vers le midi, par Grybow, et jusqu'à Lubowla, résidence d'André Zamoyski. — Céline, sa sœur, nous y donne rendez-vous. Ce sera le premier rendez-vous aussi des expulsés, Julie Zaleska et le reste. Tout cela est étrange; au milieu de cette persécution il se fait un travail de régénération très étonnant. Il semble que ces derniers coups aient réveillé cette somnolente province à la réalité du danger et à de suprêmes efforts. C'était une telle léthargie que, si M. de Bismarck ne nous avait secoués avec tant de violence, nous allions à la mort, sans même nous en douter.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré

Paris, 25 avril 1886.

J'ai entendu dire au P. Pététot que c'était la charité fraternelle qui maintient les congrégations et que c'est l'esprit de critique et les amitiés particulières qui les détruisent. J'ai bien compris

comment l'esprit de critique était contraire à la charité; mais je ne comprenais pas que les amitiés particulières le fussent. Il m'a fait comprendre que ce qui est particulier est exclusif, exclue la charité. Il m'a fait comprendre aussi que ce que l'on appelle amitié particulière est contraire à la véritable amitié. Que l'amitié cherche le bien et l'avancement de celui que l'on aime; qu'elle est sévère et peu exigeante pour elle-même; productive d'un bien réel pour les deux amis, tandis que l'amitié particulière ne cherche que son propre agrément, énerve ceux qui s'y abandonnent et, au lieu de produire le bien, amène les plus mauvais résultats.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Paris, 26 avril 1886.

... Mon neveu (1) m'annonce son départ pour demain soir; je veux profiter de cette bonne occasion pour vous écrire... Dieu a tant fait déjà pour le bien de nos enfants, que je ne veux pas admettre qu'il les abandonne maintenant, en rendant cette Œuvre impossible; et si elles n'étaient polonaises, je ne l'admettrais jamais; mais l'expérience nous a trop montré que lorsqu'il s'agit de la Pologne, il semble que toutes les lois soient renversées, et que par quelque mytérieuse vue de la Providence, il faille que nous restions toujours, moralement, matériellement, religieusement, sous la botte de fer de nos ennemis, sans aucune possibilité de nous relever. La charité, l'énergie, l'effort, le dévouement, le courage nous sont interdits. Il nous faut périr dans l'immonde égoût où Dieu leur permet de nous tenir, et croire que cela est permis par miséricordieuse, toute-puissante et providentielle sagesse, et je le crois. — Je crois que tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu, mais comment développer et enseigner cet amour dans une situation comme la nôtre? Enfin, faisons ce que nous pouvons, et laissons-le reste aux mains de Dieu; faisons, comme Abraham, notre sacrifice. Dieu pourvoira à la victime et laissera vivre l'Œuvre; et si ce n'est l'Œuvre, du moins il donnera la vie éternelle à toutes ces âmes, sans que nous nous en mêlions.

Mais, les moments sont courts, il faut me dépêcher de vous écrire tout ce dont j'ai à vous parler, par cette occasion unique : mon neveu.

Ma sœur pense que si je mets des vêtements de couleur et que je parte avec elle, pour arriver chez elle, je pourrai y rester un peu, sans que personne en sache rien. Je pourrais aller vous voir, à la nuit, au moins une ou deux fois. Elle pense que Julie

(1) Vraisemblablement, mon cousin Jean Grudzinski.

pourrait passer quelque temps chez elle et y installer quelques enfants dont elle aurait la surveillance; toutes les expulsées, pour commencer... Ma pensée est que j'aïlle ensuite, seule à Lubowla, avec Sophie Handkiewicz pour femme de chambre; car vu ma vieille personne, je ne voudrais pas m'embarquer toute seule, si loin, et dans un si fatigant voyage. Marie se dissimulerait soit à Kornik, soit chez ma sœur. Quand j'aurai vu ce qu'il en est à Lubowla, je ferais venir Julie Sibilska pour blanchisseuse, Marie Pozniak et Tunia, pour le reste.. Voudriez-vous pousser Sophie à la couture, raccommodage, surtout. Si on pouvait aussi enseigner à quelques-unes de celles qui doivent aller à Lubowla à repasser à neuf, et à blanchir et repasser les chemises d'homme!... Sophie serait la plus adroite de ses doigts, car elle l'est *en tout*, et c'est ce qui me la fait désirer avec moi, pour commencer. D'après la tournure que prennent les choses, vous avez, en tous cas, un mois pour dresser mon état-major.

M^{me} d'Ormesson sort d'ici; elle est toute préoccupée du désir de faire établir l'Œuvre en France; elle offre une maison dépendant de leur château en Seine-et-Oise; son curé est très enthousiasmé de cette idée. Si l'abbé Huvelin trouve les personnes, la chose se fera en un tour de main, sans que l'on sache comment. Monseigneur et le P. Mariote admettent que les rigueurs de M. de Bismarck soient destinées à amener ce résultat; mais faudra-t-il que notre pauvre Œuvre de Kornik vienne à crouler ou, sera-t-elle faite par des Françaises, tandis que les Polonaises viendront travailler ici?... mais que signifieraient les invites pour Lubowla. Je prévois que bien d'autres propositions seront faites en Galicie; est-ce que Dieu nous fera connaître clairement son bon plaisir?... Mon neveu a retardé son voyage; toutes nos combinaisons de départ ont dû être un peu changées; il vous dira à quoi nous nous arrêterons; mais maintenant il s'agit de vous envoyer un petit vocabulaire qui nous permette de vous entendre par la poste, vous le trouverez ci-joint.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 3 mai 1886.

Hier soir, comme j'avais fini de vous écrire, nous causions, Jeanne, Marie et moi, de toutes nos angoisses : la conversation a pris une tournure, et nous a donné des pensées qui seront peut-être utiles à Kornik. Marie m'a dit que je voulais des saints complets pour cette Œuvre, et que je semblais dire que si on n'était pas parfait, on n'était plus bon à rien, ce qui était fort décourageant. Là-dessus, la réponse qui m'est venue à l'esprit m'a fait l'effet d'une lumière. Je lui ai dit que, pour construire une maison, il fallait du bois, du fer, de la pierre, des

vitres, etc... que l'on ne demandait pas au fer de faire l'office de vitres, ni vice versa; mais que les deux éléments sont indispensables. Que, de même dans notre Œuvre, personne ne pourrait posséder toutes les vertus; mais que la charité, la justice, la prudence, l'ordre, la pauvreté, l'exactitude, la mortification, l'énergie, le zèle, la patience, la piété, l'intelligence, l'obéissance, le silence, étaient tellement indispensables, que si un seul de ces éléments venait à manquer, tout l'édifice croulerait — quelqu'un a dit que c'était impossible. — Non, ce n'est pas impossible, pourvu qu'une seule personne respecte sérieusement le silence, les autres en verront de si bons fruits, qu'on comprendra qu'il est de Dieu, qu'il mène à Dieu, et on suivra l'exemple ainsi donné. — Qu'une personne soit sérieusement fidèle au règlement et aux heures, et l'exactitude sera sauvée, comme le silence. — Qu'une seule soit sérieusement charitable, et la charité ne sera pas bannie et produira ses fruits. — Qu'une seule ait le zèle des âmes, et le but de l'Œuvre restera entier et vivant. — Qu'une seule reste librement mais franchement obéissante, et l'harmonie sera possible. — Là-dessus, nous nous sommes souvenues que, dans l'Oratoire de M. de Berulle, chacun des membres de l'Oratoire devait s'appliquer à reproduire plus spécialement une des vertus de Notre-Seigneur afin que, par cette réunion de pieux efforts, Notre-Seigneur fût reproduit tout entier. Ma sœur croit que le mieux est que chacune développe en elle la vertu à laquelle elle est le plus attirée. Je le pense aussi. Proposez à ce petit nombre de personnes qui sont avec vous que chacune essaie d'honorer de la sorte, en elle-même, la résurrection de Notre-Seigneur et que nous nous partagions les vertus, non pas toutes, mais les plus essentielles à notre Œuvre, pour commencer. — Que nous fassions porter nos méditations, nos prières, nos examens sur ce que nous aurons choisi. Je me sens extrêmement portée par mes désirs et mes pensées depuis quelque temps, vers l'humilité et la douceur; non pas que j'en aie quelque commencement, mais parce que Dieu me fait sentir très vivement combien je dois chercher à les acquérir. Nous allons chercher à faire les parts de Jeanne, de Zoélie, si elle vient, de M^{lle} d'Avril et de Marie, et je vous les écrirai. On pourrait peut-être associer quelques enfants à cette bataille, peut-être. M^{me} Jaruntowska voudrait en être, afin que, coûte que coûte, nous défendions cette pauvre Œuvre contre le démon et ses suppôts qui se glisseront parmi nous, par le moindre petit défaut de la cuirasse, comme l'eau s'infiltre par la moindre fissure d'un navire, jusqu'à le remplir et le perdre. Peut-être celle qui aurait choisi une vertu plus spécialement pour la pratiquer, la méditer, l'étudier, pourrait-elle faire part aux autres de ses découvertes, de ses observations; en devenir, en quelque sorte, l'Apôtre dans

l'Œuvre? Par exemple, celle qui aurait choisi la pauvreté aurait la mission de prévenir les autres quand elles y manquent. Celle qui aurait choisi la charité mutuelle ferait de même, et ainsi de suite. Si on trouve cela « risquant », — et c'est possible, — que l'on ne dise rien aux autres, sauf à vous dont c'est la mission spéciale, à moins que quelqu'une ne le demande. Mais on pourrait quand même s'exercer soi-même. Voyez si cela dit quelque chose autour de vous. Cela ne peut pas ne pas convenir, si on aime cette pauvre Œuvre et si on veut se dépenser pour la sauver.

M^{lle} Zamoyaska à Mgr Perraud.

Paris, 20 mai 1886.

Je devais partir mardi; j'étais toute prête, ainsi que l'Italienne (1) et l'aînée de nos enfants. M^{lle} d'Avril partait aussi. On a remis le départ d'un jour, et bien entendu, j'ai été retenue par une dépêche... J'attends à présent la suite. Les deux jeunes filles sont parties; Hélène d'Avril et moi, nous sommes restées. Les malles toutes faites, les professeurs payés, les livres, les papiers, etc... au fond des caisses, et nous, ne sachant à quoi nous en tenir, espérant vainement quelque lettre explicative qu'on est peut-être en train de copier dans quelque bureau de poste...

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Paris, 27 mai 1886.

Marie est partie hier matin, et si tout s'est bien passé, elle est en ce moment au lit, dans notre vieille ferme de Kornik. M^{lle} d'Avril est avec elle, et le bon Dieu a permis que ce voyage si pénible ait commencé, pour elle, d'une manière charmante. M. de Bréda allait à Compiègne et est monté dans son wagon; Marie de Meaux, allant chez sa sœur, à Saint-Omer, s'est jointe à elle, faisant une partie de la route ensemble; et enfin, Madeleine de Grünne, allant à Bruxelles avec ses enfants, est restée avec elle, jusqu'à Verviers. Les deux Marie — (la nôtre et Marie de Meaux) — s'entendent à merveille, aussi la conversation a dû être fort animée. — Quant à moi, je pars demain matin pour m'arrêter dans les environs de Nancy, y visiter un orphelinat agricole dont on dit merveille, à Haroué, et un établissement à Flavigny, dans le même pays. — De là, à Mulhouse, et par Breslau, chez ma sœur Czartoryska; puis chez mon autre sœur Grudzinska, dans le voisinage de Kornik. J'y resterai

(1) Guiseppa : brodeuse ramenée de Rome pour enseigner à Kornik.

probablement une huitaine de jours; puis à Cracovie, et enfin chez mon neveu André, à Lubowla, en Galicie... Les lettres sont ouvertes. Je vous envoie le vocabulaire dont nous nous servons. Ainsi pour prévenir M^{me} de Beaupré que Marie serait à la gare de Posen, jeudi à 3 heures, je lui ai écrit qu'elle pourrait aller retirer la literie chez Daniel, jeudi dans l'après-midi. Pour me dire de descendre, non à Posen, mais à Gnesen, Ladislav a écrit aux Houcke que linge et jupons devaient être envoyés à Issoudun. Il ne faut se servir de ces moyens que peu, de peur d'attirer l'attention sur quelque chose d'anormal :

- A — Château
- B — Ville de Kornik
- C — Ferme
- D — Posen
- E — Drzazgow
- F — Rokosow
- G — Srem
- H — Sroda
- I — Gnesen
- J — Comtesse Zamoyska
- K — M. Zamoyski
- L — M^{lle} Zamoyska
- M — Elèves
- N — Expulsé
- O — Voiture
- P — Allemands
- Q — Landrath
- R — Commissaire
- S — M. Celikowski
- T — Œuvre
- U — Palais de Posen
- V — Galicie
- W — Français
- X — Espion
- Y — M^{lle} Houcke
- Z — M^{me} de Beaupré

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 28 mai 1886.

Je suis bien curieuse de votre impression d'aujourd'hui (1). Je vous suis, par la pensée, des yeux et des oreilles, de l'âme et de tout mon cœur. J'espère, demain soir, prier sur la

(1) M^{lle} Zamoyska et M^{lle} d'Avril devaient arriver à Kornik.

tombe de M^{me} Lalou (1), car j'y vais demain. Je dois voir deux choses intéressantes pour nous dans les environs, après quoi je m'occuperai des chaussons de Strasbourg et des cotonnades que j'ambitionne depuis si longtemps. Je présume que je pourrai voir Emma (2) et Ida (3), mardi; vous pensez que je ne tarderai pas d'une minute à vous donner de leurs nouvelles. Je me demande si j'y trouverai Karolina (4); je le voudrais bien, car je n'ai aucune idée de ce qu'elle devient.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Stuttgart, 2 juin 1886.

Je suis très contente de ma journée à Mulhouse; j'y ai fait tout ce que je désirais. Je crois que cela pourra avoir de sérieux résultats. Jeanne étant avec moi, je veux m'arrêter à Munich et à Prague. J'arriverai à destination, samedi soir, je pense, c'est-à-dire, chez ma sœur Grudzinska. Marie a dû écrire, mais je n'ai eu que des nouvelles indirectes par M. d'Avril et M^{me} Wallon, de son heureuse arrivée. Deo gratias! Jeanne jouit de son voyage; nous nous sommes arrêtées à Fribourg pour la cathédrale, et pour une œuvre qui m'a beaucoup plu.

5 juin 1886 — en gare.

Je vous ai écrit à mots couverts de Mulhouse. Ici, je puis le faire ouvertement, car je présume que la poste autrichienne n'a pas d'intérêt à surveiller notre correspondance. J'ai vu à Mulhouse un fabricant de tissus de coton, la principale de l'Alsace-Lorraine, qui a pris mon affaire à cœur, c'est-à-dire qu'il s'ingéniera à nous mettre en relation avec les fabricants français d'Alsace-Lorraine. Nous n'aurons pas de frais de douane à payer, et nous sauterons par-dessus les sangsues germaniques et judaïques qui nous exploitent. Il m'a dit qu'il ne traitait jamais d'une affaire de moins de 500 francs, mais que, pour répondre à nos pensées, il ferait avec nous des affaires de 10 francs, s'il le faut; qu'il nous ferait les prix les plus doux, pour me donner le moyen de triompher de la concurrence. Ils nous donneront des adresses *sûres* au point de vue des marchandises et des *senti-ments*. Vous jugez si je suis contente! — De Mulhouse nous sommes allées par Fribourg, Augsbourg, Munich, Prague. — Quelques heures passées dans chacun de ces endroits nous ont permis de faire voir à Jeanne ces diverses galeries de tableaux;

(1) M^{me} Lalou est enterrée à Nancy.

(2) Drzazgow, chez la comtesse Grudzinska.

(3) Gnesen, station de Drzazgow.

(4) M. Zamoyski.

d'assister à quelques offices dans de belles églises. — Que leur chant et les tableaux de leur vieille école sont beaux et doux, tandis que leurs manières d'être et de faire sont grossières, brutales, voleuses. — A Prague, nous avons été communier au tombeau de saint Jean Népomucène, ce martyr du devoir et du silence. Nous l'avons prié de tous nos cœurs, car il me semble toujours que le « to be, or not to be » de notre Œuvre dépend de ces deux choses : la fidélité au règlement et le silence. Le silence, s'il est fidèlement gardé, préservera la charité et tout le reste; il tiendra lieu de clôture, de costume, de vœux. — Prague est extrêmement intéressant : la chapelle du XIII^e où l'on couronnait les rois de Bohême est intacte, avec ses peintures fort belles et ses mosaïques fort grossières. Le château est interminable; il entoure l'église avec des cours intérieures sans nombre, comme au Vatican. Le tout, perché sur une montagne avec cette grande ville se déroulant à ses pieds, et la Moldau bouillonnant entre les arches du vieux pont, comme si elle était encore tout émue de la mort du grand saint qu'elle a laissé périr dans ses flots. Chose bizarre, ce peuple slave germanisé à outrance, et acceptant cette influence pendant de longues années, se réveille maintenant pour reprendre la tradition du passé. Entre Polonais et Bohèmes, on peut presque s'entendre.

Ce soir nous serons à Breslau, et demain dimanche, à la messe à Gnesen.

Le journal de M^{lle} Houcke, de cette époque, est un vrai rayon de soleil, depuis son départ de Paris, seule avec ma mère, jusqu'à Prague. Comme l'écrivait maman à Monseigneur à cause de Jeanne, maman avait pris le chemin des écoliers, et il y a là tout un petit récit plein d'entrain et de joie, entre les « affaires » qui se traitaient, les merveilles d'art que Jeanne apprenait à regarder avec maman, et tous les souvenirs de la vie de celle-ci, que Jeanne savait se faire raconter par elle! — Nous aurions voulu relater tout cela ici; mais nous n'oublions pas que c'est l'histoire de l'Œuvre que nous écrivons et que nous ne pouvons l'allonger par les détails par trop personnels. — Nous copions donc le susdit petit journal au départ de Prague, alors qu'il change tout à fait de ton, hélas!... elles approchaient de la Prusse!

Journal de M^{lle} Houcke

Juin 1886.

... Nous quittons Prague, à 11 heures, sans nos bagages, restés sans doute à la douane de Pilsen!... Voyage ennuyeux jusqu'à Breslau... écœurées par la nécessité de nous dérober sérieusement

aux regards, cette fois, et impressionnées en pensant que nous touchons au but! — Comment allons-nous les trouver, eux tous, à Kornik? — Quelle est la situation actuelle? — Que va être la situation future? ... enfin nous sentons l'angoisse nous prendre, au fur et à mesure que nous avançons. — A 9 heures, le soir, nous arrivons à Breslau, nous voulons repartir immédiatement pour Gnesen où nous serions ainsi pour la messe, demain, dimanche; mais il n'y a plus de train ce soir; nous devons aller à l'hôtel. Nous demandons une chambre à deux lits pour moins éveiller l'attention et que je puisse hardiment signer sur le livre de l'hôtel : « M^{lle} Houcke et sa mère »; mais, malgré cela, à peine ai-je rempli ma feuille, qu'on veut que je fasse de même pour celle de M^{me} Zamoyska. — Je fais l'innocente qui ne comprend pas un mot d'allemand, pendant ce temps, M^{me} Zamoyska fait la difficile avec la femme de chambre, au sujet du lit, etc... il n'y a pas moyen de rien obtenir d'elle!... le pauvre homme voyant qu'il ne viendra pas à bout de mon intelligence bornée finit par dire avec un air très malheureux : « Vous partez demain? — (cette fois, je comprenais!) — « Ja » — « Alors, je vais tâcher de m'arranger comme cela. »

Le lendemain, 6 juin, nous allions à la messe à Breslau, et prenions à 8 heures le chemin de Gnesen, après avoir envoyé à Drzazgow un télégramme disant : « Opération d'Hedwige, à 3 heures », ce qui devait se lire : « Voiture à Sroda, 3 heures »... Qui sera là? — Qui nous attendra? — Que nous dira-t-on?... Hélas, c'est bien plus noir que nous ne pensons : Martin (1) est seul à la gare; il prend nos paquets sans avoir l'air de nous connaître! — puis, nous conduit en silence dans une voiture bien fermée qui attend à l'écart!... c'est lugubre!... Martin, toujours sans mot dire, nous remet un billet de Marie, encore plus lugubre : elle est à Drzazgow et dit que « tout est au plus mal là-bas »!... Voilà de quoi nous faire trouver longues les quatre heures de voiture qui nous attendent!

Ce billet de M^{lle} Zamoyska, le voici :

... Enfin, vous voilà! Dieu soit béni! Je donnerais je ne sais quoi pour aller à votre rencontre; mais, hélas! il faut encore patienter quelques heures. — Voici les premières nouvelles qui peuvent vous intéresser : on n'a jamais voulu me permettre de me risquer auprès des enfants, donc, arrivée ici, directement, j'y suis depuis lors, m'exerçant de compagnie avec mon aîné, à la sainte vertu de patience. J'ai vu les « dames », chacune à leur tour. M^{lle} d'Avril est là-bas, gaie comme pinson, paraît-il; Julie

(1) Un des domestique de Kornik.

a quelques jours de prolongation. Deux des enfants seulement doivent partir; mais on se fait pardonner de petits retards. Je ne sais plus ce qu'elles ont fait à présent, car nous vous attendons depuis mardi, et M^{me} de Beaupré est venue pour vous voir le lendemain. — Je ne sais rien depuis qu'elle est repartie, sauf que nous *desséchons* tous d'envie de vous voir arriver et de prendre mon vol. — Ladislas veut bien que j'y aille quand vous serez arrivées, pas avant. — Sachez que les choses sont au plus mal, sur place; que cependant, personne n'est encore venu nous déranger ici — que « cheux nous », tout le monde s'arme de grand courage — que cela ne va pas mal. On prépare la première communion — Au revoir. Ne vous étonnez pas si vous entendez pester un peu — On a été si patient jusqu'ici! Nous serions si contents de vous voir, enfin!

Journal de M^{lle} Houcke (suite).

... Moi, malgré tout, l'air de Pologne que je retrouve m'empêche de sentir autant le *poids* de ce jour; et, quand, au bout de ce pays de « piasek, a po piasku, lasek; a po lasku piasek », j'aperçois le chapeau de paille blanche de Kornik, avec Marie dessous, je crois que j'étais tout près d'être pleine de joie! — Cependant, notre première rencontre n'est pas très effusive : Marie nous dit qu'on est très fâché de notre retard!! etc... Heureusement, cela se passait avant d'arriver à Drzazgow, Marie étant venue un peu à notre rencontre; nous avions donc le temps de nous préparer aux mécontentements avant de paraître devant son frère, qui, nous dit Marie, « *fulminait!* »... Le fait est qu'il était fulminant à notre arrivée... enfin, chacun tâche de se faire bonne mine, et après avoir décrété que, moi seule, irai le soir même à Kornik, M^{me} Zamoyska, Marie et son frère se mettent à causer de ce qu'on pourrait faire maintenant... M. Zamoyski s'est risqué à aller à Kornik, deux fois, la nuit; la dernière fois avait été très agitée par la visite du commissaire qui avait voulu fouiller le château : vite et vite on avait pu prévenir M. Zamoyski qui avait, — encore plus vite, — ramassé dans le pan de son veston, pipe et autres bibelots qui auraient trahi sa présence, et était allé se réfugier en bas, dans la chambre d'Antoine, où il se fit enfermer. L'arrivée de Giuseppa a mis les Allemands en rage; celle de M^{lle} d'Avril a continué, et la mienne va achever!... tout ceci n'était pas gai!... A 9 heures du soir, tout à fait à la tombée du jour, on m'emballait dans la petite « bida », en compagnie de Martin, et c'est le lendemain que j'ai commencé ce journal, ne me doutant guère, alors, que je le terminerais, en ce moment, à Lubowla.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} Wallon

Drzargow, 7 juin 1886.

Les nouvelles que je reçois de nos Napolitains (1) ne sont pas bonnes. Pauline (2) les a tellement en horreur qu'il n'y a pas d'excès dont elle ne soit capable à leur égard. S'ils veulent voir Amélie (3), ou causer avec elle, ils ne le peuvent que très difficilement; elle trouve à redire à tout; il n'y a pas de coin où elle ne fourre le nez, dans l'espoir de les trouver en faute. Les choses étant ainsi, ils tâcheront de s'établir tout bonnement chez leurs amis de Vendôme (4). D'après les dernières nouvelles, je pense que ce sera à peu près immédiat; mais je pense qu'ils me tiendront au courant et je vous transmettrai les nouvelles... Ne vous tourmentez pas à notre sujet, nous avons trop maintenant l'expérience des pleurésies (5), pneumonies, etc., pour nous exposer à des rechutes. Comptez donc sur notre sagesse, et soyez sans inquiétude. Les privations qu'impose ce mauvais état de santé sont une grande preuve de patience, mais dans l'état si précaire de Thérèse (6), un rien pourrait lui être mortel, aussi il faut bien sacrifier tous les désirs personnels à cette vie qui nous est si chère... Ernest (7) se joint à moi pour vous transmettre ses respects. Amédée (8) en ferait autant s'il était à portée, mais il y a plus de six mois que je n'ai eu la chance de le voir. Léonie (9) et son petit frère sont très sages; mais leur régime ne doit pas leur convenir, car ils deviennent absolument décharnés.

Journal de M^{lle} Houcke

... J'étais arrivée le 6 juin, au soir. Le 8, à peu près à la même heure, M^{me} Zamoyaska et Marie, patronnées par Antoine (10), tentaient la fortune. Elles allaient se calfeutrer au château jusqu'au lendemain midi, heure à laquelle M. Celikowski les déclarerait ouvertement. On pensait bien que l'ordre de partir en 48 heures arriverait pour M^{me} Zamoyaska, mais c'était toujours autant de gagné pour remettre chacun à flot, parler aux enfants, voir chacune de nous; et l'ordre arrivé, elle partirait avec Julie, laissant Marie qui comptait pouvoir rester incognito. — Deux

(1) Expulsés.

(2) Allemands.

(3) Château.

(4) Galicie.

(5) Allemands.

(6) L'Œuvre.

(7) Drzargow, c'est-à-dire les Grudzinski.

(8) Château, c'est-à-dire les gens de Kornik.

(9) M^{lle} Zamoyaska.

(10) Un domestique de Kornik.

jours se passent ainsi sans que les Allemands donnent signe de vie; on est déjà tout prêt à dire que c'est de la délicatesse de leur part; que le commissaire qui, au fond, est assez bien disposé, attend le dernier moment pour prier d'évacuer, et, on se met à faire de petits projets. Tout le monde (excepté moi!) dit avoir l'impression que Marie restera; et, le 10, on va se coucher presque contents, après avoir fait le plan d'une retraite en règle, pour la première Communion, qui aura lieu la semaine suivante. Je couchais, au premier Offycena, ainsi que M^{lle} d'Avril. J'étais encore dans mon premier sommeil quand je suis réveillée par un bruit que je ne puis comprendre : comme une porte secouée violemment; j'allume ma bougie! et, le bruit s'accroissant, j'ouvre ma porte au moment où M^{lle} d'Avril se précipitait dans l'escalier en criant : « M^{lle} Houcke, Antoine vient vous chercher; vite, vite, il y a un télégramme pour vous!... » Je n'oublierai jamais l'impression horrible qui m'étreignit à ces mots! — M^{me} Zamoyska me faisant appeler à minuit pour un télégramme?... Je ne vis qu'une chose : mon père... ma mère... morts! — Jamais de ma vie je n'ai éprouvé une pareille angoisse!! — Sans prendre le temps de me vêtir, je dégringolai mon escalier, pieds nus, les cheveux sur les épaules, avec un simple petit jupon. M^{lle} d'Avril me jeta, au passage, un châle sur le dos, pendant qu'Antoine, sur le seuil de la porte, me répétait : « Ach! telegram, bardzo zle! » (1).

Je vole vers le château, dont la porte ne s'ouvre qu'au mot « swoj » (2), prononcé à demi-voix, par Antoine; je me précipite dans la chambre de M^{me} Zamoyska où Marie me reçoit par : « eh bien! tu sais, c'est fait; nous sommes pris! »... Après avoir expliqué en deux mots ma frayeur... et mon costume!... on me dit que, depuis une heure déjà, le château était cerné; que Marie va s'enfuir, et que M^{me} Zamoyska a donné sa parole de se rendre le lendemain matin à 7 h.

Ici le Journal est de l'écriture de M^{lle} Zamoyska.

Nous avons envoyé réveiller Martin, M^{me} Jaruntowska et Jeanne... Alors commença la discussion : où fallait-il m'emmener? de quelle manière? — On finit par décréter que le mieux était de m'expédier directement à Cracovie avec M^{me} Jaruntowska qui était prête à faire n'importe quoi, rien ne paraissant impossible à son dévouement. Jeanne me fit un petit paquet des choses les plus nécessaires, tandis que nous débattions les moyens d'évacuer. Impossible de faire sortir une voiture de la cour, sans être entendu et vu. Impossible de partir du Prowent (3), car il n'y avait là que la voiture américaine, trop bien

(1) « Un télégramme très mauvais. »

(2) « Nôtre. »

(3) Maison du régisseur et des employés.

connue pour n'être pas suspecte. — Que faire? C'était très angoissant; et M. Celikowski de répéter sans cesse : « Je vous prévienne qu'à 2 h. il fait jour; vous n'avez que le temps de partir si vous voulez profiter de la nuit »... Enfin, on décida que M^{me} Jaruntowska, Martin et moi, nous irions à pied, par les champs jusqu'au delà de la ville; que Czubala (— un des cochers; le malheur voulait que Kosak fût parti quelques heures avant la catastrophe porter une lettre « rassurante » à Ladislas!) attellerait une paire de chevaux de ferme à une bryczka et partirait un quart d'heure après nous pour nous prendre au delà de la ville, sur la grande route de Posen. Nous allions descendre à Gadki, y réveiller M. Klabecki (1), nous faire donner d'autres chevaux, et une autre voiture, — fermée cette fois pour nous mener à la gare, à Posen, prendre le train de Breslau qui part à 5 h., tandis que Martin et Czubala iraient à bride abattue porter une lettre de maman à Ladislas à Drzazgow. Maman se mit à écrire; moi à me travestir. M^{me} Jaruntowska était repartie faire son paquet; Jeanne prenait mes instructions au sujet de mes effets, mes commissions pour toutes les autres « dames » et enfants. Je ne devais plus revoir personne!... 2 h. approchaient... il fallait se décider à partir... Je ne sais qu'une chose de ce moment, c'est que quand je me suis mise à genoux pour que maman me bénisse, elle ne me dit que ceci : « Rappelle-toi que tu es la fille de ton père, et qu'il ne s'agit pas de mollesse. » — J'avais ma robe relevée très court, un gros châle sur la tête, mis à la façon des bonnes femmes, je pris une démarche lourde et affirmai à maman que, ni on ne me verrait, ni on ne pourrait me reconnaître. Elle n'avait pas l'air rassuré. M^{me} Jaruntowska lui promit de ne pas me quitter jusqu'à ce que nous ayons retrouvé maman; moi, je demandai à M. Celikowski de ne pas quitter maman... Enfin, je dis adieu, et nous descendîmes en silence, Martin et M^{me} Jaruntowska et moi, à la lueur de la lampe que tenait Jeanne. — M^{me} Jaruntowska avait un châle sur la tête et pris le bras de Martin. Nous avions, pensions-nous, l'air de trois bonnes gens venant de loin et qui ne pouvaient intéresser personne. — A quelques pas plus loin, au coin du sentier qui mène chez les Sœurs, nous nous dissimulâmes dans les noisetiers, pendant que Martin nous quittait pour aller prévenir Czubala que nous partions, et lui confier nos sacs. Un instant après, M. Celikowski passait devant nous sans doute pour s'assurer que nous étions hors d'atteinte. — Nous étions très fières qu'il ne nous eut pas vues; cela nous donnait espoir; Martin revint, et nous voilà partis... Nous traversâmes vivement la route, et prîmes le chemin qui longe le cimetière. Nous entendions de loin le sifflet du garde

(1) Régisseur de la ferme de Gadki, et beau-frère de M^{lle} Chizynska.



SON ÉMINENCE LE CARDINAL PERRAUD

de nuit : il était deux heures. — Nous ne disions rien... Nous n'étions pas arrivés au bout du chemin des granges, que nous entendîmes rouler une voiture de par la ville... C'était notre homme, qui allait nous chercher en avant, tandis que nous restions derrière lui, trop loin pour qu'il pût nous voir!... Martin siffle, essaie d'appeler, mais rien n'y fait... l'autre ne nous voyant pas sur la grande route, se presse d'autant plus pour ne pas nous faire attendre!!... Martin allait devant, puis moi, puis M^{me} Jaruntowska. — La perspective d'aller comme cela jusqu'à Gadki nous enlevait un peu de notre verve! — Au moment où nous quitions le sentier pour suivre la grande route, il faisait déjà petit jour; on pouvait fort bien distinguer si le chemin était libre... nous distinguions surtout qu'il n'y avait pas de voiture!... il n'y avait donc qu'à marcher. — A l'entrée du bois... O bonheur! une voiture débouche! c'était la conséquence des réflexions tardives de notre cocher, il revenait, et nous de grimper dans le véhicule avec prestesse... il s'agissait d'arriver à temps pour le train... nos pauvres bêtes faisaient de leur mieux. Bientôt, le bois fut traversé, et puis le chemin de fer et nous entrions dans la cour de Gadki où quelques hommes commençaient à aller aux champs. Martin va cogner à la fenêtre de M. Klabecki — un mot d'explication; les ordres sont donnés; je change de tenue, je dis un tendre adieu à Martin, et nous montons dans une vieille berline, M. Klabecki, M^{me} Jaruntowska et moi. J'écrivis en voiture un mot à M^{me} Wallon :

En route pour Cracovie, 12 juin 1886.

« Priez, car cela va mal. — Trois jours d'amélioration, suivis
« d'une rechute dans la nuit. Amélie (1), forcément quittée
« par Léandre (2), et M^{me} de la boutique (3), qui rejoignent
« Verner (4) comme elles peuvent. Zénobie (5), très souffrante
« au milieu de tout cela! Le savetier (6) accompagne José-
« phine (7) qui va en quête (8), et est séparé de ses légumes (9),
« Jugez un peu »...

(1) Le château.

(2) M^{lle} Zamoyska.

(3) M^{me} Jaruntowska.

(4) Galicie.

(5) M^{me} de Beaupré.

(6) M. Celikowski.

(7) M^{me} Zamoyska.

(8) Landtrat.

(9) M^{lle} Zamoyska.

Journal (suite)

Nous n'étions pas sûrs d'arriver à temps pour le train de Breslau, et cette préoccupation n'était pas agréable; car si nous arrivions en retard, que ferions-nous? Le cocher ne savait pas où nous allions; M. Klabecki lui disait seulement en arrivant dans la ville, tournez à droite, et puis à gauche; il nous faisait prendre à dessein des rues peu fréquentées et qui ne pouvaient pas nous donner l'air de gens allant à la gare. Nous avions raison, car j'ai su, depuis, que sur tout le parcours direct de la route de Kornik à la gare, des sergents de ville avaient l'ordre d'arrêter toute voiture suspecte (1). Mais, tout cela allongeait le chemin, et notre inquiétude augmentait. Enfin, nous arrivions; M. Klabecki avait l'argent et devait s'occuper des billets pour que nous puissions nous dissimuler plus rapidement. Par bonheur, il y avait neuf minutes de retard : grâce à cela, nous pûmes monter dans le train, dans un wagon de 3^{me}, pour être plus dans la foule. M. Klabecki nous apporta nos billets; un coup de chapeau, et tout fut dit : nous partions pour Breslau. Il était 5 h., nous devions y être à 9 h.

Ici, l'écriture de M^{lle} Houcke reprend : Moi, j'en reviens à la nuit du vendredi 11 juin, au moment où Marie vient de descendre le petit escalier : M^{me} Zamoyska et moi nous précipitons à la fenêtre de sa chambre, et dans le silence lugubre de cette nuit, éclairée par un très faible rayon de lune, nous devinons trois ombres traversant le petit pont noir. Au milieu, ma pauvre chère Marie que j'aperçois, — pour la dernière fois, peut-être, d'ici longtemps!... Arrivera-t-elle à temps? Le jour ne viendra-t-il pas trop vite? Czubala la rencontre-t-il?... l'idée nous vient que la voiture a dû partir trop tôt!.. dans ce cas Marie sera obligée de s'enfuir à pied jusqu'à Gadki!... Enfin, il ne s'agissait pas de s'asseoir dans ces pensées troublantes. Je me mis à aider M^{me} Zamoyska à emballer, et à faire de l'ordre dans ses papiers. — Un quart d'heure à peine s'était écoulé depuis le départ de Marie, lorsqu'on frappa à la porte; c'était M. Celikowski qui venait nous dire qu'elles étaient sorties du château sans incident, mais rien de plus; il ne put nous rassurer sur la rencontre avec la voiture, et au contraire, semblait partager nos craintes!... ce n'était pas réconfortant! — Il nous quitta donnant rendez-vous à M^{me} Zamoyska pour quelques heures plus tard. — M^{me} Zamoyska continuait à ranger ses papiers et moi à lui préparer dans son sac un peu de linge... pour mettre sur sa pailleasse!... nous n'avions pas fini que déjà il était jour : pourvu que Marie fût assez loin!... Nous étions plus inquiètes que nous n'osions nous le dire!

(1) On espérait mettre la main sur M. Zamoyski.

A 6 h. le commissaire faisait signaler sa présence. Un gendarme, casque en tête, gardait le pont-levis; deux voitures étaient au bas des marches; l'une pour M^{me} Zamoyska et M. Celikowski, et l'autre pour le commissaire. — M^{me} Zamoyska fait dire qu'elle va chez M^{me} de Beaupré qui ne savait rien encore des événements de la nuit; elle était trop souffrante pour qu'on eût risqué de la priver de sommeil... et les deux voitures prennent la route de Srem!

A 2 h. de l'après-midi arriva M. Jean Grudzinski, nous apprenant que Marie était bien arrivée à Gadki; que M. Zamoyski dès la visite de Martin à Drzazgow était parti pour Niechanow, chez son cousin Zoltowski, et que, lui-même, Jean Grudzinski, allait se rendre à Srem, pour se mettre au service de sa tante. Tout cela nous remonta un peu le moral; nous étions plus tranquilles sur Marie; plus tranquilles sur son frère, et l'idée que M. Grudzinski allait voir M^{me} Zamoyska, qu'elle aurait par lui quelques nouvelles de son fils et de sa fille, et qu'enfin elle ne serait pas tout à fait seule, livrée aux mains des Allemands, commença à nous enlever un tout petit peu du poids que nous portions, depuis la veille au soir. — Presque en même temps, nous recevions un mot de M. Klabecki, disant à M^{lle} Chizynska que Marie était arrivée à temps pour le train. Il nous sembla, alors, que nous n'avions plus le droit de nous plaindre, et que, dans notre malheur, nous avions des actions de grâces à rendre au ciel.

M. Grudzinski parti, Julie et moi, nous n'eûmes plus qu'une préoccupation : épier le retour de M. Celikowski qui nous rendrait compte du jugement de Srem. — Il nous apprit, qu'en somme, tout était, relativement, pour le mieux. M^{me} Zamoyska était en prison, à l'hôtel de ville, pour 24 heures; mais les 24 h. n'expirant qu'après le seul train partant le lendemain pour Cracovie, M. Celikowski avait obtenu que M^{me} Zamoyska revînt à Kornik attendre le train du surlendemain, au lieu de l'attendre à Srem. — M. Celikowski apportait deux lettres, écrites pendant que ces messieurs la jugeaient. L'une était pour M^{me} de Beaupré et l'autre pour moi :

« Pour M^{lle} Houcke ». — Srem 12 juin 1886

... J'ai très peur que M. l'abbé ne se déconcerte de toutes nos « catastrophes au sujet de la première communion; il ne faut, « à aucun prix, permettre cela. Il faut que Louise, Julie et vous, « lui remontiez le moral. Puisque les choses vont à la douce, « j'espère être à Cracovie à temps pour renvoyer M^{me} Jarun- « towska à la rescousse : « Newer say die ». Il faut faire le « possible, et Dieu donnera une moisson qui répondra, non à ce « que nous aurons fait, mais, peut-être, à ce que nous aurons

« mérité par nos efforts. Je vous demande à toutes de vous souvenir de ce que le P. Pététot m'a dit une fois, dans un moment de grande peine pour moi, c'est qu'un jour de pareille épreuve valait mieux que des années d'une vie même vertueuse, au point de vue de l'éternité. Profitez donc grandement, *toutes*, de ces précieux moments. Pour moi, je n'en aurai pas l'occasion au même point, car je me repose pendant que vous peinez. »

Pendant ce temps, Marie filait sur Cracovie; je lui passe la plume pour qu'elle reprenne son récit au moment où elle venait de monter dans le train, à Posen.

Pour la première fois, depuis dix heures du soir, je pus respirer et encore, de quelle manière! Nous avions, dans notre wagon, une Allemande avec son chien; elle voulait absolument jaccasser; et comme cela ne prenait pas avec nous, c'était à son chien qu'elle parlait sans interruption. Pour moi, j'avoue que j'étais éreintée; les tempes serrées, le cœur barbouillé, je ne pouvais penser à rien sans avoir envie de pleurer, ce que je ne voulais pas; et quand je regardais le pays pour me distraire, je tombais de sommeil, et ma tête de cogner dans tous les sens, ce qui ne me remettait pas. C'est ainsi que je fis tout le voyage, dormant, et dormant encore, malgré le vacarme que faisait le nombre croissant des Juives et des Allemandes. Je ne me réveillais que pour regarder ma montre, songer à ce qui se passait à Kornik, reconnaître les stations où descendaient telles et telles de nos enfants, quand elles allaient dans leur famille; saluer de loin la station de ma chère tante Iza, où j'aurais tant voulu m'arrêter! et puis, quand je n'en pouvais plus de chagrin, je recommençais à dormir, ce qui me fatiguait encore plus!... Enfin, en arrivant à Breslau, nous allâmes dans le premier trou venu, nous faire donner du café. Nous avions 3 heures à passer pour attendre le train de Cracovie. Nous en passâmes une bonne partie dans une église où j'ouvris mon nouveau testament pour y trouver ceci : « Après cela je reviendrai et je rebâtirai le tabernacle de David qui est tombé; je réparerai ses ruines et je le relèverai; afin que le reste des hommes cherche le Seigneur, et aussi toutes les nations sur lesquelles mon nom a été invoqué, dit le Seigneur qui fait ces choses. » (Act. XV, 16, 17). J'en fis part à M^{me} Jaruntowska qui me parut aussi disposée que moi à en être quelque peu consolée.

C'est ici, sans doute, qu'il faut placer la lettre suivante, sans date, adressée aux gens de Kornik :

« Mes chères amies, qu'avez-vous pensé au réveil? Cela n'a-t-il pas trop secoué notre pauvre chère malade? — Que s'est-il

« passé toute la matinée? — Que deviennent les deux autres
 « brins de notre corde commune, celle qui ne devait pas être
 « brisée!... je vous fais grâce de toutes les autres questions qui
 « se bousculent dans mon cerveau, et qui restent sans réponse...
 « Etes-vous toutes fortes et courageuses? Je vis de cet espoir,
 « figurez-vous, je *compte* sur votre courage, et cela me porte —
 « de votre côté du moins. — Pour mes deux autres, je les confie
 « sans cesse aux mains de Dieu; je *compte* sur Lui, et cela me
 « porte, par là aussi. — Donnez des nouvelles à ma compagne,
 « poste restante, Cracovie. Dites tout ce que vous pourrez sur
 « notre jacquette (1), et soyez du moins tranquilles pour le
 « linge (2), il n'a pas eu le moindre accroc. — Veuillez dire aux
 « enfants que j'ai besoin qu'elles m'assurent elles-mêmes de
 « leur fermeté, de leur courage et de leur dévouement à Dieu.
 « Lisez dans les Actes des Apôtres la fin du verset 21, ch. XIV,
 « et les v. 15, 16, 17, chap. XV. — Que chacune de vous com-
 « prenne la reconnaissance que je lui ai; dites-vous-le, réci-
 « proquement, ainsi que mon affection pour toutes, et chacune
 « en particulier. »

Journal (suite)

Tout le chemin de Breslau à Oswiecim était également fatigant. Arrivée à Oswiecim, M^{me} Jaruntowska fut — (comme on l'est toujours en passant cette frontière pour la première fois) — toute surprise et émue en entendant les employés parler tout haut polonais... obligeante politesse, quelque chose qui fait l'effet de baume sur une plaie. A partir de là, beaucoup d'écriveaux en polonais, aux petites stations, ce n'est pas de la bière qu'on nous offre; ce sont des enfants qui colportent des cruches d'eau fraîche et un verre, en criant en polonais : « swieza woda »... on n'a pas besoin de leur eau; rien que de les entendre, cela vous rafraîchit!... La frontière passée, la crainte d'être arrêtée à chaque station, en moins, ce n'était pas un médiocre soulagement. A Cracovie, nous allâmes nous réfugier dans un petit hôtel peu connu, pour moins risquer d'être rencontrées : « Hôtel Polski, na ulicy floriąskiej ».

Ici, M^{lle} Houcke reprend le récit, au lendemain de l'arrestation, jour où M^{me} Zamoyska devait revenir passer quelques heures à Kornik.

La matinée du lendemain fut longue à passer; chacun, sans se le dire, et sans en avoir l'air, gardait la route : « Veillez donc, — est-il dit aux vierges sages, — parce que vous ne savez

(1) M^{me} Zamoyska.

(2) M^{lle} Zamoyska.

à quelle heure votre Seigneur doit venir. » ... « On veillait, et on ne s'assoupissait pas. »... Ce ne fut qu'à 2 heures de l'après-midi que, sortant toutes, comme des bombes, l'une de l'officyna, l'autre de l'ouvroir, une troisième de la ferme, nous nous trouvâmes toutes réunies sur la route devant la petite « bida » qui nous amenait notre chère M^{me} Zamoyska!... malheureusement, au débarqué, elle nous plonge dans de nouvelles inquiétudes au sujet de Marie... on dit que ne l'ayant pas vue, la veille à Srem, le bruit avait couru qu'elle s'était enfuie, et qu'alors, le maire zélé de Kornik avait envoyé des dépêches dans toutes les directions pour qu'on l'arrêtât avant la frontière... Ainsi, il se pourrait qu'à l'heure actuelle elle fût coffrée quelque part, avec M^{me} Jaruntowska et que nous n'en eussions pas connaissance! — Nous voici de nouveau dans l'inquiétude, car jusqu'à présent, nous n'avons aucune nouvelle, depuis le petit mot de M. Klabbecki. Il paraît, du reste, que cet ordre d'arrêt du vendredi soir n'était pas, comme nous l'avions cru, un ordre répondant à l'annonce de l'arrivée de M^{me} Zamoyska au château. Il était dû à une dénonciation : M. le Maire de Kornik, dès qu'il avait eu connaissance de la présence de M^{me} Zamoyska, avait télégraphié à Berlin, pour se faire donner l'ordre d'arrêter; et c'est alors que Berlin lui avait envoyé ce fameux « télégramme » qui m'avait fait si peur, et au reçu duquel il s'était précipité au château à onze heures du soir!

A peine M^{me} Zamoyska fut-elle arrivée à la ferme, que, naturellement, nous nous mîmes à la presser de questions sur ce qui s'était passé depuis vingt-quatre heures. Elle commença par dire quelques mots aux enfants venues à la chambre commune; puis, elle se mit à nous raconter comme quoi elle avait bien été dans la même prison que les malfaiteurs, sans même le morceau de pain et la cruche traditionnels; que le geôlier, plein de prévenance pour elle, était venu plusieurs fois lui demander si elle n'avait pas peur, l'assurant du reste que « tous les autres » étaient bien enfermés et qu'à elle, il lui laissait sa porte ouverte pour qu'elle pût se promener dans le corridor. Il lui proposa même ensuite de visiter la prison. Puis, le soir, son neveu Jean était arrivé avec quelques nouvelles de Marie et de son frère; et enfin, le lendemain à dix heures, on lui rendait sa liberté. — C'était le dimanche de la Pentecôte. M^{me} Zamoyska allait se diriger vers l'église, lorsque son neveu la supplia de ne pas trop se montrer à cause de son fils et de sa fille qui n'étaient peut-être pas encore en sûreté. Elle se résigna à aller tout droit à l'auberge; mais pendant qu'elle déjeunait, elle pensa que : 1° pour elle, elle n'avait pas le droit de manquer la messe, puisqu'elle pouvait y aller; 2° que, pour les autres, c'était un scandale et un mauvais exemple; qu'on aurait le droit de remarquer

qu'elle avait bien su aller déjeuner, mais pas aller à la messe le jour de la Pentecôte. Elle se rendit donc à l'église où elle entendit la grand'messe et ne nous arriva qu'après.

A 5 heures, M^{me} Zamoyaska parla à toutes les enfants réunies dans leur petit jardin et le soir, après avoir tiré les dons du Saint-Esprit, elle s'installa dans notre chambre commune pour causer avec nous, donner à chacune sa part de responsabilité, nous encourager, toutes, à soutenir, jusqu'au bout, cet édifice qui semblait crouler!... Il était près de deux heures du matin quand je rentraï avec elle au château, où je devais coucher.

Elle ne se coucha pas, sans doute, car la longue lettre suivante, adressée à Monseigneur Perraud, a été écrite alors.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Kornik, 13 juin 1886.

Il ne serait pas impossible qu'il vous arrive quelque nouvelle sur notre compte, de nature à vous inquiéter; je veux donc vous rassurer. Vous savez par ma première lettre que nous ne pensions guère venir ici, vu l'hostilité croissante de nos maîtres; mais voici que M^{me} de Beaupré est tombée malade, et qu'il n'y avait plus espoir de la voir sans aller à Kornik; aussi, me basant sur ce que notre préfet, « landrat » nous a dit, c'est que nous pouvions voyager dans leur pays de cocagne, si nous ne pouvions nous y *fixer*, je me suis décidée à y venir avec Marie, mercredi soir, 9 courant. On m'a annoncée à la police, séance tenante, disant que j'étais de passage, pour Cracovie. Le commissaire en a référé à son chef; celui-ci au sien, et ainsi de suite. En attendant, le maire de Kornik, brûlant de zèle pour le salut de la patrie tudesque, a télégraphié, de son propre chef, au ministre à Berlin, et en a obtenu l'autorisation de m'arrêter instantanément. Jugez du triomphe! Il a reçu sa dépêche à huit heures du soir, mais il a attendu à onze heures pour venir carillonner aux portes du château, afin d'être certain de ne pas nous manquer. Toutefois, j'ai pu faire sortir Marie, et — au moyen de trente-six stratagèmes — la faire partir, bien accompagnée, pour Cracovie, **ce** qui n'était guère facile par le clair de lune, et la police devant les portes; cependant, j'espère qu'elle est arrivée à bon port; je l'espère, mais je n'en sais rien. — Quant à moi, M. Celikowski leur a persuadé qu'ils feraient mieux de remettre la partie au lendemain matin. — Enfin, le lendemain il a bien fallu partir avec M. Celikowski dans la voiture avec moi, et des gendarmes, devant et derrière. Qui oserait, après cela, ne pas reconnaître qu'ils sont une nation chevaleresque et guerrière! Il a fallu nous promener de la sorte, à Srem, le siège du tribunal, pour y entendre le récit de mon méfait; cela devait être grave, car cela

a été fort long, ce qui m'a permis d'écrire une lettre à M^{me} de Beaupré que j'avais laissée malade dans son lit. Je présume que si ces animaux n'avaient pas eu honte de leur piteuse besogne, ils ne m'auraient pas permis d'écrire des lettres à leur nez tandis que j'étais là, en face d'eux, sur le banc des accusés. La vérité est qu'ils se donnaient de la contenance, tant qu'ils pouvaient; mais ils avaient tout l'air de chiens fouettés. Ils ont fini par me déclarer que j'étais condamnée à vingt-quatre heures de prison! et m'ont demandé si j'avais quelque chose à dire. J'ai répondu que je n'avais rien à dire sur une chose à laquelle je ne comprenais rien; mais qu'il n'était pas nécessaire de comprendre, et qu'ils pouvaient se mettre à l'aise. Là-dessus, on m'a reconduite en prison. Jamais de ma vie je n'ai reçu autant de coups de chapeau. Le directeur de la prison, un catholique, était absolument *vert*. Il m'a fait nettoyer une chambre qui, vraiment, n'était pas mauvaise. Mon juge était un juif dont il faudra envoyer le portrait à M. Drumont. Le pauvre M. Celikowski s'étant donné mille peines pour moi, je l'ai remercié en lui promettant la pareille, en pareille circonstance, ce qui n'est pas, pour un Polonais, une promesse sans valeur.

Je crois que Dieu nous donne des grâces d'état, car dans cette prison à voleurs et voleuses il me semblait être bien *chez moi*. J'ai pensé que je n'aurais pas même besoin de m'y faire, tant cela m'a paru bien cadrer avec ma nature. En face de mes fenêtres, l'église et la campagne, c'était bon. Une seule chose m'a donné des doutes sur ma vocation, c'était une araignée se promenant sur la muraille.

Le lendemain matin, c'est-à-dire, dimanche, les vingt-quatre heures finies, même cérémonial de coups de chapeau pour sortir. Chose bizarre, ils m'ont tous parlé en polonais, ce qu'ils ne veulent jamais faire; et moi j'ai été prise d'envie de leur dire à peu près la seule chose que je sache en allemand, c'est *au revoir!* Ma bonne chance fit qu'il était trop tard pour le train de Cracovie, et que bon gré, malgré, ils ont dû me laisser retourner à Kornik, ce qui m'a été fort utile. Je vous écris à trois heures du matin, car je ne puis dormir. Je pars à 6 heures et demie pour Gadek et Cracovie, où j'espère trouver Marie, et, peut-être son frère. Il faudra m'écrire, hôtel de Saxe. Julie me suivra dans quelques jours, car on ne veut pas lui permettre de prolonger. M^{me} de Beaupré, Dieu soit loué, a pu se lever. Jeanne et M^{lle} d'Avril font des prodiges d'énergie et de courage. Il faut que je vous dise encore que les Allemands, militaires et autres, étaient furieux, dit-on, du rôle qu'on leur faisait jouer. — Que cela leur fasse du bien! Quant à moi, je n'ai pas perdu mon temps. Pendant les quatre jours que j'ai eus ici, avant et après, j'ai pu parler aux enfants des dix justes qui auraient pu sauver

leur patrie. Je leur ai expliqué ce que c'est que la Patrie, ce qu'on lui doit, ce qu'il lui faut; comment on peut la servir et la sauver. Comme elles avaient été assez émues la veille, j'espère que ce que je leur ai dit leur restera quelque temps. Moi, qui ai ordinairement de la peine à parler *de cela*, je me sens soulagée à fond, cette fois, en leur inoculant de ces *petites choses* qui prennent bien dans la jeunesse... Je vous demande d'envoyer cette lettre au P. Mariote, car je ne sais quand je pourrai écrire. A Cracovie, on me fera tant de visites; et puis je dormirai *tant*, si je puis!

Je jetterai cette lettre à la frontière autrichienne; vous saurez que je suis hors du guêpier. — Quand reviendrai-je ici? Dieu seul le sait. Cette pauvre Œuvre est bien éprouvée. Elle aura du mal à résister.

En route — Lundi de la Pentecôte.

Nous voilà parties, ma petite paysanne et moi. Nous nous sommes très bien tenues; mais ce n'était pas très gai. Et pourtant, quel privilège de voir dans toutes ces âmes tant de vertus déjà. Parmi ces enfants, pas une faute grave; et tant de généreux efforts!

Le lendemain, lundi, 14, à 6 heures et demie du matin, la calèche emmenait M^{me} Zamoyiska et Marenka Lukaszyk, pour prendre le train de Cracovie. M^{lle} Mac Guire et Micheline les accompagnaient jusqu'à Posen, cette dernière ayant reçu, l'avant-veille, l'ordre de partir en 48 heures.

Il paraît que, pendant ce temps, M. Zamoyiski, avec le passeport d'un de ses cousins, filait vers la frontière russe, la seule qui risquait de ne pas être gardée, puisqu'il n'avait pas le droit de la traverser!

Il s'agissait maintenant de marcher et de s'organiser pour la nouvelle vie qui nous était faite. Nous nous mîmes d'abord à régler toute la retraite de première communion, qui devait commencer le lendemain.

Pendant ce temps, avait lieu l'échange des lettres qui suivent :

Comtesse Zamoyiska à M^{lle} Houcke.

Cracovie, 15 juin 1886.

Dites tout ce que vous savez de plus affectueux à M^{me} de Beaupré et à Hélène, à M^{lle} Mac Guire, à Louise, à Julie. Que Dieu vous donne d'amasser le plus de mérites possibles pendant ces jours de fatigue et d'épreuve. Aimez-vous les unes les autres, ainsi que le recommande saint Jean, et aimez Dieu, et puis faites ce que vous voudrez; mais, aimez-vous à la manière chrétienne, toutes aimant toutes; non pas deux à deux. Les deux à deux

n'ont de raison d'être que dans le mariage; à ceux qui quittent tout, ne fût-ce que momentanément comme vous, Dieu a promis beaucoup de sœurs et de frères, c'est donc qu'Il veut que l'on en ait beaucoup; sans quoi, l'échange serait ridicule et n'aurait pas de raison d'être. Toutes les fois que deux personnes se rivent l'une à l'autre, cela devient exclusif, et rien n'est plus contraire au véritable esprit chrétien qui est si large. Faites-le remarquer à toutes, de ma part. Qui sait si Dieu, en nous séparant ainsi, à chaque instant, n'a pas quelque chose à nous faire expier, et quelque chose à nous enseigner. Chères, chères toutes, je vous aime, vous chéris, vous remercie de toutes les profondeurs de mon cœur.

M^{lle} Zamowska à M^{me} de Beaupré.

Cracovie, 17 juin 1886 — 2 heures.

Nous songeons à vous et calculons que le plus gros de la besogne est achevé (1); les enfants vous quittent, sans doute, les unes après les autres, vous êtes bien fatiguées, mais bien soutenues, cependant, car, tout a, je l'espère, réussi à souhait, et certainement il y a eu de vraies joies, de douces consolations : ai-je besoin de dire que je voudrais bien jeter quelques regards dans cette cour, voir les physionomies, constater le grand bien auquel Dieu vous a employées?... mais non, tandis que vous n'en pouvez plus de labeur, et de sollicitudes, nous, nous succombons d'inaction... savez-vous ce que nous faisons tout à l'heure après une matinée de... *réception* et un mauvais dîner : nous cherchions quelque moyen de nous distraire et de nous consoler... jugez de la situation pour en arriver là, certes, c'est chose qui vous intéressera... « great attraction », comme disent les Anglais, nous avons découvert *six manières différentes* de tourner les pouces!!! vous autres, vous n'en feriez pas autant...

M^{me} Zamowska continue :

On a emmené Marie se promener, je continue cette lettre commencée par elle. Chère, chère Madame, que vous devez être fatiguée à force d'avoir l'esprit, les yeux et les oreilles de l'âme, tendus vers nous, et vers cette première communion. Oh! que je voudrais savoir comment tout s'est passé à Kornik! Si notre abbé s'est tiré d'affaire? s'il a saisi l'attention des enfants? si votre impression a été bonne?

J'espère rentrer en possession de mon Kaléidoscope (2), ce qui me sera fort agréable et me facilitera l'exécution de nos dessins.

(1) La première communion.

(2) M. Zamoycki.

M^{lle} Houcke à M^{lle} Zamowska.

Kornik, 17 juin 1886.

Voici la première communion finie, et très bien finie : un recueillement, un ensemble parfait et sans l'ombre d'embarras. Les enfants très calmes, très bien préparés, je crois, et ayant pour la plupart, l'air de comprendre ce qu'ils faisaient... en somme, la première communion de l'année dernière perfectionnée. On doit cela au vicaire; il a été tout ce qu'on pouvait désirer, tant avec les enfants qu'avec nous, et semble lui-même très satisfait de la journée d'aujourd'hui. Il nous a remerciées très chaleureusement, tout à l'heure; non pas, *nous*, mais *vous* en notre personne. Et chaque fois que des parents ou des enfants allaient le remercier, je l'entendais leur dire : « Eh bien! eh bien! ce n'est pas moi à qui il faut dire merci; mais à ces dames, en leur demandant d'écrire pour vous à M^{me} la Comtesse. » — Aussi, tous sont venus nous demander, « d'écrire ». Déjà, avant la communion, il leur avait dit quelques très bonnes paroles qu'il avait terminées en leur recommandant de bien prier pour leurs parents et leurs bienfaiteurs; pour ceux auxquels ils devaient une partie de cette fête, et qui n'avaient même pas la joie de pouvoir y prendre part... (du moins, c'est à peu près cela que j'ai compris).

Chez nous, tout le monde aussi est content. La retraite s'est bien passée; nos enfants se sont montrées de vraies mères, très sérieuses, très pénétrées et recueillies elles-mêmes. Louise avait la haute direction des filles, dans le parc, et Julie celle des garçons dans l'orangerie; M^{lle} Mac Guire, tous les nettoyages (y compris l'église) et M^{lle} d'Avril la charge des vêtements de la première communion.

Hier, en vue de la messe d'aujourd'hui, nous avons, avec le vicaire, séparé les bas côtés du chœur par les bancs qui sont généralement autour des piliers; puis, nous avons prié les Sœurs de se mettre deux de chaque côté de l'autel pour empêcher le public d'envahir; ce qui a réussi, et sans provoquer le moindre mécontentement. Les enfants, — beaucoup plus intelligents que ceux de l'année dernière, — avaient très bien compris la manière d'aller à la sainte table. Julie conduisait ses garçons, et Louise ses filles, pendant que, par derrière, notre « Niebo nawiedzilo ziemi » (1), n'allait pas mal, paraît-il. Enfin, personne ne s'est encombré ni gêné, et chacun était content d'avoir sa petite importance : même Giuseppa et M^{lle} Varenne (2), que M^{lle} d'Avril avait faites *siennes*. — En rentrant nous avons trouvé le petit mot

(1) « Le ciel a visité la terre » de Gounod.

(2) Française qui tenait l'ouvrage de lingerie.

de la mère, qui nous a été une joie!... Nous ne savions pas encore si vous vous étiez retrouvées! — Aujourd'hui, nous espérons M^{me} Jaruntowska.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Cracovie, 23 juin 1886.

Marie a reçu hier au soir la lettre de Jeanne. Je ne pense pas exagérer, en disant que nous l'avons lue et relue, cinq ou six fois, et que l'on ne veut pas l'envoyer à M^{me} Wallon avant de l'avoir relue encore. Que je suis heureuse que tout se soit bien passé! Chacune a pu constater par elle-même l'utilité de son concours. Je ne sais ce qui me cause le plus de joie, du bien fait aux enfants, ou du mérite acquis par celles qui font ce bien.

Journal de M^{lle} Houcke

Kornik, 23 juin 1886.

Cette première communion a été le bouquet d'un feu d'artifice qui finit! bonne, recueillie, calme... 120 enfants... Tout cela, jeudi dernier, et, aujourd'hui... fermeture de l'Œuvre! — En effet, huit jours seulement de travail, de bonne volonté, depuis le départ de M^{me} Zamoyaska, et nous voilà avec les bras coupés! — Le 22 juin arrivait chez M. Celikowski l'ordre pour M^{me} de Perronet, M^{lles} Chizynska, Zaleska, Mac Guire et Varenne, de passer le lendemain matin chez le commissaire de Bnin, en qualité de « maîtresses d'une école »... nous ne nous doutons que trop, hélas, de ce qu'on a à nous annoncer! — M^{lle} Mac Guire, qui entend jouir de sa liberté d'allure d'Américaine, partit immédiatement pour Berlin, accompagnée de M^{lle} Varenne, que nous renvoyons chez elle; et le lendemain matin, à 10 h., M. Celikowski, M^{lle} Chizynska et Julie recevaient de la bouche du commissaire l'ordre de fermer « l'Ecole de ménage », et « l'Ouvroir » — en huit jours, sous peine de fermeture par la force, si on n'exécutait cet arrêt de bonne volonté. — Il y avait quatre ans, jour pour jour, que nous arrivions à Posen, et le lendemain, à Kornik — quatre ans d'existence!

M^{lle} Houcke à M^{lle} Zamoyaska

Kornik, 26 juin 1886.

Nous passons notre temps à combiner, à interroger les enfants sur leurs besoins, leurs ressources, leurs désirs, et après cela, à faire des listes... que nous déchirons!... la pauvre M^{me} de Beaupré ne pouvant se décider à les accepter! — Puis, chaque fois qu'une voiture tourne la route, emportant un de nos pauvres petits cha-

peaux noirs, nous nous regardons sans dire mot, comme si nous venions de commettre une mauvaise action! — Demain, nous pourrions en signaler une trentaine de moins à M. le commissaire... tout le monde ici souffre *vraiment* et se rend compte alors du degré auquel l'Œuvre lui tient au cœur! Si tu savais ce que c'est que de voir Kornik tomber pierre par pierre!... M^{me} de Beaupré est très très malheureuse, mais règle tout avec sa sagesse et sa raison habituelle. Moi, je vis dans l'espoir d'une résurrection glorieuse... quel moment décisif pour l'Œuvre!... Nous vous aimons et vous sommes, toutes, tout dévouées.

Journal de M^{lle} Houcke (suite)

Le pauvre Kornik était alors funèbre; les enfants tristes et démontées; nous, ne sachant ni ce qui se passait à Cracovie, ni si on y trouvait un abri, ni ce que nous avions à faire à Kornik dans les circonstances actuelles; recevant peu de lettres, et ce qu'on recevait, peu intelligible, à cause du dictionnaire dont nous étions forcées de nous servir. M. Celikowski, redoutant la séquestration des terres de Kornik, ne nous avait autorisées à garder que huit filles pour la ferme, comme c'était il y a quatre ans, et une douzaine d'enfants pour l'ouvrier de Louise, qui venait de faire demander une autorisation en règle, comme le désirait M^{me} Zamoyska.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré

Cracovie, 25 juin 1886.

J'espère toujours que Louise pourra sauver son magasin et conserver le nombre d'ouvrières qu'il lui faut absolument, tandis qu'à la ferme vous pourrez garder le petit nombre d'enfants indispensables pour la buanderie, la boulangerie, la cuisine de la ferme (car il faudra arriver à fermer celle du château), pour la laiterie, qu'il faudra, je pense, transporter de nouveau auprès de la buanderie. Quant au choix des enfants, il est assez embarrassant. Nous pensons que Julie pourrait en amener une dizaine choisies — en partie, parmi les meilleures, pour nous aider dans la direction, — et en partie, parmi les plus désirables comme élèves. Je mets au nombre des premières : 5, 8, 9, 12, 16, 24, 31, 35; et au nombre des secondes : 3, 4, 1, 50, 10, 22, 36, 21, 52, 40, 32, 18, 51; puis viennent celles qu'il est pitié d'abandonner : Léocadie H. 14, 15, 42 et 10. Voilà donc celles parmi lesquelles il faut que vous nous en choisissiez de 10 à 12 à nous envoyer avec Julie. Il faut que chacune apporte, en plus de ses vêtements, 4 draps, ses 2 couvertures, 1 traversin, 2 essuie-mains et 6 torchons. Louise devra choisir ses ouvrières. Je pense qu'il faudrait

rendre 23 et 41 à leurs parents et Louise pourrait leur donner de l'ouvrage à faire chez elles, — 30, pourrait, je pense, travailler auprès de Louise, ainsi que 46 et 25. Il faudrait placer 20.

Un peu plus tard, M^{me} Zamoyska donnera de nouvelles instructions au sujet de ce qu'elle comptait essayer de maintenir à Kornik. Nous insérons cette lettre, ici, tout de suite.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré

Juillet 1886.

La chose essentielle, maintenant, à mon avis, c'est la santé d'Ida (1); et tout en consacrant à cela beaucoup de temps et de soin, de le faire avec une rigoureuse économie, sans quoi on ne pourrait suffire au trousseau de Thérèse (2), et d'Henri (3). Miss King (4) n'a qu'une idée, c'est de renoncer à son cottage (5), dont l'entretien est dispendieux et ne sera jamais fixe, puisqu'on ne pourra jamais calculer les dépenses à faire à l'avance; elle écrit dans ce sens à Saudricourt (6); mais de la sorte, Ida se sentira peut-être mal à l'aise, car si le cottage est évacué, où fera-t-elle faire la cuisine, et où fera-t-elle blanchir? La pensée m'était venue que Miss King pourrait laisser à Françoise (7) les pièces indispensables au service d'Yvonne (8), d'Ida et de leurs marmots, qu'elle prendrait pour ainsi dire en pension à tant par tête. Elle pourrait, provisoirement, faire le même arrangement avec Suzanne (9), pour ses gens, en attendant que le cottage soit évacué, ce qui ne pourra se faire que lentement, en mettant en ferme les terrains qui en dépendent; la grosse question, c'est de savoir si Yvonne et Ida pourront se suffire au point de payer leur pension à Françoise; si Françoise voudra se charger de pourvoir à leurs besoins? Ce que nous voudrions, c'est que la dot que j'ai avancée à Ida puisse suffire, sans autres débours; car nous ne pouvons rien déboursier de plus pour Ida sans compromettre le mariage d'Henri et de Thérèse... Je voulais vous dire aussi que M. Young (10) trouvera peut-être qu'il est trop coûteux d'avoir des machines (11) à son propre compte, et que sauf les petites dimensions 46, 3, 19, il aimera mieux en prendre

(1) Magasin.

(2) Œuvre.

(3) Lubowla.

(4) M. Zamoyski.

(5) Ferme.

(6) M. Celikowski.

(7) M^{lle} Chizynska.

(8) Ouvroir.

(9) M. Celikowski.

(10) M. Zamoyski.

(11) Elèves.

seulement à la journée, ce qui serait une économie, cela ferait une tension (1) différente, mais peut-être bonne aussi; en ce cas, Joubert et C^{ie} (2) reprendront tous les modèles (3) qui sortent de chez eux : — Je ne puis vous dire à quel point l'affaire d'Issoudun (4) me tient au cœur; c'est une de mes plus grosses préoccupations.

M^{lle} Houcke à M^{lle} Zamowska.

Kornik, 9 juillet 1886.

... Il y a d'étranges revirements dans la vie : nous voilà, nous, à Kornik, très occupées... à chercher, à notre tour, la septième manière de se tourner les pouces!... Tout est rangé, archi-rangé; tout est réglé, archi-régulé; et d'après le conseil de Rose (5), qui est venu nous voir avant-hier, les canards (6) sont tout à fait séparés des oies de Mulhouse (7) appartenant à Louise. Nous vivons donc de nos rentes : moi, je fais des pages d'écriture!... M^{lle} Mac Guire parle de son Ambassadeur!... M^{lle} d'Avril fait son examen de conscience et cherche à nous prouver qu'elle a besoin d'aller à Posen demander l'absolution... (l'occasion d'une petite promenade en voiture!) et la pauvre M^{me} de Beaupré, très broyée, toujours, nous regarde et nous écoute patiemment!

Comtesse Zamowska à M^{me} Wallon.

Cracovie 18 juin 1886 (Hôtel de Saxe).

Marie vous a dit, je pense, que nous sommes ici, depuis quelques jours, après des péripéties tout à fait à la polonaise, et tout à fait à l'allemande. Maintenant, nous attendons, comme les rois mages, une étoile qui nous indique le chemin à suivre, et l'endroit où il faudra s'arrêter. Il m'est arrivé quelque chose que Marie et M^{lle} de Mylo soutiennent être un rayon de l'étoile; je ne sais qu'en penser. Quelqu'un, un anonyme, m'a envoyé par la poste un billet de 1.000 francs; elles disent que c'est pour l'œuvre à fonder en Galicie; que si on m'a envoyé de l'argent, je ne puis pas fuir avec, comme Rachel avec les dieux de son père, et qu'il faut faire quelque chose ici. Une chose est certaine, c'est qu'il y a à faire et que la nécessité est urgente. Mais, que cela est peu attrayant!... Mon fils est arrivé, ce qui

(1) Œuvre.

(2) Comtesse Zamowska.

(3) Elèves.

(4) Magasin.

(5) Commissaire.

(6) Ferme.

(7) Elèves.

me cause une grande joie, car j'étais inquiète. Croiriez-vous que ces Allemands s'amuse à télégraphier dans toutes les directions qu'ils ne savent où Marie se trouve et qu'on l'arrête à n'importe quelle gare où on la trouvera ! Notre Antoine a fait la judicieuse remarque qu'il faut bien que les honnêtes gens soient arrêtés quand les bandits gouvernent. Vraiment ils doivent se sentir faibles, pour s'abaisser de la sorte.

On m'a répété une conversation qui a eu lieu à Kornik, à notre sujet. Une enfant demande si la prison est une tache. — Réponse : « Etait-ce une tache pour l'Archevêque d'être resté deux ans en prison ? » — « C'est vrai ; c'est donc un honneur. » — Conclusion pratique : tous les voleurs du pays pourront dorénavant se mettre à l'aise et se sentir fort honorés : c'est la même chose à chaque pas. Le bien est tourné en mal ; le mal règne, triomphe, quel mystère que tout cela !

Dans toutes les lettres datées de ces mois de juin et juillet, il est question du toit à trouver pour abriter les épaves de l'Œuvre de Kornik. On y sent l'angoisse, l'inquiétude et le désir de poursuivre une œuvre qui donnait tant d'espérance, et avait déjà donné tant d'heureux fruits. Se confiant à M^{me} de Beaupré, M^{me} Zamoyska écrivait la lettre suivante :

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Cracovie, 24 juin 1886.

Ici, M^{lle} de Mylo nous a trouvé un appartement pour deux mois ; et un pensionnat en vacances nous offre l'hospitalité. On nous parle aussi d'un Prieuré, appartenant à des Chartreux, que l'on nous louerait peut-être, pour plus tard : belle vue, beaux jardins, appartements spacieux, pas trop loin de la ville. Chacun voudrait nous rendre service, on est très obligeant.

28 juin 1886.

... Je viens de voir une maison qui ferait notre affaire ; mais on en demande 8.000 francs par an. A Kornik, le foyer ne coûtait rien ; c'était autant à employer pour nourrir, habiller et élever les enfants.

3 juillet 1886.

... Nous venons de trouver un appartement provisoire qui nous permettra d'en chercher à notre aise un plus grand, et de décider pour l'avenir. Aussitôt que Julie sera arrivée, nous l'y laisserons avec Marie ; et mon fils et moi, nous irons faire une excursion chez mon neveu, pour nous rendre compte de cette « terre promise », dont on nous fait des relations fort contradictoires.

7 juillet 1886.

... Je ne puis rien vous dire avant d'avoir vu ce qui en est chez mon neveu. Je ne puis me rendre compte de rien, relativement à eux. Céline m'écrit : « Il y a suffisamment de place, venez le plus vite possible; je pense que vous serez satisfaite », et elle se fait un mérite de ne pas occuper mon temps en m'en disant plus long! — De peur d'occuper mon temps en lisant une lettre, il faut que je l'occupe à faire huit heures de voyage pour voir moi-même! — Il semble que, sur toute la ligne, il n'y ait pas un ennui, une contrariété qui nous fasse défaut. Je n'ose pas vous dire le degré de lassitude et d'écœurement contre lequel il nous faut lutter.

Mais, pour en revenir à nos moutons, tant que je ne me serai pas orientée chez mon neveu, je ne pourrai rien vous dire sur le personnel qu'il nous faudra. Je ne sais pas non plus, si il sera vraiment « juste, sage et salulaire » de nous enfouir, pour tout l'hiver, dans les montagnes, étant donné M^{lle} King (1), dont les intérêts ne sont pas mon plus petit souci. Tant que cela ne sera pas quelque peu plus clair, je n'ose rien vous proposer non plus pour vous-même. Je voudrais vous savoir où vous êtes, et vous *avoir* où nous sommes.

(1) M. Zamoyski.

CHAPITRE IV

Lubowla — (Juillet 1886-Décembre 1887)

Arrivée à Lubowla. — Excursion dans les Tatry. — Séjour à Paris avec M^{lles} Hube, de Mylo, Julie Zaleska. — Retour. — Multiples voyages à la recherche d'une maison.

Peu de jours après la lettre qu'on vient de lire, les « expulsés » s'installaient à Lubowla, où, pendant les trois mois qui suivirent, l'Œuvre allait se regrouper, petit à petit. Au fur et à mesure qu'à Lubowla on arrivait à se procurer... de la paille pour allonger la litière (qui servait alors de couche à nos enfants), à scier et à clouer quelques planches supplémentaires pour y déposer leurs affaires, — un petit groupe arrivait de Kornik. — A la fin de cette année 1886, à peu près tout le monde se trouvait transporté dans cette solitude à demi sauvage, qui va combler les goûts de pauvreté, de silence et de liberté de M^{me} Zamoyska. Mais cette installation ne pouvait pas être définitive. Comme l'écrira M^{me} Zamoyska, « l'éducation au désert ne prépare pas les enfants à la vie du monde ». Il fallut, de nouveau, se mettre à la recherche d'un toit. Ce n'est qu'au bout de huit mois, pendant lesquels M^{me} Zamoyska sillonna toute la Galicie orientale, qu'on aboutit, encore une fois, à du provisoire ! — On louait le « château » de Kalwarya, petite station de chemin de fer à deux heures de Cracovie.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré

Lubowla, 9 juillet 1886.

Je veux tout de suite vous dire mes impressions. Nous sommes partis, Ladislav, Bronia, Luk et moi, hier, à 11 h. du soir de Cracovie, à Tarnow, changement de train, et une heure d'attente à 2 h. du matin. Arrivés à Piwniczna, à 7 h. du matin, nous nous sommes hissés sur une charrette, et après deux heures de voyage, par monts et par vaux, nous sommes arrivés à Lubowla : une petite ville de l'importance de Bnin, à peu près ; — une petite auberge fort misérable dans laquelle nous avons pris un café au lait, et puis nous sommes allés, Ladislav et moi, au château. La petite ville est dans la vallée ; il faut plus d'une heure pour arriver au pied du château, où se trouve une série de

maisons dans le genre de celles du Prowent et de l'ouvroir : rez-de-chaussée sans étage. Mon neveu en occupe une et nous en offre trois ou quatre autres. Il y a bien des choses pour, et contre, une maison ici : c'est très loin de toute ville, c'est même loin du bourg de Lubowla. Tout le service est fait par les gens du village; en le leur retirant, c'est leur gagne-pain qu'on leur retire. — Dans quelle proportion faudra-t-il le leur retirer? Il faudra probablement faire cela, petit à petit; mais la cohabitation demandera de la patience pour les unes et pour les autres. En ce moment, il y a assez de chambres; mais, presque pas de meubles, et pas de batterie de cuisine. Mon neveu, sa femme et Céline sont bons au possible; le curé et toute la population bien disposés pour notre Œuvre. On dit qu'il n'y a aucune maison religieuse dans les environs, et que rien ne se fait pour l'éducation des jeunes filles; on dit que ce sera un bienfait pour elles. Je n'en suis pas convaincue; ces braves gens vivent dans leurs montagnes; ils sont bons, pieux, ne rêvent rien de mieux que ce qu'ils ont; je ne sais si nous leur rendrons grand service en les sortant de cet état primitif? A Cracovie, le besoin est bien plus sensible; mais ici, on nous offre un gîte, tandis que l'on ne nous offre rien là-bas. Ici, Ladislas trouvera mieux à s'employer que là-bas, et d'une façon qui lui ira mieux... Je ne puis pas regarder cette installation comme quelque chose de définitif. Je ne puis exprimer au juste l'impression que je ressens, mais ce n'est pas ce que je rêve pour cette Œuvre; je ne la vois pas prospérer et se développer ici; à moins qu'il nous soit bon de nous livrer à ce travail si humble, si bas, si peu flatteur. C'est peut-être ici que le grain de froment est destiné à mourir pour mieux germer; car s'enfouir ici, c'est vraiment mourir. Or cette mort-là sera peut-être pleine de vie et ne tuera pas l'Œuvre comme la dispersion.

Le pays, à la ronde, n'est pas encore très beau, ni très grandiose, et les chaumières que nous allons habiter sont dépourvues de toute vie, — ce qui ne *porte* pas. On est fort haut; mais, de ses fenêtres, on ne s'en douterait pas. Pour s'installer, ce sera la reproduction exacte de Kornik, à propos de clous, de planches, de marmites, etc...

Vous savez que le sentiment de servir les âmes et de faire du bien colorerait tout cela et le rendrait charmant; mais c'est précisément ce que je ne vois pas. Je me demande si je ne vois pas, parce que cela n'existe pas, ou si Dieu ne nous laisse pas voir, afin que nous sachions d'autant mieux nous reconnaître pour des serviteurs inutiles? Certes, on se sent inutile ici, du moins c'est ce que je sens, et c'est peut-être là ce qui est pénible. On m'affirme que nous sommes très nécessaires et serons très utiles; on se met en quatre pour nous, et évidemment, on désire beaucoup que nous nous fixions. On offre de faire restaurer au-

tant de pièces que nous en désirerons, mais j'ai peur de leur faire faire de la dépense peut-être pour rien. Or, pour le moment, il n'y a à notre service qu'une cuisine, trois chambres de moyenne dimension et une petite. Julie en a deux comme dortoir; les deux autres seront à Marie et moi, et en même temps feront notre chambre commune et notre salle à manger. Il y a au dortoir 4 lits, 2 chaises, 4 lavabos; du reste, ni un clou, ni une planche pour accrocher quoi que ce soit. Les enfants sont assises par terre... Cette lettre a été commencée hier, avant l'arrivée de Marie, Julie et du petit peloton; je la continue ce matin après leur arrivée et notre première nuit. Vive la jeunesse! elles sont pleines d'entrain et de confiance; ces chaumières de ces montagnes leur plaisent, et aussi les gens de la ferme, si souriants et bienveillants.

Mon principal souci actuellement, c'est de faire venir Hélène et Jeanne, d'abord; puis, elles parties, M^{lle} Mac Guire; elle sera précieuse ici. Quant à vous, chère Madame, je pense que cela ne vous déplairait pas, car cela vous rappellerait les débuts de la Retraite dans les montagnes. Seulement, nous n'avons pas le tombeau d'un Saint pour nous inspirer et nous protéger. Cela nous reste à faire, c'est-à-dire nous sanctifier, d'abord, et puis mourir à la peine, et nous faire ensevelir ici.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud

Lubowla, 13 juillet 1886.

Depuis trois jours, nous sommes à Lubowla, chez mon neveu André et sa femme, que Victor Hugo a justement pu appeler dans ce qu'il a écrit sur elle, « l'ange des Bourbons », car elle est d'une bonté, d'une simplicité et d'une humilité vraiment angéliques. Il y a longtemps qu'André nous invitait à faire, chez lui, ce que nous avions fait à Kornik, sur une plus grande échelle. Tout bien pesé, il nous a semblé que c'était peut-être le plus sage. On nous y invite, ou nous y abrite; on nous utilise. Nous n'avons besoin, ni d'acheter, ni de louer un gîte; nous pouvons y réunir un bon nombre de nos enfants de Kornik sans que cela soit remarqué, ni commenté. L'hiver aidant, je pense que la police prussienne ne viendra pas inspecter ce que nous faisons. Ce petit pays, que l'on appelle Spiz, a été annexé à la Hongrie dès le partage de la Pologne, par Marie-Thérèse; politiquement, il en fait partie; mais la population qui a perdu ses traditions polonaises n'en est pas devenue plus hongroise; ils parlent un patois que nous comprenons tant bien que mal. Le peuple est pieux et bon, mais dans un état fort primitif. Le château est une ruine colossale, perchée sur le sommet d'une montagne à pic; à mi-côte, en descendant, le chalet habité par

André, avec une belle vue sur le Poprad qui coule au pied de la montagne; sur l'autre rive, le petit bourg de Lubowla avec son église paroissiale. La ferme qui nous abrite se trouve tout près du chalet, sur une espèce de plateau; les bâtisses sont admirablement distribuées en vue d'une école, avec deux grandes cours au milieu d'elles. Nos fenêtres dominent une de ces cours et nous permettent d'étudier, — en même temps que les mœurs des canards et des poules, des vaches et de leurs veaux, — celles des enfants des valets de ferme qui sont logés autour de cette cour.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} Wallon

Lubowla, 16 juillet 1886.

Je suis partie ce matin, bravement, avec Julie et une de nos enfants, pour aller à la messe de 7 h. à la petite ville. Cette petite ville est bâtie sur une crête au milieu d'une vallée bordée d'une triple chaîne de montagnes, s'étageant les unes derrière les autres : les premières, d'un vert noir, à cause des forêts de pins qui la couvrent; derrière cette première chaîne, une autre, d'un bleu foncé; et enfin la troisième chaîne plus élevée et plus haute que les deux autres, d'un gris argenté à cause des neiges qui la couvrent, se perdant dans les nuages. C'est fort beau; voilà pour les yeux. Quant aux pieds, c'est autre chose : une heure de marche par la pluie sur les pierres ou sur un chemin de terre glaise où l'on enfonce et glisse, tout à la fois; puis un torrent à traverser; on y jette des pierres, et on saute de l'une sur l'autre; et, si on ne glisse pas, on ne se mouille qu'à moitié. Puis, la vallée à traverser dans la boue; puis, un grand pont de bois couvert pour traverser le Poprad; là on est à l'abri de la pluie; on y souffle et on reprend sa robe, de la main droite, son parapluie de la main gauche, et on recommence à monter vers le bourg. L'église est sur la place; nous entendons l'orgue de loin... hélas! la messe est commencée; nous avons mis une heure pour faire ce chemin!... la messe ne commence pas; elle vient de finir! — Nous demandons à M. le Curé de nous confesser. — « Très volontiers, très volontiers; *daignez* vous mettre à genoux. » — Je me confesse d'être paresseuse et impatiente... le bon curé me répond en slovaque, et je le comprends très bien : « Ma Comtesse, regrettez bien tous les péchés de votre vie, et *daignez* mettre toutes les *pesanteurs* de votre cœur dans le cœur sacré de Jésus. » — Puis, il nous donne la sainte communion. Cela m'a fait un tel bien; il m'a semblé que paix, courage, force, joie, tout venait à la fois; mais ce n'était pas encore le moment de dresser ma tente. Le sacristain vint me dire que M. le Curé *exigeait* que j'aille au presbytère. Me doutant « pour quoi y faire », j'envoyai Julie et Sophie se faire vite donner à déjeuner

à l'auberge. Elles y vont et sont reçues par l'aubergiste *en chemise* de jour, et rien autre chose, ce qui ne l'empêche pas de s'empresser auprès de ces demoiselles pour les servir. Quant à moi, on me fait déjeuner, puis on court chercher les autres qui sont obligées de se priver du café et de la société de leur hôte court-vêtu pour se transporter au presbytère. — M. le Curé ne veut pas entendre raison; il fait atteler pour nous reconduire. Là-dessus arrive une calèche expédiée à notre suite du château pour nous repêcher et ramener!... Jugez de la situation, et comment, même au prix d'une heure de marche, peut-on aller à la messe, et faire la sainte communion dans un pays si hospitalier?

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Lubowla, 14 juillet 1886.

Je viens vous demander d'expédier Jeanne le plus tôt possible; la femme de chambre anglaise de mes neveux étant congédiée, cela nous donne sa chambre, et Marie s'y installera, la sienne allant devenir salle à manger, chambre commune, oratoire, chambre d'étude, lingerie et toutes sortes d'autres choses. Jeanne sera logée avec Marie, et il faudra mettre encore dans cette même chambre deux enfants au moins. Hélène veut-elle de cette cohabitation? Si oui, nous aurons un lit tel quel, une chaise, qu'elle transportera avec elle, toutes les fois, et partout où elle voudra s'asseoir, et un lavabo, pour tout mobilier... Nous sommes entassées les unes sur les autres comme des harengs dans un baril, sans un endroit pour poser nos effets; sans rien, absolument rien, de ce qu'il faut à des humains en dehors de l'état sauvage. Mon fils a fait un voyage de quatre heures et autant de retour pour nous acheter une lampe, des assiettes, et quelques meubles... il est revenu n'ayant pu rien trouver!

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré

Lubowla, 17 juillet 1886.

Que Jeanne arrive tout de suite; si je la pousse à cela avec plus d'aplomb que je ne le fais pour M^{lle} Mac Guire et pour Hélène, c'est qu'elle a plus de santé que M^{lle} Mac Guire et qu'elle ne tient pas à avoir une chambre à elle, comme Hélène. Or, en vue de la santé, sauf pour l'air, tout est mauvais : logement, cuisine, absence complète de confort; pas un fauteuil, pas un bain; des odeurs de tous genres, puisque nous sommes au rez-de-chaussée avec des croisées sur une fumière, enfermée entre les bâtisses. Six chiens, sans compter la porcherie, les cabinets, la basse-cour et la fumerie pour parfumer l'air de leurs arômes... Pas un prêtre, à six heures à la ronde, qui puisse confesser en

français... nous n'avons ni couvertures, ni oreillers, il faut que chacune apporte les siens. Nous n'avons que nos affections à offrir : elles sont toutes chaudes, mais je crains que cela ne suffise pas plus que leurs vertus pour les vêtir et les nourrir.

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Lubowla, 7 août 1886.

Plus nos yeux se font à ce qui manque, plus nous sommes étonnées de tout ce qu'il y a ici, d'avantageux, pour notre pauvre Œuvre. Hier, grand pardon à Lubowla; dix prêtres à dîner chez M. le Curé. Mar. Czajkowska et Bronia ont fait *tout* le service de la table, et fort bien, paraît-il. On leur a demandé si elles étaient des « novices? » — « Non ». — « Des postulantes? » — « Non ». — « Des servantes? » — « Non ». — « Qu'est-ce que vous êtes, alors? » — « Des apprenties ». — Monsieur le régisseur de céans a raconté à ces messieurs qu'il n'avait jamais vu chose pareille à ces filles, que l'on n'entend jamais, qui travaillent toujours, qui sont si propres et ne se disputent jamais! — Depuis l'arrivée ici, j'ai supprimé les chapeaux, et tout ce blanc sur la tête leur donne l'air encore plus propre. Le peu de place nous oblige à faire travailler toutes celles qui peuvent aller à la couture, dans notre chambre commune; nous sommes si peu que cela n'a aucun inconvénient, et cela nous donne le moyen de leur faire faire beaucoup de choses à notre idée; de placer un mot par-ci, par-là, d'une façon qui leur est utile. Nous avons la surprise de trouver qu'elles travaillent très bien : s'il y en a une qui ne sait pas faire une chose, il y en a toujours une autre qui peut l'enseigner. Au repassage, elles font merveille. Nous ne possédons que deux fers à repasser; elles ne peuvent être que deux à la fois; mais nous les avons tellement talonnées que, n'étant que deux, elles auront tout rendu, ce soir samedi! le tout, raccommode dans la perfection; pas un bouton ne manque, ni un trou, gros comme une tête d'épingle, qui ne soit raccommode! vingt chemises d'homme, des pantalons de drap à ces messieurs, auxquels il a fallu faire des reprises perdues, des chaussettes à remmailler, des camisoles et jupons brodés à repasser, etc., etc.,... il leur est joliment utile d'être obligées à se dépêcher de la sorte. Mon neveu a pris cinq enfants à son service et à sa charge. Nous comptons leur nourriture à 70 centimes par jour, et leurs gages à 11 francs par mois, chacune. Mon neveu, sa femme et leur monde, en tout huit personnes, nous paient 2 fr. 20 par personne et par jour pour leur nourriture et blanchissage. Tout cela décompté, nous sommes seize, et nous dépensons un peu moins de 20 francs par jour, pour nous nourrir, blanchir, éclairer et chauffer!

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon

Lubowla, 19 août 1886.

Notre vie est si étrange et si exceptionnelle qu'il nous a fallu du temps pour y comprendre quelque chose; il me semble que nous avons traversé tous les dégoûts et tous les ennuis possibles; mais depuis que nos enfants nous arrivent, petit à petit, tout change d'aspect. Nous en avons 19 à l'heure qu'il est, et M^{lle} d'Avril en amène 4 dans quelques jours; puis, d'autres encore nous arriveront. L'exiguïté de la place fait qu'elles passent toutes les heures de couture dans la chambre où j'ai installé mon bureau; j'en ai, de cette façon, toujours trois ou quatre auprès de moi; quelquefois, toutes. Cela nous donne mille et mille petites occasions pour les *élever* comme nous voudrions; puis, je ne sais si je vous ai jamais raconté la pensée qui m'a souvent tourmentée quand j'étais jeune : d'être servante en partie pour n'être pas maîtresse, mais aussi pour jouir de tous les privilèges des serviteurs, d'être utile, d'être nécessaire, de servir, d'être bonne à tout faire, d'être sonnée quand on est nécessaire, et renvoyée sans phrase, quand on ne l'est plus; de gagner son pain; d'entendre ses vérités, d'être journellement enseignée, commandée, reprise, grondée, gouvernée, etc., etc... Les circonstances ne semblaient pas de nature à me donner satisfaction, et voilà que, pour mes vieux jours, le bon Dieu me passe ma fantaisie. Nous voilà bel et bien au service de nos neveux-cousins. Les rapports qui se sont établis entre nous sont la chose la plus étrange que l'on puisse imaginer, mais, c'est *délicieux*. Figurez-vous qu'ils nous ont remis à peu près toute la gérance de leur propriété et tout le service de leur maison, à faire faire par nos enfants. Nos vies sont absolument indépendantes, et néanmoins, intimement liées. Ils se sont mis en pension chez nous. Vous devinez que cela occupe les enfants et les forme à merveille. Elles sont forcées de se dépêcher, et je puis exiger d'elles, pour leurs maîtres ici, ce que je n'aimais pas à leur demander pour nous. Vraiment, je ne les épargne pas, et je vois le bien que cela leur fait, surtout étant donné que nous vivons tant au milieu d'elles. Notre pauvre œuvre recommence à prendre tournure, et ceux qui n'ont pas vu Kornik trouvent que c'est déjà quelque chose. Une dame des environs, à laquelle André a fait voir nos enfants au travail, lui a dit : « Les personnes qui s'occupent de cela doivent avoir beaucoup d'intelligence et de dévouement. » — Elle a ajouté qu'il n'y avait pas une bonne ouvrière à dix lieues à la ronde et que l'on serait heureux de nous donner de l'ouvrage. Mon beau-frère Stanislas, le plus jeune frère de mon mari, est venu passer huit jours chez ses enfants; *rien* ne saurait vous donner une idée de sa joie. Il entrait à toutes

les heures au milieu des enfants, et disait qu'il lui semblait rêver en voyant ce travail joyeux, bien ordonné, et si silencieux. Son bonheur était d'entrer à l'improviste à la cuisine; tantôt, il disait que ces enfants ont l'air de jouer à la dinette; tantôt, il disait, comme ma belle-sœur Iza, qu'on se croirait au spectacle, car on ne peut s'imaginer que de si jeunes filles, si fraîches, si roses et propres, si joyeuses, fassent ce que l'on est habitué à voir faire, dans de toutes autres conditions, par des domestiques maussades, souvent malpropres et mal habillés. Un jour, il est entré dans notre salle à manger, comme nous étions à souper, — car nous soupions à 7 h. et dînons à midi. Il a demandé si on pouvait pénétrer dans cette clôture; et comme on lui a dit que le règlement voulait que l'on n'admette à notre table que les personnes qui nous rendent service, et celles auxquelles nous pouvons rendre service en les recevant, il saisit un plat sur la table, et nous servit toutes : après quoi, il fallut lui promettre une invitation à dîner. L'impertinente Jeanne prétend que cette salle à manger sent le moisi d'un « réfectoire » et d'une « dépense »... vous devinez le reste du discours! Le fait est qu'elle est classique : enclavée entre la cuisine, le four à pain, le garde-manger, elle a vue sur la cour de la porcherie et autres dépendances de même parfum. Elle est plus longue que large, fraîchement recrépie, et néanmoins assez sombre, avec une petite fenêtre à une extrémité, donnant peu de jour, à cause d'un toit qui avance beaucoup, et d'une palissade qui se trouve devant. Le plancher est un peu vermoulu, et quoique fraîchement lavé, est assez noir. Un poêle en faïence grise, surmonté d'une sorte de panache ou de faisceau, je ne sais trop quoi, également en grosse faïence ou en grès; le tout penchant sur le côté et annonçant, comme dit Montaigne, cette maturité qui fait pencher la tête vers la terre; puis une espèce de niche, dans l'épaisse muraille, destinée à devenir un placard, mais servant, provisoirement, de bahut, de dressoir, etc... puis une table de sapin, pas très bien rabotée, et quatre chaises. Toutefois, les appétits sont voraces, et la pauvre Julie a peine à y pourvoir; ils sont vraiment alarmants! Nous avons mis dans le programme que nous nous bornerions, au souper, à manger les restes du dîner; mais, ces restes, la pauvre Julie est embarrassée d'en trouver! La chose étonnante, c'est que, mangeant comme des loups, nous trouvons moyen de bavarder comme des pies! C'est que l'on a travaillé de manière à faire oublier le petit déjeuner et que l'on a gardé le silence avec une fidélité inviolable! Aussi, au bout de quelques heures, on a de grands trous à combler dans l'estomac, et beaucoup de choses à se raconter. Et pourtant, chère Madame, il y a des choses que l'on ne peut dire, car, comme aurait dit le pauvre M. Hello, elles n'ont pas de nom dans le langage humain. Comment vous dé-

crire quelque chose d'étrange que j'ai éprouvé toutes les fois que j'ai été réduite à la vie pauvre, humble et cachée : à Schoumla, dans les Balkans, vers la fin de la guerre d'Orient; à Tours, pendant le siège de Paris; et maintenant, dans les Carpathes, par suite de l'expulsion. Il semble qu'il arrive parfois de la vie ce qui advient aussi de certains tableaux; on les décroche, on les ôte de leurs cadres et on les envoie au grenier ou ailleurs, absolument en dehors des conditions ordinaires de leurs existences. — C'est tout différent d'être dans son cadre et de n'en pouvoir bouger, sans rien pour lier, attacher, enchaîner, et faire certaine figure à certaine place. Quelle liberté! Les « maîtres, les châtelains », sont là, dans un très modeste chalet, il est vrai, mais quel qu'il soit, eux sont ce qu'ils sont, et tout le monde leur rend tous les égards possibles; mais, nous, heureuses gens, nous sommes : *rien*, et nous défendons ce privilège avec toute la jalousie que vous pouvez imaginer. Chère Madame, qui n'a pas goûté du bonheur de n'être rien ne peut concevoir le plaisir que cela fait! — Quand il vient des visites au chalet, si vous saviez comme je file mon chemin! une anguille ne serait pas plus habile! — Mais, voici ce que je voulais vous dire, c'est que, plus Dieu me met bas, plus mon âme est libre de monter haut. Il me semble qu'il y ait je ne sais quel levier pour faire monter l'âme en haut en proportion que la vie devient pauvre et basse, si bien que cette pauvreté devient une richesse; que cette bassesse fait monter l'âme à ce qu'il y a de plus élevé, et que cette vie cachée attire dans l'âme de chères lumières.

Hier soir, après souper, nous sommes allées flâner dans la montagne. Je marchais en avant, avec Louise, — qui est venue passer quelques jours ici, — et un groupe d'enfants faisant orchestre nous accompagnait, chantant je ne sais quelle joyeuse chanson. Tout à coup, Marie, qui était enfouie dans les broussailles avec une de ses enfants, nous lance, du haut de la montagne, un cri de détresse et d'indignation, parce que nous continuons à chanter, tandis que, du haut de la chapelle du château, on sonnait l'angelus. Le chant nous avait empêchées d'entendre; mais, rappelées à l'ordre, toutes les têtes s'inclinent, et on récite ensemble l'Angelus. J'aurais voulu être peintre pour rendre ces silhouettes dans la montagne, par le crépuscule!... Pourquoi, en écoutant cette cloche, et en regardant ces enfants, ai-je pensé à vous, et ai-je regretté que vous ne soyez pas là pour entendre et voir? — pourquoi?... peut-être parce que cela rentrerait dans l'ordre de choses que vous aimez!

Je ne sais si je vous ai dit que la princesse Caroline avait renvoyé sa femme de chambre anglaise voulant avoir une de nos enfants? Vous vous souvenez peut-être de la petite que nous lui avons donnée, Léocadie; une jolie brune, un peu bou-

lotte. Elle devait partir avec ses maîtres pour un mois, pour entrer complètement à leur service. Toutes les enfants ont travaillé à son petit trousseau avec Louise, arrivée juste à temps pour tailler robes et veston. Vous auriez joui de voir ce petit équipement, soigné dans les moindres détails : des petits sacs à peigne, à brosses, à chaussures, à linge sale et linge de nuit; le tout, marqué à son nom. Des robes toutes simples et sans ornement, mais allant dans la perfection; le petit chapeau fermé, sans fleur ni dentelle, mais tout à fait seyant; puis, le sac de voyage, et le manteau dans une courroie; puis, la petite personne bien émue et impressionnée, mais se tenant comme un soldat au feu, s'est hissée sur le siège, et on est parti... Mon beau-frère est dans la joie que cette Œuvre se fasse chez ses enfants. André et sa femme étaient touchés de ce que nous nous étions rendus à leur désir pour nous établir ici; touchés du soin que nous mettons pour les faire bien servir; Léocadie était émue de quitter ses compagnes et de se sentir définitivement lancée dans la vie; nous étions émues de voir notre enfant partir avec de pareils maîtres, car rien ne peut donner l'idée de leur bonté pour notre jeune monde : tantôt, ils arrivaient à la cuisine avec des paniers de poires ou de fraises pour leur dessert; tantôt, ils les faisaient jouer et danser sur leur pelouse; tantôt ils les emmenaient faire des promenades immenses, et goûter dans les bois, en leur témoignant le plus affectueux intérêt. Ils reviendront à la fin de septembre pour repartir en novembre, et revenir en janvier. — Quant à nous, Lubowla n'est certes pas l'endroit que nous aurions choisi; mais, puisqu'il nous a choisies, il n'y a qu'à rester, et à faire de notre mieux. Il me semble que la grosse affaire au service de Notre-Seigneur c'est de ne pas marchander, de ne pas trop choisir, de ne rien mépriser comme étant trop humble, ou vil; car la vie est si courte, qu'il n'en faut rien perdre en grimaces; prendre les occasions qui se présentent de travailler au bien, laissant à Dieu la peine de nous transplanter d'ici, quand Il voudra, et de nous appliquer à ce qui Lui plaira.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Lubowla, août 1886.

Nous avons eu bien de la peine à voir démolir notre Œuvre de Kornik, pièce par pièce; mais, faut-il vous l'avouer, je commence à tellement goûter la vie que je mène ici, que mon cœur en danse de joie. Cette pauvreté, cette rusticité, ce silence, cette solitude ont quelque chose d'incomparable. Liberté absolue dans tous les détails. La seule chose qui nous est fort sensible, c'est la distance de l'église; mais nous aurons un prêtre, je l'espère, pour nous dire la messe à la chapelle du château qui était jadis

l'église paroissiale. J'ai toujours remarqué qu'il y a dans la vie spirituelle comme la force du levier; plus on pèse sur une extrémité, plus on soulève l'autre. La vie ici est à peu près aussi basse, aussi austère, aussi pauvre, humainement parlant, qu'on la puisse concevoir. Au moment même où je vous écris, une douzaine de nos enfants raccommode leurs vieux vêtements auprès de moi, et me dérangent, tantôt pour avoir un bouton, tantôt pour une aiguille, etc... Tout est pauvre et bas; les enfants qui nous entourent, les choses dont elles s'occupent, les maisons que nous habitons, les gens que nous voyons; rien n'est fait pour plaire, et quelque chose en cela donne plus de paix et de joie que tout ce que l'on cherche ordinairement et tout ce qui plaît.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Lubowla. août 1886.

... Je pourrais rester ici jusqu'au jour du jugement dernier, sans m'y déplaire. J'ai même des remords de conscience de me trouver si bien. Je crois que si les singes pouvaient passer pour des « prochains », je me plaindrais au milieu d'eux; cette population me fait aussi bon effet que n'importe quel descendant d'Adam et d'Eve. Puis, j'ai des remords de ne pas souffrir, comme les autres, de cette absence de ce qu'on appelle des secours religieux; mais, étant donné que nous sommes ici pour l'amour de Dieu et des enfants que nous essayons d'élever pour Lui, j'y trouve un puissant secours, et il me satisfait. Quatre fois par semaine, y compris le dimanche, je *dégringole*, à 6 heures du matin, du haut de notre rocher, pour aller communier à Lubowla; le bon curé ne me marchande ni l'absolution, ni la communion, et je m'en trouve très heureuse; je n'ai besoin de rien autre chose.

En lisant toutes les lettres de cette époque, on est frappé par la différence qu'il y a entre le ton de celles de M^{me} Zamoyska, et le ton de celles de sa fille. Autant celles de M^{me} Zamoyska sont joyeuses, autant celles de sa fille sont pénibles... « Dites au bon Dieu, de ma part,... ce que le cœur vous dira », écrit-elle à Monseigneur d'Autun, « moi je ne saurais que me plaindre, et pourtant, je ne le veux pas ».

Un passage du « Journal de M^{lle} Houcke », écrit à cette époque, confirme ces deux impressions opposées.

« Journal de M^{lle} Houcke ».

Lubowla, 1886.

... Nous menons ici une vie calme, pauvre et silencieuse qui fait la joie de M^{me} Zamoyska; on l'y sent *vivre*. Elle nous fait,

chaque jour « l'examen de midi », en lisant tout haut le passage d'un livre quelconque; elle le commente et l'adapte à nos besoins; c'est si bienfaisant!... Ici, c'est tout à fait *son* Œuvre, aussi bien en ce qui touche ses collaboratrices, qu'en ce qui touche les élèves. Elle s'occupe des enfants depuis leur lever jusqu'à leur coucher, les suit jusque dans les moindres détails; elle les *élève*, et elle vit de cette éducation, autant que de sa solitude, de son silence, de sa pauvreté! — Je voudrais voir Marie aussi à son affaire, mais jusqu'à présent, elle ne me semble pas encore s'être *casée* ici!

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Lubowla, août 1886.

... Marie a mis la main sur un vieil écran de cheminée qu'elle fait danser autour d'elle, pendant qu'elle fait sa toilette! Elle le prête, à tour de rôle, à ses compagnes de chambre. J'espère expédier ces demoiselles pour quelques jours dans les montagnes, avec une de mes nièces mariée, ses fils, 12 et 14 ans, mes neveux Potocki, et Ladislas. C'est là que l'écran serait nécessaire, car il paraît que le beau sexe sera forcé de camper sous les mêmes hangars que le sexe fort! Ils partiront dans deux chariots à foin, emportant leurs provisions. Je resterai maîtresse absolue des fourneaux et des baquets, vous devinez si je me sentirai grande et importante.

M^{lle} Zamoyaska à Mgr Perraud.

Lubowla, 31 août 1886.

Jeanne devant repartir, on a organisé, vite et vite, une expédition dans les Tatry, la partie la plus intéressante des Carpathes. Cela a pris huit jours. Maman gardait la maison et les enfants, avec M^{lle} Louise, Jeanne, Julie, M^{lle} d'Avril et moi avec Ladislas, trois ou quatre cousins et une cousine, mère de famille, (comme porte-respect), avec ses trois fils, nous partions, sur deux charrettes pour Gniazydy, — (Gnezda en hongrois), prenant de là sur la droite, entrant en Galicie, descendant, au clair de la lune, par le Dunajec, à Szczawnica, retrouvant nos chevaux à une heure de là; allant sur Nowy Targ (Neu Market) En route, nous nous sommes arrêtés dans un village pour y entendre grand'messe et sermon en polonais; c'était dimanche, — et, arrivant enfin à Zakopane, petit bourg dont le nom veut dire « enseveli », placé aux pieds des Tatry, et d'où l'on part en excursions (1). Outre les beautés de la nature, j'avoue qu'il y

(1) Nous ne doutions pas alors que, trois ans plus tard, ce Zakopane serait le berceau définitif de l'Œuvre.

avait encore quelque chose qui me faisait du bien, c'était d'être vraiment en Pologne : quoi qu'on dise, cette misérable frontière n'est pas seulement chose de convention; elle marque une différence incontestable, à tous les points de vue. Sans parler du drapeau rouge et blanc, flottant partout librement, il y a là-bas, chez le peuple, quelque chose de si bon, aimable, ouvert et pieux. Ici, toujours une arrière-pensée, l'air sournois, méfiant, soupçonneux, ce n'est ni chair, ni poisson; on chôme les jours de fête de saints hongrois; on se dit slovaque et on chante à l'église bien souvent en pur polonais. Là-bas (en Galicie) on est vêtu; ici, les enfants courent comme le bon Dieu les a créés; ...enfin, je ne sais pas vous dire tout ce qui m'a fait plaisir là-bas. Je sais à peine vous exprimer le serrement de cœur que j'ai eu, en repartant; et plus je m'éloignais de ce cher coin du pays, plus je souffrais du contraste, plus cette obligation de vivre ainsi à la porte de chez soi me semblait lourde... Jeanne va s'en aller; maman me permet de la reconduire jusqu'à Cracovie... puis je rentrerai à Lubowla pour y retrouver ces deux jeunes filles dont je vous lisais les lettres à Rome (1). L'aînée surtout a tellement changé depuis Kornik, et envisage décidément la vie du côté sérieux...

Pour ce qui adviendra de M^{me} de Beaupré, je ne le sais, mais voici ce que j'en pense : positivement, maman fait plus et plus librement son Œuvre, ici, qu'à Kornik, parce qu'elle n'a pas besoin d'avoir égard à l'âge et à la situation de M^{me} de Beaupré. D'autre part, la pensée de perdre celle-ci m'est odieuse, parce qu'elle a des connaissances inappréciables sur tous les sujets imaginables, et un esprit large qui les lui fait appliquer avec une intelligence admirable, suivant les cas, les pays, les personnes. Je sais ce que j'ai acquis près d'elle, et je sens ce qui me reste à acquérir. Je serais *navrée* de la voir retourner en France sans que nous eussions recueilli d'elle tout ce qu'elle peut nous donner... Je sens bien, avec cela, qu'il est impossible que maman aille à Paris, si M^{me} de Beaupré ne vient pas. ...Que faire?... Que désirer?

Il s'agissait, en effet alors, de savoir ce qu'il en adviendrait de M^{me} de Beaupré. C'était une grave décision à prendre; car si on la laissait une fois réintégrer sa Communauté, nul doute qu'elle serait à tout jamais perdue pour nous!... d'autre part, ma mère faisait si bien face à tout ce que demandait ce petit noyau, vivant à Lubowla, elle avait tant de liberté pour nous faire pratiquer tout ce qu'elle avait dans l'âme que nous avions quelque regret à la pensée que la présence de M^{me} de Beaupré pourrait la ligoter, sans qu'elle s'en rendît compte.

(1) M^{lles} Marguerite et Anna Hube.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Lubowla, 2 septembre 1886.

... Vous avez laissé vos supérieurs décider de vous, et je crois bien, par une lettre reçue tout à l'heure de Monseigneur que cette décision sera en notre faveur, si nous avons du secours religieux. C'est bien le point difficile; néanmoins, je suis certaine que nous y arriverons. Monseigneur ne paraît pas goûter notre établissement ici. Que faire pourtant? L'autre jour, comme nous discussions s'il fallait désirer ou craindre votre arrivée au milieu de cette pénurie, quelqu'un fit la remarque que, si vous ne veniez pas ici, vous retourneriez en France et seriez définitivement perdue pour nous. Là-dessus, Marie fit une exclamation éloquente dans son laconisme : « Quelle horreur! »... et puis elle nous dit qu'elle n'avait pas appris de vous la moitié de ce qu'elle avait à apprendre. — Tout cela est bel et bon, mais cette église si loin! Maintenant que nous y sommes un peu faits, je calcule que je prends douze minutes de l'église au bas de la montée; douze minutes de montée; dix minutes jusqu'à notre porte; ensemble, trente quatre à trente six minutes. Le pourrez-vous en attendant l'aumônier que l'on nous promet?... non seulement je serai heureuse de vous voir ici, parce que vous êtes vous-même, mais aussi, parce que vous nous apportez un peu de France, et que, cette France, on ne peut pas ne pas l'aimer.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Lubowla, 1886.

... Monseigneur et le P. Mariote sont tous deux d'avis que vous ferez une bonne et charitable chose, en venant nous donner encore un coup de main ici, avant de rentrer en France; vous dire la joie que cela nous cause! Depuis quelques jours, on parle sans se gêner de la chambre qu'on vous destine, comme étant déjà vôtre. Il me semble que l'on vous étendra si bien à votre arrivée que vous ne pourrez plus vous échapper.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Lubowla, 28 septembre 1886.

Le curé qui m'avait assuré qu'il pourrait dire la messe, trois fois par semaine au château, m'annonce maintenant qu'il ne le pourra qu'une fois le jeudi. Monseigneur l'Evêque qui devait venir à la Saint-Michel ne viendra qu'en mars; il n'y a donc plus rien à lui demander, ni rien à en attendre; néanmoins, je crois que nous pourrions obtenir la Réserve, en la demandant, car c'est un ancien privilège... Quant à la confession, il me semble

que vous pourriez vous confesser, alternativement chez le curé, en polonais, à l'aide d'un livre, et chez les Jésuites, qui savent le français, et qui sont à trois heures de route d'ici. Si ceci vous semble possible, plus tôt vous viendrez, mieux ce sera, car vous vous habituerez tout doucement à l'air de ces montagnes... Vous aurez une chambre qui nous semble à tous chaude et sèche. Que Dieu vous donne de bien faire le voyage, chère Madame, si vous saviez le plaisir que j'aurai à vous embrasser! et non seulement moi, mais toutes, sans compter mon fils qui ne se ferait pas trop prier, tant il serait heureux de vous revoir.

M^{me} de Beaupré arrivait à Lubowla, quelques semaines plus tard.

Comtesse Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Lubowla, septembre 1886.

Si vous pouviez voir les excellentes leçons que les demoiselles Hube donnent aux enfants, vous en seriez ravie. Nous les avons divisées en quatre classes. La quatrième est confiée à M^{lle} Anna; elles ont, tous les matins, trois heures de lecture, à tour de rôle, d'arithmétique, de catéchisme et d'orthographe. Les trois autres classes ont chacune deux matinées par semaine de leçons; puis le « gazda », ne pouvant pas trouver de bras pour cueillir ses pois, a demandé cinq filles. Elles ont si bien travaillé qu'elles tenaient la tête de ligne parmi les moissonneurs. Lundi, on en demande dix pour faire les foin... En somme, de jour en jour, les choses vont mieux; jamais la vie des enfants n'a été plus conforme à nos désirs. Ces travaux des champs me ravissent pour elles; cela leur fait du bien au physique et au moral. Il y a si longtemps que j'ambitionnais cela pour elles. Il leur est si bon de savoir se retourner dans toutes les situations, afin de pouvoir un jour commander, enseigner, exiger à leur tour.

Je ne sais si Marie vous a écrit que j'ai reçu une lettre de la princesse Sanguszko de Tarnow, nous demandant de prendre la direction d'un orphelinat, fondé et doté par sa famille, je crois. Je ne sais ce que c'est, ni si ce sera là la solution de bien des difficultés et de maints points d'interrogations pour l'avenir. Cela se présente dans des conditions qui me plaisent. J'ai toujours dit que notre Œuvre est modeste et qu'elle est dans la situation d'une demoiselle à marier; il faut qu'on la demande. Pour notre Œuvre j'ai le vif sentiment qu'elle ne doit rien chercher; aller où on l'invite; recevoir qui désire en être, laissant à Dieu le soin d'inspirer que l'on nous invite et que l'on nous aide, selon son bon plaisir. La parole de saint François de Sales, « ne rien demander, ne rien refuser », pourrait, à mon avis, lui servir de devise.

M^{lle} Zamowska à Mgr Perraud.

Lubowla, 9 octobre 1886.

Les anges du ciel, que nous invoquons ardemment, depuis le commencement de ce mois, se sont évidemment beaucoup occupés de nous ces temps-ci. Jugez-en vous-même, Seigneur : Jeudi, 7 octobre, une voiture arrive dans notre cour, vers 4 heures, au moment de notre récréation d'un quart d'heure. On savait que ce ne pouvait être de Kornik, car l'arrivée de M^{me} de Beaupré n'est annoncée que pour la semaine prochaine. — La saison des visiteurs est passée : qu'est-ce donc?... Un prêtre, un moine de Saint François d'Assise... Il vient quêter, sans doute, le malheureux!... nous lui dirons que nous avons 60 enfants sur les bras, et qu'il ne s'attende pas à grand'chose. Cependant, je me dis, intérieurement : il faut bien lui faire bon accueil, car ce peut être un ange! — On frappe. — Il entre. « Vous venez quêter, mon Père? » — « Eh! non, ma bonne dame, pas précisément, car je sais que ces environs sont fort pauvres. J'ai des intentions de messes à distribuer et je vais les porter aux plus pauvres curés. En même temps, j'ai un mois de permission pour visiter ce pays; je suis venu voir ce château; j'ai entendu dire qu'il y avait des religieuses polonaises ici, et je suis venu les voir. Est-ce vrai? » — « Des religieuses? non; mais des enfants. Vous coucherez sans doute, mon Père? » — « C'est comme vous le pourrez, ma bonne Dame. » — « Alors, vous nous direz la messe demain? » — « Je le veux bien. » — « Alors, vous nous ferez peut-être une instruction, car nous sommes très affamées. » — « Je le veux bien, mais donnez-moi une chambre où je puisse me préparer. — Il y a longtemps que vous êtes ici, Mesdames? » — « Nous avons été chassées par les Prussiens du Duché de Posen. » — « Et moi aussi, il y a onze ans à cette époque, nous avons tous été dispersés de tous les côtés. Moi, j'ai été en France. » — « A Mâcon, peut-être? » — « Oui, à Mâcon. » — « Vous étiez une douzaine de Polonais, dans cette maison? » — « Oui, Madame. » — « Dans le diocèse de Monseigneur Perraud; vous le connaissez, alors? » — « Je le connais; il était très bienveillant pour nous. » — « Mais alors, vous savez le français? Dans ce cas, vous pourriez peut-être confesser des personnes qui ne savent pas le polonais? » — « Je le pourrais, si j'en avais la permission. » — « Nous demanderons au Curé de Lubowla ce qu'il faut faire. Y a-t-il longtemps que vous avez quitté la France? » — « J'y ai passé six ans. En quittant Mâcon, je suis allé à Guérande. » — « Eh bien! nous savons votre histoire, mon Père, car nous connaissons quelqu'un à Guérande (1) qui nous a parlé d'un prêtre polonais dans ce

(1) M^{lle} de Geloës, dont le château de Lauvergnac était près de Guérande.

cas. » — Et vous, Mesdames, que faites-vous ici? Qu'est-ce qui vous a amenées? — On lui dit, en quelques mots, comment nous étions ici, après quoi, on le mena dans une chambre où on lui fit porter de quoi se réconforter. Le soir, instruction à la chapelle; le lendemain, messe au château. Il n'en revient pas, le brave homme, de ce qu'il a trouvé dans ce repli de montagne. Le Curé, consulté, a télégraphié à l'Evêque et celui-ci a donné la permission de confesser. Il se trouve qu'il sait aussi l'italien!... notre Italienne est ici depuis quelques jours seulement, et un peu triste; cela lui a remonté le moral. Ce bon réformé est de bonne composition, nous lui avons persuadé de rester jusqu'à lundi : jugez de ce que c'est, dans ce désert, qu'une si bonne aubaine! Dans tous les cas, nous apprenons à estimer les dons de Dieu.

C'est à Lubowla que ma mère écrivit les premières pensées qui, plus tard, lui inspirèrent son livre sur « le Travail ». Une lettre à Mgr Perraud nous l'apprend.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Lubowla, 1886.

Vous êtes bien charitable de vouloir revoir, avec le P. Mariote, ce que j'écris pour notre Œuvre. Parmi les sujets qu'il indiquait, il y avait le travail et la prière; il m'a conseillé de dire comment nous les entendions pour nous. Je me demande si vous approuverez ce que j'ai fait. Prenant toujours pour point de départ et fondement de notre règle la parole de saint Jean que nous ne devons rien faire de plus que ce qui nous est commandé, j'ai essayé de prouver, par l'ancien et le nouveau Testament, que le travail est une obligation; qu'il y a trois sortes de travail : le travail intellectuel, manuel et spirituel. J'en ai fait trois chapitres distincts. J'ai fait entrer la prière et la méditation dans ce troisième chapitre, là encore, me basant sur ce que, par rapport à la prière comme pour le reste, nous ne devons rien faire de particulier, ni d'extraordinaire, et nous borner à ce qui nous est commandé, nous devons « prier toujours, et ne cesser jamais ». J'écris à mon bureau; puis, si cela ne marche pas, je m'en vais écrire, à genoux, à la chapelle. Quand je ne puis plus continuer, je reviens à mon bureau. Quelquefois, cela coule tellement vite que ma main a peine à suffire. Mais, ce qui est pénible, c'est que, la chose une fois écrite, je n'ai aucune notion si c'est bien ou si c'est faux; aussi il sera précieux d'avoir votre jugement.

C'est également de cette époque que date une lettre adressée, nous ne savons à qui, et dont nous trouvons une copie dans les

papiers de M^{me} Wallon. Nous la transcrivons ici, parce que, dans cette lettre, ma mère développe plusieurs de ses pensées sur l'éducation qu'elle essayait de donner à nos élèves.

Comtesse Zamoyka à...

Lubowla, 1886.

... Tous les jours, autant que possible, je passe^a une heure à l'ouvrage, au milieu de nos jeunes filles, et, tandis qu'elles travaillent, je leur parle et les fais parler. Tantôt, je leur raconte quelque chose, je leur lis un article de journal; je discute avec elles quelques pages de notre histoire, la cause de nos malheurs, les remèdes possibles à l'état de chose actuel. De question en question, je les amène à en venir où je veux. Je leur parle de leurs devoirs d'état, des tentations et des peines qui y sont attachées; des mauvaises influences qu'elles rencontreront sur leur chemin; de la manière d'y résister. Je leur fais apprendre par cœur, puis expliquer, en appliquant à elles-mêmes, à leur position sociale et à leurs devoirs, des quantités de passages des livres de la Sagesse et des Proverbes. Le catéchisme en mains, je demande comment elles comptent appliquer ceci ou cela à leur vie, comme blanchisseuse, comme bonne d'enfants, cuisinière, femme de chambre, etc... Je leur parle beaucoup de tout ce qui touche aux questions sociales du jour, cherchant à former leur jugement, et à les prémunir contre les observations à craindre. Le résultat nous semble bon; mais il faut causer avec ces enfants et les faire causer... Vous demandez comment rendre le travail de nos élèves suffisamment rémunérateur? Voilà une grosse difficulté. Généralement parlant, le travail des enfants ne vaut pas grand'chose; pour en tirer parti, il faut tomber dans la spécialité; or, rien n'est plus contraire à l'éducation dans le travail. C'est précisément la pierre d'achoppement des orphelinats et des écoles professionnelles. On applique des enfants à ce qui *rapporte*, et non à ce qui les développe avantageusement, et cela se conçoit, puisque, avant tout, il faut les faire vivre. Nous remarquons que rien n'est plus utile à nos enfants que d'être appliquées successivement à tous les soins du ménage. Quand il arrive que l'on en épargne une, à cause de ses aptitudes à la couture, à la broderie ou autre travail délicat, on a toujours lieu de s'en repentir et l'on reconnaît la nécessité de la sortir de la « spécialité »....

... Vous demandez comment leur faire accepter le blanchissage? La difficulté ne vient pas seulement de la peine qu'il y a à blanchir, mais surtout de ce qu'elles ne voient pas d'avantages pour elles, dans l'avenir, à être blanchisseuses, car elles savent qu'elles gagneront moins à cet état fort pénible qu'à celui de

modiste ou de couturière. Il faut donc commencer par ne pas trop leur demander à la fois. Une demi-journée par semaine à chacune, à celles qui sont plus remuantes, qui ont besoin d'exercice, qui se fatiguent à la longue à la couture. Donner un goûter réconfortant aux blanchisseuses, *toujours*; c'est un excellent moyen. Leur accorder quelque autre avantage, s'il se peut. Autant que possible, quand on leur impose un travail qui passe pour être plus subalterne, leur en demander un, simultanément, de ceux qui passent pour être plus honorables. — Aujourd'hui, nous ne rencontrons plus de ces difficultés, mais au début, ce qui leur semblait le plus humiliant, c'était le soin de la porcherie. Pour y obvier, je fis faire ce travail et celui de mon service à la même enfant. Une fois, j'ai fait copier des lettres pour moi, à mon bureau, à une enfant qui suffoquait à l'idée de nettoyer une porcherie. On peut, et il le faut, faire appel à leurs bons sentiments; leur dire qu'elles doivent gagner et s'acquitter de cette manière à l'égard de la maison, leur donnant de la sorte, le moyen de faire pour d'autres ce que l'on a fait pour elles. — Vous me demandez aussi ce que nous promettons? — Nous faisons un petit trousseau à celles qui font toute leur éducation chez nous, au moment où elles partent, et nous nous chargeons de les bien placer nous-mêmes.

Le 17 novembre, Monseigneur Perraud devait prononcer, à Notre-Dame, l'oraison funèbre de Monseigneur Guibert, archevêque de Paris. Il était difficile que M^{me} Zamoyska lui fît la peine de n'y pas assister. Il fut donc décidé que M^{me} Zamoyska partirait pour Paris, laissant à Lubowla sa fille avec M^{me} de Beaupré. Mais, sur ces entrefaites, M^{lle} Zamoyska ayant découvert que M^{lles} Hube n'étaient pas confirmées n'allait pas leur laisser manquer une si bonne occasion! Elle suggéra à sa mère la pensée de les emmener avec elles, pour qu'elles pussent recevoir ce sacrement, dans la petite chapelle du quai d'Orléans, de la main de Monseigneur Perraud, — ce qui fut décidé. — D'autre part, M^{lle} de Mylo était, à cette époque, fort perplexe sur la direction à donner à sa vie, devant une demande en mariage qui se présentait pour elle; il était tout indiqué de venir consulter l'abbé Huvelin, qui l'avait souvent conseillée. Elle partait donc aussi. Enfin, M^{lle} Zaleska traversait un moment difficile pour son âme; on pensa qu'un changement d'atmosphère, pendant quelques semaines, lui serait bon; elle profiterait de son séjour à Paris pour se perfectionner dans l'art culinaire.

Le 9 novembre, M^{me} Zamoyska arrivait donc à Paris, accompagnée de ses quatre acolytes; et, le panégyrique prononcé, M^{lles} Hube, confirmées, M^{lle} de Mylo décidée (1), elle repartait,

(1) Elle se donnait à l'Œuvre — où elle ne resta qu'un an, et... finalement, se maria.

laissant M^{lle} Zaleska chez les Dames de la Retraite, pour continuer, pendant quelques semaines encore, ses cours de cuisine dans un des meilleurs cercles de Paris; ses leçons de pâtisserie, et des séances matinales, à l'abattoir, pour apprendre à dépecer la viande. M^{lle} Zaleska ne retourna à Lubowla qu'au commencement de mars 1887.

Les lettres qui reprennent alors nous donnent peu de détails nouveaux sur la vie de Lubowla : toujours disette de prêtres,... difficulté de confessions et de messe,... pauvreté de l'existence. Toujours aussi, sérénité de M^{me} Zamoyska, au milieu de cet éloignement de la vie du monde.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Lubowla, 5 janvier 1887.

Le ciel n'a plus sa beauté, il est gris et lourd de neige; le sol, les toits, les arbres et les montagnes, tout en est enveloppé. Le soleil ne fait guère son apparition. De quelque côté que l'on se tourne, l'on ne voit que ce grand linceul. Les bêtes, même celles de l'étable aussi bien que celles de la basse-cour, se sont enfermées dans leurs abris, silencieuses et mélancoliques; on n'entend pas un son, on ne voit pas un être. Mais, nous avons une chapelle, et la messe tous les jours! Il faut en avoir été privé, comme nous l'avons été, pour comprendre à quel point cela change l'existence, du tout au tout. Il semble que, d'un coup, tout ait changé d'aspect. Le mot de sainte Thérèse se trouve bien vérifié : « Dieu seul suffit, et trop est avare à qui il ne suffit. » — La sainte messe, et un piano! Rien ne nous manque plus, et nous sommes vraiment plus heureuses que nous ne l'avons jamais été depuis cinq ans.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Lubowla, 7 janvier 1887.

M^{lle} Mac Guire prétend que la vie ici, bloqués que nous sommes dans ces montagnes de neige, lui rappelle les longues traversées sur l'Atlantique; cette maison, jetée sur les eaux, dont rien d'extérieur ne peut approcher, se suffisant à elle-même, et voguant dans une monotonie qui n'a rien de banal,... je vous assure que cela a un grand charme.

Nous reproduisons ici un passage de « l'Exposé » qui se rapporte exactement à cette époque :

« Exposé » :

... Toutefois, la beauté du pays, la cordialité de nos cousins, le dévouement du curé, la misère et la reconnaissance des habitants donnaient un grand charme à cette vie pauvre, labo-

rieuse, mortifiée, silencieuse. Nous nous demandions si, après tout, ce n'était pas là ce que Dieu nous demandait, et si la pensée de l'Œuvre n'avait pas été simplement un acheminement vers cet autre but. La pensée nous vint que Dieu voulait peut-être seulement une œuvre de pénitence, ou que nous fissions, personnellement, pénitence dans cette retraite?... malgré ces sentiments, le P. Mariote, et surtout, le P. Pététot, insistaient vivement sur la nécessité de « quitter ces hauteurs », de nous rapprocher de Cracovie, de ne pas nous arrêter que nous n'eussions trouvé quelque chose à acheter, à louer, ou du moins, un emplacement pour construire. Je passai environ huit mois, en courses et en voyages, parcourant la Galicie occidentale en tous sens, pour y trouver ce qu'il nous fallait. Je finis par voir quelques maisons supportables, et enfin, j'en trouvais une qui répondait à tous mes désirs, dans des conditions de vente extraordinairement avantageuses. Tout était à souhait, — selon moi, du moins. — Le Curé promettait un *Te Deum* solennel pour notre installation, et le maire — qui était médecin, — voulait faire venir pour notre usage, aux frais de la commune, l'eau de la meilleure source de la montagne. C'était ravissant, moralement et matériellement. Néanmoins, M^{me} de Beaupré, qui est bon juge et a de l'expérience, alla voir cette propriété avec une personne qui, à ce moment, semblait vouloir se dévouer et donner une part de sa fortune à l'Œuvre (1), elles furent d'un avis diamétralement opposé au mien, et le furent d'une façon si péremptoire, si vive, si persistante, que je me persuadai faire une chose agréable à Dieu, en soumettant mon avis au leur, et je recommençai mes courses et mes recherches pendant plusieurs mois. En définitive, ne pouvant rien trouver, ni d'aussi bon, ni si près du chemin de fer, ni à un prix aussi abordable, faisant valoir les efforts que j'avais faits pour contenter les autres, sans y réussir, je les priai, à leur tour, de se soumettre à la nécessité, et d'accepter la maison de mes préférences. Ainsi fut fait, et de très bonne grâce. Ravie, j'écris le jour même pour conclure l'affaire. La maison était vendue de la veille! »

Comme on le voit dans cet « Exposé », de même que dans les lettres de cette époque, l'Oratoire se préoccupait fort du manque de secours religieux dans la solitude de Lubowla. Toute la correspondance d'alors ne roule plus que sur les voyages incessants de M^{me} Zamoyska, tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, pour visiter les propriétés à vendre ou à louer. Nous citerons quelques-unes de ces lettres, comme témoignage de son zèle... et de ses déboires.

(1) M^{lle} de Mylo.

M^{lle} Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Sacz, 15 avril 1887.

...Chère Madame, à mi-chemin, d'immenses pins en travers de la route nous ont barré le passage. Il a fallu quatre hommes et du temps pour débarrasser la route. Nous arrivons à la gare pour voir filer le train ! on nous affirme que nous le rattraperons très facilement à Sacz... nous nous dépêchons de notre mieux, *au pas de Wasko* (1), ruisselantes de pluie, le visage sinapisé par le vent ; et à pas de tortue, nous arrivons à la gare... pour voir la fumée du train partir ! — Du moins, nous pourrions faire des emplettes,... trop tard : le bureau auquel nous nous fournissons ferme à quatre heures !... A l'auberge, nous demandons du thé ; on nous dit d'aller à la salle à manger et que nous y trouverons tout ce que nos cœurs peuvent désirer. Nous y trouvons, effectivement, même de la fumée de cigare en abondance. On nous donne du thé dans des verres et du pain noir ; mais Wasko a dû faire des frais d'éloquence et affirmer que la vertu et le génie peuvent voyager dans des véhicules comme celui qu'il conduit, car on se déride un peu et on nous apporte du pain blanc. Là-dessus il faudra se lever à 4 heures du matin ! — Bonsoir ; tâchez de ne pas pécher pour n'avoir rien à expier en voyageant avec Wasko par la pluie et par le vent !

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud

27 avril 1887.

Nous partons samedi pour Cracovie où nous voulons voir ce que l'on a à nous offrir. M^{me} de Beaupré est partie, il y a une heure avec M^{lle} de Mylo pour visiter les maisons de Tarnow et de Grybow que l'on nous propose.

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Tarnow, 17 mai 1887.

De tout ce que nous avons vu jusqu'ici, c'est Grybow, Tynieć et un endroit qui — (faut-il du guignon —) s'appelle « Prussy », à une heure de voiture de Cracovie, qui nous paraissent discutables. Maman penche pour Grybow, mais comme nous avons eu le malheur d'y envoyer M^{me} de Beaupré et M^{lle} de Mylo pour voir, et que toutes deux ont déclaré que c'était *impossible*, je ne sais ce qui adviendra. Tynieć est tentant, mais nous avons eu ouï dire depuis que Monseigneur Radziwill — qui s'est fait bénédictin — a l'idée de réinstaller les bénédictins dans cette Abbaye, et alors, il est évident qu'il faudra lui céder le pas.

(1) Wasko le paysan slovaque qui conduisait la charrette de Lubowla.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud

En gare de Tarnow, 3 juin 1887.

Vous direz que je suis réduite à l'état de Juif errant, quand vous verrez qu'après avoir écrit de Lubowla, il y a quelques jours, c'est de Tarnow que je vous écris aujourd'hui! Le fait est que cela ne discontinue pas; il faut, à tout prix, trouver quelque chose avant l'hiver.

26 juin 1887.

...Maintenant, nous sommes en pourparlers au sujet d'un moulin à vapeur : 43 m. de long et 4 étages; il y aura de quoi se caser; mais c'est d'un prosaïque sublime. C'est à une heure de Tarnow, sur le Dunajec. Si cela se fait, il faudra mettre sur le fronton de notre moulin les paroles de saint Ignace martyr sur le froment qui doit être broyé pour devenir de la bonne farine...

14 juillet 1887.

...J'espère que Ladislas va terminer l'affaire de la maison et qu'il se décidera pour Grybow, car vraiment, après tous ces voyages, c'est ce qui surnage.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Cracovie, 7 août 1887.

...Parties de Lubowla le jeudi, 28, nous avons eu une chaleur et une poussière incomparables, jusqu'à l'arrivée à Rymanow. A la gare, trois juifs nous persécutent pour que nous louions leurs voitures. Décidée à prendre un Polonais, je cherche, il y en avait un, effectivement, avec une victoria, bien meilleure que celle des juifs; mais il avait le dos tourné aux voyageurs, et il a fallu lui demander trois fois si la voiture était à louer, pour obtenir une réponse affirmative! Tout est à l'avenant, dans ce pays! — Je remets M^{lle} de Mylo à sa sœur, et je vais chez la mienne. Dans la nuit du lundi au mardi, me voilà prise de douleurs d'estomac, comme dans le bon vieux temps!... Nous partons tout de même, à 4 h. du matin pour Balka, qui plaît à mon fils, et que je suis décidée, *in petto*, à emporter, coûte que coûte, à la pointe de l'épée. Nous arrivons vers 5 h. du soir par une pluie battante... M^{lle} de Mylo avait les entrailles aussi malades que moi l'estomac! Il nous fallait un violent effort pour nous tenir debout. Nous allons chez M^{me} Przezdziecka. Elle nous donne les renseignements voulus sur Balka : les propriétaires sont âgés; ils ont perdu leur fille unique; ils ne demandent qu'à faire une bonne œuvre; seront heureux de laisser leur propriété entre nos mains; ils

détestent leurs héritiers; ils aiment l'argent, toutefois ils seront très coulants dans les arrangements, vue la belle œuvre dont il s'agit. — Nous y allons : Madame, venait de partir. Monsieur, un rustre de la plus grossière espèce. Il promet de nous faire connaître sa décision dans les six semaines. Mais, dès le début, déclare qu'il ne pense pas pouvoir quitter sa maison; qu'il y est trop attaché, etc., etc... Cette conversation, dans la boue, et par moment à la pluie; estomac et entrailles dans le même état!.. M^{me} Przewdzicka, désolée, nous propose de nous mener, le lendemain, chez M. Lasocki, à Szytkowice (regardez sur la carte), lequel veut aussi vendre sa propriété. — Nous y allons le mercredi matin. Une heure de voyage. Nous trouvons toute une paroisse à faire des guirlandes, etc., pour la réception de Monseigneur de Cracovie, en tournée pastorale. Monsieur et Madame, très aimables, et encore plus étonnés qu'on leur prête l'intention de vendre leur propriété!.. Puis, soudain, Monsieur nous dit : « Mais, si vous voulez, je vous vendrai une propriété près de Cracovie ». Nous nous donnons rendez-vous à Cracovie, et le lendemain nous partons, emmenant péniblement notre estomac et nos entrailles. Mais, on passe par Kalwarya; nous nous souvenons qu'il y a là une habitation qu'on loue tous les étés. Nous descendons de notre 3^e, dans les bras d'un monsieur, ami de M^{lle} de Mylo; il nous colloque à un autre monsieur qui se charge de nous faire voir le *château* (sens figuré). C'est une grande habitation qui a appartenu jadis à des Czartoryski. Si c'était à acheter, je crois que ce serait fort bon à prendre; mais cela ne me semble pas bon à louer. Le monsieur qui nous en faisait les honneurs a la charitable pensée de nous offrir de l'eau avec du sirop de framboises. M^{lle} de Mylo résiste à ce traîtreux appas; je m'y laisse prendre; il en résulte que je souffre deux fois plus!.. Il fallait maintenant passer la nuit quelque part; mais où? On nous prête une voiture et on nous mène au couvent des Réformés, branche de saint François d'Assise. Un Père Etienne nous reçoit, nous dit où nous devons passer la nuit. Nous lui racontons ce que nous cherchons;... il nous dit que certainement nous ne sommes pas venues à ce Mont-Calvaire rien que pour une affaire temporelle, et que nous voudrions y faire nos dévotions. Là-dessus, je me souviens que nous sommes à la porte d'un des sanctuaires les plus vénérés et les plus célèbres de la Pologne! J'étais un peu confuse, mais nous n'avons pas laissé deviner notre impardonnable étourderie. Nous nous sommes munies de livres, de médailles, etc... Le Mont-Calvaire et les environs ont, paraît-il, une grande ressemblance avec le véritable Mont-Calvaire; aussi y a-t-on construit, au xvi^e siècle, d'abord une église, puis des chapelles pour les 14 stations du chemin de croix; puis, 15 chapelles en l'honneur des 15 mystères de la vie de la sainte

Vierge; puis, une série d'autres. En tout, l'église et 42 chapelles sur un parcours de trois lieues, à travers monts et vallées, bois et torrents. Les pèlerins suivent, à pied, ces « sentiers de Notre-Seigneur » et montent à genoux les marches de la chapelle, dite maison de Pilate. Le tableau de la sainte Vierge a une histoire charmante : un gentilhomme avait l'habitude de prier dévotement devant cette image, avec sa famille dans son oratoire privé, au xvii^e siècle, lorsque soudain on vit cette vierge verser des larmes de sang. Ceci s'étant répété plusieurs fois, le pieux gentilhomme n'osa pas garder l'image miraculeuse dans un oratoire privé, et de l'avis de son curé, voulut la porter une nuit, en cachette, à son église paroissiale; mais, à peine était-il sorti de chez lui, avec ce tableau, qu'une main invisible le poussa dans une autre voie, à travers des chemins inconnus, jusque devant l'église du Mont-Calvaire, où il déposa son pieux fardeau, lequel y est depuis, en grande vénération.

Nous allâmes nous coucher dans une petite hôtellerie aux pieds du couvent, qui m'a rappelé celle du Mont Saint-Michel. Nous étions toujours aussi malades l'une que l'autre. Le lendemain matin, nos sommes allées faire nos dévotions, puis prier, auprès de ce tableau miraculeux; seulement, au lieu de prier, j'ai pleuré, je ne sais trop pourquoi. Je me suis souvenue de ce que m'avait dit Monseigneur de Tarnow, que j'avais une manière trop humaine de chercher cette maison. C'est peut-être vrai. J'ai prié la sainte Vierge de se souvenir de ce qu'elle avait souffert à Bethléem, cherchant un gîte pour son seul enfant, et de songer à ce que nous souffrîrions, l'hiver approchant à grands pas, dans l'impossibilité de trouver un abri pour nos soixante enfants, et je lui ai promis que si nous trouvions à nous loger avec le 1^{er} octobre, dans la mesure du possible, nous les amènerions toutes au Mont Calvaire, pour l'en remercier... Nous prenons une charrette pour aller à Kenty. Là, nous allons chez le Curé. Il nous fait visiter la chapelle, bâtie à la place de la maison où saint Jean est né. Nous vénérons ses reliques, puis nous demandons si la propriété de M. Klucki, — Kobrémicé, — est à vendre : « Oui, non, je ne sais rien; rien n'est à vendre dans ce pays-ci »... Aujourd'hui, mardi, nous voici à Cracovie, ayant devant nous : Kalwarya à louer, sans ferme; — les environs de Biala, à louer ou à acheter; — la propriété de M. Mateyko; — la propriété de M. Lasocki; — la propriété près de Sawina; — Rabka, peut-être?

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Cracovie, 8 août 1887.

... Je suis, depuis quinze jours, à mon dixième voyage à la recherche d'une maison!... nous avons le mal incurable de laisser

venir les enfants, dont le nombre va en augmentant, et nous n'avons pas la chance de trouver à les loger. Comment cela finira-t-il quand l'hiver sera là et que nous gèlerons tous, ou du moins, que nous commencerons à geler; car quand la chose sera accomplie, il n'y aura plus à se demander comment elle se fera!

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Lubowla, 31 août 1887.

... Nous ne pouvons rien faire pour la maison du « Calvaire »; actuellement, le tuteur des enfants mineurs auxquels appartient cette maison est absent; on ne pourra parler de location qu'à son retour, dans quelques jours. Le Calvaire est un lieu de pèlerinage; mais, sauf la proximité d'un lieu saint, l'abondance d'eau, le rapprochement de Cracovie (une heure), ce nous sera aussi désagréable que possible. Mais n'importe, on se décidera si le susdit tuteur s'en arrange, et s'il est démontré que c'est là que nous devons aller.

M^{lle} Zamoyska à Mgr Perraud.

Lubowla, 3 septembre 1887.

... Voulez-vous quelque chose de *nouveau*, en fait de nouvelles? Eh bien! voilà maman encore sur les grands chemins! Ce matin, à 5 h. elle est partie, seule, pour Cracovie, où elle va retrouver Ladislas. Ils vont essayer de louer « Kalwarya » pour se donner le temps d'acheter, s'il le faut, si c'est prudent, si cela se peut, si, si, si... On vient de m'apporter un billet de maman, écrit à la gare, en attendant le train, et confié au cocher; elle dit qu'elle a grande paix et confiance. Elle est partie en souffrant, ce qui s'est passé, grâce à Dieu, et, dit-elle, grâce à sa charrette, en citant la recommandation des pharmaciens : « When taken, to be well shaken »!

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Cracovie, 13 septembre 1887.

Je commence à me demander si les maisons en Pologne ne sont pas des châteaux en Espagne, ou de simples mirages qui fuient, à mesure que l'on en approche. Parfois, je me prends à désirer de n'en avoir plus aucune en vue. Je me persuade que, quand je serai arrivée au bout de ma liste, au bout de mes combinaisons et de mes projets, et que je me trouverai définitivement en face de rien, obligée de renvoyer les enfants ou de nous laisser geler dans nos greniers à blé, qu'il sera bien démontré qu'il n'y a plus rien à faire, ni, humainement parlant, plus rien

à espérer, je m'imagine alors que Dieu nous donnera ce que nous cherchons vainement, depuis si longtemps. Toujours est-il qu'il ne reste plus sur ma liste que trois propriétés : une à louer, à cinq heures d'ici; nous allons la voir et nous en arranger, si c'est possible; et si c'est possible, il faudra, bon gré, mal gré, nous décider à acheter l'une des deux autres propriétés. Toutes deux sont bien situées, et quoique fort chères, et fort insuffisantes au point de vue du logement, elles sont très arrangeables.

M^{lle} Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Septembre 1887.

On m'avait offert Kalwarya pour 800 florins par an. Dès que j'ai accepté, on m'en demande 1.500! C'est à soulever le cœur de dégoût. Avec cela, pas l'ombre d'un jardin, ni d'une culture quelconque. Pas l'ombre d'une ferme, ni de quoi occuper les enfants, sauf pour la cuisine et le blanchissage. C'est, en somme, un appartement meublé, à une heure de Cracovie... Je dois aller demain voir une maison que Cécile Lubomirska me propose à quatre heures de voiture de Cracovie!! Si c'est possible, je la prendrai, sans faire la difficile. C'est situé à l'entrée de la petite ville, qui est une préfecture; c'est horriblement loin, et ce sera petit... on m'a parlé de deux autres choses encore que j'irai voir... Vingt fois par jour je dis après le saint homme Job : « Quand même vous me tueriez, Seigneur, je ne cesserai d'espérer en vous ». Puisque rien, dans l'ordre des recherches, ne réussit et que je ne puis rien faire de plus que ce que je fais, je me console en pensant que c'est le cas ou jamais de faire des actes de foi pure, et que ce serait dommage de perdre une si belle occasion. Ne réussissant à rien autre chose, je réussirai, peut-être, en cela. Vous connaissez la chanson : « S'il faut périr, pérons; s'il faut mourir, mourissons. » J'y ajoute : « S'il faut geler, gelons. » Car, après tout, que puis-je y faire? Je suis dès lors décidée à croire que nous trouverons quelque chose avant l'hiver, ou plutôt, qu'il nous tombera une maison à souhait, à la dernière heure; ou bien que si rien ne vient nous sauver du froid, c'est qu'il nous sera salutaire de geler.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Cracovie, 13 septembre 1887.

La location de la maison du Calvaire est impossible; il faut bon gré, mal gré se décider pour Polanka ou Plazy; l'un et l'autre a de grands avantages et de grands inconvénients.

15 septembre 1887.

...Plazy n'est pas désirable; le château est tout petit; pas de communs. Nous voilà absolument au bout de la liste! Reste Polanka et Pradnik. Quelle que soit la chose à laquelle nous nous déciderons, il est probable que nous ne tarderons pas à voir autre chose qui aurait mieux valu. Néanmoins, il faut se décider. Il ne faut pas m'attendre à Lubowla avant que le coup ne soit fait; il faut, coûte que coûte, aboutir. Je demande à toutes, grandes et petites, de beaucoup prier, de faire des actes de patience, de bonté, de courage, d'humilité surtout, pour que Dieu qui a promis sa grâce à ceux qui sont humbles nous soit en aide dans cette circonstance... Mon neveu Sigismond dit que ces recherches de maisons le font penser à ces mâts de cocagne dont on descend, au moment même où l'on croyait mettre la main sur la prime.

Comtesse Zamoyaska au P. Mariote

Cracovie, 8 octobre 1887.

...Vous me demandez les inconvénients que je vois à prolonger le séjour à Lubowla. J'en vois plusieurs : 1° dès le début, le T. R. Père Pététot a insisté pour que nous nous établissions près d'un centre religieux. Il a dit que l'Œuvre ne se développerait pas, ne se ferait pas connaître, ne trouverait ni secours, ni direction, ni vocations dans les conditions actuelles. Je me suis donc mise à chercher autre chose, par obéissance, sans même comprendre la portée des raisons données par le P. Pététot. Aujourd'hui, l'expérience me fait voir à quel point le P. Pététot avait raison. Au début, je ne voyais, dans le séjour à Lubowla, qu'un acte d'abnégation pour nous; et il ne me répugnait pas. Aujourd'hui, je vois que la bonne éducation des enfants dans un lieu isolé et sauvage est chose impossible. Elles y sont depuis bientôt dix-huit mois; il y en a qui nous quittent déjà pour se placer; d'autres nous quittent sous peu. Une éducation faite au désert ne prépare pas à la vie du monde. — 2° les années se passent; j'approche nécessairement du terme. Je risque fort de mourir sans avoir rien préparé, rien réglé, rien laissé à Marie que des difficultés dont elle aura encore plus de peine à se tirer que je n'en ai moi-même. Il faut que cette Œuvre soit quelque part, chez elle, avant ma mort, sans quoi la tâche de Marie sera des plus compliquées. — 3° si je rentre à Lubowla, sans avoir rien décidé, toute ma peine sera perdue, et il faudra recommencer, en été, les mêmes recherches, car il n'est pas démontré que ce qui est à acheter ou à louer, en ce moment, nous attende pendant six mois. 4° le P. Pététot était d'avis qu'il fallait louer, plutôt qu'acheter. C'est donc là ce que je veux faire, par obéissance d'abord; et maintenant l'expérience me montre combien c'est

préférable... Je me crois à peu près sûre de pouvoir louer la maison du *Calvaire*, dont je vous ai parlé. Cela m'aura pris deux mois à effectuer! J'y ai rencontré des difficultés de toutes sortes. C'est la propriété d'enfants mineurs, ce qui complique tout. J'ai à traiter avec des tuteurs et avec un fermier qui doit me sous-louer diverses choses, complications sur complications. Mais enfin, cela se fera, je crois. Vous me demandez qui est contraire à cet arrangement? — Ladislas, qui y voit comme une séparation de nos existences; — M^{me} de Beaupré, qui s'était habituée à Lubowla, et qui ne jouit pas d'une troisième installation provisoire; — M^{lle} Mac Guire, qui regrette la vue des montagnes; — M^{lle} de Mylo, qui subit l'influence des autres, mais qui, toutefois, ne posera pas d'entraves. — Qui est pour le changement? — Marie, parce qu'elle souffre pour elle-même, et pour les enfants, de cette absence de secours religieux et autres; — Julie, qui veut que l'on fasse ce que je désire; — Toutes les enfants, sans exception, et le Père Zbyszewski, qui nous montre un vrai dévouement.

Comtesse Zamowska au P. Pététot

Cracovie, 16 octobre 1887.

...Je veux vous annoncer moi-même que nous avons enfin loué une maison, pour deux ans, à deux heures de Cracovie, et que nous comptons nous y installer tout de suite. Veuillez, mon très cher Père, bénir cette maison et celles qui vont s'y installer. C'est du fond d'un cœur bien ému que je vous demande cette bénédiction.

Le R. Père Pététot mourait quelques jours après, le 28 octobre.

Comtesse Zamowska au P. Mariote

Cracovie, 16 octobre 1887.

Je viens d'écrire directement au cher Père, pour lui annoncer que la maison est louée pour deux ans, et pour le prier de la bénir, ainsi que nous toutes... Je vous ai écrit que notre future habitation s'appelle le Château du Calvaire! Malheureusement, il n'y a qu'un monastère au sommet de cette montagne surnommée Calvaire. Notre « château » est à ses pieds, dans un bas fond; c'est loin d'être un idéal, mais c'est très acceptable. Cette installation fera, je crois, époque dans la vie de l'Œuvre. Les gens viendront nous y voir. Sera-ce un avantage? J'en doute. Mais je ne m'en inquiète pas. Je serais restée indéfiniment à Lubowla si le P. Pététot n'avait toujours dit qu'il fallait en descendre, et si l'expérience ne nous avait fait voir que ce séjour est désavantageux à la formation des enfants. Néanmoins, je suis certaine que l'on viendra nous voir, pour pouvoir

nous critiquer à bon escient... Le P. Zbyszewski nous aide beaucoup; mais je ne crois pas qu'il comprenne tout à fait le but et l'esprit de cette Œuvre; Il voudrait plus de *règle*, quelque chose de plus conforme à la vie conventuelle. Il voit chez nous les germes d'une congrégation, et je ne sais si cela ne nous précipitera pas sur une voie autre que celle où Dieu nous veut... Il me dit de beaucoup prier pour que Dieu nous fasse connaître ce qu'Il veut, et comment Il veut cette Œuvre? Certes, je ne prie pas assez, et c'est mon grand tort; mais il me semble que je sais si clairement ce que Dieu nous demande, et comment Il veut que nous restions dans la simplicité et la perfection de la vie chrétienne, sans aucune particularité, que je n'ai aucun doute sur ce qu'Il veut; mais cela est tellement simple que cela se réduit pour ainsi dire à *rien*; du moins à rien de particulier. Les engagements du baptême pris au sérieux; la règle qui en découle peut être particulière et spéciale pour chacune selon ses aptitudes, son attrait, ses forces. La charité et la prudence doivent mettre le tout d'accord. Fidélité aux exercices de piété et au silence; soin à bien remplir les devoirs de sa charge, cultiver son intelligence; étudier, enseigner, servir, — voilà, il me semble, toute la règle extérieure. Vivre de la vie de Notre-Seigneur, le laisser agir en nous, et par nous, voilà la règle intérieure. Un bon directeur pour l'appliquer, de bons livres, et je ne vois pas autre chose à faire. Mais je vois d'ici que cela ne semblera pas sérieux, ni suffisant. Toutefois, si nous faisons plus, ce ne sera pas la voix de Dieu, mais celle des hommes qui nous l'aura dicté. — Dites-moi, mon très cher Père, quelque chose là-dessus et bénissez-nous.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Cracovie, 20 octobre 1887.

... En écrivant à M^{lle} Hube, je lui ai dit que mon fils, M^{me} Puszet (1), Martin et Kosak sont partis pour préparer notre Calvaire. Ce matin, je reçois une lettre de mon fils me demandant d'y venir, car cette installation lui semble impossible; et Lubowla, un château enchanté, en comparaison! — Si nous cherchions nos aises avant tout, il n'aurait pas fallu aller à Lubowla, et, y étant, n'en pas sortir, à moins de trouver mieux; mais ce ne sont pas les conditions matérielles et nos propres aises qui ont fait dire au P. Pététot et à d'autres qu'il fallait nous rapprocher de Cracovie. Cela étant, quoi qu'il nous en coûte, il faut, je crois, avoir l'énergie de boire le calice jusqu'au bout. J'espérais que M^{me} Puszet, qui avait entrevu cette maison sous un jour très favorable, trouverait moyen de communiquer ses impressions à mon fils. Hélas!

(1) Sœur de M^{lle} de Mylo.

il n'en est rien, et depuis deux jours qu'ils y sont, ils ne sont parvenus à rien, puisqu'on m'y veut. Je vais y aller demain... Il me semble cependant que ce rapprochement de Cracovie facilitera le choix, l'achat, les plans, la bâtisse de notre future demeure, et que si la paresse nous dictait de renoncer à ce qui nous attire si peu, l'installation définitive en serait ajournée indéfiniment. Pourquoi vous parler de tout cela? C'est, d'abord, pour vous expliquer pourquoi je ne pars pas encore; et puis aussi pour me débrouiller les idées et me *confirmer* moi-même, en cherchant à vous persuader, à vous prouver qu'il nous faut encore accepter cette troisième installation provisoire et malpropre. A Lubowla on avait un certain plaisir à s'installer et l'on se consolait en pensant que ce que nous dépensions ne serait pas perdu, puisque cela restait à André. Ici, on voudrait se venger d'avoir été exploité par les propriétaires, en ne posant pas un clou qui doive rester. Voilà un bien mauvais sentiment, mais je crois qu'il est beaucoup dans nos dégoûts; car, en somme, cette maison, après Grybow, est de beaucoup la moins mauvaise de celles que j'ai vues... Je voudrais m'en aller à Lubowla, et d'autre part, je vois bien que si je ne profite pas de la bonne volonté de mon fils pour acheter quelque chose maintenant, et pour parler à un entrepreneur qui pourrait étudier le terrain, préparer les plans, la neige viendra et nous ne ferons plus rien. Vous concevez si je suis tiraillée... Une seule chose est bonne en ce qui me concerne, c'est que l'impossibilité de me tirer de ces impasses, m'apprend à me confier bien plus, et mieux, à Dieu. Je m'abandonne mieux à sa paternelle miséricorde, avec une certaine certitude intérieure, — que je n'avais pas jusqu'ici, — qu'« Il écrira droit dans nos lignes de travers ».

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Lubowla, 6 novembre 1887.

Nous organisons tout doucement notre déménagement; on dirait la sortie d'Égypte des Israélites. J'espère que nous traverserons le Poprad aussi heureusement qu'ils ont traversé la mer Rouge, et que nous ne passerons pas quarante ans en voyage pour arriver au pays du Calvaire!

17 novembre 1887.

...M^{me} de Beaupré avec une autre personne, et quatre de nos anciennes, est déjà au « Calvaire ». Nous avons déjà expédié 30 caisses et 12 petits ballots; mais ce n'est pas le quart de ce qui doit y aller encore. Songez ce que c'est, par exemple, qu'une caisse d'à peu près deux cents paires de chaussures, et ainsi du reste!... le pire de l'affaire, c'est que ce ne sera, de nouveau,

que du provisoire; qu'il faudra chercher encore afin d'acheter, bâtir, déménager!

28 novembre 1887.

... Marie est partie ce matin pour le Calvaire, à la tête d'un détachement de 34 personnes. Cela a été laborieux... Je pense la suivre, vendredi, 2 décembre.

C'est dans ces tristes dispositions qu'on s'installa à Kalwarya. Le pays que nous allions habiter s'appelait « Calvaire », et il fut réellement un calvaire pour notre Œuvre et pour nous.

CHAPITRE V

Kalwarya (Décembre 1887 à fin Septembre 1889)

Installation. — Séjour à Paris. — Retour : abbé Soltan. — Comtesse Zamoyaska à Paris pour soigner ses yeux. — Retraite d'élection de M^{lle} Hube. — Mort du Père Mariote. — Mort de l'abbé Soltan. — Achat de Zakopane. — Monseigneur Felinski.

Pendant ce séjour de deux années à Kalwarya, l'Œuvre allait être, comme l'avait prévu M^{me} Zamoyaska, bien éprouvée, de toutes façons : en mars la mort du P. Mariote; en avril, celle de l'Abbé Soltan, jeune prêtre qui lui était tout dévoué, et en était devenu l'aumônier, dès l'installation à Kalwarya; toutes les santés, sans exception, plus ou moins atteintes par l'humidité de la contrée. Toujours les mêmes voyages infructueux pour trouver un toit définitif.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Kalwarya, 23 décembre 1887.

Avec le changement de diocèse, toutes les mêmes difficultés pour avoir une chapelle et un prêtre. L'évêque est à Rome, et « ne sait quand reviendra ». Pas de Saint-Sacrement, vaines recherches pour trouver un prêtre convenable. L'église est si loin, si loin. Puis, tandis que personne à peu près ne veut nous aider, tout le monde est bien aise de se servir de nous, et chacun de nous exploiter. Ce n'est pas toujours facile à éviter. Nous nous sommes demandé aujourd'hui si le dernier mot de notre Œuvre serait d'être un refuge pour les possédés; car nous avons à la maison trois spécimens à soigner qui sont de la plus belle venue : une bonne demoiselle (c'est la cliente de M^{me} de Beaupré), qui ne peut pas se décider à approcher des sacrements, car il y a toujours, « encore un point », sur lequel elle ne peut pas se mettre d'accord avec l'Eglise et ses ministres. — Une autre (c'est la mienne, cadeau de joyeux avènement à Kalwarya, offert par le P. Zbyszewski) ayant été au service d'une famille de francs-maçons, a voué son âme au démon, et prétend qu'il vient revendiquer ses droits sur elle, toutes les nuits. — La troisième (c'est celle de Marie), prétend qu'il n'y a pas un objet tombant sous ses yeux qui ne lui soit l'occasion

de quelque tentation. Vous voyez d'ici, Marie s'ingéniant à mettre hors de vue, et même sous clé, tantôt une paire de pincettes, tantôt une paire de mouchettes ! C'est une abomination de se voir coiffé de la sorte. Avec cela, des processions de parents, venant demander que nous prenions leurs filles. Puis des ouvriers, cordonniers, bouchers, menuisiers, relieurs, venant solliciter notre pratique, etc., etc... Vous pouvez comprendre que nous ne dormons pas sur des roses.

Monseigneur Perraud devant présider une séance à l'Académie, le 16 janvier de cette année-là, M^{me} Zamoyska partit pour Paris, afin de l'y recevoir, avec sa fille et une de ses jeunes nièces, princesse Halka Lubomirska. Nous citons quelques lettres écrites à M^{me} de Beaupré, pendant ce séjour. Les deux premières laissent entrevoir tout ce à quoi M^{me} et M^{lle} Zamoyska renonçaient en consacrant leur vie à l'Œuvre.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 13 janvier 1888.

... Marie se délecte dans ses vieux coins et après deux années de Lubowla et de Calvaire, elle ne se possède pas d'aise à se sentir chez elle. Le fait est que si ce n'était si bref, ce serait fort agréable.., Nous n'avons pas encore le T. Saint-Sacrement dans notre petite chapelle, mais j'y ai passé un bon moment ce matin, à prier pour vous toutes. Il m'a semblé alors, en regardant cette Œuvre à distance, qu'elle devait vraiment être agréable à Dieu, puisqu'il n'y avait que son amour qui pût l'inspirer. Plus on se sent bien ici, mieux on se rend compte que ce n'est pas pour son propre agrément qu'on a pu l'entreprendre. C'est quelque chose. Il m'a semblé que c'était une grande grâce, un grand privilège d'avoir quelque chose à quitter, quelque chose à sacrifier, pour l'amour de Dieu et des âmes. J'ai pensé que le prix de notre travail devait répondre au prix de ce que nous quittons pour le faire. Aussi, n'ai-je jamais senti à la fois plus de joie surnaturelle pour ce que nous faisons là-bas et un plus vif attrait naturel pour tout ce qui nous entoure ici ; comme deux courants opposés, dans le cœur, dans l'esprit, dans l'âme. Il m'a semblé voir si clairement le mérite que vous avez à travailler là-bas, tandis que nous nous reposons ici. Je voudrais que le bon Dieu vous le fît sentir à toutes, pour vous soutenir et vous consoler.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 16 janvier 1888.

... Monseigneur arrivera ici dans trois quarts d'heure. Cela fait un singulier effet : passer l'année à être bafouées, grondées, tournées en ridicule, narguées, contrariées à chaque pas; puis, un coup de baguette et tout change d'aspect à tel point! Ah! si je pouvais vous mettre à ma place pour ce mois, comme je renoncerais joyeusement à la joie qui m'est donnée. Mais, évidemment, chère Madame, vous avez dû faire à Dieu un don plus complet, plus généreux de tout votre être; Il vous traite comme ceux qui sont plus entièrement à Lui. Tout est Calvaire pour vous, sans jamais une minute de Thabor. Je le prie du moins de vous envoyer l'ange qui a soutenu Notre-Seigneur au jardin des oliviers, pour soutenir votre courage, en vous laissant voir que ce que vous faites lui est agréable.

Le 5 mai, on repartait pour le « Calvaire » et la vie d'abnégation, de dévouement, d'incessants labeurs, allait recommencer!

Comtesse Zamoyska au P. Mariote.

Kalwarya, 12 mai 1888.

Nous voilà installées dans notre Calvaire. Nous avons tout trouvé en assez bon état; néanmoins, non sans quelques ombres au tableau. Les enfants en grandissant se font mieux connaître, et nous sommes très frappées de leur égoïsme et de leur mollesse. Puis, chose étrange, les moins bonnes sont les plus intelligentes et exercent le plus d'influence autour d'elles. Il faut des années pour leur implanter des notions de justice et de vérité dans l'âme, et quelques secondes suffisent pour leur renverser la cervelle et enseigner le mal. Une grande difficulté à trouver des maîtresses capables et consciencieuses pour tous nos apprentissages de l'ordre matériel; un manque de place qui augmente les difficultés; quelques mauvaises têtes; la difficulté que nous avons nous-mêmes à rester rigoureusement fidèles à notre première pensée, relativement à notre programme d'étude et de travail pour nos élèves; tout cela augmente les difficultés; les moindres concessions faussant le tout. Enfin, mon bon Père, pour tout vous dire, ce quelque chose au dedans de moi-même, qui m'ôte toute confiance et tout entrain. La tâche me semble mille fois au-dessus de nos forces, de nos facultés, de notre vertu. J'ai, je ne sais quelle impression de ressort brisé au fond de l'âme; j'ai toutes les peines du monde à ne pas trahir le découragement et la lassitude; car je sais bien que ce serait un mal contagieux. Quelquefois, je fuirais si volontiers pour ne plus entendre parler de tout cela. Je médite le regret que Dieu

éprouve, selon la Genèse, d'avoir créé le monde, et comment il voulut exterminer les humains, ses créatures. Quand je regarde quelles sont celles que je voudrais mettre dans l'arche pour les sauver du déluge et *conserver la race*, je ne sais si j'arriverais à huit ! Enfin je songe qu'Adam et Eve n'avaient eu ni mauvais antécédents dans leur famille, ni mauvais exemples, ni péché originel; qu'ils avaient Dieu pour les instruire, qu'il ne pouvait y avoir rien à redire aux systèmes d'éducation employés à leur égard et qu'ils ont si mal tourné, je trouve que nos résultats ne sont pas plus mauvais; mais tout cela ne me console pas et le fait que l'on n'arrive pas à produire de bien belles choses avec le limon dont nous sommes composés reste le même, et toujours également écœurant. On voudrait se cacher la tête comme les autruches pour ne pas voir le mal, n'ayant que ce moyen de l'éviter.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Kalwarya, 10 mai 1888.

... Toutes les fois que je reviens ici, — je veux dire, dans l'Œuvre, j'ai une satisfaction qui m'est très sensible, c'est la propreté exquise et incomparable de tout et de tous. Au milieu de tant de pauvreté, c'est radieux. C'est à notre Américaine que nous devons en grande partie ce professorat de propreté. Je lui en sais si bon gré. Les physionomies sont bonnes; on ne se *goûte* pas beaucoup, mais on se prête un mutuel et charitable appui.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Kalwarya, 17 mai 1888.

J'ai le cœur joyeux, ce matin, et dans ce cas-là, il faut que je le dise. En arrivant ici, j'ai eu le cœur serré, comme toujours, à la vue de ce que nous faisons, et de ce qui est si différent de ce que nous voudrions faire. Cette espèce de villa que nous habitons, ce parc pour nous promener paresseusement, l'absence d'une vraie ferme et d'un potager à cultiver, la difficulté qu'il y a à trouver des maîtresses pour l'enseignement des travaux manuels et la surabondance de celles qui veulent enseigner les choses de l'esprit, tout cela nous fait constamment pencher vers le pensionnat et l'ouvroir, fort au détriment de ce que nous voulons faire. Nous tombons insensiblement dans tous les travers contre lesquels nous voulions lutter. Vous pouvez comprendre si cela est pénible. Enfin, hier, M^{lle} Chizynska nous est revenue définitivement (1), ce qui nous est inappréciable. Puis, la vie

(1) Elle était restée jusque là, à Kornik, où elle avait maintenu l'ouvroir et la boutique.

de Marie s'est bien organisée. Elle conserve la garde d'un dortoir, les leçons de solfège, la garde de la récréation du soir, de deux repas par semaine, les conversations intimes avec les enfants, mais elle a une petite chambre de travail à elle; une chambre qui n'est pas de passage, qui est porte à porte avec la chapelle, où elle a un bureau, une petite bibliothèque et deux chaises, avec la consigne d'y rester au moins trois heures par jour, sans bouger. Je suis convaincue que cela aura la meilleure influence sur son développement intellectuel et spirituel. — Enfin, j'ai une troisième satisfaction, car je suis arrivée à décharger mon âme en disant d'abord à nos Dames, et puis à nos enfants, tout ce que j'avais sur le cœur par rapport à l'Œuvre. J'ai essayé de faire comprendre aux enfants qu'elles ne pourraient écrire une seule parole d'une façon sensée et lisible, qu'en posant les lettres dans l'ordre voulu; qu'à l'instant même où l'ordre serait interverti, les mots n'existeraient plus. Je leur ai dit que Dieu aussi se sert de nous pour exprimer ses pensées et sa volonté; mais que cela ne pouvait se faire qu'à la condition que chacun restât à la place où Dieu le veut. Que si chacun veut se pousser à la place plus élevée que celle que Dieu lui destine, ce n'est plus que confusion et désordre. J'ai essayé de leur faire comprendre la noblesse du travail, ses bienfaits, sa valeur au point de vue de leur salut, au point de vue de leurs intérêts temporels, en vue du salut de la Patrie. Je leur ai parlé de la condition si pauvre de leurs parents, de la condition si humble à laquelle elles se destinent comme servantes. Je leur ai dit à quelles conditions elles la rendraient respectable... Je leur ai dit que ce n'est pas en voulant s'élever au-dessus de sa condition que l'on devient considérable, mais en restant dans l'esprit de sa condition qu'on l'élève, elle et soi-même.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Kalwarya, 7 juin 1888.

Notre vie est devenue incomparablement plus facile... Tous les matins, à 6 heures, l'une de nous, à tour de rôle, va faire la prière avec les enfants; puis une demi-heure de « méditation ». Nous appelons cela ainsi, mais c'est tout bonnement une lecture pieuse que l'on commente, et dans laquelle on cherche le sujet d'une résolution pour la journée. Les enfants se raccommode pendant ce temps, et l'on termine par une petite prière à genoux, et à voix basse. Chacune de nous poursuit le sujet de son choix : Marie médite ainsi le catéchisme; Julie, l'évangile et l'épître du dernier dimanche; moi, l'histoire sainte. J'ai commencé à la création, ce qui me plaît toujours beaucoup. Je leur ai demandé ce qui avait causé le péché des anges. Il est vrai que j'ai un peu amené la réponse par mes questions, mais toujours est-il

qu'elles m'ont répondu que c'était pour avoir voulu s'élever au-dessus de leur état. Elles ont eu aussi la bonne inspiration de me dire que, si Eve a été induite à mal faire, c'est parce que, se promenant dans son parc, elle était entrée en conversation avec un inconnu. Vous avouerez que, pour nous qui avons un joli parc, ouvert à tout venant, la résolution pratique était des plus indiquée! — A 6 heures et demie, les enfants s'en vont à leur besogne, et celle de nous qui est de garde a le plaisir de courir du haut en bas de la maison pour voir si chacune est à son affaire, montant par un escalier, descendant par un autre, véritable danse d'écureuil qui se continue jusqu'à 8 heures. Ce n'est pas une petite affaire que de se convaincre si chacune a le balai et le torchon qui lui est alloué, et non celui de sa voisine. — Pendant ce temps, la messe se dit à la chapelle, et le pauvre écureuil de garde n'en a rien!... Il nous arrive 2, 3 et 4 bandes de visiteurs par semaine. Le compliment que l'on nous fait invariablement se résume à ceci : « Mais vous êtes bien moins sots que nous ne le pensions »... Nous avons ici une demoiselle juive convertie, que l'on nous a demandé de dresser un peu à la vie chrétienne. Ce matin, c'est une Russe schismatique que l'on nous envoie, dans le même but. Cela me touche beaucoup... Je termine ce barbouillage à la hâte, car notre Juive se dit malade et le train amène la Russe!... A quand l'Allemande!

M^{lle} Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Kalwarya, 9 juillet 1888.

Je ne sais vraiment sous quel jour, d'après ce que tu m'écris, maman a vu les choses en écrivant à Monseigneur. Moi, je vais te faire une image de ce que c'est, à mon point de vue. — (Note en passant que, si je ne me trompe, j'étais au lit le jour où maman écrivait) : *M^{me} de Beaupré*, trop âgée et fatiguée pour suffire à ce qui semble être de son ressort; on s'en aperçoit à chaque pas. — *M^{lle} de Mylo!* toujours en partance. Presque chaque semaine, c'est un voyage ou deux à Cracovie; l'on peut juger de la suite qu'il y a dans son travail. De plus, je ne la vois jamais à sa table que pour écrire des lettres ou préparer une leçon d'histoire ou de catéchisme. *M^{lle} Mac Guire?* Une nature telle, qu'elle ne sait faire les choses que par crises, quand c'est du nouveau ou qu'il s'agit d'organiser. Quant à entretenir une chose organisée, il n'y faut pas compter si on ne veut pas être déçue... *M^{lle} Chizynska?* la plupart du temps obligée d'aller se coucher au milieu de la journée, ou de rester au lit, le matin, pour des migraines terribles... Quand ce n'est pas elle, c'est moi qui suis au lit., à moins que je n'y sois d'office, comme dernièrement, pendant cinq semaines. — Parmi les dames, je ne vois que Julie qui soit en état, après le dur travail de la matinée,

de se ménager deux heures à sa table dans l'après-midi... (et encore ! cela, quand Luc n'est pas malade !) — Parmi nos autres auxiliaires, M^{lle} Celinska enseigne de façon à ce que je soupire après son départ, et M^{lle} Buchowiecka, une femme de charge émérite, nous trouve ennuyeuses et nous quitte dans quelques semaines. — Parmi nos enfants, des aînées qui pouvaient nous apporter du secours, Antoinette vient de partir pour un mois de vacances ; celle qui pourrait la remplacer, Julie, se promène avec le bras droit en écharpe depuis deux mois. — Séverine, la plus consciencieuse, se sent si atteinte de la poitrine, qu'elle me demande à faire une retraite pour se préparer à la mort. — Mar. Crajkowska mène une vie de convalescente. — Marguerite recommence à nous donner les plus sérieuses inquiétudes. — Luc, à la cuisine, va toujours, à moins qu'elle ne s'arrête ; et alors, elle a de telles souffrances que nous nous demandons si elle ne va pas passer !... Frania Robinska, Mar. Kopankiewicz, Mar. Pozniak, se disposent à partir en place, au mois d'octobre !... Je ne sais ce que cela prouve davantage : que Dieu fait marcher son Œuvre envers et contre tout, et qu'elle peut se passer de nous, ou bien qu'en somme nous aurions besoin d'être secourues.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 11 juillet 1888.

... Jusqu'ici, les épreuves venaient surtout de la main des hommes : maintenant il me semble qu'elles soient, non seulement permises, mais voulues de Dieu. Nous n'avons plus que seize mois pour terminer notre location ici, et nous n'arrivons pas à nous trouver une autre installation. C'est toujours dans un bas fond humide ou sur une hauteur, sans possibilité d'avoir une quantité d'eau suffisante !... je ne sais si, ni quand, nous sortirons de là. Il y a quelques jours, M^{me} de Beaupré, mon fils et moi, avons encore été visiter quatre propriétés dans les environs de Cracovie. Partis en chemin de fer, à 9 heures du matin, nous sommes rentrés en charrette à une heure de la nuit, brisés de fatigue, et le tout pour rien. Aujourd'hui, c'est M^{me} de Beaupré qui repart pour voir encore quelque chose.

Au commencement de ce mois, était enfin arrivé un aumônier, à Kalwarya, l'abbé Soltan, que sa santé obligeait à quitter une paroisse des environs de Paris, — Argenteuil — où il était vicaire. Nous lisons dans l'« Exposé » :

— M. l'abbé Soltan, fils d'une famille amie, et qui avait fait ses études en France, pieux et instruit, mais d'une santé délicate, accepta d'être notre aumônier. « Il était plein de zèle et de « courage, et fit beaucoup de bien. Il nous disait parfois : « Qui « sait, peut-être, Dieu me donnera-t-il d'être ce prêtre dont le

« P. Pététot vous a dit qu'il serait le signe du moment de « Dieu. » Mais, arrivé chez nous en juillet 1888, il fut alité au « mois de septembre de la même année, et mourut le vendredi saint de l'année suivante. »

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

... L'abbé Soltan me fait bien bonne impression, mais il a, comme tout le monde ici, une santé déplorable. « Qui se ressemble, s'assemble. » Jusqu'ici, il a eu deux étonnements sur notre compte : notre misère matérielle et notre richesse au point de vue des saintes écritures. Il est stupéfait du nombre de textes que les enfants savent par cœur, et de la façon dont elles les comprennent.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Kalwarya, 9 août 1888.

Je vous écris en attendant que le médecin sorte de chez M. Soltan qui est dans un état bien inquiétant; c'est une vraie peine, car vous ne sauriez croire à quel point il nous est bienfaisant. — En plus des mauvaises santés, les accidents pleuvent sur nous. Dans le courant d'une semaine nous en avons eu vraiment d'incroyables : une enfant trouve moyen de se faire tomber sur la tête une lourde porte de cave; une autre fait tomber un petit piano droit, de tout son poids, sur son pied; une autre se déchire la cheville; une autre se prend le doigt dans la machine à coudre; une autre trouve moyen de tomber au travers de la baignoire d'un cabinet de bains, avec un plateau, et tout un thé qu'elle portait dessus. M^{lle} de Mylo revient par une nuit d'orage de Cracovie, et verse, entre la gare et la maison, de façon à tomber sur le visage; elle nous arrive badigeonnée de sang, et l'enfant qui l'accompagne a une côte défoncée! — Ce sont des secousses à chaque instant. — Les affaires de notre installation ne se débrouillent pas non plus. Combiner ce qui est bien pour mon fils avec ce qui est bien pour l'Œuvre est une tâche impossible. Abandonner l'Œuvre pour ne me préoccuper que de lui, c'est ce qu'il ne voudrait pas. L'abandonner, lui, sans vouloir tenir compte de ce qui lui est bon, pas plus que si cela ne me concernait en rien, ce n'est guère possible. Je ne sais si, ni comment, nous en sortirons jamais. J'en suis bien tourmentée... Je dois, d'ici une heure, aller encore à Cracovie pour cette même affaire. Ladislas, qui a été très agréablement impressionné par ce château-fort, dont je vous ai parlé, y voit maintenant de grands inconvénients, et, quant à moi, je suis lasse au dernier point de cette affaire. Si Dieu ne nous vient

en aide, je ne m'en tirerai jamais. Je n'ai pas les lumières nécessaires pour savoir décider entre mon fils et mon Œuvre.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Kalwarya, 3 septembre 1888.

... Notre pauvre abbé fait beaucoup de bien; mais, quelle santé! Il sort de sa chambre pour dire la messe, confesser et faire ses instructions de catéchisme, et rentre chez lui, plus mort que vif... c'est une pitié de le voir. Il nous console en nous disant que nous faisons notre salut en le supportant et que, s'il meurt chez nous, cela vaudra mieux comme leçon à donner à nos enfants que tout ce qu'il pourrait leur dire sur ce sujet. Mais, cela ne me console guère, comme vous le pensez. Avoir tant désiré, tant cherché, tant demandé un bon prêtre, pour en avoir un qui est exceptionnel, et voir que sa vie semble tenir à un souffle, c'est pénible au delà de toute expression... Je vous ai dit que j'avais tous les jours à 4 heures une causerie avec toutes les enfants réunies, chacune avec son ouvrage à la main. Je me borne à leur poser des questions; les réponses amènent de nouvelles questions; puis, je demande des textes de l'Écriture sainte à l'appui des réponses que l'on me donne, et ainsi pendant une heure. L'autre jour, je leur demande pourquoi Dieu les a créées. Il y en a une qui me donne la réponse du catéchisme; là-dessus, de question en question, je les amène à me dire qu'elles sont créées en vue d'une *patrie céleste*; que le catéchisme nous donne le moyen d'y parvenir. Puis, je leur demande si l'espérance du bonheur à venir leur suffit, et si elles n'éprouvent pas dès ici-bas, le besoin d'être heureuses? — Mais, qu'est-ce que le bonheur? Je leur fais dire en quoi consiste les satisfactions des animaux : elles sont, toutes, matérielles; — puis, en quoi consiste le bonheur du petit enfant — il est tout égoïste. — Puis, je les amène à dire que, l'intelligence et le cœur se développant, l'intérêt se porte sur les frères et sœurs, sur toute la famille, sur le village, le canton, le département; et enfin, la sollicitude de l'homme embrasse tout son pays, et lui qui, étant petit d'esprit et de cœur, ne saisissait, par la pensée et le cœur, que son propre patrimoine, veut connaître, aimer et servir tous ces patrimoines réunis qui constituent sa patrie, et toutes ces familles qui constituent sa nation, en dehors du bonheur de laquelle il n'y a pas de bonheur ici-bas. — Puis, je les ai amenées à comprendre que c'est dans l'histoire nationale que l'on apprend à connaître sa Patrie; à savoir ce qu'il faut faire pour la servir. Comment on vient à la perdre; comment, à force de vertu et de sagesse, on arrive à la reconquérir, puisque « les nations sont guérissables ». Je leur ai promis ces leçons d'his-

toire; mais, leur ai-je dit, quand on a le malheur de n'être pas aussi versé qu'on le voudrait dans la science des choses de Dieu et dans la science de l'histoire, ce qui leur arrivera, quoi que nous fassions, il y a une chose qui parera à cet inconvénient, une chose qui, si elles y sont fidèles, leur sera également utile en vue de la patrie céleste et en vue de la patrie terrestre la chose qui fait les saints, et qui fait les héros. — Je leur ai donné à deviner quelle est cette chose, et elles m'ont répondu que c'était le sentiment du devoir, l'amour du devoir d'état, l'esprit de son état qui faisait que l'on élevait son état par la façon dont on s'y comportait, etc... Là-dessus, nous sommes arrivées à dire que le but de notre Œuvre et le but de nos enseignements consistait à leur faire connaître, aimer et accomplir les devoirs de l'état dans lequel Dieu les avait fait naître, afin de conquérir la patrie céleste, et de reconquérir la patrie terrestre... Jamais cela ne s'était présenté dans mes leçons, d'une façon si nette et si concise.

M^{lle} Zamoyksa à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 1888.

... Maman, pour changer, est absente pour nous chercher une maison;... sa santé n'est pas meilleure; ses yeux nous inquiètent. Moi, je cesse à peine de tousser. Depuis mon arrivée, j'ai eu deux bronchites à la suite l'une de l'autre, et j'en suis bien fatiguée.

Ces yeux malades devinrent si inquiétants qu'ils nécessitèrent bientôt un voyage à Paris pour y consulter le Docteur Galezowski. La petite Bronia (la fille du cuisinier de Kornik) avait si bien su gagner la confiance de tout le monde, qu'on ne jugea personne de plus sûr qu'elle pour accompagner M^{me} Zamoyksa. Elles arrivèrent à Paris le 7 octobre, et rentrèrent à Kalwarya le jour de la Toussaint, emmenant avec elles M^{lle} Houcke. — M^{me} Zamoyksa dut alors continuer, pendant un assez long temps, un traitement de fumigations pour ses yeux. Cela prenait une ou deux heures chaque jour. Une lettre de M^{lle} Houcke à Monseigneur Perraud nous apprend comment elle employait ce temps.

M^{lle} Houcke à Mgr Perraud.

Kalwarya, 1888.

... Je vous envoie une sorte de petit commentaire du « livre de Ruth », soi-disant fait par moi (!) mais, en vérité, dicté par M^{me} Zamoyksa. Je me suis mise un jour, pour faire passer le temps de la fumigation, à lire Ruth auprès d'elle; et, petit à petit, elle y découvrait de si jolies choses pouvant s'appliquer à l'Œuvre, que, sans rien dire, j'ai pris des notes, et le lendemain

les ai coordonnées et rassemblées... C'est ce petit travail que je vous envoie. Il m'a été si utile, à moi, que, quelques jours après, j'ai fait sur ce livre de Ruth une très bonne retraite du mois.

Nous insérons ici ce commentaire qui pourra, peut-être de même, être utile à quelque ouvrière de l'Œuvre qui le lira.

Ch. 1. 3. — *Elimélech, mari de Noémi, mourut... et cette femme resta seule...* 6. *Elle se leva donc pour aller au pays de Moab, dans sa patrie, avec l'une et l'autre de ses belles-filles.*

« On peut bien dire que la véritable patrie, pour nous, c'est
« la vie de la grâce. Or, les innombrables obligations de la vie
« courante dans le monde nous éloignent souvent pour un temps
« plus ou moins long de cette vie de la grâce; ce n'est qu'à
« certains moments que les épreuves inhérentes à la vie dans
« le monde nous rappellent que c'est là seulement dans la vie
« de la grâce que nos âmes trouveront leur véritable repos et
« leur rassasiement. La vie de la Patrie, c'est-à-dire la vie de
« la grâce, la vie des conseils, librement observés, doit se trouver
« dans notre Œuvre, pour toutes les âmes éprouvées, fatiguées
« ou altérées. »

8. *Et Noémi leur dit : Retournez, mes filles, allez en la maison de votre mère.* 9. *Mais, elles, se mirent à pleurer,* 10. *et à dire : Nous irons avec vous chez notre peuple.* 12. *Noémi leur répondit : Retournez, mes filles, et allez-vous-en...* 14. *Elles se mirent de nouveau à pleurer. Orpha embrassa sa belle-mère, et s'en retourna; Ruth s'attacha à sa belle-mère.*

« Il nous est permis de considérer Noémi comme une figure
« de l'Eglise, Orpha et Ruth, comme l'image des âmes cher-
« chant leur voie : les deux sont ouvertes; les deux sont bonnes;
« les deux son bénies par l'Eglise; mais il y en a une qui est
« supérieure. Qui a dit à Orpha et à Ruth ce qu'elles avaient
« à choisir?... Noémi... Et, Noémi leur conseille la voie ordinaire,
« la voie facile, la voie naturelle... car il était naturel pour ses
« deux filles de rester au milieu de leur parenté, La décision
« était difficile à prendre; elle leur a coûté des larmes et des
« gémissements;... personne n'a su décider pour elles... c'est
« de leur propre choix que l'une rentre dans sa famille et
« que l'autre se dévoue à servir Noémi, Orpha, comme le jeune
« homme riche de l'Evangile, pleure, mais renonce. Ruth ira
« jusqu'au bout. »

18. *Noémi voyant donc que Ruth avait opiniâtement...*

« Il faut à l'ouvrière de l'Œuvre une certaine opiniâtreté pour
 « aller jusqu'au bout, malgré les difficultés qui se trouvent sur
 « son chemin; mais, ainsi que le dit saint Paul, c'est bien avec
 « opiniâtreté qu'il faut courir pour obtenir la palme. »

19. *Et elles partirent ensemble, et elles vinrent à Bethléem. Entrées dans la ville, le bruit s'en répandit promptement parmi tous les habitants, et les femmes disaient : Voilà cette Noémi —*
 20. *Noémi leur dit : ne m'appellez point Noémi, c'est-à-dire belle; mais appelez-moi Marra, c'est-à-dire amère, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume.*

« L'Eglise pourrait souvent dire aussi qu'elle est humiliée et
 « dans l'amertume! Qui la consolera, si ce ne sont les âmes
 « qui se dévouent à son service? »

Ch. II. 1. *Or Elimélech, mari de Noémi, avait un parent, homme puissant et de grandes richesses du nom de Booz.*

2. *Et Ruth, la Moabite, dit à sa belle-mère : « Si vous ordonnez, j'irai dans le champ et je recueillerai les épis qui auront échappé des mains des moissonneurs. »*

« N.-S. dit, dans l'Evangile, « la moisson est grande et il y
 « a peu d'ouvriers »... les moissonneurs par excellence, ce sont
 « les prêtres, les religieux, les religieuses; mais, quoi qu'on fasse,
 « ces moissonneurs laissent échapper bien des épis. « La mois-
 « son spéciale de l'Œuvre n'est-elle pas de les suivre, et de
 « glaner derrière eux? »

3. *C'est pourquoi elle s'en alla, et elle recueillait les épis derrière les moissonneurs. Or il arriva que ce champ avait un maître du nom de Booz qui était de la parenté d'Elimélech.*
 8. *Et Booz dit à Ruth : « Ecoute, ma fille, ne va pas dans un autre champ pour glaner, et ne t'éloigne pas de ce lieu; mais joins-toi à mes filles. »*

« Cette parole, « ne t'éloigne pas de ce lieu », ne s'applique-
 « t-elle pas aux personnes qui, sans avoir un appel particulier
 « pour le couvent, se sentent attirées à travailler, à moissonner,
 « mais dans les conditions ordinaires de la vie? »

10. *Ruth tombant sur sa face et se prosternant contre terre lui dit : D'où me vient cela que j'ai trouvé grâce devant vos yeux, moi femme étrangère? »*

« Nous aussi, nous avons bien à remercier Dieu de ce que,

« tout en n'étant pas appelées à la vie considérée comme la plus
« parfaite, nous puissions cependant, comme Ruth, accompagner
« les moissonneurs, et glaner à leur suite!... Et Ruth, nous le
« verrons, ne rentrera pas les mains vides. »

11. *Booz lui répondit : on m'a rapporté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère, et que tu as quitté tes parents, et la terre où tu es née, et que tu es venue chez un peuple qu'auparavant tu ne connaissais pas.*

« Ce peuple qu'on ne connaît pas, c'est bien la vie des conseils
« évangéliques. »

14. *Booz lui dit encore : quand ce sera l'heure de manger, viens ici, et mange du pain et trempe ton morceau dans le vinaigre.*

« Quoique, nous, ouvrières de l'Œuvre, nous ne soyons pas au
« nombre des moissonneurs, Notre-Seigneur ne refuse pas de
« nous nourrir de sa chair, de son sang, et de nous donner,
« comme à ses moissonneurs eux-mêmes, droit au repas de l'orai-
son. »

C'est pourquoi elle s'assit au côté des moissonneurs... mangea, se rassasia et emporta le reste.

« Les religieuses étant enfermées dans leur clôture n'ont au-
« cun moyen de faire partager ce qu'elles ramassent, ni à leurs
« familles, ni à leur pays... l'ouvrière de l'Œuvre peut, comme
« Ruth, récolter sa propre nourriture, et aller ensuite la partager
« avec ses proches, et porter au monde ce qu'elle a acquis. »

Ch. III. 1. — *Or, après que Ruth fut retournée près de sa belle-mère, elle entendit d'elle : Ma fille, je chercherai pour toi du repos, et je pourvoirai à ce que le bonheur t'arrive.*

« Noémi est bien la figure de l'Eglise, toujours soucieuse de
« notre bien, et nous enseignant à aller chercher notre règle de
« vie aux pieds de Notre-Seigneur. »

4. *Quand Booz ira dormir, remarque le lieu où il dort, et tu viendras, et tu découvriras la couverture dont il est couvert, du côté des pieds, puis tu demeureras là; mais lui-même te dira ce que tu dois faire.*

« La règle de l'Œuvre n'est pas la même pour toutes; chaque
« ouvrière doit demander la sienne, directement à Notre-Sei-
« gneur. — Et c'est dans l'Oraison, aux pieds du Seigneur, dans

« le silence de la prière qu'elle demandera et obtiendra cette
 « règle particulière pour elle. Les moissonneurs du champ de
 « Dieu ont leurs règles toutes faites; celle de Ruth est à faire;
 « chacune de nous doit la chercher et la demander au Seigneur.
 « Et quoique toutes, nous ambitionnions de glaner à la suite des
 « moissonneurs, et à leur exemple, nous devons le faire chacune
 « selon l'appel particulier de Dieu à son égard. »

5. Ruth répondit : tout ce que vous ordonnerez, je le ferai.

« Plus tard, la sainte Vierge répondra de même : « Voici la
 « servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »
 « C'est aussi ce que chacune de nous doit dire constamment,
 « puisque le but de l'Œuvre est de suivre les ordres de Notre-
 « Seigneur au jour le jour, et d'heure en heure. »

6. Elle descendit donc dans l'aire, et elle fit tout ce que sa belle-mère lui avait commandé.

« Faisons tous nos efforts pour que cette parole dite de Ruth
 « dans l'Écriture sainte puisse en toute vérité exprimer notre
 « fidélité filiale envers notre Mère l'Eglise. »

*9. Booz lui dit : qui es-tu? Et elle lui répondit : « Je suis Ruth
 votre servante, étendez votre couverture sur votre servante, parce
 que vous êtes mon parent. . . 12. Je ne désavoue pas que je sois
 ton parent, mais il y en a un autre plus proche que moi. »*

« Nous voulons nous revêtir des vertus de Jésus-Christ; nous
 « le supplions de nous remplir de son esprit, mais il ne le fera
 « qu'à une condition, c'est que nous soyons libres de toute autre
 « parenté; que nous n'ayons permis, ni à Satan, ni au monde,
 « ni à la chair de revendiquer leurs droits sur nous. »

13. Repose-toi cette nuit... dors jusqu'au matin.

« Le travail donné par Dieu à l'ouvrière de l'Œuvre est labo-
 « rieux; mais aussi quelle longue part doit-elle garder pour le
 « repos dans le sommeil de l'oraison!... « dors jusqu'au matin »,
 « c'est-à-dire jusqu'à ce que les ténèbres de ta vocation se soient
 « dissipées; jusque-là, dors en repos. »

*14. C'est pourquoi elle dormit à ses pieds jusqu'à l'éloignement
 de la nuit.*

« Ne pas s'agiter; ne pas se tourmenter; ne pas se sauver,
 « parce que Notre-Seigneur tarde à répondre. Il a ses heures de

« lumière et de ténèbres; Il veut que nous l'attendions. — Se
 « souvenir aussi que l'Œuvre sera le champ de travail définitif
 « pour certaines âmes; mais qu'elle ne sera, pour d'autres, que
 « le lieu de repos, d'attente, de préparation à quelque autre
 « appel peut-être. »

Et Booz dit : ...Etends ton manteau dont tu te couvres, et tiens-le de l'une et de l'autre main. Et Ruth l'étendant et le tenant, il mesura six boisseaux d'orge et les mit sur elle; et elle les portant, entra dans la ville.

« C'est une vocation très humble que celle de l'ouvrière de
 « l'Œuvre... elle n'a rien qui la désigne au monde : ni clôture,
 « ni voile, ni costume... rien qui dénote aux hommes la dona-
 « tion qu'elle a faite d'elle-même. Il n'empêche, cependant, que
 « cette vocation qui n'a rien de particulier, ce vêtement qui ne
 « distingue en rien Ruth de la foule est propre à recueillir et
 « à porter jusqu'à six boisseaux de grains! »

16. Et elle vint vers sa belle-mère... 18. et Noémi dit : « Attends, ma fille, jusqu'à ce que nous voyions quelle fin aura la chose; car cet homme n'aura pas de repos, qu'il n'ait accompli ce qu'il a dit. »

« C'est à l'Eglise que Dieu nous envoie, et l'Eglise nous en-
 « seigne à attendre les ~~m~~ents de Dieu. »

Ch. iv. 1. — Booz monta à la porte de la ville, et lorsqu'il vit passer le parent dont il a été parlé auparavant, il lui dit : détourne-toi un peu, et assieds-toi ici...

« Quoiqu'il n'y ait pas de noviciat dans notre Œuvre, il y a
 « un véritable interrogatoire passé par Notre-Seigneur; et ce
 « n'est qu'après cet interrogatoire que Notre-Seigneur, comme
 « Booz, consentira à accepter Ruth. »

9. Booz dit aux anciens et à tout le peuple : Vous êtes témoins que... je prends en mariage Ruth la Moabite. 11. Et le peuple répondit... nous sommes témoins, que le Seigneur fasse cette femme qui entre dans la maison comme Rachel et Lia, qui ont élevé la maison d'Israël, afin qu'elle soit un exemple de vertu dans Ephrata, et qu'elle ait un nom célèbre dans Bethléem.

« Image de ce que nous devons être dans la maison de Dieu,
 « et des âmes que nous devons lui amener. »

Ces « retraites du mois » auxquelles M^{lle} Houcke fait allusion

dans la lettre précédente n'avaient pas l'approbation pleine et entière de M^{me} Zamoyka, qui n'avait laissé cette habitude s'établir que sous la pression du zèle peut-être un peu intempestif de la jeunesse. Elle en écrit au P. Mariote :

Comtesse Zamoyka au P. Mariote.

Kalwarya, 8 janvier 1889.

... Marie, Julie, Jeanne, Louise, M^{lle} Mac Guire font la retraite du mois. Ces retraites, elles les font, chacune à son tour, un jour par mois, commençant un soir, avant la prière, et terminant le surlendemain à la messe et la communion. Elles font cela avec un grand courage et un véritable esprit de mortification, car elles s'isolent *absolument* de toute la maison pour toute cette journée. Il est évident que cela exerce une excellente influence sur toute la maison; comme un rappel au recueillement, et un *renouvellement* permanent. C'est très édifiant, cela fait naître une véritable émulation dans le bien. Néanmoins, M^{me} de Beaupré trouve que cela frise l'exagération; que cela ne se fait nulle part, avec un tel rigorisme; qu'il suffirait de prolonger sa méditation et la lecture spirituelle, le jour de la retraite; de faire un examen spécial, une revue du mois, mais, sans s'isoler. M. Soltan dit qu'il n'aurait pas eu la pensée de l'imposer, mais que notre jeunesse s'y étant mise d'elle-même, cela ne peut qu'avoir les meilleurs résultats pour se *reprandre* au milieu d'une vie si active et si adonnée aux choses extérieures. Qu'en pensez-vous, mon Père? — Je sais, d'une part, qu'il n'est pas bon de tomber dans l'exagération, car ces feux de paille ne durent pas; d'autre part, je prévois que si l'on ne se sépare pas résolument et absolument pendant la retraite, petit à petit, la retraite ne sera qu'un vain mot, et que l'on finira par ne pas la faire du tout. Je voudrais avoir votre avis?

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Kalwarya, 13 décembre 1888.

Nos 8 kilomètres de promenade pour aller à la messe toutes les fois que le temps le permet prennent beaucoup de temps. Puis, on a pris la louable habitude de faire des retraites du mois, ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un en retraite, et d'une façon indirecte, cela occupe et préoccupe. M. Soltan, qui a eu une syncope d'une heure, dimanche, a demandé de l'eau de Lourdes, et tout le monde fait une neuvaine pour lui. Il est certain qu'il est tellement mieux en ce moment, qu'il a pu se lever pour nous donner la sainte communion ce matin, et que si cela continue, il espère pouvoir nous dire la messe pour la fin de la neuvaine. Mais le médecin n'a aucune confiance dans

cette amélioration, ou, du moins, dans sa durée. Toujours est-il qu'il a pu entreprendre de faire faire une vraie retraite aux demoiselles Hube, qui sont à la veille de leur départ, et qui désirent, je crois, faire cette retraite en vue de la direction qu'elles veulent donner à leur vie. C'est grave pour elles; c'est grave pour nous; c'est grave pour M. Soltan qui est bien jeune. Néanmoins, je me demande si ce n'est pas en vue de cette retraite que Dieu lui donne des forces en ce moment, et, en ce cas, j'espère qu'il ne lui refusera pas ses lumières.

C'est cette retraite qui nous donna M^{lle} Marguerite Hube.

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 23 décembre 1888.

... Cette retraite a été assez conforme aux résolutions prises par les deux brus de Noémie. Ruth (Marguerite, l'aînée), s'est décidée à ne pas rentrer dans ses foyers, mais à se donner à l'Œuvre. Anna, la cadette, est partie seule pour Varsovie. Elles ont été, toutes deux, très courageuses à prendre et à exécuter cette décision. C'est une acquisition des plus précieuses pour nous.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

... M^{lle} Marguerite Hube nous est bien précieuse; c'est une âme tout intérieure, toute recueillie, et avec cela, comprenant notre Œuvre, et s'y appliquant énergiquement. Elle donne des leçons de catéchisme, d'histoire de Pologne, et a de plus la direction de l'Office, c'est-à-dire le service de table, et l'entretien de... l'argenterie (!?) vaisselle, etc..., par conséquent, la formation des enfants qui viennent faire leur stage dans cet emploi. Elle est très charmante dans tout ce qu'elle fait.

M^{lle} Zamoyka à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 5 janvier 1889.

L'œil de maman porte toujours sa petite tache grise; elle voit mieux, mais encore comme par un voile. Notre abbé est un peu moins mal; il nous dit la messe, depuis la nuit de Noël, environ deux fois par semaine. On se confesse autant que possible au curé; mais la course à Zbrzydowice (1) n'est pas toujours très agréable dans cette saison. Aujourd'hui, nous avons un froid intense... Pour nous réchauffer, nous avons failli rôtir l'autre nuit; un petit incendie a commencé, et nous avons eu quelques

(1) Paroisse du château de Kalwarya, à 4 kilomètres.

heures d'aïerie; tout le monde sur pied, les plus faibles à la chapelle en prière, tandis que les plus fortes s'exténuaient, avec des haches, à arracher un plancher (le feu était dessous,) et des seaux d'eau qu'on se passait du rez-de-chaussée au premier... nous en avons été quittes pour la panique, et beaucoup de fatigue.

Cette course à la paroisse de Zebrzydowice, dont il est question dans la lettre précédente, nous donne encore, rétrospectivement, le frisson. Elle nous rappelle que, parmi ce qui constitua notre « Calvaire », la distance de *toute espèce de secours* ne fut pas la moindre épreuve. — Chacune de nous tenait à aller à la messe une ou deux fois par semaine; mais, pour cela, il fallait partir, bien avant le jour, — à jeun, — et souvent par 15 ou 20 degrés au dessous de zéro! Alors, une lanterne à la main, et, précédées de Carabi, un petit roquet, dressé par M^{me} de Beaupré, nous nous lançions sur une immense nappe de neige épaisse, où plus un chemin n'était tracé, sans aucun point de repère, les buissons eux-mêmes ayant disparu sous la couche blanche. Le flair de Carabi était alors notre seul espoir de ne pas errer plus qu'il ne fallait dans ce désert!... et encore, ne savait-on jamais si on marchait sur un terrain solide, ou bien si on traversait un de ces marécages dont le pays était plein, et dans lesquels, à certains jours de dégel, on s'effondrait!... quel soulagement, lorsqu'au bout de deux ou trois kilomètres de cette fraîche promenade on apercevait enfin le clocher de Zebrzydowice. On pointait alors tout droit sur lui, et on entrait dans l'église, où... l'on ne se réchauffait guère, et où il s'agissait de faire taire notre roquet, jappant, à plein gosier, de la satisfaction de nous avoir conduites au port!... Bienheureux encore quand, au moment de la communion, nous n'étions pas obligées de lui imposer à nouveau silence, car, se croyant le devoir de nous conduire jusqu'à la sainte table, comme ils nous avaient conduites jusqu'à l'église, il nous précédait alors, en sautillant à reculons, sur ses pattes de derrière, et en jappant joyeusement! avec cela, la messe ne se disait pas toujours à l'heure, c'est-à-dire qu'il nous fallait souvent faire à l'église une station prolongée.

Il arriva, plusieurs fois aussi, qu'en pleine nuit, notre pauvre abbé fut pris de syncopes, d'angoisses, etc...; le domestique qui le soignait et couchait auprès de lui appelait alors au secours. Il y avait à Zebrzydowice une maison des frères de Saint Jean de Dieu où il s'agissait d'aller chercher un calmant : la plus valide de nous s'équipait donc laborieusement, puis, accompagnée d'une enfant de bonne volonté et du fameux Carabi, partait à 3 heures,... 4 heures du matin, réveiller le bon frère!

M^{lle} Zamoyška à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 6 mars 1889.

C'est hier, au milieu de tous les préparatifs de grands amusements de nos enfants, que maman n'a pas voulu interrompre, que nous est arrivée la si pénible nouvelle (1)... Alors, vous vous figurez ce que j'étais pour maman et pour nous!... Ce n'est qu'à la prière du soir, qu'au lieu de la prière qu'on faisait de coutume pour lui depuis qu'il était malade, qu'on leur a fait dire le « De profundis ». C'est pour notre Œuvre une perte bien grande. Voilà les deux témoins de ses débuts disparus, ces deux appuis sur lesquels on pouvait se reposer; ces deux protecteurs qui en pouvaient répondre devant le monde, devant l'Eglise!... Je ne vous dis rien de maman, elle semble être créée pour souffrir et rien n'a l'air de surprendre son être. Il faut voir ce qu'elle traverse avec notre malheureux abbé! et elle va toujours comme un ouvrier irait à son travail, tous les jours. Elle a deux peaux, dit-elle, celle que l'on peut voir, et celle du dedans où elle est toujours libre de se réfugier; elle ne se permet jamais de les confondre.

Comtesse Zamoyška à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 6 mars 1889.

Ma pauvre chère Madame et amie, je mesure votre douleur, comme vous mesurez la mienne. C'est tout ce que nous pouvons nous dire, et cela dit tout ce qui est à dire. Que Dieu vous console dans cette douleur dont il frappe votre pauvre âme meurtrie. Mieux que personne je puis apprécier ce que vous venez de perdre. Je me demandais ces jours-ci, en vue de ce chagrin, si je vous avais rendu un bon ou un cruel service en vous mettant en relation avec lui; mais je me réponds à moi-même qu'il vaut encore mieux perdre son trésor que de n'en avoir jamais possédé... ne soyons pas ingrates; si le bienfait s'arrête, cela ne l'empêche pas d'avoir existé et d'avoir été de premier ordre. Mettons en pratique tout ce qui nous a été enseigné; suivons l'exemple qui nous a été donné. Faisons-lui honneur; qu'il soit démontré par notre conduite qu'il n'a pas travaillé en vain. Que sa récompense soit grossie par tout le bien qu'il nous a fait, et par nous, à d'autres.

(1) La mort du Père Mariote, à Lourdes, son pays.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 18 mars 1889.

Je suis heureuse que vous ayez pu aller à Juilly (1) y porter toutes nos peines, toute notre affection, nos prières à toutes... Et pourtant, le croiriez-vous, j'aime mieux n'y avoir pas été. C'est trop, non pour être supporté, mais pour être recherché. Il me semble que Dieu nous fait déguster la mort de toutes façons; de loin, par l'âme et le cœur, en perdant quelqu'un de si cher; de près, par le contact journalier de ce travail de la mort : notre pauvre abbé va de plus en plus mal; la fièvre le dévore; il ne mange presque rien; il tousse horriblement; il est d'une maigreur effrayante avec ses grands yeux enfiévrés et ses pommettes rouges; et si plein de vie, néanmoins! C'est une préoccupation de tous les instants. Avec cela, M^{lle} de Mylo qui nous est arrivée, il y a quelques jours, a eu hier au soir une syncope qui a duré près de trois heures; et puis, tous les symptômes d'un empoisonnement, c'est à peine si cela se calme. Louise est au lit de son côté; on se demande si ce ne sera pas la rougeole. — Avant-hier, nous avions quinze jeunes filles en retraite dont, bien entendu, il fallait s'occuper : cinq personnes malades, au lit; deux avec des panaris; deux avec de l'ophtalmie; et cinq arrivées à l'improviste pour nous faire visite, et qu'il fallait, à cause des trains, faire dîner ici. Au milieu de tout cela, de cœur et de toutes nos pensées, nous suivions tout ce qui se passait à Juilly.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud

Kalwarya, mercredi saint, avril 1889.

Je vous écris dans une petite chambre contiguë à celle où notre pauvre abbé est à l'agonie depuis des semaines. Il est couché sur le dos, les yeux, tantôt ouverts, tantôt fermés, quelquefois avec du délire, d'autres fois tout à fait lucide. C'est si, si, si pénible à voir. Son pauvre père, un Sibérien, et son frère le veillent à tour de rôle. Quelquefois, il semble que tout soit fini; puis un soupir ou un gémissement prouvent qu'il souffre encore. Il s'est tellement préparé à la mort en réglant ses affaires temporelles et spirituelles, en écrivant, puis dictant des lettres d'adieu; en faisant une confession générale, demandant l'extrême-onction, lui-même, en pleine connaissance, en acceptant la mort et la souffrance, en esprit de pénitence et d'expiation, que sa mort, il me semble, est bien une sainte mort. Mais que c'est terrible; que c'est dur, mon Dieu, mon Dieu!

(1) Sépulture du Père Mariote, dans une des maisons de l'Oratoire.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 10 avril 1889. .

Notre pauvre abbé est vraiment un homme de douleur, sur ce lit qu'il ne quitte plus depuis des mois... Demandons à Dieu une foi suffisante pour mourir en chrétiennes, car elle est terrible, parfois, la mort! Il a fait le sacrifice de sa vie entièrement à Dieu, a demandé et reçu l'extrême-onction en toute connaissance; si la mort venait à un tel moment, on la recevrait avec enthousiasme et reconnaissance; mais non, il faut que le châtiement reste châtiement dans toute sa rigueur; que la destruction se fasse petit à petit; que le moi humain ne trouve son compte en rien. Quelle leçon d'humilité! C'est là qu'il faut une foi solide pour supporter ces dépouillements successifs de tout ce dont on se croyait maître et possesseur. C'est alors qu'il faut une foi sérieuse pour accepter ces anéantissements, sans tomber dans le désespoir!... demandons la Foi; on n'en a jamais assez pour bien vivre et surtout pour bien mourir. Il me semble que je n'aurai plus jamais que cela à dire et à demander tant je suis frappée de l'insuffisance de ma foi.

Le Vendredi saint, 19 avril, l'abbé Soltan s'éteignait au Calvaire, à l'âge de 33 ans; quelques jours après, M^{me} Zamoyska écrivait au curé d'Argenteuil pour lui annoncer cette mort :

Comtesse Zamoyska au curé d'Argenteuil

Kalwarya, 23 avril 1889.

...Je ne sais s'il vous a dit qu'il était d'une famille de héros et de martyrs; que son père, son grand-père et deux autres de ses plus proches parents ont subi, en Sibérie, exil, confiscation, etc... l'abbé Soltan était bien le rejeton d'une race que le malheur et la persécution ne domptent pas, qui reste debout, envers et contre tout, jusqu'à la fin. Tel il est resté, lui aussi, jusqu'à la mort, fidèle à sa foi, à sa vocation, jusqu'à son dernier soupir (1).

Dès les premières neiges fondues, la chasse aux propriétés à vendre avait repris grand train : un jour à Paszkowka, un autre à Prokocin, à Zator, etc... le 16 juin M^{lle} Zamoyska écrivait à M^{lle} Houcke : « Ces maisons sont un mythe; quand on croit en tenir une on n'a rien »... « Sur ces entrefaites », dit l'Exposé, « surgit une affaire qui passionna toute la Pologne. Il y a, « dans les Carpathes, sur le versant polonais, sur un plateau « élevé, une vallée qui sert de point de départ à toutes les

(1) L'abbé Soltan avait demandé à être enterré là où serait l'Œuvre. Il repose dans le petit cimetière de Zebrydowice, paroisse de Kalwarya.

« excursions dans la montagne. C'est un Chamonix polonais, « *enseveli* dans les neiges, pendant l'hiver, comme l'indique « son nom, « Zakopane », et qui est, en été, le rendez-vous « de tous les touristes; le lieu de repos pendant les vacances « des professeurs, des étudiants, des hommes de lettres et de « science. Or, en 1889, Zakopane fut mis aux enchères, avec « deux compétiteurs seulement : un Juif qui comptait faire « une affaire en déboisant le pays, et un Prussien, le prince de « Hohenlohe, qui, comptant y organiser des chasses, voulait se « garer contre les touristes, excursionnistes, promeneurs, etc... « Les cimes, les lacs, les torrents et les forêts devaient devenir « une propriété privée prussienne. Mon fils avait fait l'impossi- « ble pour décider quelqu'un à sauver ce coin de terre polo- « naise; mais, financièrement, l'affaire était plus que hasardeuse; « le prix très élevé, des difficultés nombreuses, procès et autres. « — Un jour, mon fils m'arrivait au Calvaire, à 4 h. du matin, « pour me dire que la vente aux enchères de Zakopane allait se « faire ce jour-là, dans l'après-midi; qu'il n'avait que le temps « d'y arriver; qu'il avait échoué dans tous ses efforts pour trou- « ver un autre acquéreur; que c'était une folie à faire; « mais, « ajouta-t-il, n'y a-t-il pas des cas dans la vie où il faut savoir « faire une folie, et si je la fais, voudrez-vous me bénir?... Je « ne suis pas marié, je n'ai pas d'enfants, si je me ruine, je « n'aurai de compte à rendre à personne. Dites-moi ce que je « dois faire? » Je lui conseillai de faire la chose, et j'y contri- « buai. Ce fut un cri de joie d'un bout de la Pologne à l'autre. « Après les critiques et le mépris, ce fut le tour de la reconnais- « sance et de l'admiration. Quelqu'un ayant demandé un jour, « dans une nombreuse réunion, qui était l'homme le plus « aimé et le plus estimé en Pologne, on répondit que c'était, sans « conteste, l'acquéreur de Zakopane... mais, nous étions d'accord, « mon fils et moi, à trouver que Zakopane ne pouvait nullement « servir à notre Œuvre. »

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Houcke.

Kalwarya, mai 1889.

... Sais-tu que c'est très-impressionnant la joie que tout le monde témoigne à Ladislas pour Zakopane!... Nous recevons des lettres de Varsovie, de Posen, de Rome, de Paris, pleines de reconnaissance, de vœux, à cause de cet achat!... Les gens se jettent à son cou dans les rues de Cracovie. On a voulu faire une retraite aux flambeaux. A Cracovie, on ne parle que de lui; c'est un enthousiasme-unanime.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Kalwarya, 12 mai 1889.

...Ladislas vient de faire un coup qui a pas mal de retentissement en Pologne. Regardez sur votre carte d'Europe, l'espèce de fer à cheval formé par cette partie de la chaîne des Carpathes que nous nommons Tatry, et par lequel la Galicie empiète sur la Hongrie. Vous verrez probablement, au beau milieu de ce fer à cheval, le nom de Zakopane... Or, le prince de Hohenlohe, prussien, voulait se faire acquéreur de ce versant polonais. Une société polonaise pour la conservation des souvenirs nationaux était parmi ses compétiteurs, à une vente aux enchères qui s'est faite, il y a quelques jours. Ladislas n'a pas bougé tandis que cette société était en jeu; mais dès qu'elle a renoncé, il est venu renchérir d'un centime sur le dernier enchérisseur, et cela à quatre reprises, et il a remporté le tout! Cela fait l'effet d'une noble folie, mais il croit qu'il pourra s'en tirer. Toujours est-il que la joie générale est grande. Toutefois, cela ne fait pas que nous soyons logées. C'est une pénible chose, car il faut partir d'ici.

Comme on l'a vu dans l'« Exposé », et comme le confirme cette lettre de M^{me} Zamoyska, la « noble folie » de Zakopane ne faisait pas que l'Œuvre eût un toit. Et le bail de Kalwarya expirait en décembre! Il fallait donc se remettre en promenade par monts et par vaux. — En désespoir de cause, on finit par acheter, au nom de M^{lle} Zamoyska, la terre de Rzaska, dans les environs de Cracovie, que, d'ailleurs, on devait revendre peu de semaines après, ayant découvert que l'habitation était en trop mauvais état pour qu'on eût le temps de la rendre logeable avant l'hiver.

Comtesse Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Kalwarya, 20 juillet 1889.

...Marie a signé hier son contrat d'achat (Rzaska). Elle achète à un Allemand prussien, d'origine russe, et elle entre en relations avec trois fermiers juifs; vous voyez d'ici la jolie société. Tout cela nous a donné bien du mal, et cela fait que nous aurons un toit, peut-être, d'ici quelques années; d'ici là, même embarras; aller à Wysock, ce que tout le monde déclare être détestable, ou coucher dans notre nouvelle propriété, à la belle étoile. Le bon Dieu sait probablement si c'est Lui qui veut tout cela pour sa gloire, ou le démon pour son honneur à lui; ou, si c'est notre ineptie qui crée notre situation. Toujours est-il que de nouveaux-nés ne sont pas mieux renseignés sur ce qu'ils feront au lendemain de leur naissance que nous ne le sommes sur ce que nous allons devenir. Espérons que la divine Providence, qui veille

spécialement sur les fous, ne nous refusera pas la protection à laquelle nous avons des titres si particuliers.

A ce moment, arrivait à Kalwarya une visite qui aurait pu avoir une grande portée dans l'avenir de l'Œuvre. C'est une lettre de M^{lle} Zamoyka à Monseigneur Perraud qui, la première, nous en parle.

M^{lle} Zamoyka à Mgr. Perraud

Kalwarya, 19 juin 1889.

Il faut que je vous raconte la visite d'un haut personnage que nous avons eu l'honneur de recevoir l'autre jour, Monseigneur Felinski. C'est l'ex-archevêque de Varsovie que les Russes ont tenu vingt ans en Sibérie. Ayant pu revenir en Pologne, mais non sous le gouvernement russe, pour ne pas faire ombrage aux différents gouvernements, il est allé se confiner dans un coin reculé de la Galicie, où il dirige une petite communauté de sa fondation et remplit les fonctions de chapelain, chez la dame qui lui a fait don d'un terrain pour établir ses religieuses. — Nous avons su qu'il passait quelques jours à Cracovie; on lui fit une visite pour lui rendre les hommages dus à un confesseur de la foi et à un homme éminent de sainteté et d'intelligence, et on lui demanda instamment de vouloir bien venir prendre connaissance de notre Œuvre. Il n'avait vu maman, auparavant, qu'une seule fois, avant qu'il fût prêtre lui-même, et tandis que maman n'était encore qu'une toute jeune fille. Or, — détail intéressant, — il avait dit alors à quelqu'un, de cette toute jeune fille, qu'elle serait un jour une « postac biblijna ». Je ne sais comment vous traduire exactement ce mot; cela veut dire qu'elle avait les allures, l'attitude, la physionomie de quelqu'un qui promettait de devenir une femme de la Bible, ou, selon la Bible — un type biblique. — Voilà qui vous plaît, n'est-ce pas?... Et pour nous, vous vous figurez si notre curiosité était aiguïlée, à la pensée de voir cet évêque si perspicace! — Il promit, en effet, de venir et arriva un jour, à l'improviste, à 8 h. du matin, dit la messe, et puis nous fit une instruction. Pendant qu'il parlait je pensais que, si on fermait les yeux, on pourrait croire entendre une élève de maman, tant il paraissait préoccupé des choses que maman ne se lasse pas de répéter, journellement, aux enfants. Après la messe, nous causâmes beaucoup. Le canevas fut la question des vœux chez nous. En définitive, après avoir visité, interrogé, etc., il nous dit qu'il voyait là beaucoup de gloire rendue à Dieu et que cette Œuvre lui paraissait être « wielkiego zakroju », c'est-à-dire devoir embrasser un vaste champ d'action.

Monseigneur Felinski ne resta, cette fois, que quelques jours à

Kalwarya, mais reparti, emportant dans son âme la résolution de faire entrer en contact, au plus vite, sa petite communauté avec l'Œuvre.

M^{lle} Zamoyska à Mgr. Perraud

Kalwarya, 26 juin 1889.

Le lendemain du jour où je vous écrivais, maman étant à Cracovie, il nous arrive le soir, par le dernier train, au moment où nous allions nous coucher, deux religieuses avec une lettre de Monseigneur Felinski. Il avait parlé de nous envoyer, pour un temps l'une ou l'autre des personnes qui, réunies par lui, sous sa direction, vivaient en communauté, comme des laïques, mais religieuses au fond, dans le but de travailler à l'éducation d'enfants pauvres, en luttant surtout par l'exemple, contre la maladie du siècle, et de notre pays en particulier, qui est de s'élever au-dessus de son état. Mais, nous pensions que cela se ferait un jour, et puis, qu'elles ne portaient pas de costume religieux. Vous jugez de mon étonnement... puis de mon émoi, en voyant qu'il nous prenait si au sérieux; car, dès que je fus au courant, je compris qu'elles venaient vraiment *s'instruire* chez nous! — Quant au costume, elles ne l'avaient mis que depuis quelques jours, depuis qu'elles s'étaient déclarées religieuses. C'était une supérieure charmante, et une novice de dix-sept ans, très gentille. Toutes deux comme imprégnées de respect et de bienveillance pour notre travail. On les fit souper, on leur prépara une chambre, et ce fut tout, ce soir-là. Le lendemain, après la messe, on leur fit voir tous les coins, tous les détails; on leur demanda le temps dont elles pouvaient disposer, et ce qu'elles voulaient voir, savoir ou apprendre; on les initiait aux différents travaux, rouages et organisations... Elles nous ont dit que Monseigneur était revenu de chez nous tout renouvelé, rajeuni, ranimé, disant clairement qu'il se sentait tout prêt à nous aider si Dieu le lui signifiait, tant notre Œuvre lui avait plu... Entre temps, maman est revenue à Cracovie; la supérieure est partie, et la novice est restée.

Il y eut alors un échange de lettres entre Monseigneur Felinski et M^{me} Zamoyska; puis, une nouvelle visite de Monseigneur Felinski à Kalwarya, pendant laquelle on discuta sérieusement les conditions dans lesquelles serait possible la coopération des deux Œuvres. Mais, comme nous l'apprend la lettre suivante, ce n'était là encore que des tâtonnements.

M^{lle} Zamoyka à Mgr Perraud

Kalwarya, 8 juillet 1889.

Monseigneur Felinski vient de prendre un train pour s'en aller chez lui, et maman un autre, à la poursuite d'une maison, et tout le monde s'est séparé dans la joie. On a discuté, ou, plutôt, on a écrit à mesure tout ce que Monseigneur proposait, comme note. Il devait en sortir deux congrégations religieuses; la nôtre dirigeant la sienne, et maman, supérieure générale des deux. Je ne vous envoie pas ces pensées, parce que c'était les tâtonnements, et qu'après avoir *très paisiblement* débattu la question, on en est arrivé à ne rien changer de ce qui est, mais à lui donner une forme plus définie (1). De plus, Monseigneur sait qu'il peut compter sur nous pour lui former ses candidates avant qu'elles n'entrent au noviciat. Il est tellement homme de Dieu, si humble, si détaché de sa propre volonté et si sage, qu'il inspire confiance.

Comtesse Zamoyka à Mgr. Perraud

Kalwarya, 10 juillet 1889.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas; après la disette, voici l'abondance. C'est à peine si Monseigneur Felinski nous a quittées, que nous recevons lettre et dépêche de Monseigneur de Cracovie, en tournée pastorale dans ces parages-ci, s'annonçant pour demain, entre deux trains, c'est-à-dire, de 9 h. à 2 h., pour nous dire la messe dans notre petite chapelle, y confirmer et dîner chez nous, avec son secrétaire. Notre curé viendra aussi avec son vicaire!! M^{me} de Beaupré et M^{lle} Hube s'escriment à la chapelle pour lui donner un air de fête et fabriquer un somptueux prie-Dieu, avec les fichus rouges de nos paysannes. Marie fait répéter des « Ecce Sacerdos », un magnifique hosanna, et que sais-je encore! — A la boulangerie, un feu d'enfer; je me demande à quelle heure on enfournera toutes les sortes de pains fabriqués pour la circonstance. M^{lle} de Mylo fait faire une retraite préparatoire à la confirmation. — Julie Zaleska, qui s'est trouvé une vocation spéciale pour être le bouche-trou de l'Œuvre, bouche, ce soir, des infinités de trous, de tous les côtés; et moi, j'admire tous ces efforts énergiques, et je ne trouve plus rien à faire, ce dont je remercie la divine Providence, car j'ai encore bien trimé ces jours-ci, à propos de ces maisons. C'est à n'y rien comprendre : Est-ce Dieu ou le démon qui nous met dans l'impossibilité de nous fixer aux abords de Cracovie? On pourrait écrire un petit volume sur les difficultés qui surgissent à chaque

(1) Le point que l'on discuta surtout fut celui des vœux religieux auxquels Mgr Felinski aurait voulu aboutir.

pas pour briser tous nos efforts dans l'affaire de cette maison. Mais, d'autre part, quelle surabondance d'encouragement de la part de Monseigneur Felinski.

Comtesse Zamowska à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 13 août 1889.

Monseigneur Felinski, qui a passé quelques jours ici, veut que j'aille maintenant, là où il réside, pour une affaire à laquelle je ne comprends pas grand'chose. C'est Czernowiec, à l'extrémité orientale de la Galicie! C'est après-demain que je dois partir : 24 h. de voyage, et autant de retour! mes cheveux se dressent à la pensée de cette expédition.

Comtesse Zamowska à Mgr Perraud

Czernowiec, 19 août 1889.

Je suis à Czernowiec, capitale de la Bukowina... Je dois partir demain matin pour Dzwiniaczka, près Mielnica, à 8 h. de voiture d'ici! Je reviendrai ici jeudi, pour y passer la nuit et repartir vendredi à midi, pour arriver à Kalwarya, samedi à 2 h. de l'après-midi... Et encore, je ne reviens à Kalwarya que pour y passer 48 heures, car j'en repartirai lundi matin pour Zakopane... Je dois étudier ces splendeurs sauvages pour me rendre compte s'il est possible d'y établir notre Œuvre. Nous ne le pensons pas, mais il faut savoir à quoi s'en tenir. Il faut commencer notre déménagement en septembre et nous ne savons pas encore où nous irons. Ce qui a été acheté dans les environs de Cracovie ne pourra servir que dans six à dix ans; c'est-à-dire, à ceux qui vivront jusque là!

Comtesse Zamowska à Mgr Perraud

Dzwiniaczka, 21 août 1889.

...Encore une petite leçon de géographie, s. v. p. — Mardi matin, après avoir passé trois jours dans la petite communauté des sœurs de Monseigneur Felinski, j'ai quitté Czernowiec à sa suite, pour rentrer en Galicie, au milieu d'un étrange pays et d'étranges habitants. La maison où je suis est l'habitation d'une très charmante femme veuve; elle a cinquante ans passés, et après avoir perdu, en deux ans de temps, père, mère, mari, frère, elle est restée seule avec son fils. — Quand Monseigneur Felinski est revenu en Pologne, après 22 ans d'exil, ne pouvant rentrer dans son diocèse, cette dame lui a offert l'hospitalité; d'abord à lui, puis à la communauté, dont une maison est située maintenant sur sa propriété. Ils ont ici un vieux prêtre qui a passé trente

ans aux travaux forcés, dans les mines de la Sibérie, et un autre jeune prêtre, exilé de la Volhynie. Une chapelle avec le T. Saint Sacrement, trois messes tous les jours, une ravissante habitation, un joli parc et un silence que rien ne doit jamais interrompre. Impossible de se trouver dans une plus agréable maison et une plus agréable société. Tous de saintes gens, si aimables et si bons. — Vous direz que tout cela n'est pas de la géographie. Attendez. — Monseigneur Felinski veut me faire voir la maison que cette dame lui offre pour établir le noviciat de sa petite congrégation. Devinez où il nous fallait aller? Aux bords du Dniestr! entre rochers et cascades, sur les frontières de la Bessarabie, car c'est le Dniestr qui, à cet endroit, sert de frontière entre la Galicie et la Bessarabie. Mais, pas de danger que les baigneurs soient tentés de passer la rivière à la nage, car toute la frontière est gardée par les troupes russes, de telle façon qu'il n'y a pas moyen de passer sans attraper des coups de fusil. Impossible de vous décrire ce pays. Nous nous sommes promenés pendant une heure, vendangeant dans les vignobles de cette dame avec ce ravissant Dniestr à nos pieds, et les forêts de chênes de Bessarabie en face de nous. Pas un être, pas un son, que celui des ruisseaux s'en allant parmi les rochers vers la rivière. Demain, je m'en retourne à Czernowiec passer la nuit, et reprendre le train pour le Calvaire, vendredi à 2 h., et y arriver en vingt-cinq heures. Voilà des nouvelles qui ne sont pas monotones. Je saurai demain si, décidément, c'est sur les bords du Prout, c'est-à-dire sur le confluent du Prout et du Dniestr que nous dresserons nos tentes, jusqu'à ce que les Russes nous en chassent? Cela prouverait alors, à qui en douterait, que dans cette vie on fait comme on peut, et non comme on veut.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Kalwarya, 13 août 1889.

... Matériellement, nous en sommes précisément où nous en étions au moment de l'expulsion; rien, rien, rien, car je compte pour rien ce qui a été acheté; c'est un peu de terre à la belle étoile!... Si, d'ici l'automne, nous ne trouvons pas à nous caser, il ne nous restera plus qu'à tout liquider!...

Une éclaircie allait cependant se faire, au milieu de cette obscurité :

On lit dans *l'Exposé* :

« ... J'avais promis à mon fils d'aller voir Zakopane. Là-dessus, une dame (1) qui avait bâti une grande villa qu'elle

(1) La comtesse Krasinska, sœur de la comtesse Etienne Zamoyska.

« avait habitée pendant douze ans, me fit dire qu'elle me la
 « louerait, si cela me convenait. Nous n'avions pas de choix;
 « il fallait ou accepter, ou renoncer à tout. La villa était
 « spacieuse, commode, bien meublée. Nous acceptâmes la pro-
 « position, et nous nous décidâmes à nous y transporter, dès le
 « mois de septembre. Rien, à mon sens, n'était plus contraire
 « aux intérêts de l'Œuvre; mais, qui en rendre responsable?
 « Comment ne pas voir, dans cette double coïncidence, pour le
 « moins, une permission de Dieu? »

Comtesse Zamoyska à Mgr. Perraud

Kalwarya, 8 septembre 1889.

...J'ai été voir Ladislas à Zakopane, et, tout bien pesé, c'est là qu'il faut se transporter, quoique je n'aurais pas chanté avec Mignon que « c'est là que je voudrais vivre ». On raconte des merveilles sur l'influence de ce climat sur les poitrines délicates; espérons qu'il fera du bien à celles qui en auront besoin. Il est certain que Ladislas a là un vaste champ de travail, et qu'il a besoin d'être fortement secondé pour pouvoir suffire à la tâche. Qui plus est, il y vient des quantités de gens, surtout les petites bourses, pour y passer les vacances, s'y soigner, se reposer, etc... Cela nous met en rapport avec toutes les parties de la Pologne. Cette année, l'église étant fort petite, trente prêtres, arrivés de toutes parts, attendaient en vain, pendant des heures, depuis 9 h. jusqu'à midi, leur tour pour dire la messe; notre chapelle leur sera un bienfait, et, en revanche, leur fera connaître notre œuvre. Cela n'est pas d'une médiocre portée! Quel moyen de recrutement! Surtout Monseigneur Felinski ayant pris sur lui de nous venir voir tous les trimestres, on pourra bien l'engager à faire des instructions, des catéchismes, des retraites pour toutes les personnes privées de la parole de Dieu. Vraiment, de la sorte, les paroles du P. Pététot se réaliseront : cette Œuvre brillera comme un soleil sur ce pauvre pays plongé dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort.

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke

Kalwarya, septembre 1889.

Il est décidé que nous nous installons à Zakopane. Nous allons, au plus tôt, commencer le déménagement. Ladislas demande qu'on y soit le 15 octobre.

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke

Zakopane, 18 septembre 1889.

J'aurais aimé à t'écrire une dernière fois encore de ma petite chambre du Calvaire pour lui faire mes adieux, en te disant ce que je pense en la quittant; mais je ne l'ai pu. Quand une fois il a été décidé que tout le monde devait être transporté à Zakopane dans le courant de la semaine, il a fallu donner un vigoureux coup de collier. Lundi, chargement du premier wagon... Après mon départ (je suis partie, mardi, avec mon groupe de filles), on a encore chargé quatre autres wagons (1)! — J'ai trouvé, ici, Louise, qui y était, depuis l'été, avec Czajkowska, Marg. Adamska, et les groupes de M^{lle} Hube et de M. Lawiczewski qui avait emmené les premiers détachements de fortes et intelligentes jeunettes. Moi, j'avais l'honneur d'emmener les bonnes à rien, pour débarrasser le terrain à Kalwarya. Puis (car je t'écris depuis trois jours), Marcesia avec les blanchisseuses. — Hier, M^{me} de Beaupré, l'abbé Sieminski avec une autre compagne. Ce soir nous attendons peut-être maman, et demain, Julie, M^{lle} Buchowiecka et les ménagères, si elles arrivent à finir!... et on rendra la maison du Calvaire aux propriétaires, — et notre histoire de deux ans sera terminée, et on tournera une nouvelle page de nos « mémoires ». Ce sera la troisième maison louée : Zakopane!

Comtesse Zamoyaska à Mgr. Perraud

Kalwarya, 20 septembre 1889.

...Comme nous monterons beaucoup pour arriver à Zakopane (plus de 1.000 m. au-dessus du niveau de la mer), je me demande si ce sera pour y trouver notre Thabor. Dans tous les cas, cela aura quelque éclat, car on y est déjà dans la neige! 7 groupes de personnes sont partis déjà. Marie, qui en conduit un, m'écrit pour ma consolation qu'il ne fait pas « extrêmement froid »! M^{me} de Beaupré, qui avait horreur d'aller à Zakopane, est partie hier, à la tête d'un groupe. Je l'ai fait accompagner par notre aumônier provisoire; il parle bien le français et aime la France; — cause ou effet, — il a de l'esprit et le mot pour rire; il trouve Zakopane l'endroit idéal entre tous, et fait rire M^{me} de Beaupré en se moquant de ses frayeurs. J'ai pensé qu'il lui sou-

(1) A cette époque, le chemin de fer n'allait pas jusqu'à Zakopane. Ce n'est qu'en 1899 qu'une Société organisée par M. Zamoyiski fit prolonger la ligne jusque là. En 1889, la dernière station était encore Chabowka, d'où, alors, on devait prendre une « furka » (sorte de charrette étroite et longue, avec un toit de toile blanche), laquelle, sur roues en été, sur patins en hiver, vous amenait à Zakopane en 6 heures, *minimum*.

tiendrait l'âme dans ce voyage dénué d'agrément. — Pour lui remonter le cœur, on a fait sauter, dans son wagon, un ratier, de l'éducation duquel elle s'occupe depuis sa plus tendre jeunesse. Elle n'a pas réussi à le maintenir dans sa vocation de faire la guerre aux rats; mais elle lui a enseigné divers autres talents. — Quant à moi, je pars demain avec ma bande qui sera composée, en partie, d'enfants arrivant de Kornik, et auxquels nous nous joindrons à leur passage par Kalwarya pour filer ensemble sur Zakopane.

CHAPITRE VI

Zakopane — Adasiowka (Septembre 1890-Juillet 1891)

Voyage à Paris pour l'Exposition. — Retour : maladie de M^{lle} Mac Guire. — Monseigneur Felinski. — Première tentative d'une « formation ». — Mariage d'Anastusia. — Création des « restaurants ». — Création de la division des « demoiselles » : M^{me} Leader. — Opération de M^{me} Zamoyska. — Séjour à Paris. — Connaissance de M^{me} de Villers. — Entrée en relations avec les Pères Nouvelle et Morel.

La villa dans laquelle l'Œuvre venait de se transplanter s'appelait « Adasiowka ». Ce sera donc l'en-tête de ce nouveau chapitre, le dernier avant l'établissement définitif dans la maison de « Kuznice », deux ans plus tard. Cette nouvelle étape, tout en marquant, dans l'ensemble, un sérieux développement de l'Œuvre, ne fut cependant pas une période de tout repos. Outre maladies, mort, etc..., un gros point, touchant l'Œuvre à sa base, allait être relevé par Monseigneur Felinski pendant les séjours successifs qu'il fit alors dans l'Œuvre, où déjà une dizaine de ses religieuses et postulantes étaient formées par M^{me} et M^{lle} Zamoyska. Ce point soulevé par Monseigneur Felinski sera d'ailleurs, dans la suite, toujours remis sur le tapis, chaque fois qu'un nouvel élément religieux pénétrera dans l'Œuvre. — Les prêtres comprenaient difficilement une association vivant d'une vie commune, non seulement sans vœux, — mais plus encore, peut-être, — dont les membres ne passaient pas par une formation conventuelle. Ce sera là l'épreuve morale qui, dorénavant, planera une fois pour toutes au-dessus de la conscience de M^{me} Zamoyska. Toujours prête à s'effacer devant une autorité ecclésiastique, elle commencera toujours par céder, « malgré le « cœur lourd comme du plomb », écrit-elle ... et puis, dès qu'elle se ressaisira, sa pensée initiale de « vie parfaite de simples chrétiennes » surnagera à nouveau... « Notre Œuvre se développera dans la mesure où chacune ambitionnera pour elle les « vertus religieuses, écrit-elle encore, mais l'Œuvre se détraquera « si nous cherchons à imposer des pratiques de vie religieuse (1) ; « ... toute tentative de nous astreindre aux exigences de la vie

(1) Lettre à M^{me} de B., juillet 1895.

« religieuse, au lieu de nous diriger vers notre but, nous en éloigner. »

Dans le chapitre précédent, nous avons laissé M^{me} Zamoyska quittant Kalwarya avec le dernier groupe. A peine installés à Zakopane, les Zamoyski partaient à Paris pour visiter l'Exposition universelle qui touchait à sa fin. M^{lle} Zamoyska arrivait la première le 7 octobre, accompagnée d'une de ses enfants de prédilection, Elisabeth Handkiewicz (1). Sa mère et son frère la rejoignaient dix jours après; et enfin Monseigneur Perraud suivait, à la fin du mois. Mais, le 30 décembre, M^{me} Zamoyska et sa fille étaient tout à coup rappelées à Zakopane par la mort d'une de nos enfants (2), et par une grave maladie mentale de M^{lle} Mac Guire, qui avait dû, en quelques heures, être transportée dans une maison de santé de Cracovie. En route de retour, M^{me} Zamoyska écrit à M^{me} Wallon, de Vienne où, sans doute, on lui avait adressé des nouvelles :

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Vienne, 2 janvier 1890.

Les nouvelles de la pauvre malade sont des plus pénibles. La pauvre morte et elle ont été frappées, toutes deux, le jour de Noël; et tandis que l'une était à l'agonie, la maison retentissait de l'état de l'autre, qui avait besoin de cinq ou six personnes pour l'empêcher de se blesser ou de blesser les autres. La bonne M^{lle} Marguerite Hube a généreusement renoncé à son jour de l'an en famille et attend mon arrivée à Cracovie pour décider si elle doit rester auprès de la malade ou partir; c'est une charité dont je lui suis profondément reconnaissante.

Zakopane, 9 janvier 1890.

...Marie va assez bien; mais je ne sais comment elle résiste à ce qu'elle a à faire. Tout le travail de M^{lle} Mac Guire, de M^{lle} Hube et de M^{lle} Karnicka (3) retombe naturellement sur les *survivantes*. M^{me} de Beaupré travaille pour quatre et n'a pas la santé d'une pauvre mouche, souffrant de rhumatismes, de l'influenza, se levant, se recouchant et vaquant à tout, avec un dévouement sans pareil. Louise et Julie sont très courageuses et très dévouées. Cela fait du bien à voir.

(1) Elle est toujours dans l'Œuvre.

(2) Aniela Elsner.

(3) « Collaboratrice temporaire » qui, pendant de longues années, revint souvent dans l'Œuvre.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 29 janvier 1890.

Nous sommes toutes un peu dans la situation des chevaux de voitures de place pendant l'exposition; chacune fait le double de ce à quoi elle s'était abonnée. Toutefois, le travail est très bien distribué. M^{me} de Beaupré est maître des logis et *robrière* en chef; elle a surtout pour mission de faire du neuf avec du vieux; de combiner les plans de notre future habitation. Il ne s'agit que de faire une grande demeure d'une petite, et de veiller, comme la femme forte, à ce que chacun ait deux vêtements et n'ait pas à redouter le froid de l'hiver. Comme il n'y a personne pour l'aider, et qu'elle a quatre fois plus à faire qu'elle n'a de forces, elle a cessé de m'agacer le système nerveux, en disant qu'elle ne se trouve pas nécessaire ici, n'ayant rien à faire. Julie est chargée de la cuisine et de la pharmacie, ce qui fait qu'elle drogue les gens quand elle les a empoisonnés, et qu'elle les arrose d'eau de Cologne pour les ranimer, quand elle les a trop drogués. Marie veille à l'harmonie musicale, spirituelle, sociale. Elle a trois classes de chant, de solfège, de théorie, etc., etc... et au moins quatre classes d'âmes à diriger dans les voies de la perfection... élémentaire! Comme elle a eu l'inspiration de dire à ces demoiselles de venir lui confier, à elles, leurs griefs, plutôt que de les discuter entre elles, sa chambre ne désemplit plus. — M^{lle} Chizynska, — quand elle n'est pas malade, — est maître des recettes, car elle seule fait entrer de l'argent à la maison, par l'ouvrage, tandis que nous toutes, nous nous chargeons seulement de le dépenser. Quant à moi, je prétends veiller à l'ordre et à la correspondance, laquelle se résume en ceci : « Madame, votre fille sera très mal, mais vous pouvez l'amener si vous voulez. » Ou bien : « Votre fille est charmante, mais vous ferez bien de l'emmener, s. v. p. » — puis, je voyage de par la maison, et raconte aux enfants ce que j'ai rencontré, dans mes voyages, d'objets hors de place ou malpropres. Comme elles ne savent jamais d'avance dans quelle direction je tournerai mes pas, cela cause des émotions très bienfaisantes.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 25 janvier 1890.

... Il nous faut évidemment accepter tout autre chose que ce que nous désirions et espérions pour cette Œuvre; mais nos désirs et nos espérances n'étant pas des dogmes, il n'y a pas grand inconvénient à les voir envoler. Nous ne comprenons plus rien nous-mêmes à ce que nous faisons, sinon une chose, c'est que nous pensons faire notre salut et aider plusieurs autres à faire le leur. Cela suffit. Pour le reste, c'est l'affaire du bon Dieu

et de ceux qui viendront ou ne viendront pas nous aider. Nous avons toujours pensé faire travailler les personnes du monde à l'éducation des filles pauvres et nous pensions qu'elles se feraient, par là, du bien à elles-mêmes, comme cela a lieu dans les conférences de saint Vincent de Paul où on ne sait trop qui a le plus à gagner, celui qui fait la charité, ou celui qui la reçoit. — Mesdemoiselles de Geloës, de Mylo, et Céline Zamoyska s'étaient déclarées décidées à faire partie de cette Œuvre; si elles avaient tenu bon, notre tâche d'aujourd'hui serait très facile à l'égard des demoiselles qui nous arrivent; mais, actuellement, nous sommes amenées à nous demander si vraiment Dieu veut que nous recevions les jeunes filles qu'on nous amène, car nous ne sommes pas de force à suffire... Tout ce que nous pouvons faire pour elles est quasi nul; plus que nul, peut-être... par moment j'ai la conviction qu'il vaudrait mieux nous borner aux pauvres filles, c'est moins difficile et moins ingrat; d'autre part, je crains de manquer à Dieu et aux âmes qui viennent à nous. Jusqu'ici, nous n'avons refusé personne. Parfois je me dis qu'il faut être *humble*, et refuser les jeunes filles du monde, en nous avouant incapables de leur être utiles; d'autre part, je me demande si c'est bien l'humilité et non l'orgueil qui nous fera refuser!... l'orgueil qui souffre de ne pas faire assez bien. Parfois, j'ai la tentation de les refuser pour mettre le bon Dieu en demeure de se prononcer et faire voir si vraiment Il la veut, cette Œuvre, ou s'il ne la veut pas. Mais ces défis-là ne réussissent guère.

Monseigneur Felinski allait arriver, comme le dit la lettre qui va suivre. Pendant son séjour, vie intense d'âme... « partout le fer est sous l'enclume, on forge et on frappe à tour de bras » (1); les retraites se succèdent les unes aux autres ...longs entretiens entre le « fondateur » et la « fondatrice » ...entretiens qui aboutissent, d'une part, à la mise sur pied d'une sorte de noviciat en règle, que subirait dorénavant toute personne désireuse de faire partie de l'Œuvre. (Ce noviciat allait commencer avec Mesdemoiselles Zaleska, Chizynska et Hube, ayant comme « maîtresse des novices » M^{lle} Zamoyska) et, d'autre part, à l'organisation d'un règlement de vie quasi conventuelle, pour les postulantes de Monseigneur Felinski... par exemple, récitation de l'office, à la chapelle; direction particulière d'âme, etc... Or, les postulantes de Monseigneur Felinski étaient de braves filles; mais toutes, du niveau social de nos enfants, et n'ayant pas le développement moral que celles-ci avaient acquis pendant les quelques années déjà de séjour dans l'Œuvre. Avec cela, des aspi-

(1) Lettre de M^m de Beaupré à Mgr Perraud, 13 mars 1890.

rations à l'idéal « bâti sur le sable », comme l'écrira M^{me} Zamoyaska (1). Il y avait donc là quelque chose qui détonnait : cette apparence de vie plus élevée pour celles qui, — en réalité, étaient moins à sa hauteur que ne l'étaient nos enfants; — et cette vie plus terre à terre, semblait-il, de « simples chrétiennes », menée par nos filles, auxquelles on semblait refuser cette petite pompe du culte, dont toute âme polonaise — surtout — est avide. Aussi le groupe de postulantes de Monseigneur Felinski devait, peu à peu, s'effriter.

Nous trouvons une note prise par M^{lle} Houcke, pendant une conversation qu'elle eut, bien plus tard (2), avec M^{me} Zamoyaska au sujet de ces différents séjours de Monseigneur Felinski dans l'Œuvre. Il nous semble à propos d'insérer cette note, ici :

« J'avais connu Monseigneur Felinski avant qu'il fût prêtre. C'était un ami de toute notre famille; plus tard, un martyr de la Pologne, dans toute l'acception du mot. J'étais, à ce moment-là, aux aguets pour trouver, dans notre pays, un prêtre vraiment homme de Dieu, qui prendrait notre Œuvre à cœur. Certaine que Monseigneur Felinski ne refuserait pas ce que je lui demanderais, je le priai de venir voir notre Œuvre, et d'en prendre la direction, si elle lui convenait. Il vint effectivement avec tout son grand cœur et tout son dévouement. Je n'eus qu'une idée, faire le plus exactement possible ce qu'il m'indiquerait. Mais, au bout de peu de temps, je me rendis compte que je ne pourrais pas gouverner la maison de la façon dont il l'entendait, à moins d'entrer dans une voie qui n'était nullement la mienne. Je demandai à ma fille si elle croyait pouvoir se charger d'exécuter ce que Monseigneur Felinski désirait pour nous. Mais, à partir de ce moment, rien de ce qui s'est fait dans la maison ne répondit, ni à mes aspirations, ni à celles de nos collaboratrices, parce que tout ce que nous faisons alors sortait de la simple vie chrétienne que nous cherchions. »

Comtesse Zamoyaska à Mgr. Perraud

Zakopane, 5 février 1890.

Monseigneur Felinski veut venir nous voir ces jours-ci : « Je suis pressé de savoir, me dit-il, ce que vous a dit Monseigneur d'Autun, relativement à nos projets... » Monseigneur Felinski avait fondé, avant son exil en Sibérie, une congrégation de religieuses sans costume, vouées à l'enseignement de la religion aux enfants du peuple. Cette congrégation a pris une grande

(1) Lettre de la comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud, 19 juin 1890.

(2) En mai 1909.

extension matérielle pendant son exil; mais il s'y est glissé maintes choses déplorables au point de vue religieux. Au retour de Monseigneur Felinski quelques religieuses ont demandé que l'on établît une maison en Galicie, près de lui. Cela s'est fait; mais, au bout de quelque temps, la supérieure générale a renoncé à la direction de cette maison, y a laissé six religieuses et quatre novices qui demandaient à rester auprès de Monseigneur Felinski et s'est retirée dans une de ses maisons de la Pologne russe, en changeant les règles, etc., etc..., toutes choses qui ne nous concernent pas, et Monseigneur Felinski est resté avec ses dix religieuses dont aucune ne lui donnait les garanties requises pour être supérieure des autres. De jour en jour, il rencontrait de nouvelles difficultés et se demandait ce qu'il pourrait faire, lorsque, ne sachant rien de tout cela, je lui ai écrit pour lui demander de vouloir s'intéresser à notre Œuvre et à sa direction. Il vint nous voir, prit la chose fort à cœur, fut ravi de cette Œuvre, et eut la pensée de mettre sa petite Communauté sous mes ordres; de dire aux novices dont il s'était trouvé supérieur, sans les avoir formées, qu'il mettait pour condition de leur future admission dans sa communauté qu'elles viendraient d'abord se faire élever et former chez nous. Il dit aux religieuses que, n'en voyant aucune parmi elles capable d'être supérieure, il laissait à leur choix de retourner auprès de leur ancienne supérieure ou d'accepter ma supériorité. Restait à savoir comment une personne séculière pouvait être la supérieure d'une Communauté religieuse. Monseigneur Felinski dit que c'est le don irrévocable de soi-même à Dieu et à son service dans la chasteté qui constitue l'essence de la vie religieuse, et que le reste est affaire de règles particulières à tel ou tel ordre; qu'à ce titre, ses religieuses peuvent m'accepter pour leur supérieure, et que sa règle n'étant pas encore présentée à Rome, il peut la modifier dans ce sens. Il pense que nous pourrions avoir toujours dans notre Œuvre trois, — si possible, cinq — personnes qui s'engageraient à y rester leur vie durant; que l'une de ces cinq serait la supérieure; qu'à sa mort, on élirait de suite une cinquième pour combler le vide, et qu'entre ces cinq on choisirait la nouvelle supérieure ou directrice. Que notre Œuvre comprendrait, d'une part, les dames qui viennent collaborer à l'Œuvre sans se lier à elle définitivement, tout comme cela a lieu maintenant, et que, d'autre part, elle comprendrait une Communauté régulière de religieuses, telles que sont les miennes; que ceci nous permettrait de nous recruter, et parmi les personnes qui ont la vocation religieuse, et parmi celles qui ne l'ont pas. Les associées régulières se recruteront, je crois, plus facilement parmi les personnes du monde, — et les religieuses, parmi les filles du peuple qui ont besoin de l'appareil extérieur de la vie religieuse pour en être satisfaites.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Zakopane, 15 février 1890.

Monseigneur Felinski est ici; il me dicte son projet d'union entre sa petite Communauté et nous; une règle en partie commune, et en partie distincte. Il en résulterait qu'un petit groupe, parmi nous, suivrait sur les points essentiels la règle de sa Communauté et, aurait, par rapport à elle, une situation un peu analogue à celles des religieuses de chœur, tandis que ses sœurs auraient une situation analogue à celles de sœurs converses. Nous aurions encore des auxiliaires recrutées dans le monde ou collaboratrices temporaires. Cette rédaction me prend beaucoup de temps.

Comtesse Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 20 février 1890.

M^{me} de Beaupré est à Cracovie, auprès de M^{lle} Mac Guire. Toutes les autres « dames » ont commencé, hier, une retraite sous la direction de Mgr Felinski avec Marie pour leur faire faire la manœuvre. Il s'ensuit que je suis *absolument seule* pour veiller à tout, avec le secours des « Anciennes » (1), il est vrai. Mais, il n'empêche que je suis *débordée*; le boucher, les malades, les visites, les affaires, les enfants, j'ai tout sur le dos, Marie est plus qu'absorbée, car voilà la seconde retraite dont elle a à s'occuper; deux autres vont suivre, et vous savez ce qu'il faut faire de notes, de copies, de recherches, etc., etc...

*M^{lle} Zamoyka à Mgr Perraud.*Zakopane, 1^{er} mars 1890.

Je veux vous résumer tout ce qui s'est passé chez nous depuis un mois : le 4 février, sur les lettres de M^{lle} Hube annonçant que le médecin trouve M^{lle} Mac Guire beaucoup trop bien pour qu'elle reste davantage dans son établissement, M^{me} de Beaupré part pour Cracovie. — Le 5 février, maman insiste pour que la première retraite (celle des sous-maîtresses), commence au plus vite; mais j'obtiens de faire ma propre retraite du mois, avant. — Du 5 février, midi, au 6, midi : ma retraite... assez pénible. — Dès le 6, jusqu'au dimanche, 9 février, je prépare mes matériaux

(1) Ces « anciennes », dont il sera souvent question, et qu'on appelait aussi les « sous-maîtresses », étaient celles de nos enfants qui, une fois leur éducation dans l'œuvre terminée, avaient demandé à y rester. Elles formaient, dès lors, comme un petit bataillon de confiance, et étaient mises à la tête des emplois.

pour la retraite, avec une peine extrême. — Le 9 février, à 4 heures, début de la retraite de sept grandes filles. Le soir même, une dépêche nous annonce l'arrivée de Monseigneur Felinski pour le lendemain soir. Chacun de se mettre en peine de le bien recevoir, excepté moi qui suis confinée avec mes retraitantes. Lundi 10, Monseigneur arrive. A partir de ce moment, je suis obligée de louvoyer de mon mieux entre les exercices de la retraite et les consultations entre Monseigneur, maman et moi. — Le 15, samedi matin, Monseigneur a la bonté de faire la clôture de la retraite par quelques paroles exquises sur les devoirs et les peines de toute supériorité. Après cela, pendant les jours suivants, il est décidé qu'on formera, désormais, deux catégories parmi les personnes qui travaillent dans cette Œuvre : l'une, celle des « dames auxiliaires », composée de toutes les personnes qui se dévouent temporairement; l'autre, formée des personnes qui se dévouent complètement et pour la vie. — On s'interroge mutuellement, et il se trouve, qu'à part maman et moi, trois personnes actuellement dans l'Œuvre, M^{lle} Chizynska, M^{lle} Zaleska, et M^{lle} Hube, veulent être de cette dernière catégorie. On va plus loin : Monseigneur demande qu'on ne soit pas admise dans ce cœur de l'Œuvre sans y être préparée et y avoir été formée par une année de travail soutenu dans ce sens, sous les yeux d'une gardienne de l'esprit de l'Œuvre dont ce serait la charge spéciale. Or, qui fera cela pour l'instant? — Madame ne le peut pas; elle n'est pas assez libre pour cela. Reste sa fille!!! qui, n'ayant pas réussi à faire son propre « noviciat », est chargée d'en faire faire un aux autres! ? Conséquences immédiates : série de sacrifices à faire de part et d'autre, auxquels chacune se résout de son mieux, en esprit de foi, croyant de tout son cœur, sur la parole de Mgr Felinski, que c'est Dieu qui le veut ainsi. — Ce n'est pas tout : Monseigneur demande qu'on commence ces nouveaux rapports, pendant une retraite, qui s'ouvre le mercredi des cendres à 6 heures du soir. Il prêche deux fois par jour sur ce qui constitue la vie intérieure, et Marie porte à chacune les sujets de méditation. — (Plusieurs autres personnes font leur retraite en même temps.) — Le vendredi, 14, on prend ses résolutions pour cette année d'école, de « formation ». — Monseigneur les bénit, encourage, et le lendemain matin, 26, il part. Ce jour-là même, Madame déclare qu'elle veut, elle aussi, faire sa retraite!... il en résulte qu'elle me charge de lui apporter, dès le soir même, ses méditations et ses lectures, comme je l'entendrais!... Chacun peut se figurer ma première impression!... La seconde fut un sentiment de devoir filial à remplir en faisant courageusement tout ce qui dépend de moi pour que cette mère ait le moyen de se retirer utilement et renouveler en Dieu; la troisième, une joie indicible

à lui ménager ce qui me paraissait répondre le mieux à ce dont elle éprouvait le besoin. Il est très doux de prodiguer à sa mère des soins matériels; mais c'est encore bien autre chose d'être mise à même d'être en devoir de la servir dans ce qu'il y a de plus délicat; de sentir qu'on a la faculté de l'aider, de la soustraire à tout ce qui pourrait interrompre ce temps d'intimité avec Notre-Seigneur. Je me suis dit que Notre-Seigneur me donnait cela pour alléger la croix qu'Il m'avait mise sur les épaules aux jours précédents. Positivement, cette extrême douceur m'a aidée à triompher de l'effroi, de la tristesse, de la souffrance qui me restaient après les dernières décisions.

Au sujet de cette retraite, M^{me} Zamoyska écrit à Mgr Perraud :

... « C'est une chose un peu exceptionnelle qu'une fille dirigeant la retraite de sa mère; mais la mienne s'est très bien tirée de cette mission, et je lui en ai beaucoup de reconnaissance; surtout d'avoir été si simplement et si rondement. »

M^{lle} Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 13 mars 1890.

Nous avons été très... comment dirai-je? enchantées? ...non, ce n'est pas précisément cela... peut-être, touchées et *remuées* par la visite de Mgr Felinski... Ce sont ses postulantes qu'on m'a chargée de lui élever avant qu'elles ne commencent un noviciat proprement dit. Il paraît si animé du désir d'accomplir les volontés de Dieu qu'on ne peut lui résister quand il paraît convaincu de l'opportunité de telle ou telle démarche ou décision. Cette fois, il ne s'est pas gêné pour me charger lourdement. Je lui disais, en baisant son anneau aux derniers jours, que je n'approchais pas mes lèvres de cette main, sans lui garder une petite rancune pour ce qu'elle m'avait fait, — malgré toute la vénération qu'elle m'inspirait.

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 10 mars 1890.

... Bon gré, mal gré, c'est très dur de *s'imposer*; et quoique elles aient été très gentilles, je sentais bien l'effort qu'il leur fallait faire, et dans ces cas-là, ce qu'on aimerait mieux, c'est de *disparaître* pour ne pas être à charge. — Et, ici, il était de mon devoir de demeurer là, dans cette charge, attendant qu'elles aient triomphé de leurs répugnances, obligée, en même temps, de recevoir comme des mains de Dieu, l'autorité qu'elles me remettaient et de *m'en servir*, moi, tout à l'heure, leur com-

pagne! — De plus, autre chose d'être compagne, et autre chose d'être ce que je leur deviens. — Autres sont les rapports, d'égale à égale, et autres ceux qui se fondent par cette organisation. Pour dire vrai, j'ai senti comme le vide se faire autour de moi; je me suis sentie *toute seule, séparée* par toutes sortes de circonstances, de devoirs et de privations qui se dressaient entre elles et moi. — Plus personne de mon espèce. — Utilité de taire ses impressions, de ne pas communiquer *tout* ce qu'on pense, de ne pas partager mes propres peines avec celles que je devais simplement aider en *les servant*.

M^{lle} Zamoyka à Mgr Perraud.

Zakopane, 20 mars 1890.

Julie Zaleska est charmante de simplicité, de courage, de sincérité. M^{lle} Chizynska dit avoir l'impression d'être revenue à dix ans en arrière; et, en effet, nous lui voyons un air si épanoui, si heureux, si confiant, que cela fait du bien à voir. M^{lle} Hube, qui ne manque pas de volonté, de courage, d'abnégation et d'humilité dans ses résolutions, ne sait pas, autant que les autres, se faire *enfant*. C'est une personne qui a ses théories sur la vertu, la perfection, etc... Louise m'intimide beaucoup, mais je me fais violence. M^{lle} Marguerite ne m'intimide pas autant qu'elle m'amuse. Je vois, je comprends ce qu'il y aurait à dire, comme je ne l'ai jamais fait à son égard, mais il y a quelque chose en elle qui fait obstacle, sans qu'elle s'en rende compte. Je crois qu'il y a trop de raison en elle; quand je cause avec elle, je la sens un peu comme sur son tribunal pour décider en son esprit si ce que je lui dis et conseille est faisable ou non, — et cela, sans l'ombre de mauvaise volonté. Je crois que c'est une habitude d'esprit; mais j'ai de la peine de ce côté. Elle s'en va, malheureusement, prendre ses vacances... d'ici à son retour, je me serai peut-être consolidée moi-même et cela n'en vaudra que mieux.

M^{me} de Beaupré à Mgr Perraud.

Zakopane, 13 mars 1890.

... C'est maintenant l'heure de l'organisation et de l'essai. Il me semble que de bons et solides fruits vont se produire; à la réserve, selon moi, de deux ou trois *conditionnels*. Le premier est que, dans la constitution de cette Œuvre, les personnes qui y consacrent définitivement leur vie, qui *s'engagent*, ne se lient cependant pas par des vœux. Et ceci, non par une terreur ou un préjugé quelconque à l'endroit des vœux, mais parce que l'Œuvre perdrait nécessairement alors le caractère qui lui est propre : ce

« modèle d'esprit chrétien à travers le monde », pour les familles, pour les individus, tous solidaires du service de l'honneur de Dieu et de leur salut réciproque, parce que la préoccupation des graves et strictes obligations qu'imposent les vœux, l'obligation de les sauvegarder conduiraient inévitablement aux limites, aux barrières sous lesquelles la pensée première et créatrice serait étouffée. Aujourd'hui même, une nouvelle retraite s'ouvre pour une douzaine d'élèves; partout le fer est sous l'enclume; on forge et on frappe à tour de bras.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud

Stryj, 26 mars 1890 (à la gare).

Cherchez-moi sur la carte de la Galicie orientale et vous devinez que je suis en route pour une des maisons de Mgr Felinski. J'ai quitté Zakopane, hier, à 6 heures du soir, laissant Marie à l'orgue, tandis que notre aumônier était en train de faire une instruction de retraite pour quarante-cinq de nos enfants, à la chapelle qui était *comble* de paysans et de beau monde... Il a fallu partir sans même embrasser cette Marie qui travaille comme un vrai missionnaire et réussit souvent à faire des merveilles. Je suis partie avec M^{lle} Hube qui va prendre ses vacances dans sa famille. Nous avons fait voyage ensemble, jusqu'à la station : 6 heures de voiture, véritable charrette à foin, avec une banquette suspendue au milieu. Un paysan pour nous conduire avec ses haridelles; deux chiens pour nous accompagner, et une de nos enfants qui doit enseigner la couture chez Mgr Felinski... Un beau clair de lune, et une chaleur d'été. Nous sommes arrivées ici en douze heures et nous avons onze heures à attendre le train qui nous fera faire trois heures de voyage; et puis une nouvelle attente et un autre train qui nous amènera au matin à Czernowiec!

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 27 mars 1890.

Maman s'en est allée hier à Czernowiec pour voir ses religieuses; puis elle ira dans l'autre maison, à Dzwiniaczka, où est Mgr Felinski. Nous sommes bien seules; M^{lle} Marguerite a dû, elle aussi, aller passer quelques semaines dans sa famille qui l'attendait depuis Noël! La dernière retraite prêchée par l'abbé est à moitié cours. Je suis si fatiguée que je n'y fais plus grand'chose. L'abbé prêche deux fois, et moi je cause deux fois sur divers sujets. Puis, il y a un *petit* groupe qui s'adresse à moi, et le reste à Julie, sauf quelques exceptions qui reviennent à Louise. En tout, quarante-trois enfants! Cela dure huit jours;

comme une sorte de mission. Elles vont à tous leurs ouvrages, comme à l'ordinaire; on leur permet seulement de se retirer pour une heure de temps à autre, quand elles le demandent. A la récréation, on joue de tout son cœur, mais il est défendu de causer. Cela paraît marcher très bien.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud

Czernowiec, 3 avril 1890 (jeudi saint).

Si vous aviez la charité de me faire avoir quelques règles de Communautés où je puisse puiser certaines indications, cela me serait bien utile. Cette petite Communauté, comme tout en Pologne, a passé par de telles secousses qu'elle s'est établie dans des conditions si bizarres que tout y est à faire; mais, cela mérite d'être fait; il y a ici des âmes vraiment désireuses de servir Dieu, et je voudrais les y aider. Je crois que j'y réussis en une certaine mesure. Dieu semble bénir mes efforts; néanmoins, la vie religieuse demande toutes sortes de petites rubriques que je ne possède guère. Je ne désire pas me garrotter par trop de règles et de coutumiers; néanmoins, je suis certaine que je trouverais grand profit à avoir les règles des petites sœurs des pauvres; des sœurs de saint Vincent de Paul et autres... Il me semble que Dieu nous donne là une mission assez exceptionnelle, à Marie et à moi, et qu'il faut la prendre très au sérieux et nous en acquitter de notre mieux, ne négligeant rien de ce qui peut nous guider dans cette tâche.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud

Dzwiniaczka, 12 avril 1890.

Me voilà à Dzwiniaczka depuis le samedi saint. Je demeure dans la petite Communauté de Mgr Felinski mais, nous, les sœurs, les enfants et moi, nous venons ici, c'est-à-dire à la chapelle du château, tous les matins à la messe, et puis je reste au petit déjeuner, un peu pour causer affaires, après quoi je rentre chez les sœurs et partage leur vie et leurs occupations. Je leur lis, avec force commentaires, diverses choses que j'avais écrites pour les personnes de notre Œuvre. Mgr Felinski a revu et corrigé tout cela, sans quoi je n'aurais pas l'aplomb de leur imposer mes pensées; mais puisqu'il les approuve, je puis bien les présenter comme siennes, c'est bien plus facile. Mgr Felinski a dit à la châtelaine de ce lieu, — qui me l'a répété, — que je me laisse entraver par des considérations d'un ordre tout humain et naturel, et que cela m'empêche de tirer tout le bien que je pourrais retirer des dons que Dieu me fait en faveur des âmes; que j'ai toujours l'air de demander des permissions de droite et

de gauche, avant d'agir, sans me contenter de ce que Dieu me donne. C'est un peu vrai; je n'agis presque jamais par moi-même; mais Mgr Felinski m'enhardit tellement quand je suis dans ses petites Communautés que je deviens une autre personne. Figurez-vous qu'il a dit à ses sœurs de ne pas se préoccuper de savoir si je suis une religieuse ou si je ne le suis pas, mais de m'écouter et de m'obéir comme pouvant leur être utile. — Ce sont des âmes bien simples, mais elles se rendent compte que des religieuses doivent tendre à la perfection; or, parler à des personnes qui ont cela en vue, leur montrer en quoi cela consiste, les chemins qui y mènent, les moyens à prendre pour arriver, cela m'est fort agréable. Je sens que j'allume en elles de plus vifs et de plus généreux désirs; *c'est si doux!* Et ce bon archevêque a l'air si joyeux de nous avoir taillé de la besogne, à Marie et à moi! C'est une étrange situation! — Je dois partir d'ici le 16, pour Czeniowiec, que je quitterai le 18. Je m'arrêterai peut-être quelques heures à Léopol, puis à Przemyśl chez mes cousins Sapięha. Ils ont eu la douleur de perdre, en quinze jours, leurs deux mères, la Princesse Sanguszkę, sœur de la Princesse de Ligne, et la Princesse Sapięha, sœur de mon mari, la dernière de cette famille et de cette génération. Le 21, j'espère être dans nos montagnes.

Cependant, au fur et à mesure que les liens semblaient se nouer avec Mgr Felinski, des doutes s'élevaient dans l'esprit de M^{me} Zamoyńska, sur la réussite des projets de Mgr Felinski, et elle commençait à entrevoir les difficultés qui vont naître pour l'une et l'autre des deux Œuvres.

Comtesse Zamoyńska à Mgr Perraud

Zakopane, 19 juin 1890.

Nous avons ici Mgr Felinski depuis quelques jours. Je voudrais tout faire pour lui donner un peu de joie; mais que c'est difficile! Il est un peu pressé de voir sa petite Communauté s'accroître et se développer, et moi il me semble qu'il vaut mieux ne rien faire que de bâtir sur du sable, c'est-à-dire sur des vocations apparentes, non réelles. Il se peut que j'exige trop des personnes à admettre, et lui, peut-être, les prend trop de confiance; mais vous pouvez juger de l'écart qu'il y a entre ces deux manières de voir, et combien je voudrais le satisfaire et pourtant ne pas agir contrairement à toutes mes convictions.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud

Zakopane, 19 juillet 1890.

Je suis bien occupée à écrire ce qui concerne notre Œuvre pour l'avenir. Mgr Felinski me presse dans ce sens, et corrige ce que je je fais. Il me semble que cela sera utile.

M^{lle} Zamoyaska à Mgr Perraud.

Zakopane, 18 août 1890.

Vous n'avez aucune idée de la presse dans laquelle nous venons d'être: visite de Mgr Felinski — mariage d'une de nos enfants — visite de Mgr de la Passardière — cinq ou six retraites sérieuses — pour ma part, obligation de consacrer un temps spécial aux religieuses de Mgr Felinski — Visite de Monseigneur de Cracovie... 50 à 60 personnes à la fois visitant l'Œuvre le jeudi et le vendredi matin, et, — pour comble, — deux établissements dans la montagne qu'il était utile de fonder pour le *rapport* et pour l'exercice de nos élèves, puis, indispensable de soutenir; il fallait y consacrer deux de nos meilleures anciennes élèves, sans compter la fabrique des gâteaux, viandes fumées, etc., qu'il fallait faire marcher ici, pour là-bas. Il y arrivait parfois cent et deux cents personnes à la fois. Il fallait soutenir la réputation de notre école de cuisine, ce qui a très bien réussi.

Deux événements mentionnés dans cette lettre demandent quelques détails. C'est d'abord le mariage d'une de nos élèves paysannes des terres de Kornik : Anastusia Wodkiewicz, fille d'un garde forestier de M. Zamoyiski. Elle désirait se marier, et en même temps ne pas quitter tout à fait le foyer de l'Œuvre. Un montagnard, Jean Krzeptowski, très recommandable sous tous les rapports, cherchait une femme!... Quelques entrevues en règle eurent lieu; ils ne se déplurent pas. On leur proposa donc les fiançailles. Elles eurent lieu le jour d'une excursion de toute la maison à « Czarnay staw » (le lac noir), dans laquelle le fiancé était un de nos guides. A partir de ce jour, Krzeptowski vint souvent voir « Nastusia », et le mariage fut célébré le 7 juillet, dans notre chapelle, par Monseigneur Felinski, avec toute la pompe et tous les rites attachés à cette cérémonie par les paysans de Pologne : danses, couplets de tous les gens de la noce, improvisés pour la jeune épousée et chantés, pendant que les « filles d'honneur » coupent ses tresses et lui mettent sa coiffe de femme, etc., etc... Cette belle Nastusia, — car elle était fort jolie — mourait deux ans plus tard, laissant deux enfants : une petite fille, Marysia, filleule de M^{lle} Zamoyaska, et un petit garçon qui venait de naître...

Quant aux « établissements dans la montagne », il est indiqué d'en dire quelques mots, car, dans la suite, il sera souvent parlé de « notre restaurant ». — Ce fut d'abord à Koscieliska — (à 4 h. de charrette d'Adasiowka) que M^{lle} Zamoyska eut l'idée d'organiser une sorte de chalet où les excursionnistes trouveraient à goûter en arrivant, avant que d'entreprendre la visite de cette vallée célèbre. Un groupe de filles *sûres* y fut installé sous la haute direction de M^{lle} Zamoyska qui prit alors M^{lle} Houcke comme « aide de camp ». Un jour sur deux, M^{lle} Houcke partait à 4 h. du matin, sa « furka » pleine de ravitaillements : tonneau de bière, jambons, pain, gâteaux, etc... et ne quittait Koscieliska qu'après le coup de feu des goûters, qui se prolongeaient, souvent jusqu'à 7 et 8 h. du soir. Elle rentrait donc quand, déjà, toute la maison dormait; passait sa journée du lendemain à combiner, avec son grand chef, les préparatifs du jour suivant, et repartait, à nouveau, dès l'aube. — Cet essai donna de si bons résultats que M^{lle} Zamoyska n'hésita pas alors à organiser quelque chose de semblable, au fond de la gorge de Kuznice, près de l'endroit où s'aménageait notre future demeure. Cette fois la chose était beaucoup plus facile : un kilomètre de distance seulement; une bâtisse toute prête (qui fut plus tard notre savonnerie) et, comme « aide de camp », M^{lle} Zaleska.

A côté de cette « création », à l'extérieur, si favorable au « rapport », comme l'a dit M^{lle} Zamoyska, se créait, à l'intérieur, et simultanément, la division des « demoiselles ». Jusque là, il y avait bien eu, par-ci, par-là, une élève venant passer quelques semaines ou quelques mois avec nous; mais elle partageait alors tout simplement notre vie, sans que rien de stable ni de définitif eût encore été organisé en vue de cette catégorie d'élèves. A partir de l'été 1890, les premières jeunes filles du monde prennent place dans l'Œuvre, et on commença à les confier à une personne spécialement chargée d'elles. Le premier lieutenant de ce premier petit bataillon fut une des « perles » de M^{lle} de Mylo, M^{me} Leader, toute jeune veuve anglaise qui, après la mort de son mari, avait pensé à la vie religieuse. Elle était dans un couvent de Bruges où M^{lle} de Mylo venait de faire sa connaissance, et devant les hésitations de M^{me} Leader sur sa vocation, M^{lle} de Mylo l'avait engagée à essayer chez nous. Elle était si charmante, si distinguée et d'une si bonne éducation, que M^{me} Zamoyska n'hésita pas à lui confier (quelques semaines seulement après son arrivée), la surveillance de la douzaine de jeunes filles que nous avions alors. — M^{me} Leader se montra vite l'une de nos « Dames » les plus attachées à l'Œuvre, où, pendant 19 ans, elle rendit de grands services, et où elle mourut, bien jeune encore (en 1909), et presque subitement.

M^{lle} Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 4 septembre 1890.

Nous avons des élèves de premier ordre qui nous redonnent du courage et de l'espérance; ce ne sont plus du tout des cas exceptionnels comme cet hiver! Aussi y a-t-il quelque chose de plus net dans notre organisation; nous surnageons de nouveau; je veux dire que les pensées premières de ma mère reviennent plus librement à la surface : nous sommes plus ce que nous sentons devoir être, c'est-à-dire nous nous maintenons dans notre situation de simples chrétiennes, et c'est auprès de ces jeunes filles toutes confiantes, que nous voyons plus que jamais que c'est à elles, en particulier, que nous pouvons faire du bien; à elles que nous nous devons, et combien il est important de ne pas mettre entre elles et nous d'éléments incompatibles avec ce qui, dans leurs habitudes, leurs goûts, leur éducation les prépare à rester dans le monde, les mettant en mesure d'étendre le royaume de Dieu chez elles, autour d'elles, dans leur milieu, sans en sortir.

Comme on le voit par le ton de cette lettre, la lumière commençait à se faire sérieusement sur la nécessité, pour les membres dirigeants de l'Œuvre, de se « maintenir dans la situation de simples chrétiennes ».

A la fin de septembre, M^{me} Zamoyska était prise d'un violent mal de gorge, suivi d'un abcès dans les profondeurs de l'oreille. Le médecin de Zakopane, tout de suite très inquiet, télégraphia à un chirurgien de Cracovie, et le 25, au matin, on trépanait l'os infecté. Cette opération qui, actuellement, est classée parmi les opérations sans importance, était alors, — et dans les Carpathes! — considérée comme assez grave. La première lettre après l'opération est adressée à Mgr Perraud.

M^{lle} Zamoyska à Mgr Perraud

Zakopane, jeudi 25 septembre 1890.

L'opération est heureusement finie. L'opérateur dit qu'elle était *très urgente*; qu'on pouvait craindre que l'inflammation n'atteignît le cerveau, et alors maman était perdue! Ladislas, qui était présent, a dit que le chirurgien a jeté un cri de joie en voyant que le cerveau n'était pas atteint. Figurez-vous qu'on a dû lui faire un trou dans le crâne, et enlever un morceau d'os, grand de 2 dm carré pour extraire tout ce qui avait suppuré... En ce moment, elle est tout à fait revenue à elle après le chloroforme; mais elle souffre encore horriblement. Elle est, cela va sans dire, admirable de patience; mais tout à l'heure, quand je lui demandais si cela lui faisait mal, elle m'a répondu : « c'est

pire que du mal ». Son visage dit tellement sa souffrance! Cela nous fait à nous bien mal à voir. Cependant nous remercions tellement Dieu qu'elle ne soit pas en danger, et que le danger ne soit plus à craindre! L'opérateur, Rydyger, est connu pour sa piété. Il est entré dans notre chapelle, avant d'aller chez maman. Tout le monde le dit excellent chirurgien.

M^{lle} Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 30 septembre 1890.

Les raisons qui nous ont empêchées de vous écrire aujourd'hui sont bien différentes de celles d'hier : aujourd'hui, c'est parce que nous ne pouvons assez nous rassasier de la vue de maman, qui va tellement mieux. Hier, c'était parce que nous étions quatre en permanence près d'elle, pour tâcher de lui trouver une situation possible, — et cela sans y arriver... Le médecin, qui a refait les bandages dans la matinée, dit que tout est au mieux; que ces douleurs atroces proviennent uniquement d'un mouvement imprimé aux muscles et nerfs atteints par l'opération. Aussi, maman n'osait ni s'étendre dans son lit, ni s'appuyer, ni se laisser aller au sommeil, de crainte qu'un faux mouvement ne suscitât encore une de ces crises terribles de souffrance. Hier soir enfin, Ladislav a imaginé une organisation étonnante qui a permis à maman de dormir beaucoup et très bien, cette nuit. La journée est excellente... si bien que nous l'avons photographiée tout à l'heure... on disait que ce serait pour vous... elle est si belle!

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 8 octobre 1890.

J'ai le cœur si plein de reconnaissance pour vous et pour tous ceux que vous avez fait prier pour moi, que je voudrais employer toutes les forces qui me reviennent à vous remercier. Depuis quelques jours, sauf pour la souffrance qui est encore très vive, je suis beaucoup mieux... mais j'ai pourtant la tête si fatiguée que, tout en voulant vous écrire, j'en ai à peine le courage... le médecin dit qu'il pense que ma plaie sera cicatrisée d'ici à six semaines, mais que je pourrai reprendre la vie ordinaire d'ici huit jours.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon

Zakopane, 1^{er} octobre 1890.

Vous êtes bien bonne, chère Madame, de prendre mes misères tant à cœur; nous avons vraiment de mauvais quarts d'heure à passer depuis quelque temps; j'ai encore la tête toute bandagée

et pas du tout recollée; me traînant à peine, et voilà Marie, par suite d'une chute, enfermée dans sa chambre, sur une chaise longue, pour une vilaine meurtrissure et blessure au genou. Dix autres personnes, plus ou moins grippées, enrhumées, avec des bronchites, des pleurésies, etc., dans tous les coins de la maison. Vraie misère!... nos bâtisses n'avancent pas; les communications sont difficiles; on ne sait comment se procurer le nécessaire. L'Œuvre semble s'étendre d'une part, et s'étouffer de l'autre; tout ce que nous nous proposons est réalisé, ou du moins se réalise tandis que les conditions voulues nous manquent. — Quatorze jeunes filles du monde apprenant tout ce qui concerne le gouvernement d'une maison; soixante-quatorze pauvres filles apprenant le service, la cuisine, etc..., plusieurs « dames de passage » nous prêtant leur concours, faisant des retraites, étudiant l'Œuvre... c'est bien ce que nous désirons; tout le monde semble comprendre maintenant notre but, et les moyens dont nous nous servons... mais voilà que Dieu qui semble vouloir la chose brise les instruments qui paraissent appelés à la faire. Au moment où il faudrait le plus de forces, les forces manquent.

M^{lle} Zamoyka à Mgr Perraud.

Zakopane, 14 octobre 1890.

A mon tour d'être éclopée : j'ai fait, grâce à un cheval emporté, une chute qui eût pu être bien mauvaise. Heureusement, je ne me suis fait qu'une écorchure au genou, mais pour laquelle je suis obligée de me tenir immobile, sous peine d'attraper quelque chose de pire... maman, voici sa journée : elle écrit une ou deux lettres, elle vient me voir au premier étage; dîne avec moi; — sort aujourd'hui pour la première fois avec Jeanne; — prend en rentrant deux verres de vin, et s'étend sur son canapé. Vous voyez si elle est changée! quelle vertu! Enfin, elle va vraiment mieux, grâce à Dieu.

M^{lle} Zamoyka à Mgr Perraud.

Zakopane, 22 octobre 1890.

hier, comme le médecin défaisait le bandage de maman, nous avons été frappés d'une rougeur inaccoutumée en avant de l'oreille et sur le cou. J'ai tout de suite compris, aux manières du médecin, que ce n'était pas indifférent. J'ai fait signe à Julie de l'accompagner pour lui faire dire sa pensée. Il lui a dit, *en secret*, à peu près ce que maman et moi nous combinions, à nous deux pendant ce temps... il a dit que cela devait être de l'eczéma, ce dont il espérait triompher avec de nouvelles précautions; mais que cela pouvait être un érysipèle, et qu'alors

ce serait fatal. Nous vivons sur un pied tel, que nous en avons parlé entre nous trois, immédiatement, sans ménagement, d'autant plus que nous avons besoin d'obtenir de maman les plus grandes précautions, les soins les plus minutieux... Dans la soirée, la rougeur sur la joue a disparu; c'est soi-disant rassurant? — Pour moi, à force d'avoir crié ma confiance à Dieu à travers mon angoisse, j'ai fini par en avoir.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Zakopane, 24 octobre 1890.

J'ai je ne sais quoi autour de ma plaie; on dit que cela pourrait être fort grave; ou, pour parler simplement, mortel. Le « qu'y faire? » du P. Pététot me revient à la mémoire. Aussi, ai-je été à la chapelle demander à Notre-Seigneur *que faire, pour bien faire* si les symptômes augmentent, et si, étant prévenue comme je le suis, je vois venir la mort? Certes, la peine de faire de la peine à ceux que l'on aime est un terrible trouble-joie; mais il faudra bien qu'ils traversent cela, tôt ou tard; or, cette seule chose à part, avec tout ce qui s'y rattache, il me semble que je serais ravie de partir, ravie de tout quitter, ravie de sortir de ce corps, ravie de sortir de ces ténèbres, ravie de mourir à l'heure qui plaira à Dieu, de la façon dont Il lui plaira. — Quelqu'un m'a demandé si j'étais prête à faire le sacrifice de cette Œuvre. Cette Œuvre, j'y tiens dans la mesure dans laquelle il me semble que Dieu veut que j'y tienne; mais ce ne me serait pas un sacrifice de la quitter; ce serait le plus grand soulagement d'en être déchargée. Sauf toujours la peine des autres, je voudrais trouver quelque chose qui me fût le sujet d'un sacrifice; mais je ne vois rien à sacrifier. Je demande à Notre-Seigneur comment je pourrais me préparer à mourir, et je ne trouve rien à faire, sinon me confier aveuglément à sa miséricorde. Je vous assure que la mort m'apparaît comme une délivrance, et le bonheur de comprendre quelque chose aux pensées de Dieu me semble le seul bonheur possible et désirable. Je vous dis ces choses, à tout événement, pour que vous sachiez qu'en ce qui me concerne personnellement je suis dans une paix très grande... Je n'ai d'ailleurs ni les frissons, ni le mal de tête que le chirurgien considérerait comme une confirmation de la gravité des taches qui se font aux alentours de la plaie; ainsi, il se peut que tout cela se termine à *l'amiable*. Dieu sait ce qu'il me destine, et si je puis terminer cette lettre en vous disant au revoir en ce monde, ou en l'autre.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud

Zakopane, 2 novembre 1890.

Je ne sais que vous dire de mon physique, car je n'y comprends rien... tout ce que je sais, c'est qu'on n'en voit pas la fin; on me répond invariablement que cela prendra encore un mois ou six semaines; mais à partir de quel mois, et de quelle année, c'est ce que l'on ne me dit pas!

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud

Zakopane, 23 novembre 1890.

Croiriez-vous qu'un évêque, — un saint évêque, — a été troubler l'esprit d'une pauvre demoiselle Jeanne, — laquelle a été répercuter son trouble dans l'esprit d'un pauvre docteur Henszel, — lequel a renvoyé la balle dans l'esprit de ma fille Marie, laquelle n'a plus ni paix, ni trêve pour me faire aller soigner mon crâne au vieux quai. Cela ne me semble pas très indiqué; mais M^{me} de Beaupré dit, avec quelque raison, que si ce n'est pas nécessaire pour moi, c'est nécessaire pour Marie. Les autorités ont tenu conseil ce soir, je ne m'en mêle pas, et je ferai ce qu'elles décideront. Je me pose, toutefois, la question que voici : Monseigneur l'évêque qui a provoqué tout ce tremblement, que va-t-il faire? et où sera-t-il, pendant que tant de pauvres âmes vont s'escrimer à exécuter les mouvements qu'il leur imprime, à la sourdine, sans avoir l'air d'y toucher; où sera-t-il? Voilà la question du jour; car, vraiment, s'il fallait aller à Paris, rien que pour le plaisir de changer de chirurgien et de se faire triturer par une nouvelle paire de mains, ce ne serait pas la peine. Je suis assez accessible à ce que l'on peut dire sur les avantages d'un traitement à Paris, si cela nous donne l'espoir de vous voir; mais, s'il ne faut pas compter là-dessus, mon crâne se remettra, ou ne se remettra pas, aussi bien à Cracovie, qu'ailleurs.

26 novembre 1890.

... Il est extrêmement difficile de quitter la maison, c'est à chaque instant quelque chose de nouveau pour nous ôter toute envie de nous absenter... le projet de Paris surgit toujours, mais cela encore offre beaucoup de difficultés pour le moment, peut-être en février, sera-ce possible?

29 novembre 1890.

Vous serez content si je vous dis que je vais beaucoup mieux; j'ai franchement posé ma tête sur mon oreiller, cette nuit, sans

souffrir. Cette plaie, je crois, tire sérieusement à sa fin. Cela fait, il faudra aller à Cracovie, un jour ou l'autre, puisqu'on prétend qu'il est de nécessité classique que les scellés soient posés par une main professionnelle. Peut-être, de Cracovie, irons-nous définitivement à Paris.

Pendant sa convalescence, M^{me} Zamoyska ne perdait pas de vue les jeunes filles du monde, dont la division était nouvellement créée.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud

Zakopane, novembre 1890.

Figurez-vous que parmi nos jeunes filles il y en a une qui a fait ses études à Saint-Petersbourg, dans un grand lycée de filles, elle a passé ses examens et remporté des médailles d'or. Cette enfant est une belle grande jeune fille, très intelligente et bien douée, avec les plus nobles aspirations et l'ignorance la plus absolue au point de vue religieux; — elle est ici depuis trois mois. Or, il y a une dizaine de jours, elle est venue frapper à ma porte et me dire : « Je n'y tiens plus, je ne sais que croire ou ne pas croire; je sens qu'il y a autre chose que la matière seule; je sens qu'il doit y avoir un monde futur et un Dieu, mais toutes mes études m'ont enseigné le contraire, et je ne sais plus que penser. » — Je n'avais jamais vu réuni, chez une même personne, tant de bonne volonté, d'intelligence, d'instruction, d'ignorance; je ne savais par où commencer. Enfin, je me suis décidée à commencer par le commencement, c'est-à-dire, par la création du monde. Tous les jours, de 6 à 7, nous lisons ensemble l'écriture sainte et le catéchisme, et nous en causons. Je ne puis vous dire combien c'est intéressant et doux. Je ne sais ce que cette enfant n'a pas lu : Darwin, Renan, etc... avec cela elle a une intelligence très personnelle et des aspirations élevées... Elle m'a demandé si on n'était pas scandalisé de ce qu'elle ne se confessait pas... « mais, je ne puis pas encore »... Elle m'a dit que M. l'abbé leur avait parlé, à leur catéchisme, de la prédestination, mais qu'elle n'avait rien pu comprendre. Je lui dis que je ne pensais pas que Dieu ait pu créer qui que ce soit en vue de le damner, mais qu'il était indubitable que Dieu aimait certaines âmes d'un amour de prédilection, et qu'Il leur faisait des grâces exceptionnelles, en vue de leur salut... « comme Il a fait pour moi », me dit-elle, « en m'attirant ici; mes parents m'ont envoyée pour apprendre à tenir leur maison, et voyez ce qui en résulte »!... voilà de ces choses qui consolent de bien des misères.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud

Zakopane, nuit de Noël 1890.

Je ne sais si je ne me déciderai pas à emmener ma grande jeune fille avec moi. J'ai trop regret de la quitter, n'ayant encore abouti à rien. Tout germe, et rien n'est mûr dans son âme. Je ne lui parle même pas de confession encore; je sens qu'il est trop tôt. Si la chose s'arrange, vous nous la confirmerez, n'est-il pas vrai, Seigneur? Le bien qu'on lui fera pourra avoir une grande portée. Il n'y a plus ni églises ni prêtres, ni enseignement religieux dans cette pauvre Lithuanie, et la foi y est absolument morte.

M^{me} Zamoyska ayant été reprise de douleurs d'oreille, accompagnées d'enflure, elle dut se résigner à aller faire un séjour à Cracovie. Elle partit le 2 janvier, emmenant son infirmière, M^{lle} Zaleska (indispensable dans ce cas) et sa fille, très fatiguée, espérant que quelques jours à Cracovie la reposeraient un peu. De plus, M^{lle} Zamoyska s'occuperait de M^{lle} Mac Guire qui commençait à aller presque bien.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré

Cracovie, 25 janvier 1891.

Marie n'est guère reposée, mais elle ne perd pas son temps; elle s'applique à manœuvrer le cardinal, et cela paraît lui réussir assez bien. Elle est, en ce moment, à sa neuvième interview. Il est très accueillant pour elle, et très bienveillant, et se fait raconter l'Œuvre, par le menu; cela me semble très heureux. Elle a obtenu la permission d'avoir le Saint-Sacrement exposé dans notre chapelle, tous les premiers vendredis du mois, depuis la messe, jusqu'à la nuit; c'est une grande joie.

Au bout de six semaines, les pansements n'étant pas encore finis, M^{lle} Zamoyska retourna seule à Zakopane puis, le 16 mars, elle revenait à Cracovie chercher sa mère, pour filer sur Paris, avec M^{lle} Mac Guire, tout à fait bien alors, et qu'on était heureux de changer d'atmosphère. On emmenait aussi Ada Jelowicka, la jeune fille à laquelle M^{me} Zamoyska enseignait le catéchisme.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

« Vieux Quai », 21 mars 1891.

Ainsi dans ce pauvre monde et dans des vies impossibles, tout est possible, car nous voilà au quai! — Pourquoi faire? — pour vous voir : en ce qui me concerne, je n'ai aucun autre motif.

Depuis que ma lucarne est close, je prends les forces d'un Turc, et je me porte tout à fait bien.

Ce séjour à Paris se prolongea assez longtemps, à cause du très mauvais état de santé de M^{lle} Zamoyska, qui, d'après toutes les lettres de cette époque, était très éprouvée alors, pour la première fois, par des maux d'yeux qui devaient, dans la suite, la faire souffrir de temps à autre. — « Je serais désolée de « partir en ce moment », écrit M^{me} Zamoyska et M^{me} de Beaupré, le 23 mai, « Marie a absolument besoin de se remettre, et elle « en est loin ». M^{me} Zamoyska elle-même n'était pas encore bien rétablie, comme on le verra par les lettres qui vont suivre. Toutes deux ne rentrèrent à Zakopane qu'à la fin de juillet, après avoir passé trois semaines à la Bourboule. — Ce séjour, d'ailleurs, devait être fécond en nouveaux liens : deux Pères de l'Oratoire, le P. Nouvelle, vicaire général de l'Oratoire et supérieur de l'Ecole Massillon, et le P. Morel, maître des novices, allaient prendre la succession des P. Pététot et Mariote. Puis, nous allions faire la connaissance de M^{me} de Villers.

D'abord, comme l'avait demandé M^{me} Zamoyska à Mgr Perraud, Ada fut confirmée par lui, dans la chapelle du quai d'Orléans, le 19 avril.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 22 avril 1891.

Pour Ada, vous serez aise de savoir que Monseigneur et le P. Charles y ont mis la main tous deux et qu'elle a été confirmée dans notre chapelle, le 19 avril. Je crois qu'elle s'y est bien préparée, et que le souvenir de ce moment ne s'effacera pas facilement de sa mémoire...

Avril 1891.

... Ada est au dixième ciel; elle se délecte au Louvre, chez les maîtres primitifs; elle se délecte à Notre-Dame-des-Victoires; elle se délecte quand elle entend l'abbé Charles Perraud; enfin elle dit qu'il y a quatre choses auxquelles il ne faudra jamais toucher à la légère devant elle : le bon Dieu, l'Œuvre, l'Oratoire et la France.

M^{lle} Zamoyska désirait qu'Ada se « délectât » encore dans les grandes fêtes patriotiques que l'on célèbre à Orléans, chaque année le 8 mai. Le P. Charles Perraud connaissait beaucoup la veuve du commandant B. de Villers, tué au Tonkin; cette M^{me} de Villers avait un pied à terre à Orléans!... le P. Charles allait préparer les voies...

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Paris, 1891.

M^{me} de Villers m'a écrit en me faisant une charmante invitation pour Marie; j'ai répondu; je suis allée chez elle; elle est venue chez moi, mais nous ne nous sommes pas rencontrées.

1^{er} mai 1891.

... Nous avons fini par nous entendre avec M^{me} de Villers pour la trouver chez elle. Marie et Ada partiront pour Orléans, le 6, et reviendront ici le 8. Elles s'en font une fête.

8 mai 1891.

J'ai eu hier deux petits mots de Marie et d'Ada. Cette dernière commence sa lettre par cette exclamation : « De quel droit ai-je tant de joies ! » Marie aussi est fort contente; je souhaite que M^{me} de Villers ait autant de satisfaction de cette visite que celles qui la lui font.

M^{lle} Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 1891.

J'ai eu d'excellentes causeries avec le P. Morel qui vont être très utiles à toutes; je le verrai encore, je l'espère. Il est exquis, le calque du P. Mariote à un point inouï. Puis, j'ai causé très utilement avec le P. Nouvelle, et la glace, de ce côté, est fondue, ce que j'ai longtemps désiré; c'est une très précieuse chose pour moi; il a compris mille griefs que j'avais au sujet de l'Oratoire, et s'en émeut peut-être plus que Monseigneur; surtout, il peut plus pour y remédier.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Paris, 1891.

Marie cultive tous les Pères de l'Oratoire et leur inculque, non sans un certain succès, qu'ils ont la mission spéciale d'aider notre Œuvre. Le P. Nouvelle lui a livré son maître des novices, avec injonction de fournir à Marie tous les avis et renseignements qu'elle lui demandera. Ce bon Père, qui est un vrai disciple du P. Mariote, y met une grande charité.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Paris, 5 juin 1891.

— Je ne puis vous dire tout ce que je souffre de tous les déboires que vous avez à supporter, ni vous dire à quel point je suis em-

barrassée de savoir que faire. Nous sommes, Marie et moi, — sauf qu'elle a une grande fatigue en plus, — absolument à la même enseigne, les muqueuses enflammées. On me dit que ce que j'ai aux yeux et au nez est la même chose que ce que j'ai eu à la gorge, puis à l'oreille. Marie aussi a la gorge et les yeux pris. On dit que cela tient aux influences atmosphériques; on nous dit d'éviter le froid et l'humidité. Comment entrer dans cette maison trempée! Je crains qu'au lieu de rendre service nous compliquions tout.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 15 juin 1891.

Le sort en est jeté; sur l'avis formel et persistant du médecin et de l'oculiste, nous nous décidons à aller passer trois semaines à la Bourboule, ce qui, en plus du bien que cela doit faire à nos muqueuses, nous garantira trois semaines de repos et de tranquillité. Si cela ne réussit pas à nous refaire, c'est que « le mal est sans remède », comme dit la romance, et nous vous reviendrons, comme nous sommes parties, moitié sourde, moitié borgne, et nous y verrons une volonté de Dieu. Toutefois, je crois qu'il faut tenter la chance de se consolider avant l'hiver que nous ne passerions pas impunément, nous assure-t-on, dans l'état où nous sommes. Nous voudrions partir, lundi soir, avec Josia, et laisser M^{lle} Mac Guire avec Bronia; pourvu que nous trouvions une compagne de voyage pour Ada, qu'il faut renvoyer à Cracovie.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

La Bourboule, 21 juin 1891.

Ainsi que je vous l'ai écrit de Paris, sous toutes les menaces du docteur Henszel, nous nous sommes décidées à faire cette chose héroïque et qui m'a toujours paru absurde, c'est d'aller aux eaux! Enfin, le médecin d'ici nous affirme que ces eaux sont particulièrement efficaces contre les fièvres opiniâtres, comme celles de Marie, et très reconstituantes. Le fait est qu'elle avait bien besoin de couper cette fièvre et de se remettre du délabrement dans lequel elle est... Nous avons trouvé à nous caser, dès le premier jour, très proprement. Josia Chachorowska nous fait la cuisine, et cela revient dans les 3 à 4 francs par jour, pour nous trois!

CHAPITRE VII

Zakopane — Kuznice — (Août 1881 à 1914)

Retour à Kuznice. — Premier séjour du Père Morel. — Nouveau projet de « formation ». — M^{lle} Justine Zaleska. — Séjours à Paris de M^{lles} Chizynska et Hube. — Départ à Paris pour la mort de M. Léonard. — Première entrée de M^{lle} Zamoyska à la Visitation d'Orléans. — Retour à Zakopane. M^{lle} Félix. — Deuxième séjour du Père Morel. — M^{lle} Zakrzewska. — Départ pour Paris. — Séjour à la Visitation d'Orléans de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Houcke. — Retour à Zakopane. — Installation de M^{lle} Zamoyska à Saint-Jean. — Départ de M^{me} de Beaupré. — Épidémie de fièvre typhoïde. — Voyage en France de M^{lle} Justine et de M^{lle} Zamoyska. — Troisième séjour du Père Morel. — Départ à Paris pour la réception du « chapeau de cardinal ». — Apprentissage du savon. — Retour à Zakopane. — Maladie de M^{me} de Beaupré. — Séjour à Paris : divers projets pour une fondation en France. — Retour à Zakopane. — Départ définitif de M^{me} de Beaupré. — Première visite du Père Lechevallier. — Voyage de M^{lle} Zamoyska en France pour des projets de fondation. — Cours d'économie domestique au quai d'Orléans. — « Popincourt ». — Retour à Zakopane. — Ère de prospérité de l'œuvre. — Séjour à Paris : pour la première fois on nomme une « directrice locale ». — Retour à Zakopane. — Séjour du Père Nouvelle. — M^{me} Zamoyska chez le Dr Chramiec. — Retour à Kuznice. — Deuxième séjour du Père Lechevallier. — Séjour à Paris. — Voyage à Rome de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Houcke. — Retour à Zakopane. — Départ de M^{lle} Mac Guire pour l'Amérique. — Quatrième séjour du Père Morel. — Bobrek. — Premier séjour du Père Brillet. — Départ pour Paris en juin 1914.

Pendant que se prolongeait le séjour en France de M^{me} et de M^{lle} Zamoyska, on ne s'endormait pas à Zakopane. L'ancienne maison des « Forges » située tout au fond d'une gorge sauvage, à un kilomètre d'Adasiowka, avait été suffisamment aménagée par l'activité de M. Zamoyski, l'esprit d'organisation de M^{me} de Beaupré et l'énergie de M^{lle} Zaleska, pour qu'on ait pu y installer enfin, définitivement, la maison de l'Œuvre. C'est donc à « Kuznice », et non plus à Adasiowka, que M^{me} et M^{lle} Zamoyska trouvèrent l'Œuvre en revenant de Paris.

Dès son installation sous un toit à elle, l'Œuvre va se développer rapidement. D'une part, elle va devenir vraiment une « école modèle » d'économie domestique, dont chacun des multiples emplois atteindra, jusque dans les moindres détails, toute la perfection possible, d'ordre et de propreté exquise dans le

travail. D'autre part, les jeunes filles du monde vont affluer; non seulement celles de la classe moyenne, mais, plus encore, peut-être, celles de l'aristocratie et des premières familles de Pologne qui, toutes, voudront y faire un stage. Et les touristes, en vacances à Zakopane, qui prirent l'habitude de venir, en groupes, visiter l'« Ecole ménagère » le matin au plus fort du coup de feu, ne pourront reconnaître, sous le même petit bonnet blanc, la jeune princesse de la fille pauvre, travaillant sous la même discipline, avec le même entraînement et le même soin. — M^{me} Zamoyska réalisait là, petit à petit, l'un de ses rêves : celui du rapprochement des classes sociales *par* le travail en commun. Et l'expression de Dickens, qu'elle aimait à répéter dans ses entretiens à l'ouvrage : « inculquer aux riches plus de respect pour le pauvre, et aux pauvres, plus de charité pour le riche », était alors vraiment mis en pratique dans l'école de Kuznice. Pourquoi cette marche ascendante de l'Œuvre, si justement constatée par tous ceux et celles qui, chaque année, venaient se retremper dans cette maison unique, ne ressort-elle pas de la correspondance qui va suivre?... sans doute parce que le gros déboire, toujours, — et qui restera déboire jusqu'au bout : le manque de bras, — masquait aux yeux de M^{me} Zamoyska tout ce à quoi elle atteignait cependant, et qu'elle ne sentira que de loin en loin... « Dieu m'accorde des privilèges qui font parfois « que la terre m'est un ciel. Cette pauvre Œuvre, qui ne peut « trouver de collaboratrices, trouve moyen d'étendre son action « d'une façon extraordinaire (1). » Mais, plus souvent, ce sont des phrases comme celles-ci que nous rencontrons : « Si nous « avions plus de personnes pour diriger cette Œuvre, ce serait « une merveille; mais, là-dessus, Dieu est inflexible (2) » ou encore : « Quelle singulière chose, on dit que Dieu veut cette « Œuvre, et il ne veut pas nous donner de bras pour la « faire (3). »

Le 22 juillet, après un voyage qui avait été particulièrement fatigant, M^{me} Zamoyska rentrait à Zakopane, avec sa fille, M^{lle} Mac Guire, M^{lle} Houcke, les deux petites servantes qui les avaient accompagnées à Paris (Bronia et Josia Ch.) et auxquelles on avait adjoint une petite Française, la fille des concierges du quai d'Orléans : Adèle Roussel.

En route, à Sucha, nous rencontrâmes Monseigneur Jourdan de la Passardière qui se rendait tout justement à Kuznice! Il avait visité l'Œuvre l'année précédente, à Adasiowka. Arrivée à la gare de Chabowla, M^{me} Zamoyska n'eut que le temps de

(1) Lettre à M^{me} Wallon, 7 novembre 1892.

(2) Lettre à M^{lle} Houcke, juin 1893.

(3) Lettre à Mgr Perraud, 2 septembre 1893.

sauter dans une voiture, en laissant les autres se débrouiller comme elles pourraient, afin d'arriver, si possible, à la maison un peu avant l'évêque!... à 8 heures du soir!... Monseigneur J. de la Passardière ne fit d'ailleurs qu'une apparition. — La première lettre datée de Kuznice est adressée à M^{me} Wallon.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 1^{er} août 1891.

Notre nouvelle maison a bien des inconvénients, mais elle a bien des avantages aussi. L'ouvrage est splendide : une longue salle bien éclairée, avec six croisées d'un côté et six de l'autre; bien aérée. — Les dortoirs sont très beaux aussi; les réfectoires convenables; les cuisines, la boulangerie, la laiterie sont fort agréables et on peut y travailler avec plaisir. Tout le reste n'est encore que provisoire. Plusieurs très jolies chambres; la mienne est charmante, avec une belle vue sur la vallée, claire, tranquille, sèche. Marie en a une fort belle aussi. La chapelle n'est que provisoire; trop petite, mais convenable, étant voûtée avec une petite sacristie à côté. Tout le monde nous dit que nous sommes dans une Chartreuse; mais le vrai nom de cette partie de Zakopane signifie *les forges*. Or, comme Zakopane signifie « enseveli », cela vient à dire, *forges souterraines*. On s'imaginait que le nom a dû être emprunté au Dante.

Comme on l'a vu, l'un des fruits du dernier séjour à Paris avait été l'entrée en relations beaucoup plus suivies avec les Pères de l'Oratoire. Aussi, dorénavant, chaque année, à l'époque des vacances, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces Pères iront-ils passer quelques semaines à Kuznice : le P. Morel, le P. Lechevallier, le P. Baudrillart, le P. Nouvelle, et, bien plus tard, le P. Brillet, s'y succéderont. — Cette fois, ce fut le P. Morel qui arrivait à Kuznice, six jours après le retour de M^{me} Zamoyska.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 1^{er} août 1891.

Le P. Morel nous engage beaucoup à faire en dehors de la notice sur l'Œuvre, en dehors du règlement des personnes qui s'y dévouent, des *Constitutions* qui assurent, dans la mesure du possible, l'avenir de l'Œuvre, et qui rassurent les personnes voulant en faire partie. Il dit que c'est le seul moyen de fixer nos sujets. D'autre part, il me semble si difficile de faire des constitutions pour une association si minuscule, et d'appliquer tous les grands mots que comporte une constitution à la petite chose que nous sommes. Quelle chose étrange, le P. Morel, — comme tous ceux qui voient cette Œuvre de près, — a bien l'impression

d'une chose sérieuse et désirable! On ne peut nier le bien qu'elle fait et les vertus que plusieurs y pratiquent; et néanmoins, elle ne se recrute pas, elle ne s'établit pas; elle est traversée de toutes les façons. Le clergé ne l'aime pas, ne s'y intéresse pas; Dieu lui-même ne nous accorde ni forces, ni santé, ni sujets capables d'assurer son développement.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Zakopane, 15 août 1891.

Le séjour du P. Morel, ses conseils, la netteté et la précision de son jugement, nous ont apporté un précieux secours; chaque jour nous pouvons mieux nous rendre compte de l'importance du bien qu'il a fait.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 23 août 1891.

Jeanne vous aura raconté la visite du P. Morel. Je ne voudrais pas me laisser aller à des imaginations; mais il me semble que cela n'en est pas une de croire que c'est le Saint-Esprit qui l'a amené ici, qui l'a inspiré et dirigé dans tout ce qu'il a fait. Le P. Pététot nous a dit plusieurs fois, dans le temps, qu'il était certain que cette Œuvre était voulue de Dieu, mais qu'il ne savait pas si c'était son heure. Or, cette fois, il semble que c'est bien l'heure de Dieu; tant de difficultés se sont aplanies; tant de points obscurs ou douteux se sont éclaircis; tout le monde s'est mis d'accord, et il me semble que chacune a reçu, avec une grande et profonde paix, la grâce de s'acquitter, de ce qui est résulté pour chacune, des combinaisons générales. Pour moi, je l'éprouve d'une façon très sensible. Il y a longtemps, longtemps que je n'ai eu la paix de l'esprit, dans l'âme et dans le cœur, comme en ce moment. Je vois ce qui est à faire, et comment les choses doivent se faire. Entre autres détails, ce qui, dans cette Œuvre, a une importance extrême, et ce que nous n'avions jamais su organiser d'une façon satisfaisante, nous avons calculé et fait un tableau du nombre d'enfants qui doivent faire leur apprentissage dans chacun des emplois de la maison et de la durée de ces divers apprentissages. C'était fort compliqué, car le nombre des apprenties par emploi varie de une à six; et la durée des apprentissages va de trois semaines à quatre mois. Nous sommes arrivées, néanmoins, à établir un roulement qui fait que 54 élèves passent toutes par 17 emplois en trois ans, jour par jour. Puis, pendant les deux dernières années de leur éducation, elles sont appliquées à la spécialité qu'elles ont choisie, et pour laquelle elles montrent le plus d'aptitudes. Le tableau

est fait de façon qu'en regard du nom de l'élève et de l'emploi par lequel elle a passé, une case est réservée pour la note qu'elle y a méritée, de 1 à 5, maximum. Au bout de trois ans, on verra d'un coup d'œil, sur une même ligne, le temps d'apprentissage qu'elle a fait dans chaque emploi, et comment elle y a été jugée. Vous ne sauriez croire ce que cela leur donne d'émulation.

Autre chose encore qui avait été mis en question pendant le séjour du P. Morel, c'est, à nouveau, un projet de « formation », encore! — formation qui, celle-là, se ferait à Paris... peut-être au quai d'Orléans et sous la direction immédiate de l'Oratoire. M^{lle} Chizynska était partie pour la France, en même temps que le P. Morel pour ... essayer? Mais, ceci inquiétait sourdement M^{me} Zamoyska. La lettre suivante à M^{me} de Beaupré, alors en France, le fait pressentir.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré

Zakopane, 1^{er} octobre 1891.

Il m'est venu hier, en écrivant à Monseigneur, une pensée, relativement à notre Œuvre, qui me semble si vraie, que je veux vous la dire. C'est que l'essence de la vie religieuse consiste dans le renoncement, le détachement, la séparation de toutes choses pour l'amour de Dieu, tandis que l'essence de l'esprit de notre Œuvre consiste à tout faire valoir au service de Dieu, et à se servir de tout pour étendre son règne sur la terre : l'étude, les arts, la fortune, les relations, les voyages, etc... que, dès lors, toute tentative de nous astreindre aux exigences de la vie religieuse, au lieu de nous diriger vers notre but, nous en éloignerait. Cela ne vous semble-t-il pas juste? Je vous écris, faute de pouvoir dormir. J'ai le cœur lourd comme du plomb, je ne sais pourquoi. C'est pour le soulager que je vous écris; c'est une habitude que j'ai prise auprès de vous... Cette maison de formation est nécessaire, mais, comment l'exécuter, c'est ce que je ne comprends pas, et c'est ce qui m'empêche de dormir.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré

Zakopane, octobre 1891.

... Le P. Morel me dit qu'il est certain que mes projets pour la formation ne pourront aboutir. Or, si je les désire, c'est vraiment, « par la pointe de l'esprit », car, naturellement parlant, ce serait une complication énorme. Je ne sais vraiment comment tourner la difficulté; une formation est nécessaire, mais où, et par qui, c'est ce que je ne vois pas.

Ici, une remarque est à faire qui, d'ailleurs, se représentera encore dans la suite, chaque fois que M^{me} Zamoyska, suivant son premier mouvement de défiance d'elle-même, éteindra sa lanterne pour s'éclairer à celle de quelqu'un d'autre,... « qui a plus d'esprit qu'elle », comme elle le dit souvent, elle commencera par être ravie, persuadée toujours que ce quelqu'un est envoyé du ciel; puis, petit à petit, sa propre lumière réapparaissant, elle s'apercevra que sa pensée *dévie*! — Ce fait s'était déjà produit, très marquant, au moment de l'intervention de Mgr Felinski dans l'Œuvre (quoique nous ne pouvions trouver une parole écrite *précise*, le disant). Il se trahit une seconde fois, ici, devant l'initiative du P. Morel... et ce ne sera pas la dernière!

Ces deux lettres, adressées de Zakopane à M^{me} de Beaupré, demandent une explication : En effet, une première fois déjà, quand l'Œuvre était à Kalwarya, la mère de Beaupré avait obtenu de la Mère générale l'autorisation de faire une pointe en France, dans une de leurs maisons qui lui avait été indiquée, pour y faire une retraite. A cette époque, elle était à Paray-le-Monial; et, dorénavant, elle profitera, de temps à autre, d'une partante dans la direction de la France, pour aller se replonger pendant quelques semaines dans sa vie religieuse.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 5 octobre 1891.

Vous croirez sans peine que nous sommes occupées, quand je vous dirai que M^{me} de Beaupré est en France; M^{lle} Hube aux bains de mer; M^{lle} Louise, à Paris, au quai d'Orléans, et deux autres de nos dames, que vous ne connaissez pas, également en campagne. Néanmoins, nous nous en tirons tant bien que mal; celles qui restent travaillant pour trois ou quatre. La pauvre Jeanne ayant à son passif la pharmacie, la caisse, l'orgue, le dortoir des « demoiselles », et, que sais-je encore?... la direction spirituelle de notre petite concierge, des leçons de français, etc., etc., etc... Notre maison s'organise et s'installe de jour en jour, et prend tout à fait bonne tournure. Si ce n'était l'horrible distance du chemin de fer et la nécessité d'attendre les moindres choses pendant des semaines et des mois, on serait très bien ici; du moins, tant qu'il ne neige pas et ne gèle pas. — Le bon Dieu nous a été très miséricordieux; nous avons eu des secours religieux de premier ordre, coup sur coup. Et, chose étrange, un père jésuite, qui ne confessait pas, mais qui prêchait *admirablement* (1). Un homme d'une laideur et d'un charme de parole, indescriptibles. Il nous a dit, à propos de cette Œuvre, préci-

(1) Le Père Bratkowski.

sément les mêmes paroles que celles du P. Nouvelle et du P. Morel, certes, sans s'être entendu avec eux : « Ce n'est pas une chose imitée, ou cherchée pour le désir de faire un bien quelconque; c'est une œuvre absolument nouvelle, complète en elle-même, répondant à tous les besoins du temps, ayant tous les caractères d'une inspiration de Dieu. » Il nous a dit qu'il ne cesserait de prier pour son développement et qu'il serait heureux de nous envoyer des collaboratrices. Comme il nous en faudrait de bonnes et sincèrement dévouées! En attendant celles qui puissent et veulent se dévouer, je serais heureuse de mettre la main sur une bonne musicienne que je ramènerais en conséquence. Si vous avez connaissance d'une personne qui puisse faire notre affaire, pensez à nous. Une personne capable de bien enseigner la musique, et possédant les autres qualités requises au point de vue de l'intelligence de l'âme et de l'éducation. Car il faut tout cela pour nous aider d'une façon efficace, auprès de nos jeunes filles. Pour réaliser ce que nous nous proposons de faire pour elles, il faut leur montrer, à chaque pas, l'alliance possible des goûts les plus élevés avec l'accomplissement des devoirs les plus modestes. Il faut leur former le goût, en même temps que la conscience. La dépravation du goût amène la dépravation de la conscience, je le constate chaque jour; or il me semble qu'en redressant l'un, on redresse l'autre, pour ainsi dire tout naturellement, et étant données la mollesse des caractères et l'absence de principes, je suis amenée à croire que ce serait le chemin le plus court. M'étant munie de tous les matériaux voulus, j'ai amené Marie à leur faire un cours d'histoire des beaux arts, qu'elle prépare, bien entendu. Voilà pour la beauté artistique. Jeanne leur lit et leur fait goûter « les Sources », du P. Gratry, voilà la beauté philosophique; et moi je leur lis et leur commente l'histoire du partage de la Pologne, de ses suites et de ses causes; cela aide à faire apprécier la beauté, par ses contraires. Nous avons, chacune, deux heures par semaines. Qui plus est, j'ai tous les matins une lecture méditée avec elles, soit de l'évangile, soit du catéchisme, où j'essaie de leur faire comprendre le but de la vie. Arriverons-nous à les réveiller, à les persuader, à fixer ces papillons? C'est le secret du bon Dieu. Je me répète sans cesse que, Lui, le bon Dieu, avait des systèmes d'éducation encore bien plus complets que les nôtres, et que cela n'a guère réussi pour nos pauvres premiers parents, que leurs descendants ont été jusqu'à Lui faire regretter de les avoir créés! et que nous n'avons guère le droit de nous attendre à de meilleurs résultats. Mais, il est vrai, qu'à cette époque il n'y avait que l'ancienne loi, et que nous avons la nouvelle de Notre-Seigneur et l'Eglise, et les Sacrements, qui donnent plus que l'innocence. Voilà de quoi espérer quand même.

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

1891.

Monseigneur Felinski est ici en ce moment et prêche tous les dimanches. Ses instructions sont extrêmement goûtées, et, avec sa prédication, Jeanne à l'orgue, et Marie chantant avec ses enfants, de la belle musique classique, — nos offices sont bien charmants. Ma santé est vraiment bonne, celle de Marie, peut-être un peu meilleure. Nous travaillons du matin au soir, comme des forçats, mais cela ne pèse pas, car nous voyons mieux notre chemin. Vraiment, parfois il faut cesser de souffrir pour se rendre compte de tout ce que l'on a souffert. Vous savez que la partie de Zakopane que nous habitons s'appelle *les Forges* : cette maison est vraiment une forge, tant on y travaille. Quelquefois, quand on parcourt la maison d'un bout à l'autre, on n'a pas cessé d'entendre le son de l'orgue que quelqu'une étudie, qu'on entend marcher les machines à coudre; plus loin, c'est la leçon de chant au piano. On descend au sous-sol, et c'est la roue de l'écremeuse que l'on entend, ou la baratte à beurre, et les enfants enfournant le pain. On frotte par-ci, on pioche par-là; on récite des leçons ailleurs, et chacun travaille à qui mieux mieux. — Vous savez que notre Jean tient un restaurant; nos enfants font le travail : 200 petits pains par jour et des croissants, des gâteaux, des fruits confits, etc., etc... Quelqu'un m'a dit aujourd'hui que c'est délice de dîner à ce restaurant, tant tout y est propre et de bonne qualité.

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 20 octobre 1891.

On dirait que le vent a tourné en notre faveur, et que toutes les choses impossibles deviennent réalisables. Les deux petites vérandas sont terminées, et on peut passer de mon couloir dans le vôtre, sans risquer d'être emporté par un coup de vent, par-dessus les Carpathes. Le meuble de la sacristie est posé, et M^{me} Leader se délecte d'aise, n'étant plus obligée d'empiler ses ornements dans de misérables coins. La chose *indispensable* est faite! J'en ai une telle satisfaction que je voudrais envoyer des lettres de faire part pour annoncer cette incroyable nouvelle. La chambre de réserve, telle que vous la vouliez, est presque terminée au grenier et beaucoup d'autres choses dont nous nous faisons fête de vous éblouir.

A ce moment eut lieu la première retraite générale, prêchée dans l'Œuvre, sous forme de mission, par un rédemptoriste, le P. Lubinski.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 1891.

Les prédications du P. rédemptoriste qui est venu nous prêcher une retraite, et que vous auriez eu bien du plaisir à voir, ont déconcerté Marie, n'étant pas du tout selon la méthode des retraites de saint Ignace; ce qui fait que celles qui voulaient faire de vraies et sérieuses retraites les ont recommencées, pour leur propre compte, après son départ; mais le gros de l'armée s'est très bien trouvé de ces prédications. Quatre dames de Zakopane ont demandé à suivre les instructions et ont couché à la maison le dernier jour. Il y avait quatre instructions par jour, et le salut à 8 h. Marie avait 16 enfants; Julie, 4; Jeanne, Adèle Roussel, moi les 4 dames du dehors, 2 demoiselles et 4 enfants. Que n'étiez-vous là! Je n'ai fait que patauger; Jeanne prétend que je fais commencer les retraites par les résolutions, et que je termine par *l'avant-veille*; mais ces bonnes âmes sont radieuses quand même.

Malheureusement, le manque de bras allait en croissant.

M^{lle} Zamoyska à Mgr Perraud

Zakopane, novembre 1891.

Jeanne est partie soigner son oreille, Julie Zaleska est partie voir ses parents; M^{lle} Chizynska est partie soigner son âme et son corps; M^{me} de Beaupré est partie, vous le savez; M^{lle} Brochocka est en Lithuanie, M^{lle} Karnicka a accompagné M^{me} de Beaupré — 7 chevilles ouvrières de notre personnel, absentes! Restent : une Américaine et une Anglaise (pour parler à nos enfants!) une Polonaise, qui aurait besoin elle-même d'être élevée avant d'être chargée d'autrui; puis, la sœur cadette de Julie, maman et moi; c'est tout, en face de 90 élèves.

Il faut dire ici quelques mots de cette « sœur cadette de Julie ». Il a déjà été question d'elle tout au début de cette histoire, au moment où les deux sœurs, Julie et Justine Zaleska, en pension à Versailles, venaient de temps à autre, au quai d'Orléans. Une fois encore, nous l'avons aperçue à Kornik où elle passa ses vacances de l'été 84; mais elle était retournée à la Visitation de Versailles, d'abord pour y terminer ses études, et ensuite, pour, peut-être, y rester comme religieuse. Cette vie, donnée à la prière, l'attirait. Cependant, ses parents ne l'avaient pas autorisée à entrer au couvent, sans avoir goûté de la vie du monde; elle était donc repartie en Lithuanie. C'est pendant ce séjour « dans le monde » que M^{me} Zamoyska l'avait invitée à venir voir sa sœur, et... l'Œuvre. Elle était arrivée à Adasiowka peu de jours

après l'opération de M^{me} Zamoyska. — Timide, très discrète, et d'une âme tout intérieure, elle faisait peu de bruit, et passait plutôt inaperçue. Se trouvant à Adasiowka au moment où le vent des « retraites » soufflait violemment, M^{lle} Zamoyska n'avait pas résisté à la tentation de lui en faire faire une dont nous apprenons le résultat par une lettre à M^{lle} Houcke : « Justine a fait sa retraite, très bien; il est décidé qu'elle reste ici un an, avant d'examiner la question de son avenir; elle paraît très heureuse et très à son affaire ». A l'époque à laquelle nous en sommes, cette Justine n'avait pas encore pris de décision; mais cependant, à partir de ce moment, elle ne devait plus quitter l'Œuvre. M^{me} Zamoyska écrit à Mgr Perraud : « Nous avons ici une sœur de Julie Zaleska, Justine, vous en souvenez-vous? C'est une de vos confirmées, ancienne élève de la Visitation. Elle est très jeune, peu au courant encore, mais c'est néanmoins un secours. »

M^{lle} Zamoyska au P. Lechevallier.

Zakopane, 4 janvier 1892.

Nous avons commencé l'année avec bien de l'inquiétude au sujet de ma mère. Depuis quelque temps elle nous faisait peur par sa mine, sa faiblesse, et ses théories sur ce qu'il ne faut pas s'écouter, manger le moins possible; assurant que jamais le maigre ne lui fait mal, etc., etc. Le jour de l'an, le médecin étant venu pour quelqu'un dans la maison, j'ai usé de fraude pour le prévenir de l'état de ma mère... Il a pu l'interroger, mesurer sa température : elle montait à 40°; il l'a fait mettre au lit sur-le-champ.

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 5 janvier 1892.

Maman va mieux; les forces reviennent depuis que Chramiec l'a convaincue qu'il fallait manger un peu, toutes les heures, nous remontons le courant tout doucement.

M^{me} de Beaupré à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 20 janvier 1892.

... Peut-être m'en voudriez-vous un peu si je ne vous parlais, à mon tour, de notre chère malade; à coup sûr, je ne me le pardonnerais pas. Marie vous écrira-t-elle aujourd'hui, je ne sais? la soirée d'hier a été si terriblement émouvante que je voudrais pouvoir procurer un peu de répit, si ce n'est de repos, à notre pauvre chère Marie. Revenons à hier : la journée avait été bonne,

si bonne que Marie avait cru donner un peu de joie à sa mère, comme à nous toutes, en nous invitant, pour quelques moments après dîner, autour du lit de notre chère malade. Jusqu'au soir, tout a été à peu près satisfaisant; mais, au retour de la crise de faiblesse qui se répète chaque soir et chaque matin, les angoisses, les défaillances ont été si violentes, si prolongées que nous ne savions plus si Dieu ne voulait pas nous ôter toute espérance. M^{me} Zamoyaska elle-même, revenant un peu à elle, a demandé qu'on lui accordât les grâces et les secours de l'extrême-onction. — Aller à Zakopane, en ramener M. le curé, n'a pas souffert de délai. Tout a été fait avec la promptitude, l'obéissance, le courage que vous devinez; mais vous devinez et ressentez aussi les émotions et la physionomie poignante de cette soirée qui pouvait augmenter encore la faiblesse de notre bien chère et aimée malade. La nuit, cependant, n'a pas été trop, trop mauvaise. Le D^r Chramiec, Marie et son frère ne la quittent pas. Julie est partout, comme toujours, et pourvoit à tout ce qui est nécessaire. Nous sommes à près de midi, la journée va plutôt s'améliorant; elle vient de manger un peu et trouve le moyen de plaisanter, de faire rire ceux qui l'entourent, tout en leur demandant pardon de l'inquiétude qu'elle a donnée hier. Elle est persuadée maintenant que *c'était de la comédie* et qu'elle n'était point si malade.

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 23 janvier 1892.

Maman va mieux; à force de la nourrir, nous l'empêchons de partir, comme elle en aurait l'envie parfois.. Je vous en prie, ne vous tourmentez pas. Je suis désolée en pensant au chagrin que vous devez avoir aujourd'hui par les lettres de M^{me} de Beaupré écrites sous les émotions de mardi soir. Il y a eu un moment affreusement solennel. Maman croyait un instant qu'elle s'en allait pour de bon. Elle avait toute sa connaissance; peu à peu, la panique avait gagné la maison. L'abbé Leszcynski lui a été *bon* au delà de toute expression; sur la demande de maman, il récitait tout haut des prières très belles; maman murmurait chaque fin de phrase après lui; — maman a béni Ladislas et moi, et les « dames ».

Comme nous l'avons dit plus haut, M^{lle} Chizynska était à Paris, installée au quai d'Orléans, où elle avait ajouté à la culture de son âme celle de la cordonnerie, dont elle faisait un apprentissage en règle. M^{lle} Hube était arrivée aussi, un peu plus tard, pour passer six à huit mois, sous la direction du P. Morel. Elle habitait chez les « dames de la Retraite ». La maison de Zako-

pane se trouvait donc privée de deux de ses meilleures ouvrières. Sans oser le dire positivement, M^{me} Zamoyska le regrette. Il lui semblait si étrange d'aller se « former » à la vie que l'on voulait embrasser, à 300 lieues de cette vie même!... La pénurie de « dames » fait exprimer à M^{me} Zamoyska les craintes qui la troublent :

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 10 février 1892.

... Et puis, Marie si peu solide; s'enrhumant *dans son lit* pour la moindre raison; moi-même, bonne à rien, et un sujet de fatigue et d'angoisse pour mes enfants; personne pour parler à nos élèves et maintenir le bon esprit. Sauf M^{me} de Beaupré, M^{me} Leader, et M^{lle} Mac Guire qui, toutes trois ne parlent guère le polonais, il n'y a que Julie pour tout ce qui est à faire. Croiriez-vous que j'ai en ce moment deux demandes d'admission d'élèves et je me demande si ce n'est pas un devoir de conscience, vu notre insuffisance, de les refuser. A chaque instant je me pose la question que le P. Mariote m'avait dit de me faire en pareil cas : seraient-elles mieux en restant dans leurs familles? Et, pour la première fois, je crois qu'il faut répondre affirmativement; car une telle agglomération d'enfants ou, — ce qui est pire, — de jeunesse sans surveillance suffisante, c'est vraiment un danger. Mais, comprenez-vous comme cela fait mal au cœur? Jamais, jusqu'ici, je n'en avais refusé quand elles étaient désirables.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 27 avril 1892.

L'autre nuit, pendant une insomnie, l'idée m'est venue d'écrire quelque chose sur les avantages et les enseignements spirituels que l'on trouve dans les différents travaux manuels qui se font ici; et puis sur ceux que l'on trouve en étudiant les mœurs des animaux et des insectes. Le papillon; la fourmi laborieuse, mais égoïste; l'abeille, la chenille, les mouches et les araignées, le bourdon, le paon, les dindons, les poules, les bœufs, les vaches, les porcs, les brebis; la buanderie : la difficulté qu'il y a à nettoyer certaines taches et les mordants qu'il faut employer : l'âme. La laiterie : tout est aigri et gâté par la moindre impureté ou la plus légère odeur. : l'âme. La boulangerie : le pain, le levain. La cuisine : le feu. Les chambres : la nécessité d'enlever journellement et dans tous les coins, la poussière qui s'y accumule : l'âme. Le lit et le moment de le faire; songer à ce qui s'y passera pour chacun, au grand jour du départ suprême. Les

vestibules : qu'il serait dur de passer sa vie à la porte sans jamais pénétrer à l'intérieur du ciel ! Le jardin : la nécessité de labourer, bêcher, semer, arroser, sarcler : l'âme. Le calendrier, le repassage, la difficulté d'enlever les faux plis : l'âme. Le service à table : les récompenses promises au verre d'eau donné pour l'amour de Dieu. L'épluchage des légumes : tout ce qui est à enlever pour en tirer parti. Les fruits qui se gâtent quand on y touche ; les plus beaux, les plus exposés à être rongés ; le dehors encore beau, l'intérieur horrible.

Comtesse Zamowska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 18 juin 1892.

Je me suis attelée à rédiger des manuels pour nos élèves. J'ai la prétention de faire de petits chefs-d'œuvre pour la boulangerie et la laiterie. J'étudie des volumes ; je fais des expériences ; j'essaie d'appliquer les méthodes que j'étudie. Je suis stupéfaite de voir ce qu'il y a de science au fond des moindres choses. Je m'évertue à réduire cette science à la portée de nos élèves, leur faisant comprendre le pourquoi de tout ce qu'on leur fait faire. Il faut que tout cela soit très court pour des filles qui ont peu de temps et qui n'en doivent pas perdre en choses inutiles ou superflues. Je ne puis vous dire combien cela est tout à la fois laborieux et intéressant. C'est étrange ! les hommes séparent si souvent des chose qui sont faites pour aller ensemble : la théorie et la pratique ; la science du travail, et l'accomplissement du travail ; et puis on s'étonne que tous ceux à qui incombe l'exécution du travail s'en dégoûtent et cherchent à s'élever au-dessus de leur état ! C'est bien naturel, leur intelligence se dégoûte de ce à quoi elle n'a aucune part. Je voudrais unir pour nos élèves ce qui, certes, était uni dans la pensée du créateur : le travail de l'esprit, de l'âme et des mains.

Comtesse Zamowska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 18 juin 1892.

J'ai eu un grand plaisir ces jours-ci, plaisir par ricochet, et par conséquent, d'autant plus grand : Witold Czartoryski est arrivé ici, il y a quelques jours, dans une petite carriole, cabriolet, je ne sais quel nom lui donner, un petit véhicule mignon, attelé d'un ravissant cheval gris pommelé, joliment harnaché ; un joli petit fouet, et la couverture, tout bien soigné et complet, demandant à Marie de vouloir bien s'en charger et faire soigner sa bête jusqu'à ce qu'il repasse pour la reprendre. Vous comprenez, comme il repassera par notre *finistère* ! et que c'était une manière détournée de lui faire le plus grand plaisir. Le fait est que, cette

absence de tout moyen de locomotion était sa plus grande épreuve ici : on est loin de tout, et il n'y avait moyen de se rapprocher en rien.

Ce plaisir allait coûter un peu cher : M^{lle} Zamoyska, sa mère, et M^{lle} Mac Guire étaient parties dans ce petit attelage pour faire une promenade, quand, à un tournant, le cheval s'est emporté; c'est cet accident que la lettre suivante raconte :

Dictée par M^{lle} Zamoyska pour M^{lle} Houcke.

Zakopane, 7 juillet 1892.

... Pour moi, je n'ai que le bras malade; j'ai trouvé moyen de réunir, dans le même coude, une bonne foulure, une petite brisure et une assez agréable déchirure des nerfs. Je n'ai rien senti quand Matlakowski (1) m'a remis le bras, parce qu'on m'a chloroformée. Pour la pauvre M^{lle} Mac Guire, elle a aussi le bras droit blessé, mais elle a, par-dessus le marché, reçu un coup à la tête qui va nous tenir dans l'inquiétude pendant une dizaine de jours..., maman qui était dans cette même voiture n'a rien du tout! ce qui prouve qu'on ne prie pas en vain, car M^{lle} Mac Guire et moi, quand nous avons eu conscience que le cheval s'emportait, chacune de notre côté, nous n'avons eu qu'une pensée : supplier pour qu'il n'arrivât rien à maman : tu devines si nous sommes toutes deux soutenues et consolées dans notre piteux état!... Le cheval a les jambes très abîmées, et la voiture est en pièces.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 22 juillet 1892.

Vous devinez que deux personnes dans l'état où étaient M^{lle} Mac Guire et Marie, cela complique l'existence!... Marie est étonnante de courage; sans pose aucune; sans affectation de stoïcisme, — comme j'aurais fait à sa place! — Elle est joyeuse à ce point que l'on serait tenté de penser que c'est chose fort agréable de s'habiller, de manger, d'écrire, etc., de la main gauche, et d'avoir eu le coude déboîté, cassé, déchiré profondément. Elle commence à remuer les doigts très bien; mais on ne lui a pas encore enlevé ses bandages; elle a le bras enfermé en équerre, entre deux planches; vous pensez combien c'est lourd et gênant; vraiment, Dieu la soutient très visiblement. Peu importe ce que les gens peuvent dire ou penser d'elle; elle ne sera ni plus heureuse, ni plus vertueuse; mais pour cette Œuvre, il n'y a pas de mal, et je suis bien reconnaissante à Dieu de la sérénité

(1) Le chirurgien.

qu'il lui donne. Bien des gens savent poser pour la sérénité; mais quant à l'avoir sérieusement et simplement, s'ignorant soi-même sans préoccupation de l'avenir, avec la joie d'une enfant qui ne se défie pas de son père, c'est une autre affaire, et c'est un grand don de Dieu. Les gens qui s'attendent à la voir larmoyante et attendrie sur elle-même, et qui arrivent à elle avec force condoléances et sympathies, n'en croient pas leurs yeux et leurs oreilles quand ils la trouvent si en train, avec l'air de quelqu'un qui est content de vivre, qui s'intéresse à tout et à tout le monde... Au moment où on l'a endormie pour lui remettre le coude, elle s'est mise à parler en rêve; et vous ne devineriez jamais ce qu'elle leur a dit : « Je ne veux pas que l'on farfouille ainsi dans les affaires de ma mère. » C'était bien, en effet, dans mes plus chères affaires que l'on farfouillait ainsi. Sous l'influence du chloroforme, elle n'a pas pensé à *son* bras, mais elle a pensé que c'est moi que son bras touche surtout. Cela a été comme un reflet de toutes ses dispositions... enfin je suis bien reconnaissante au bon Dieu de m'avoir donné une fille *de cette façon*.

Autre chose encore dont M^{me} Zamoyska va être reconnaissante, c'est la création « d'un jardin potager », sur cet amas de pierres qu'était la vallée de Kuznice! — Nous avons dit, au début de ce chapitre, que « les Forges » étaient situées le long d'un torrent, et au point terminus d'une sombre gorge, où les excursionnistes, venus jusqu'à ce point en « furka », étaient obligés d'abandonner leur attelage pour monter, dès lors à pic, soit à pied, soit à cheval. On imagine donc difficilement une exploitation maraîchère, installée dans ces parages. Et cependant, grâce à un travail assidu et persévérant de vrais chartreux, — travail auquel *toute* la maison prenait part, M^{me} Zamoyska, en tête, — quelques années plus tard, pommes de terre, betteraves, salades, fraises *énormes*, fleurs même, alimentaient largement cette maison de trois cents personnes.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 14 septembre 1892.

... Des terrassiers et des jardiniers travaillent tout autour de la maison, et il est si agréable de pouvoir sortir, petit à petit, des décombres où nous étions ensevelis! Toute cette gorge où nous habitons paraît avoir été le lit d'un immense torrent tout en pierres et en bloc de granit, recouverts d'une petite couche de terre. Les montagnards arrivent à planter leurs pommes de terre dans des jardinets grands comme le creux de la main, à force d'élaguer les pierres dont ils entourent leurs pauvres cultures,

et en semant un peu de terre et de fumier sur le gravier qui fait le fond du sol. Nous avons pensé qu'il n'y avait qu'à imiter leur exemple, et nous faisons des merveilles. Je ne puis vous dire combien il est attachant d'amener la culture dans cette aridité. Encore quelques mois de vie et de beau temps, et nous pourrons dire avec Napoléon I^{er}. « Ce qui est possible est fait, et ce qui est impossible se fera » ; car les gens voient ce qui est fait et le comparent à ce qui était, n'en croient pas leurs yeux.

Pendant que ce potager se créait, la grande maison des « Forges » s'achevait. Depuis qu'on en avait pris possession, on ne cessait de l'agrandir et de la rendre plus commode, de jour en jour. Elle avait à peu près atteint, maintenant, toute l'extension qu'on pourrait lui donner : sept nouvelles chambres venaient d'être construites au midi, le long de ce qu'on appelait le « corridor anglais ». Puis, les gros emplois, buanderie, vacherie et dépendances de toutes sortes allaient aussi trouver leur place respective dans de petits chalets en bois, construits, chacun en vue de sa destination particulière. Le générateur récemment arrivé à Kornik faisait fonctionner les machines. Enfin, Kuznice commençait à devenir le petit *village* qu'il sera plus tard, et qui, sans compter les cabanes de montagnards, parsemées, de-ci, de-là, comprenait déjà, — pour l'école seulement, une douzaine de maisons.

L'exposition de Sainte-Hedwige fut, cette année-là, fort réussie :

M^{lle} Zamoyka à Mgr Perraud.

Zakopane, 18 octobre 1892.

Nous avons réuni tous nos efforts pour rendre la fête de maman agréable, et cela a très bien réussi. Elle m'a beaucoup rappelé la fête que nous avons eue la seconde année à Kornik. Je ne me souviens pas d'en avoir eu une depuis, aussi aimable. Nous avons fait, comme alors, un choix de versets de l'Écriture sainte; chaque enfant en savait un par cœur; elles étaient rangées de façon que les versets dits tout haut se complétaient ou se commentaient les uns les autres pour ne former qu'un *tout*. Cette année, c'était l'ensemble des vertus théologiques et cardinales : c'est superbe; cela se déroule comme un parchemin; c'est beau comme un fleuve.

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

Zakopane, 7 novembre 1892.

Dieu m'accorde des privilèges qui font parfois que la terre

m'est un ciel. Cette pauvre Œuvre, qui ne peut trouver de collaboratrices, trouve moyen d'étendre son action d'une façon extraordinaire. Vous savez que l'on n'a jamais rien publié pour la faire connaître, pour la faire valoir, mais, le hasard, ou peut-être une volonté expresse de la Providence, nous a jetées ici, bien malgré nous, dans ces montagnes perdues jadis, et qui deviennent de plus en plus un pays que l'on visite, où l'on prend des vacances, et où l'on cherche la santé. En été, il y a parfois plus de 2.000 étrangers ici; et, quand je dis ici, ce n'est pas positivement sur la montagne sur laquelle nous sommes perchées, mais à 4 kilomètres plus bas. Or, le point de départ des grandes excursions dans les Carpathes est encore à deux cents pas au-dessus de nous. Il y a là une jolie hôtellerie que mon fils a fait construire, et dont nos enfants font tout le service. Les gens qui partent en expédition y laissent leurs chevaux et voitures et y font leurs provisions. C'est le point des rendez-vous avant le départ, et le *café à la mode* pour beaucoup d'autres qui n'y viennent que pour dîner ou goûter. Tous ceux qui y montent sont forcés de longer les petits *plateaux*, où nos enfants font les foins, récoltent les pommes de terre, plantent leurs choux, désherbent le potager, courent après leurs poules et leurs cochons, étendent leur linge, etc... Cette armée de « *petits bonnets blancs* », — c'est ainsi qu'on les appelle ici, — si propres, si soignées dans leur mise, si joyeuses et avec leurs teints frais et roses, donnent à tous ces promeneurs, qui ne savent souvent à quoi employer leur temps, le désir de visiter l'Œuvre, de l'existence et du but de laquelle, ordinairement, ils n'ont aucune conception. *Par principe*, nous laissons visiter la maison, de la cave au grenier, à qui veut, deux fois par semaine. On vient de toutes les plus anciennes parties de la Pologne. Il y en a qui regardent sans voir et qui écoutent sans entendre, cela va sans dire; mais, il y en a qui sont profondément émus et qui ne savent plus comment exprimer leur satisfaction. Un jour, un monsieur, professeur à Varsovie, m'a dit : « Madame, au nom de tout mon pays, permettez-moi de baiser la main qui a fait cela ! » Quelquefois, on veut assister aux « entretiens de 4 heures »; vous savez ce que c'est.. Quand je vois des gens que cela intéresse sérieusement, je leur prête mes cahiers, ce que je fais pour les enfants de l'Œuvre. On les copie et recopie, on se les prête, on en fait apprendre par cœur des passages aux enfants; et, quelquefois, il nous arrive des parties les plus éloignées de ce pauvre pays déchiré, persécuté, ensanglanté, désolé, des échos très fidèles des pensées semées dans nos propres âmes par les saints au milieu desquels nous avons vécu : Monseigneur Perraud, les P. Pététot, Mariote, Lescœur, Olivaint, et nos proches, et d'autres que je ne nomme

pas. Concevez-vous quel étrange privilège, de pénétrer ainsi dans toutes les parties de ce pays, où nous n'avons pas le droit de mettre les pieds; dont nous sommes exilées; où mon père, mon mari, mon frère ont été condamnés à mort! Concevez-vous, quelle étrange chose, sans *jamais* élever la voix en dehors de ce groupe d'enfants pauvres, au milieu de ces rochers perdus; sans jamais avoir imprimé une ligne, de pouvoir ainsi envoyer au loin, à travers la distance et les frontières, et le partage de ce pays, — des pensées qui servent de levier pour soulever les âmes!... le ferment dont il est parlé dans l'évangile. Tout cela est étrange, car, à côté de cela, des voisins à quatre pas qui n'ont aucune notion de cette Œuvre! Ce travail a quelque chose de si sourd; on dirait un travail de mineur. Avant hier, il nous arrive, fort avant dans la nuit, une jeune fille de Minsk, extrême orient de notre pays. Hier soir, une autre de Posen, extrême occident. Cela s'explique très naturellement, car c'est toujours par quelque connaissance qu'on entend parler de l'Œuvre, et qu'on y amène ses filles; ou bien, une jeune fille qui, retournant dans sa famille, suscite cette pensée chez d'autres; mais, cela a beau être naturel, cela nous touche quand même, bien profondément. Cela fait toucher du doigt deux choses si contradictoires : la puissance et l'impuissance humaine. Etant démontré que l'on ne peut rien, on est étonné de tout ce que l'on fait. Et étant démontré que l'on peut tout cela, comment se fait-il que l'on ne puisse pas davantage? Cela m'enseigne toutefois une chose bien clairement et me donne une paix profonde : c'est que, quoique nous fassions, nous n'avons fait que ce que nous devons, et que nous ne sommes que des serviteurs inutiles.

Les départs pour Paris avaient toujours été motivés, jusqu'ici, par les séjours qu'y devait faire Monseigneur Perraud. Cette fois, ce fut une autre cause qui détermina le voyage annuel en France : à Paris, M^{me} Wallon, qui était très souffrante depuis six mois, commençait à s'inquiéter de l'issue de sa maladie; elle désirait ardemment M^{me} Zamoyska. D'autre part, M. Léonard Niedwiecki se mourait. Ce vieillard, qui marchait sur ses 90 ans, avait passé toute sa vie auprès du général Zamoyski en qualité de secrétaire et homme de confiance. Il faisait, en quelque sorte, partie de la maison des Zamoyski. Vieux gentilhomme, — dans son genre, — il portait encore l'ancienne redingote polonaise, boutonnée jusqu'au cou, et dans laquelle il se présentait toujours correctement sanglé. Ne manquant jamais ni une arrivée, ni un départ, toujours ponctuellement à la gare pour se mettre à la disposition de M^{me} Zamoyska. Il habitait un petit rez-de-chaussée du quai d'Orléans où il conservait les archives et papiers de la famille. Il y vivait solitaire, en très bonne intelligence avec la

poussière et les souris, avec lesquelles il partageait son pain quotidien, afin, disait-il, qu'elles ne rongeaissent pas ses papiers et ses livres. Dans cette existence de vieil anachorète, il était d'une charité sans borne pour ses compatriotes miséreux. M^{me} de Villers se rappelle que, bien des années plus tard, rentrant du théâtre, en fiacre, son cocher, en la déposant au quai d'Orléans, s'écria : « Bien des fois j'ai amené ici ce bon M. Léonard qui venait en aide à tous les Polonais, et quand ses compatriotes n'avaient pas de logis, il leur donnait son lit, et couchait sur le plancher... C'en était un brave homme! »

Aussi, tant au point de vue du cœur, qu'au point de vue pratique, M. Léonard ne pouvait pas quitter le quai d'Orléans et s'en aller dans l'autre monde sans la présence de M^{me} Zamoyaska. Prévenue par M^{lle} Houcke, elle lui écrit :

Comtesse Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 6 décembre 1892.

Je ne puis vous dire la peine où nous sommes, entre le désir de courir vers la pauvre M^{me} Wallon, et les difficultés du départ. La difficulté qu'il y a à quitter cette maison est indescriptible. Mais petit à petit, je fais mes préparatifs et si je pouvais partir seule en avant et que Marie me suive dans quelques semaines, ce serait chose bien plus facile; mais j'ai eu, depuis quelque temps, quelque chose comme des syncopes, dont on ne savait jamais au juste comment elles allaient se terminer; là-dessus, on m'a inventé une maladie de cœur et on me surveille, comme un voleur, ne voulant pas me perdre de vue, d'un cran. Vous jugez comme c'est commode, pour les autres et pour moi. Mais, coûte que coûte, nous organisons tout pour le départ. Là-dessus, voilà M^{me} Stablewska (1) qui nous arrive, pour la première fois depuis son mariage, et se met au lit avec une forte bronchite. Jugez comme il est commode de la planter là! Néanmoins, je lui lis des passages de votre lettre, et je lui fais comprendre qu'il me faut partir. Elle s'y résigne tant bien que mal, car, hélas, il est plus facile de comprendre sa propre souffrance que celle des autres. Elle comprend mieux la fatigue, la dépense, le froid, la distance et tout ce qu'elle a traversé pour venir me voir, le tout en vain, qu'elle ne conçoit le besoin que j'ai, moi, d'aller auprès de M^{me} Wallon. Enfin, bon gré, mal gré, elle se résigne à rester ici, dans son lit, et à me voir partir, puisqu'elle ne peut l'empêcher. Mais, voilà que je m'enrhume à mon tour, et nous voici couchées, chacune à un autre étage. Je me soigne tant que je puis pour en avoir vite fini; mais avant que ce rhume ne soit

(1) M^{lle} de Mylo qui s'était mariée.

vraiment terminé, jamais on ne me laissera partir. Qui plus est, il y a deux mètres de neige, et point de gelée; les chevaux se noient dans la neige; et l'on ne peut encore aller en traîneau. — Autre affaire, mon fils est absent; je l'attends d'heure en heure, et vous jugez comme il est difficile de partir sans l'avoir vu ni m'être entendue sur rien avec lui. Enfin, il vaut mieux que toutes les difficultés viennent à la fois, que les unes après les autres. Quoique enrhumée, je puis m'occuper, et j'en profite pour régler bien des choses. Quant à ma maladie de cœur, je vous dirai que je n'y crois pas du tout. J'ai un cœur d'or, veuillez le croire, mais un estomac qui ne veut pas supporter le système de *gavage* auquel on m'a soumise depuis un an. Nous avons fini par découvrir que ces syncopes sont en relation avec mes repas, et là-dessus, on m'a libérée des goûters et des soupers aux biftecks et au cognac, et depuis lors, c'est-à-dire depuis deux jours, je n'ai plus de syncopes!

Comtesse Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 7 décembre 1892.

Mon rhume va bien; je suis levée, M^{me} Stablewska aussi. Mon fils est de retour après un voyage *horrible*, à cause des tourmentes de neige. Néanmoins, on affirme que, d'ici quelques jours, les chemins seront praticables. Tout, dès lors, s'arrange pour que nous puissions partir. Donc, si pour M^{me} Wallon il vaut mieux partir de suite, nous le ferons; mais si nous pouvions remettre à trois semaines, je préférerais le faire. Je vous demande instamment de me prévenir par télégramme, s'il faut se dépêcher; et par lettre, si je puis tarder.

M^{lle} Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 13 décembre 1892.

Ta dépêche, au sujet de M^{me} Wallon, nous avait mises en paix; et puis celle d'hier au sujet du pauvre M. Léonard nous a bouleversées, et nous faisons nos paquets, tout en espérant qu'il y aura encore quelque nouvelle dépêche pour nous permettre de ne pas partir : car c'est ainsi que nous vivons depuis quelque six semaines : tous les matins l'on part, et le soir on se décide à rester. — Le lendemain, après le courrier, on veut sérieusement partir, et aussitôt, le temps et les chemins deviennent impraticables; alors on reste, et on respire; mais on n'a pas plutôt repris sa vie accoutumée qu'une nouvelle secousse arrive, et ainsi de suite. Nous sommes tourmentées par ce pauvre vieux, et puis pour ces malheureux papiers.

Le 13 décembre, M. Léonard mourait et M^{me} et M^{lle} Zamoyska n'arrivaient à Paris que le 16, pour assister à l'enterrement.

M^{lle} Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 18 décembre 1892.

Hier a eu lieu l'enterrement; nous sommes allées en voiture, à Montmorency, derrière le fourgon. Je suis étonnée du bon aspect de maman. Jeanne et M. Kossilowski avaient tout arrangé pour notre pauvre M. Léonard, dans la dernière perfection. Nous l'avons trouvé dans son cercueil, dans notre chapelle.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Paris, 18 décembre 1892.

Je n'ai vu personne encore, et je ne suis pas pressée. Je vais m'enfoncer dans les papiers du pauvre M. Léonard. Ils me tiendront compagnie et me parleront de tant de choses du passé! Je ne suis pas encore entrée dans ses chambres, où je vais retrouver tant de souvenirs!

Ce séjour, péniblement commencé, fut vraisemblablement péniblement continué, pour M^{me} Zamoyska au moins. Elle écrira quelques semaines plus tard à M^{me} de Beaupré : « Ce séjour a « de quoi faire aimer Zakopane : pas d'argent, pas de domes-
« tiques, des affaires par-dessus les yeux,... ouf! ouf! ouf! »

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 24 décembre 1892.

L'âme figée, les mains figées, le cœur figé, l'esprit figé, voilà dans quel état j'entreprends de vous écrire. Si ma lettre s'en ressent, vous l'interpréterez de la façon la moins défavorable, n'est-il pas vrai? Kazimira (1) est perdue comme dans un bois, sans langue ni oreilles; de la santé, à peu près la dose qu'il en faudrait pour 1/9 de personne. Un épais brouillard de lampes qui fument; dans la cheminée, du bois flotté qui ne brûle pas; des portes et croisées qui ne ferment pas; point de cuisinière, le cœur sens dessus dessous par la vue de la pauvre M^{me} Wallon, et de tous ceux que l'on voit, et de tous ceux qu'on ne peut plus voir, et de tout ce à quoi l'on touche... Voilà ce que nous pouvons vous apprendre sur nous. On a l'impression d'être enveloppée d'un drap mouillé, corps, cœur, âme!... Pour nous distraire,

(1) Kazimira Srejbowska amenée comme femme de chambre — qui devint une de nos « anciennes » — et est toujours chez nous.

la lecture du Panama... Ouf ! Néanmoins cette affaire me fait l'effet d'une vraie grâce de Dieu, à l'adresse de la France. On ne veut plus de catéchisme : on a la police correctionnelle ! C'est un avertissement pour les jeunes. C'est un examen de conscience pour tous. Cela fait connaître la vertu et la probité de messieurs les libres penseurs persécuteurs de l'Eglise et du clergé, laïcisateurs, etc... mais ce n'est pas tout ; le courage que l'on met à tout tirer au clair, n'importe le nom et la situation des personnages, est ADMIRABLE. Je crois que tous les hommes de tous les temps et de tous les pays ont du sang de nos premiers parents, Adam et Eve, et du sang de notre frère Juda, dans les veines. Aussi, en fait de vilénies, rien n'est nouveau, et il n'y a pas lieu de tant s'étonner, mais ce qui est étonnant et magnifique, c'est l'indignation que cela évoque, et le courage de démasquer la vilénie et de nommer un chat, un chat, etc... Cela est un honneur pour la France, et pour cette fin de siècle que l'on ne croyait pas capable de pareille énergie. Le malheur consiste à nier le mal, à l'excuser, à le couvrir d'une indulgence exécrable ; mais le mal avoué, démasqué, châtié, c'est le salut de la société et du pays qui *récuré* les égouts, au lieu de s'y noyer.

Je travaille tant que je puis pour finir en trois mois, mais on ne se fait pas une idée de ce que c'est que cette accumulation de papiers depuis 1833 !... avec une couche de poussière de plus d'un centimètre. Où et comment ranger tout cela ? que prendre, que laisser, que renvoyer à Kornik ou ailleurs ?

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Paris, 19 janvier 1893.

Jamais nous n'avons fait ici un séjour de pénitence comme cette année. Tout semble aller à rebours. Ce soir, c'était une inondation, les tuyaux au-dessus de nous, crevés par la gelée. Il a fallu arrêter l'eau, ce qui fait que l'on n'en a pas, et que l'on ne peut allumer le fourneau, de peur de faire éclater la chaudière. Hier, c'est le gaz qui ne voulait pas brûler. Les plaisirs varient, comme vous voyez. Et encore, il y a de mieux conditionnés : pas de domestiques ; pas de M. Léonard pour s'occuper de nos affaires ; c'est la misère noire ! Mais, en rangeant les papiers de M. Léonard, pendant dix heures par jour, je ne manque pas de me faire un petit cours de philosophie chrétienne, à mon usage : « C'est triste ; mais qu'y faire ? — C'est désagréable ; mais qu'importe : C'est ennuyeux, mais cela vaut mieux ; c'est fatigant ; mais cela fait pratiquer la mortification : glaces, neiges, froid, inondations, fumées, obscurités, louez le Seigneur. » — Vous voyez, je fais de nouveaux versets au Psaume que vous savez.

Comtesse Zamoyksa à M^{me} de Beaupré.

Paris, 21 janvier 1893.

J'espère finir le gros de nos rangements avant l'arrivée de Monseigneur; mais la pauvre Kazimira est une complication; on ne peut être d'une bonne volonté plus grande et plus inefficace, tout à la fois.

Comtesse Zamoyksa à M^{me} de Beaupré.

Paris, 5 février 1893.

Si vous pouviez avoir un soupçon, même éloigné, du labeur que j'ai sur les bras, vous trouveriez que mon silence n'est pas étonnant, et qu'il est impossible, étant aussi mal outillé, aussi mal casé, aussi pressé, si à l'étroit, pour un pareil travail, de s'arracher à ce travail. Il faut que ces trois chambres soient vidées, restaurées et lavées pour le 1^{er} avril, ce qui diminuera notre loyer d'un cinquième, ce qui n'est pas de refus. Qui plus est, je désire ardemment terminer avant le 1^{er} avril, c'est-à-dire avant Pâques, et je ne le pourrai que si je travaille sans désespérer. J'ai déjà vendu pour plus de 700 kilog. de vieux papiers, et j'en ai encore autant à vendre demain. Enfin, moins je quitte le travail pour écrire, plus tôt je pourrai finir et partir.

Comtesse Zamoyksa à M^{me} de Beaupré.

Paris, 1893.

Veuillez dire à X. que si je ne lui écris pas, c'est que vraiment cela m'est impossible. M^{lle} Houcke, qui m'aide beaucoup, fait un premier triage dans les papiers, pour jeter les comptes d'épiciers, de blanchisseuses, etc., depuis l'année 1812! Et cela fait, elle m'apporte des ballots de paperasses à parcourir et à classer. Je n'ai pas fini un ballot qu'elle m'en apporte un second, car mon travail est plus long que le sien. Elle en dépose ainsi sur tous les meubles de la chambre, et au bout de quelques heures, je suis noyée dans les papiers et leur poussière. Si je m'arrête, elle ne peut plus continuer et, de peur de la voir partir, je vais toujours, sans me donner le temps de respirer, et 10 heures du soir sonnent avant que je ne sois parvenue à débayer tant bien que mal la pauvre chambre. Voilà comment je ne trouve pas le moyen d'écrire.

Pendant que M^{me} Zamoyksa et M^{lle} Houcke se noyaient ainsi dans les paperasses, M^{lle} Zamoyksa ne perdait pas de vue sa chère vocation d'être bonne aux âmes. M^{me} de Villers, dont elle avait ébauché la connaissance l'année précédente, et que depuis

elle voyait assez régulièrement, projetait de passer derrière les grilles de la Visitation d'Orléans (où sa sœur était supérieure), l'anniversaire du 18 janvier douloureux pour elle. Elle demanda à M^{lle} Zamoyaska de l'accompagner pour trois jours... Naturellement celle-ci accepta de grand cœur ce devoir de charité à remplir.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré

Paris, 5 février 1893.

Marie est de retour de la Visitation d'Orléans ravie de son séjour; on y prie pour la Pologne et pour notre Œuvre, d'une façon bien charitable. Elle est revenue, les mains pleines de dons pour chacune de nous. La supérieure l'a mise en rapport avec une société qui a de grandes analogies avec la nôtre, sauf une, c'est qu'elle compte 1.200 associées! Il me semble que cela pourra nous être utile.

M^{lle} Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 18 février 1893.

Je ne sais si maman vous aura parlé de mon aventure d'Orléans?... Figurez-vous que j'allais à Orléans pour quatre jours, afin d'y accompagner M^{me} de Villers qui allait s'y réfugier dans le monastère de la Visitation où sa sœur est supérieure, pour y passer, à l'abri du monde, un anniversaire douloureux pour elle. On m'y fait parler; et je ne sais vraiment comment (car je n'ai pas conscience de l'avoir demandé), on me fait la proposition de passer au noviciat les quelques jours que je pouvais donner avant l'arrivée de Monseigneur à Paris. J'ai obtenu mes autorisations de Paris, et je suis restée. Cela a été l'occasion d'un grand bien pour mon âme, et encore d'un lien très étroit qui s'est établi entre la Visitation d'Orléans et notre Œuvre. Ces excellentes sœurs se sont tellement intéressées à ce qu'on m'a fait raconter de notre Œuvre qu'elles la portent dans leur cœur, et moi avec! Elles ont demandé à voir des photographies, des cartes, etc., pour se mettre bien au courant, et il semble qu'elles aient adopté notre Œuvre pour l'avoir sans cesse devant les yeux et lui appliquer leurs mérites.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Paris, 13 avril 1893.

Je puis me donner le témoignage de n'avoir pas perdu cinq minutes par jour, depuis le 16 décembre; de ne m'être accordé aucun répit, aucune distraction, ni douceur d'aucun genre, dans

l'espoir de terminer ce que j'avais à faire. J'ai été, tirant la charrue, sans trêve ni repos. J'espère toutefois terminer ce soir les gros rangements. Il faudra ensuite chercher certains papiers que diverses personnes me réclament, après quoi j'espère m'en aller faire une retraite de cinq à huit jours, avant de partir; car il ne faut pas rentrer là-bas avec rien que de la poussière et de la fatigue.

Le 4 mai, M^{me} Zamoyaska et sa fille quittaient le quai d'Orléans, emmenant avec elles M^{me} Leader — qui venait de terminer ses vacances en Angleterre, — et un professeur de musique procurée par les dames de la retraite, M^{lle} Félix. Cette M^{lle} Félix travailla bien des années dans l'Œuvre, vers laquelle elle s'était très vite sentie attirée. Elle en devint une des « dames », et s'occupa avec intelligence, non seulement de la partie musicale : solfège, chants de la chapelle, leçons de piano aux demoiselles du monde, mais elle se mit à tout; et c'est à elle, en grande partie, qu'on dut la prospérité du jardin dont elle prit souvent la direction. Elle allait, chaque année, passer six semaines de vacances en France; une fois, elle ne revint plus, se sentant trop fatiguée. Elle mourut dans sa famille, en Champagne, en avril 1921.

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, mai 1893.

... Heureuse et joyeuse arrivée; la fatigue s'oublie au milieu de cette atmosphère délicieuse de la maison; c'est quelque chose de si sain, de si aimable et aimant : une telle union; tant de chaleur dans tous les cœurs! D'abord, les « dames », toutes sans exception ont été on ne peut plus gracieuses pour moi. M^{lle} Mac Guire m'a dit qu'on ne trouvait, en général, rien à redire aux enfants de la « formation »; qu'elles étaient édifiantes. Je les ai trouvées, moi, tout à fait à mon goût : simples, calmes, malgré leur joie extrême. Justine, exquise; absolument désignée par les autres, pour la future « maîtresse de formation »; très aimée et respectée par ses cadettes; pondérée, recueillie, zélée, occupée du bien à faire, et non d'elle-même — enfin un don de Dieu pour notre Œuvre. — L'atmosphère est renouvelée parmi les enfants... maman a été charmée, comme moi, à l'arrivée.

Comtesse Zamoyaska à Mgr Perraud.

Zakopane, 1893.

M^{me} de Beaupré a fait preuve de courage et de sagesse dans

le gouvernement de cette maison, car nous y avons trouvé un esprit et un ordre très édifiant.

Comtesse Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Zakopane, juin 1893.

M^{lle} Félix est fort agréable et secourable. Dans la maison, l'esprit est très bon; mais le défaut dominant en ce moment chez les enfants est la brusquerie, la rudesse; c'est moins mauvais que d'autres défauts, mais ce n'est pas agréable. Par contre, nous avons des « demoiselles » charmantes. Ce sont des âmes, et elles sont si pleines de bonne volonté et si gentilles pour nous, que c'est plaisir de s'en occuper. Je les ai deux fois par semaine pendant une heure, et si vous saviez comme elles écoutent et s'intéressent à ce qu'on leur dit! On a l'impression de *tenir* leurs âmes et de les mouler. — Quelquefois, quand je vois la confiance qu'elles nous témoignent, et à quel point elles se laissent pénétrer de nos pensées, j'en suis stupéfaite. Quel étrange privilège que celui d'agir sur des âmes! Comment peut-on avoir pareil droit? Que les gens qui élèvent mal la jeunesse sont coupables, quand il est si facile de les attirer vers le beau et le bien. Il semble qu'elles y soient naturellement attirées par le fait de la jeunesse et de l'innocence, pourvu qu'on ne les détourne pas... Il n'y a pas de choses sur lesquelles je ne les tracasse; commençant par leurs idées et leur façon de les exprimer, jusqu'à leur manière de marcher, de s'habiller, de manger, de se tenir, etc... et plus je les tracasse, plus elles sont confiantes dans mon affection. Si nous avions le nombre de personnes voulues et les forces nécessaires pour diriger cette Œuvre, ce serait une merveille; mais, là-dessus, Dieu est inflexible; tout le monde pour profiter de cette Œuvre; personne pour aider son développement.

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

Zakopane, 9 juin 1893.

... Ma lettre a été interrompue par la visite d'une pauvre fille éplorée que ses parents ont mise ici pour interrompre, — (bien entendu, sans me prévenir) — un roman des plus romanesque. Voilà une malheureuse qui ne vit plus d'ennui; qui pleure, sanglote, se lamente, se pâme d'amour, pour un officier autrichien! Aurions-nous jamais cru que notre Œuvre aurait pour mission de consoler ce genre de phénomène! La pauvre fille me raconte comment elle a baisé les pieds de cet objet adorable et déplore la « vengeance » exercée sur elle par ses parents, en l'empêchant de continuer cet exercice. Elle a fini

par me dire, qu'étant déjà à moitié morte d'amour, elle finirait par mourir, ou du moins qu'elle mourrait tout à fait, si on ne la mettait à la table des malades, afin de lui assurer une cuisine plus substantielle. On m'assure que ce remède sera le plus efficace pour son mal! — Oh! l'amère ironie! guérir l'amour par des rôtis de viande saignante! qui le croirait!... Cette Œuvre est merveilleuse pour faire acquérir de l'expérience en tout genre.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 7 juillet 1893.

... Ce que chacun accomplit de labeur dans sa journée est à peine croyable; surtout maintenant, avec l'été; nous sommes vraiment fidèles au pays que nous habitons : les *Forges*. Il y a quelques semaines, on m'a raconté qu'un père jésuite, prêchant dans une église nouvellement consacrée, a dit en parlant de nos Forges : « Prenons exemple sur eux, là-haut; ils prient en silence; et ils souffrent en silence ». Ce compliment, je l'avoue, m'a caressé le cœur.

Hier, notre retraite du mois a été faite tout entière sur l'esprit de foi. Nous avons pris, pour la faire, les conférences des dimanches de carême du P. Pététot. Puis, pour l'exercice de la préparation à la mort, nous avons pris la méditation sur la mort. Je ne sais si vous l'avez présente à l'esprit; relisez-la, elle est ravissante, si lumineuse, si douce, si bienfaisante dans sa simplicité. Elle nous a fait du bien à toutes. Ce « gros bon sens », au nom duquel le P. Pététot dit des choses si fines, est irrésistible. Il me semble qu'avec le moindre grain de logique dans la cervelle, il y aurait de quoi lâcher les bœufs, les filets, le négoce, l'épousée et tout le reste, pour courir, d'un trait, jusqu'au bout de la carrière... Il y a quelques jours, je me demandais comment m'expliquer l'état d'âme et d'esprit où je suis depuis ma dernière retraite de Paris. Toute la vie m'a paru si fatigante et angoissante; et maintenant, j'ai l'impression d'être comme sur un pont; le pont qui est la dernière étape entre la vie de ce monde et celle de l'éternité. Il me semble que je vois passer un fleuve sous mes pieds, avec tout ce qu'il porte, et tout ce qu'il charrie, mais ses flots ne me touchent, pas même à la semelle de mes chaussures. Je voudrais vous amener sur mon pont. Je voudrais dire à tout le monde que ce pont existe et que l'on y est bien... Je voudrais faire lire à tous la méditation du P. Pététot et les supplier de se débarrasser de toutes ces choses qui ne s'emportent pas sur l'autre rive — surtout de celles qui pourraient barrer le passage, — et de s'approvisionner du seul nécessaire, de « la monnaie qui a

cours » là-haut. Cette monnaie est si facile à acquérir pour qui veut : une pensée, une parole, un regard, la font perdre ou gagner.

Ce gros bon sens dont M^{me} Zamoyska parle à M^{me} Wallon revenait bien souvent dans ses entretiens avec les unes ou les autres, si bien que nous la surnommions « notre patronne du bon sens ». Plus tard, elle écrira à Mgr Perraud (1) :

Savez-vous que je commence à croire que, de toutes les qualités, la plus rare et la plus précieuse est le bon sens ! Quel repos d'en rencontrer ! Il semblerait que la semence en fût perdue. On en manque en affaires, et on se ruine. On en manque en éducation, et on aboutit à élever des gens bons à rien. On en manque dans la piété et on produit des Tartufes. Il faut vraiment avoir une foi solide, pour ne pas la perdre au contact de certaines âmes pieuses. Je voudrais trouver quelqu'un pour prêcher une croisade en faveur du *Catéchisme*, à la lumière du *bon sens*.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 11 juillet 1893.

Notre pauvre curé vient de s'éteindre après un an de maladie. Il a été le premier curé de ces montagnes. Il a bâti la première église ; il a fait le premier catéchisme à ses paroissiens. Comment ont-ils vécu ici, il y a 50 ans ? Ce n'est pas croyable. C'est une vieille bonne femme qui faisait les baptêmes et les enterrements ; et quant aux autres sacrements, il semble que ces braves gens ne s'en mettaient pas en peine.

Un second séjour du P. Morel suggérait à M^{me} Zamoyska les réflexions suivantes qu'elle exprimait à Mgr Perraud :

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 30 juillet 1893.

La visite du P. Morel nous a été très bienfaisante. Le bien de son passage fait mieux mesurer le dommage qu'il y a pour une Œuvre comme celle-ci à se faire sans secours spirituels un peu suivis et sérieux. Souvent, je me demande ce qui est préférable pour des enfants destinés à vivre dans des régions où la religion est persécutée et où elles ne trouvent aucun secours, d'apprendre ici à en user très modérément et à s'appuyer davantage sur le secours de Dieu et l'effort personnel ; ou bien s'il serait préférable, pendant ce temps qu'elles passent ici, de

(1) Lettre datée de Bobrek, 21 décembre 1902.

s'approvisionner de secours spirituels en abondance pour le reste de leurs jours... trois années grasses pour trente de maigres.

M^{lle} Zamoyška à M^{me} Wallon.

Zakopane, 12 août 1893.

... Quel travail dans cette maison ! Voilà trois semaines que les retraites se succèdent. Nous avons beaucoup profité de la présence du P. Morel pour l'Œuvre, et moi je profite, pour mon compte, encore plus de Mgr Likowski. Demain, confirmation. Mercredi, il part, à notre grande regret, n'ayant eu à Zakopane presque absolument que de la pluie ! Nous sommes dans un brouillard affreux, et la pluie ne cesse pas ! et c'est le mois d'août, le seul que nous ayons d'été ; c'est un peu dur !

M^{lle} Zamoyška à M^{me} Wallon.

Zakopane, 13 août 1893.

... Nous sommes absolument noyés par des pluies torrentielles qui ne sont favorables ni aux santés, ni aux travaux que l'on voudrait exécuter pendant notre pauvre petit été si court ! Tout se trouve arrêté à notre grand détriment ! — à d'autres points de vue, nous sommes bien favorisées : la visite du P. Morel nous a été des plus bienfaisantes. Il me semble que nous nous sommes renouvelées dans l'esprit de foi et de charité. Maintenant, nous avons encore Mgr Likowski, évêque de Posen. Souvent, en nous parlant de ses impressions sur cette Œuvre, il confirme d'une façon si encourageante tout ce que nous disaient le P. Mariote et le P. Pététot ! Il est extrêmement frappé du bon esprit de nos jeunes filles ; du bien qu'elles se font ici ; de leur attachement à la maison. Le niveau des élèves va en se relevant, aussi bien au point de vue social qu'au point de vue de l'éducation et des dispositions de celles qui nous arrivent.

Comtesse Zamoyška à Mgr Perraud.

Zakopane, 2 septembre 1893.

C'est une vie de galériens que nous menons ici. Quelle singulière chose ; on dit que Dieu veut cette Œuvre, et Il ne veut pas nous donner de bras pour la faire ! Je suis si convaincue que « qui trop embrasse, mal étreint », que je me défends tant que je puis de tout ce qui augmente la charge ; mais il n'y a pas moyen d'échapper. Les gens nous paient pour que nous nous chargions de leurs filles et ils nous supplient de nous en charger, comme si nous leur en faisions l'aumône. On voudrait refuser et on ne le peut pas. Tantôt, ce sont des orphelins et

c'est un pauvre père qui vient nous supplier de leur servir de mère. Tantôt, de pauvres mères veuves qui ne peuvent pas venir à bout de leurs filles et de toutes les idées saugrenues qu'elles ont recueillies au cours de leurs études. Hier encore, père et mère me disaient, devant leur fille : « Notre fille est ingouvernable; elle n'a pas de moyens et elle est si têtue! » Là-dessus, je regarde la petite et je lui dis : « Je vous avouerai que je suis très têtue aussi : quand on me dit qu'une fille n'a pas de moyens, je m'évertue à prouver qu'elle en a; et quand on me dit qu'elle a mauvais caractère, je veux prouver qu'elle en a un très bon; et, vous verrez que, quand nous nous mettrons, à nous deux, cela marchera à merveille. » Là-dessus, la petite se jette au cou de sa mère.

On nous amène une autre belle fille qui me tourne le dos, pour me prouver le plaisir qu'elle a à venir ici, et sa mère de me dire tous ses défauts. Je la regarde, et je dis à la mère : « Il me semble que nous nous entendrons très bien. » — et ainsi fut fait. Il est si étrange de sentir la prise que l'on a sur ces jeunes âmes. On se demande pourquoi l'humanité est si mauvaise, puisqu'elle a tant et tant de conditions pour être bonne. Mais, des bras, des bras, des bras! C'est cela qui est cruel!

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Zakopane, septembre 1893.

... Ce petit hôtel-restaurant, tenu par Jean, à 200 pas d'ici, ne désemplit presque pas de parents qui viennent chercher des élèves ou qui en amènent. Un père disait, devant Jean, qu'il ne savait comment faire pour laisser sa fille, tant elle pleurait, ce à quoi Jean lui répondit : « Soyez bien tranquille; elles pleurent bien plus quand elles partent que quand elles arrivent. »

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

Zakopane, 25 octobre 1893.

Une dame, que Mgr Likowski nous envoie, va venir s'essayer chez nous, pendant quelques mois. C'est une ancienne élève du Sacré-Cœur, qui doit avoir certaines habitudes d'ordre, de piété, d'exactitude, et de bonne éducation; c'est bien quelque chose. Peut-être Dieu nous donnera-t-il quelque secours de cette personne (1)... Si vous saviez le bien qu'il y aurait à faire ici, si on

(1) Cette personne était M^{lle} Zakrzewska. Elle se donna tout de suite à l'œuvre, y travailla 22 ans avec grand dévouement; en fut même assez longtemps la directrice; puis elle quitta l'Œuvre pour aller élever les enfants d'un frère devenu veuf.

avait les forces de l'accomplir ! Les âmes que nous avons autour de nous ne demandent qu'à avancer, et croiriez-vous que je n'ai *jamais* le temps de causer avec aucune en particulier ; car, avant que je n'aie fini de payer le boucher et le cordonnier ; de répondre à la lettre de M. X et de M^{me} Y pour leur donner les renseignements qu'ils me demandent ; avant que j'aie fini de regarder si telle machine est bien d'aplomb et graissée à point ; si on a vraiment balayé tel endroit, et fait du feu dans tel autre, la journée est finie, sans avoir rien produit !

M^{lle} Justine Zaleska, à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 16 novembre 1893.

... L'atelier de reliure est établi dans les sous-sols ; Mieloch enseigne son métier à M^{me} Leader et à M^{lle} Caroline. La serre chaude est presque terminée. Malgré la neige on continue à faire la route qui part du bas du jardin potager pour arriver jusqu'aux caves ; ainsi, on va pouvoir faire tout le tour de la maison. La nouvelle grande route, d'Adasiowka au restaurant, est terminée ; vraiment vous ne reconnaîtriez plus Kuznice. Les « demoiselles secondes » sont peu nombreuses : quatre, mais elles sont bien gentilles ; leur division est tout à fait organisée ; elles passent leurs soirées à part ; couchent au dortoir bleu, qui n'est plus pour les malades ; dînent dans la salle à manger des enfants ; mais, à une table séparée ; elles ont la soupe et la viande de notre table, les légumes de celle des enfants, et pas de dessert. Pour le souper, de la viande froide et du lait.

Quelques mois plus tard, M^{me} Zamoyska écrivait à ce même sujet à M^{me} Wallon :

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 1893.

Vous savez peut-être que nous avons maintenant trois classes d'élèves, divisées par table et dortoirs. Les « premières » ont des cases complètement séparées, au dortoir ; une salle à manger et une salle commune, qui leur sert de salon. Les « secondes » ont un dortoir commun, et la même pièce leur sert de réfectoire et de chambre commune. Les « troisièmes » ont un immense réfectoire à l'extrémité duquel est leur cuisine, avec une petite pièce à côté pour éplucher les légumes. L'idée de manger à la cuisine ne plaît pas à toutes nos princesses ; mais cela me plaît infiniment pour elles. C'est un enseignement *pratique* que je suis ravie de leur donner. Cela vaut mieux que toutes les théories. Je com-

mence à croire que moins on possède de fait, plus on se dédommage en se gonflant d'orgueil. Il faut toucher cela du doigt, à chaque pas pour s'en faire une idée.

Comtesse Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 26 novembre 1893.

Vous ne sauriez croire ce que M^{lle} Hube nous rend de services. Elle est l'édification de toute la maison, sans s'en douter, ni sans poser pour cela. Elle est si simple, si généreuse, si exacte ! C'est une bénédiction pour cette Œuvre. Je ne puis vous dire combien je bénis Dieu de sa présence. En revanche, nous avons une « dame de passage » tout à fait dans les conditions que saint François de Sales recommande pour l'exercice de la charité, dans la vie commune : une quintessence de vulgarité et de nullité. Cela m'a amenée à faire la « probation d'aménité » ; mais je ne puis me rendre compte si la charité exige que l'on ne sente pas de répugnance, ou seulement qu'on ne la trahisse pas. Quand vous verrez le P. Morel, posez-lui cette question, et envoyez-moi sa réponse.

Au début de février, M^{me} et M^{lle} Zamoyka partaient pour Paris afin d'y recevoir Monseigneur Perraud. Le dernier séjour, si plein de poussière, était sans doute resté dans la mémoire de M^{me} Zamoyka, car la première lettre datée du quai d'Orléans, et adressée à M^{me} de Beaupré, commence ainsi :

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Paris, 10 février 1894.

Notre séjour ici, cette année, sera moins odieux que celui de l'année dernière ; mais, quand même, c'est un petit purgatoire de venir ici avec des enfants qui n'ont que des pieds et des estomacs à combler, et qui n'ont ni mains ni langues. Impossibilité de leur faire allumer un feu ou une lampe à l'huile ; elles ne savent que les souffler ! Impossibilité de leur faire ouvrir la porte à ceux qui sonnent, impossibilité de jeter une lettre à la boîte, et ainsi du reste. Cela se fera petit à petit, mais cela fait un début des moins agréables, surtout avec les économies à chaque pas et sur chaque chose. On est glacé jusqu'à la moëlle. Je ne sais pas encore quel jour il faut compter sur Monseigneur. J'espère que nous aurons un peu moins froid quand il arrivera, et que nous serons un peu moins bêtes. On ne devinerait jamais jusqu'où va l'impossibilité où ces enfants se trouvent de rien deviner ; par exemple, que quand on sonne à la porte, c'est pour qu'elles ouvrent, que les cordons aux rideaux doivent servir à les tirer,

sans avoir à grimper sur les tables pour les ouvrir!! c'est une persécution que ces enfants à Paris. Et malgré cela, elles sont absolument gentilles et de bonne volonté.

... C'est là tout ce que nous trouvons en fait de documents sur ce séjour de 94... Il se rappelle cependant au souvenir de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Houcke, comme ayant été une époque très vivante dans leur vie d'âme et d'amitié.

L'hiver précédent, on s'en souvient, « Marie » était revenue d'Orléans, sous le charme de son « postulat », à la Visitation. Elle s'était promis, in petto, de recommencer, et cette fois, d'entraîner « Jeanne » à sa suite, voulant, comme toujours, faire partager à son amie tout ce qu'elle recevait de bon. Mais Jeanne n'était pas toujours aussi souple qu'elle en avait l'air. Or, cette vie de pénitence du couvent lui inspirait quelque méfiance; la pensée de *s'emmurer* lui causait de la claustrophobie; puis, M^{me} Zamoyska, à laquelle elle confiait ses scrupules, n'était pas encourageante!... aussi, Jeanne faisait-elle adroitement sourde oreille quand Marie parlait de son projet. — Marie, de son côté, adroitement aussi, n'avait pas l'air de s'apercevoir du peu d'écho de ses invites, et continuait à dresser, tout haut, ses plans avec allégresse et enthousiasme. — Le carême était arrivé; c'était le moment indiqué entre tous pour penser à la pénitence!... Jeanne commençait à être dans ses petits souliers!... M^{me} Zamoyska ne l'aidait pas à les élargir... Comment résister à Marie, quand le bien d'une âme est en jeu!... Le P. Nouvelle consulté ne trouva pas d'arguments. — Mgr Perraud, alors au quai, conseilla de se soumettre; il ne restait donc qu'à préparer son paquet visitandin et à suivre Marie! — Jeanne se résigna... Bien lui en prit : jamais temps plus doux que cette semaine sainte en clôture!... Au retour d'Orléans, elle aussi était conquise à la Visitation! — Restait à conquérir M^{me} Zamoyska? Elle ne le fut jamais. Les lettres suivantes nous donnent son sentiment là-dessus.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Paris, 24 mars 1894.

Marie réclame une prolongation de quelques jours à Orléans; elle veut revenir mercredi. Comme tout est étrange en ce bas monde! J'ai toujours eu un attrait extrême pour la vie religieuse, — Marie en avait l'horreur. J'ai dû me faire violence pour éviter dans notre Œuvre tout ce qui aurait eu une tendance conventuelle et je suis arrivée à croire que la forme, ou le genre de vie que nous avons adopté est effectivement celle que Dieu nous demande. Et voici qu'à la dernière heure Marie est fascinée par l'es-

prit de la Visitation. L'esprit de Dieu souffle où il veut, et comme il veut; et puisque le P. Nouvelle n'objecte pas, je crois qu'il est bon de lui laisser sa liberté; qu'elle fasse des écoles, qu'elle acquière une expérience personnelle, cela pourra lui être utile. Mais je me demande comment persuader aux autres que ce que nous faisons est suffisant pour se former à la vie chrétienne, et pour se sanctifier, quand elle, pour son propre compte, est précisément obligée de rechercher ce secours ailleurs! C'est tout à fait bizarre: ce qui a définitivement amené la création de notre Œuvre, c'est que je n'ai jamais pu trouver nulle part ce secours que Marie trouve ailleurs, maintenant que l'Œuvre existe. J'ai toujours eu un vif désir de trouver un monastère où l'on voulût bien me faire faire un apprentissage de la vie parfaite. J'ai cherché en vain et n'ai jamais pu l'obtenir. Maintenant que cette Œuvre s'est faite justement pour combler cette lacune, voilà que Marie trouve, sans l'avoir cherchée, cette chose dont l'absence a créé notre Œuvre!

28 mars.

... Ce qui m'inquiète au sujet de Marie, ce n'est pas qu'elle se fasse visitandine, car cela serait bien simple, et, peut-être, très heureux pour elle; mais je ne crois pas qu'elle en ait aucune pensée. Ce qui me trouble un peu, c'est qu'elle se persuade qu'il faille introduire dans notre Œuvre une espèce de simulacre de noviciat *visitandin*. En ce qui me concerne personnellement, pourvu que j'aie lieu de croire que c'est là ce que Dieu veut, je ne demande pas mieux; mais je ne comprendrais pas notre Œuvre de la sorte. Je crois que ceux qui ont besoin de la règle de la Visitation pour se former à la vertu doivent aller à la Visitation, mais que l'on ne peut guère introduire des règles monastiques, dans une société qui n'est pas un monastère, qui n'a pas de clôture, et où chacune peut, à sa guise, courir le pays, racontant tout ce qui se fait et se dit.

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Paris, 3 avril 1894.

Je me suis fait du bien en visitant diverses œuvres sur lesquelles on m'avait demandé de prendre des renseignements. À côté de toutes les *grandes* œuvres, il est magnifique de voir toutes les *petites* qui surgissent de toutes parts, et de voir tant de gens de cœur, se dépensant pour le service de Dieu et du prochain, d'une façon si modeste, si sage, si complète. On voudrait avoir vingt-quatre paires de bras pour aider ces travailleurs et travailleuses. Il n'y en a pas une, de ces œuvres, dont je ne

me mettrais avec *plaisir*. C'est un festin pour moi de voir des gens qui travaillent de toutes leurs facultés à la fois pour l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Il me semble qu'il est mille fois plus doux d'apporter son appoint à ce que d'autres font avec tant de courage et de peine, que de s'escrimer à faire, pour son propre compte, des œuvres qui n'inspirent à personne le désir d'en être ! Mais il s'agit non seulement de travailler, mais surtout de faire pénitence, cette seconde chose est préférable à la première, et il faut s'en contenter ; et, se contenter aussi d'être toujours des vaincus !

Ces dernières lettres nous laissent une impression de tristesse, que devait éprouver alors M^{me} Zamoyska. Sans doute, présentait-elle que, de nouveau, la vie intime de l'Œuvre allait être ébranlée par le fait du séjour que sa fille venait de faire à la Visitation... Le 3 mai, M^{me} Zamoyska quittait Paris, seule, pour aller d'abord à Moszkow, chez sa nièce Plater. Dix jours plus tard, sa fille la rejoignait à Cracovie. Elles avaient laissé à Paris, chez les « Jeunes Economes », le « petit bonnet » venue cette année en France (Kostusia Bednarkiewicz) pour qu'elle y terminât un apprentissage de repasseuse. M^{lle} Houcke et M^{me} de Villers (qui allait faire sa première visite en Pologne) devaient la ramener au bercail, à la fin de juillet. — Cette fois, le retour au sein de l'Œuvre se présenta tristement pour la mère et la fille ;... d'ailleurs, comme nous le verrons dans la suite, des mois pénibles se préparaient à Kuznice.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 24 mai 1894.

Tout le monde, notre monde ici, dans l'Œuvre, me fait l'effet d'être *las* moralement et physiquement. Il me semble que ce serait à moi de remonter les cœurs, et je n'ai pas ce qu'il faut pour cela. — Saint François de Sales disait que les « saints tristes sont de tristes saints ». Je trouve que les serviteurs tristes ne font pas honneur à leurs maîtres. — Tout le monde ici me semble triste, et presque tous le sont en effet. C'est mauvais, très mauvais ; mais comment y remédier ? Priez Dieu de nous donner la force de prendre le dessus, et à moi surtout ; car je suis plus coupable que les autres, quand je ne suis pas au diapason voulu. C'est comme si chacun était déçu de ses désirs et de ses espérances... Il me semble que la vertu ne manque pas, et que l'on en fait des actes à tous les instants du jour ; mais quelque chose manque, la joie des enfants de Dieu. Elle n'a jamais paru manquer ici au milieu des plus grandes épreuves ; pourquoi manque-t-elle maintenant ?

Comtesse Zamoyka à Mgr Perraud.

Zakopane, 3 juin 1894.

Notre bon cardinal a dit, l'autre jour, à Marie qu'elle avait bien tort de ne pas se marier, et qu'il n'était pas bon de n'avoir pas de but déterminé dans la vie!... Le reste est à l'avenant. Le bon Dieu ne nous donne guère raison non plus, car il n'y a pas d'épreuve qui ne nous arrive! Après les inondations et les incendies de l'automne, nous venons d'avoir une grêle qui nous a fait bien des ravages; et ce misérable « *champignon* » qui met la maison sens dessus dessous. Cela redouble les dépenses, rend l'ordre quasi impossible, etc... etc... Toujours trop peu de personnes pour faire la besogne, ce qui épuise celles qui y sont. Je ne sais comment on peut résister à tant de labeur! Pas une personne parmi nous, sauf M^{lle} Hube, qui ait de la santé, et on tremble de la lui voir perdre. Quelquefois, quand je pense à toutes ces épreuves et à cette absence de secours, je ne puis m'empêcher de croire que c'est *nous* qui avons inventé cette Œuvre, et que ce n'est pas Dieu qui la veut. Puis, à côté de cela, il me semble que Dieu bénit nos efforts dans les âmes pour lesquelles nous travaillons.

Comtesse Zamoyka à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 11 juin 1894.

... J'ai des soucis à trente mètres au-dessus de la tête, — genre nouveau; et, en ce genre, le neuf semble toujours plus mauvais que le vieux.

Ce « genre nouveau » était sans doute, — en première ligne, — l'installation de sa fille dans un petit chalet, Saint-Jean, situé à 1500 mètres de l'Œuvre.

Comme nous l'avons vu, M^{lle} Zamoyka avait éprouvé très vivement, à la Visitation, le bienfait d'une véritable formation de noviciat, où *tout* est organisé en vue d'un travail intérieur et d'une vie d'âme intense; où *rien* ne vient détourner l'attention de ce seul objectif. Aussi, — surtout depuis son dernier séjour à Orléans, — n'avait-elle plus qu'une pensée : donner, — dans la mesure du possible, — aux membres qui se formaient pour l'Œuvre le bénéfice de quelque chose qui ressemblerait au temps du noviciat dans les communautés. — Au milieu de la ruche active de Kuznice, il ne fallait songer à rien de semblable. Elle avait donc jeté son dévolu sur une petite maison qui appartenait à son frère, et située un peu plus bas, dans la vallée. Elle rêvait d'aller s'y installer avec deux ou trois des plus jeunes « dames », .. ses « novices », et quelques enfants de la troisième division, prises parmi les dernières arrivées. Elle aurait vécu là, formant

son monde, et ne les aurait fait remonter à la maison principale que... bonnes à employer. — Elle obtint de sa mère la permission *d'essayer*.

M^{lle} Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, Saint-Jean, 28 juin 1894.

Vous savez sans doute, par maman, que j'ai eu l'inspiration, et ensuite le courage, l'aplomb, de fonder une petite succursale à notre grande maison pour y former les petites arrivantes et les aînées qui veulent rester et se dévouer dans l'Œuvre. Cela occupe pas mal. — C'est aussi l'occasion de plus d'une souffrance intime; aussi il vaut peut-être mieux que vous n'en teniez pas trop grand compte dans vos lettres, car c'est un sujet à la fois doux et épineux. Priez seulement pour que je ne me trompe pas; que si le Seigneur a poussé les choses là, qu'Il mette un peu de baume, là où on souffre. Je n'agis que sur l'approbation de mes autorités; mais quand une fois les choses sont lancées, il faut vivre dans une alternative de calme et de trouble qui est bien exerçante. Cependant, jusqu'ici, il me semble que ce n'est vraiment qu'une souffrance morale, comme celle que *Dieu veut*, choses qu'Il bénit, et non une souffrance qui résulte de son déplaisir.

... Vue avec le recul des années, il semble que la souffrance « n'était pas normale », mais, plutôt due au « déplaisir de Dieu »?... Deux mois à peine de séjour à Saint-Jean, et M^{lle} Zamoyska remontait à Kuznice!... deux mois qui furent un temps de malaise et de souffrance, entre la grande maison et sa « succursale ».

M^{lle} Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 16 août 1894.

Je suis rentrée à la *grande maison*; maman a confié la *petite* aux soins de M^{lle} Chizynska, où elle n'aura que les enfants toutes nouvelles. J'irai seulement, de temps en temps, y faire une visite. Ici, maman veut me confier la surveillance d'une partie très distincte des emplois de la maison où elle désire placer à chacun des postes importants des filles qui veulent se dévouer à l'Œuvre. Cela me permettra de les former à la *pratique* des choses qu'on leur recommande, comme j'avais l'intention de le faire dans l'autre maison, sans que pour cela on soit privé, *ici*, de nos personnes et de mes bras. J'espère beaucoup de cet arrangement.

Une autre souffrance d'un « genre nouveau », celle-là, dut être le départ définitif de la mère de Beaupré!

Pendant les douze années qui venaient de s'écouler, et pendant lesquelles M^{me} de Beaupré avait travaillé dans l'Œuvre avec tant de courage discret, tant de modestie, et donné l'exemple d'une haute vertu qui ne s'était jamais démentie, plusieurs fois, cette âme religieuse s'était demandé si, — maintenant que l'Œuvre était organisée, — elle, M^{me} de Beaupré, n'avait pas le devoir de reprendre l'habit dans lequel, au fond, elle désirait mourir. A chacune des retraites qu'elle était venue faire en France, cette question s'était toujours posée pour elle; et, chaque fois, M^{me} de Beaupré était cependant revenue. Cette année-là l'Esprit avait sans doute soufflé autrement, et la mère de Beaupré... n'était pas revenue!... Ce vide laissé à Zakopane causa un très réel et sincère regret à toutes, comme en témoignent un grand nombre de lettres de cette époque, adressées à M^{me} de Beaupré, mais pour M^{me} Zamoyska ce fut une véritable peine. « Elle « était du nombre de ceux qui savent mettre la paix dans l'existence et dans la vie, c'est si bon (1)! »

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 6 octobre 1894.

... Quand j'ai reconnu ce matin, en dépouillant le courrier, l'écriture de la mère générale, j'ai deviné qu'elle m'annonçait quelque chose de pénible. Ce qui n'a pas manqué. Votre lettre du 1^{er} n'a fait que confirmer la mauvaise nouvelle! Et, en la disant mauvaise, je voudrais bien qu'elle ne le fût que pour nous, et que, pour vous ce soit tout gain! Mais, j'ai beau faire, je ne puis m'imaginer qu'un si gros chagrin pour nous n'en soit pas aussi un pour vous. Heureusement, et comme je le souhaite, vous avez, dans tous les cas, quelque chose à gagner et nous n'avons qu'à perdre. Mais, quand même, je connais trop votre cœur pour ne pas être convaincue que, vous aussi, vous souffrez de cette brusque rupture. Si vous saviez ce que nous nous sommes escrimées pour organiser la jolie chambre à deux fenêtres au soleil! Comme on se faisait une fête de vous montrer, à votre retour, tout ce que l'on a fait, dans tous les sens, pendant votre absence dont nous espérions voir bientôt la fin. J'en ai le cœur si gros!

Dans presque toutes les lettres qui suivront, il y aura toujours cette note de regrets douloureux : ... « Vous ne saurez jamais « combien vous nous manquez, et combien vous me manquez!... « que le bon Dieu vous pardonne le mal que cela me fait »...

(1) Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud, 1897.

Enfin, comme dernière « nouveauté », une épidémie de fièvre typhoïde va éclater dans l'Œuvre.

Comtesse Zamowska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 9 octobre 1894.

Il semble que, toutes les heures, il nous arrive quelque nouvelle misère... la fièvre typhoïde de M^{lle} Gostomska prend plus d'intensité. Teofila Biber est prise à son tour de fièvre qui dépasse 40°; nous ne savons encore ce que cela sera. M^{lle} Hulewicz, la cadette, est prise de vomissements, on se demande si ce ne serait pas le choléra? — M^{lle} Brochocka, au lit, avec l'influenza, pense-t-on? M^{lle} de Lasteyrie (1) avec une grosse migraine; M^{lle} Hube, très souffrante de l'estomac; la petite Libkind, dans son lit, à la suite d'une chute; M^{lle} Glebocka, ne sachant pas tenir la lingerie; M^{me} Leader, ne sachant pas tenir son humeur; M^{lle} Mac Guire avec de mauvaises nouvelles de sa famille : une nièce de dix-huit ans qu'on vient d'amputer d'un pied. Nos filles se disputent comme des poissardes; nos garçons, Stas et Maciek, volent comme des pies. Jean Mieloch se marie. M. Rys veut s'en aller, parce que M. Maniecki ne lui plaît pas. Personne pour le remplacer. Marie se tue pour préparer, malgré tout, la petite exposition du 15; mon fils, en courses pour trouver des actionnaires pour le chemin de fer que l'on va construire. Le D^r Chramiec, absent! la bonne M^{lle} Brown (2), un peu chiffonnée parce qu'elle voudrait enseigner aux enfants de jolies danses anglaises, genre japonais, avec éventails, sonnettes, écharpes, que sais-je; et les malheureuses sont tantôt aux pommes de terre, tantôt à la lessive, tantôt au four et tantôt au moulin. Elle trouve, in petto, que nous n'entendons rien aux exigences de la bonne éducation. — Des malades sans médecin et sans infirmière; une cuisine sans cuisinière; un ouvroir sans ouvrières... voilà notre bilan! Vous savez qu'il nous arrive, de temps en temps, de ces bourrasques où tout semble aller à rebours. Vingt fois par jour j'ai envie de courir chez vous pour demander conseil!...

2 heures du soir.

Le D^r Florkiewicz, que nous avons fait chercher en l'absence du nôtre, dit que Teofila a une fièvre typhoïde beaucoup plus grave que celle de M^{lle} Gostomska, qu'il faut la déménager dans une autre maison. On court le pays pour lui trouver une garde. Il paraît que M^{lle} Brochocka, c'est aussi la fièvre typhoïde... Cela fait déjà trois cas!

(1) Amie, en visite.

(2) Une amie anglaise, alors en visite.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 19 octobre 1894.

Nous sommes ici dans l'épreuve. Une véritable épidémie de fièvre typhoïde : huit cas avérés, et plusieurs suspects, entre autres, notre aumônier ! Nous avons fini par obtenir deux sœurs garde-malades, et on leur a confié la maison isolée et très agréable, où nous avons installé une infirmerie ; mais, hélas ! elle ne peut contenir, dans de bonnes conditions, plus de sept à huit malades. D'ici quelques heures, ces dernières places seront prises, et, que faire ensuite ? Une de nos enfants malades semble bien près de sa fin, et sa mère qui est venue la soigner paraît prise ! Voyez quelle affaire !

Il y eut une quinzaine de cas, si nous nous souvenons bien ; mais aucun mortel, heureusement. Devant toutes ces complications : éloigner celles qui mouraient... de peur ! (celles-là, on les fit émigrer à Saint-Jean, auprès de M^{lle} Chizynska), trouver des forces physiques et des dévouements suffisants pour soigner les malades, M^{me} Zamoyska pensa à crier au secours, dans l'oreille de M^{me} de Villers. Celle-ci n'en était pas à ses débuts, ni comme dévouement, ni comme savoir faire : à Paris, elle était membre actif d'une association de veuves : « le Calvaire », où le soin et le pansement de cancéreuses demandaient l'une et l'autre de ces qualités. Au premier coup de cloche de M^{me} Zamoyska M^{me} de Villers, — qui avait quitté Zakopane il y avait deux mois, à peine, après une visite de trois semaines, — accourait en toute hâte. « La bonne M^{me} de Villers travaille comme une pauvre ouvrière à la journée, du matin au soir ; elle nous rend les plus « grands services ; mais elle nous en rend trop, car elle se fatigue, « ce qui me donne mille scrupules », écrivait M^{me} Zamoyska à M^{me} Wallon au commencement de novembre.

Suite de cette fatigue, ou toute autre cause, le 11 décembre M^{me} de Villers était administrée à Zakopane. Une dépêche envoyée en France appelait en toute hâte, auprès d'elle, Monseigneur Oury, évêque de Dijon, grand ami de sa famille. Grâce à Dieu, on en fut quitte pour la peur. Le 24 décembre, M^{me} Zamoyska écrivait : « C'est à peine si la pauvre M^{me} de Villers commence « à prendre quelques gorgées de lait. Elle est absolument anéantie par les hémorragies, la fièvre, les vomissements, les douleurs aiguës de l'estomac, l'absence de toute alimentation « pendant plus de quinze jours. Je crois que cela commence à « aller un peu mieux, mais quel pénible état encore ! »

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 28 décembre 1894.

Les maladies nous éprouvent bien, cette année. Nos typhoïdes ont absolument l'air de faire de petites rechutes. Puis, d'autres maladies bien pénibles : maladies de cœur, tuberculose, hydro-pisie, abcès demandant de douloureuses opérations. Enfin, c'est la souffrance de tous les côtés; et ceux qui ne souffrent pas au physique ont des souffrances morales qui les angoissent cruellement. Et ceux qui pourraient avoir la paix et la laisser aux autres ne trouvent pas moyen de se tenir tranquilles!

Ici de nouveaux regrets sur le vide causé par l'absence de M^{me} de Beaupré.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 24 décembre 1894.

Il me semble que votre absence me devient, de jour en jour, plus sensible. Il n'y a pas de jour, et souvent plusieurs fois par jour, où je ne voudrais demander votre avis sur une chose ou sur une autre, et c'est une grosse souffrance de ne pouvoir le faire. C'en est une autre de ne pouvoir vous faire voir ce qui s'est fait depuis quelques mois. Nos cuisines sont des bijoux d'élégance. Je crois que tous nos travaux seront terminés avant le jour de l'an, et que nous commencerons la nouvelle année *proprement*. Si Dieu nous accordait aussi de la commencer paisiblement, ce serait fort agréable, car les maladies nous éprouvent fort. A peine les cuisines ont-elles été terminées que Marie Luk est tombée malade. A peine la fièvre typhoïde, avec son cortège de contagion, de cuisine spéciale, etc., etc..., semblait tirer vers sa fin, que la pauvre Joséphine Chachorowska est prise des oreillons, et au lieu de rentrer dans la grande maison, pour Noël, est obligée de se renfermer dans notre hôpital...

Notre quatrième baptême d'Israélite a eu lieu avant-hier, cette fois, au grand jour et en grande pompe : notre néophyte, en blanc. Marie qui, comme vous le pensez bien, n'a pas manqué l'occasion pour faire faire à cette nouvelle filleule une retraite bien conditionnée, a mis le baptême, au moment ordinairement choisi pour la confession. La première communion aura lieu à la messe de minuit aujourd'hui! et puis, la néophyte doit encore continuer sa retraite pour ne pas se dissiper.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 31 décembre 1894.

Les ouvriers travaillent en ce moment à faire une petite véranda pour servir d'entrée devant la porte qui conduit aux sous-sols, sous Saint-Joseph. Nous avons fait de la première partie, à gauche, en entrant par la porte principale, une porterie, caisse, bureau; puis, le petit salon; puis la salle à manger des étrangers; puis le reliage, et ensuite la bibliothèque. Ces deux pièces communiquant l'une avec l'autre font la joie de M^{me} Leader. — A droite, en entrant, la grande pièce est une très jolie chambre d'études. Cette pièce sert de salle à manger aux « secondes », car nous ne pouvons faire autrement... La pièce vitrée, contiguë à Saint-Joseph, est devenue la chambre de Marie avec tous les agréments et organisations que peut exiger une portière respectable. — A Saint-Joseph, une bonne pendule, bien éclairée le soir par une lampe posée ad hoc, ce qui fait qu'on ne vient plus voir l'heure à la chambre commune! Le dortoir bleu avec ses poêles en faïence tout peints et vernis, les lavabos installés comme ceux de la 3^e division... Une sonnerie électrique partant du bureau (où se tiennent M^{lle} Lyskowska et Wincenta), et s'en allant à tous les étages et à toutes les chambres. Un très joli parquet à la chambre commune... Voilà, chère Madame, ce que l'on voudrait vous faire admirer...

Je veux terminer cette année auprès de vous, et je veux que mon dernier bonsoir soit pour vous, et que la dernière fois où j'inscris cette date de 94 soit encore pour vous, afin que vous sachiez combien mon cœur et ma pensée vous sont unis;... unis par l'affection, une affection très libre; et par une reconnaissance très obligatoire, quoique très libre aussi. — Je veux encore que ce soit en vous écrivant que commence l'année nouvelle et que j'inscrive 95, pour la première fois, en tête d'une lettre à vous.

Le 1^{er} janvier 1895.

Je viens de commencer, en union avec vous, et pour vous; et maintenant, bonjour, bonne année, chère Madame.

Au début de cette année nouvelle, le général Ribourt, l'oncle auprès duquel M^{me} de Villers vivait à Paris, — et qui était déjà paralysé, — eut une nouvelle attaque, M^{me} de Villers convalescente dut le rejoindre en toute hâte. Elle fut accompagnée par son infirmière, M^{lle} Zaleska. Il était fort question, alors, des vacances de Paris. Monseigneur s'annonçait pour février; mais :

M^{lle} Zamoyska à Mgr Perraud.

L'absence de M^{me} de Beaupré nous met bien dans l'embarras. Maman m'a déjà dit plusieurs fois qu'elle a l'intention d'aller à Paris sans moi; d'y passer six semaines, puis de revenir, pour que j'y aille à mon tour. Vous devinez si je goûte cet arrangement! mais je crois, qu'en effet, c'est le seul possible.

C'est ce qui eut lieu. Le général Ribourt étant mort le 6 février, M^{me} Zamoyska arriva seule pour l'enterrement, et repartit avec M^{me} de Villers quelques semaines plus tard.

Comtesse Zamoyska à Mgr Perraud.

Zakopane, 1895.

Cette fois, comme après chaque absence, je regarde toutes choses avec une attention spéciale. Souvent, en revenant, j'ai été prise à la gorge par la pauvreté de cette Œuvre, avoisinant parfois la misère; d'autres fois, il m'a semblé que la surveillance faisait défaut. Cette fois, j'ai eu une autre impression : la maison a l'air convenablement installée, et tout semble bien organisé. La surveillance est meilleure, quoique encore insuffisante; mais ce qui me frappe d'une façon indiciblement pénible, c'est l'orgueil, la suffisance, l'arrogance de ces jeunes filles. Je l'avais souvent remarqué en une certaine mesure; mais cela ne me semblait pas leur être spécial. Je ne pensais pas que l'orgueil fût plus maître chez nous que partout ailleurs. Or, en ce moment, cela me frappe comme la plaie de notre maison et de notre éducation. On pourrait presque mesurer leur orgueil à la durée de leur séjour chez nous. Que faire à cela? Il semble que tout ce que l'on fait pour elles n'aboutit qu'à leur donner de la vanité. Cela me fait penser à ces personnes qui tirent vanité du mal qu'elles donnent à leurs confesseurs!

Cet orgueil chez nos enfants (car seules les filles de la troisième division sont visées ici) sera, hélas, le talon d'Achille de l'Œuvre... il ira en progressant, comme nous le verrons à la fin de ce chapitre. M. Zamoyski avait été le premier à le signaler à sa mère, et il ne cessa de l'en avertir. M^{me} Zamoyska s'en rendait compte, mais elle fut toujours impuissante à y remédier...

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 22 avril 1895.

Je me demandais jadis comment des gens qui travaillent toujours pourraient dire avec sincérité qu'ils sont des serviteurs

inutiles. Eh bien ! il n'y a qu'à vivre dans cette Œuvre pour le comprendre. On se trouve devant une tâche qui dépasse tellement les moyens et les forces dont on dispose qu'on est forcé, à chaque pas, de reconnaître son insuffisance et de se dire que si Dieu n'avait *le goût* de se servir des « balayures de la terre » pour faire ses Œuvres, et s'il n'était là pour les *manœuvrer*, elles ne s'en tireraient jamais... Si ce n'était la confiance dans ce secours invisible et immérité, il faudrait renoncer à tout, même au moindre effort, tant on en sent l'impuissance.

J'espère vous envoyer Marie bientôt. Nous avons quatre premières communions pour le 25 et Notre-Dame du Bon Conseil, après quoi elle pourra préparer son départ. Elle est bien courageuse et merveilleusement dévouée ; et avec cela, elle n'a rien de raide ni de pédant. Elle ne m'a jamais paru *si douce* au cœur. Vous comprenez ce que je veux dire par là.

En effet, M^{lle} Zamoyska arriva avec M^{lle} Justine Zaleska, pour prendre un peu de vacances. Pendant deux mois, elles circulèrent en France de côté et d'autre : à la Visitation d'Orléans où ce fut le tour de M^{lle} Justine de faire un petit stage de « postulante » ; à Pignelin, pour une grande retraite avec le P. Lechevallier ; à Autun, pour rendre visite à Mgr Perraud ; à Paray-le-Monial, pour voir M^{me} de Beaupré, etc. Ce séjour fut bon et doux pour M^{lle} Zamoyska, comme le montre cette lettre :

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré

Zakopane, 4 juillet 1895.

Marie est arrivée plus fatiguée qu'au départ ; il n'y a pas grand'chance qu'elle se repose ici... Je suis bien peinée qu'elle n'ait pas su s'arranger de façon à passer plus de temps auprès de vous. Je comptais sur sa visite chez vous ; je savais combien vous pouviez lui faire de bien en lui parlant de son action dans la maison. Il me semblait que de loin, c'est-à-dire en dehors de la petite *boutique*, vous auriez pu mieux discuter ses intérêts, discuter les principes, à l'abri de la petite fièvre qui risque d'accompagner parfois la pratique. Je le regrette beaucoup. J'ai l'impression que notre Œuvre se développera et se perfectionnera dans la mesure où chacune ambitionnera pour elle-même les vertus religieuses et cherchera à les pratiquer dans une certaine mesure, mais que l'Œuvre se détraquera si nous cherchons à imposer dans une mesure quelconque les pratiques de la vie religieuse. Nos vœux et nos règles doivent découler des engagements pris au baptême, et rien autre chose. Ne le croyez-vous pas ?

Avec le mois d'août arrivait la visite oratorienne annuelle; cette fois encore, ce fut le P. Morel; et cette fois encore aussi, comme nous allons le constater, M^{me} Zamoyska, malgré ce qu'elle vient d'écrire de si *net* à M^{me} de Beaupré, doutera d'elle-même et laissera, à nouveau, sa lanterne s'obscurcir devant celle des autres!

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 17 août 1895.

Le séjour du P. Morel marquera dans l'histoire de l'Œuvre. Ayant insisté auprès de maman pour qu'elle se dégage de toutes les influences qu'elle a jamais pu subir et mettre par écrit ce qui lui venait de Dieu seul, il a obtenu enfin la rédaction des règlements. Je te les enverrai dès que je pourrai. Il s'agit en particulier de ce qui doit se faire pour les personnes qui veulent s'attacher définitivement à l'Œuvre. Dès que maman s'est enfermée pour faire ce travail, elle dit qu'il coulait de source; et quand elle nous en a fait part, tout le monde s'est trouvé satisfait; même *très content*; moi, *tout à fait*. Maintenant, voilà ce qui concerne les individus : J'ai, (figure-toi!) M^{me} Leader en « formation »!... toute seule, et nous nous entendons bien, je crois. Caroline commencera la formation, régulièrement, au mois d'octobre. Justine est chargée de celle des « petits bonnets », qui commencera aussi à son retour, au 1^{er} octobre, et elle aura Kazimira Szrejbowska, seule, je crois. — J'ai, à l'« épreuve » (1), M^{lle} Caroline (2), M^{lle} Lyskowska (3), M^{lle} Glebocka, M^{lle} Libkind, Marie Szeligowska (4), Kazimira Gostomska et M^{lle} Sebald. Elles ont toutes trois à quatre ans devant elles, avant de pouvoir être admises à la « formation ». Chez Justine il y a également cinq ou six aspirantes. Elisabeth et Bronia ont été reçues à l'unanimité comme « associées ».

De toutes ces nouvelles... postulantes à la formation, deux seulement persévérèrent : M^{lle} Lyskoviska, qui actuellement fait partie du « Conseil », de l'Œuvre; et M^{lle} Sebald. Celle-là travailla quelque vingt ans dans l'Œuvre et puis... s'en fut au couvent!

Comme nous l'avons déjà dit, chaque année, la fête de sainte Hedwige était une occasion, pour l'Ecole ménagère, de faire son examen de conscience : pas en arrière sur l'exposition précé-

(1) En somme, « l'épreuve » répondait à peu près à ce qu'est le « postulat » dans les communautés religieuses, et la « formation », à ce qu'est le « noviciat ».

(2) Une de notre premier groupe de « demoiselles » à Adasiowka (1890).

(3) Une de nos « demoiselles » de l'année précédente.

(4) La seule postulante de Mgr Felinski, qui est restée chez nous. Elle nous quitta d'ailleurs pour entrer dans une communauté polonaise de Rome, les « Nazaretanki ».

dente, ou, au contraire, progrès accomplis?... Plus ou moins réussie, cette exposition du 15 octobre était *toujours* pour M^{me} Zamoyska un jour de grand intérêt, et, en général, de grande satisfaction. Cette année, une longue lettre d'elle nous décrit la... « délicieuse fête ».

Zakopane, octobre 1895.

...On m'a fait une très délicieuse fête pour sainte Hedwige. Marie invente toujours tous les ans une nouvelle surprise, relativement à la Bible. Cette année, elle a placé toutes nos élèves sur des gradins allant du parquet au plafond, dans une grande salle, — une dizaine de « dames » en face d'elles. Ces dames étaient chargées d'émettre les objections qui ont cours, de nos jours, contre la foi, l'espérance, les commandements, le respect de l'autorité, la mortification, l'Eglise, etc. Et à chacune de ces assertions apportées par l'esprit du monde et de l'incrédulité, une enfant se levait, puis une seconde et une troisième, pour confondre l'impie, avec un feu roulant de textes puisés dans les Saintes Ecritures. C'était très animé et très intéressant. Notre jeune curé, qui assistait à ces tournois, disait que c'était un véritable festin spirituel. Après quoi on nous a chanté une cantate en l'honneur du travail et du courage, mis au service de Dieu et de la patrie. Les paroles étaient d'une ancienne élève, la musique de Marie, c'était très réussi. On avait fait aussi une exposition des travaux des enfants. D'abord toute la comptabilité en partie double de notre Œuvre : (42 livres en tout... le tout d'une précision et d'une netteté merveilleuses,) conduit par une ancienne élève. J'en ai eu, je vous l'avoue, plus d'une larme aux yeux, tant cela représentait de travail consciencieux et intelligent. — Puis un dîner, composé d'échantillons de notre cuisine de ferme et de la cuisine des maîtres. Le tout très bon, chaque plat accompagné du nom de celle qui l'avait fait. — Grand étalage de savon, fabriqué sous les ordres de M^{lle} Mac Guire, ce qui représente une fameuse économie dans nos dépenses de buanderie. — Des livres reliés chez nous, sous la direction de M^{me} Leader, ce qui est encore une belle économie pour la bibliothèque. — Une très jolie chasuble brodée au passé, en relief, par M^{lle} Brochoka; beaucoup d'échantillons de travaux faits sur commande : lingerie, corsets, robes, raccommodages de châles, dentelle, linge damassé. — Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux faire une exposition de repassage : chemises d'homme, lingeries, broderies, dentelles, linge d'église, ruchés, plissés, etc. — Une exposition de jardinage, tout à fait sérieuse, véritable conquête sur nos rochers et nos pierres. Nos montagnards qui, l'incurie aidant, étaient convaincus que rien ne pouvait pousser dans ce climat, à cette hauteur et sur un sol si pierreux, n'en

revenaient pas. L'un d'eux, en exprimant son étonnement, a fait sans le vouloir, et sans le savoir, un éloge de notre Œuvre qui répond à toutes nos ambitions. Il a simplement dit, en se pâmant devant nos choux et nos carottes : « Qui sait; on pourrait essayer ». N'est-ce pas bien ce que nous nous proposons? de persuader aux gens que l'on peut « essayer » en tous sens et dans toutes directions, moralement, intellectuellement, manuellement. — Enfin, dix respectables familles de porcs m'ont présenté leur progéniture, parés de fleurs de notre jardin! chose encore qui ne s'était jamais vue dans nos parages — non pas les fleurs et la toilette, car cela va de soi, — mais les personnages! On ne savait pas, dans notre montagne, ce que c'est qu'un élevage de ce genre; c'est une source de richesse que notre Œuvre a introduite parmi ce peuple si pauvre : élevage d'autant plus facile pour eux, que ces bêtes s'engraissent sans rien coûter, avec les débris de cuisine dont la quantité est énorme à Zakopane, à cause des nombreux étrangers qui y viennent faire des séjours — Exposition aussi de conserves, de confitures, de fruits confits, de pain d'épices, de petits pains; chaque chose accompagnée de sa recette rédigée par l'élève. — Enfin, une belle pancarte, avec beaucoup de signatures, où nos élèves, se conformant à nos leçons, ont pris l'engagement de n'acheter, autant que possible, que dans les magasins polonais, et des objets provenant de fabrication polonaise. — En dernier lieu, elles m'ont fait cadeau d'une tirelire, contenant les économies prélevées sur les friandises et les petites vanités, et cela, pour des œuvres nationales. — J'ai encore oublié de dire que, parmi les grandes élèves, il y en a une qui a eu la charmante idée de faire toute une layette de pauvre, tirée de sa propre défroque, pour me procurer le plaisir de la donner aux petits nouveau-nés du pays, à l'entrée de l'hiver; se conformant en cela à nos leçons, de ne jamais donner aux pauvres de vieux effets, qu'après les avoir lavés et raccommodés. La journée s'est terminée par un saluf, avec des chants de premier ordre : mérite de Marie et de M^{lle} Félix, qui est une excellente organiste. J'ai demandé qu'on chantât, entre autres, « quid retribuam Domino ». C'était bien l'expression de l'action de grâces que m'avait inspirée cette journée. — M^{lle} Houcke, qui est ici, est très ravie de l'aspect de notre chapelle; le fait est qu'elle est étrangement harmonieuse dans sa simplicité : l'autel en bois sculpté a été donné par M^{lle} Hube; deux colonnes qui portent fleurs et flambeaux, sculptées dans le même style par M^{lle} Grabkowska. La nappe d'autel, souvenir de la chapelle de l'abbé Charles Perraud, garnie de point d'Alençon de la robe de mariage de M^{me} de Villers. Audessus de l'autel, une Notre-Dame du Bon Conseil qui nous a été donnée, à Rome, par Monseigneur. — Le cadre, en hauts

reliefs, à jours, — tout en énormes chardons de nos montagnes, sculpté par un élève de l'Ecole de sculpture de Zakopane. — Marie en a délicieusement doré certaines parties en lumière, ce qui fait un effet charmant. L'encensoir, style roman, nous a été donné par Monseigneur d'Autun. Des flambeaux, donnés par la Visitation d'Orléans. Notre chemin de croix est un don de M^{me} d'I. — Voilà comment, tout, dans notre chapelle, est souvenir et porte à la reconnaissance.

Comtesse Zamoyksa à Mgr Perraud.

Zakopane, 10 novembre 1895.

Je ne puis vous dire à quel point vous m'avez caressé le cœur en disant que vous auriez du plaisir à nous avoir au vieux quai, à l'occasion de ce chapeau (1). Voici ce que j'ai fait instantanément après un petit conciliabule avec Marie et Miss Houcke. J'ai écrit à la mère générale de la Retraite pour lui demander s'il lui serait possible de nous prêter M^{me} de Beaupré pour deux mois. Je l'ai priée de me répondre par télégraphe, si elle le peut. Sitôt que je recevrai sa réponse, je vous en préviendrai, et, en ce cas, tout sera facile à organiser. Si on ne nous l'accorde pas, nous nous démènerons quand même pour pouvoir partir.

Comtesse Zamoyksa à Mgr Perraud.

Zakopane, 24 novembre 1895.

Une lettre de M^{me} de Beaupré annonce qu'elle espère se mettre en route, demain lundi, accompagnée par M^{me} Pâris (2). Nous l'espérons donc ici jeudi soir. Dieu aidant, je partirai samedi 30, avec M^{me} de Villers et M^{lle} Houcke, malheureusement toutes deux rappelées par leurs familles. Je pense que nous serons à Paris, mardi matin, 2 décembre. Marie, hélas, ne pourra partir que le 26 décembre. La vie ne serait plus la vie si chaque chose n'était assaisonnée de chicotin.

Ainsi fut fait. Ces trois dames partirent par un froid si intense que, lorsqu'en arrivant à Chabowla, M^{lle} Houcke tira son encrier de son sac pour envoyer, par le cocher qui retournait à Zakopane, un petit mot à M^{lle} Zamoyksa, elle trouva son encre gelée! Et cependant, leur traîneau était fermé!...

Ce séjour à Paris fut très actif, et agrémenté par une nouvelle industrie que M^{me} Zamoyksa voulait introduire dans l'Œuvre : celle du savon.

(1) Monseigneur Perraud venait d'être nommé cardinal.

(2) Sœur de Gaston Pâris; grande amie et... « fille » de la mère de Beaupré.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Paris, 3 janvier 1896.

Avec tout notre repos, nous sommes bien occupées, de façons très diverses, mais toujours avec le même objectif : Marie est noyée dans des compositions musicales qui tiennent tout à la fois de l'Oratorio, et des Mystères que l'on représente en Bavière. Entre les chants, l'accompagnement, les décors et les costumes qui lui hantent la cervelle, vous pensez qu'elle a de quoi faire ! Mes préoccupations sont plus modestes, mais non moins bienfaisantes pour l'humanité. J'étudie la fabrication du savon, afin de perfectionner celle à laquelle nous nous livrons déjà à Zakopane. Cela doit prouver à Votre Eminence que nous serons, pour sa réception, harmonieuses et propres.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 2 mars 1896.

Je suis une personne odieuse d'avoir laissé tant de preuves de votre souvenir si affectueux sans réponse. Mais, vous me pardonnerez quand vous saurez qu'étant encombrée ici des publications de mon frère, de Wronski, de M. Léonard, et des monceaux de papiers datant de 65 ans, j'ai fini par me décider à renvoyer tout à Kornik. Depuis huit jours je ne fais que trier tout cela, dans des nuages de poussière, avec les emballeurs sur le dos. J'ai fermé ma porte et j'ai travaillé comme un pauvre portefaix, n'ayant ni la possibilité matérielle, ni la possibilité intellectuelle d'écrire. Enfin, tout est parti il y a quelques heures, sauf la poussière, avec laquelle il faut lutter encore pendant quelques jours. Heureusement, le savon ne manque pas ; il y a de quoi se débarbouiller. Dans les intermèdes d'emballages, les « cuites » allaient leur chemin, dans mon cabinet de toilette qui était aussi encombré de savon, d'huile, de soude, de graisse, etc. — que le reste de la maison de poussière et de paperasses.

A la fin de mars, M^{me} et M^{lle} Zamoyska quittaient brusquement le quai d'Orléans, pour aller, dans le Duché de Posen, à Rokosow, où la princesse Iza Czartoryska, sœur aînée de M^{me} Zamoyska, était très gravement malade. Elle mourut le 21 avril.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 7 mai 1896.

Nous sommes de retour à Zakopane depuis le 29 avril. M^{me} de Beaupré a été fort malade, d'un mal très douloureux. On lui recommande le plus grand repos... tout mouvement lui fait mal. C'est à peine si elle peut aller de son lit à sa chaise longue

et de retour, sans inconvénient. Le médecin dit qu'elle pourra partir d'ici un mois, mais je n'en crois rien... Heureusement, la phase, si douloureuse au début de cette maladie, est passée... néanmoins, on la veille encore toutes les nuits; et cette nuit-ci, elle a dû avoir de la fièvre, car elle a eu un moment de délire... Malgré son état de santé, M^{me} de Beaupré a bien fait marcher la maisonnée pendant notre absence, et nous avons tout trouvé en bon état. Chacune semble faire de son mieux.

Comtesse Zamoyka au Cardinal Perraud.

Zakopane, 10 juin 1896.

M^{me} de Beaupré a pu supporter l'essai, qu'on lui a fait faire, des eaux de Carlsbad; c'est une pauvre santé, bien délabrée. Elle se met dans un fauteuil au jardin, pendant plusieurs heures par jour, pour respirer un peu; mais, ces quelques pas sont déjà de trop, et provoquent des souffrances. Elle est forcée de se lever tard, et de se coucher vers cinq à six heures du soir; néanmoins, de sa chaise longue, elle rend bien des services à la maison; des leçons de catéchisme aux unes, des conseils à d'autres; de la surveillance, de sa croisée. Le médecin dit que le voyage est et sera de quelque temps encore, impossible.

Ce voyage était tellement impossible, qu'au mois d'octobre, M^{me} Zamoyka écrivait au cardinal Perraud :

Comtesse Zamoyka au Cardinal Perraud.

Zakopane, octobre 1896.

Après une consultation à fond avec deux médecins, et correspondance avec la mère générale, cette dernière a décidé que M^{me} de Beaupré devait rester ici jusqu'au printemps. C'est une bonne aubaine pour nous, mais nous sommes loin d'être rassurées sur l'issue de ce mal si long, si tenace et si menaçant. Elle marche un peu; elle se promène en voiture; elle vient dîner avec nous; et tout cela est relativement très bon : mais, pour un rien, le mal peut s'aggraver d'une heure à l'autre, et devenir mortel.

Comtesse Zamoyka à M^{me} Wallon.

Zakopane, 29 juin 1896.

Figurez-vous que nous avons ici, en ce moment, une petite jeune fille du voisinage (1), qui se prépare à sa première com-

(1) M^{lle} Uznanska.

munion. Sa maman et son institutrice, une savoisiennne, profitent de la circonstance pour faire, chacune, sa retraite ici. Marie s'occupe de la fille; moi, de la mère; M^{me} de Beaupré, de l'institutrice. Je crois qu'elles se seront fait un bien sérieux. Qui plus est, nous avons, parmi nos élèves, deux schismatiques et une protestante. Tout ce petit monde a quelque velléité de se faire instruire de notre religion. Cela fait bien des choses à la fois. J'ai tous les jours une heure de leçon — si cela peut s'appeler ainsi, — avec nos jeunes filles, ou avec les dames de « l'Œuvre » ou avec nos « anciennes », devenues sous-maîtresses. Je ne puis les croire quand elles me disent qu'elles approchent de leurs trente ans!

Le 24, fête de saint Jean-Baptiste, on a célébré le 14^e anniversaire de l'établissement de l'Œuvre à Kornik; mais il n'y a qu'une enfant de cette époque (82) qui soit restée ici. Vous pensez que nous allons de succès en succès?... Que vous seriez déçue humainement parlant, si vous pouviez voir *de près*. Le succès est microscopique, homéopathique, lilliputien; ce sont des gouttes d'eau en face de l'Océan. Le succès est ailleurs; il est dans la conviction que Dieu ne demande *que l'effort*. Cette conviction est effectivement un succès : elle donne la paix, la sécurité, la patience et même l'indifférence quant au résultat de l'effort. — Quand nous nous réjouissons de ce que nous faisons, c'est absolument comme des fourmis se glorifiant des fardeaux qu'elles transportent sur leurs épaules, et des fourmilières qu'elles parviennent à construire. C'est beaucoup, étant donné leur taille, mais comme résultat sur la marche du monde, c'est maigre! — Voilà notre histoire. Et encore, je ne sais si je ne nous flatte pas trop. Le succès est tout entier dans la joie de l'effort et du travail. Dieu nous fait une grande grâce en nous accordant le privilège de travailler; mais, en somme, cette Œuvre ne s'est pas encore fait droit de cité dans notre pays. On ne l'aime pas, on ne l'estime pas; on ne la seconde pas; le clergé l'ignore; point de vocations sérieuses; je dirais presque point d'élèves sérieuses, la plupart étant envoyées ici, soit parce qu'elles sont orphelines, soit parce qu'on a envie de l'air des montagnes pour elles. On leur fait du bien, c'est certain, mais c'est pour ainsi dire malgré elles, et non parce qu'elles sont venues chercher ce bien ici. Je crois que cette Œuvre, — ou d'autres de ce genre, — finiront par être comprises et voulues, mais, certes, nous ne sommes pas près encore de ce résultat. Toutefois, je suis convaincue que l'on se rend utile au monde, à la société, à son pays, dans la mesure même où on se fait du bien à soi-même; c'est-à-dire, dans la mesure où on devient plus intelligent, plus laborieux, plus vertueux, plus *ecce homo*; que tout le reste importe relativement peu. Je le dis souvent à nos jeunes filles : faites-vous vous-même, et le reste se fera tout seul, sans que l'on s'en mêle. Il est très doux, quel-

quefois, d'avoir devant soi une centaine de paires de jeunes yeux braqués sur qui leur parle, dévorant ce qu'on leur dit, — et de pouvoir leur dire tout ce que l'on veut. Or, tous mes dires vont se résumant de plus en plus en une seule parole de Notre-Seigneur : « Soyez fidèles dans les petites choses ». Je leur dis que la vie des femmes est tout entière renfermée dans de petites choses, et que ce que Dieu nous demande au point de vue de la grandeur, c'est de faire grandement les petites choses. Or, c'est précisément ce qu'elles ont de la peine à comprendre; toutes voudraient faire des merveilles; toutes ont de beaux projets pour plus tard; mais la chose du moment, la chose sous la main, le petit devoir quotidien, c'est ce qui les attire peu.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 13 août 1896.

Demain, une Russe va faire sa profession de foi, dans notre chapelle, et puis sa première communion. — Le 22, ce sera le baptême d'un monsieur, docteur en droit, Israélite de Varsovie, cousin de nos juives de l'année dernière. Nous avons encore chez nous une Anglaise protestante convertie; vraie convertie, car elle ne croyait à rien et avait un mauvais esprit. Elle est dans la joie. Deux messieurs de Varsovie, hommes à cheveux gris, l'un notaire, l'autre dans le commerce, — chacun à son tour, étant venus voir leurs filles qui sont chez nous, ont eu de la peine à maîtriser leur émotion. L'un d'eux m'a dit : « Je n'en crois pas mes yeux du progrès que je vois chez ma fille. » Et comme je lui demandais à quel point de vue? — « Au point de vue de sa santé, de son développement intellectuel, de tout son être moral. » Cette enfant est une protestante. — Un autre monsieur visitant notre Œuvre m'a dit : « Cette Œuvre, c'est un bienfait pour notre pays, à beaucoup de points de vue; mais elle lui procure, entre autres, un avantage que vous n'aviez pas prévu, peut-être, c'est que ces jeunes filles, venant de toutes les parties de la Pologne, munies de passeports soit russes, soit allemands, constatent qu'elles ne sont ni Russes, ni Allemandes, et que tous les partages du monde ne feront pas qu'elles ne soient pas Polonaises. Cela resserre les liens et renverse les barrières. »

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 1896.

Vous ne sauriez croire à quel point cette Œuvre est étrange et intéressante, en ce sens que nous saisissons ces jeunes filles à un âge où personne ne s'en occupe : ce ne sont plus des enfants, et ce ne sont pas encore des femmes suivant une voie bien indi-

quée par les devoirs de la maternité et de la vie conjugale. Elles nous arrivent ayant largement goûté aux fruits de la vie mondaine, ayant l'esprit imbu de toutes les idées modernes sur l'émancipation des femmes, le positivisme, le rationalisme, etc. Il est si intéressant de les *saisir* sans qu'elles sachent quand et comment, et de leur donner comme un *nouveau baptême*. Dans ma petite conférence d'hier, je leur disais qu'autant il y avait d'échelons ou de degrés de beauté et de développement physique dans le monde animal, autant il y en a, parmi les hommes, dans l'ordre moral, et que c'est l'affaire de chacun de choisir l'échelon de beauté et d'élévation morale sur lequel il veut poser son âme et sa vie,... que c'était le cas d'appliquer le proverbe anglais : « The best is good enough for me ». Je leur ai demandé quel genre d'aplomb elles auraient, à l'heure du jugement, quand elles se présenteraient devant Dieu pour lui dire : mon Dieu, j'ai passé ma vie à me lever, quand j'étais lasse d'être couchée; après quoi je me suis donné une peine infinie pour me friser comme un caniche, pour me poudrer, me peindre peut-être. Puis, tandis que d'autres travaillaient à la sueur de leur front, étant énervée, je me suis tenue couchée sur ma chaise-longue, lisant tous les romans du jour; ensuite, tandis que les autres manquaient de pain, j'ai consciencieusement dévoré à moi toute seule une livre de bonbons. J'ai fait quelques visites; j'ai été au spectacle; cela m'a souvent fatiguée; veuillez, Seigneur, me décerner la récompense que vous avez promise au fidèle serviteur, au bon chrétien, à l'imitateur du Christ.

M^{lle} Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 19 août 1896.

J'ai une jolie nouvelle à vous annoncer : nous allons exécuter mon Moïse (1), d'un bout à l'autre, dimanche prochain, dans un concert religieux que le curé de Zakopane nous a demandé de donner dans l'enceinte de la nouvelle église, pour récolter de quoi l'achever; et c'est M. Noskowski, directeur du Conservatoire de Varsovie, qui prend cela à sa responsabilité. C'est son nom qui figurera sur les affiches à savoir : « Dimanche 23 août, au grand orgue de la nouvelle église, chants religieux, solo et chœurs » de femmes, sous la direction de M. Noskowski, directeur du « Conservatoire de Varsovie ». Et puis, sur le programme qu'on

(1) Depuis l'arrivée de M^{lle} Félix dans l'Œuvre, M^{lle} Zamoyska s'était souvent livrée à de petits essais de compositions musicales que M^{lle} Félix l'aidait à mettre sur pied. — D'abord, ces compositions ne furent que des chants pour la chapelle; puis s'enhardissant, M^{lle} Zamoyska avait composé sur un texte de l'Écriture sainte (le passage de la mer Rouge par les Hébreux), une sorte d'oratorio avec chœurs, récitatifs et solis, piano et orgue. — C'est ce « Moïse » dont il est question ici.

vendra à part : — « Sedenti », Gounod — « O quam tristis », Pergolèse — ' Surrexit » (de Mors et Vita), Gounod — « Pater noster », Niedermeyer. — Ici, pause, quête. — Un « Noël » de Lam-billotte (pour reposer le public). — « O Panie na niebie », Haendel. — « Moïse », hymne d'actions de grâces des Israélites après la délivrance de la captivité égyptienne, composé par M^{lle} Zamoyska pour les élèves du « Zaklad Kornicki », à Zakopane. Croyez-vous que je ne sois pas émue ? — M^{lle} Félix tiendra le piano, Jeanne l'orgue. Nous aurons un violon pour soutenir ma partie dans « Mors et Vita ». Maman est contente : moi stupéfaite !

Comtesse Zamoyska à M^{lle} Houke.

Zakopane, 29 décembre 1896.

Nous avons travaillé comme des nègres, et le résultat de nos travaux, c'est que nous avons une délicieuse chambre en plus ; on l'appelle « une en l'air ». Elle est vraiment plantée en l'air dans une place perdue ;... puis, nous avons l'eau à tous les étages au moyen d'une pompe minuscule, ce qui fait que l'on n'arrose plus les couloirs et les escaliers, en traînant et défonçant les brocs d'eau ! Enfin, nous allons avoir un magasin commun pour toutes nos « boutiques » ; une lingerie minuscule, comme à bord des transatlantiques et tout cela facilitera l'ordre... M^{lle} Mac Guire a un splendide chaudron pour son savon.

Comtesse Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 18 janvier 1897.

Une lettre de son Eminence me décide à partir vers le 5 ou 6 février, avec M^{me} de Villers. Marie est noyée dans les retraites, et puis elle veut surveiller les suites de ces retraites ; elle ne sera libre qu'à la fin de février et arrivera à Paris pour y voir le cardinal le jour de son départ, car il ne restera que jusqu'au mardi gras. Après cela, je reviendrai ici, aux premiers jours d'avril, et Marie au commencement de mai, à cause du salon.

M^{me} Zamoyska arriva, en effet, la première, et fut bientôt suivie par sa fille. Leur séjour à Paris fut, cette année-là, très mouvementé : depuis quelques mois on se remuait autour de M^{me} Zamoyska pour qu'elle fondât une maison de l'Œuvre en France. L'année précédente, déjà, il y avait eu des jalons posés dans ce sens, par une certaine M^{me} Rives... cela n'avait pas abouti. Cette fois, ce sont les « dames du Châtelet » (petite propriété en Bourgogne) qui entrent en pourparlers. Bientôt ce sera la « Société des agriculteurs » qui fera des offres ; mais tout cela ne devait avoir son dénouement que deux ans plus tard, avec le fiasco de Popincourt.

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Paris, 14 mars 1897.

Tous ces projets me font l'effet de ces pauvres petits poussins qui ne parviennent pas à l'éclosion; ils se remuent; ils donnent quelques petits signes de vie, et meurent sans avoir pu sortir de leur coque. Tout cela prouve simplement que l'heure de Dieu n'est pas encore venue. Le fait est que quand on voit à quel point la maison a peine à marcher, dès que quelques anciennes s'absentent, on comprend bien que nous ne sommes pas en état d'entreprendre une seconde maison.

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Paris, mars 1897.

Imaginez-vous que l'on nous a forcées de passer deux heures une fois à la Société des agriculteurs, section d'éducation et quatre heures une autre fois, à une séance générale, pour parler de notre Œuvre. Et, instantanément, on nous a dit qu'il y avait 14 domaines en France, offerts pour des œuvres; qu'il n'y avait qu'à s'en enquérir au bureau central des œuvres, et choisir celui qui serait à notre convenance!... Mais où sont les personnes? On devrait avoir un bureau de placement pour les personnes à dévouement. Si cela existait, j'irais tout de suite faire ma cueillette!

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Paris, 29 mars 1897.

Depuis notre arrivée ici je me préoccupe de trouver un moyen d'enseigner à Bronia à faire des fromages et il n'y a pas moyen d'aboutir. Or, étant allée chez des amis en Normandie, ils m'ont mise en relations, par téléphone s. v. p., avec un propriétaire de l'Eure; et celui-ci vient de m'écrire qu'on recevra Bronia dans une école de fromagerie de l'Etat, à Coëtlogon, aux environs de Rennes. J'en suis ravie, mais il faut que j'y aille pour l'y mener et pour voir. Mais voici que le cardinal est arrivé hier, et restera jusqu'au 5 avril. Je voudrais partir le même jour; mais le 7, il y a une grande séance de la Société des agriculteurs et je ne voudrais pas m'absenter en ce moment; or, si je tarde, je ne serai pas de retour pour l'exposition agricole, ce qui m'affligerait beaucoup. Que tout est difficile en ce moment!

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Paris, avril 1897.

Je me suis décidée à venir voir l'école de fromagerie de Coëtlogon; *exquise*. Le frère Abel m'a persuadée de profiter

de la proximité relative pour aller visiter son école agricole. C'est un peu dur à mes vieux os, étant donné les III^e (1), mais, c'est très profitable quand même. Qu'il est beau et bon à voir et à pratiquer, votre cher pays de France. Il suffit que les gens comprennent que l'on s'efforce de faire quelque chose de sérieux, pour qu'ils se mettent en quatre pour vous rendre service. La chère directrice de Coëtlogon est obligée de ménager le Gouvernement, dont elle dépend, et de ménager le clergé qui l'appelle « laïque » ; mais elle est pleine de foi et de cœur, et fait un bien considérable. Si le bon Dieu veut seconder mes folies, je serai de retour à Paris, demain soir samedi ; je visiterai le concours agricole, dimanche. Je terminerai mes courses et mes emplettes lundi, et s'il est possible, je partirai mardi ; mais je n'en répons nullement, car après avoir eu beaucoup de peine à arriver à faire ce que je désirais, voilà que tout m'est ouvert et que tout le monde me seconde. Il est si bête de partir et de tout lâcher, justement quand tout va à souhait.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, avril 1897.

Marie a enfin eu la joie d'entendre son « Moïse » exécuté d'un bout à l'autre : 18 novices du P. Morel pour les voix d'hommes ; un artiste lyrique, envoyé par M. d'Avril, pour le récitatif ou prélude ; M^{lle} Boutet de Monvel au piano : merveilleux ! Le P. Poivrel à l'orgue ; M^{me} Ch. de Meaux, M^{lle} de Lasteyrie, M^{me} de Villers, M^{me} de Chastenet et sa fille, Jeanne et trois ou quatre autres, pour les chœurs de femmes. Cela a fait très bonne impression. C'était moins enlevé qu'à Zakopane, mais très bien quand même. Le cardinal a été très content, et le P. Les-cœur ravi. Marie était tout à fait dans son élément comme chef d'orchestre. En somme, cela a été laborieux à mener à bonne fin, mais cela a bien réussi...

Je fais ce que je puis pour terminer mes affaires ; je vais demain à Montmorency ; après-demain à Versailles ; mercredi à Rennes, à l'école de laiterie. Je voudrais tant pouvoir partir le lundi 12. J'espère que Dieu me donnera de le pouvoir faire ; mais on ne s'imagine pas ce que la vie est laborieuse.

11 avril 1897.

... Travaillant, trimant, courant, écrivant du matin au soir, étant donnée la semaine sainte, je ne parviendrai pas à partir avant Pâques. Je le regrette autant que faire se peut ; mais vraiment il serait fou, venant ici une fois par an, de ne pas faire ce pour quoi on vient.

(1) Par esprit de pauvreté, la comtesse Zamoyska voyageait toujours en 3^e classe.

16 avril 1897.

... En somme, ce séjour me semble avoir été très utile au point de vue de l'Œuvre.

Le 22 avril, M^{me} Zamoyska repartait pour Zakopane, avec M^{me} de Villers, laissant sa fille, vraisemblablement pour attendre Bronia — qui étudiait la fromagerie à Coëtlogon, — et M^{lle} Houcke, qui n'était pas prête; mais la mort subite du fils de M^{me} de Villers, le 19 juin, les ramenait toutes deux en France pour deux ou trois semaines seulement.

M^{me} Zamoyska était à peine de retour à Zakopane que M^{me} de Beaupré, dont la santé s'était consolidée, quittait l'Œuvre, pour n'y plus revenir, cette fois! Elle mourut en 1908, à Nancy. Dans chacune des lettres que lui écrit M^{me} Zamoyska, dans la suite, ce sont les mêmes regrets sur ce départ, les mêmes témoignages d'affection... Quelques mois plus tard, M^{me} Zamoyska écrira à M^{me} de Beaupré.

1897.

Vous ne sauriez croire combien, parfois, je suis malheureuse de ne pouvoir aller chercher conseil auprès de vous. Vous ririez si vous pouviez entendre, chaque fois qu'il arrive que l'on n'est pas tout à fait du même avis pour une chose ou une autre, qu'on tranche la difficulté en disant : « M^{me} de Beaupré dit que c'était ainsi que cela devait se faire. » Il y a quelques jours, c'était à propos d'une confiture d'orange. Hier, à propos des offices de la semaine sainte. Une autre fois, une discussion à propos de la lingerie. Puis, une question d'ébénisterie; puis au sujet des exercices d'une retraite un peu pénible, et ainsi de suite. Et moi, j'ai tant besoin de vous consulter par rapport à maintes choses relatives aux jeunes filles! Quelle misère de ne plus vous avoir là à toutes les heures!

L'année suivante, après une visite que M^{me} Zamoyska venait de faire à Paray-le-Monial, elle écrira encore à M^{me} de Beaupré :

Il me semble parfois que Notre-Seigneur s'est plu à vous faire connaître notre Œuvre, qu'Il vous a mis lui-même au cœur de l'aimer et de vous dévouer à elle, pour que vous puissiez ensuite mieux prier, mieux souffrir, mieux intercéder pour elle, dans ce Paray où il fait si bien connaître son cœur. Quand je vous ai entendu expliquer au bon curé notre Œuvre, son but et son utilité, je me suis souvenue des paroles dites au sujet de Notre-Seigneur par rapport à son affection pour Lazare : « Comme il l'aimait! » Je me disais à moi-même, « comme elle l'aimait! »

J'en ai été tout émue. Notre Œuvre, comme tout notre pauvre pays, est bien liée, bien garrottée, bien écrasée; mais, puisque vous les aimez, vous ferez comme Notre-Seigneur a fait, vous intercéderez, vous prierez, vous offrirez vos épreuves pour ce pauvre pays que Dieu vous a fait connaître et aimer à cause de ses misères. Vous vous dévouerez encore et encore par la prière et les souffrances, et ainsi nous resterons unies, malgré la distance; car, pour moi, je ne cesserai jamais de prier pour vous que Dieu nous a prêtée aux plus mauvais moments, pour nous conseiller, nous aider et nous édifier : Oui, oui, je prie et je prierai Dieu de tout mon cœur, pour qu'Il vous rende tout ce que vous avez été et tout ce que vous avez fait pour nous. Je suis heureuse d'avoir cela, en plus de tout le reste, à devoir à la France que j'aime tant !

Nous avons trouvé une lettre de M^{me} de Beaupré, qui nous semble pouvoir être une réponse à celle-ci :

Oui, j'aime votre Œuvre, et de plus en plus, s'il est possible, parce qu'elle est intelligente, courageuse, vraie dans sa conception, comme dans sa pratique. On voudrait voir le beau et le bien être compris et se répandre avec rapidité.

Cette année 97, ce fut le P. Lechevallier, de l'Oratoire, qui vint faire connaissance avec l'Œuvre de Zakopane. Il s'y trouva en même temps que Mgr Likowski.

Comtesse Zamoyaska au Cardinal Perraud.

Zakopane, août 1897.

Nous avons en ce moment Mgr Likowski et le P. Lechevallier. Ils sont allés hier sur nos sommets, à cet endroit que l'on nomme « l'œil de la mer » (et que les Hongrois nous disputaient, en vrais Huns qu'ils sont) pour y dire, tous deux, la messe. Tout notre monde valide y est allé avec eux, et une foule d'élégants et d'élégantes qui viennent passer l'été dans le village de Zakopane. Il y en a qui, ne pouvant trouver de gîtes pour la nuit, sont partis à 3 heures du matin pour assister à cette messe en plein air. Quatre montagnards dans leurs fantastiques costumes ont tenu une sorte de dais au-dessus de Monseigneur pendant qu'il disait la messe; on peut s'imaginer combien c'était charmant aux bords de ce lac entouré d'un incomparable décor de rochers et de verdure.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 24 août 1897.

Mgr Likowski et le P. Lechevallier sont partis ensemble, ravis tous deux, Dieu soit béni... Ils nous ont écrit des lettres vrai-

ment délicieuses, relativement à l'Œuvre. Mgr Likowski dit qu'elle est comme certaines œuvres d'art que l'on aime d'autant plus qu'on les voit plus longuement et de plus près. Il ajoute qu'il n'a plus aucune tentation d'en douter et que, tout au contraire, il reste convaincu que Dieu l'aime, la veut, et lui donnera de plus en plus d'extension.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 1^{er} septembre 1897.

Que vous dire de nous? Notre dortoir bleu traîne en longueur, faute d'ouvriers. Ils sont tous à leurs récoltes, disent-ils, comme si il y avait quelque chose à récolter dans ce pays de cocagne. Néanmoins la petite pièce pour les nettoyages au bout du dortoir est terminée. C'est fort commode. Toutes les fenêtres, mansardes aussi, et une partie de la cloison est enlevée. Les nouvelles élèves arrivent. Hélas! il y en a qui sont de même origine et de même type que M^{lles} L. et R. L'une, M^{lle} E., l'autre M^{lle} M.; et, chose étrange, il a fallu les confier à M^{lle} L. et les loger avec elle. Il est certain qu'on arrivera à appeler cela le dortoir d'Israël.

Nous avons eu et avons plusieurs retraitantes du dehors, avec cela, beaucoup, beaucoup de preuves diverses que notre Œuvre fait son chemin dans les esprits et dans les cœurs; nous en avons des témoignages à chaque instant... M^{lle} Mac Guire fait des merveilles; elle a en ce moment près de 5.000 savonnettes d'excellente qualité en magasin. Si tout cela se vend, ce fera 5.000 francs! sans compter le savon de ménage. Il n'est pas rare que l'on vende pour 7 à 10 florins dans la journée; parfois, beaucoup plus. Il est vrai que c'est la saison, les semaines grasses, après quoi viendront les maigres, c'est certain; mais, c'est toujours cela. Les enfants du restaurant ont réussi à la satisfaction de tout le monde. Je crois que cela ne les a pas confirmées en humilité; mais elles auront dix mois pour rentrer dans leurs petits souliers avant de reprendre les échasses.

En septembre, comme presque chaque année à cette époque, la fièvre typhoïde faisait de nouveau une apparition à Kuznice. Cette fois, elle atteignait Monsieur Zamoyski. Cela allait être pour M^{me} Zamoyska le début d'une période assez dure : d'une part, angoisse pour la santé de son fils; de l'autre, inquiétude au sujet de sa fille qui, elle, en était à une phase pénible dans sa vie de l'Œuvre : « Si on pouvait fuir! », écrit-elle à M^{lle} Houcke!... L'Œuvre lui pesait; tout lui était à charge : elle en était lasse. Sa mère saisit donc le premier prétexte qui se présenta pour l'obliger à s'éloigner, pour un temps. Ce prétexte fut la fondation d'une maison de l'Œuvre en France, pensée qui, — comme nous l'avons déjà dit, — travaillait les esprits

depuis un an ou deux. — Une propriété, en Bourgogne, apparut à l'horizon, quasi un don; M^{lle} Zamoyska fut envoyée, par sa mère, pour la visiter.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 3 novembre 1897.

Toutes choses pesées, Marie part, lundi prochain, pour Paris, pour conclure, s'il y a lieu, l'achat de la maison et voir ce que l'on peut faire par là. Humainement parlant, rien ne me plaît dans cette affaire; mais, puisque *on* nous a dit de marcher, il faut s'exécuter; pourvu que ce ne soit pas un fiasco complet! Sitôt l'affaire faite, Marie s'adressera à M^{me} Pâris (1).

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 8 novembre 1897.

Je devais partir demain avec Josia Chachorowska (2) qui m'accompagne; mais on m'a charitablement accordé un jour de plus, pour faire mes préparatifs de départ. Ils sont sérieux cette fois; Dieu sait pour combien de temps je pars! Je m'organise de manière à pouvoir ne jamais revenir : effets, papiers, etc... je me débarrasse le plus possible, range ce que je désire être respecté, et garde cependant quelques paires de chaussures pour le cas d'un retour. Je suis philosophe, comme tu vois... Plaisanterie à part, je pars avec deux conjectures devant moi : ou bien je verrai qu'il n'y a rien à faire, — alors je reviens dans trois semaines ou un mois — ou bien, on me donnera de l'argent, des élèves et des dévouements, et alors, maman veut que je fonde l'Œuvre en France. Chose étrange, Ladislav qui a été si souvent l'instrument providentiel pour nous empêcher de faire les choses, cette fois-ci est celui qui a décidé de cette question. C'est lui qui a dit que je devais aller donner aux notaires ma signature, plutôt que de leur envoyer des pleins pouvoirs... Je m'abandonne au Seigneur, mais, hier, en chantant une dernière fois le « *quid retribuam* », ou « *calicem salutaris accipiam* », ma voix m'a trahie. Le calice, il y a longtemps que je t'ai dit que je le sentais *là pour moi!*... J'ai le sentiment que je quitte le foyer... si foyer il y a. Ici, je plaisante (jaune), et dis que je me sens comme à la veille de mon mariage, où il faut dire adieu à tout...

(1) Nous avons déjà parlé de M^{me} Pâris, quand, en novembre 1895, elle avait accompagné M^{me} de Beaupré dans son dernier voyage à Zakopane. M^{me} Pâris avait dit alors que si jamais une maison de l'Ecole de Kuznice s'établissait en France, elle en serait.

(2) Fille du jardinier de Kornik, une de nos plus sérieuses et intelligentes « sous-maîtresses », venue toute jeune dans l'Œuvre, et à laquelle elle se dévoua pendant de longues années, puis, se maria.

Je voudrais aller à Dijon, tout droit. Veux-tu venir m'y joindre? car Ladislas ne me croira pas s'il n'entend que *mon* avis; il tient *au tien*, et je serai tout à fait gauche, à Paris, si je n'ai pas vu cette propriété que j'ai le caprice d'acheter à toute force!... Je voudrais t'envoyer de quelque part une dépêche pour te dire quel jour je serai à Dijon. Si tu n'y pouvais pas venir, adresse-moi lettre ou dépêche, bureau restant, gare Dijon. Si tu viens, dis-le au chef de gare, si ton train arrive avant le mien, et va te promener; après quoi nous nous retrouverons de quelque manière, pour aller plus loin ensemble.

Au jour indiqué, M^{lle} Houcke retrouvait M^{lle} Zamoyska en gare de Dijon, et toutes deux filaient le lendemain à Léry, station d'Is-sur-Tille, où une déception les attendait : maison dans un bas fond, humide, inhabitée et inhabitable, dans un pays perdu à deux ou trois kilomètres du chemin de fer!

Deux jours après, M^{lle} Zamoyska et M^{lle} Houcke revenaient à Paris, où de nouvelles propositions allaient, pendant quelque temps, alimenter l'activité de M^{lle} Zamoyska, mais sans plus de succès, d'ailleurs.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 1^{er} décembre 1897.

Marie vous a écrit que des personnes, qui ne peuvent pas se laisser nommer, nous avaient beaucoup pressées d'accepter une propriété en France pour y fonder notre Œuvre; le P. Morel et le P. Lechevallier nous ayant beaucoup engagées à accepter, et les propriétaires nous talonnant pour avoir une décision, Marie est partie pour se rendre compte si la chose que l'on nous proposait est faisable. Sa décision a été négative; mais une fois lancée dans cette direction, elle croit qu'il n'est pas impossible de commencer quelque chose. J'avoue que je ne partage pas ses espérances, car autre chose de profiter de ce que quelqu'un pourrait donner en faveur de cette œuvre, et qu'il serait peut-être mal de refuser; autre chose d'entreprendre de soi-même cette œuvre en France, sans aucun signe perceptible d'une volonté divine en ce sens, tandis qu'ici on manque encore du nécessaire. Je voudrais beaucoup que Marie eût la satisfaction de réussir quelque chose par elle-même, mais j'aurais bien besoin de quelque signe de la volonté de Dieu.

Comtesse Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 20 décembre 1897.

Vous me demandez si la lettre de dom Lamey (1) me fait

(1) Prieur des moines de Cluny avec lequel M^{lle} Zamoyska était entrée

l'effet d'un signe de Dieu. Elle ne me fait pas cet effet. L'appréciation du Saint-Père, du cardinal Perraud et d'autres, sont aussi des appréciations de premier ordre, mais ce ne sont pas des signes à ce qu'il me semble. Le *signe*, pour moi, consisterait dans un secours *matériel* qui rende l'Œuvre possible en France, sans détriment pour celle que l'on fait ici. Secours sous la forme d'une propriété telle qu'il la faut; — ou, don d'argent suffisamment considérable; — ou, vocations de collaboratrices capables et dévouées; par exemple des personnes qui voudraient venir apprendre à Zakopane ce qu'il faut pour fonder l'Œuvre en France, et qui le feraient sérieusement. Cela serait un signe sérieux selon moi. Mais que quelqu'une de nous quitte ce qu'elle fait ici pour commencer quelque chose en France, partant sur de simples appréciations quoique favorables, ce ne serait pas, à mon sens, suivre un signe de Dieu, mais simplement suivre une inspiration qui pourrait être divine, mais qui pourrait, aussi, être toute personnelle. Ce discernement, je ne suis pas capable de le faire, et là-dessus, je m'en remets complètement au P. Nouvelle. En fait de signe, je n'en vois *aucun*, sauf le sentiment de Marie. D'où provient-il, qui le sait? — que le P. Nouvelle en juge. Il se peut qu'il soit de Dieu. C'est très possible, et voilà pourquoi je ne voudrais la contrecarrer en rien; mais il se peut que son inspiration soit le résultat d'un attrait tout naturel pour la France et du désir, tout à la fois naturel et surnaturel, de se trouver sous la direction des Pères de l'Oratoire, plutôt que sous celle de notre cher aumônier qui, pourtant, nous donne tous les moyens possibles de surnaturaliser notre piété. Marie peut aussi, quoique à son insu, agir sous l'impression des ennuis qu'elle a eus ici, dans les derniers temps, et cela encore peut être tout à la fois naturel et surnaturel. Mais tout cela, c'est au P. Nouvelle de le démêler. Pour moi, ce que je voudrais, *par-dessus tout*, c'est de voir Marie mener une vie tranquille pendant quelques semaines, LISANT, étudiant, dessinant, se promenant, se raccommo-
dant, comme s'il n'y avait rien autre chose à faire en ce monde, afin que le surmenage s'arrête, pour une fois.

M^{lle} Zamoyaska au Cardinal Perraud.

Paris, 1897.

... Il est sérieusement question de fonder notre Œuvre en France. Une circonstance qui n'a plus d'importance aujourd'hui a été le *prétexte* pour me décrocher de l'Œuvre de Zakopane. Et, dès lors qu'on a une fois admis qu'on pouvait se passer de ma paire de bras, il nous semble, à maman et à moi, qu'il y a, avec

en relation chez M^{me} de Bonand, et qui l'encourageait beaucoup à tenter une fondation en France.

celle-là, plusieurs bonnes raisons pour tenter la chose. Maman m'a autorisée à en faire l'essai, si les Pères Nouvelle et Morel m'approuvaient. Ma pensée, la voici : commencer d'abord, à Paris même, dans notre appartement, près de l'Oratoire, sans frais pour débiter, sans crainte des fausses démarches, des insuccès, puisque la chose se ferait en sourdine, sans soulever de poussière... Commencer en présentant la chose par son côté original : Ecole ménagère pour les jeunes filles du monde, futures maîtresses de maison, et former, en même temps, leurs futures servantes. Je veux, par là, éviter 1° qu'on nous prenne pour une répétition inutile des écoles ménagères pour les filles d'ouvriers, dont le nombre augmente journellement et qui n'ont rien de commun avec nous. 2° Qu'on nous regarde avec effroi, à l'idée qu'il faudra porter une œuvre de bienfaisance de plus. De plus, si je n'ai pas d'élèves me payant leur pension, je ne suis pas en mesure de faire l'Œuvre, à moins qu'elle n'intéresse quelqu'un en France, au point qu'il en prenne les frais à sa charge. Je sais que, vu les *habitudes*, le projet est hardi ! La question est de savoir si l'heure de Dieu est venue. Si oui, la proposition serait alors acceptée, malgré les habitudes. — Ou bien, si l'heure n'est pas venue, les habitudes demeureront inébranlables. Je voudrais savoir ce qu'en penseraient des gens compétents ? — Le P. Nouvelle m'a dit d'aller en interroger quelques-uns. — M^{lle} de Saint-Amand dit : vous obtiendrez cela, c'est possible ; mais graduellement, en gagnant les filles du monde ; en les occupant auprès de celles que vous formeriez pour de futures servantes ; mais d'un coup, — non. Cependant, je crois votre mère capable de renverser le monde et d'obtenir ce que personne n'obtiendrait ; donc, je ne puis juger. » — Le général Fay dit : « L'éducation des filles demeure toujours la même, sous ce rapport qu'elles se marient ne sachant rien. Je comprends votre pensée. S'y ferait-on ? il faudrait pour cela que votre Œuvre fût connue... je ne sais ? Cependant, il me semble que vous devez fonder votre Œuvre en France. » — J'ai vu aussi Thérèse de Montalembert, qui m'a dit qu'elle ne me le conseillerait pas si je parlais d'aller commencer en province, mais que Paris, pour débiter, lui semblait une pensée lumineuse, surtout l'idée de proposer aux jeunes filles du monde de venir à la journée, comme elles vont à leur atelier de peinture, à leurs cours, etc. Elles viendraient à 8 h. 1/2 du matin, je les emmènerais au marché, une ou deux, à tour de rôle. En rentrant, je leur ferais faire le déjeuner, puis les nettoyages, puis on leur enseignerait à se raccommoder, etc... On aurait une « lecture-causerie », à l'occasion. Avant leur départ on lirait avec elles un chapitre de l'Écriture sainte et on les engagerait à choisir un verset pour en faire le sujet d'une méditation le lendemain. Elles rentreraient dans leur famille pour dîner. Moi, ce système m'at-

tire beaucoup. On pourrait faire cela, jusqu'à la fin d'avril, par exemple, après quoi on se séparerait pour jusqu'en novembre, si ce devait être encore à Paris. — Pour les élèves pauvres, M^{me} Wallon m'en recommande chaudement deux, de Calmon, le P. Nouvelle a aussi une petite orpheline en vue... J'ai avec cela le sentiment que si je pouvais me trouver au milieu d'un groupe de jeunes, je leur montrerais la tête; aussi, j'aurais envie de me faire inviter dans des milieux de jeunesse et je m'appliquerais à les enjôler... je m'y connais... Je vais expliquer ce genre d'apostolat au P. Nouvelle, il me laissera peut-être suivre mes mauvais instincts! Il est convenu avec maman que je ne bouge pas sans son autorisation... ballon captif, en un mot!

Comtesse Zamoyka au Cardinal Perraud.

Zakopane, 29 décembre 1897.

Je n'y vois pas clair du tout dans les projets de Marie. Admettant que c'est Dieu qui lui inspire de tenter quelque chose à Paris, je ne voudrais pas l'entraver; mais humainement parlant, je ne vois pas comment ce serait possible; et tout en admettant que Dieu pourrait faire passer les idées de Marie par ce stage d'incubation au quai, afin d'aboutir avec le temps à quelque chose de plus satisfaisant, mon impression est que le jeu n'en vaut pas la chandelle, et que Marie a plus et mieux à faire ici que ce qu'elle pourrait réaliser au quai. Il faudrait qu'elle se démenât beaucoup là-bas pour qu'on la prît au sérieux, tandis qu'ici son absence est sensible. Je ne sais si elle fera beaucoup là-bas, mais je sais qu'en s'absentant, elle ne fera pas le bien qui est à faire ici. Je ne la marchanderais pas un instant à une autre fondation, si Dieu me donnait de comprendre quelque peu que c'est Lui qui le veut; mais jusqu'ici, je suis absolument dans la situation du singe de la fable; ou plutôt, dans une situation pire, car le singe voyait quelque chose tout en ne sachant ce que c'est, tandis que moi, je ne vois rien.

Mais M^{lle} Zamoyka, fidèle au proverbe anglais que citait si souvent sa mère, « never say die », ne se décourageait pas, et, soutenue... ou plutôt, *lâchée* par le P. Nouvelle et aidée par M^{lle} Houcke, elle commençait, le 5 février, des « cours d'économie domestique », quai d'Orléans. Ce furent d'abord des jeunes filles amies qui nous aidèrent à donner un corps à notre pensée; puis, peu à peu, d'autres arrivèrent, et à la fin, nous en avions une douzaine. Une fois par semaine — (deux dans la suite), les choses se passaient selon le projet émis par M^{lle} Zamoyka dans sa lettre au cardinal Perraud. — Nous avions réquisitionné M^{me} Pâris et sa fidèle servante pour nous aider. Toutes deux étaient installées au quai, et avec leur appoint, nous arrivions à pouvoir cumuler

les « emplois » : cuisine, raccommodages, repassage, petite lessive, entretien de maison, et même cours de coupe. Ce petit essai marcha vraiment à souhait, jusqu'au bout.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 17 mars 1898.

... Quant à Marie, je ne sais que vous en dire. Je ne puis me rendre compte de ce qui la pousse, avec une telle intensité, à faire quelque chose en France. Si c'est l'esprit de Dieu, bel et bien, ce n'est pas moi qui m'y opposerai. Mais, est-ce Lui? ou bien sont-ce des influences secondaires, goût naturel, amitiés, associations, souvenirs, etc., je n'en sais rien. Je dois dire que je ne vois aucune indication d'une volonté divine; ceux qui approuvent et encouragent ne sont pas en mesure d'aider d'aucune façon à la réalisation de ce qu'ils semblent désirer; et ceux qui pourraient seconder, se taisent. Ces paroles et ces silences ne me semblent pas constituer des indications bien péremptoires. Toutefois, je ne pense pas que je ne doive tenir aucun compte de ce que Marie pense avec tant d'intensité. Aussi je prie Dieu de me faire connaître sa volonté par les événements. D'ici là, je ne l'entrave en rien. Je me borne à lui demander de ne rien faire sans l'avis du P. Nouvelle.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 29 avril 1898.

... Quant aux lumières sur ce qu'il y aurait à faire ou à ne pas faire, relativement à notre Œuvre en France, je vous avoue que cela me semble très clair; il n'y a qu'à suivre le conseil de saint François de Sales : « ne rien demander et ne rien refuser ». Quand on est surchargé de travail, il n'y a guère lieu d'en chercher davantage. Quand Dieu et les hommes nous font l'honneur de nous demander un travail supplémentaire, je ne sais comment on s'y prendrait pour le refuser. Aussi, ma lumière à moi, c'est-à-dire celle que je crois me venir de Dieu, c'est que, de moi-même, je ne ferai pas un pas pour me mettre le poids d'une paille en plus sur les épaules; mais que si j'ai lieu de croire que Dieu m'y met un pied quelconque, je ne ferai pas un demi pas pour l'éviter.

Avec l'apparition du printemps, nos « demoiselles » du quai d'Orléans avaient commencé à quitter Paris, une à une, et bientôt le combat dut cesser, faute de combattants. Mais M^{lle} Zamoyska avait eu la grande satisfaction d'avoir réalisé ce qu'elle avait rêvé.

Une autre porte allait s'ouvrir pour elle : un article de la

« Revue des Deux Mondes » sur une « Œuvre sociale » récemment fondée dans le quartier de Popincourt, par la marquise Costa de Beauregard, avait attiré notre attention. Cette Œuvre, organisée à l'instar des « settlements » d'Angleterre, se proposait, y disait-on, de rapprocher « la grande dame » de la mère de famille pauvre; de provoquer le dévouement des classes élevées envers les classes populaires, et de grouper ces dévouements sans leur imposer une direction unique et uniforme. Le résultat que l'on cherchait à obtenir était l'amélioration de la situation morale et matérielle du peuple, *non par la protection*, mais par la *fusion* du riche avec le pauvre; de l'homme instruit avec l'ignorant. « Si l'Œuvre sociale guérit le pauvre par le dévouement qu'elle lui apporte, disait la marquise Costa de Beauregard, elle guérit mieux encore le riche, par le dévouement qu'elle lui demande ».... N'était-ce pas là tout ce que M^{me} Zamoyska exprimait, sous une autre forme!... Comment n'aurions-nous pas, dès lors, été saisies tout de suite, par un programme dont les théories sociales étaient tellement en rapport avec les nôtres!... Visiter l'Œuvre de Popincourt, *s'emballer* pour elle, entrer en relations avec la marquise fut l'affaire de quelques heures pour M^{lle} Zamoyska.

L'Œuvre se composait d'un comité de membres protecteurs, et d'un second comité de membres actifs. Les membres actifs portaient le nom de « travailleurs » et « travailleuses ». Parmi ceux-ci, il y avait des « résidents » (ceux qui venaient habiter, à poste fixe, ou pour un temps, au settlement même), qui constituaient comme l'état-major; — et les « non résidents » (ceux qui consacraient à l'Œuvre un certain temps par mois, par semaine ou par jour), qui en étaient comme l'armée.

Notre première visite, rue de la Folie-Regnault, avait eu lieu le vendredi saint, 8 avril; le 12, nous faisons partie de... l'armée! et quand, un mois plus tard, M^{me} Zamoyska arriva à Paris pour recevoir le cardinal Perraud, sa fille était un des *gros bonnets* de l'état-major!

La marquise Costa de Beauregard avait tout de suite confié son manuscrit du « petit guide du travailleur au Settlement » à M^{lle} Zamoyska qui avait riposté par ses « notices »; et, toutes deux avaient été si frappées par la *fraternité* de leur pensée sociale, qu'il fut tout naturel que l'idée vint de les appuyer l'une sur l'autre. D'une part, M^{lle} Zamoyska considérait comme providentielle cette rencontre qui allait lui permettre d'établir son Œuvre à Paris, en la greffant sur celle de Popincourt; de l'autre, la marquise Costa de Beauregard était ravie d'ajouter à tout ce qui se faisait déjà au settlement ce complément d'Ecole ménagère. Elle y voyait, de plus, une porte de sortie à la situation délicate et difficile qui s'était établie entre le Comité

des « membres protecteurs » et la directrice du Comité des membres actifs ».

Cette directrice, toute dévouée à l'Œuvre, dont elle se disait l'initiatrice, avait un esprit organisateur qu'on ne pouvait méconnaître; mais sous des dehors coulants et doux, elle était éminemment autoritaire et tenace; habile et souple, elle en arrivait toujours à ses fins, sans avoir l'air d'y toucher; ne se mettant jamais en avant, elle savait, cependant, toujours y être, ayant une habileté particulière à découvrir, dans son entourage, un « petit paravent » (comme le remarquera, plus tard, M^{lle} Justine), qu'elle faisait adroitement manœuvrer, tout en se dissimulant derrière lui... Ce fut le rôle qu'elle destina à M^{lle} Zamoyska!

Nous ne nous rappelons plus au juste quelles étaient alors les questions brûlantes entre les Costa et M^{lle} ***; quelles qu'elles fussent, l'intervention de M^{lle} Zamoyska, à ce moment, fut précieuse pour les deux parties.

Cette œuvre de *missionnaire* captivait l'âme de M^{lle} Zamoyska; non seulement elle savait, en toute vérité, « fusionner » avec le pauvre; mais, plus encore, peut-être, elle savait saisir ce terrible « gamin de Paris », l'entraînant à sa suite, avec un tel feu et un tel charme que bientôt la pièce dans laquelle, le soir, il y avait « entrée libre » pour eux, devint trop petite. Ces jeunes apprentis, — pour la plupart, — se *racolaient* mutuellement pour venir l'entendre parler de l'Évangile, des paraboles, de la vie future. Ils lui donnaient souvent une riposte pleine de cœur et de bon sens, à laquelle elle répondait sur le même ton; et la conversation devenait si animée, si intéressante, qu'à 10 heures du soir, il fallait les mettre à la porte de force!... presque toujours, dans ces cas-là, on apercevait le lendemain soir, une nouvelle tête dans l'auditoire.... « un camarade qui a voulu venir voir »... C'est ainsi que M^{lle} Zamoyska mena jusqu'à la première communion une vingtaine de ces bons petits garnements qui, jusque là, n'avaient jamais entendu parler de Dieu! Ils ne savaient peut-être pas grand'chose de la lettre du catéchisme qui nous aurait été beaucoup trop difficile à leur ingurgiter; mais ils en apprenaient très long sur la vie du Christ, l'amour de Dieu et du prochain. — D'ailleurs, le moment de la première communion venu, des Pères Rédemptoristes du quartier nous aidèrent dans cette préparation.

Nous voilà un peu loin de *notre* Œuvre, mais, comment ne pas avoir dit quelques mots de ces semaines qui furent si bonnes au cœur d'apôtre de M^{lle} Zamoyska!

Pendant ce temps, M^{me} Zamoyska était arrivée au quai d'Orléans, et sa fille avait immédiatement quitté la « résidence », en continuant à monter, chaque jour, à Popincourt, et à avoir

des relations suivies avec la marquise Costa de Beauregard. On s'acheminait, petit à petit, à la *juxtaposition* des deux Œuvres... ceci, sans enthousiasme du côté de M^{me} Zamoyska!

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 22 mai 1898.

Ici, M. et M^{me} Costa de Beauregard ont vivement intéressé Marie à l'Œuvre qu'ils font à Popincourt; ils voudraient, et cela ne me semble pas impossible, greffer notre Œuvre sur la leur; mais, je ne puis en juger sans avoir rien vu encore. Si « pour faire un civet de lièvre, il faut d'abord se munir d'un lièvre », il est certain que pour faire une Œuvre; il faut des personnes, de l'argent, et un toit. Or, ici, je vois un toit et de l'argent, mais je ne vois pas les personnes.

5 juin.

...Je ne puis me vanter de voir bien clair dans les affaires de « Popincourt-Zakopane ». C'est fort ténébreux pour moi.

Nous trouvons quelques lignes de l'écriture de M^{me} de Beaupré à ce sujet; elles étaient adressées, supposons-nous, à M^{me} Pâris. « A distance comme je suis, je dirais que ces deux Œuvres « sont bien faites pour s'entr'aider; leurs routes sont différentes, « mais parallèles; un même but, une même pensée les guide. « Il me paraît cependant important que ces routes, ni ne se « mêlent, ni ne se confondent. »

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

21 juin 1898.

Je suis allée à Pignelin, chez le P. Lechevallier;... nous avons causé à fond de toutes nos préoccupations, et tout bien pesé, il est d'avis qu'il faut laisser Marie suivre sa pensée, et essayer, dans la mesure dans laquelle cela se peut sans détraquer notre Œuvre de Zakopane. Elle dit qu'elle ne se mêlerait pas de l'Œuvre de Popincourt, si elle n'avait la confiance que c'est un acheminement vers l'établissement de la nôtre. Je crains que celle de Popincourt ne l'absorbe au point qu'il ne pourra guère être question de la nôtre; mais, qui vivra verra; je suis sans lumière là-dessus. Je suis toujours plus portée à perfectionner ce qui est, en me bornant et limitant, que je ne suis désireuse de m'étendre. Je préfère une rivière étroitement endiguée, que celle qui se déverse et déborde.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Paris, 27 juin 1898.

... Quant aux décisions pour l'avenir, rien n'est encore bien arrêté. Je crois que Marie a été si loin qu'elle ne pourra guère

se dispenser de faire quelque chose pour l'installation d'une école ménagère à Popincourt et qu'il faudra qu'elle s'y prête, en cette mesure; mais elle ne s'y donnera pas, je pense.

Ce qui fut finalement décidé avec les Costa de Beauregard, c'est que, *pour le présent*, M^{lle} Zamoyska allait repartir en Pologne avec sa mère; que M^{lle} *** profitant de l'époque des vacances, les suivrait à Zakopane pour se rendre compte, sur place, du fonctionnement de l'Œuvre; et qu'en octobre, M^{lle} Zamoyska reviendrait à Paris, simplement pour organiser d'abord la petite Ecole ménagère de Popincourt.

Aux premiers jours de juillet M^{me} et M^{lle} Zamoyska, M^{me} de Villers, M^{lle} Houcke et M^{lle} Félix (retour de vacances), arrivaient à Zakopane.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 9 août 1898.

Marie n'a rien décidé encore de définitif relativement à ses projets. Il y a un dilemme qui n'est pas facile à résoudre : Monseigneur Likowski et le P. Nouvelle lui disent qu'elle ne doit rien faire, si ce n'est avec mon assentiment. Or, je lui donne, de tout cœur, la liberté à laquelle elle a tous les droits possibles; mais, comment puis-je la pousser à travailler ailleurs, tandis que ce qu'elle a entrepris manque de secours et de bras? S'il m'est impossible de la pousser vers Popincourt, il m'est odieux de l'entraver dans ce qu'elle a projeté. Comment faire?

M^{lle} Zamoyska au P. Nouvelle.

Zakopane, 8 septembre 1898.

Pour ce qui est de Popincourt, maman est absolument et ouvertement décidée à me donner Justine, et... (quand j'aurai le courage de la demander), Joséphine Chachorowska. La *raison*, dans son esprit pour faire cela, est de ne pas me faire manquer de parole aux Costa de Beauregard, car, dit-elle, « Marie est compromise ». Avec cela, il semble que Dieu s'applique à rendre la chose encore et encore plus difficile, de jour en jour : maladies, départs, mort subite de parents de nos dames, vocations pour le couvent, arrivée en masse de nouvelles élèves inspirant confiance; tout y concourt. Au commencement, maman souffrait horriblement par la pensée de détacher quelqu'un d'ici; à présent, les circonstances se greffent, ou plutôt s'amoncellent les unes sur les autres, comme si elles voulaient donner raison à maman ou éprouver à outrance mon impassible confiance. J'ai à chaque instant sur le bout des lèvres un cri de *raison* : à l'impossible nul n'est tenu... et aussitôt dans le fond de l'âme une *raison de foi* pour faire taire l'autre. Tantôt je me raccroche

à l'obéissance pour me dire : je ne fais que ce qu'on m'a dit; tantôt à la pensée que Dieu *se plaît* à me pousser à bout, et qu'il ne faut pas me laisser vaincre; tantôt je fais semblant de ne pas voir ce qui se passe; tantôt, au contraire, je pense tout haut, pour ainsi dire, pour témoigner que je vois *tout*, que je *pèse* chaque détail déconcertant, non pas pour m'en déconcerter, mais pour me plaire, à mon tour, à ne pas manquer de confiance, même devant ceci et l'autre.

Comtesse Zamoyka au P. Morel.

Zakopane, 19 septembre 1898.

Je reçois à l'instant votre lettre du 15 septembre, et j'y vois quelque chose que je ne comprends pas; vous me dites que l'on ne peut qu'approuver ma décision relativement à Popincourt, car je dois, avant tout, sauvegarder les intérêts de l'Œuvre de Zakopane, et que le P. Nouvelle approuvera certainement. Or, j'ai dû mal m'exprimer en vous écrivant, car je tenais à vous dire juste l'inverse. La vérité est que je n'ai pris aucune décision et que je n'ai rien fait en vue de sauvegarder les intérêts de l'Œuvre de Zakopane. Je trouve Marie trop engagée à l'égard de l'Œuvre de Popincourt pour pouvoir se dédire à la dernière heure, sans se déconsidérer; et je trouve impossible, d'autre part, d'emmener quelqu'un d'ici sans que ce soit au détriment de ce qui s'y fait. Cela étant, et ne pouvant me décider qu'entre deux choses, l'une préjudiciable à Marie au point de vue de la mésestime qu'elle s'attirerait en ne faisant rien pour Popincourt, et l'autre préjudiciable pour notre Œuvre, en lui soutirant une ou quelques-unes de celles qui y travaillent, j'ai dit à Marie qu'il m'était impossible, dans ce dilemme, de rien décider, ou même conseiller, et qu'elle devait s'en remettre complètement aux ordres et permissions que lui donnerait le T. R. Père supérieur. Son avis ayant été, à ce qu'elle me dit, qu'elle devait tenter l'expérience de quelque chose à Popincourt, pendant un an, il faut qu'elle s'entende avec lui, sur la mesure où les limites de ce qu'elle voudrait entreprendre. Ainsi, veuillez, mon cher Père, être convaincu que dans toute cette affaire je n'ai rien décidé, rien conseillé, rien empêché, rien commandé, rien défendu.

Ces lettres disent assez le vrai sentiment de M^{me} Zamoyka sur cette « fondation de Popincourt ». Aussi, M^{lle} Zamoyka dut-elle renoncer à aller à Paris elle-même. Il y eut un échange de correspondance avec M^{me} Costa de Beauregard et il fut convenu que M^{lle} Houcke et M^{lle} Justine Zaleska remplaceraient M^{lle} Zamoyka. Ceci s'est conclu pendant le séjour de M^{lle} *** à Zakopane et avait été approuvé par elle. — Pour qu'il n'y eût

aucune équivoque, M^{lle} Zamoyska lui avait demandé comment elle entendait les rapports qui allaient s'établir dans le gouvernement des deux Œuvres? — M^{lle} *** avait répondu : « C'est bien simple, il y a une tête : vous (ou votre déléguée); et deux bras; le bras droit : l'Œuvre sociale, avec moi; le bras gauche : l'Ecole ménagère avec M^{lle} Justine. » — Ceci était net. — Nous avons toujours pensé, depuis, que M^{lle} *** comptait alors que M^{lle} Houcke, dont au printemps elle avait admiré, paraît-il, l'esprit de *dépendance* envers son amie, serait aussi malléable, sous ses doigts à elle!... M^{lle} *** voyait déjà en M^{lle} Houcke un excellent « paravent »!

Dans les premiers jours d'octobre, M^{lle} Houcke, M^{lle} Justine et Joséphine Chachorowska (1) portaient... en « fondation », ou, pour parler plus juste, en ...déception; car, le 19 novembre, se terminait ce « drame de Popincourt », comme l'appela le cardinal Perraud. Mais les couleuvres qu'eurent à déguster les trois pauvres « déléguées », pendant ces quelques semaines, n'offrent aucun intérêt ici. M^{lle} Justine et Josia repartaient immédiatement pour Zakopane — Quant à M^{lle} Houcke, « ma pauvre amie », lui écrit M^{me} Zamoyska.

Comtesse Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 30 novembre 1898.

Ma pauvre amie, je voudrais vous féliciter d'être « sortie de ce chou-là »; mais il paraît qu'il n'y a que M^{lle} Justine et Joséphine qui soient vraiment sorties, et que vous y êtes plus enfouie que jamais. Je ne suis pas étonnée que le P. Nouvelle vous ait « vendue » aux Costa! que pouvait-il faire? Méditez en ces circonstances l'histoire du patriarche Joseph. Laissez votre tunique aux mains de M^{lle} *** , si vous ne pouvez vous sauver autrement, mais veillez au grain des Costa et interprétez leurs songes de façon à en faire des réalités.

Ainsi se terminait ce Popincourt, qui ne fut pas cependant sans laisser quelques traces dans l'Ecole de Kuznice. Comme nous l'avons dit au début, les pensées de la marquise Costa de Beauregard avaient trop de parenté avec celles de la comtesse Zamoyska, pour que celle-ci, toujours à l'affût de ce qui pouvait améliorer son œuvre, n'eût pas trouvé moyen de glaner à Popincourt. Et, dès son retour dans l'Œuvre, M^{me} Zamoyska appliquait à son organisation intérieure de petits détails concourant au *côté social* du but. — L'Ecole de Kuznice entraînait alors dans

(1) Le « petit bonnet » qui était venue avec M^{lle} Justine, étant déjà au courant de Popincourt, où elle avait « résidé » avec M^{lle} Zamoyska, au printemps.

une ère qui allait être celle d'une véritable prospérité, tant au point de vue matériel, qu'à celui des élèves.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 9 août 1898.

Ici, les choses ne vont pas mal. Je suis hélas ! fort sensible, non seulement à la valeur intérieure des choses, mais aussi à leur aspect extérieur. Or, notre Œuvre me faisait vraiment souffrir par sa misérable apparence extérieure. Cette année, nous avons beaucoup fait sous ce rapport. Nous avons de l'ordre, à l'intérieur de la maison, mais les abords en étaient indescriptiblement horribles : des gravats, des pierres, de vieilles palissades renversées, etc., etc. Cela me soulevait le cœur, tous les ans, quand, après une absence, je rentrais ici. Tant de choses étaient plus pressées à faire, que l'on remettait ces arrangements, d'année en année. Enfin, celle-ci, « les collines s'abaissent, et les vallées (lisez les fondrières) se comblernt », et on peut admettre que l'on se propose d'enseigner l'ordre dans cette demeure, ce que, jusqu'ici, il fallait croire sur parole sans preuves à l'appui. Je ne puis vous dire combien je suis heureuse de cette grande amélioration. Puis, nos diverses bêtes commencent aussi à jouir de la vie; nos petits cochons sont logés comme des marquis, et nos poules comme des princesses. Et tout cela, avec les différences de niveau d'un pas à l'autre, est tout à fait charmant et pittoresque dans sa rusticité, au bord d'un splendide torrent... J'espère réaliser aussi cette année le projet de Kornik : une infirmerie, une crèche, et une petite salle d'asile pour les enfants et les malades de la petite population ouvrière qui nous entoure.

Comtesse Zamoyska au général Fay (1).

Certes, notre Œuvre n'est pas bien merveilleuse encore; néanmoins, depuis quelques mois, Dieu aidant, nous commençons à voir quelque résultat de notre travail. Jusqu'ici, c'était un peu comme dans les théâtres grecs de l'ancien temps, il aurait fallu mettre des écriteaux pour indiquer ce que chaque monceau de pierres était censé représenter; mais il fallait vraiment les yeux de la foi pour voir, dans ce dédale, tout ce que nous comptions y mettre, et en faire. Or, voilà que, petit à petit, on commence à voir et à comprendre quelque chose. Je suis convaincue que Michel-Ange n'avait pas plus, ou, peut-être pas autant de satisfaction, — étant donné les exigences de son génie, — à contempler

(1) Grand ami du cardinal Perraud, et qui était venu passer quelques jours à Kornik, dans le début de l'Œuvre.

la coupole de Saint-Pierre, que nous en avons à voir les carottes qui poussent sur nos pierres, nos chemins devenus carrossables, notre torrent endigué, nos bêtes ailées et quadrupèdes jouissant des bienfaits de la civilisation et de l'hygiène moderne. Jules Simon disait qu'il n'y avait pas de réforme qui contînt en soi plus de réforme que celle du logement; qu'elle rend la vie plus agréable, plus morale, plus saine, moins dispendieuse. Si cela est vrai pour les particuliers, c'est bien plus vrai encore pour les Œuvres. Or, la nôtre commence à prendre un petit air endimanché qui me flatte le cœur. Nous n'avons plus guère besoin d'expliquer ce que nous nous proposons de faire; ceux qui peuvent « venir et voir » comprennent sans commentaires. Cela m'est une joie : il est très doux de donner à une Œuvre qu'on aime, mais il est plus doux encore de voir cette Œuvre, sinon se suffire à elle-même, — ce qui est difficile, étant donné le nombre d'enfants pauvres, — mais du moins contribuer sérieusement à son budget. Or, nos diverses petites industries commencent à rapporter. Depuis le 1^{er} janvier, notre fabrication de savon nous a rapporté à peu près 1.500 fr.; les pains d'épices, 400 fr.; le potager, 200 fr.; l'ouvrier 1.340 fr. Tout cela est peu de chose, pour faire vivre cette grosse maison; mais c'est un commencement.

Comtesse Zamoyka à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 17 septembre 1898.

Vous souvenez-vous de cette mesure horrible qui avait jadis été une école, et puis un magasin de charbon et de fourrage? Elle est belle et bien reconstruite, rattachée, et mon fils y habite au premier, avec tous ses bureaux, et la poste au rez-de-chaussée. Son ancienne maison et ses anciens bureaux appartiennent maintenant à l'Œuvre, et bien occupés par nous. La maison de l'horloge est reconstruite délicieusement, pour les « messieurs » (1), hélas! c'est ce qu'il y a de mieux et de plus ensoleillé dans tout ce petit pays; mais ils y sont contents, c'est toujours cela. Au rez-de-chaussée de la maison de l'horloge, nous avons quand même un très grand emplacement pour faire une salle d'asile et recevoir les enfants le dimanche; et trois bonnes chambres pour nous.

Vous ai-je dit que l'on travaille enfin au chemin de fer et qu'on nous le promet pour le mois d'août prochain? La station sera près du D^r Chramiec. On règle aussi le cours du torrent. On lui fait un véritable berceau en pierres de taille. Une cinquantaine d'Italiens y travaillent, en attendant qu'ils nous poignent, si nous avons l'air de trop grands seigneurs pour leur convenir; mais je pense que nos grandeurs ne doivent choquer personne. Ils travaillent depuis un mois sur le petit parcours entre notre vacherie et

(1) Les messieurs de l'administration.

notre porcherie, dont le bas est destiné aux cochons, aux oies et aux canards. Les premiers ont leur cour, au nord du bâtiment avec leur bassin, tandis que la gent ailée a sa cour et son bassin au midi. Les poules sont au premier étage, avec un très joli parc, grillé tout autour, faisant vis-à-vis au potager. Vous ne sauriez croire combien tout cela est gentil. La vieille grange va s'en aller, et je pense que nous la mettrons au bord du torrent, la posant sur le mur même qui sert de berceau à celui-ci. La... « cassolette » avec la petite cave à pétrole sont transformées en glacière, dans le bas; et dans le haut, nous aurons trois petites chambres froides, l'une pour accrocher les grosses pièces de viande, la seconde pour les dessertes de la cuisine qui ont besoin d'être au froid; la troisième pour le lait qui a trop de chaleur dans les sous-sols. — Enfin, la dernière amélioration est le fourneau de la cuisine d'en bas, qui nous arrive de Vienne, avec deux chaudrons pour la soupe et les légumes; un grand four à rôtis, et une chaudière, accrochée au plafond, recevant son eau directement du torrent; des tuyaux qui descendent dans le foyer, et remontent dans la chaudière, l'eau de la chaudière n'étant chauffée qu'au moyen des tuyaux. Tout cela n'augmente pas la dimension du fourneau, et nous donne de l'eau chaude à volonté, non seulement à la cuisine, mais au bain, et, si on le voulait, dans toutes les chambres de tous les étages, à très peu de frais. C'est le système américain, et il me semble parfait. — Nous avons aussi, au-dessus de notre nouvelle porcherie, un grand dortoir, la chambre de M^{lle} Chzynska et une autre petite pièce. Ma grande chambre est devenue la chambre d'école; chaque élève y a son petit pupitre; la chaire du professeur en face. Marie y donne, deux fois par semaine, un cours de catéchisme moral, tandis que l'abbé fait le dimanche, après le salut, un cours de catéchisme dogmatique. Le D^r Gaïk fait, une fois par semaine, un cours d'hygiène. Un très bon professeur de l'école de sculpture donne des leçons de dessin. M^{lle} Sarabanowicz a des cours de physique, d'arithmétique, d'histoire et de littérature polonaise. Tout cela serre les élèves de très près. Ces leçons se donnent dans l'après-midi; les matinées sont employées, alternativement comme autrefois, à l'ouvrage et au ménage. Les jeunes filles sont ravies des leçons de Marie, qui trouve moyen d'enseigner le catéchisme en l'appuyant sur Notre-Seigneur comme centre de toute chose. La chambre au-dessus de la chapelle est occupée par M^{lle} Félix et ses leçons.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 3 novembre 1898.

Nous avançons à pas de tortue, mais nous avançons. Plusieurs délicieuses jeunes filles étudient sérieusement la pensée de se

donner à notre Œuvre. C'est bien doux. Je ne sais ce qu'il en sera, car elles rencontrent beaucoup d'opposition, les familles ne pouvant accepter, ni comprendre *une vocation* qui ne serait pas en habit religieux derrière les grilles et garantie par des vœux. Les prêtres ne l'acceptent pas davantage. Cela rend le recrutement impossible. Dieu fera comprendre, quand et comment il voudra; l'essentiel, c'est de rester fidèle à l'inspiration que l'on nous a assuré être de lui, et de ne pas se laisser prendre au piège que les plus saintes gens nous tendent en nous disant que nous ne nous recruterons jamais, si nous n'entrons résolument dans la voie connue et acceptée par l'Eglise. Et pourtant, l'Eglise ne peut pas ne pas comprendre que tout le monde n'est pas appelé à pratiquer la perfection religieuse et que tout le monde est appelé à la perfection chrétienne; et que, cela étant, il n'est pas insensé de s'organiser en conséquence. Les francs-tireurs réussissent quelquefois là où les armées régulières échouent... il y a tant de belles choses à faire en ce monde, et si simplement, sans attirail extraordinaire; mais ce qui n'est pas extraordinaire et exceptionnel a peu de prestige.

Ici, pour la première fois, un vide dans nos documents; *rien*, jusqu'au mois de mars de l'année suivante, pendant le séjour à Paris de M^{me} et M^{lle} Zamoyska, où elles étaient arrivées après la mort de la comtesse Iza Dzialynska, belle-sœur de M^{me} Zamoyska.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 26 mars 1899.

Une douleur est venue fondre sur nous à l'improviste. Ma belle-sœur, M^{me} Dzialynska (1), était allée à Menton pour y guérir une toux qui la fatiguait; se sentant mieux, elle était sur le point de partir pour rentrer à Paris, lorsqu'elle a été prise, soudainement, d'un transport au cerveau qui l'a enlevée en douze heures de temps, seule, rien qu'avec des domestiques; — l'extrême-onction quand elle n'avait plus sa connaissance; — personne des siens auprès d'elle. Je ne puis vous dire combien cela est pénible. Le grand et bel Hôtel Lambert si vide; toutes les œuvres dont elle s'occupait, si abandonnées; et les pauvres, tant de pauvres, dont elle était la providence. Je ne vous parle pas de moi-même, mais vous devinez ce que c'est de ne plus la trouver ici! C'est comme la dernière pierre d'un grand et cher édifice, disparue...

A Zakopane, c'est M^{lle} Hube qui est restée au gouvernail cette année. Les choses n'y vont pas mal.

(1) Née princesse Iza Czartoryska; elle était fille du prince Adam et habitait l'Hôtel Lambert.

C'est la première fois que nous voyons apparaître quelqu'un en titre, au gouvernement de la maison, pendant l'absence de M^{me} Zamoyska. D'ailleurs, depuis le départ définitif de M^{me} de Beaupré, il n'y avait eu qu'un seul séjour à Paris; séjour pendant lequel M^{me} Zamoyska avait donné une certaine autorité à M^{lle} Zaleska. Cette fois, M^{me} Zamoyska, jugeant qu'il est nécessaire de se *former* au supériorat, tout comme à un autre *emploi*, il avait été décidé que, dorénavant, M^{me} Zamoyska restant toujours « directrice générale », il y aurait toujours aussi, derrière elle, une « directrice locale ».

C'est M^{lle} Hube qui ouvrit le feu comme « directrice locale ». Au retour de M^{me} Zamoyska à Zakopane, c'est M^{lle} Chizynska, qui remplacera M^{lle} Hube, et dans la suite, M^{lle} Zaleska, M^{lle} Justine, M^{lle} Zakrzewska, eurent leur tour.

Tout au début de ce séjour à Paris, M^{me} Zamoyska nous causa une grande frayeur : le vendredi saint, dans l'après-midi, elle fut prise, tout à coup, d'une sorte de mauvaise digestion, accompagnée d'absences cérébrales. Le Dr Henszel, visiblement inquiet, passa, avec nous, la nuit auprès d'elle. Cet état dura vingt-quatre heures, au bout desquelles elle se remit, petit à petit.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Paris, 5 avril 1899.

Mon indisposition est à peu près terminée. J'ai été l'innocente victime d'un malentendu entre ma cervelle et mon estomac; chacun, paraît-il, voulant tirer mon pauvre sang à soi, les deux en ont manqué pour accomplir leur besogne convenablement. C'est le cas des familles où l'on se fait des procès dictés par la cupidité. Et comme en ce monde, deux personnes se disputant, l'avantage reste toujours au plus grossier, de même dans mon triste cas, le résultat de ma déconvenue, c'est qu'on me commande de faire, à l'avenir, la part de l'estomac plus forte, et celle de la cervelle, plus maigre!

Le temps des vacances en France dut être prolongé, justement, à cause des santés. M^{me} et M^{lle} Zamoyska ne rentrèrent à Zakopane qu'en juillet, après avoir fait une saison aux eaux de Saint-Honoré.

Le P. Nouvelle, qui s'était réservé la visite oratorienne de l'année, suivit de près M^{me} Zamoyska en Pologne. — Nous ne trouvons dans les lettres aucune indication sur ce séjour qui, cependant, fut un enthousiasme réciproque : du P. Nouvelle pour l'Œuvre, et de l'Œuvre pour le P. Nouvelle. Quelques mots seulement de M^{me} Zamoyska à M^{me} Wallon : « Combien je regrette que vous n'ayez pu voir le P. Nouvelle à son retour d'ici. Il a si bien compris le sens et la marche de notre Œuvre! »

Puis, un autre motif encore de satisfaction : « La seconde division est remarquablement bonne; nous pourrions bien dire relativement à cette Œuvre que nous avons fait de la très bonne prose sans le savoir. Il semble que Dieu nous ait poussées à la faire sans nous en faire comprendre toute la portée »... Plus loin, dans la même lettre : « Le restaurant regorge de monde; l'ouvroir ne peut suffire aux commandes : 17 robes en ce moment, et du linge tant et plus à faire. Tout cela semble aller très bien ». En octobre, M^{me} Zamoyska écrira encore à M^{me} de Beaupré : « Nous avons été surchargées de besogne : la saison, le départ des anciennes élèves, l'arrivée des nouvelles — (que nous avons fixée au 1^{er} septembre). Il y en a 20 dans la 1^{re} division; 30 dans la 2^e; 80 dans la 3^e, sans compter les sous-maîtresses, qui sont maintenant 24. »

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 27 novembre 1899.

Le bon Dieu nous a envoyé deux petites collaboratrices tout à fait selon mon cœur; bonnes familles, bien douées, bien élevées, comprenant l'Œuvre, et désireuses de s'y dévouer; 27 ans. Les parents de l'une sont venus passer quelques jours ici pour se rendre compte de ce que leur fille voulait faire; ils sont partis en me disant qu'ils étaient satisfaits et heureux, autant du moins qu'on peut l'être en se séparant. Cela m'a été très doux.

Les deux « petites collaboratrices » dont il est question ici étaient M^{lle} Joséphine Clapowska, petite-fille du général de ce nom, et M^{lle} Skirmuntt. Toutes deux, comme l'écrivit M^{me} Zamoyska, véritables « filles du monde », distinguées, cultivées, et qui se dévouèrent à l'Œuvre avec cœur et intelligence; mais, au bout de peu d'années, M^{lle} Skirmuntt retourna dans ses terres de Lithuanie pour y établir une petite école ménagère sur le modèle de celle de Kuznice, et M^{lle} Chlapowska, bien plus tard (en 1914, un peu avant la guerre), fut obligée de redescendre dans ses plaines de Posnanie, l'altitude étant nuisible à sa santé.

Ici, de nouveau, un gros accroc de santé pour M^{me} Zamoyska.

M^{lle} Zamoyska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 18 janvier 1900.

Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que par moi ce qui s'est passé chez nous ces jours-ci. Hier, maman a eu une faiblesse telle, qu'elle a demandé les saintes huiles et le saint viatique. Mais la nuit suivante a été bonne, et aujourd'hui, quoique alitée, bien entendu, elle a sa bonne figure, pas de fièvre et a l'air mieux, quoique faible. Les médecins ne croient pas qu'il y ait de danger. On lui a donné de la digitale pour soutenir son

cœur, et cela paraît bien faire. Nous épions le moment où on pourra la transporter à Zakopane même, qui est à 100 m. plus bas.

19 janvier.

Les médecins disent qu'elle va mieux; mais nous, nous la voyons extrêmement affaiblie, et je vois, moi, qu'elle *doute* d'elle-même; j'avoue que ce matin sa faiblesse me serrait le cœur!... l'inquiétude va son train.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 8 février 1900 (de chez le D^r Chramiec).

Vous savez que je suis chez le D^r Chramiec; non dans son grand établissement, ce qui ne serait guère agréable, mais dans sa villa particulière, où j'ai tout un premier étage, — absolument tranquille et bien ensoleillé. C'est vraiment très bon. M^{lle} Zaleska est ici, avec moi, et une enfant de la 3^e division. M^{me} de Villers vient passer la nuit, et repart après le petit déjeuner que nous faisons ensemble. Marie et Ladislav viennent dans la journée, absolument comme des enfants en vacances, faisant l'école buissonnière chez moi « fuyant les livres et les leçons »... Le D^r Chramiec soutenait que je ne suis pas capable de passer les hivers à Kuznice, et le fait est que la fièvre qui m'y prend chaque année est, à chaque fois, plus *brutale*. Cela signifie-t-il qu'il faudra, si Dieu me prête vie, passer les hivers à Paris? Ce sera peut-être la réponse du bon Dieu à certaines préoccupations que vous savez! qui vivra verra. Mon fils dit, et je crois qu'il a raison, qu'il y a grand avantage à ce que l'on s'habitue à voir l'Œuvre marcher sans que Marie et moi nous nous en occupions ostensiblement. La bonne M^{lle} Hube y met tout son cœur, et Marie accentue tant qu'elle peut, vis-à-vis d'elle, l'obéissance qui lui est due.

Comtesse Zamoyaska au Cardinal Perraud.

Zakopane, février 1900.

Hier soir, entre 8 et 9 heures, j'ai eu, pour me distraire, de mon lit, et par ma croisée, le spectacle d'un incendie considérable. Le téléphone nous a appris que c'était une des maisons de notre Œuvre qui flambait! En ce moment (le matin), on retire des décombres des assiettes qui ont trouvé moyen de ne pas se briser et autres petits vestiges! Avec ces petits accidents, beaucoup d'autres qui mettraient le nez très bas, si les yeux ne regardaient plus haut!

M^{lle} Zamowska à M^{lle} Huccke.

Zakopane, 13 février 1900.

Vendredi soir, vers 8 heures, j'étais depuis trois jours, dans mon lit, combattant non sans peine un méchant refroidissement, lorsqu'on entre dans ma chambre pour me dire sur le ton le plus calme qu'on pouvait : « Il y a le feu... C'est le restaurant... il n'y a plus aucun espoir de le sauver! » — — Ladislas absent — Julie absente — les Wieniarski et Zgleczewski, bien entendu absents (dès que Ladislas a le dos tourné!) — moi, clouée dans mon lit! J'ai pris, de là, le commandement de l'intérieur, prenant les mesures nécessaires pour préserver notre maison dans le cas où les étincelles viendraient la mettre en danger. J'ai fait descendre dans les sous-sols les manuscrits de maman, quelques objets précieux, et j'ai fait porter au grenier force brocs, remplir des réservoirs; veiller sur le toit. J'avais sous mes ordres toutes les impotentes et le menu peuple qu'on n'avait pas laissé sortir de la maison. — M^{lle} Chizynska gouvernait les manœuvres près de l'incendie, Justine plaçait des gardiennes dans toutes les maisons, contre les voleurs... il paraît que le spectacle était effrayant. Je ne tenais pas à le voir. Vers la fin seulement, par la fente de ma porte, et quand on a écarté le rideau de la fenêtre de maman, j'ai été saisie de la proximité de ce feu! M^{lle} Hube était partout. M^{me} de Villers et M^{lle} Sarabanowicz avaient fait habiller les « demoiselles », et les renaient à grand'peine dans la véranda en leur faisant réciter à haute voix des « sub tuum ». Tout le village de Zakopane s'est ému, croyant que c'était la maison de l'Œuvre qui flambait, c'était des processions de curieux, comme toujours, et puis des traîneaux sans fin arrivant pour prendre telle ou telle demoiselle... « ma cousine »... « mon amie », etc. Julie, grâce au téléphone, a eu chez le D^r Chramiec quelques heures d'horribles angoisses. — Nous avons eu la chance qu'il n'y eût pas de vent cette nuit-là. Les deux nuits suivantes, et surtout celle où je t'écris, tout Kuznice eût été rasé en cinq minutes. — Le restaurant en a mis dix, paraît-il! — Impossible de décrire ce qui se passe en ce moment : une tempête qui dure depuis plusieurs heures, où le vent souffle avec vacarme, et, toutes les deux ou trois minutes, c'est comme un déchainement; les fenêtres, les portes, le toit de zinc que j'ai au-dessus de ma tête se secouent; grinçant, claquant, frappant comme du gros carton qu'on voudrait plier. Tu penses, comme moi, à ce qu'il faudra faire pendant la saison prochaine, pour notre pauvre restaurant! On parle de la maison de l'horloge où devait être installée la crèche; celle-ci pourra s'en aller ailleurs. Comme salle, ce sera excellent; comme entrée, médiocre; comme cuisine, trop petit, hélas! mais, au cas où l'on n'aurait pas le

temps de bâtir, ce sera *possible*. Pour les chambres, ce sera plus embarrassant, et c'est dommage, car, l'année dernière, elles avaient été *toutes* occupées, et *tout le temps*.

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 8 mars 1900 (4 h. du matin).

J'ai une vie de chien. Ces allées et venues pour voir maman, sans la voir au bout du compte, c'est très éprouvant; elles me torturent, et voici comment. Je *veux* faire tous mes efforts pour me conformer au désir de maman et contribuer au bien général en assistant aux exercices qui se font en commun. Donc, il me vaut mieux partir de bonne heure le matin, pour être revenue pour l'examen, car si je pars tout de suite après dîner, je ne sais pas être de retour pour la lecture de 3 heures. Alors, tout le temps que je passe le matin à régler les affaires, à répondre aux questions, à donner des ordres pour le temps de mon absence, je suis tourmentée par la pensée qu'il va falloir repartir, ou me mettre en retard pour l'examen; ou — si je me décide à le brûler, — pour le dîner; quand je rentre, je vois que j'ai manqué ceci et cela; qu'il est trop tard pour l'un, qu'il n'y a plus de temps pour l'autre, et je me promets que, demain, je m'arrangerai mieux. Et demain arrive, et tel ou tel changement que j'essaie d'introduire déplace la gêne et l'épreuve du matin sur l'après-midi, ou vice versa, mais ne fait que l'accentuer!...

J'ai trois portraits de maman en train; quand il y a des visites près d'elle, ne pouvant causer avec elle, je tire parti de la situation, en laissant parler les autres, tandis que je travaille, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de mes portraits, suivant le cas. — Quelquefois aussi, maman lit avec un tel plaisir, ou elle corrige ses épreuves du « travail », que je n'ai pas le cœur de la déranger, et je fais un croquis... quelquefois, j'ai une peine telle à quitter maman, que je ne puis m'empêcher de pleurer, — et j'ai, pour aller la voir, tant à peiner ici que je me demande parfois si je dois y aller!..

Passons au catalogue : visite de M^{me} Zukowska — l'ex-Ada Jelowicka) — visite de M^{me} Gawronska — (ex-Halka Lubomirska) — arrivée d'Halka Plater : sa fille placée chez nous, et tout ce qui s'ensuit. — Arrivée aussi d'une idée fixe, chez Ladislas, qui est de décamper d'ici!... alors, discussions, projets, visite de terrains dans la vallée, croquis de plan, etc., etc. — Arrivée « toujours d'une hantise désagréable » : depuis l'incendie du restaurant, ce sont des bruits continuels et des prophéties que nous, l'Œuvre, nous brûlerons sans faute. La dernière version est qu'il y a une trentaine de Juifs qui doivent partir en Amérique, mais qu'ils ne partiront pas qu'ils ne nous aient fait flamber!... Au commencement, nous faisons mine de ne pas y croire; mais à

présent deux personnes veillent et font la ronde dans l'intérieur chaque nuit; François et Staszek dehors; et deux autres personnes veillent dans la ferme. Nous mettons de tous côtés des images de saint Florian, patron des pompiers, mais nous ne sommes pas très à l'aise. C'est à qui remontera le moral des autres, tout en se prêtant aux instances des effrayés pour prendre encore telle et telle mesure de prudence.

Ce fut pendant ce temps de quasi solitude chez le D^r Chramiec que M^{me} Zamowska acheva différentes publications (1) qu'elle allait faire imprimer pour ses élèves, et qui étaient comme un résumé de tout ce qu'elle s'efforçait de faire pénétrer dans leurs cerveaux et dans leurs cœurs pendant les entretiens de 4 heures à l'ouvroir sur la patrie, sur le travail, par exemple. — Elle se mit aussi à rédiger de petits « manuels » pour chaque emploi : « boulangerie », « laiterie », etc. Elle essaya encore de « tirer au clair », comme elle le dit, une foule de pensées qu'elle avait transcrites sur l'éducation, et dont, bientôt, elle allait faire une sorte de traité.

Comtesse Zamowska à M^{me} Wallon.

Zakopane, 1900 (de chez le D^r Chramiec).

Vous ai-je dit que mon *Travail* s'imprime; j'en recevrai les épreuves d'une heure à l'autre. On fait aussi une 2^e édition de mon « *Amour de la Patrie* », bien améliorée. Vous ne sauriez croire comme mon pauvre « *Amour de la Patrie* » chemine de par notre pays. C'est très doux. Le manuel de la boulangerie est imprimé et sert à nos élèves; nous travaillons maintenant à celui de la laiterie; après quoi il y aura encore des foules de choses que j'ai écrites sur l'avis du P. Mariote et que je vais m'efforcer de tirer au clair pour les imprimer. — Quelqu'un m'a dit ces jours-ci que ce que j'écris fait impression, *parce que* c'est illustré par notre Œuvre; et que l'Œuvre commence à être mieux comprise, parce que ce que j'écris la fait comprendre. N'est-ce pas ce que Macaulay appelle une marée montante dans la vie, dont il faut savoir profiter. J'ai le cœur plein de choses à dire à mes contemporains et compatriotes; d'autres diraient mieux, mais puisque l'Œuvre les fait accepter, il faut se dépêcher de parler, tandis que les bonnes gens veulent bien écouter. Je me demande si Dieu me donnera de terminer tout ce que je suis pressée de faire. Tout cela a une minime importance; mais quand on ne peut pas faire de grandes choses, on est heureux d'en faire de petites.

(1) Ces différentes publications constituent, actuellement, une véritable petite bibliothèque de l'Œuvre. Trois d'entre elles : *L'amour de la Patrie*, *le Travail*, et des *Entretiens sur l'éducation* ont été traduites en français par une amie des Zamōyski et publiées par elle à la librairie Lethiellieux.

*Comtesse Zamoyaska à M^{me} Wallon.*6 avril 1900 (D^r Chramiec).

Ici, mes enfants ont décrété que je ne devais rien faire, et ne m'occuper de rien, sinon de vivre, pour me laisser *embrasser*! ...ce qu'ils font consciencieusement toutes les fois qu'ils viennent me voir; et puis écrire. Et encore, ont-ils inventé que je ne devais pas écrire, mais dicter. Mon fils veut que je fasse une espèce de petit traité sur l'éducation basée sur le catéchisme, le suivant, chapitre par chapitre, et montrant comment il faut appuyer l'éducation sur le catéchisme, et appliquer le catéchisme sur l'éducation.

*Comtesse Zamoyaska à M^{me} Wallon.*Zakopane, juin 1900 (D^r Chramiec).

Ici, nous sommes très malheureux ; de pauvres gens sans toit. Figurez-vous que nos docteurs ne veulent absolument pas me laisser remonter dans notre montagne. Ils affirment que je ne dois jamais aller là-haut, et que plus tôt je quitterai Zakopane mieux ce sera. Vous devinez si c'est facile, si c'est agréable, si c'est joyeux, si c'est commode. C'est tout l'inverse. Il faut donc s'en aller d'ici, après avoir passé dix ans à s'y installer, et pour où aller? Nous voudrions acheter quelque autre maison dans la plaine, la voir, y faire faire ce qui sera nécessaire, ou du moins le commander; et puis nous en aller à Paris, et retrouver quelque chose d'habitable au retour, si Dieu m'accorde de pouvoir faire ces deux grands voyages, ce dont je ne sais rien; car quand je propose de faire des promenades en voitures pour m'aguerrir, on me dit de ne pas gaspiller mes forces en promenades, et de les emmagasiner pour le voyage. Cela ne me semble pas très encourageant. En attendant, mon fils court à la recherche d'une maison dans la plaine; Marie est occupée à faire des installations pour remplacer ce qui a été incendié; et moi, je barbouille du papier. Je regrette que vous ne puissiez lire mon « Travail ».

*Comtesse Zamoyaska au P. Morel.*9 juin 1900 (D^r Chramiec).

Je fais tout ce que je puis pour tenir mon âme en paix, sous la main de Dieu, et bien unie à sa sainte volonté; mais, je n'ai jamais passé par un crible de ce genre. Voilà cinq mois que je n'habite pas dans l'Œuvre, mais dans le bas du village. Or, il me serait extrêmement pénible de rester ici pendant la saison d'été. Qui plus est, cela ne rime à rien, car, au point de vue de la santé, j'ai pu m'apercevoir, ces jours derniers, que je ne gagne rien; et au point de vue de l'Œuvre, j'y suis à peu près aussi utile que si j'étais en Chine.

Conclusion : on se remet en route à la recherche de nouvelles propriétés à vendre. Presque chaque lettre de cette époque signale un voyage de M^{lle} Zamoyaska, tantôt avec une dame de l'Œuvre, tantôt avec son frère : Zywiec, Wojuicz, Korabnik, Kasnia, Jaskowice, sont tour à tour étudiées et mises en question.

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 1900 (Mardi de Pentecôte).

Figure-toi que maman est dans l'Œuvre ! là, dans sa chambre, porte ouverte chez moi ; elle est à son bureau, moi à te le dire près du mien ! — Le temps est superbe. Nous l'avons amenée ce matin pour passer quelques heures ici ; — un premier essai, — après quoi, elle reviendra pour deux jours, puis pour encore deux jours, et peut-être restera-t-elle, du coup !... si elle se sent bien.

Ce ne fut cependant que dans le courant de juillet que M^{me} Zamoyaska remonta définitivement.

Comtesse Zamoyaska au Cardinal Perraud.

Kuznice, 31 juillet 1900.

En me retrouvant dans cette maison, où je ne m'attendais guère à revenir, je me demande si ce n'est pas un rêve ? Ma sœur, M^{me} Potocka, qui est ici depuis deux jours, me disait, il y a un instant, qu'elle ne peut croire que ce soit vraiment moi, tant il lui semble que je suis un *revenant*, J'ai peine à me prendre moi-même pour une réalité.

Comtesse Zamoyaska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 25 août 1900.

Le petit séjour du P. Lechevallier nous a fait tant de plaisir ! il paraissait dire comme le P. Nouvelle « qu'il fait bon ici, et que la vie des âmes y est intense ». Je réponds à cela qu'il se trouve « at home » ici, car c'est la maison du P. Mariote. Son souvenir y est si vivant et si agissant. Ces visites de vos pères nous sont un grand bienfait, car nous sommes aussi privées de secours de ce genre qu'on peut l'être ! Le P. Pététot avait bien raison de dire qu'il nous faut être près d'un centre religieux. Or, à ce point de vue, Zakopane n'est guère central. En été les prêtres abondent, mais ils viennent pour se reposer et non pour travailler ; cela nous donne beaucoup de messes tous les matins dans notre petite chapelle, mais cela ne donne pas le secours qu'il faudrait à toutes ces âmes.

M^{lle} Houcke, depuis 18 mois déjà, était très sérieusement atteinte de neurasthénie : impossibilité absolue pour elle de lire, de

dormir, même de marcher; phobies de toutes sortes; plus de volonté; enfin tous les apanages angoissants de cette forme de maladie. Qu'on juge donc de son état d'âme, quand, un beau matin, elle reçut la lettre suivante :

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 15 septembre 1900.

... Te voilà mieux! Dieu soit béni!... Eh bien! maintenant, ma fille, écoute-moi bien, et ne discute pas : je t'annonce que tu pars, avec moi, pour Rome... (Je te permets de souffler, avant de lire plus loin)... Tu vas donc penser sérieusement à faire tes préparatifs. Le cardinal part le 24 septembre avec son pèlerinage autunois; je ne pense pas que nous puissions nous y joindre; nous ne serons pas prêtes. Les prix sont fabuleux de bon marché; mais je vais m'informer s'il n'y aurait pas quelque autre bonne aubaine de ce genre.

... On ne sait si M^{lle} Houcke « souffla »... peut-être, plutôt, gémit-elle!... mais on sait qu'elle partit!

Dix jours après *ce coup*, M^{me} Zamoyska, sa fille et M^{me} de Villers débarquaient au quai d'Orléans, et le 24 novembre M^{lle} Zamoyska partait pour l'Italie emmenant M^{lle} Houcke — très inquiète de ce qui allait se passer pour elle, quand elle serait sous la tendre férule de son amie!

Le prétexte de ce voyage était le jubilé qu'on faisait à Rome, cette année-là, à l'occasion de la « porte-sainte ». La vraie raison : le désir qu'avait M^{lle} Zamoyska d'obtenir une nouvelle bénédiction du Saint-Père pour l'Œuvre. — Etant donné le but de ce voyage, M^{lle} Zamoyska avait résolu de ne s'arrêter en route que là où il y aurait quelques souvenirs pieux à vénérer. La première étape fut Pignelin, pour y confier notre voyage et son but aux prières du P. Lechevallier. — Puis, Paray-le-Monial, pour y mettre cette même intention sous la garde de la bienheureuse Marguerite-Marie, et aussi de s'y munir d'une dernière bénédiction de M^{me} Zamoyska qui, à ce moment, passait quelques jours près de M^{me} de Beaupré, à la maison des dames de la Retraite ». Là, avec le réconfort de la chère mère de Beaupré, M^{me} Zamoyska avait fini de rédiger un pensum que sa fille lui avait infligé : une lettre d'elle, à présenter au Saint-Père. Il fallait donc également prendre cette lettre au passage. Tout ceci réglé, et assurées qu'une grande union de prières allait les accompagner, les deux amies partirent pour la ville sainte, où, après quelques arrêts de pèlerinage : (Padoue, Lorette, Assise), elles arrivaient le 2 décembre.

Aussitôt débarquée, M^{lle} Zamoyska n'eut qu'une pensée : dresser ses batteries pour obtenir une audience du Saint-Père. Quand elle en parlait au Vatican, on hochait la tête... puis on lui disait que le Pape, en 86, avait accordé le maximum de ce

que peut obtenir une œuvre laïque... qu'il ne donnerait rien de plus. — M^{lle} Zamoyska le savait bien; mais tout ce qu'elle avait obtenu de si précieux jusque là, pour son Œuvre, lui semblait trop « administratif ». Elle disait avoir l'impression que Rome avait surtout loué une œuvre que le cardinal Perraud présentait, mais ne s'était adressé à ses membres que par ricochet, en quelque sorte. Cette fois, c'était la fille de l'Eglise qui venait au Père, au vicaire de Jésus-Christ pour entendre une parole qui, passant par sa personne, aurait été directement adressée au cœur même de son Œuvre. Elle souhaitait aussi une bénédiction pour cette *vocation*, particulière à l'Œuvre : vivre et enseigner la vie chrétienne, sans *moyens* extraordinaires.

Une conversation qui eut lieu; alors, entre l'abbé Hertzog (1), M^{lle} Zamoyska et M^{lle} Houcke exprime ce que M^{lle} Zamoyska avait dans la pensée :

M^{lle} Z. : « Je voudrais obtenir une parole encourageante du Saint-Père, pour notre forme de vocation. »

M^{lle} H. : « Tu veux dire, absence de formes ».

L'abbé Hertzog : ... « qui en est une ».

Mais, tout cela ne convainquait pas le Vatican ! Il fallut qu'une lettre du cardinal Perraud arrivât nous en ouvrir les portes. Le 28 décembre, lorsque, découragées, nous nous disposions à quitter Rome, on nous annonça notre audience pour le 30 décembre à midi, c'est-à-dire, la dernière de la matinée.

Hélas ! cette audience, si vivement désirée, si patiemment attendue, fut une cruelle déception pour M^{lle} Zamoyska.

M^{lle} Zamoyska au Cardinal Perraud.

Rome, 31 décembre 1900.

Je vous écris la nuit, après l'audience. Je ne sais s'il arrive souvent aux gens d'avoir une audience plus magnifiquement préparée... Je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir été prise de trop court, ce qui ne nous a pas permis, à Jeanne et à moi, de suffisamment prévoir. Il en est résulté hélas ! que cela n'a pas marché comme cela s'annonçait, ce qui nous prive de la consolation, ce qui nous laisse une grande part à la souffrance intime. Mais quand j'aurai dominé la première impression, j'espère pouvoir faire à Zakopane la joie d'en pouvoir écrire, là-bas, un peu joyeusement malgré tout ce qu'ils attendent de moi... et ce que je ne pourrais faire que dans les larmes, pour le moment.

Ce qui « n'avait pas marché », c'est que M^{lle} Zamoyska avec son habitude de vouloir toujours que les autres profitent de ce qu'elle a, avait emmené avec elle, non seulement M^{lle} Houcke

(1) Supérieur de la Procure de Saint-Sulpice, à Rome. Il était notre guide pour tout ce que nous avions à faire au Vatican.

mais encore une de ses cousines, Céline Zamoyska, à Rome à ce moment : première faute, vu le grand âge du Pape, dont il n'aurait pas fallu diviser l'attention. — Puis, autre faute : M^{lle} Zamoyska, au lieu de commencer par *son* affaire, — la chose importante, — toujours par le même sentiment de charité, — présenta sa cousine, et... « une amie de 33 ans ». Le Saint-Père ayant tout de suite demandé : « A-t-elle été fidèle ? » une véritable conversation s'engagea entre lui et cette amie (qui aurait dû être dans la coulisse) — et, cela, d'une façon si chaude, si vibrante, *si intime*, qu'il n'était pas question de l'interrompre ! — Au bout d'un grand quart d'heure, — pendant lequel, par deux fois, le Pape avait fortement pressé la tête de « l'amie fidèle », il la bénissait en lui disant : « Il ne faut pas quitter Zamoyska ». — A ce moment, M^{lle} Zamoyska crut son tour arrivé ; mais le Pape fatigué — (nous étions sa dernière visite de la matinée !) — avait terminé son audience !...

M^{lle} Zamoyska au Cardinal Perraud.

Rome, 1^{er} janvier 1901.

Malgré tout, j'ai le cœur gros !... Je voulais vous écrire, mais les eaux montaient de plus en plus, et je n'ai pas eu le courage de prendre ma plume ! Et je ne l'ai guère en ce moment ! Essayons cependant... nous n'avions pas eu la présence d'esprit de combiner d'avance nos forces et de les *unir* pour écarter brièvement ce qui ne se rapportait pas à l'Œuvre ; moi, discrètement, je voulais que chacune eût sa part ; puis, j'étais troublée, intimidée, saisie de la responsabilité, et comme déroutée à l'avance ! au dernier mot que le Pape a dit à Jeanne, et qui a été « il ne faut pas quitter Zamoyska », j'ai vu que le Saint-Père voulait me rendre heureuse, et me dire quelque chose qui me restât ; mais il était lui-même hors de son sujet. Je me souviens cependant qu'il a dit, à un moment : « Ce n'est pas toujours en étant religieuse qu'on peut faire le plus » — et encore : « Vous faites une grande chose, par ce que vous sauvez des âmes, il n'y a rien de plus grand »... Voulant me donner encore une chance, je lui ai rappelé notre audience, en 86, et ce qu'il m'avait dit alors, ajoutant : « J'ai vécu depuis, sur cette parole du Très Saint-Père ». Alors il a pris ma tête dans ses mains, et il m'a dit : « Eh bien ! je renouvelle cette bénédiction ; et j'affirme votre salut ». Et, comme je courbais la tête, il me l'a fait relever, et m'a regardée en face en me disant ce « j'affirme votre salut » avec une force saisissante. Là encore, si je n'avais pas été décontenancée, j'avais une belle occasion de faire quelque chose, mais je sentais que le Pape allait nous congédier, alors je demandai ce que je devais dire à ma mère ; mais je crois qu'il ne m'a pas entendue ; c'était fini ; je le sentais fatigué. Alors, au moment où déjà les autres s'étaient

levées, je jetai encore ce mot : « Très Saint-Père, seriez-vous content de voir cette Œuvre en France? » Il se ranima de nouveau : « Eh! sans doute, mais avec le consentement du cardinal Perraud ». — Et nous partions — moi, bouleversée! — Mais ce n'est pas tout; arrivées dans l'antichambre, nous nous apercevons que je n'ai pas remis notre offrande! Jugez de ma consternation! Je demandai, sur-le-champ, à voir Mgr Caginano; je lui dis ma peine, et lentement (espérant qu'il me ferait rentrer), je lui remis mon enveloppe. Il rentra lui-même chez le Saint-Père, mais revint, en disant que déjà le Saint-Père s'était retiré et que sa porte était fermée; que, lui, Mgr Caginano, lui remettrait cet argent, le soir même... Dites si ce n'est pas pénible!

Deux jours après, nous quitions Rome, et ainsi se terminait ce voyage, dont le meilleur avait été pour « l'amie! »

En avril, M^{lle} Zamoyska repartait pour Zakopane, laissant à Paris sa mère et M^{me} de Villers.

M^{lle} Zamoyska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 4 mai 1901.

Vous savez que madame ma mère m'a mise à la porte du quai, pour libérer, ici, M^{lle} Hube et me mettre à cette place (1), que j'ai toujours dit n'être pas pour moi! Tout cela m'a causé pas mal d'émotions, et de... commotions! Plaignez-moi; vous m'avez si charitablement comprise quand je disais mon sentiment au sujet de cette charge pour laquelle je me voyais absolument dépourvue des aptitudes et des vertus qu'elle exige! — Cependant, après les accès de désespoir et les répugnances que j'ai traversées, quand l'heure en est venue, la grâce d'état s'est fait sentir, et j'étais aussi calme et sans souci que si je n'avais rien redouté. Je pense que c'était l'intime conviction que Notre-Seigneur serait bien obligé de mener la barque... Je m'applique à être très exacte et à ne pas me laisser emporter par un premier mouvement. C'est élémentaire, j'en suis à l'A. B. C.

M^{me} Zamoyska rentra à Zakopane le 3 juin. M^{lle} Mac Guire se disposait à quitter définitivement la Pologne, rappelée en Amérique pour une affaire de famille.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 1901.

M^{lle} Mac Guire se décide à retourner en Amérique, dès le mois de mai prochain. Comme elle ne veut pas rester dans l'Œuvre après ma mort, elle fait mieux de ne pas attendre, et de

(1) Celle de Supérieure.

s'en retourner tant qu'elle a encore des restes de jeunesse et de force.

M^{lle} Mac Guire quittait Zakopane dans le courant de juillet, et un an après M^{me} Zamoyaska écrivait à M^{me} de Beaupré :

1901.

La pauvre M^{lle} Mac Guire n'est pas morte dans le couvent de sa sœur aux montagnes Rocheuses, mais dans un couvent de carmélites où elle est entrée pour y faire son noviciat. Elle est morte d'une maladie de cœur, après cinq jours de maladie, avec toute sa connaissance et très pieusement. Je crois que Dieu lui a fait une grande grâce en la rappelant à Lui, car je ne pense pas qu'elle eût pu rester au Carmel, et sa vie n'aurait plus été qu'une très grande épreuve. Nous prions bien pour elle.

Comtesse Zamoyaska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 27 juin 1901.

Nous avons maintenant une dizaine d'aspirantes ayant de 25 à 30 ans; il est très intéressant de travailler à développer en elles ce que l'Œuvre me semble demander. M^{lle} Hube étant encore auprès de sa mère malade, Marie gouverne la maison, et j'ai pris sur moi les fonctions de maîtresse de formation. Je n'avais jamais osé me mêler de cela; j'espère que le fait d'oser maintenant ne prouvera pas que j'en suis devenue plus incapable que jamais.

Comtesse Zamoyaska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 18 juillet 1901.

Le P. Morel nous est arrivé, pas trop fatigué, et nous faisons ce que nous pouvons pour le ménager, tout en profitant de sa présence qui nous apporte un fameux secours. Son impression est favorable. Il dit que personne ne se plaint à lui des autres, mais que chacune se plaint d'elle-même et se travaille de son mieux. C'est un bon témoignage. Monseigneur Likowski s'annonce pour le mois d'août, ce sera encore une bonne aubaine, pour celles surtout qui, faute de langue, ne peuvent s'entendre avec le P. Morel.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 21 juillet 1901.

Ici, nous sommes bien occupées, chacune à sa façon, et en pleine « saison »; vous savez ce que cela comporte. Marie gouverne la maison. M^{lle} Hube fait à nouveau ses stages dans les emplois, afin de se rendre compte de tout ce qu'elle devra probable-

ment gouverner à son tour cet hiver. M^{me} Leader a les demoiselles premières; M^{lle} Glebocka, les deuxième; M^{lle} Chizynska les troisième que l'on a divisées par année, avec M^{lles} Skirmuntt, Lyskowska, Caroline et Justine; chacune, secondée par une « ancienne » à la tête de chaque année. Chaque aînée a son petit bonnet particulier pour qu'on puisse les distinguer plus facilement. La couturière (1) que nous avons amenée de Paris a pris à l'ouvrage la place de M^{lle} Chizynska aux robes; elle a beaucoup de commandes, et elle les réussit très bien. Reste à savoir si, tous comptes faits, les recettes couvriront la dépense, qui est considérable? — Marguerite Okinczyc est à la tête de la lingerie de commande et y réussit. Constance Elsner est première aux corsets. Les raccommodages sont fort en souffrance; la pauvre Marguerite, qui a été très malade tout cet hiver, revient de ses vacances et a l'air plus mort que vif. Le médecin ne croit pas qu'elle puisse traverser un nouvel hiver. C'est une grande peine. Toutes celles qui auraient pu la remplacer sont parties et je ne vois personne en voie d'apprendre d'elle tout ce qu'elle peut enseigner. C'est une si bonne et si courageuse fille! M^{me} de Villers a l'office; c'est vous dire que je ne risque pas de mourir de faim! Le P. Morel est ici; son frère, de l'Oratoire aussi, doit venir le rejoindre pendant les vacances de Massillon. Puis nous attendons Mgr Likowski en août, et le P. Nouvelle pour septembre!... nous ne mourrons pas sans le secours de la religion! — Nous avons pour aumônier un jeune prêtre, ce que l'on nomme ici un *Réformé*. Je crois qu'ils sont une branche des Bernardins. Il a dû bien étudier l'épître de saint Jacques sur les dangers de la parole, car il n'en use jamais, *d'aucune façon*, et en aucune circonstance; du moins, à ma connaissance. Si nous marchons de travers, certes ce n'est pas lui que nous pourrions en accuser...

Tout ce que nous fabriquons se vend à merveille, le savon, les pains d'épices, l'eau de Cologne. Le restaurant est en pleine prospérité et grands succès... beaucoup de beau monde dans le village; cette année, c'est le dessus du panier. Il paraît que ce sont des équipages et des toilettes en profusion.

Comtesse Zamoyka au Cardinal Perraud.

Zakopane, 25 octobre 1901.

La maison est bondée d'élèves, mais je ne trouve plus le temps et la force de m'en occuper individuellement, comme je faisais jadis. Peut-être ne s'en font-elles que plus de bien, étant obligées de se donner plus de mal par elles-mêmes. Parmi ces jeunes filles, il y en a qui ont été élevées dans des communautés religieuses. Est-ce coïncidence ou résultat? je n'en sais rien; mais ce sont les moins *élevées*, les moins développées moralement et intellec-

(1) M^{lle} Rigault.

tuellement; très enfants; un peu poupées; ne sachant ni réfléchir, ni vouloir; absolument incapables de se suffire à elles-mêmes; désordonnées au suprême degré, n'ayant jamais eu l'occasion de veiller à rien par elles-mêmes. Nous avons ici deux dames anglaises qui me disent que les éducations monastiques en Angleterre produisent exactement les mêmes résultats. Je me suis souvent demandé d'où cela provenait, et voilà la pensée qui m'est venue; je vous la sou mets, car si elle est juste, vous en tirerez parti; si j'ai tort, vous aurez la charité de me le dire. On dit souvent que le sentiment de certaines personnes sur la difficulté qu'elles auraient à se sauver dans le monde, étant donné leur faiblesse, constitue un signe de vocation à la vie religieuse. Si ces personnes, si peu solides en vertu, entraient chez les chartreuses, cela pourrait leur être fort salulaire et ne nuirait à personne; mais le malheur veut que les congrégations enseignantes reçoivent ces sortes de personnes dans leurs maisons d'éducation. On en a besoin; elles peuvent rendre service, cela suffit. On les prend, et leur nombre venant à grossir, elles abaissent le niveau des maisons où elles se trouvent;... de ce qu'on est trop faible pour se sauver soi-même dans les conditions ordinaires, il n'en résulte pas qu'on soit apte à enseigner aux autres comment cela doit se faire. Je me demande si les persécutions actuelles ne sont pas, dans la pensée de Dieu, le rude remède à des fautes sérieuses et irréparables; car ces filles élevées dans les couvents sont, à la lettre, *blasées* sur la piété, telle qu'on la leur a faite, et on ne sait plus de quel levier se servir pour les soulever. Comment décrire l'état de ces âmes? Ce sont des *asphyxiées*.

Un peu plus tard, M^{me} Zamoyska laissait encore échapper cette même impression dans une lettre à M^{me} de Beaupré (12 décembre 1903).

... Nous avons à la lingerie une pauvre religieuse expulsée de Cherbourg, qui nous a été procurée par le P. Nouvelle. C'est une très bonne personne, mais elle me fait faire maintes réflexions que je n'ose pas exprimer. Elle me fait l'effet, moralement et spirituellement, d'avoir vécu dans un moule dont elle a pris les formes, comme les pieds des chinoises qui n'ont le droit de se développer que dans la direction de la chaussure qu'elles sont astreintes à porter jour et nuit... un être fait pour des conditions de vie factices. Je ne vois pas comment des personnes ainsi formées ou, — déformées, — peuvent élever une génération de femmes de valeur, et c'est pourtant ce dont elles se chargent.

Les « statuts » de l'Œuvre, en rédaction depuis longtemps, venaient d'être terminés. Avant leur impression, M^{me} Zamoyska avait demandé à M^{me} de Beaupré de bien vouloir lui faire toutes ses observations.

Comtesse Zamoyška à M^{me} de Beaupré.

J'ai essayé de faire tout un travail sur notre Œuvre; quelque chose de plus complet que tout ce qui a été fait jusqu'ici. Or, je désire vous le soumettre, et que, crayon en mains, vous vouliez bien noter toutes vos observations. Vous m'avez toujours dit, et j'en suis très convaincue, qu'il ne faut pas trop nous régler; qu'il faut se laisser la liberté de donner plus ou moins de responsabilité à nos collaboratrices, selon leur valeur personnelle, et non d'après le nombre d'années qu'elles passent dans l'Œuvre; qu'il faut un petit groupe responsable, et le moins de catégories officielles, ensuite, c'est bien mon avis; mais encore, je crois qu'il faut quelque chose comme des constitutions ou des statuts, comme on en a dans les sociétés coopératives, dans les compagnies d'assurances, et autres sociétés laïques, partout où plusieurs coopèrent à une même tâche. Or, c'est là ce qui est difficile à faire. Faire le nécessaire, mais rien de plus. Voilà sur quoi j'ai besoin d'avoir votre avis. Je voudrais que vous me disiez s'il y a assez, et rien de trop; car j'ai encore plus peur du trop que du pas assez. Enfin, vous verrez. Seulement, veuillez parler franchement, sans scrupules. Plus vous nous direz votre avis, plus nous serons aises. Le cardinal, le P. Nouvelle, le P. Morel nous ont fait de précieuses corrections; mais ce sont vos remarques qu'il nous faut, car vous avez vécu de notre vie, et, mieux que personne, vous pouvez saisir les nuances. Veuillez demander au Saint-Esprit de nous venir en aide en vous éclairant et inspirant sur ce qu'il faut nous dire, en tirant parti de votre expérience.

Comtesse Zamoyška à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 1901.

Nous avons terminé enfin notre manuscrit, auquel je ne sais quel nom donner : statuts, constitutions, règlements? Toutes les épreuves sont corrigées, sauf une feuille que nous attendons de chez Desclée. Nous lui avons donné votre adresse pour qu'il vous en envoie un exemplaire, dès que ce sera terminé. Je me demande si vous serez satisfaite? Je crois que vous y trouverez beaucoup de choses de vous; après avoir pesé et repesé les choses, nous sommes arrivées à ceci : des collaboratrices qui doivent subir une formation pour se former à l'esprit et aux travaux de la maison, si elles veulent se fixer chez nous; et des auxiliaires libres, comme nous en avons toujours, qui vont et qui viennent, quand cela les arrange. Un Conseil, tel qu'il est maintenant, composé d'associées, choisies par le Conseil, et parmi lesquelles le Conseil se recrute. On pourrait demander

pourquoi cet *intermezzo* des associées. Il semble, de prime abord, que des collaboratrices stables et un Conseil devraient suffire? Eh bien! je ne le crois pas. Il fallait, je crois, faire un triage parmi les collaboratrices et en faire des associées, avant qu'elles ne soient éligibles au Conseil. Il me semble que cette gradation nous mettra à l'abri peut-être de tout favoritisme, des engouements, etc. On *demande* à être collaboratrice stable, et on est *choisie* pour être associée. Je vous demande instamment de me dire tout ce que vous pensez, car il est très facile de *changer* une feuille si on le veut. Le tout, maintenant, serait d'être fidèles à ce qui est déterminé; malheureusement les meilleures règles ne valent que ce que valent ceux qui les appliquent.

Ces statuts avaient sans doute soulevé quelques objections de la part de M^{me} de Beaupré et de celle de M^{lle} Houcke, car voici deux lettres de M^{me} Zamoyaska réfutant à peu près les mêmes points. Nous ne retrouvons malheureusement pas les lettres de ces deux « mécontentes ».

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 25 octobre 1901.

... Quant à nos statuts, je vous en dirai deux choses : 1° c'est que si tout le monde était toujours raisonnable, les statuts seraient inutiles; mais que lorsqu'on veut, autant que faire se peut, garantir une façon raisonnable de faire les choses, par des personnes qui ne seront pas toujours raisonnables, on est obligé, bon gré, mal gré, de mettre des garde-fous qui peuvent être parfois gênants; mais il serait encore plus gênant de n'en pas avoir, et d'être toujours exposé à quelques catastrophes. 2° C'est que ces statuts ne changent en rien le but que nous nous sommes proposé, dès le début; ils ne portent que sur les moyens de l'atteindre; or, ces moyens sont comme un vêtement qu'il faut faire à la mesure de ceux qui doivent les porter. Essayés ici par toutes nos collaboratrices présentes et aspirantes, modifiés en quelques détails sur *leur désir*, ils semblent les satisfaire pleinement. Toutes semblent en paix; rien ne paraît les gêner, et je crois que sans cela nous n'arriverions pas à nous sauvegarder du favoritisme, des intrus, des faux frères, etc.

Comtesse Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 31 octobre 1901.

Je serais plus flattée, si le ramage de nos statuts vous avait fait le bon effet que vous a produit son plumage; mais, faute de mieux, suis heureuse du moins, que le plumage vous satis-

fasse. Toute chose faite d'inspiration et d'élan est plus belle et plus attrayante que ce qui est fait d'après des règles et règlements; mais, avez-vous jamais vu l'inspiration et l'élan se maintenant pendant toute la durée non d'une vie, mais d'une association? non pas pendant la durée d'une génération, mais après que ceux qui ont donné la première impulsion sont « morts et enterrés ». Or, si cela ne s'est jamais vu, n'est-il pas nécessaire de poser certaines règles, tant que l'impulsion est à l'état de vie, ou à peu près? Avez-vous remarqué que le bon sens est, de toutes choses, la plus rare. Il n'y a pas de règlement qui puisse donner du bon sens à ceux qui n'en ont pas; mais un garde-fou au bon endroit donne quand même une sécurité relative. Si vous lisez nos statuts avec attention, vous verrez qu'ils ont cela de très particulier : 1° c'est qu'ils n'imposent rien à personne; qu'ils ne sont qu'un préservatif contre les abus; 2° que les personnes que cela arrange peuvent vivre, et au besoin, mourir chez nous sans qu'on leur demande quoi que ce soit, sauf de ne pas déranger les autres; 3° que les règlements qui ont le maintien de l'esprit de l'Œuvre en vue ne sont que pour celles qui en veulent... jamais on a vu pareil respect de la liberté. Convenez-en.

Comtesse Zamowska au P. Nouvelle.

Zakopane, 1901.

Je viens vous parler d'un nouveau projet de maison. Des cousins très charitables et fort riches (1), sans enfants, ont entrepris de recueillir chez eux des enfants de parents polonais pauvres venant au monde à Vienne, et destinés à devenir des Allemands, si on ne les soustrait à cette influence. Ils ont construit, sur leur propriété, des établissements considérables, pour filles et garçons, et la direction en est remise à des sœurs qui ne sont pas à la hauteur de leur tâche. Nos cousins nous offrent d'habiter leur château, de nous abandonner leur parc, leur verger et potager, le tout en fort bon état, à charge de prendre la haute direction de leur établissement, crèche, salle d'asile, école primaire, en conservant les sœurs, si elles nous sont nécessaires, en les remplaçant, si nous sommes de force. Si le château ne nous suffit pas, ils nous offrent de nous vendre une partie de leur propriété, afin que nous y construisions une maison pour notre Œuvre, à proximité de la leur, à notre convenance. Nous commencerions par être chez eux; nous pourrions, si cela nous convenait, finir par être chez nous. Combinant les arrangements et nos dépenses, petit à petit, selon nos

(1) Prince Oginski.

moyens. Cette propriété se trouve à vingt minutes en voiture, d'Oswiecim; à une heure et demie en chemin de fer, de Cracovie; à six heures de Vienne; sept heures de Zakopane, trente-six heures de Paris. Nous ne risquons rien à essayer; nous n'y engagerions pas même un sou, avant d'être certaines que cela nous convient, et nous aurions, dès cet hiver, un gîte plus que convenable pour une partie de notre Œuvre, ce qui ne nous empêcherait pas d'aller à Paris à un moment quelconque. Je voudrais savoir ce que ce projet vous dira.

Entre cette lettre et celle qui va suivre, M^{me} Zamoyaska avait été voir les choses sur place, et elles se présentaient alors un peu sous un autre jour.

Comtesse Zamoyaska au P. Nouvelle.

Zakopane, octobre 1901.

... Quant à notre affaire de Bobrek, c'est encore une bouteille à l'encre. Nos cousins ont entrepris une espèce d'assistance pour des enfants abandonnés qui sont à la charge de l'Etat; et l'Etat leur donne des subsides dérisoires pour élever ces enfants. Ils en ont deux cents, comptant en avoir cinq cents et construisant en conséquence. J'ai la conviction que, tous comptes faits, ils seront forcés de réduire le nombre de leurs petits pensionnaires; alors ils auront de quoi loger une branche de notre Œuvre, et les conditions seront des plus favorables, à beaucoup de points de vue : une délicieuse ferme modèle; le voisinage de la Silésie, d'où nous aurions beaucoup de sérieuses élèves désirant une éducation polonaise qu'elles ne peuvent se procurer; la facilité d'enseigner la tenue d'une ferme, ce qui est difficile dans cette montagne, etc., etc. Nos cousins ne savent à qui confier la direction de leur œuvre, et peut-être, faute de mieux, ils nous la confieraient; mais toutes choses étudiées de près, nous aurions cinq ou six chambres dans leur château, à dix minutes de leur Œuvre. Une direction laborieuse et difficile, sans *aucun* avantage pour notre Œuvre, présentement, sauf celui d'occuper une place qui, *probablement*, nous resterait dans l'avenir, mais qui, pour le moment, n'aurait que des désavantages pour nous, en nous prenant des forces. Si j'avais 40 ans, je n'hésiterais pas; mais je suis à un âge où chaque instant est, en quelque sorte, hors la loi. Aussi, je me demande s'il est bien sage d'aller me mettre, loin de toute action sur notre Œuvre, en vue de quelque chose qui arrivera, si je ne me trompe, mais qui pourra aussi ne pas arriver du tout, si, comme il peut se faire, nos cousins changent d'idée et se lassent de notre collaboration. En résumé, c'est un gros sacrifice à faire, dans le présent, en vue d'un grand avantage probable dans l'avenir.

Comtesse Zamoyaska au P. Nouvelle.

Zakopane, 7 novembre 1901.

Certes, vous n'avez jamais écrit une lettre dont l'intérieur et l'extérieur aient produit deux effets si opposés. L'extérieur m'a fait peur, car je me suis imaginé que vous me diriez de renoncer à Bobrek, et je me sentais trop engagée pour reculer avec *grâce*. Mais à la lecture, j'ai été bien soulagée, car tout y répond à ce qui me semble le plus sage : un *essai*. Nous verrons si ces deux œuvres peuvent se rendre service réciproquement. Cela n'est pas impossible, du moins dans l'avenir. Je ne veux pas augmenter les charges de mes cousins, qui sont déjà fortement obérés; mais étant donné qu'ils me semblent désirer que nous prenions la direction de leur œuvre, ils comprendront, — et *commencent à comprendre* déjà que nous ne pourrons le faire que si nous avons de quoi loger une succursale de la nôtre. Dans tous les cas, je leur ai promis que nous prendrions la direction de leur orphelinat, pendant six mois. Je partirai avec M^{lle} Louise Chizynska pour commencer, et, quand elle sera bien installée, j'irai, comme vous le dites, terminer mon hiver à Paris.... Nous voulons partir, si Dieu le permet, le 12 courant pour Bobrek, par Oswiecim (Pologne autrichienne).

Comtesse Zamoyaska à M^{me} Wallon.

Bobrek, 8 décembre 1901.

Je répète sans cesse à mes cousins que ce n'est qu'un *essai*, et que je n'ai aucune certitude de son succès. La grosse difficulté vient des sœurs, des... « bonnes sœurs » ! Si nous avions un nombre assez considérable de personnes pour se charger de la besogne, nous aurions vite fait d'organiser les choses; mais nous n'avons pas les personnes voulues, et, comment manœuvrer ces saintes filles ! Aujourd'hui, leur supérieure m'a gentiment dit qu'elles ne pouvaient pas faire ceci ou cela, à cause de leur règle : il s'agissait d'étendre du linge pour qu'il sèche vivement. Je lui ai dit : « Mais, m^{re} sœur, votre nom de « sœurs servantes » n'indique-t-il pas que vous êtes prêtes à servir ? » — « Certainement, m'a-t-elle répondu, nous sommes servantes, mais de la très sainte Vierge. » — Evidemment, la sainte Vierge n'ayant pas de linge à sécher, tout est bien, et elle a raison.

Comtesse Zamoyaska au Cardinal Perraud.

Bobrek, 7 janvier 1902.

Mes cousins Oginski sont partis pour leur propriété de Samogitie. M^{lle} Chizynska, qui est ici avec moi, habite à l'orphelinat; la loge de portier que l'on m'y prépare n'est pas encore prête. Je

demeure donc toute seule dans cette vaste habitation, allant tous les jours une ou deux fois à l'orphelinat, mais avec bien des heures de solitude pour faire *mûrir* mes idées, sur ce que j'ai à faire ici. C'est tout à fait étrange. Heureusement pour moi, je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un coup de tête en venant ici, ni d'avoir couru à la recherche d'un travail supplémentaire. Car, en ce cas, je n'aurais qu'une chose à faire, c'est de me sauver au plus vite. Une série de circonstances me font croire que c'est Dieu qui m'a amenée ici, et qu'Il m'y veut. Mais que veut-Il que je fasse? Mes cousins ont mis beaucoup de cœur et beaucoup d'argent dans leur orphelinat; mais ils n'ont pas le moyen de s'en occuper dans le détail. Les « sœurs servantes » (congrégation locale), auxquelles ils ont remis le tout, n'ont aucune notion de l'organisation d'une grosse machine comme celle-ci, et, en revanche, ont une très haute idée de leur dignité religieuse. Elles sont ennuyées au dernier point de notre ingérence. Si nous exigeons tout ce que nous devrions exiger, nous les exaspérons. Si nous n'exigeons pas, ce sera le désordre sur toute la ligne. Vous devinez si c'est une situation enviable! Et pourtant, je vois 1° que voici une grande œuvre qui sera ruinée si personne de sérieux ne la prend sérieusement en mains; 2° qu'il y a ici, ou du moins que cela pourrait merveilleusement servir de formation à des bonnes d'enfants, des gouvernantes, des infirmières, et que l'on pourrait aussi avoir une ferme école. Mais pour réaliser tout cela, il faudrait un nombre suffisant de collaboratrices; et quand je parle de prendre quelqu'un à Zakopane ce sont des cris de paon. Je ne désire, je ne cherche que la volonté de Dieu; j'ai confiance qu'Il me la fera connaître.

Comtesse Zamoyška au P. Nouvelle.

Bobrek, 3 mars 1902.

Vous savez que j'ai demandé à mes cousins six mois pour prendre une décision relative à ce que notre Œuvre pourrait faire pour seconder la leur. Il y a eu hier trois mois juste que nous sommes ici. Il m'avait semblé, jusqu'à présent, que si nous ne faisons pas tout le bien que nous voudrions faire, nous en faisons tout de même un peu, et que ce n'est pas à mépriser; que si nous ne trouvons pas ici tous les avantages que nous pourrions souhaiter pour une succursale de notre Œuvre, nous en trouvons quelques-uns qui ont leur importance. Voilà pourquoi il me semblait qu'il ne fallait pas se presser de refuser, tout en n'étant pas très pressée d'accepter. Mais depuis quelques jours les choses se dessinent très nettement; M^{lle} Chizynska, qui est ici avec moi, est souffrante depuis une quinzaine de jours, le médecin dit que le pays est fiévreux, et qu'elle ne peut rester. Si tout le reste m'inspi-

rait confiance, je m'escrimerais pour trouver quelqu'un pour la remplacer; mais une série de petites circonstances sont venues me prouver que nous ne sommes pas capables de répondre à la tâche. Ma cousine, qui n'a pas d'enfants, et n'a aucun grand intérêt dans la vie, souffre très évidemment de se trouver déchargée de cet orphelinat sur lequel elle avait concentré tout son cœur, et, tout en disant qu'elle ne peut s'en occuper comme il le faudrait, elle s'en occupe beaucoup comme il ne faudrait pas. Sa charité à l'égard de tout venant, suivant l'idée du moment, fait si bon marché de toute règle et de toute convenance que j'en suis absolument *suffoquée*. Pour couronner le tout, les « bonnes sœurs » auraient besoin d'être maintenues par une règle de fer; or, elles se rendent très bien compte du peu d'autorité que nous avons, ma cousine, par caractère, et moi, par situation. — Ainsi, climat insalubre, manque de liberté en face de ma cousine; manque d'autorité en face des sœurs. Ces deux dernières choses ne se sont fait sentir qu'au retour de ma cousine; car, avant son départ et en son absence, cela ne se trahissait pas. Vous direz, mon cher Père, que les choses étant ainsi, il n'y a qu'à s'en aller, au plus vite. C'est bien mon sentiment; mais le tout est de le faire si *aimablement* qu'il n'en résulte aucun chagrin pour mes cousins. Il se peut qu'on soit soulagé par mon départ et celui de M^{lle} Chizynska, car nous sommes *gênantes* au point de vue des impronptus; mais je crains qu'on cherche à retenir nos filles, car on se rend compte de leur habileté auprès des enfants. Or, les laisser ici est impossible; mais il sera très dur de les emmener... Mon Père, priez Dieu de nous donner la grâce de nous sortir d'ici *proprement*, sans blesser ni chagriner nos cousins, ce que je voudrais éviter à tout prix.

Comtesse Zamoyksa au P. Nouvelle.

Bobrek, 5 mars 1902.

Il me semble que votre charitable cœur partagera ma satisfaction, quand je vous dirai, qu'à l'aide du docteur, les choses se sont dénouées le plus gracieusement possible. Il est convenu que M^{lle} Chizynska ne pouvant rester ici, et moi étant obligée d'aller à Paris sous peu, ma cousine continuera à s'occuper de son Œuvre, comme par le passé, et que, si elle a à s'absenter et si elle le désire, nous demandera d'envoyer quelqu'un pour la remplacer, et que nous le ferons, si nous pouvons. Je laisse tout mon petit mobilier ici, ce qui atténue l'impression de mal entendu qui pourrait résulter de notre départ. Ce sera mon cadeau à cette Œuvre. Je suis soulagée d'une part et peignée de l'autre, car il est pénible de n'avoir pas su, ou pu, profiter d'une si belle occasion de faire beaucoup de bien.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Villers.

Bobrek, 12 mars 1902.

Pour la première fois, depuis mon arrivée, j'ai causé avec ma cousine un peu à fond... Je lui ai dit que Dieu mettait absolument autre chose au cœur, à elle et à moi, et que je n'avais pas les aptitudes voulues pour être l'instrument efficace de ce qu'elle désire. Elle, c'est la bonté, la compassion, la charité sous *toutes ses formes* à l'égard de tout venant. — (Elle en a donné deux nouvelles preuves ces jours-ci d'une espèce indescriptible!) Pour moi, c'est tout autre chose. Pour moi, Dieu est dans l'ordre : ordre moral, ordre intellectuel, ordre matériel. C'est en mettant l'ordre dans mon âme, dans mes pensées, dans mes affections, dans ma chambre, sur mon bureau, dans mes tiroirs, dans mes dépenses, dans mon travail, dans le règlement de mon temps, que je trouve Dieu, que je m'unis à Lui, que je l'aime et le prie. J'ai dit cela à ma cousine, et j'ai ajouté : « Vous êtes le pendant de ma fille, la charité avant tout, n'importe à quel prix ; eh bien ! la charité, comme je la puis comprendre, est autre chose ; c'est une œuvre de relèvement, par l'ordre ; et quand je suis forcée d'être charitable dans une porcherie, j'y perds tout mon latin ; cela me casse bras et jambes, et je ne puis avancer ». — J'ai dit cela en riant, et elle a ri de très bon cœur aussi. Elle a fini par dire : « Faisons deux œuvres ; une où Marie et moi nous recevrons tous ceux qui se présentent ; et une autre où vous maintiendrez l'ordre et ferez des éducations comme vous l'entendrez ». Hélas ! ce n'est pas une solution ; et la solution serait de lui laisser quelqu'un pour prendre ma place ici. Je sonne du cor, tant que je puis, mais, « personne ne vient ».

Il ne faudrait pas conclure de cette lettre que M^{me} Zamoyska manquât de *bienfaisance*. Il n'y a d'ailleurs qu'à relire sa lettre du 15 septembre 81 à Mgr Perraud (1), et deux autres au Père Mariote des 11 et 17 novembre de la même année (2), pour se convaincre de ses sentiments à l'égard du pauvre ; mais à l'époque à laquelle nous sommes, il y a, devant ces actes d'une charité *désordonnée* : d'une part, sa vocation d'éducatrice qui regimbe ; et, d'autre part, et surtout, un besoin de réaction contre les tendances de ses enfants, dont le cœur aussi vaste, impulsif et imprévoyant que généreux, avait souvent mis à l'épreuve notre « patronne du bon sens ».

Nous avons retrouvé dans les papiers de M^{lle} Houcke quelques lignes que M^{me} Zamoyska lui adressait du quai d'Orléans, lignes

(1) Page 69.

(2) Page 96 et 99.

écrites sans doute après quelqu'un de ces coups « d'une espèce indescriptible » dont ses enfants étaient coutumiers :

... « Venez. Si vous êtes de très mauvaise humeur, vous me trouverez à votre diapason ! Mes très chers excellents enfants me font enrager avec leurs diverses vertus. Je les battrais volontiers ; mais cela ne servirait de rien. On se corrige quelquefois de ses vices ; mais, qui les corrigerait de leurs bienheureuses vertus !

Ouf, ouf, ouf,...

Voilà mon dernier genre de signature (1).

Cet essai de Bobrek, qui semblait si plein de promesses, fut la dernière tentative sérieuse faite pour donner une succursale à la maison de l'Œuvre. Quelques jours avant son départ, M^{me} Zamoyska écrivait au cardinal Perraud.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Bobrek, 16 mars 1902.

Je vous l'avoue, j'ai un peu perdu confiance pour ce qui concerne l'expansion de notre Œuvre. Le P. Pététot disait souvent : « Je suis certain que la chose est inspirée de Dieu, mais je ne sais pas si c'est l'heure de Dieu ». Même chez nous, les gens ont peine à comprendre une chose si simple, allant si haut et si loin. Il semble que l'on ne puisse servir Dieu et son pays sans *échasses*. Et pourtant, Notre-Seigneur n'en avait pas quand il marchait faisant le bien. Notre Œuvre est une œuvre d'ordre et de bon sens. Or, les gens s'imaginent que pour servir Dieu il faut faire des excentricités.

Dans la suite, M^{lle} Zamoyska tenta bien encore quelques petits essais de fondation : c'est ainsi qu'en 1903 elle partit à Tenczynek, aux environs de Cracovie, pour y installer deux de ses « jeunes dames » (2). Le Wydział Krajowy (3) lui aurait accordé une subvention pour l'aider ; mais, au bout de quelques semaines, les deux « jeunes dames » devaient plier bagages.

L'année suivante encore, avec une autre « jeune dame » (4), elle essayait à Rokiciny (station de Chabowla, à quelques heures de Zakopane) de mettre sur le pied d'école une maison dont la propriétaire prêterait son concours. Mais on se heurtait toujours à la même difficulté : le manque de bras, à la « maison-mère » ; et

(1) A M^{lle} Houcke, 19 juin 1910.

(2) M^{lles} Skirmuntt et Leszynska.

(3) Sorte de « ministère de l'intérieur » polonais, fonctionnant en Galicie, sous le régime autrichien.

(4) M^{lle} Sebald.

au bout de quelque temps l'obligation de découvrir saint Pierre pour couvrir saint Paul faisait tout abandonner;... on rentrait au bercail.

En quittant Bobrek, M^{me} Zamoyaska avec sa fille étaient parties directement pour Paris, où le cardinal Perraud arrivait dans les premiers jours d'avril. Ce séjour en France fut court, car le P. Nouvelle s'annonçait à Zakopane pour le début de juin.

M^{lle} Zamoyaska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 16 juin 1902.

Il faut que je t'écrive; quand ce ne serait pas pour toi, « notre histoire de l'Œuvre » le réclamait, parce que j'ai des choses à te conter qui sont à retenir. Il me semble que nous sommes à un de ces moments où Dieu *fait voir* des merveilles. Le Père Nouvelle est parti, dimanche soir; son séjour a été magnifique de grâce pour notre maison. Il a parlé à la chapelle, pour les dames et les « aînées », presque tous les deux jours. Ce qu'il disait ravissait surtout les plus jeunes, qui ne sont pas encore initiées à l'école du P. de Condren. Celles que j'ai élevées à cette école pouvaient reconnaître les mêmes enseignements... Le soir, le P. Nouvelle nous expliquait l'évangile de saint Jean. Là encore, c'était très beau et bon; mais j'avoue que je n'aime pas quand notre lecture de l'Écriture Sainte tourne au sermon, et *perd complètement son caractère propre*. Je m'incline, parce que je sais que cela ne durera que quelques jours : mais je redoute qu'au lendemain les plus jeunes n'aient une sorte de déception; que cette lecture leur semble privée de toute saveur, quand il n'y a plus de Père pour prêcher à cette occasion... Voilà ce que j'ai de moins enthousiaste à dire. Mais voici ce qui, moi, m'a ravie : J'ai joui à la lettre des grâces des supérieurs. M^{lle} Hube, notre directrice, a été certainement inspirée pour user du séjour du P. Nouvelle d'une façon aussi bien trouvée. Elle a proposé que, chaque jour, il y ait près du P. Nouvelle une réunion générale de toutes les « dames », jusqu'aux plus jeunes; ce à quoi le P. Nouvelle a consenti. Et, alors, là, on remuait toutes les questions intéressant l'Œuvre, chacun apportait son sujet; toutes discutant devant lui, pour enfin entendre son avis ou bien ses décisions. C'est là où, pour moi, il a été *admirable*. Il fallait aussi qu'il fut inspiré pour répondre d'une façon toujours si sage et si conforme à notre esprit. Une seule fois, à une question qu'on lui a posée, j'ai tremblé, et j'ai prié de toutes mes forces; et sais-tu ce qu'il a fait, il a dit que pour cela il n'était pas compétent et que c'était à nous, en Conseil, de trancher la question!... Elle était brûlante... si tu savais le cri de reconnaissance qui s'est élevé en dedans de moi, quand le P. Nouvelle ne s'est pas laissé prendre! Je n'aurais

vu que cela, je croirais à la présence du Saint-Esprit à ces réunions. Elles avaient aussi un caractère si familial; elles nous unissaient. On sentait bien que nous fondions, les unes avec les autres... que nous n'avions qu'une pensée, qu'une manière de faire.

Nous insérons ici une lettre de M^{me} Zamoyska au sujet d'un événement qui ne touche l'Œuvre que très indirectement, mais qui, cependant, l'agita trop, et eut trop de retentissement, par toute la Pologne pour que nous le passions sous silence.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Zakopane, 22 août 1902.

Ici, nous avons une préoccupation assez étrange, qui nous touche très sensiblement, malgré le peu d'importance qu'elle a eue en apparence. Questions de frontière entre la Hongrie et la Galicie. Il est étrange que n'ayant plus de frontières, nous ayons encore des contestations de frontière! Au moment du partage de la Pologne, Marie-Thérèse, voulant faire une gracieuseté à la Hongrie, a détaché de la Galicie tout le « Cépuc Cips », comme disent les Hongrois, et « Spiz », comme on dit en Pologne. C'est ainsi que Lubowla, dont le château est surmonté des armoiries des Lubomirski, fait maintenant partie de la Hongrie. Mais les choses n'en sont pas restées là; les Hongrois, vrais Huns, ayant la spécialité d'envahir et de piller, et nous, celle de nous laisser toujours tondre, ils ont, depuis cent ans, petit à petit, avancé leurs poteaux de frontière de neuf cents hectares sur la Galicie, et avancent toujours. Or, depuis que Ladislav a acheté Zakopane, ils ont voulu continuer ce manège; lui, faisant son possible pour défendre cette frontière, non pas au point de vue de la propriété personnelle, mais au point de vue national. Le prince de Hohenlohe possède les sommets de nos rochers du côté de la Hongrie, Ladislav du côté de la Galicie. Hohenlohe a établi des chasses et prône les droits des Hongrois. On s'est tellement battu sur cette frontière à coup de plume, de documents, d'arguments, de discours, et même de fusil, que l'Empereur a décidé que la question serait tranchée par un arbitrage. Les deux partis sont réunis à Gratz, depuis hier, sous l'arbitrage d'un Suisse. L'examen de la question pourra durer, dit-on, plusieurs semaines. Marie a eu la pensée de nous faire faire le vœu de construire une chapelle d'action de grâces, si les choses tournent à notre satisfaction.

Comtesse Zamoyaska au Cardinal Perraud.

15 septembre 1902.

Vous demandez ce qui en est de notre affaire de frontière? Elle a été réglée par les arbitres suisses à notre grande satisfaction. La nouvelle en est arrivée samedi soir, par télégramme, et la joie a été intense... Nos élèves avaient organisé des neuvaines journalières à saint Expédit, c'est-à-dire qu'on est allé neuf fois, chaque jour, à la chapelle, d'heure en heure, pour y réciter ses litanies. Le succès leur a donné une haute idée de la puissance de la prière. Nous avons eu, toutefois, la précaution de terminer chaque prière, en disant : « si telle est votre volonté ».

Ce verdict attribuait à la Pologne la perle des Tatry : « Morskie Oko » (l'œil de la mer), lac superbe et sauvage, au milieu d'un site vraiment féerique; aussi, conçoit-on la joie de tous, et en particulier celle de M. Zamoyiski, qui s'était fait un point d'honneur de gagner ce procès pour son pays.

Comtesse Zamoyaska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 17 octobre 1902.

...Nous sommes horriblement à court de place, toujours par la même raison, c'est que mon cher garçon de fils a toutes les peines du monde à décider quelque chose; qu'il n'aime pas que l'on décide sans lui, et que j'ai une incapacité radicale à agir, par moi-même, contre son gré. Aussi, beaucoup d'améliorations restent à l'état de projets. Néanmoins, si nous ne faisons pas d'améliorations radicales, nous avons des palliatifs à notre misère, qui rendent la vie acceptable et permettent au bien de se faire. Or, vraiment, il s'en fait beaucoup. La III^e division est plus nombreuse que jamais : 120 élèves, à part nos petites sous-maîtresses. Leur niveau est infiniment plus élevé qu'il n'était; ce ne sont pas de petites vagabondes qu'on place chez nous en « préservation », mais de grandes fortes filles de cultivateurs, capables de payer leurs études. Nous sommes très fiers de cette aristocratie paysanne. La première division, avec M^{me} de Villers pour les *chouchouter*, est bien composée; la deuxième avec M^{lle} Hube pour battre la mesure et donner le pas, est assez mélangée. M^{lle} Sarabanowicz est notre « préfète des études »; elle forme *admirablement* nos « jeunes dames », comme on les appelle, à donner des leçons sous sa direction. M^{lle} Sebald, les leçons d'histoire de Pologne; M^{lles} Zakrzewska et Lyskowska, leçons d'arithmétique, de comptabilité, tenue de livres, etc. M^{lle} Justine, chimie et physique. M^{lle} Hube donne des leçons de

catéchisme très appréciées. M^{lle} Zakrzewska donne aussi des leçons de dessin technique. M^{lle} Chlapowska est à la tête d'un cours de cuisine qui se fait au restaurant, la saison terminée. On a remarqué que cet enseignement ne se laissait pas donner convenablement dans notre cuisine. Les élèves qui auront terminé le *cours* qui se fait au restaurant et qui auront suffisamment acquis la pratique nécessaire viendront ensuite diriger notre cuisine pendant quelques jours. Marie Luk est grand maître à la dépense, faisant faire toutes sortes de conserves, confitures, etc... Bronia, du haut de sa science acquise à Coëtlogon, professe à la laiterie. Antoinette Kaczmarek, à la boulangerie. Stasia Forecka, aux raccommodages : dentelles, cachemires, etc. Constance Elsner, aux corsets; M^{lle} Rigault, aux robes; Hélène Tomaszewska, à la lingerie de la maison; Mar. Okinczye à la lingerie de commande; le potager, sous les ordres de M^{lle} Félix, est merveilleux : pour deux cents personnes que nous sommes, nous avons une abondance de légumes, et, *tous* de la salade, deux fois par jour! — Le restaurant a rapporté, *net*, cette année, sous les ordres de Marie Denekowna et de Julie Rosembajer, 4.800 fr., plus, près de 600 fr. qui font le % accordé aux travailleuses. Plus merveilleuses encore, nos vaches; elles ont couvert leurs frais de nourriture. Le savon et le pain d'épices ont de plus en plus de vogue... M^{lle} Chizynska est à la tête de la maison; elle vient bien me consulter; mais en somme, c'est elle qui gouverne. Son séjour en Suisse lui a été très utile; vous savez qu'elle y est allée pour visiter les écoles ménagères, et nous en a rapporté de très bonnes idées et de très bons modèles. Vous en seriez contente : appareil excellent pour faire les conserves; systèmes parfaits pour nettoyer les carreaux et balayer sous les meubles.

C'est sans doute la dernière fois que nous rencontrons le nom de M^{lle} Chizynska dans ces lettres. Elle commençait alors à être très souffrante, et allait devoir souvent quitter la maison pour aller se soigner, tantôt à Worishofen, tantôt chez M^{lle} Karnicka, une de nos « collaboratrices temporaires » qui l'avait prise en grande amitié. M^{lle} Chizynska revenait, entre temps, travailler dans l'Œuvre; mais bientôt son état neurasthénique augmenta de telle sorte, qu'il lui devint impossible de supporter plus longtemps l'activité intense de la « ruche ». Elle dut quitter tout à fait la maison, et c'est chez M^{lle} Kanicka qu'une attaque l'emporta en quelques heures (1). Extrêmement adroite et industrielle, exécutant avec une grande perfection tout ce qu'elle entreprenait, « spéciale en tout », comme disait d'elle le P. Mariote, elle avait

(1) Le 17 mars 1920.

été, en vérité, pendant vingt années, la cheville ouvrière de l'Œuvre. Nous ne voulons pas laisser partir cette « abeille » de la première heure, sans citer un passage d'une lettre écrite à son sujet par M^{me} Zamoyska.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 17 août 1902.

M^{lle} Hube est en vacances, c'est M^{me} Chizynska qui gouverne. Depuis vingt ans, cette Œuvre a été gouvernée par vous, par moi, Marie, M^{lle} Hube, et maintenant M^{lle} Chizynska. Vous gouverniez toujours, surtout en mon absence, ce qui fait que je vous ai moins vue à l'œuvre; mais sur nous autres quatre, c'est sans contredit M^{lle} Chizynska qui fait la meilleure directrice; elle ne se perd pas dans les détails, et elle ne les néglige pas. Elle est très merveilleuse.

Il nous semble bien que c'est cette année-là que deux nouvelles « jeunes dames » se joignirent aux autres : l'une, M^{lle} Jasklowska, ne devait plus nous quitter; l'autre, une Française, M^{lle} de L. V., avait été envoyée par le P. Nouvelle. Celle-ci, après la guerre, dut revenir en France auprès de sa mère malade; mais elle a laissé un peu de son cœur à Zakopane où on l'attend toujours.

Au mois de décembre, un vieil ami des Zamoyski, le D^r Henszel, se mourait à Paris; à cette nouvelle M^{me} Zamoyska, qui préparait son départ pour venir recevoir le cardinal Perraud, se mit en route en toute hâte. Malheureusement, elle arriva 48 heures trop tard!

C'est pendant ce séjour à Paris qu'apparut à l'horizon une occasion pour M^{lle} Zamoyska d'aller à Rome. Elle la saisit au vol, désireuse depuis longtemps de corriger le mauvais souvenir de son audience de 1900. Rejointe à Rome par M^{lle} Justine Zaleska, elles y passèrent quelques semaines, mais ne purent voir le Saint-Père, — déjà très fatigué, — qu'à Saint-Pierre, — Ce ne devait être que trois ans plus tard, sous le pontificat de Pie X (1), qu'enfin M^{lle} Zamoyska aurait la joie d'une audience qui lui fut, celle-là, aussi douce que la dernière de Léon XIII lui avait été amère. Audience toute paternelle et intime, d'où elle sortit triomphante, avec la bénédiction du Saint-Père, écrite de sa main, au bas d'une petite photographie de sa mère, qu'elle avait emportée avec elle.

On rentrait à Zakopane en mai. — Juin allait voir arriver le

(1) En 1906. Elle avait cette fois avec elle M^{lle} Julie Zaleska et M^{lle} Nowdowska, une de nos « Jeunes Dames », qui devait mourir dans l'Œuvre en 1921.

P. Nouvelle; août, le P. Lechevallier; véritable abondance spirituelle. Aussi, sentons-nous une recrudescence de vie intense dans la maison.

M^{lle} Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, juin 1903.

Figure toi qu'on me charge, tout à coup, de la chose dont on a toujours poliment cherché à m'écarter : la direction spirituelle de toutes les demoiselles premières et secondes, qui viennent d'elles-mêmes à moi ! Entente parfaite entre mademoiselle Hube, moi, et... mademoiselle Leader ! Il y a dix demoiselles secondes qui ont commencés nos « exercices à jours distancés » (1). Il y en a dont je suis très contente. J'ai aussi, bien entendu, nos « jeunes dames ». Quant au matériel je suis la « patronne » chez M. Clément (2). Chez celui-ci, je suis secondée par M^{lle} Chlapowska, puis Julie Rosembajer et Marie Denek.

La fête de sainte Hedwige, elle aussi, révélait de nouveaux progrès.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Zakopane, 29 octobre 1903.

Notre petite exposition a bien réussi. On s'est donné beaucoup de peine pour faire constater nos progrès dans toutes les directions; mais c'est le jardin et les petits cochons qui ont fait l'admiration générale. Impossible de voir de plus majestueuses carottes !... Jamais je ne vois les matelas, traversins, couvertures, sans me souvenir de la peine que vous avez prise pour nous enseigner à les fabriquer. Vous pourriez être fière de vos élèves, tant elles s'en tirent bien. — Nos fromages et notre boulangerie ont fait très bonne figure aussi. Ce qu'il y a de moins flatteur pour nous, c'est la difficulté que nous avons à recruter nos sous-maîtresses. En vingt-deux ans, à peine en avons-nous 24!...

Et voilà nos documents qui s'épuisent.

Sur l'année 1904, nous savons seulement que le séjour à Paris s'effectua comme d'habitude (3);... que comme d'habitude aussi,

(1) M^{lle} Zamoyska avait rédigé (et mis à la mode dans la maison) un système de retraite, inspiré par les « Grands Exercices de saint Ignace »; système d'après lequel chaque sujet était médité pendant une journée. Puis, cette journée de retraite était suivie de la reprise de la vie ordinaire, pendant laquelle on *pratiquait* la résolution prise. On se mettait de nouveau en solitude, pendant un jour, avec le sujet suivant, et ainsi de suite, jusqu'au bout des « exercices ».

(2) Pâtissier amené de France pour enseigner son art.

(3) Fin janvier à juin, avec Sophie Zamoyska.

le P. Lechevallier fit sa visite à Zakopane (1) et puis, qu'à l'autonne, M^{lle} Zamoyska quitta Kuznice pour quelques semaines.

Ici, qu'on nous pardonne un petit intermède. M^{lle} Zamoyska n'avait jamais été à Varsovie, la frontière russe étant interdite aux Zamoyski. Or, pendant l'été 1904, une occasion, qui paraissait exceptionnelle, se présenta; et quelqu'un s'étant fait fort de procurer des passeports *truqués*, M^{lle} Zamoyska ne résista pas à la tentation d'aller faire un pèlerinage à cette vieille capitale de la Pologne, où sa mère était née, et où l'appelaient tant de souvenirs de son père.

Le 21 septembre donc, un bienheureux trio quittait Zakopane : M. Zamoyski, M^{lle} Zamoyska et M^{lle} Houcke, qui était alors à Kuznice.

A Varsovie, nous devons retrouver, non seulement tous les souvenirs de la vieille Pologne et ceux de la famille Zamoyski, visiter ce palais du Belvédère que le général Zamoyski, alors aide de camp du grand-duc Constantin, avait brusquement quitté dans la nuit tragique du 11 novembre pour prendre part à la dernière insurrection de 1831; — mais aussi, bon nombre d'anciennes élèves. Le bruit s'était vite répandu parmi elles de l'arrivée de M^{lle} Zamoyska et des réunions s'étaient tout de suite organisées dans l'appartement de l'une d'elles, chez M^{lle} Nowodowska.

Nous visitâmes plusieurs écoles, « filles » de la nôtre; entre autres, celle de Sainte-Zita, à la tête de laquelle était notre élève, Josia Chachorowska, celle de Chiliczki, fondée par M^{lle} Cécile Plater, etc... Puis, après une quinzaine bien employée, il nous fallut penser au départ.

Tout ce séjour a été relaté dans le « journal de M^{lle} Houcke », dont nous détachons ce passage caractéristique.

Septembre 1904.

...« Nous étions en troisièmes, Marie, son frère et moi. A une « des premières stations, M. Ladislas étant descendu pour jeter « une lettre dans la boîte, — entrent dans notre wagon deux « Polonais (dont l'un visiblement ému), suivis par un Juif, un « portefeuille à la main, et faisant mine de tirer des roubles. « ... Tous trois dans une grande agitation. Je ne raconterai pas « la scène qui se passait en une sorte de jargon polonais, et dont, « dès lors, je perdis les *finesses*, ou pour mieux dire, *l'astuce*. « Je dirai seulement que ces trois compères nous extorquèrent « vingt roubles (2),... qu'ils devaient nous rendre, assuraient-ils, à « la station de Wrocolek, où nous nous arrêtions! Moi, qui me

(1) En juillet, avec un petit Français en vacances, Jean Mercier.

(2) Alors, environ 60 francs.

« méfie toujours, j'avais eu quelque peine à passer à Marie le « porte-monnaie qu'elle me demandait. Je n'eus donc qu'une « surprise relative, en ne voyant pas trace de nos gens à la station indiquée; mais, Marie, qui, elle, ne croit jamais personne « capable de tromper, capable de mentir, encore bien moins de « voler, — éprouva une déception profondément touchante dans « sa forme même; « Pauvres gens, me dit-elle, en quittant la « gare; quand je pense à ce qu'ils auront à payer dans l'autre « monde pour ces vingt roubles!... Oh! tiens, je les leur donne », « ajouta-t-elle... Chère Marie, elle me donna, à moi, par cette « parole, une grande leçon ».

La lettre qui va suivre nous montre que si M^{me} Zamoyska cédait parfois à un mouvement de grande satisfaction devant ce qui marchait bien dans la maison, — comme nous l'avons vu dans ses pages du 17 octobre 1902, adressées à M^{me} de Beaupré, elle n'était pas sans voir les côtés faibles.

Comtesse Zamoyska à M^{me} Wallon.

29 octobre 1904.

... Il me semble qu'on doit toujours être capable de communiquer aux autres ce que l'on possède; or, non seulement je n'arrive pas à communiquer la compréhension de l'Évangile et de la vie aux jeunes filles qui nous entourent, malgré tous mes efforts, mais très souvent, c'est l'inverse qui a lieu. J'ai souvent remarqué et entendu dire que les Communautés religieuses, en s'établissant dans les campagnes, *déclassent* les jeunes filles qu'elles élèvent; c'est-à-dire que ces enfants ne veulent plus retourner aux travaux des champs et des fermes et ne veulent plus épouser des fils de paysans. Impossible de rendre à son pays un plus détestable service. J'en étais si impressionnée que j'étais constamment préoccupée de la nécessité d'éviter cet écueil à nos petites élèves, et au point de vue du travail matériel, physique, non seulement nos élèves ne sont pas au-dessous de leurs parents, mais elles leur sont ordinairement supérieures; elles sont plus courageuses, plus endurantes, plus laborieuses. Toutefois, nous les avons fait tomber dans un travers qui n'est pas moins détestable, et me désole. Elles sont, comme vous le dites, *intellectualisées*; elles sont, soi-disant *spiritualisées*, soi-disant *affinées*, — elles n'ont pas en face de la vie, de ses devoirs, de leurs familles, cette attitude conforme à l'esprit de l'Évangile, à sa beauté, sa bonté et sa simplicité. Elles deviennent des *précieuses*. Je ne comprends pas cela, et ne le comprenant pas je ne sais où trouver le moyen d'y remédier. Il me semble que si nous leur avions vraiment inculqué l'esprit de vérité et si nous avions

développé une véritable grandeur d'âme, elles ne seraient jamais déclassées; pas plus que Dieu ne se déclasse en se donnant, pas plus que Notre-Seigneur ne s'est déclassé ni dans l'étable de Bethléem, ni parmi ses apôtres et ses disciples; pas plus que le soleil ne se déclasse en portant la lumière et la chaleur aussi bien chez les gens les plus vulgaires, les plus misérables et les plus ignorants, éclairant « les bons et les méchants », comme il est dit dans l'Evangile. L'or ne se ternit pas entre les mains les plus calleuses. La vérité, la vraie grandeur, la supériorité vraie, n'ont jamais rien à souffrir, ni des personnes, ni des circonstances dans lesquelles elles se trouvent placées. Elles sont « ce qui est ». Quand je vois nos élèves mécontentes de leurs familles, se plaignant de n'être pas comprises, incapables de se mettre au niveau de leur propre monde, etc., etc., j'en suis navrée, car je constate que nous avons fait de la mauvaise besogne; nous avons mis un placage, un vernis, sur un fond creux, vide, puéril. Je comprends que tout ce qu'elles emportent d'ici est d'emprunt et ne part nullement d'un principe élevé; que nous avons produit quelque chose de très compliqué et de très fragile; mais que la moelle n'est pas atteinte, n'est pas transformée.

Comment s'expliquer, en effet, qu'une telle éducation ait pu, chez les élèves de la troisième division, produire des « précieuses », comme le dit M^{me} Zamoyska. Aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue matériel, cette éducation était basée, avant tout, sur la *pratique* : on voulait inculquer aux élèves « les vertus naturelles qu'il fallait acquérir avant que de tendre aux vertus surnaturelles »; on revenait sans cesse sur l'obligation pour chacune de respecter les conditions sociales où Dieu l'avait fait naître, « allant à l'assaut, chacun de l'endroit où il se trouvait », selon le verset de Josué (VI 20), si souvent commenté par M^{me} Zamoyska dans ses entretiens avec ses élèves... Et cependant, il est certain que nos enfants de la classe pauvre, — à côté de toutes les qualités d'ardeur au travail, de savoir-faire, de courage, d'endurance, d'ordre, d'économie, développées en elles, — étaient visiblement atteints de ces deux tares : l'orgueil, signalé déjà par M^{me} Zamoyska, dans une lettre de 1905 au cardinal Perraud, et la « préciosité »...

Ainsi, M^{me} Zamoyska qui, dès le début de son Œuvre, se préoccupait d'éviter l'écueil du *déclassement*, n'avait pu empêcher ces esprits encore trop neufs, sans doute, de brûler une étape.

Par contre, pour les jeunes filles de la classe dirigeante le « déclassement » s'est produit en quelque sorte dans le sens contraire. La logique avec laquelle M^{me} Zamoyska s'attachait à appliquer à la vie de l'Œuvre la vie même de Notre-Seigneur (prenant l'Evangile presque à la lettre : chacun se faisant le ser-

viteur de tous, chacun se servant et servant les autres) s'imposait promptement à son jeune entourage. Comme Notre-Seigneur, vie laborieuse et triple travail *pour tous*, sans exception; comme Lui encore, vie pauvre, toute de charité fraternelle. Ces jeunes âmes s'éprenaient du champ de travail tout nouveau qui se révélait à elles; aussi, dès leur rentrée dans le monde, n'avaient-elles plus qu'une pensée, celle de mettre en œuvre tout ce dont elles avaient compris la portée. Elles cherchaient à appliquer les principes de Kuznice, les unes dans leur propre domaine; les autres, en créant de petites écoles ménagères; d'autres encore en s'enrôlant dans quelque œuvre sociale fonctionnant déjà dans leurs parages. Elles apportaient partout avec elles, semble-t-il, quelque chose de particulier, comme le laisse à entendre une lettre de M^{me} Zamoyska au cardinal Perraud.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

Paris, 10 mars 1904.

Une de nos anciennes élèves m'écrit de Varsovie qu'un professeur du grand séminaire, auquel s'adressent la plupart de nos élèves varsoviennes, lui avait dit que ces jeunes filles gardaient une empreinte si profonde de ce qu'elles rapportent de chez nous qu'il en était étonné. Il ajoutait que c'était un souffle puissant dont il voudrait savoir le principe et l'aliment. C'est bien simple : le catéchisme secondé par les saintes Ecritures, les saintes Ecritures couronnées par le catéchisme; le triple travail de l'âme, de l'esprit et des mains; l'application à étendre le royaume de Dieu sur terre en travaillant à conquérir le royaume des cieux : cela suffit grandement, mais c'est trop simple pour paraître suffisant.

Un peu plus tard, M^{me} Zamoyska écrira encore :

Toutes ces anciennes élèves qui arrivent pour nous raconter ce qu'elles font, chacune dans son pays, pour le bien, est admirable. Tout ce jeune monde grille du désir de se rendre utile. Notre M^{lle} Obertinska fait l'édification de toute la contrée qu'elle habite, par la façon dont elle tient sa maison et gouverne la laiterie de son mari. M^{lle} Zarzycka fait la classe à cinquante petits garçons. Et maintes autres choses de ce genre qui me font plaisir (1).

Donc, si, d'une part, M^{me} Zamoyska semblait échouer avec les filles du peuple, d'autre part, elle réalisait pleinement une partie de son programme social avec les filles de la classe dirigeante. Elle l'avait pressenti, dès le début, d'ailleurs. Dans une lettre au P. Mariote de janvier 83, elle écrivait : « L'Œuvre, telle que je

(1) A M^{me} de Villers, 14 juillet 1906.

« la conçois, est destinée plus encore à faire du bien aux jeunes filles et femmes des classes élevées et moyennes qu'aux plus pauvres ». Les enfants pauvres, à ses yeux, étaient plutôt l'occasion d'une « bonne œuvre », qu'elles n'étaient l'Œuvre elle-même. — Dans une lettre au cardinal Perraud elle avait dit encore :

« J'ai l'impression que, de nos jours, tout ce que l'on tentera de faire pour le peuple échouera. Il faut prendre, pour réformer le peuple, les moyens que l'on a pris pour le pervertir : donner l'exemple. L'exemple est notre grand moyen d'action,... l'exemple que nous, les maîtresses, nous tâchons de donner à nos élèves de la troisième division, presque toutes filles du peuple, est doublé de celui des élèves de la première et de la seconde division, qui, tout en travaillant pour leur propre compte, donnent l'exemple du respect du travail, — d'un travail intelligent, systématique, bien ordonné — que nous cherchons à leur inculquer. Nous nous efforçons de faire comprendre à ces enfants que Dieu nous a créés, tous, riches et pauvres, en vue d'un triple travail : travail intellectuel, spirituel et manuel; que le travail fait notre honneur et notre mérite, et que la peine attachée à ce travail est notre expiation, ce quelque chose qui manque à la passion du Christ, et qui est notre part personnelle. Nous cherchons à leur prouver que les riches ne doivent pas se dispenser d'un certain travail manuel, sous prétexte de n'en avoir pas besoin pour vivre, et que les pauvres ne doivent pas se dispenser d'un certain travail d'âme et d'esprit, sous prétexte d'être trop obérés de travail manuel. En un mot, c'est tout un traitement moral en même temps qu'un apprentissage d'économie domestique que nous leur faisons subir. »

Ici, les documents qui, déjà, se faisaient rares, vont presque tout à fait manquer. Plusieurs raisons en sont la cause. D'abord, depuis quelques années déjà, M^{me} Zamoyska avait entrepris un travail de longue haleine. Elle désirait écrire « les mémoires » de son mari. Elle s'y préparait depuis longtemps en classant tous les papiers qu'elle avait conservés des archives de M. Léonard. Ce travail la captivait, et elle y consacrait souvent bien des heures réservées autrefois à la correspondance.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

20 juin 1905.

Tous mes papiers sont classés, jusqu'au dernier petit chiffon... J'ai trié aussi toutes les brochures, selon les années et les événements dont elles parlent... Je m'imaginais que tout cela facilitera mon travail... Si Dieu me prête vie et me donne de réaliser ce que je désire, cette biographie s'appuiera sur tous les évé-

nements qui ont, directement ou indirectement, eu quelque rapport avec notre pays. Mais ce n'est pas tout, je désire que cette biographie serve à raviver le souvenir de ce que notre pays a traversé, depuis qu'il est censé ne plus être. Je voudrais faire parler les faits; je voudrais rattacher tous les anneaux de la chaîne. Je me sens si au-dessous de ma tâche que je ne comprends pas ma hardiesse. Mais j'ai pris le parti de ne pas penser à ce qui me manque, mais à tout ce que Dieu peut me donner, s'il le trouve bon; et comme je suis convaincue que ce qu'Il voudra sera le mieux, je ne me tourmente de rien. Une chanson allemande dit : « Peu importe si j'ai de l'argent ou si je n'en ai point : si j'en ai, je me procurerai des chaussures; si je n'en ai pas, je courrai nu-pieds »... et la chanson continue ainsi, passant en revue tous les avantages dont on peut jouir, quand on est riche, et ceux dont on se passe, quand on est pauvre. Je chante cela au fond le l'âme, en pensant à mon travail.

Puis c'est à cette époque aussi que M^{me} Zamoyska, inquiète de l'état de santé de son fils, obtint de lui qu'il fît trêve, pour un temps, à son surmenage en Pologne, et l'accompagnât à Paris. Elle espérait que ce changement complet de vie et de milieu amènerait vite la détente nécessaire. Mais cette détente se fit à pas de tortue; aussi dut-elle s'installer à Paris, avec lui, pour des mois.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

27 février 1905.

Lasdislas ne s'est pas donné une journée de repos depuis l'année de la grande exposition de 1878, c'est-à-dire 26 ans. Il s'ensuit qu'il est arrivé à un degré de surmenage qui m'inquiète beaucoup, de toutes façons. Sa santé est très détraquée... Je ne le crois pas de force à supporter pendant une année de plus la vie qu'il mène.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 11 juillet 1905.

Etant donné le degré de fatigue cérébrale et générale auquel mon fils est arrivé, le médecin lui dit que toute la machine craquera s'il ne se donne pas un repos complet... On lui fait suivre un traitement dont on promet de sérieux résultats, s'il se fait dans les conditions voulues de repos. — Voilà comment j'ai laissé partir Marie et suis restée avec mon fils.

Comtesse Zamoyska au Cardinal Perraud.

20 juin 1905.

Je suis convaincue, autant qu'on peut l'être, que je ne puis rien faire de mieux, ni de plus utile à tous les points de vue en ce moment, que d'astreindre Ladislas, autant que cela est en mon pouvoir, à se reposer, autant que faire se peut. Il est arrivé à un tel degré de surmenage qu'aucun travail ne lui est possible; une simple conversation le fatigue.

Pendant ce temps, M^{me} Zamoyska travaillait de plus en plus activement à la publication des « mémoires ». Le second volume venait de paraître, bientôt suivi du troisième qui, pendant sa solitude au quai d'Orléans avec son fils, va marcher bon train. Une seule lettre française d'elle, alors, nous renseigne sur ce qui se passe à Zakopane.

Comtesse Zamoyska à M^{me} de Beaupré.

Paris, 11 juillet 1905.

... Comme les choses s'arrangent singulièrement en ce monde: vous savez que selon la première pensée de l'Œuvre, il ne s'agissait pas de faire une espèce de pensionnat, comme celui qui existe chez nous maintenant. Nous pensions à des personnes du monde venant partager, pendant un temps, notre genre de vie, pour se former à la vie chrétienne; mais cela n'a pas pris. Or, cette année où je ne puis y être, la maison est bondée de personnes de cette espèce. — La fille de notre terrible voisin, M. Uznanski, devenue veuve, après dix-huit mois de mariage. — Notre ancienne élève, M^{lle} Turno, avec sa petite-fille. — Marie Grocholska, nous revenant mariée, avec ses deux petits garçons. Une parente de 22 ans, qui, après un noviciat prolongé au Carmel, l'a quitté, faute de vocation, et cherche une façon d'utiliser sa vie. — Sophie Zamoyska, qui se prépare à son mariage... N'est-ce pas, justement ce que l'Œuvre devait faire?... Vous devinez si Marie a de quoi s'occuper. On m'écrit qu'elle n'y perd pas le calme et la paix. Dieu soit loué!

Monseigneur Likowski annonce sa visite pour août. Le restaurant travaille déjà, etc., etc... Je suis un peu confuse de me trouver au repos, dans mon coin chéri, avec mon fils que je possède un peu, pour la première fois, depuis sa petite enfance.

Le 8 janvier 1906, le cardinal Perraud disait sa dernière messe dans la petite chapelle du quai d'Orléans!... Il ne devait plus revenir à Paris. Le 8 février, déjà mourant, il écrivait sa dernière lettre à sa vénérable amie, la comtesse Zamoyska; quarante-huit

heures après, il quittait ce monde, le 10 février! — Ce fut un grand chagrin pour « le vieux quai », et une grande perte pour « notre histoire », dont il était le meilleur correspondant. Il donnait le branle du départ. Deux ans après, ce sera M^{me} de Beaupré; deux ans après, encore, M^{me} Wallon et le P. Lechevallier, à une semaine de distance...

Mais nous ne sommes qu'en 1906; le P. Lechevallier est encore de ce monde, et au mois d'août, il partait pour Zakopane. Cette fois, il ne partait pas seul; un autre oratorien — un familier du quai d'Orléans, le P. Baudrillart, l'accompagnait.

Comme ses confrères visiteurs de l'Œuvre, le P. Baudrillart fut tout de suite enveloppé par un je ne sais quoi de captivant, qui émanait de cette maison de Kuznice. Nous avons trouvé la lettre qu'il écrivit à M^{me} Zamoyska à son retour en France.

Paris, 2 octobre.

... Je garde le plus délicieux souvenir de Zakopane, des personnes et des choses que j'y ai vues... On respire chez vous une atmosphère de vie surnaturelle, d'amour de Notre-Seigneur au très Saint Sacrement, d'humilité et de dévouement aux âmes. J'ose vous le dire, et vous me le pardonnerez, de tous les bons et excellents souvenirs que j'emporte de Zakopane, le plus précieux est celui du bien que mon âme en a rapporté et dont je suis resté tout pénétré au cours de la retraite que je viens de faire.

Le P. Lechevallier alla encore deux fois en Pologne : en juillet 1907 et en septembre 1908; mais en 1909, le Père, souffrant déjà de la maladie qui devait l'emporter l'année suivante, le P. Nouvelle envoyait à Zakopane, pour la visite annuelle, un tout jeune oratorien, le P. Brillet.

Jusqu'ici, chacun des Pères de l'Oratoire avait été également apprécié dans l'Œuvre, y apportant cependant, chacun selon son caractère, sa note spéciale : le P. Morel s'était surtout attaché à l'organisation spirituelle de la maison, à en assurer le bon fonctionnement, dans ce sens. Le P. Lechevallier avait eu en vue, presque exclusivement, le bien individuel des âmes. Quant au P. Nouvelle, il avait été vraiment le « supérieur », le « suprême Père », comme disait l'aumônier de l'Œuvre en parlant de lui, embrassant dans sa sollicitude l'ensemble de la maison. Le P. Brillet, qui, dorénavant, sera le seul à venir dans l'Œuvre jusqu'à la mort de M^{me} Zamoyska, fut celui dont M^{me} Zamoyska écrira :

Comtesse Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 12 octobre 1909.

De tous les prêtres qui ont passé par cette Œuvre, c'est le P. Brillet qui me semble avoir laissé la meilleure empreinte au point de vue de l'ensemble de l'Œuvre. Il me semble qu'il a fait mieux comprendre le rôle de l'intelligence dans la formation du jugement, de la conscience et de la volonté. Ce que je vais dire sera peut-être exagéré, mais je force un peu pour vous faire comprendre. Or, ce que je reproche à notre maison, c'est qu'on ne fait pas un pas ici sans en faire une affaire d'âme, de vertu, de spiritualité, et qu'on considère le bon sens comme un empêchement à tout progrès, toute vertu transcendante..

Et encore :

Le P. Brillet a vraiment fait un bien sérieux ici. Il a mis du bon sens dans les têtes.... Il a accompli une espèce de miracle dans la maison. Il a détourné l'attention de nos collaboratrices du moi, moi, moi, je, je, je, dans la direction de leur mission éducatrice ici. Le résultat est surprenant, non seulement par rapport à ce qui en résulte pour les élèves, mais aussi et surtout par ce que cela produit en elles. Cela a relevé à leurs yeux la valeur et l'importance de ce que chacune a à enseigner. Les unes ont fini par comprendre qu'elles avaient à remplir une œuvre d'éducation et non de direction; les autres ont compris que nous ne désirons pas en faire des machines à travailler, mais qu'elles doivent se servir du travail manuel comme d'un très noble et très puissant instrument, ou plutôt, moyen d'éducation. Il me semble rêver en voyant se réaliser ce qui jusqu'ici n'avait été réellement que des rêves, puisque nous ne sommes jamais arrivées à le faire comprendre, agréer, et mettre en œuvre. Il me semble que je recommence la vie avec tous mes anciens *rêves*, plus, un commencement de réalisation. L'Œuvre ne me fait pas, comme cela était pour moi, l'effet d'un ossuaire, mais d'une pépinière.

La vie de l'Œuvre, pendant les quatre années qui vont suivre, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la guerre vienne tout interrompre, est tout entière contenue dans la correspondance qui commence entre M^{me} Zamoyska et le P. Brillet, ce père... « qui a la même manière qu'elle d'envisager son Œuvre »... ce Père... « dont la sanction lui donne confiance dans ses propres aspirations »(1).

Cette correspondance, assez volumineuse, ne nous apprend cependant rien de nouveau sur l'Œuvre : la vie continue à y être intense, comme ci-devant, avec des hauts et des bas, « les uns et les autres très accentués », écrit M^{me} Zamoyska, « l'écart entre

(1) Au P. Brillet, 24 octobre 1909.

ces deux extrêmes me déconcerte souvent ».... Toujours aussi, reconnaissance exprimée par M^{me} Zamoyska après chacun des séjours du P. Brillet à Zakopane; elle lui dit l'espérance que ces visites annuelles lui mettent au cœur pour la durée de l'Œuvre.... durée qui lui semble cependant, à mesure qu'elle avance en âge, devenir un problème de plus en plus insoluble, car... « la nature polonaise, souvent fantasque », ne lui donne aucune sécurité pour l'avenir;... « la mobilité du caractère polonais,... son manque de stabilité », l'inquiète... « On ne comprend pas en Pologne la signification et l'importance de tout ce qui constitue une méthode; on n'en saisit pas la portée;... on a beaucoup de belles idées, mais on a l'amour des innovations souvent au détriment de ce que l'expérience ferait respecter;... l'ordre et la méthode devraient être pour nous, Polonais, la plus salutaire pénitence, le meilleur frein pour nos imaginations enfiévrées, le meilleur réactif de notre nonchalance... si l'on arrivait, chez nous, à comprendre cela!!... mais on veut être héroïque et on ne veut pas être raisonnable, ce qui est présomptueux et insensé.... Cela me fait parfois l'effet d'un « hopeless case »... Les Polonais sont au plus haut point des impulsifs », écrit-elle encore; et, elle disparue, il suffira d'un rien pour faire dévier l'Œuvre de la voie *simple* qui doit être la sienne. Cette simplicité, elle y revient sans cesse : « Nous devons nous inspirer de ce qu'il y a de plus élevé pour tendre à la perfection, mais par les voies les plus courtes, les plus simples, les plus humbles ».... « Il me semble que ce que Dieu demande, à nous, ouvrières de cette Œuvre, est particulièrement simple; nous nous attachons trop facilement à des idées compliquées, idées qui nous ont été inspirées par des règles monastiques, par des vies de saints qui ont vécu dans d'autres temps et en d'autres circonstances que nous; par les conseils et les critiques de personnes très bien intentionnées et bienveillantes, mais qui nous trouvaient trop en dehors des clichés qu'elles avaient dans l'esprit et auxquels elles voulaient nous astreindre. Et cela ne nous a pas été avantageux ».

En juillet 1912, elle écrivait à ce sujet :

... « Un vénérable prêtre nous a beaucoup parlé de l'esprit de réparation, des associations qui s'organisent dans ce but;... il lui semblait que c'était quelque chose à introduire chez nous, si ce n'est pour nous toutes, du moins pour « l'élite ». Or, il me semble que ce serait une pieuse façon de tuer notre Œuvre. Je voudrais bien savoir si vous en jugerez de même, partant de ce principe que le T. R. P. Pététot m'a profondément ancré dans l'âme que nous ne devons pas régler nos actes et nos vies sur la vie des saints, mais sur la vie, les enseignements et les exemples que Notre-Seigneur a donnés. Or, Notre-Seigneur ne nous a jamais commandé des œuvres de réparation, mais de pénitence.

Qui plus est, nous n'avons pas de « mérites surabondants » à offrir parce que, selon l'enseignement de saint Jean, notre pénitence consiste à ne rien faire de plus que ce qui nous est commandé. Nous ne pouvons ni nous considérer comme « une élite », ni tendre à en constituer une parmi nous, puisque nous avons, toutes, pris les mêmes engagements au baptême, et qu'il ne s'agit que de les accomplir, sans renchérir sur ce que Dieu nous commande. Nous ne pouvons encourager personne à faire des œuvres mystérieuses, expiatoires ou « affectives », comme disait cet ecclésiastique, puisque nous voulons nous régler sur la parole de Notre-Seigneur : « venez et voyez », c'est-à-dire, vivre d'une vie si complètement chrétienne, que ceux qui viennent chez nous comprennent les enseignements de notre foi, sans même que nous ayons besoin d'en parler; et que tout soit si simple, si raisonnable, si juste, que personne ne s'en effraie » (1).

Telles semblaient être les réflexions qui dominèrent dans l'âme de M^{me} Zamoyska au moment où elle touchait au terme.

Si l'on s'en souvient, dès les tout premiers débuts de l'Œuvre, M^{me} Zamoyska écrivait de Kornik au P. Mariote : « Il me semble que notre Œuvre doit être comme une petite reproduction de l'Eglise, avec Notre-Seigneur pour chef... (2) », et voilà qu'à la dernière étape, ce même rêve réapparaît dans l'esprit de M^{me} Zamoyska. Elle écrit au P. Brillet :

« Il me semble que notre Œuvre devrait être comme une reproduction microscopique de l'Eglise : même esprit, même but, et, toute proportion gardée, mêmes moyens d'action : union à Notre-Seigneur pour étendre son règne sur terre par la prière, l'étude, le travail. Or, il me semble que Notre-Seigneur nous traite un peu comme il a traité son Eglise : après avoir ramassé les « balayures de la terre » pour la fonder, il se laisse flageller, conspuer, crucifier, et meurt sans avoir, — ostensiblement, — rien fondé du tout. A le voir mourir comme un coupable, entre deux brigands, qu'auraient pu penser sa mère, son apôtre bien-aimé, Madeleine? Certes, leur foi semble avoir été soumise à une rude épreuve. Eh bien! si Dieu ne nous laisse voir aucun succès, rien de fondé ni de bien établi, Il ne nous traitera pas plus mal que ce que Notre-Seigneur a accepté pour lui-même. Aussi, je borne mes aspirations à devenir une bonne élève de notre école. Je m'efforce de mieux comprendre que Notre-Seigneur sauvant le monde et fondant son Eglise, étant *immobilisé* sur la croix, ne pouvant ni aller, ni venir, ne pouvant pas faire un mouvement, ni un geste de la main, ne pouvant rien obtenir de personne, ni même se faire entendre presque de qui que ce soit. Comment a-t-Il *tout fait*, en ne

(1) Toutes ces citations sont tirées des lettres de la Comtesse Zamoyska au P. Brillet de 1909 à 1914.

(2) Au P. Mariote, juillet 1882.

faisant rien? Il n'a pas renoncé à son but; Il a accepté les conditions telles que Dieu les lui a faites. Voilà comment, il me semble, on peut se maintenir au-dessus de l'eau.

Donc, après ces quarante années de labeur, d'exemples donnés à riches et pauvres, dans l'espoir que cet exemple fera comprendre aux uns et aux autres comment le chrétien, vraiment digne de ce nom, peut mettre à la base de sa vie les pures doctrines de l'Évangile; — comment le travail fait l'honneur de chacun et ne doit être dédaigné par personne; — après tant d'efforts, tant de sacrifices, rien, aux yeux de M^{me} Zamoyska ne semble établi dans son Œuvre; Dieu jette comme un voile devant elle. Pendant les deux dernières années de sa vie, elle dira plusieurs fois : « Le soir même de ma mort, l'Œuvre aura vécu! »... mais, « en bonne élève de son école », elle ne renoncera pas à son but, et le poursuivra, malgré les déboires et l'obscurité.

Voici enfin une lettre du printemps 1914, la dernière que nous ayons à citer :

Comtesse Zamoyska à M^{lle} Houcke.

Zakopane, 9 mars 1914.

Je crois vraiment que nous irons à Paris vers le 22 avril, c'est-à-dire après la retraite des maîtresses d'écoles communales de notre « Powiat » (département), laquelle sera prêchée chez nous immédiatement après Pâques; mais mon séjour sera naturellement court, car je voudrais être de retour ici pour l'arrivée du P. Brillet... En ce moment, Marie est à Léopol, ou plutôt, dans les environs, à l'école ménagère dont s'occupe Wanda Czartoryska. On y donne une retraite aux élèves qui, là-bas, se destinent toutes à être maîtresses d'école et Marie est allée les aider. Que Dieu daigne y mettre *du sien*, c'est-à-dire, comme disait le cher P. Pététot, du « gros bon sens » et tout ce qui en provient. Il me semble qu'avec un peu de bon sens on peut arriver aux plus grandes vertus, et que, toutes les vertus et tous les talents, sans ce condiment, tournent à l'insanité et à une insanité dangereuse.

Ici se termine en réalité « Notre histoire »! La guerre est à la porte, qui va mettre fin à toute correspondance; et, après, M^{me} Zamoyska aura 87 ans!

Dans la lettre que nous avons mise en préface de ce travail, M^{lle} Zamoyska écrit à Mgr Perraud : « Il me serait doux de faire cela sous les yeux de maman pour être bien sûre que je ne dénature rien. » Or, nous tenons à dire que M^{me} Zamoyska ne vit pas ce manuscrit. Une fois seulement, M^{lle} Zaleska en ayant lu le début tout haut devant elle, M^{me} Zamoyska avait, paraît-il, froncé les sourcils, en déclarant son désir que l'on brûlât ce qui était écrit,

et que l'on ne continuât pas; l'expérience avait, disait-elle, modifié beaucoup de ses manières de voir et de penser; elle ne voulait pas que les générations futures pussent lire toutes ses « divagations ». — Ces paroles ayant été répétées à M^{lle} Zamoyska, celle-ci (qui mettait le déplaisir de sa mère sur le compte de sa grande humilité, et qui ne voulait pas être gênée par une défense quelconque pour continuer ce travail), évita toujours, dans la suite, d'y faire, devant M^{me} Zamoyska, la moindre allusion directe.

Aujourd'hui, en terminant ces pages, et avec le recul du temps, nous devinons que l'humilité de M^{me} Zamoyska ne fut pas seule en cause dans son déplaisir de cette lecture, mais bien vraiment le fait qu'elle ne pensait plus tout à fait de même à vingt ou quarante ans de distance. C'est d'ailleurs là (pour nous qui avons suivi pas à pas la fondatrice dans le développement de son Œuvre) ce qui se dégage de la lecture que nous venons de faire. Il nous paraît certain que si le programme social et chrétien de M^{me} Zamoyska est toujours resté le même, elle avait évolué dans l'application du principe. Plusieurs fois, d'ailleurs, vers la fin de sa vie, M^{me} Zamoyska avait dit, en constatant et *admirant* la fidélité avec laquelle les ordres religieux se conformaient aux plus menus détails imposés par leur saint fondateur (ne fût-ce que le changement d'une épingle dans leur habit,) — que, pour elle, elle pensait que si son Œuvre survivait, elle souffrirait de là-haut de la voir immuable, parce que tout ce qui *vit* change et évolue et que se condamner à ne pas marcher avec son temps, c'était se condamner à la mort.

Elle disait encore à ceux qui déploraient les temps nouveaux qu'il ne s'agissait pas de vouloir arrêter le train, — une fois qu'il était parti, — car on se ferait broyer par lui, en pure perte; mais qu'il fallait plutôt sauter dedans pour essayer de le diriger.

Nous voudrions maintenant (puisque, hélas! nous n'avons plus rien de direct) résumer, en de courtes pages, dans un dernier chapitre, les quelques années qui restent à vivre à notre vénérée fondatrice.

CHAPITRE VIII

Epilogue.

Ce fut, non pas le 22 avril, comme l'annonçait la dernière lettre citée, mais le 15 juin, qu'on arriva à Paris. Le P. Brillet partait seul pour Zakopane dans la seconde quinzaine de juillet. On pensait l'y rejoindre avant la fin du mois; mais des bruits de guerre circulèrent tout à coup, bientôt suivis de la mobilisation générale; le P. Brillet dut quitter Zakopane en toute hâte, tandis que les Zamoyski étaient bloqués en France. Il fallait se résigner! Le retour en Pologne autrichienne des Zamoyski, sujets français, eût certainement été dangereux, tant pour eux-mêmes que pour l'Œuvre... et puis, c'était l'affaire de quelques semaines;... trois mois au plus, disait-on. D'ailleurs, M^{lle} Zamoyska, comme franco-polonaise, allait avoir un rôle actif dans la lutte. L'Œuvre de « Protection polonaise » que, depuis quelques années déjà, elle avait installée au quai d'Orléans, devait, pendant la guerre, faire l'office d'un véritable Consulat de Pologne, travaillant de concert avec la Préfecture de police, pour identifier les nationaux polonais et les séparer des Allemands soit dans les camps de concentration, soit parmi les prisonniers. Elle aida aussi à la formation de la légion polonaise qui combattit sur notre « front ». Quant à M^{me} Zamoyska, se trouvant à la source même de tous les documents dont elle avait besoin pour son grand travail des « mémoires », elle s'y donna tout entière, traversant ainsi, moins péniblement, les douloureuses années de guerre. — Nous avons encore assez souvent des nouvelles de Zakopane, tantôt par M^{me} Sienkiewicz qui, à Lausanne, nous servait d'intermédiaire; tantôt par quelques cousins des Zamoyski, qui, munis de passeports suisses, trouvaient moyen de traverser les frontières. Nous savions que, dans l'Œuvre, on ne souffrait pas trop, relativement; que l'école, quoique très réduite, continuait à marcher comme elle pouvait, dirigée par mesdemoiselles Hube, Julie et Justine Zaleska, et quelques autres. Beaucoup de nos « jeunes dames » avaient quitté, momentanément, la maison, pour se donner aux œuvres de guerres, ambulances, etc... A la fin de 1918, l'armistice ayant mis fin aux hostilités, les Polonais du duché de Posen pro-

fitèrent du désarroi allemand pour jeter dehors leurs oppresseurs. Ce fut un coup de mains aussi habile qu'heureux, et dont les résultats mirent pour ainsi dire le feu aux poudres. Le mouvement patriotique s'étendit rapidement à toute la Pologne. Les Polonais avaient reconquis leur patrie et travaillaient à la reconstituer. Les Zamoyski pensèrent alors à rejoindre les leurs, et cette fois, ils rentraient en... Pologne! mais, M^{me} Zamoyska avait 87 ans; il s'agissait de ne pas l'exposer à un voyage d'aventures. Or, ce fut seulement en 1919 que les trains commencèrent à circuler, sinon directement, tout au moins, normalement, dans la direction de la Pologne. Chaque semaine un train diplomatique allait de Paris à Varsovie. Grâce à l'intermédiaire de leur cousin, le comte Maurice Zamoyski, alors ministre de Pologne en France, les Zamoyski obtinrent passeports et billets pour le 3 octobre. Ce fut l'adieu au « vieux quai »! adieu qui devait être définitif. Dix jours après, M^{me} Zamoyska écrivait de Zakopane à M^{lle} Houcke : « Notre baraque me cause une très agréable impression. La maison est, hélas! très diminuée, mais on y travaille admirablement. »

M^{me} Zamoyska passa tout l'hiver à Kuznice. Puis, au printemps, M. Zamoyski, qui était resté en France, rejoignit à son tour la Pologne, mais s'arrêta à Kornik. Aussitôt installé, il y appela sa mère. Celle-ci quitta donc Zakopane le 19 juin accompagnée de sa fille et de M^{me} de Villers. Elle passa vingt-quatre heures à Varsovie, où elle était née, mais n'avait jamais eu, jusqu'alors, le droit de mettre les pieds. Toutes les anciennes élèves de Varsovie et des environs accoururent à sa rencontre, dès la descente du train, et se succédèrent auprès d'elle, pendant la journée; — journée bien fatigante mais qui lui fut extrêmement douce.

Le 21 juin, elle rentrait à Kornik, qu'elle avait quitté, entre deux gendarmes, un beau matin de ce même mois, en 1886. Elle écrivait le lendemain à M^{lle} Houcke : « Je ne puis vous donner une idée du plaisir que je ressens en regardant ce pauvre vieux Kornik. Les arbres du parc sont splendides, je ne me souviens pas d'en avoir vu de pareils. Il me semble que tout a embelli. »

Ce billet était déjà tracé d'une main très tremblante. M^{me} Zamoyska y avoue elle-même qu'écrire lui devient difficile, que les mots lui manquent souvent. Le fait est que, de semaine en semaine, on va la voir s'affaiblir. — Elle avait alors auprès d'elle, — et qui dorénavant ne la quitteront plus, — son fils et sa fille; M^{lle} Julie Zaleska, la fidèle des fidèles, M^{me} de Villers, l'amie incomparable, et M^{lle} Lyskowska, une de nos élèves de l'année 94. Celle-ci s'était tout de suite donnée à l'Œuvre, et en était devenue une des « jeunes dames ». Par sa parfaite connaissance de la langue et de l'histoire de la Pologne, elle avait été souvent appelée à aider M^{me} Zamoyska dans la rédaction des « Mémoires »; et, dans la suite, était devenue sa secrétaire à poste fixe. Malgré l'af-

faissement qui s'accroissait, M^{me} Zamoyska continuait à travailler chaque jour, avec M^{lle} Lyskowska; elle voulait; coûte que coûte, achever son dernier volume. Il ne pouvait plus être question pour elle de retourner à Zakopane; on ne pouvait pas non plus songer à réorganiser de sitôt l'école à Kornik, où les dames de l'Œuvre faisaient tour à tour de fréquents petits voyages, pour causer avec M^{me} Zamoyska et la tenir au courant de tout ce qui se passait à Kuznice.

Sa quatre-vingt-dixième année fut célébrée d'une façon très touchante : des députations de l'armée polonaise et de nombreuses personnalités s'étaient jointes à la famille et à tout un groupe d'élèves anciennes et actuelles pour fêter, nationalement, peut-on dire, celle dont toute la vie avait été un bienfait national.

Au mois de mai 1922, l'épuisement de M^{me} Zamoyska se fit tout à coup si inquiétant que M^{lle} Houcke fut appelée par dépêche. Celle-ci, sans perdre une heure, arriva à Kornik au moment même où on allait administrer les derniers sacrements à M^{me} Zamoyska. — La veille, elle avait dit à M^{me} de Villers : « Mon petit enfant, je m'en vais, et je devrais être dans la douleur et le souci de quitter ceux que j'aime; et pourtant, je suis dans la lumière et la paix. » — M^{me} Zamoyska se remit, cependant, et reprit sa fragile vie habituelle; mais elle descendait la pente rapidement. Depuis la fin de juillet la situation s'aggrave. Le médecin permit cependant à M^{lle} Lyskowska, dont elle se passait difficilement, de se rendre pour trois semaines en France où l'appelait instamment sa sœur. — M^{lle} Lyskowska rentra le 11 octobre, au moment même (comme M^{lle} Houcke l'année précédente), où M^{me} Zamoyska recevait, de nouveau, les derniers sacrements. Dorénavant, ce ne fut plus qu'une lente et torturante agonie. Un soir, malgré son inaltérable patience, elle disait elle-même : « Si vous saviez comme je souffre! »... Le 2 novembre, M^{lle} Zamoyska, du bureau même de sa mère, dont elle ne quittait plus la chambre, écrivait à M^{lle} Houcke : « Maman continue à dormir. Comment cela finira-t-il? Dieu le sait! »

Cette lettre se poursuit le 3; puis, le 4 au matin, M^{lle} Zamoyska ajoutant, presque d'heure en heure, ce qui se passait pour sa mère. — Enfin :

4 novembre, 3 h. de l'après-midi.

... « Tout à l'heure, pendant que je pesais mon enveloppe pour te l'expédier, notre chère mère dormait; et, tout à coup, elle a élevé la voix en disant : « O Kraju! » (Oh! paradis!)... et c'était la fin! »

Elle était dans sa 93^e année. Dès qu'elle fut mise en bière, le cercueil ouvert, — comme c'est la coutume en Pologne, — fut exposé dans la grande salle du château. Le 7 au matin, jour des

obsèques, les enfants des écoles défilèrent devant le cercueil, qu'il fallut se décider à fermer. La « sainte de Kornik » fut portée à l'église sur les épaules de son fils et de quelques-uns de ses petits-neveux. Autour d'elle se pressait une foule en larmes. Ce fut un véritable enterrement de *pauvre* : pas un cierge, sauf ceux de l'autel, n'y fut allumé. Quelques arbres verts, seuls, coupés dans la forêt, entouraient le très humble catafalque. Puis, le cercueil fut descendu dans un caveau, nouvellement mis en état, dans l'église, où reposaient déjà tous les siens. Dans ce caveau, aménagé depuis en une sorte de chapelle, M^{me} Zamoyska repose. Et là, moins d'un an après (2 octobre 1924), son fils venait la rejoindre.

L'Œuvre de Zakopane, — ou plutôt l'Œuvre de Kornik, — comme on n'a jamais cessé de l'appeler (« Zakład Kornicki ») a, depuis, une modeste succursale dans une des dépendances du château, constituant ainsi comme une garde d'honneur aux reliques de la fondatrice. Dieu aidant, ce grain de sénévé prospérera, renouant ainsi sur place la tradition des premières années de l'Œuvre.

ANNEXE

Quelques lettres au sujet de l'Œuvre et que nous n'avons pas pu placer dans le courant du récit :

le 16 novembre 1909.

Comtesse Zamoyka à ?

La première pensée d'une Œuvre, non de celle que nous faisons, mais de l'œuvre que je désirais pour m'instruire et m'y former, m'est venue à l'âge de 15 ou 16 ans. Je disais alors à ma mère que je voudrais pouvoir me mettre en apprentissage dans une *école de vie*. Mais, quand ma mère me demandait ce que j'entendais par là, je ne savais pas expliquer ma pensée. J'étais passionnément désireuse de perfection dans toutes les directions; perfection dans l'ordre moral, dans l'ordre artistique, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre matériel de tout genre. J'étais avide d'apprendre, avide de voir, de comprendre, de mettre en pratique tout ce qui me traversait l'esprit. Puis, de déception en déception, je suis arrivée à comprendre que, rien en ce monde, n'est parfait et qu'en ce qui me concernait personnellement, j'étais absolument incapable d'atteindre, en quoi que ce soit, la perfection, même au degré où elle est possible en ce monde. Cela m'a été une peine profonde. Puis, petit à petit, j'ai compris que la perfection n'existe qu'en Dieu, ou plutôt, que c'est en Lui que toute perfection se résume; et dès ce moment, j'ai compris que l'école de vie que je cherchais sans pouvoir la définir devait être une école de vie chrétienne; une école où je pourrais voir tous les préceptes de la vie chrétienne mis en pratique, et où je pourrais les mettre en pratique moi-même sous les ordres et sous la direction de bons maîtres et de bonnes maîtresses. Je rêvais un *noviciat* de vie chrétienne sans autres règles que les saintes Ecritures, sans autres engagements que les promesses du baptême. Il me semblait qu'après avoir fait un pareil noviciat, je vivrais contente dans n'importe quel état, dans n'importe quelles conditions, et n'importe quelles circonstances.

Le P. Mariote m'a dit que ce que je cherchais pour moi-même, il fallait le faire pour d'autres, car d'autres, certainement, devaient souvent le désirer comme moi. Vous savez comment la

chose, à peine décidée, prit une tournure spéciale, par le fait de M^{me} de Beaufort et de notre désir de combiner nos pensées avec les siennes et de contribuer à réaliser ses pensées. Quant à moi, par le fait, il me semblait que tout chemin menant à Rome, tout chemin pourrait me mener aussi à la réalisation de mes désirs, quand même ce ne serait pas un chemin de mon choix. Mes désirs de perfection trouvent leur satisfaction, en une grande mesure, dans notre triple travail. Je crois que notre maison sert à répandre des notions de vie chrétienne pratique; je crois qu'elle fait quelque bien, et j'en suis très reconnaissante à Dieu.

Maintenant, quand vous me demandez comment je ferais si j'avais une Œuvre à fonder, selon mes idées, je suis très embarrassée pour vous répondre. Mes aspirations sont absolument les mêmes qu'il y a cinquante ans et plus: le triple travail de l'esprit, de l'âme et des mains; la pratique de toutes les vertus chrétiennes, l'accomplissement, aussi parfait que faire se peut, de tous les devoirs d'état, de n'importe quelles conditions et quelles circonstances, sans rien d'extraordinaire, ni de particulier; permettre à d'autres de partager ma vie, de profiter de mon expérience si j'en ai, de vivre pauvrement, humblement, laborieusement, austèrement, avec un règlement tel qu'est le nôtre, mais plus vigoureusement accompli. Voici ce que je ferais; mais je crois que ce serait probablement une utopie irréalisable; tandis que ce que nous faisons est une réalité qui laisse énormément à désirer, mais qui, telle qu'elle est, fait vraiment du bien. Aussi, je ne voudrais pas démolir ce qui est fait, mais chercher à l'améliorer, autant que ce qui est humain se laisse améliorer.

Quant aux exercices de piété, je voudrais surtout les faire consister en actes de vertus. Pour le reste, suivre le train ordinaire d'une bonne paroisse, soumise en tout ce qui concerne la foi et la morale à un bon curé. — Je tiens à l'Oratoire, parce que nous avons cela de commun avec eux, que, toute proportion gardée, nous poursuivons le même but : eux tendent à la perfection du sacerdoce et nous à la perfection de la vie chrétienne. J'y suis attachée aussi par nos traditions et par la reconnaissance.... Voici, ma petite amie, ce qui est venu se mettre sous ma plume, à votre appel (1)....

(1) M^{lle} Houcke croit se rappeler que c'est à elle que cette lettre a été adressée. — Questionnée longuement par une Française qui pensait à « aller » et « voir » l'Œuvre de Zakopane pour se rendre compte si ce genre de vie répondait à ce qu'elle cherchait, M^{lle} Houcke écrivit à M^{me} Zamoyska en lui posant diverses questions auxquelles M^{me} Zamoyska répondit ici.

Comtesse Zamoyka au Père Brillet.

24 octobre 1909.

... Mettre de l'ordre dans nos pensées, nos études, nos affections, nos maisons; dans l'accomplissement de nos devoirs et de tout ce qui dépend de nous. Rien ne me semble ni grand, ni petit, ni important, ni puéril, que dans la mesure où cela rentre dans l'ordre, c'est-à-dire, dans la place de la création, où y échappe... Voilà pourquoi notre Ecole d'économie domestique et notre enseignement ménager, tout en ayant un but matériel pratique, est, ou du moins devrait être, un moyen pour atteindre un but moral et spirituel. Vous l'avez compris ou deviné, concevez-vous la joie que cela m'a donnée : se trouver en union de pensée avec quelqu'un qui pense pour son propre compte... mais, ce n'est pas tout; l'ordre n'est-il pas une vertu qui a la raison pour base. Or, j'ai l'impression que si « la vertu est toujours courte par quelque côté », c'est précisément, parce que cette base lui manque. On veut tout appuyer sur la foi, oubliant que la foi elle-même ne peut exister sans la raison... Or, vous parlez au nom de la raison; vous la mettez en valeur; vous comptez avec elle, et vous le faites avec l'autorité d'un théologien et la grâce attachée à la parole du prêtre. Si l'on arrive chez nous à vous comprendre, à comprendre que la raison doit être la base de notre travail, et que l'ordre doit en être la règle et le fruit, notre Œuvre pourra réaliser ce que je crois être sa vraie tâche.

Comtesse Zamoyka au Père Brillet.

Zakopane, Noël 1912.

... Pour ce qui est de la collaboration des « dames » et des « anciennes », dans l'éducation de nos élèves, et la part qui en revient aux « dames » et aux « anciennes », c'est assez difficile à définir, car cela dépend beaucoup des aptitudes des unes et des autres. En principe, la direction des travaux manuels est confiée aux « anciennes », ainsi que les surveillances à table et aux dortoirs; et les leçons, les correspondances, les exercices de piété sont confiés aux « dames ». Néanmoins, dans la pratique, il y a nombre de variantes... il est arrivé trop souvent que quelques-unes des « anciennes » s'imaginaient n'avoir aucune influence morale à exercer, tandis que quelques-unes des « dames » avaient un trop grand zèle de direction. Les deux choses ont fait du mal; mais vos instructions ont beaucoup amélioré cette situation. Vous leur avez fait comprendre qu'elles ont une œuvre éducatrice à accomplir, et cela a remis les unes et les autres dans la vérité. Ce n'est pas encore la perfection, mais c'est une grande pierre d'achoppement. Néanmoins, le temps et l'expérience ont un peu

émoussé les excès de zèle sous ce rapport. Les directions à outrance ont pour inconvénient les délations, la passion d'occuper les autres de soi, les engouements, un développement extraordinaire d'imagination, de sensibilité, de vanité et d'amour-propre, au détriment du bon sens et de la vérité. Les avantages de cette direction devraient être le développement du jugement, de l'énergie, de la délicatesse de conscience, faisant remarquer aux élèves les devoirs que leur imposent les enseignements de tous genres qui leur sont donnés, et la constatation de l'écart qu'il y a entre ce qu'on leur enseigne et ce qu'elles mettent en pratique. Toutefois, vos questions dont j'ai parlé nous ont toutes forcées à réfléchir et à chercher ce qui est à améliorer.

Comtesse Zamoyska au Père Brillet.

28 mars 1912.

... Je veux profiter d'un rare moment d'accalmie pour vous dire une pensée qui me vient quelquefois à l'esprit; si elle est juste, elle sera peut-être une demi-réponse à l'énigme qui se pose devant votre esprit : il me semble que les protestants élevés par une lecture assidue de la Bible sont comme des enfants élevés par un père, et que nous autres, catholiques, comblés des soins que nous prodigue l'Eglise, nous sommes comme des enfants gâtés qui n'ont jamais entendu que la voix d'une mère. Si nous pouvions réunir les avantages dont jouissent les protestants avec ceux que nous tenons de l'Eglise, nous serions des chrétiens plus solides. Il m'a souvent paru aussi que, si la Providence nous a fait attendre 4.000 ans la venue de Notre-Seigneur, nous aurions grand avantage aussi à préparer l'étude de l'Evangile par celle de l'Ancien Testament; faute de quoi toute notre spiritualité manque de base, et cela se répercute sur les détails de la vie.

Comtesse Zamoyska au Père Brillet.

1^{er} mars 1914.

... Je suis très frappée de ce que vous dites des inconvénients de l'exégèse allégorique du sens figuré dans l'Ecriture sainte. Jamais je ne m'étais rendu compte qu'on y obtenait sa propre pensée. Cela m'a aidée à comprendre une chose qui me préoccupait depuis quelque temps mais dont je ne comprenais pas la raison : l'importance qu'il y a à prendre les textes dans leur sens littéral. Cela a tellement plus de force *pratique*; c'est si net dans l'explication.

Comtesse Zamoyska au Père Brillet.

28 décembre 1914.

Ce que vous m'avez dit au sujet de la lecture des saintes Écritures m'a été très utile à plusieurs points de vue. Aussi, en recommençant la lecture de la Bible, le 1^{er} octobre dernier, je me suis appliquée à comprendre surtout la lettre dans le sens propre; et pendant la lecture de la Genèse et de l'Exode, je m'en suis très bien trouvée; mais, parvenue au Lévitique, il me semble que toutes ces lois religieuses sont symboliques et qu'il faut tout méditer dans cette pensée.

Rédigé pour être prononcé dans un Congrès international des Ecoles ménagères tenu à Paris en avril 1922, et où la comtesse Plater-Syberg présentait les Ecoles ménagères de Pologne.

L'Œuvre d'économie domestique, créée à Kornik (Pologne prussienne) par la générale comtesse Zamoyska en 1882, fut la première des Ecoles ménagères fondées dans ce pays; devançant ainsi de beaucoup d'années le mouvement qui s'est généralisé depuis.

Bien avant cette époque déjà, M^{me} Zamoyska avait pressenti la question sociale actuelle, et ce n'est pas son moindre mérite d'en avoir trouvé l'un des remèdes, dès que l'intuition l'eut avertie du danger qui approchait.

Le conflit entre patrons et ouvriers, entre maîtres et serviteurs, l'impossibilité pour eux de se comprendre, l'amènèrent à chercher la solution dans la mise en pratique des plus pures doctrines de la charité, puisées aux sources de l'Évangile.

Elle pensa que, pour se comprendre, il faut commencer par se connaître. La création d'une école où le travail en commun rapprocherait entre elles les jeunes filles de classes sociales les plus diverses lui apparut comme un terrain d'entente très favorable; terrain sur lequel elle pourrait « inculquer aux riches plus de respect pour les pauvres, et aux pauvres plus de charité pour les riches »... — cette expression de Dickens qu'elle aimait à répéter — où elle pourrait faire naître chez les unes et chez les autres, une estime mutuelle et leur donner une compréhension plus lucide de leurs devoirs respectifs.

C'est alors qu'avec sa fille, et quatre amies de celle-ci, elle entreprit de faire de sa maison une maison modèle; ou, plus modestement, une maison école.

Dès le début de sa fondation, ce fut dans des entretiens quotidiens, que M^{me} Zamoyska avait avec les élèves de son Œuvre, qu'elle trouva peut-être son plus puissant moyen d'action : cha-

que jour, à l'ouvrage, pendant l'heure de raccommodage, elle avait avec elles une causerie, sans autre plan déterminé que celui d'éclairer leur jugement et de fortifier leur volonté. Elle savait descendre au niveau de ses élèves pour les faire monter jusqu'à elle, au moyen des images les plus simples et les plus familières. Du moindre incident du jour elle arrivait à leur faire déduire une conclusion morale. C'était une causerie faite surtout de questions destinées à provoquer les réponses et les remarques des élèves, de telle sorte que, le plus souvent, c'étaient les élèves elles-mêmes qui semblaient faire la leçon.

Pendant cette heure, elle mettait surtout en honneur le travail manuel, déplorant que tant de gens aient honte de mettre au travail la main qu'ils n'avaient pas honte de tendre à l'aumône. Elle disait que le respect pour le travail serait le signe distinctif du siècle qui venait; elle s'efforçait de convaincre chacune qu'on peut s'acquitter d'occupations grossières avec ordre, bienséance, et même élégance. Elle soulignait sans cesse à toutes que l'instruction et le développement qu'elles recevaient dans l'Œuvre ne devaient pas les amener à s'élever au-dessus de leur état, et leur démontrait qu'il s'agit d'élever son état par la façon noble et intelligente dont on s'y applique.

Le relèvement de son pays ayant été la grande préoccupation de sa vie, elle appropriait très spécialement son enseignement aux lacunes propres à la Pologne, et développait ces axiomes :

— « Avoir une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. »

— « Un temps pour chaque chose, et faire chaque chose en son temps. »

— « Ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait. »

— « Un point à temps épargne le temps. »

L'Œuvre progressait et se développait, lorsque la comtesse Zamoyska, comprise dans le décret d'expulsion de 1885, par lequel le prince de Bismark faisait bannir de la partie de la Pologne annexée à la Prusse quelque 30.000 personnes, — elle dut transporter son école en Galicie, où, après avoir résisté à l'épreuve de la guerre, elle subsiste toujours.

Il nous paraît difficile, au moment où ces pages vont être livrées au public, de laisser les lecteurs sur un point d'interrogation : qu'est devenue cette Œuvre?... Nous voudrions le dire en quelques lignes.

Comme on l'a vu dans le dernier chapitre de ce volume, la guerre avait déjà porté une grosse atteinte à l'Ecole de Zakopane. L'après-guerre, et tout ce que le conflit mondial allait entraîner avec lui, ne devait pas l'aider à reprendre pied tout de suite.

L'affolement de ce peuple, garrotté depuis tant d'années, et qui tout à coup se trouvait libre; — la dévalorisation effroyable de la

monnaie polonaise, qui atteignait la fortune privée aussi bien que celle de l'Etat; — la nouvelle mentalité qui surgissait, plus encore, peut-être en Pologne que partout ailleurs; — enfin, le déclin progressif de M^{me} Zamoyska, qui n'était plus là... tout en y étant encore! — tout concourait à créer un véritable désarroi dans le fonctionnement de la maison.

Devant ce désarroi, chacune sentait bien la nécessité de réagir énergiquement; mais, qui pouvait prendre l'initiative?... pas d'argent; les membres directeurs de l'Œuvre dispersés, puisqu'une partie était retenue en Posnanie, auprès de M^{me} Zamoyska.

Il y eut, alors, un moment sérieusement angoissant : l'Œuvre n'allait-elle pas sombrer? à vrai dire, les élèves ne manquaient pas; tout au contraire; la jeunesse des provinces reconquises sur la Prusse, — la Silésie, en particulier, — affluait, brûlant du désir de se plonger dans une atmosphère purement polonaise; d'y réapprendre sa langue, — en partie oubliée, et de se mettre à la hauteur de ses nouveaux devoirs envers la patrie libre... Comment se refuser à ces âmes de si bonne volonté? On leur ouvrit les portes toutes grandes et on s'en tira comme on put : tant bien que mal.

Il en fut ainsi jusqu'à la mort de M^{me} Zamoyska. Mais, alors, chacun se ressaisissant, on n'eut plus qu'une pensée : remonter le courant, si dur qu'il pût être.

Les ferventes disciples de la première heure, s'inspirant de leur fondatrice, demandèrent tout de suite aux Pères de l'Oratoire de reprendre leur visite annuelle et obtinrent que le P. Brillet vint, chaque été, maintenir en elles cet esprit de l'Œuvre que M^{me} Zamoyska lui avait tant de fois reconnu, et les aider à l'insuffler aux jeunes collaboratrices : actuellement, tout un noyau de nouveaux dévouements se forme donc et seconde déjà les... « bonnes anciennes ».

De même, au point de vue matériel, elles n'oublièrent pas que M^{me} Zamoyska, loin de s'isoler, cherchait à profiter des progrès accomplis par d'autres; elles allèrent donc, à tour de rôle, visiter les écoles les plus réputées de Belgique et de Suisse, et y faire des stages. Aussi, aujourd'hui, la maison de Zakopane est-elle en voie de devenir une *Ecole normale ménagère*. On y passe des examens à la fin de l'année, et les élèves qui ont été reconnues aptes à enseigner reçoivent un diplôme qui, à leur sortie de la maison, leur facilite le choix de situations avantageuses.

L'Œuvre semble donc bien établie : les maitresses se recrutent; les élèves y sont nombreuses. Si elle n'a plus un caractère aussi exceptionnel (les Ecoles ménagères étant maintenant répandues de par le monde), elle a gardé, cependant, comme cachet particulier, le principe sur lequel elle était basée et que les directrices s'efforcent de maintenir. Elles n'ont pas oublié que M^{me} Zamoyska a moins cherché à fonder une « Ecole ménagère » qu'une « Ecole de vie »; que son but était, avant tout, un but éducateur, une formation morale de l'esprit, de la volonté et du cœur; formation par laquelle les travaux manuels ne devaient être qu'un moyen. Et, devant ce principe, les directrices actuelles sont irréductibles, luttant contre le courant moderne de science à outrance, qui souvent menacerait de les faire dévier.

Peut-être est-ce cette fidélité au principe qui fait dire à ceux qui, de France, sont retournés ces dernières années visiter l'école de Kuznice (notamment à Mgr Baudrillart qui s'y rendit en 1927) que, « rien n'y est changé » : même discipline, même liberté, même ordre dans le travail et même lumière rayonnant sur tous les visages; comme aussi, même impression de ce quelque chose d'accueillant, d'aéré, presque toujours éprouvé par ceux qui, pour la première fois, mettent les pieds dans cette maison ou qui y reviennent.

Comme par le passé encore, l'Œuvre reste en contact avec les jeunes filles qui la quittent, leur stage fini : les cercles d'anciennes élèves se sont multipliés dans les grands centres de Pologne : Varsovie, Cracovie, Posen, Lwow, Lodz, Bydgoszcz, Sosnowiec, etc... M^{lle} Zamoyska — dans la mesure du possible, — préside les réunions mensuelles de ces cercles, allant, tantôt ici, tantôt là, y portant toujours son âme insatiable d'apostolat.

TABLE ANALYTIQUE

AVANT-PROPOS, par Mgr Baudrillart	VII
INTRODUCTION	XI
CHAPITRE PREMIER. — Débuts de 1880 au départ pour Kornik —	
Juin 1882	5
Premiers vestiges de la pensée de l'Œuvre dans l'âme de la Comtesse Zamoyska.	
1880. — Premières conversations avec le P. Pététot au sujet des désirs naissants de la Comtesse Zamoyska et de sa fille — M ^{lle} de Beaufort — M ^{lle} de Geloës — M ^{lle} Chizynska — M ^{lle} Julie Zaleska.	
1881. — <i>Janvier</i> . Entrée en relations avec les « Dames de la Retraite ». — Divers séjours à la Retraite de Versailles — <i>Août</i> . Voyage d'exploration de la Comtesse Zamoyska et de sa fille à Kornik — La Comtesse Zamoyska entrevoit clairement ce que doit être la base de l'Œuvre — « Faudra-t-il faire les choses pauvrement, ou créer chez les élèves des besoins d'ordre qu'elles s'efforceraient ensuite d'introduire où elles seront? ». — « L'esprit de notre Œuvre est un esprit d'abnégation. La religieuse sait que si elle est à son couvent, son couvent est pour elle ; chez nous, nous sommes pour l'Œuvre, mais l'Œuvre ne sera pas pour nous ». — <i>Décembre</i> . Retour à Paris par Copenhague — Holte.	
1882. — <i>Juin</i> . Départ pour fonder l'Œuvre à Kornik — Arrêt dans le Limbourg, à Elsloo, chez le Comte de Geloës.	
CHAPITRE II. — Kornik — <i>Juin 1882 à Décembre 1885</i>	
Première notice écrite sur l'Œuvre — <i>24 Juin 1882</i> : arrivée à Kornik — Nos deux premières élèves internes — L'Œuvre doit être une reproduction de l'Eglise, où il y a place pour toutes les vocations » — <i>Septembre</i> . Premier séjour du P. Mariote — Départ de M ^{lle} Zaleska dans sa famille, pour un temps illimité — <i>Novembre</i> . Arrivée de Mesdames de Beaupré et Lalou.	
1883. — <i>Mars</i> . Départ de M ^{me} et M ^{lle} Zamoyska à Paris pour la réception de Mgr Perraud à l'Académie. M ^{lle} de Geloës revient aussi. — <i>Mai</i> . Connaissance de M ^{lle} de Mylo — <i>Juin</i> . Retour à Kornik — Entretien de quatre heures à l'ouvrier — <i>Juillet</i> . Mort de la Comtesse Tytus Dzialynska — <i>Octobre</i> . M ^{lle} Zaleska revient définitivement dans l'Œuvre — Ouverture d'une boutique chrétienne — <i>Novembre</i> . Second séjour du Père Mariote. Au retour, il ramène à Nancy M ^{me} Lalou, malade — Entretien de quatre heures.	
1884. — <i>Janvier</i> . Départ pour Paris — Premières menaces d'investigations de la police au sujet de l'Œuvre — <i>Février</i> . Retour à Kornik de la Comtesse Zamoyska seule; impression pénible au retour — à Paris M ^{lle} Zamoyska fait la connaissance de M ^{lle} Mac Guire — <i>Mai</i> . Retour de M ^{lle} Zamoyska à Kornik — Arrivée de M ^{lle} Mac Guire à Kornik — <i>Juillet</i> . Voyage à Cracovie de M ^{me} et M ^{lle} Zamoyska —	

Août. Organisation des « Polki i Polkourick » parmi les élèves — M^{lle} Justine Zaleska vient passer ses vacances à Kornik — *Octobre.* Première exposition pour la Sainte-Hedwige — Abbé Lewicki.

1885. — *Mars.* La Comtesse Zamoyska appelée à Paris pour une affaire de famille part seule; puis M^{lle} Zamoyska la suit avec M^{lle} Mac Guire — *Avril.* Retour de la Comtesse Zamoyska à Kornik : Abbé Fabriz — *Juin.* La Comtesse Zamoyska revient à Paris, accompagnée par M^{lle} Chizynska, pour recevoir Mgr Perraud — *Juillet.* Retour de toutes à Kornik — *Août.* Visite de M^{me} Wallon pour les vacances — Premier séjour de mesdemoiselles Hube — Première retraite de Première Communion de la paroisse, faite avec l'aide de l'Œuvre — Décret d'expulsion — *Octobre.* Seconde exposition pour la Sainte-Hedwige — *Novembre.* La Comtesse Zamoyska quitte officiellement Kornik pour aller habiter au Palais de Posen — Première retraite, selon saint Ignace, de quelques-unes de nos enfants.

CHAPITRE III — Entre le décret d'expulsion (1885) et l'installation à Lubowla (1886)

147

Décembre. Arrivée à Paris — M^{lle} de Geloës au quai d'Orléans — Départ pour Rome.

1886. — *Janvier.* Visite au Cardinal Leduchowski — *Bref* — *Février.* Audience de Léon XIII — Retour à Paris — Lettre à M^{me} de Beaupré au sujet de divers principes dont il ne faut pas se départir dans l'Œuvre — *Avril.* Visite chez l'abbé Huvelin — Signe de Dieu pour fonder l'Œuvre en France — Diverses pensées au sujet de l'Œuvre — *Mai.* Retour en Pologne en deux groupes : M^{lle} Zamoyska avec M^{lle} d'Avril — La Comtesse Zamoyska avec M^{lle} Houcke — *6 juin* Arrivée à Drzazgow — *10 Juin.* Arrestation — *15 Juin.* Séjour des Zamoyski à Cracovie à la recherche d'un abri pour l'Œuvre.

CHAPITRE IV — Lubowla (Juillet 1886 à Décembre 1887) . . .

195

Juillet. Arrivée à Lubowla — *Août.* Excursion dans les Tatry — *Septembre.* M^{me} de Beaupré se transporte de Kornik à Lubowla — « Vif sentiment qu'il ne faut pour l'Œuvre, ni rien demander, ni rien refuser » — *Octobre.* Visite d'un Père franciscain — « Fondement de notre règle : la parole de saint Jean » — Premières pensées qui, plus tard, inspireront le livre sur le « travail » — Un entretien de quatre heures — Diverses réflexions au sujet des « spécialités » comme étant contraires à l'éducation — *Novembre.* Mgr Perraud doit prononcer à Notre-Dame l'oraison funèbre du cardinal Guibert — Départ pour Paris de la Comtesse Zamoyska, M^{lle} Hube, M^{lles} de Mylo et Zaleska — A Paris, confirmation de M^{lle} Hube dans la chapelle du quai d'Orléans.

1887. — *Janvier.* Retour à Lubowla, excepté M^{lle} Zaleska qui reste encore quelque temps à la « Retraite » — *Avril.* Voyages multiples à la recherche d'une propriété à acheter — Raisons pour lesquelles on doit quitter Lubowla — « L'Œuvre doit rester dans la perfection de la vie chrétienne, sans aucune particularité. Si nous faisons plus, ce ne sera pas la voix de Dieu, mais celle des hommes qui nous l'aura dicté » — *Novembre.* Départ pour « le Calvaire ».

CHAPITRE V — Kalwarya — Décembre 1887 à fin septembre

1889

227

Installation à Kalwarya.

1888. — *Janvier.* Séjour à Paris — La Comtesse Zamoyska et sa fille avec Halka Lubomirska — *Mai.* Retour à Kalwarya — « Eviter de

pencher vers le pensionnat et l'ouvrage » — Que chacun reste à sa place à laquelle Dieu l'a mis » — M^{lle} Chizynska quitte définitivement ce qui restait de l'Œuvre à Kornik pour venir reprendre sa place dans la maison de Kalw — *Juin*. Méditation du matin pour les enfants — *Juillet*. Nouvelles recherches de propriétés à acheter — Arrivée d'un aumônier : l'abbé Soltan — *Septembre*. Un entretien de quatre heures — *Octobre*. La Comtesse Zamoyska vient trois semaines à Paris pour y soigner ses yeux — *Novembre*. Retour à Kalwarya ramenant avec elle M^{lle} Houcke — Livre de Ruth, appliqué à l'Œuvre — *Décembre*. Retraite d'élection de M^{lle} Hube.

1889. — Mort du P. Mariote — *Avril*, Vendredi-Saint. Mort de l'abbé Soltan — Encore à la recherche de propriétés à vendre — *Mai*. Achat de Zakopane — Achat de Bzazka — *Juin*. Première visite de Mgr Felinski — Arrivée de deux de ses religieuses — *Août*. Premier voyage de la Comtesse Zamoyska à Czernowice et Dzwiniaczka — *Septembre*. On décide le transport de l'Œuvre à Zakopane dans la villa d'Adasiowka.

CHAPITRE VI — Zakopane — Adasiowka — Septembre 1890 à Juillet 1891

259

Octobre. Arrivée à Paris pour l'Exposition universelle.

1890. — 2 *Janvier*. Retour à Zakopane — Maladie de M^{lle} Mac Guire — *Février*. Séjour de Mgr Felinski — Projet d'union entre sa communauté et l'Œuvre — ses postulantes à Adasiowka — vie intense d'âme — Multiples retraites — Première tentative d'une « Formation » — M^{lle} Zamoyska maîtresse des novices — A propos de Mgr Felinski : « tout ce que nous faisons alors sortait de la simple vie chrétienne que nous cherchions ». — *Mars*. Second voyage et séjour de la Comtesse Zamoyska à Czernowice — *Juin*. Nouveau séjour de Mgr Felinski à Adasiowka — *Juillet*. Mariage d'Anastusia — Création des restaurants de Koscielicka et de Kuznice — Organisation d'une division des « Demoiselles » — M^{me} Leader — 25 *septembre*. Opération de la Comtesse Zamoyska.

1891. — Séjour à Cracovie — *Mars*. Arrivée à Paris avec Ada Jelowicka et M^{lle} Mac Guire — *Mai*. Connaissance de M^{me} de Villers — Entrée en relations avec les Pères Nouvelle et Morel — *Juin*. Séjour de M^{me} et M^{lle} Zamoyska à la Bourboule.

CHAPITRE VII — Zakopane Kuznice Août 1891 à 1914

285

Juillet. Retour à Zakopane Kuznice de la Comtesse Zamoyska, sa fille, M^{lle} Mac Guire, M^{lle} Houcke — *Août*. Premier séjour du P. Morel — Il est question de « Constitutions » — Organisation d'un roulement dans les emplois — « L'essence de la vie religieuse : détachement pour l'amour de Dieu. Essence de l'esprit de l'Œuvre : tout faire valoir au service de Dieu » — Nouveaux projets de « Formation » — *Octobre*. Plan pour le développement intellectuel des élèves « Demoiselles » — Mission prêchée par le P. Lubinski — M^{lle} Justine Zaleska.

1892. — *Janvier*. Inquiétude au sujet de la Comtesse Zamoyska — Derniers sacrements — *Février*. Séjour à Paris de M^{lles} Chizynska et Hube pour un essai de formation auprès des Pères de l'Oratoire — Manuels pour les emplois : « Joindre la pratique à la théorie ; unir ce qui était uni dans la pensée du Créateur ; travail de l'esprit, de l'âme, des mains » — *Juillet*. Accident de voiture — Créa-

tion du jardin potager — Achèvement de la maison et de ses dépendances — 15 Octobre. Fête de sainte Hedwige — Versets sur les vertus théologiques et cardinales — 16 Décembre. Arrivée à Paris pour la mort de M. Léonard.

1893. — *Janvier*. Première entrée de M^{lle} Zamoyska à la Visitation d'Orléans — *Mai*. Retour à Zakopane : M^{lle} Félix — *Juillet*. « Rester fidèle à l'esprit de l'Œuvre — Fuir les pratiques religieuses » — Notre « patronne du Bon sens » — Second séjour du Père Morel — Visite de Mgr Likowski — M^{lle} Zakrzewska — Trois divisions d'élèves.

1894 — *Février*. Départ de M^{me} et M^{lle} Zamoyska pour Paris — *Mars*. Séjour de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Houcke à la Visitation d'Orléans — Malaise et trouble de la Comtesse Zamoyska au sujet de l'Œuvre, devant cette fascination de la vie religieuse chez sa fille — *Mai*. Retour à Zakopane — Période de découragement, d'épreuves — *Juin*. Installation de M^{lle} Zamoyska à Saint-Jean — *Septembre*. Départ, qui aurait dû être définitif de M^{me} de Beaupré — *Octobre*. Epidémie de fièvre typhoïde — M^{lle} de Lasteyrie — Miss Brown en visite — *Décembre*. Maladie de M^{me} de Villers — Regrets exprimés par la Comtesse Zamoyska du départ de M^{me} de Beaupré — Quatre baptêmes d'Israélites.

1895 — *Janvier*. Voyage de M^{me} de Villers et de M^{lle} Zamoyska à Paris, pour la mort du général Ribourt — La Comtesse Zamoyska les rejoint — Retour à Zakopane — La Comtesse Zamoyska constate l'orgueil des élèves de la III^e division — *Mai*. Séjour en France de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Justine — « L'Œuvre se détraquera si nous cherchons à imposer les principes de la vie religieuse » — *Août*. Troisième séjour du Père Morel — De nouveau, organisation d'un temps « d'épreuve », suivi d'un temps de « formation » — *Octobre*. Fête de sainte Hedwige; longue lettre relatant la « délicieuse fête » — *Décembre*. Départ pour Paris de la Comtesse Zamoyska appelée par Mgr Perraud pour la réception du « chapeau » — Retour de M^{me} de Beaupré, à Zakopane pendant cette absence.

1896. — *Janvier* à Paris, industrie du savon — *Avril*. Retour à Zakopane — Maladie de M^{me} de Beaupré — Longue lettre sur l'Œuvre : « Dieu ne demande que l'effort » — « Être fidèle dans les petites choses » — Deux lettres au sujet des jeunes filles du monde — *Août*. Audition du « Moïse » à l'église de Zakopane.

1897. — *Janvier*. Séjour à Paris — Divers projets de maisons en France — *Avril*. Audition, pour le Cardinal Perraud du « Moïse » au quai d'Orléans — Retour à Zakopane de la Comtesse Zamoyska et de M^{me} de Villers — Elles reviennent toutes deux, appelées à Paris par la mort subite du fils de M^{me} de Villers, puis rentrent à Zakopane — Départ définitif de M^{me} de Beaupré — Lettres de regrets sur le départ de M^{me} de Beaupré — *Août*. Premier séjour du Père Lechevallier — Séjour de Mgr Likowski — Messe à Morskio Oko — *Septembre*. Fièvre typhoïde de M. Zamoyski — *Novembre*. Voyage de M^{lle} Zamoyska en France pour des projets de fondation — Visite d'une maison près de Dijon.

1898. — *Février*. Cours d'économie domestique au quai d'Orléans — *Avril*. Œuvre de Popincourt — *Mai*. Arrivée à Paris de la Comtesse Zamoyska — *Juillet*. Retour à Zakopane de M^{me} et M^{lle} Zamoyska, M^{me} de Villers, M^{lle} Houcke, M^{lle} Félix — Séjour de M^{lle} X. à Kuznice — *Octobre*, M^{lle} Houcke et M^{lle} Justine « déléguées » à Popincourt — *Novembre*. Rupture avec l'œuvre de Popincourt — Ere

de prospérité de l'Œuvre — Nouveaux aménagements intérieurs et extérieurs de l'Œuvre.

1899. — Arrivée à Paris — Pour la première fois, une supérieure a été nommée à Zakopane comme « directrice locale » — *Juillet*. Retour de M^{me} et de M^{lle} Zamoyska à Zakopane — Première visite du Père Nouvelle — M^{lles} Chlapowska et Skirmuntt.

1900. — *Janvier*. Nouvel accroc de santé de la Comtesse Zamoyska — Elle descend chez le Dr Chramiec — *Février*. Incendie du restaurant — Diverses publications de la Comtesse Zamoyska — *Juin*. L'altitude de Kuznice trop élevée pour la santé de la Comtesse Zamoyska, on se remet en quête de propriétés à vendre dans la plaine — *Juillet*. Retour de la Comtesse Zamoyska à Kuznice — *Août*. Second séjour du Père Lech — *Novembre*. Départ pour Paris — Voyage à Rome de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Houcke — 30 *Décembre*. Audience de Léon XIII.

1901. — *Janvier*. Retour à Paris de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Houcke — *Mai*. Retour de M^{lle} Zamoyska seule à Zakopane pour y prendre la charge de « Supérieure locale » — Retour à Zakopane de la Comtesse Zamoyska — M^{lle} Mac Guire quitte définitivement l'Œuvre pour retourner en Amérique — *Juillet*. Quatrième séjour du Père Morel; son frère, le Père Emile, le rejoint à Kuznice — Abbé Szczepanik, aumônier — Diverses réflexions de la Comtesse Zamoyska sur l'éducation dans les maisons religieuses — Quatre lettres au sujet de ce que pense la Comtesse Zamoyska sur les « Statuts » désirables pour l'Œuvre — Bobrek.

1902. — *Mars*. Arrivée à Paris de M^{me} et de M^{lle} Zamoyska pour recevoir le Cardinal Perraud — Retour à Zakopane — *Juin*. Séjour du Père Nouvelle — *Août*. procès au sujet de la frontière de Morskie Oko — *Décembre*. Arrivée à Paris pour la mort du Dr Henszel.

1903. — Voyage de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Justine à Rome — *Juin*. Second séjour du Père Nouvelle — *Août*. Troisième séjour du Père Lechevallier — *Octobre*. Fête de sainte Hedwige.

1904 — *Janvier*. Arrivée à Paris de M^{me} et de M^{lle} Zamoyska avec Sophie Zamoyska — *Juin*. Retour à Zakopane — *Juillet*. Quatrième séjour du Père Lechevallier — Septième voyage à Varsovie de M^{lle} Zamoyska et de M^{lle} Houcke — *Octobre*. « Nos élèves deviennent des précieuses. »

1905. — *Février*. Long séjour à Paris de la Comtesse Zamoyska pour la santé de son fils.

1906. — *Février*. Mort du Cardinal Perraud — Voyage à Rome de M^{lle} Zamoyska avec M^{lle} Julie Zaleska — *Août*. Cinquième séjour du Père Lechevallier avec le Père Baudrillart.

1907. — *Juillet*. Sixième séjour du Père Lechevallier.

1908. — *Septembre*. Septième séjour du Père Lechevallier.

1909-1910-11-12-13. — Père Brillet — Diverses réflexions qui dominèrent dans l'âme de la Comtesse Zamoyska pendant les quatre années qui précédèrent la guerre.

CHAPITRE VIII — Epilogue — 1914 à 1922 403

Annexe. — Premières pensées au sujet de l'Œuvre — Bienfait de l'ordre en toute chose — Inconvénients des « directions » — Sur l'écriture sainte — Pages rédigées pour un congrès international d'Ecoles ménagères — Etat présent de l'Œuvre de Zakopane — Table analytique.

- - IMPRIMÉ - -
SUR LES PRESSES
DE MARC TEXIER
- A POITIERS -



ÉDITIONS SPES, 17, rue Soufflot, PARIS (V°)

- ALFRED BAUDRILLART, *archevêque titulaire de Mélitène, de l'Académie française, Recteur de l'Institut Catholique de Paris.* — **La Vocation Catholique de la France et sa Fidélité au Saint-Siège à travers les Ages. Carême de Notre-Dame de Paris, 1928** 12 fr.
- CHARLES DELVERT. — **La Vivante Pologne**..... 10 fr.
- ANNA DRUZBACKA. — **L'Assurance-Chômage en Pologne** 28 fr.
- PIERRE LHANDE. — **L'Évangile par-dessus les Toits. Radio-Sermons donnés en 1927**..... 12 fr.
- PIERRE LHANDE. — **Le Bon Pasteur. Radio-Sermons donnés en 1928**..... 12 fr.
- PIERRE LHANDE. — **Les Pauvres dans l'Évangile. Radio-Sermons donnés en 1929** 12 fr.
- PIERRE LHANDE. — **Les Béatitudes. Radio-Sermons donnés en Octobre-Novembre 1929**..... 5 fr.
- CHARLES LE GOFFIC. — **Mes entretiens avec Foch, suivis d'un entretien avec le GÉNÉRAL WEYGAND**..... 12 fr.
- WANDA DE LADA, *Députée à la Diète de la République Polonaise.* — **Czestochowa. La Montagne Lumineuse. Etude d'union franco-polonaise** 12 fr.

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

226414